



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

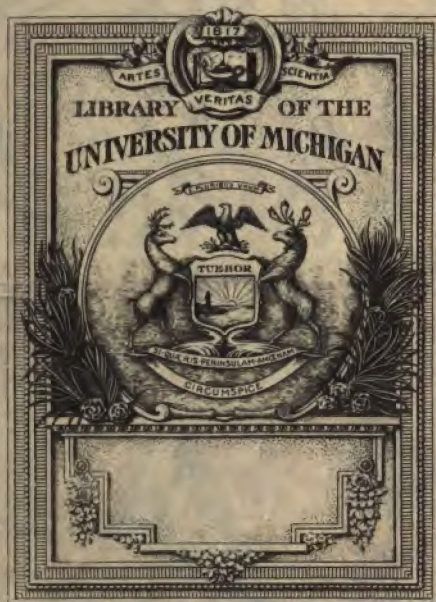
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>











or Bouffonier  
attache au Chevalier  
Zeno, ambassadeur ambass.  
de Venise en France)

200  
200

c/78

et de la  
de la

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10



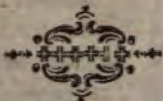
Bouffonidor

LES  
FASTES  
DE  
LOUIS XV,  
DE SES  
MINISTRES,  
MAÎTRESSES,  
GÉNÉRAUX,  
ET  
AUTRES NOTABLES PERSONNAGES  
DE  
SON REGNE;  
Pour servir de suite à la VIE PRIVÉE.

---

TOME PREMIER.

---



A VILLE-FRANCHE.

Chez la VEUVE LIBERTÉ.

---

MDCC. LXXXIII.

DC  
134  
376  
1783

## PRÉFACE.

**O**N va parler d'un Roi qui avoit mérité de son peuple le doux titre de Bien-Aimé; d'un Roi qui fut, dans son berceau, l'idole des Français; à qui, dans son printemps, on éleva des statues; que, dans son automne, on insulta de la manière la plus sanglante; d'un Roi, dont la mort fut, comme celle de son Bisaïeul, le triomphe de la nation.

Voici le moment de la vérité. Ayons le courage de tout dire & de ne rien celer. Ne dissimulons ni les vertus, ni les vices du Monarque, ni les crimes, ni les forfaits des esclaves, des roués, des Courtisans, des Ministres, des viles prostituées qui l'entourerent pour son malheur & celui de ses peuples.

On n'aura point la scélérate témérité d'assimiler Louis XV aux Sardanapales, aux Nérons, aux Caligulas, aux Louis XI, comme l'a fait un obscur & criminel Ecrivain (\*), lui assignant successivement dans le Tartare, les travaux des Euménides, le supplice de Si-

---

(\*) L'auteur de l'ombre de Louis XV égarant Mings.



*syphé & les tourments de Titye. Comme lui, on ne se permettra pas de tracer ce qu'il appelle le tableau effrayant & odieux des injustices, des vexations, des tyrannies, des horreurs, des atrocités de son regne.*

*Personne ne conteste que Louis XV n'eût été le plus chéri, le plus aimé des Rois, si malheureusement aveuglé & séduit, il n'eût point donné, tête baissée, dans les pièges que lui tendoient la corruption, le crime; si moins pusillanime, moins apathique, il ne se fût point plongé dans la plus vile crapule & la débauche la plus effrénée; si plus juste, il eût puni le crime & récompensé la vertu.*

*Le titre de Bien-Aimé, les statues qui couvrent la France, les inscriptions glorieuses dont elles sont chargées; tous ces témoignages de l'amour le plus tendre & le plus mérité, déposeroient à la postérité, en faveur de ce Monarque, si un amas d'iniquités, tranchons le mot, une suite de crimes, de forfaits; des familles ruinées, déshonorées, mille victimes des fureurs, des perfidies, des vengeances les plus noires de ses Ministres ne faisoient taire la voix de l'adulation, n'étouffoient celle des Pagnyristes.*

## P R É F A C E.

3

Le Roi, dit l'Auteur du Tableau de Paris, est pour les Parisiens, ( dites pour tous les Français, pour tous les habitants du globe ) ce qu'est le modele au milieu d'une Académie de dessinateurs. Chacun dans la Capitale, ( aussi par-tout le Royaume, par-tout l'univers ) s'évertue à faire son portrait : on le crayonne, on le représente sur toutes les faces ; & le plus souvent le portrait est manqué, & fort peu ressemblant. Ceux qui sont éloignés ne voient que les principaux traits qu'apporte la renommée, & son bruit est vague. Ceux qui l'approchent, voient l'extérieur de l'homme, les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchausse, le courtisan qui le suit à la chasse, le soldat qui combat pour lui, le magistrat qui vient avec des remontrances, l'homme de lettres qui le guette, le philosophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différents ; personne ne lit au fond de son ame : c'est au temps que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins est plus en vue, & paroît plus propre à être saisi ? Le vrai caractère de Louis XV n'est-il pas encore pour nous une espece d'énigme vraiment indéchiffrable ? .. Ah ! non : Louis XV a été très-bien déchiffré !

*J'ai vu, dit le même Ecrivain, le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler des larmes à sa mort.... Loin de-là, plusieurs années avant son trépas, on l'avoit outragé de la manière la plus sanglante par des vaudevilles, épigrammes, libelles sans nombre.*

*Le BIEN-AIMÉ de l'Almanac  
N'est pas le BIEN-AIMÉ de France  
Il met tout dans le même sac,  
Et la justice & la finance, &c.*

*A sa mort, le surnom de Louis le désiré, décerné unanimement à son successeur, étoit, sans doute, la plus violente satire qu'on pût faire de Louis le Bien-Aimé.*

*Etoit-ce là, se demande l'Auteur déjà cité, étoit-ce là le même peuple qui s'étoit montré enthousiaste de son Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissements, pour obtenir sa guérison, lorsqu'il étoit malade à Metz? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers transports? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentiments absolument contraires? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré & vu avec indifférence? — Ce qu'il étoit? Osez-vous le demander? Ne le sçavez-vous pas? LISEZ, & VOUS L'APPRENDREZ.*

**COUP**



---

C O U P D' Œ I L  
SUR L'HISTOIRE

D E

LOUIS XV,

POUR SERVIR D'INTRODUCTION,

*De Commentaire & de Supplément*

A CET OUVRAGE.

**U**N nom célèbre dans toute l'Europe, des dettes immenses, le rare exemple de la fermeté dans la décadence de la Monarchie, le danger des Prêtres admis dans les Cours, la preuve de l'inutilité des guerres, de grands hommes dans presque toutes les parties, les lettres, les beaux arts, la politesse, des calamités publiques & particulières, inséparables de la nature humaine, voilà ce que Louis XIV laissa pour héritage à un enfant de cinq ans.

La Régence qui commença avec tant de sagesse, qui peu à peu se démontre

## ij INTRODUCTION.

par des folies dont aucune nation n'avoit donné l'exemple, & qui finit par tout réparer, est trop connue pour en retracer ici l'histoire.

Celle de Louis XV commence à sa majorité. Pourquoi parler de son enfance ? Elle n'est dans les Princes qu'un prétexte à la flatterie. Son regne fut orageux dans son commencement, brillant du plus grand éclat pendant cinquante années, mêlé ensuite de grandes adversités & de quelque bonheur, & finit dans une tristesse assez sombre, après avoir commencé dans des factions turbulentes.

Louis XIV avoit à peine les yeux fermés, que Philippe, petit-fils de France, prit en main les rênes du Gouvernement. Irréprochable sur les soins de la conservation de son jeune pupille, Philippe se conduisit comme s'il eût dû lui succéder.

En vain, pour vouloir entacher sa grande ame, une plume infernale (\*) écrit, que se faisant un jeu de l'art des Circés & des Médées, son dessein détestable est de détrôner le petit-fils de Louis XIV, Philippe V, Roi d'Espagne, de

---

(\*) L'Auteur des Philippiques

## INTRODUCTION. iij

l'empoisonner, lui & ses enfans ; en vain , après la perte de l'espoir simulé d'une Couronne , on lui impute la mort précipitée des Ducs de Berry , de Bourgogne & de Bretagne , Louis XV pâle & fort délicat , survit : c'est assez pour venger la mémoire de Philippe.

Qu'on voue à l'exécration de la postérité un Voisin , un Desmarests , & Pontchartin , le Cyclope ( \* ) impitoyable , & d'Argenson , le plus noir de tous les hommes : mais qu'on révere le Caton d'Aguesseau , & qu'on n'assimile point l'intègre Philippe , aux Nérons , aux Tibères , aux Solimans , aux Bajazets , qui ne monterent sur le trône que par l'assassinat & le poison.

Philippe se montra toujours digne du sang des Rois. Mais Louis XV ne ressembloit pas toujours à Philippe.

Quelque temps avant que le jeune Monarque regnât , le Régent lui demanda ses ordres sur quelques personnes qui gémissaient dans l'exil , pour avoir montré plus de zèle que de prudence dans les affaires Ecclésiastiques , il répliqua : *je n'ai exilé personne*. Celui qui est capable d'une pareille ré-

---

(\*) Il étoit borgne.

iv     **INTRODUCTION.**

ponse, peur, dès ce moment, être compté parmi les hommes.

Lors du lit de justice, tenu contre le Duc du Maine, par lequel on lui ôta les avantages & les prérogatives de Prince légitimé; le Roi pleura, tant à cause qu'on lui enlevoit ce Surintendant de son éducation, qu'à raison des mauvais traitements que l'on fit au Parlement en sa présence.

Les larmes dont il honora l'exil forcé de son Gouverneur, le Duc de Ville-roi, la retraite volontaire de son Précepteur, l'ancien Evêque de Fréjus, & sur-tout le silence éloquent qu'il garda, lorsqu'on lui apprit la démission involontaire du Chancelier d'Aguesseau, annonçoit de la sensibilité & de la force, deux qualités qu'on retrouve dans les premières années de son regne; mais qui s'affoiblissent bientôt, & disparoissent tout-à-fait au milieu des insinuations perfides des Courtisans & des Ministres.

Il commençoit sa quatorzième année, lorsqu'il déclara dans son lit de justice que, soumis à la loi de son Etat, il alloit en prendre les rênes. Jusques à quand les hommes sacrifieront-ils le bonheur public à de vaines formalités, à des usages absurdes? Vingt-quatre

## INTRODUCTION v

millions d'êtres à la merci d'un enfant ? Aussi le premier usage de son autorité fut une erreur. Il laissa la première place du Ministère à un heureux parvenu , que des vices réels , & des talents équivoques avoient élevé à la pourpre. Une cause inconnue , mais qui veille au bonheur des peuples , répara cette faute. Six mois après , le Cardinal Dubois n'étoit plus. Des hommes qui ont perdu la vie sous le fer vengeur de la loi , ont trouvé des défenseurs ardents à prouver que

Le crime fait la honte , & non pas l'échafaud.

Mais Dubois , emportant avec lui la flétrissure de l'opinion publique , le mépris , n'a pas encore rencontré l'Écrivain qui ait cru pouvoir diminuer l'opprobre de sa mémoire , sans qu'il réjaillît sur lui-même.

Rome , que veux-tu que je croie ,  
De voir que ta pourpre est la proie  
De cet infâme scélérat .  
Par qui l'obscurité de Brive [\*]  
Vient rendre la Gaule captive ?

L'Auteur ( † ) de la VIE PRIVÉE

---

[\*] Lieu de naissance du Cardinal Dubois.  
(†) Est-il possible qu'on mette à la Bastille un Historien pour un ouvrage semblable ?

vj **INTRODUCTION.**

de Louis XV, dit que Dubois fut un véritable homme d'État. Lorsqu'on a le courage de hasarder de ces paradoxes historiques, il faut ne donner aucun prix à son opinion, ou compter étrangement sur l'ignorance de ses lecteurs. Un homme abandonné aux plaisirs, victime des excès qui les accompagnent, familiarisé avec la honte qui suit certaines complaisances, dépositaire de sommes immenses au milieu d'un luxe Asiatique, ne mêle point à cette dissipation & à cette bassesse, les qualités d'un homme d'État.

La tutelle de Louis XV duroit encore, quoique le Régent lui eût remis l'administration. Mais ce Prince suivit bientôt son favori dans la tombe.

Il eut une espèce de successeur. L'ex-

---

Cela est pourtant arrivé. Comme lui, nous compilons ; nous sommes un peu corsaires, & tout ce qui est bon, nous paroît, comme à bien d'autres, de bonne prise. Serons-nous à notre tour séquestrés du nombre des vivants, comme le plagiaire de *Histoire de la Régence*, de *Zeoquinisul*, des *révolutions de Perse*, des *Mémoires de Ducrot*, des *anecdotes de Madame du Barry*, &c? . . Nous prévenons d'avance que la liberté qui regne dans le lieu où nous écrivons, nous met à l'abri de cet événement.



## INTRODUCTION. vij

trême jeunesse du Roi lui fit choisir M. le Duc, Prince économe, mais sans talents, dur, plutôt que franc, étranger aux affaires d'État, enfin n'ayant pour lui que son nom. Avant de parler de son Ministère, il est nécessaire de se remettre sous les yeux l'état de l'Europe pour connoître les intérêts de la France.

Philippe V, toujours à charge à lui-même, fatigué du poids d'une Couronne qui avoit coûté tant de sang au midi de l'Europe, attaqué d'une mélancolie qui, jointe à la dévotion, le portoit à renoncer aux embarras du Trône, promenoit ses ennuis d'Aranjuez à Saint Ildefonse, & de Saint Ildefonse au Pardo. Philippe V finit par mettre le sceptre à ses pieds, &, sous le manteau de la piété, s'échappa de la Cour pour se jeter dans les bras de l'indolence.

Dom Louis, son fils, ne le remplaça qu'un moment. Elisabeth Farneze, sa belle mere, l'ame du cabinet, rappella son époux & le força de prêter de nouveau son nom aux actes du Gouvernement. La Ensenada, qui passa du comptoir d'un Banquier (\*) à la place de

---

(\*) La Ensenada, né dans l'obscurité, avoit d'abord tenu les livres d'un Banquier à



Ministre, faisoit le peu de bien que son crédit naissant lui permettoit d'entre-

Cadix. Des talents fort supérieurs à son état le firent bientôt connoître. Il s'éleva par degrés, fut Intendant d'armée, & de-là passa dans le Ministère, où il parut pendant douze à treize ans avec l'éclat d'un homme qui s'est créé lui-même. Ayant reçu du Roi le titre de Marquis, le nom qu'il prit (*la Ensenada*) EN SOI RIEN, prouve combien il étoit au-dessus des petites ressources de la vanité, ou du moins, que son amour propre n'étoit pas d'un ordre commun. Son vrai nom étoit *Zeno Somo da Silva*. (\*)

La Ensenada, & Farinelli, ce célèbre Castrato, s'étoient connus dans un temps où leur liaison ne faisoit déroger ni l'un, ni l'autre. S'étant retrouvés à la Cour, l'un en place, l'autre en faveur, ils continuèrent d'être amis. Farinelli se déclara tel avec courage, lors de la disgrâce de La Ensenada : il osa montrer à la Reine le ressentiment qu'il avoit de ce qu'elle ne s'y étoit pas opposée, demanda à se retirer, & ne céda qu'aux excuses de cette Princesse, qui descendit à des bassesses pour le retenir. Ce Farinelli, de Musicien, étoit devenu favori du Roi d'Espagne, Ferdinand,

(\*) Les Espagnols prennent communément des noms en mémoire d'événements dont ils se glorifient : c'est ainsi que le Biscayen *Orendaya*, prit le nom de *La-pas*, pour avoir signé la paix en 1725 entre l'Empereur & le Roi d'Espagne; *Transport Real*, pour avoir conduit l'Infant en Italie. *Navarro*, après le combat de Toulon, en 1744, se fit nommer *Victoria*, quoiqu'il fût resté à fond de cale, pendant que Decourt combattoit,

## INTRODUCTION. ix

prendre. Alberoni venoit de laisser respirer l'Espagne, fatiguée des maneges de sa politique. Ripperda parut & disparut. Echappé du Château de Ségovie, il s'évada en Portugal, & finit par aller prendre le turban à Maroc. Le peuple couvoit le juste ressentiment que lui caufoit le renvoi humiliant de l'Infante.

Le Roi de Portugal laissoit régner les Jésuites; avoit la puérilité d'élever une Patriarchale, bâtissoit des couvents, &

---

filz de Philippe V. Caffarelli, autre Musicien de même espece, disoit: » que Farinelli étoit » Ministre, & qu'il le méritoit bien; car » c'étoit la plus belle voix de l'univers. » Il se retira, depuis la mort du Roi & de la Reine d'Espagne, à Bologne, & n'a jamais été insolent dans sa prospérité. A l'égard de La Ensenada, il ne se montra jamais si supérieur à sa place, que lorsqu'il la perdit. Sur la permission qu'on lui donna d'emmener dans son exil un certain nombre de domestiques, il répondit: » qu'il en avoit eu besoin dans son Ministère; mais que dans l'état où il se trouvoit, il scauroit encore bien se servir de lui-même. » Peu de jours après, on lui envoya une partie de sa maison. Le Roi qui, en le déplaçant, s'étoit laissé entraîner par la cabale du Duc d'Huescar, le regrettoit, & n'en parloit qu'en disant: » le pauvre La Ensenada. »

x **INTRODUCTION.**

faisoit des bâtards. Depuis que l'autel avoit été mis à la place du trône, depuis le malheur d'Alphonse V, à qui sa femme, amoureuse de Dom Pedre, son frere cadet, enleva le sceptre, comme à un imbécille; le Royaume avoit disparu de la scene des affaires politiques. Le traité de 1705 avec l'Angleterre donna à cette dernière Puissance la tutelle de cette Couronne.

La Grande-Bretagne n'avoit encore que 55, 282, 978 livres Sterlings de dettes. Les pamphlets prouvoient dès lors, comme aujourd'hui, qu'elle devoit succomber sous un fardeau si terrible. Georges 1<sup>er</sup>, toujours Allemand [il n'a jamais sçu l'Anglais] s'intéressoit aux affaires du Continent plus que l'intérêt de l'Angleterre ne l'exigeoit. Allié de la Maison d'Autriche, de celle de France, de l'Espagne, de la Savoye, de la Prusse, de la Hollande, de la Suede, du Dannemarck, de la Pologne, ces nombreux traités pouvoient exiger plus de troupes auxiliaires, que la guerre la plus opiniâtre n'en auroit dévoré. Il falloit être précisément ce qu'étoit le Chevalier de Saint Georges, pour que ce Roi se soutint sur un trône encore chancelant.

La Hollande, depuis l'extinction de  
ses

## INTRODUCTION. \*

ses Stadhouders héros, & depuis la guerre de 1702, étoit en proie aux factions de la République. Le seul grand intérêt qui l'occupât, étoit l'abolition de la Compagnie d'Ostende.

Charles VI, ou plutôt le Comte de Zinzendorff étoit tout entier à la Pragmatique. Eugene vieillissoit, & la discipline avec lui. Le trésor étoit épuisé moins par les guerres que par les déprédations qui suivent l'extrême facilité. A cette époque, l'Autriche, comme aujourd'hui, tourna ses vues vers la Russie naissante, & en 1726, l'ambition démesurée de Menzicoff opéra l'alliance de ces deux vastes Monarchies.

Frédéric - Guillaume remplissoit le trésor vuide par la prodigalité, ou plutôt par la vanité de son pere. Il créa cette armée qui, dans la suite, commença une nouvelle époque dans l'histoire de la guerre, & est destinée à maintenir la constitution Germanique.

La Saxe étoit au période de son plus grand éclat. Mais le Roi de Pologne ruinoit l'Electeur de Saxe. La Baviere réparoit ses pertes par une assez sage administration. Dans le Palatinat, l'esprit de persécution & l'amour du plaisir régnoient tour à tour, & le dernier se



xij     *INTRODUCTION.*

flattoit que le premier pouvoit l'absoudre.

Le pays d'Hanovre n'avoit fait que prêter son Prince à l'Angleterre. Il tira de cet arrangement du lustre & du profit. Charles, Landgrave de Hesse, étoit à Wesseistein l'émule des fondateurs des Pyramides. Mais les utiles dépenses de ces inutiles & suberbes bâtimens, faisoient circuler des sommes oisives dans Cassel. Les petits Princes adoptoient des mœurs étrangères, qui, dans la suite, les ont presque perdus.

L'alliance entre la France & la Suisse ne tenoit qu'à un fil, que les plus petits événements pouvoient rompre. Les Protestants s'en défioient; ils soupçonnoient le Comte du Luc de les avoir désunis. Aussi se féliciterent-ils du traité d'union avec la Hollande, & du renouvellement de l'union héréditaire avec l'Empereur. Dans ce temps, le canton de Luzerne fut menacé d'une excommunication. Il l'évita en la bravant.

La Maison de Savoie s'établissoit. Victor négocioit toujours; jamais il n'y eut dans une Monarchie plus d'ordre, plus de frugalité, & plus de talent de dépenser à propos. Staremborg, Rebinden réformèrent le militaire. Aux remparts éternels dont la nature environ-

## **INTRODUCTION. xii**

na ses Etats, il ajouta ce que l'art de Bertola pouvoit inventer pour garnir les passages des forteresses imprenables.

A Mantoue, les Gonzagues ne régnoient plus, & ne s'en consoloient pas encore.

Gênes gouvernoit la Corse de maniere à y causer la sédition de 1729, qui a fini par la lui faire perdre.

Le bon Archevêque de Benevento venoit d'être porté sur le trône Pontifical ; il y régnoit avec une simplicité apostolique, dont les derniers des hommes ne sçurent que trop bien profiter. Il tint un Concile, mais la Chrétienté n'en sçut rien.

La Sardaigne venoit d'être donnée à la Maison de Savoie, qui la négligea. Jamais Puissance, depuis les Carthaginois, n'a sçu profiter du sol ni de la position de cette isle, & jamais ses habitants n'ont été civilisés ; ni délivrés de la plus honteuse barbarie.

Depuis que la République de Venise eut perdu le Péloponese, elle se borna à jouir tranquillement de ce qui lui restoit, de sorte qu'elle permit aux factions d'enfanguanter les rues de Brescia ; aux brigands d'infester la terre ferme, aux Provéditeurs d'exercer le même métier en Dalmatie, pourvu que les sujets di-



#### xiv INTRODUCTION.

visés, abattus, & misérables, n'eussent ni l'idée, ni la force d'inquiéter le Sénat.

Le Czar, créateur de la Puissance Russe (car, si elle existoit, c'étoit comme le premier homme avant que Dieu lui communiquât le souffle de la vie), le Czar, après avoir vaincu non-seulement l'Alexandre du Nord, mais la barbarie des Grands de son Empire, & mille superstitieuses erreurs que la force de son caractère terrassa devant lui, commença dans ce temps à faire sentir aux Européens que la balance étoit entre les mains de celui qui, pouvant frapper par-tout où il vouloit, étoit inaccessible aux coups que les étrangers voudroient lui porter.

Déjà la Pologne trembloit devant ce dangereux protecteur; déjà le Roi de Prusse avoit eu l'idée d'un partage. La guerre de Charles XII contre Auguste II, après avoir étonné l'Europe, s'éteignit même sans traité de paix.

La Suede avoit perdu le seul homme qui, après l'avoir ruinée, pouvoit la rétablir. Elle sentit alors la foiblesse qu'on éprouve après les paroxysmes d'une fièvre ardente. Elle vouloit se rétablir, mais des partis puissants traversoient ses systèmes.

De même, le Dannemarck, gêné par les grandes nations qui s'arroyoient l'em-

## INTRODUCTION. xv

piré des mers, intimidé par la nouvelle Puissance qui s'élevoit au fond du golfe de Finlande, enchaîné & abattu par la forme du Gouvernement, ne figuroit plus sur le théâtre du monde.

Pendant que la foiblesse du Mogol préparoit des lauriers à Sha Nadir & au Lord Clive, l'Amérique Anglaise profitoit de la paix pour jeter les fondemens de cette culture, qui préparoit de nouvelles révolutions, & l'époque la plus surprenante depuis le renversement de l'Empire Romain.

Les mers appartenotent aux fiers Bretons, à qui Bolingbroke avoit persuadé que la nature ordonne aux insulaires d'être navigateurs, & non des conquérans sur le continent.

La France, sans marine, étoit spectatrice de leurs succès & de leur puissance, & n'avoit ni d'Estaing, ni La Motte-Piquet; ou, pour mieux dire, elle étoit sans flotte & sans matelots, car les hommes braves ne lui ont jamais manqué.

Tel étoit l'état des choses, lorsque M. le Duc arbora l'étendard de l'intolérance, sur lequel étoit écrit *Révocation de l'Edit de Nantes*. Cet esprit de persécution est mort bien tard en France. Après avoir tourmenté les Religionnaires

xvj      **INTRODUCTION.**

des Cévennes , il s'est acharné contre les sectateurs insensés de Jansénius , & ne les a quittés que pour persécuter les Apôtres de la raison , désignés communément sous le nom ironique de *Philosophes*.

Ce Prince ne s'appercevoit pas qu'il troubloit la cendre des morts. On vouloit , par ses Edits , déshonorer la mémoire de ceux qui se soustrayoient à la pieuse habitude des sacrements.

Il traita les finances comme la Religion. Le despotisme créa un impôt mal conçu. On exigea le cinquantieme des revenus des biens. Toute charge qui porte sur une petite portion des sujets , occasionnera toujours des murmures.

Ce funeste abus du pouvoir lui fit renvoyer l'Infante d'Espagne , comme si les insultes cessoient d'être telles entre les têtes couronnées. On vante une Déclaration qui assuroit l'existence aux mendiants vagabonds hors d'état de travailler , & un ouvrage lucratif aux autres. Le projet étoit sage , mais il falloit lui donner pour fondement des revenus fixes.

Il ne laissoit à son maître que l'éclat de la majesté. Des audiences fastueuses , des réglemens puérils sur l'étiquette , des graces qui n'intéressent que quelques particuliers , les promotions des ordres ,

## INTRODUCTION. xvij

la nomination aux places de la Cour , l'éloignoient des affaires , en paroissant l'en occuper. Il s'en aperçut , & écrivit à M. le Duc , que , voulant régner , il le verroit avec plus de plaisir à Chantilly qu'à Versailles.

Le Cardinal de Fleury , qui , depuis long-temps , gouvernoit la volonté du jeune Monarque , remplaça le Duc de Bourbon , & le fit bientôt oublier. Le Royaume , fatigué d'une Régence orageuse , avoit besoin d'un Ministre ami de la paix. Il convenoit de ramener une espece de décence qui s'étoit ensuie à l'aspect des mœurs de la Cour de Philippe.

Mais il ne falloit pas abandonner ce jeune Prince aux plaisirs de la chasse , l'entretenir dans l'horreur du travail , & nourrir cette indolence qui traîne à sa suite l'ennui , l'irrésolution & l'indifférence pour la gloire. En un mot , il ne falloit pas vouloir régner sous son nom , & prolonger son enfance. On raconte cependant que le Cardinal parla plusieurs fois de la nécessité de s'instruire , sans quoi , disoit-il , si Votre Majesté avoit un Dauphin qui en sçût plus qu'Elle , il pourroit fort bien la renvoyer avec une pension , comme il est arrivé à Childéric. Le Roi , au lieu de prendre en mal la

xvii] *INTRODUCTION.*

réflexion, demande : & *cette pension seroit-elle bien forte ?* Si cette réponse est vraie, elle étoit décourageante , & disculpe , sans doute , le premier Ministre.

Sous la férule de Fleury étoient alors le Comte de Morville, M. d'Angervilliers, M. Chauvin, Garde des Sceaux, d'une famille où l'esprit d'intrigue & le talent de la parole sont héréditaires. Il réunit deux départements. Il avoit les connoissances nécessaires à un Garde des Sceaux , & la souplesse dont a souvent besoin un Ministre des affaires étrangères. Mais, n'ayant point appris à connoître les cabinets de l'Europe , il lui manquoit ce qui fait réussir ; ce qui a fait la gloire du ministère de M. de Choiseul, & ce qui mérite au Comte de Vergennes la confiance de son maître , & l'estime de toutes les Cours. Il y suppléoit aussi par une adresse rare ; mais il y a loin de l'astuce la plus déliée à une longue expérience. M. d'Angervilliers avoit montré, dans l'Intendance de Paris, l'amour du travail, l'esprit d'ordre, l'art de concilier les choses, une ambition sourde, mais active. C'étoit un de ces hommes qui se trouvent très-bien à la seconde place, parce qu'ils fixent toujours la foule qui leur est subordonnée.

Le Contrôleur Orry concevoit des plans

## INTRODUCTION. xxv

plans sages, & les gâtoit en les corri-geant d'après l'opinion des frondeurs. Il manquoit de ce courage d'exécution, talent rare chez la plupart des hommes d'Etat.

La paix régnoit alors entre la France & l'Angleterre. Ces vaisseaux qui, de concert avec les flottes Espagnoles, vont aujourd'hui tenter la conquête de Minorque & la prise de Gibraltar, alloient alors les défendre & les assurer à leurs maîtres.

L'Empereur, ennemi de la nation Britannique, l'étoit devenu de la France, en suscitant la Russie contre l'élection de Stanislas Lecinski au trône de Pologne, dont le Cardinal de Fleury étoit maître, s'il eût mis moins d'économie dans ses armements, plus de vigueur dans ses résolutions, & donné à Stanislas un homme qui suppléât par ses conseils à ce que la nature lui avoit refusé.

Louis XV lui déclare la guerre avec ses alliés les Rois d'Espagne & de Sardaigne. Elle s'allume en Allemagne & en Italie. Après deux ans de victoires contestées, de mouvements, de sieges levés, & de carnage, la Maison de Lorraine perd cette province. L'Empereur troque les Royaumes de Naples &



xxvj: *INTRODUCTION.*

de Sicile contre les Duchés de Parme & de Plaisance. Le Roi d'Espagne eut deux Royaumes, dédommagement qu'on lui devoit pour l'affront fait à sa fille ; Ce Roi d'Espagne , qui , vingt-quatre ans auparavant , presque obligé d'abandonner la capitale de ses Etats , balançoit s'il ne transféreroit pas le siege de la Monarchie Espagnole aux Indes Occidentales.

Toutes les Puissances furent contentes , excepté le Roi de Sardaigne , oublié dans un traité général. Quant au peuple , qui avoit payé de ses trésors , de son sang , de ses sueurs , cette querelle de famille , on n'en parla seulement pas. Nous avons l'histoire particulière des guerres ; les Mémoires de Noailles , quelques autres fragments , il est inutile de les copier. Le Marquis de Mirepoix signe la paix à Vienne , le 19 Novembre 1738. Tous les soins du Cardinal de Fleury tendoient à la conserver. Il étoit extrêmement vieux ; il ne s'occupoit que de la finance à laquelle il donnoit trop de pouvoir ; du commerce qu'il faisoit mal ; des affaires Ecclésiastiques qui l'occupoient trop.

Le Roi , fixé par la main des plaisirs dans les bras de l'indolence , voyoit le mal , & n'osoit le réformer ; indiquoit

## INTRODUCTION. xxvj.

Le bien, & ne sçavoit pas le faire exécuter ; s'impatientoit des querelles Ecclésiastiques, & ne vouloit pas les anéantir d'un mot de sa volonté suprême. Huit ou dix années se passerent en faisant un peu de bien aux peuples, en rendant quelques Ordonnances assez sages dans la Jurisprudence, en construisant des édifices, les uns mesquins, les autres agréables, & dans cette foule d'opérations journalières, qui, absorbant les loirs de plusieurs hommes dans un grand Etat, fournissent des anecdotes plaisantes ou curieuses à ceux qui les compilent, mais très-peu de ressources à l'histoire, quand elle est assez sage pour ne pas se charger de détails si froids, si minutieux, si inutiles ; des tracasseries de Cour, si misérables, si frivoles, & des fautes de la politique toujours si mal jugées.

La mort du Cardinal de Fleury apporta quelques changements ; elle termina la seconde tutelle de Louis XV, l'an 1742.

Le Cardinal de Fleury se permit un attentat contre la propriété des gens, dont les Laverdy & les Terray mêmes n'ont pas souillé leur Ministère. Il réduisit des rentes viagères qui n'étoient qu'à quatre pour cent. Ces funestes opérations attaquent l'honneur des Princes ;

xxviii] *INTRODUCTION.*

détruisent les ressources, si souvent nécessaires, du crédit public; désolent des milliers de sujets, qui, dans ces fruits de leur économie, trouvent la douceur & le repos.

Les murmures publics l'avertirent du vice de cette Ordonnance, sans doute que les Ministres n'étoient pas encore familiarisés avec ces inutiles leçons. Le Cardinal y fut vivement sensible. Croyant qu'il étoit expédient qu'un homme mourût pour le peuple, il déplaça le Contrôleur-général Dodun. Cette seconde injustice ne répara rien. On sçavoit que ce Ministre, innocent dans cette occasion, n'avoit jamais conseillé cette résolution imprudente.

Les vues bornées qu'il porta dans les affaires de Religion ( alors des affaires d'Etat ) prolongerent des querelles qu'il falloit abandonner au ridicule, cette justice si sûre, si prompte & si irrévocable chez les Français.

Il n'est pas aisé de dire qui se conduisit le plus mal de Rome, du Parlement, du Ministère ou du Clergé. On en vint jusqu'à permettre un Concile pour éterniser ces sottises. Laissons-les à jamais dans l'oubli. Injustes détracteurs de la Philosophie, avouez du moins qu'elle sauve à notre siècle des scènes

## INTRODUCTION. xxxix

aussi honteuses qui nous ont rendus la fable de l'Europe !

Lorsque la confiance du Roi tombe sur un homme d'Eglise, il ne faut plus compter sur cette impartialité, la première vertu dans celui qui gouverne. Le Cardinal compensoit ses défauts par des talents. Il porta l'économie dans les finances, sans avoir recours à ces brusques retranchements qui coûtent toujours quelque chose à la gloire des Princes, & tout au bonheur d'une foule de serviteurs, victimes de ses épargnes subites. Si ses opérations n'entraînoient pas de l'odieux & une espèce d'injustice, quel est le Ministre qui n'y auroit pas recours ? Il servit le Militaire, en établissant une institution, où l'instruction gratuite préparoit des Officiers intelligents ; en ordonnant des camps qui mettoient à même de joindre la pratique à la théorie, en augmentant les récompenses que l'ancienneté des services, ou la bravoure mise hors de combat, trouvent dans l'Ordre de St. Louis. Il fut utile au commerce, en établissant un Conseil Royal, tenu tous les quinze jours en présence de son maître.

Il encouragea les sciences. L'Histoire Naturelle lui doit le jardin du Roi, ce dépôt de toutes les richesses de la na-

ture. Il favorisa l'idée heureuse & hardie de déterminer la figure de la terre, en laissant au Comte de Maurepas, alors Ministre de la Marine, la liberté d'envoyer des sçavants sous le Pole & sous l'Equateur.

Comment le disculper de l'accusation qui le confond avec ces coupables séducteurs qui arracherent Louis XV du chaste lit nuptial, pour lui faire connoître des jouissances étrangères? S'il ne présida pas à ces arrangements infames, il n'y opposa aucune barrière.

Si un Prince enveloppoit du voile de la décence des plaisirs qui l'aideroient à supporter le pénible fardeau du Gouvernement, il auroit droit à l'indulgence du peuple, & au silence de ceux qui l'entourent. Mais dresser une femme à l'art de séduire, l'encourager à ces violences qui révoltent la pudeur, c'est un rôle odieux, & c'est celui qu'on fit jouer à la Comtesse de Mailly, rebutée d'abord par l'heureuse inexpérience de son auguste amant, mais dont elle eut enfin la honte de triompher.

Comment le disculper de l'oubli de nos ports, & de la marine entière? Les efforts & la rare habileté du Comte de Maurepas dans cette partie difficile (depuis son trop court Ministère, l'écueil



## INTRODUCTION. xxxj

de tous les successeurs), la ressusciterent, mais il n'eut pas le temps de la porter où ses plans vouloient la fixer.

Le Cardinal, trop loué, servit la France dans un temps où il ne lui falloit que du régime. Il ne voulut jamais être grand, ni riche, quoiqu'il pût être l'un & l'autre. Il se contenta de faire pleuvoir les dignités sur sa famille.

On reprochera toujours à la mémoire de ce Ministre ambitieux, de n'avoir pas voulu, sur le bord de sa tombe, lâcher les rênes du Gouvernement; d'avoir craint, jusqu'à l'instant du trépas, que son élève ne s'en ressaisît; de lui avoir inspiré cette aversion des affaires qu'il montra pendant tout son regne; de lui avoir laissé contracter une habitude de paresse presque impossible à déraciner chez un particulier, à plus forte raison chez un Prince nageant dans l'abondance & les plaisirs. Et qu'on remarque les suites funestes de ce malheur. Le Monarque étoit né avec les plus heureuses qualités du cœur & de l'esprit; il avoit le jugement exquis; il ne le développa jamais. Le Roi étoit naturellement timide: ce défaut, dont il se seroit corrigé par la grande triture des affaires, n'a fait qu'augmenter dans l'inaction. Au lieu de trancher avec cette supériorité

•

xxxij INTRODUCTION.

que lui donnoient ses lumieres, la défiance de ses forces ne l'a jamais fait aller qu'avec l'appui des autres. Tous ses discours, toutes ses réponses au Parlement, quelque courtes qu'elles soient, étoient toujours dictés dans son Conseil, & ce Prince, parlant avec autant de facilité que qui que ce fût dans son Royaume, ne pouvoit rien énoncer en public qu'on ne jugeât à son embarras qu'il ne parloit pas de lui-même; conséquemment qu'on pouvoit lui résister, ou le faire revenir, le ramener à une façon de penser opposée. De là venoient les combats continuels d'autorité, les contradictions, les variations dans le Gouvernement, l'instabilité des décisions.

Fleury laissa, à sa mort, les affaires de la Guerre, de la Marine, de la Finance, de la Politique, dans une étrange crise.

L'époux de Marie-Thérèse ne tarda pas d'occuper le trône des Césars. La grande ame de cette Princesse, sa bonté, sa popularité lui gagnèrent bientôt tous les cœurs, ses droits lui procurerent des amis qui lui fournirent les ressources nécessaires pour combattre avec avantage, & conserver dans les mains de François de Lorraine, le sceptre de l'Empire.

Louis XV eut à soutenir à la fois la

## INTRODUCTION. xxii

France, l'Espagne contre les mêmes ennemis, c'est-à-dire, contre l'Autriche, l'Angleterre, la Hollande & la Savoie. La France n'avoit qu'une Marine foible; l'Angleterre lui en oppofoit une dans l'état le plus florissant. L'Espagne manquoit de vaisseaux; elle manquoit encore de matelots, de canonniers, de Capitaines même experts dans leur art.

Tout le monde connoît & les succès de la France, & ses malheurs, & ses victoires, & ses désastres rapides dans la guerre de la succession de la Maison d'Autriche; tout le monde a lu l'histoire des campagnes de Louis XV, de ses conquêtes, & des défaites malheureuses qui les suivirent. Les événements mémorables auxquels la France eut tant de part depuis la mort du Cardinal de Fleury, ne sont ignorés d'aucune personne instruite. On a encore présents à l'esprit la dernière guerre d'Allemagne, la journée de Rosbac, les malheurs des Français dans les quatre parties du monde. On n'a sûrement pas oublié la honte & l'ignominie de la dernière paix.

Dans ce coup d'œil rapide, nous ne nous sommes uniquement proposé que de rapprocher le commencement & le terme du Règne du Monarque dont nous écri-

xxxiv INTRODUCTION.

vons les faites. Nous le terminerons par une légère esquisse de l'administration d'un Ministre qui, dans tous les âges, occupera la première place parmi ceux que Louis XV honora de sa confiance. Nous entendons parler du Duc de Choiseul.

La France se flatte, & plus d'une Cour craint de revoir en place ce Ministre mal connu, & bien digne de l'être mieux. Son esprit est actif; d'un coup d'œil il saisit les avantages ou les inconvénients, les facilités ou les obstacles, l'espece d'hommes à employer, les conséquences les plus éloignées, rien n'échappe à ses regards. De la facilité dans le travail, précision dans les ordres, choix heureux des instruments, quand il n'est pas trop précipité. Cette pénétration a quelquefois conduit à l'enthousiasme, défaut qui rarement a des suites en France, plus rarement encore à la Cour.

Cet esprit vaste planoit sur toute l'Europe. Des Ministres adroits & zélés en rapprochoient les intérêts sous ses yeux. Aussi Louis XV, apprenant le partage de la Pologne par la Gazette, s'écria : *Si Choiseul eût été ici, dès long-temps cet événement eût été prévu & traversé.* La plupart de ces sortes d'opérations

## INTRODUCTION. xxxv

échouent , si le secret dans lequel elles se concertent est éventé. Le pacte de famille eût souffert de grandes difficultés , si l'Angleterre avoit pu en soupçonner le projet.

Ses opinions annonçoient un génie qui suppléoit , par sa perspicacité , à la réflexion que les intrigues ne lui laissoient pas toujours le temps de creuser. Il avoit peu de vénération pour les astuces de la Cour de St. James , pour des hommes qui vont *à voiles déployées donner contre les écueils où le Ministère les pousse* ; pour le Parlement , composé d'une Noblesse vendue ou rebelle ; pour un Gouvernement qui devroit être dans les mains du peuple , & qui se trouve sans cesse dans celles du Roi , pour un peuple ambitieux qui se ruine & se détruit en brûlant sans cesse du desir de renverser & de détruire. Le Duc de Choiseul estimoit le Marine Anglaise , plaisantoit volontiers de la chambre qui fait deux lots de l'argent de la nation ; imitoit les jardins de *Stowe* , jalousoit la Compagnie des Indes , semoit dès-lors la discorde parmi les Colonies , & prétendoit que le pavillon Britannique dominoit sur les mers , comme Georges Roi regne sur la France.

Si le Duc de Choiseul eût été le maître



xxxvj *INTRODUCTION.*

tre, Rome n'eût plus levé de tributs sur l'Eglise Gallicane, les tribunaux eussent été mieux composés & moins nombreux.

La France lui doit ce fameux pacte de famille dont nous parlions tout-à-l'heure, qui déconcerte aujourd'hui l'ambition des fiers Insulaires. Ce traité facilita la paix de 1761, devenue si nécessaire, qui prévint d'étranges spéculations politiques dont l'Italie devoit être l'objet.

Les changements heureux qui ont substitué à la licence la discipline, l'ordre, la propreté, l'amour du métier, sont son ouvrage.

Les connoissances analogues ont remplacé, dans le Militaire, l'indépendance, le mépris des détails, l'abus de la liberté. On a emprunté des Germains ce que l'expérience avoit consacré. L'artillerie surtout n'a rien à envier aux autres nations, & peut servir de modele à la plupart.

Cette réforme a peut-être entraîné quelques légers inconvénients. Le zèle a été trop loin. Un Marquis de Boufflers, un Duc de Guignes ont, sans doute, outre-passé les instructions du Ministre; mais les inconvénients passagers disparaissent bientôt, & sont d'ailleurs inséparables de toute espece d'innovation.

L'Ordonnance du 10 Décembre 1762,

## INTRODUCTION. xxxvij

tendoit à avoir, *non de vieux soldats & de jeunes Officiers*; les uns, comme plus souples à la discipline, les autres, comme plus ardents à la maintenir. Un pareil projet eût été absurde. Mais elle prévenoit le plus grand abus qui puisse subsister dans toute institution, c'est d'accorder les places à l'ancienneté. Plus de talents dès-lors, plus d'émulation; on ne travaille pas, mais on vieillit. La médiocrité patiente recueille ce que le génie & la capacité avoient droit de réclamer.

Il avoit l'art de s'attacher des créatures, parce qu'il est aimable, généreux, grand, sensible, & ne rend jamais service à demi. Ces ressources honteuses que plus d'un Ministre a trouvées dans son pouvoir, & dans la distribution des grâces, lui étoient en horreur. Aussi les ennemis n'ont-ils pas attaqué son noble désintéressement.

On a reproché au Duc de Choiseul de prodiguer les trésors de l'Etat. Où est la preuve de cette accusation vague, intentée contre tant de Ministres? Ce n'est pas abus de confiance, mais défaut d'économie, disoit le Duc de ..... Qui décidera si la nature des événements ne l'a pas contraint à des sacrifices extraordinaires? L'établissement des Colonies

xxxviii INTRODUCTION.

a dévoré des millions, ajoute-t-on. Oui, la confiance a été souvent trahie, Ste. Lucie, la Guyanne, l'isle de Cayenne devoient consoler les Français de la perte du Canada & des possessions cédées par le traité de Fontainebleau. Plan bien conçu, mesures mal prises, chefs corrompus, exécution négligée, les colons sacrifiés, procès entre les chefs, jugement trop doux, projet entièrement avorté.

Le Duc de Choiseul avoit voulu donner un subside annuel à un Prince d'Allemagne, qui s'engageroit à ne jamais faire marcher ses troupes avec les ennemis de la France. Les circonstances ont prouvé que si son avis eût prévalu, l'Angleterre manqueroit de la principale de ses ressources pour la guerre de l'Amérique.

D'ailleurs, dans la confusion générale où les finances étoient pendant son Ministère, comment connoître les sources par où s'échappoit l'or de l'Etat? Il ne s'est jamais mêlé de cette partie; nous doutons encore qu'on puisse lui reprocher d'y avoir placé l'Abbé Terray, cet homme plein de vices, mais aussi rempli de talents, dont il falloit peut-être rougir, mais non se plaindre; dont les ressources étoient cruelles, mais efficaces; &, à la

## INTRODUCTION. xxxix

honte de la politique actuelle, homme plus utile à un Gouvernement que des Ministres vertueux, sans moyens, sans art & sans courage.

Lorsque le Duc de Choiseul céda une place long-temps honorée, à une cabale que la faveur ne devoit point élever, mais que la loi devoit punir, les ennemis de ce Ministre affuroient que le trésor, fatigué de ses prodigalités, alloit se remplir par les opérations journalières de l'économie. Cette prophétie ne se vérifia point. La France se rendit un peu ridicule par sa guerre avec les Parlements; & Madame du Barry, ainsi que ses créatures, continuèrent à vuidier les caisses royales, & l'économie fut un de ces beaux rêves, dont on amuse l'extrême bonté du peuple, qui prend toujours un projet pour son exécution.

On a encore reproché au Duc de Choiseul l'amour excessif du plaisir. Il n'y a que les gens médiocres qui puissent soutenir un travail constant, sans l'entremêler de ces dissipations qui renouvellent les forces & le jeu des organes. Or, en admettant la nécessité des délassements, qu'importe qu'on choisisse les femmes ou les jardins, la table ou les beaux arts, & qu'on réunisse même tous les goûts, si les facultés physiques peuvent y suffire ?

xi *INTRODUCTION.*

Quelques anecdotes , falsifiées peut-être , ont donné lieu à mille mauvais contes. Une femme de qualité , belle , peu spirituelle , moins difficile encore , frondant ses opérations , ne lui épargnoit ni les ridicules , ni les noirceurs : son rang la rendoit dangereuse jusqu'à un certain point. Le Duc de Choiseul feignit d'ignorer ses dispositions , & parut la distinguer. De simples égards de sa part étoient apperçus. Il fut un jour chez Madame la Duchesse de . . . , débuta par la galanterie , continua par quelques confidences , gagna la confiance , & obtint des faveurs. Au lieu de beaux sentimens , il dit à cette Dame : je ne sçais trop comment vous remercier , car je ne sçais ce qui m'a valu vos bontés. Ce n'est pas une surprise que ma figure ait faite à vos sens , je suis fort laid. Ce n'est pas un secret penchant , car je sçais que vous m'abhorrez. Ce n'est pas le desir que j'ai montré de vous plaire , c'est la première fois que je viens chez vous. Ne puis-je sçavoir , Madame , à quoi je dois vos faveurs ? ou serai-je dans l'humiliante idée que vous n'avez rien fait d'extraordinaire pour moi ?

On a prétendu qu'il devoit son élévation à une hardiesse inconcevable ; que la Marquise de Pompadour n'avoit écouté que



## INTRODUCTION. xlj

que son cœur en le portant au Ministère. Son nom, ses talents connus pendant son Ambassade à Rome, la protection qu'il avoit méritée à la Cour de Vienne, étoient des titres suffisants. Au reste, quand l'amour lui auroit ouvert le chemin de la faveur, l'usage qu'il en a fait a réparé un tort, qui naît des circonstances, plus que d'un projet réfléchi, de manquer de respect à son Souverain. Tous les Ministres ont tâché de tirer profit des foiblesses de leur Maître. Le sage Noailles communiquoit ses idées à la Duchesse de Château-Roux, & se servoit d'elle pour connoître celles du Roi.

Le Duc de Choiseul a eu des amis distingués, & les a conservés dans sa disgrâce. Voilà ce qui prouve que les plaisirs tenoient seulement chez lui la seconde place ; que son cœur étoit franc, son ame honnête, son caractère sûr.

Quant à la conquête de la Corse, on dépense toutes les années des sommes considérables pour des camps de parade & d'exercice ; il valoit autant exercer les troupes à prendre des isles. Si l'on dit que celle-ci coûta trente millions, je réponds que l'argent est bien peu de chose en France.

La réunion du Comtat d'Avignon à la Provence étoit convenable ; il eut tort

TOME I.

xlij      **INTRODUCTION.**

de donner tant de consistance au Chancelier de Maupeou. Mais la prudence humaine va-t-elle jusqu'à prévoir » qu'un » petit homme qui n'a pour tout esprit » que celui d'intriguer avec des Prêtres » ou des Catins , ignorant comme un » élu , sans aucun vice , sans aucun principe , ne prévoyant rien , s'effrayant » de tout , se croyant un personnage , » infatué de son mérite , & , pour peu » qu'on le force , donnant à tort & à » travers dans tous les panneaux qu'on » lui tend » ; qu'un pareil homme , dis-je , bouleverse tout un Royaume , il verra la France spectatrice de ses folles opérations ? Un pareil homme se trouve toujours cependant mal à la seconde place. Un rival est plus dangereux qu'un ennemi. Peut-être donna-t-il trop d'importance à l'épisode de Mde. du Barry. Mais aussi convenons qu'il est amer pour un homme d'un grand nom , de voir la Cour souillée d'une foule de personnages , je ne dis pas inconnus , mais honneux à connoître , un Chancelier en société avec un negre , une fille , & trois polissons ; un Roi absorbé dans les fatigues de la débauche , étranger dans sa famille , se défiant de ses meilleurs serviteurs ; une femme , enfin , n'ayant pour tout mérite qu'un peu de beauté , pour

## INTRODUCTION. xliij

talent beaucoup d'effronterie, disputer le pas aux Princesses, & le prendre sur les Montmorency, les Beauveau, les Cossé.

Lui seul ne pouvoit opposer une digue au torrent de la dissolution qui entraînoit la Cour & la Ville. Le Roi n'avoit pas la force morale capable de le seconder. Le Duc de la Vrilliere, le Duc d'Aiguillon, le Duc de Richelieu, le Chancelier Maupeou, l'ingrat Terray, étoient cinq hommes rares dans leur espece, & cinq hommes qui, se concertant, renverseront toujours un homme de génie. Il ne se permet pas des oppositions qui le guideroient dans la guerre défensive, & tombe victime d'une fausse délicatesse.

Le Duc de Choiseul étoit séduisant, mais il n'étoit pas adroit. Deux partis qui se disputent l'autorité, s'attaquent, se heurtent, se froissent, & tombent tous les deux sous les débris de l'Administration qu'ils ont culbutée.

On a soupçonné que son ambition vouloit s'élever au rang des Richelieu, des Fleury. Il est difficile de l'en blâmer. Il avoit le talent qui justifie cet espoir, & il sentoît qu'un premier principe de qui tout émane, & qu'une seule impulsion, assurent le bien qui naît rarement de plusieurs ambitions contradictoires.

xliv **INTRODUCTION.**

Alors il y a un système, & dans l'état actuel, la nécessité d'en combiner plusieurs est un travail égal au fardeau du Ministère.

Tandis que le réformateur Necker remplissoit le trésor royal, le dissipateur Sarrasin jetoit l'or dans la mer. Pendant que le sage Vergennes entretenoit l'équilibre pacifique en Europe, M. de Montbarrey laissoit tomber le Militaire dans cette frivole indifférence dont on avoit eu tant de peine à le retirer.

Il sçavoit aussi » que la mobilité des » principes, l'incertitude des vues, les » fréquentes variations de système, le » peu de concert, & quelquefois l'opposition entre les Ministres, ont entraîné de tout temps la plupart de nos » infortunes. »

Ce qui démentiroit ce projet ambitieux, c'est que le Duc de Choiseul s'abandonnoit trop à la confiance. Sa sœur aînée, avec une ame forte, un esprit vaste, mais dur & absolu, déplaisoit à la Cour, à la Ville, & à la plupart de ses amis. Il le sçavoit, & il n'eut jamais le courage de la combler de biens, & de l'éloigner. Un ambitieux auroit commencé par ôter un obstacle qui embarrassoit sa route. Les libellistes, les organes du vice ont calomnié cette Du-

## INTRODUCTION xlv

cheffe. On l'a accusée d'avoir eu des vues sur le lit que la Marquise de Pompadour avoit laissé vacant; d'avoir parcouru les provinces pour porter au dernier excès le mécontentement de la Magistrature, qui n'avoit pas besoin d'être excitée. On peut attester à la postérité que sa conduite ne fournit pas le plus petit fondement à cette odieuse imputation. Quant à l'autre projet, elle avoit trop d'esprit pour ne pas sçavoir que la beauté est le premier titre à ces especes de conquêtes; qu'il falloit à Louis XV une femme complaisante, toujours occupée de dissiper l'ennui, & à prévenir les rechûtes; que parmi toutes ses maîtresses, il n'avoit eu qu'une femme de beaucoup d'esprit, la Comtesse de .... Au bout de quatre jours, il en étoit excédé, malgré qu'elle employât les ressources incertaines de la lasciveté, & qu'elle cachât sous l'enjouement une ame méchante, fausse, basse & intéressée.

Un ambitieux ne détruit que ce qui met obstacle à sa marche, mais ne multiplie pas ses ennemis sans nécessité. Le coup qu'il portoit aux Jésuites par le petit Chauvelin, soulevoit contre lui des hordes entières, créatures de cet Ordre. Je ne sçais s'il falloit les détruire ou les réformer, ou les conserver; mais



xlvj *INTRODUCTION.*

je sçais que la façon dont on opéra étoit indigne d'un Gouvernement. Je crois que le Duc n'eut pas été moins grand, s'il fût demeuré spectateur de la bataille entre Jansénius & Loyola. Peut-être la Cour d'Espagne, à laquelle il devoit beaucoup, exigea-t-elle ses soins. Alors cet événement rentre dans la foule de ceux qu'entraînent les raisons d'Etat.

Enfin, il sçavoit que, dans une instruction de Louis XIV, communiquée à Louis XV, il tient pour une maxime des plus essentielles de n'avoir ni premier Ministre, ni favori. Cette idée demeura toujours gravée dans l'esprit de son arrière petit-fils. Il aimoit le travail du Duc de Choiseul, son esprit; mais il le craignoit, & avoit soin de balancer son crédit en élevant toujours quelqu'un qui partageât sa confiance. Sous le Ministère du Duc de Choiseul, la France eut en Europe une prépondérance qui, après la dernière paix, est un vrai phénomène en politique. Depuis dix ans, six Ministres lui ont succédé tour-à-tour, & sa place est toujours vuide. Il laissa, sans doute, à desirer, mais il a aussi un ensemble de qualités que nous voyons rarement réunies, même dans les hommes que nous distinguons.

Qui opposer à ce Ministre, sûrement.

## INTRODUCTION. xlvij

le plus grand qu'ait eu Louis XV ? Qui ?  
 Un tyran de Maupeou qui eût voulu  
 tout tuer, tout écraser pour assouvir sa  
 vengeance. Qui ? Un Mandrin de Terray  
 qui eût volontiers mis le pistolet sur la  
 gorge pour accroître les finances. Qui ?  
 Un despote d'Aiguillon qui mérita de  
 porter la tête sur l'échafaud. Qui ? *L'exé-*  
*cuteur de la haute justice*, un brigand de  
 la Vrillière, digne à tant de titres de  
 l'animadversion des loix. Qui ? Un pied-  
 plat de Boynes, donnant la croix de  
 St. Louis au porteur d'une perruche ?  
 Qui ? Des Ministres, esclaves rampants  
 d'une prostituée qui ne fit qu'un saut du  
 b. . . . sur le trône. . .

Qu'on dise du premier qu'il fut l'émule  
 de Richelieu ; qu'en moins d'un an, il  
 régénéra la Magistrawe entière du  
 Royaume ; que tous les obstacles s'ap-  
 planirent devant lui, comme par enchan-  
 tement ; mais qu'on dise quels moyens  
 il mit en œuvre pour opérer cet ouvrage  
 effrayant. Un seul : la corruption. Il  
 n'a pu, malgré le succès rapide de ses  
 plans, consolider son édifice, bâti à la  
 hâte sur un sable mouvant.

On ne contestera jamais au Chancelier  
 de Maupeou qu'il ne possède au suprême  
 degré l'art de la dissimulation. On sait  
 qu'il a des masques de toute espee, &c.

xlviij **INTRODUCTION.**

en change tour-à-tour au besoin. Ce n'est point de ces Chanceliers d'autrefois, forte d'ours, qu'on fuyoit ainsi qu'une bête sauvage. Celui-ci est beaucoup plus traitable : il inspire par son aspect le rire & l'enjouement. Trop philosophe pour s'asservir à l'étiquette de sa place, puérile dans toute la gravité (\*), il a quitté, durant sa faveur, son accoutrement magistral; il s'est mêlé parmi le sexe qui folâtroit autour de la beauté, qui amusoit Louis XV. Il s'est prêté à ses jeux, & disputoit avec Zamore (\*\*) à qui l'amuseroit davantage. On a vu plusieurs fois ce négrillon prendre l'énorme perruque du Chancelier, & s'en affubler : c'est sous cette apparence de frivolité qu'il cachoit la profondeur d'une vengeance lente & réfléchie. Après avoir eulbuté son bienfaiteur, le seul homme qui pût traverser son projet, il l'a fait éclorre.

Ce Ministre habile ne pâlit point sur des ouvrages de morale, de philosophie,

---

(\*) Le Chancelier en France est toujours en simarre. C'est une espece de soutane, qu'il ne quitte qu'en se couchant. Son fauteuil, son carrosse sont d'ébène. Tout est lugubre chez lui.

(\*\*) Nom du petit negre de Madame Du Barry.

## INTRODUCTION. xlix

de législation , de politique ; mais il lit sans cesse dans le grand livre du monde : il ne voit pas un homme qu'il ne le fonde , ne le développe , ne le pénètre jusques dans les replis les plus cachés.

Il se livre à la société en véritable petit maître. Le matin, il intrigue comme un Courtisan , il court comme un homme desœuvré , il se trouve par-tout. Le soir , il fait sa partie ; il assiste aux fêtes ; il donne à souper ; il y admet les femmes , & leur dit des choses très-agréables. C'est un petit fréluquet en somme. Son Hôtel se ressent de la légèreté & des graces du Maître. On y trouve des ameublements élégants , des boudoirs délicieux , où la Courtisane la plus recherchée dans ses goûts ne seroit pas déplacée. Sa table est servie avec autant de délicatesse que de somptuosité ; mais il est fort sobre sur les plaisirs de ce genre , ainsi que sur les autres , auxquels sa complexion foible & valétudinaire ne lui permet pas de se livrer.

Ses ennemis l'ont de tout temps trouvé affreux de visage , parce que la haine enlaidit tous les objets de cette passion. Ce qui est vrai , ce que le Chancelier ne déplaît point : ses yeux même an-

## 1 INTRODUCTION.

noncent du feu & de l'esprit : il a quelque chose de sévère dans la physionomie, que ceux-là qualifient de méchanceté. Il est d'un tempérament bilieux, il en a souvent le teint jaune & verd ; ce qui l'a fait appeller plaisamment la *bigarrade* par feu le Maréchal de Brissac.

On prétend que , connoissant trop bien les hommes, le monde & la Cour, pour ignorer de quelle conséquence il est de prévenir par la figure, le Chancelier avoit pris le parti de se peindre le visage de blanc , & d'y mettre ensuite une légère couche de rouge, non par une envie puérile de plaire aux femmes, mais par le motif plus noble de commencer, ainsi à l'extérieur, une séduction qu'opere mieux ensuite sa longue durée ; car il parle très-bien, il est insinuant, souple & jaloux de captiver généralement les suffrages.

On rapporte que lorsqu'il fut fait premier Président, il demanda à un homme de confiance ce qu'on disoit de lui au Palais ? Celui-ci s'en excusa quelque temps : forcé de s'expliquer, il avoua qu'on le trouvoit haut, dur, inabordable : » n'est-ce que cela ? répondit-il, » ils changeront bientôt de façon de » penser à mon égard. » Il devint doux, affable, prévenant ; le moindre



## INTRODUCTION. 17

clerc qu'il rencontroit, éprouvoit les regards benins de sa physionomie riante.

Malheureusement, dans le poste délicat qu'il occupoit, il ne pût captiver aussi facilement la bienveillance de sa compagnie. Dévoré d'une ambition sourde qui lui faisoit aspirer à s'élever nécessairement, il se trouva forcé à se livrer à des manœuvres dont le secret a transpiré. Le parti opposé au Ministère s'en prévalut pour le rendre criminel aux yeux du Parlement. C'est alors que, par un retour de politique adroite, il tourna à son avantage la position critique où il se trouvoit. Il étoit à la veille d'être mis aux *Mercuriales* [\*], il fit entendre au Duc de Choiseul, le Ministre tout-puissant de ce temps-là, qu'il étoit perdu ; s'il ne le tiroit promptement du mauvais pas où son dévouement à la Cour l'avoit jetté. C'est ainsi qu'il fut fait Chancelier.

On s'imagine bien que, lors de la révolution de la Magistrature, les Libellistes n'en épargnerent pas son Auteur.

---

[\*] Les *Mercuriales* sont des Assemblées que tiennent en certains temps les Compagnies pour exercer la correction sur leurs Membres, ordinairement à la rentrée. C'est à celle de 1768 que M. de Maupeou devoit être *mercurialisé*.

## liij INTRODUCTION.

» Il y a actuellement en France ,  
 » disoient-ils , un Caméléon portant si-  
 » marre & longue perruque , qui change  
 » de couleur à chaque impression qu'il  
 » reçoit , *noir* , *blanc* , *sanguinolent* ou  
 » *pâle* : sa figure s'altère à tous les ins-  
 » tants. On assure qu'au lieu de manger  
 » les mouches , il s'en sert pour avoir  
 » le sang dont il se nourrit. — Ce Ca-  
 » méléon est beaucoup plus cruel que  
 » le Caméléon naturel ; il s'est accro-  
 » ché aux branches , ainsi que le fait  
 » cet animal curieux , que les Natura-  
 » listes disent s'établir solidement sur la  
 » moindre branche avec la queue.

» On soupçonne que le sieur Antoine  
 » n'a pas tué la Hyenne depuis qu'il pa-  
 » roît un monstre à la Cour , dont l'es-  
 » pece a toujours été inconnue jusqu'ici ,  
 » c'est un animal carnacier qui tient de  
 » la nature du *tigre* , du *singe* , de l'*ours*  
 » dont il approche le plus par la figure ,  
 » cruel , adroit , vindicatif & opiniâtre ;  
 » il n'entreprend rien qu'il n'en vienne  
 » à bout ; il se lance sur sa proie com-  
 » me le Crocodile , en l'engloutissant  
 » tout d'un coup , & porte une crinière  
 » frisée comme celle du lion : l'œil noir  
 » & hardi de cet animal féroce , an-  
 » nonce son courage & sa cruauté. Cet  
 » animal s'appelle un *Maupou*. »

## INTRODUCTION. liij

» M. le Chancelier fait travailler avec  
» la plus grande diligence à un livre  
» qui paroîtra sous le titre de *Diction-*  
» *naire des Crimes* , pour justifier ses  
» entreprises par comparaison , en dé-  
» montrant qu'il y a toujours eu des  
» scélérats dans le monde. Chaque sié-  
» cle fournit au Chancelier une ou deux  
» *excuses*. Ce livre fourmille de traits  
» de Sylla , de Saint Clovis , de Louis  
» XI , de Pierre le Cruel , du Cardinal  
» de Richelieu , &c. &c. »

» Si le Chancelier ne se brûle pas la  
» cervelle , ou n'est pas accroché en  
» chemin , il ira beaucoup plus loin  
» que ce Cardinal dont il a adapté tous  
» les principes : il est plus adroit &  
» plus faux que ce Ministre , & l'égale  
» au moins en témérité. Ce Magistrat ,  
» célèbre dans son genre , a entrepris  
» de prouver qu'il a vendu sa Com-  
» pagnie pour acheter la Place qu'il  
» occupe. »

» On a affiché dans plusieurs endroits  
» l'Arrêt du Parlement de Paris , qui  
» mettoit à prix la tête du Cardinal  
» Mazarin , au nom duquel on a substitué  
» celui de Maupeou : on y a joint  
» la répartition faite par Boissy , à tant  
» par membre , oreille , &c. &c. »

» M. le Chancelier a fait mettre des

lv INTRODUCTION.

» panneaux à son carrosse pour éviter les  
» suites de la reconnoissance du peuple  
» qui l'accable de bénédictions & de  
» pavés.

» M. de Maupeou ayant fait deman-  
» der une audience au Prince de Con-  
» ti, cette Altesse lui a fait dire qu'il  
» ne vouloit le voir qu'à la Grève. (\*) »

» Il y a un homme en France qui est  
» un peu fou, très-fripon, horrible-  
» ment faux, scélérat sans bornes, noir  
» & perfide à toute outrance, qui joue  
» un grand rôle, & passe pour un gé-  
» nie très-éclairé : on demande quel il  
» est, & ce qui doit lui arriver, s'il  
» échoue dans ses projets ? On croit que  
» c'est le Chancelier, & que, s'il é-  
» choue, il sera pendu. »

» On a frappé une médaille sur la-  
» quelle on voit un homme de robe,  
» monté sur une échelle pour atteindre  
» à un clou, où il attache une corde :  
» autour de cette emblème est l'exergue :  
» *nobis hæc ascensio grata*. Le revers est  
» la France à genoux aux pieds d'un  
» Prince environné de serpents, de vi-  
» peres & autres animaux vénimeux qui  
» se lancent pour la déchirer.

---

(\*) C'est la place d'un rendez-vous où se  
font trouvés Cartouche, Damiens & plusieurs  
autres héros du second ordre.

## INTRODUCTION. lv.

» *Plut-à-Dieu ! fassé le Ciel !* sont de belles expressions, on espere que le » Chancelier les entendra. »

C'est par des satyres, des placards, des caricatures, que les frondeurs, qui ne goûtoient pas les sublimes opérations de M. de Maupeou, se vengeoient de sa personne. Ils n'épargnoient pas plus celles du Duc d'Aiguillon. Ce personnage n'est pas moins essentiel à dépeindre que son ami le Chancelier.

Né d'une mere qui, aux graces du corps & de l'esprit, joignoit des connoissances profondes, un jugement exquis, une philosophie mâle & intrépide, le Duc avoit hérité de son goût pour les plaisirs. Il s'y livra dans sa jeunesse avec toute l'ardeur de son caractère ardent & emporté. Il remplit la Cour du bruit de ses galanteries.

Passé depuis à l'administration d'une grande Province, il se trouva tourmenté de la passion de l'âge viril, d'une ambition violente & démesurée. Il voulut s'illustrer par des innovations, par l'embellissement des villes, par l'amélioration des chemins, par des monuments durables, qui rendissent son nom aussi immortel qu'eux. Il se sentoît dès-lors né pour le grand, & vîsoit au Ministère.

lvj INTRODUCTION.

L'occasion de développer ses talents s'étant présentée dans la dernière guerre, par une descente que les Anglais firent en Bretagne, il gagna la bataille de St. Cast qui lui fit assigner un rang distingué parmi les défenseurs de la patrie.

On dit, dans une chanson, que Louis avoit chassé l'ennemi à *coups d'aiguillon*, & ce *rebus* populaire, passant de bouche en bouche, fut chanté par toute la France.

Un bon mot que se permit dans ce temps-là un Magistrat de la Province, fut le germe des troubles qui s'étendirent bientôt dans le Parlement, dans les États, &, après avoir causé la ruine de ces deux Corps, a occasionné celle de la Bretagne; a servi de prétexte à la dévastation de la Magistrature, & produit des maux dont a gémi le Royaume entier.

M. de la Chalotais, Procureur-Général du Parlement de Rennes, se trouvoit à un souper où on exaltoit la victoire du Duc d'Aiguillon. Quelqu'un s'écria qu'il s'étoit couvert de gloire. — *De farine*, reprit le caustique Magistrat.

Pour entendre cette saillie, il faut savoir que pendant le combat de St. Cast, le Commandant s'étoit tenu dans un moulin, poste essentiel à conserver sans doute, & point de ralliement d'ailleurs, où l'on venoit prendre, & où il donnoit plus aisément ses ordres.



## INTRODUCTION. 1vil

Les envieux de la gloire de ce héros firent voir la circonstance , comme injurieuse à sa valeur. Il n'est pas à présumer que M. de la Chalotais eût eu le projet sérieux de déprimer ainsi la valeur du Duc , mais il ne put réceler une plaisanterie d'esprit que le Français recherche avec tant d'avidité , à laquelle il se refuse avec peine , & dont le but innocent est de faire rire un instant. Le Duc d'Aiguillon auquel elle fut rapportée méchamment , n'en rit pas ; il jura une haine implacable à celui qui l'avoit faite. *Indéjaz.*

Tout le monde connoît l'étrange affaire suscitée à M. de la Chalotais , ce procès incroyable , commencé par tant de tribunaux , & terminé par aucun ; que le Roi crût éteindre une fois en disant qu'il ne vouloit pas trouver de coupable , & qu'il a perpétué par un châtiment infligé (\*) à ceux qu'il déclaroit innocents ; qu'il se détermina à reprendre ensuite dans l'assemblée des Pairs (\*\*), & qu'il arrêta

---

(\*) Toutes les Gazettes ont parlé des diverses captivités de Mrs. de la Chalotais , pere & fils.

(\*\*) Dans la séance de la Cour des Pairs , tenue à Versailles le 4 Avril 1770 , sur cette affaire , le Chancelier commença son discours par faire voir la nécessité de *laver la Pairie des crimes d'un Pair , ou le Pair des crimes qu'on lui imputoit.*

lviii INTRODUCTION

encore au milieu de l'instruction par un coup d'autorité despotique. Mais ce que tout le monde ne connoît pas, ce sont les ressorts de la conduite contradictoire qu'on fit tenir à Louis XV dans cette dernière occasion. Nous pourrions les développer amplement ailleurs.

Le Parlement Breton tend un piège à M. de Maupeou : le Chancelier y est sottement pris. Il étoit alors de très-bonne foi avec le Duc d'Aiguillon : il lui fait entendre que dans tous les griefs articulés contre sa personne, il n'y avoit pas de quoi *fouetter un chat*. Nouveaux griefs reproduits : le Duc d'Aiguillon est *entêché*, suspendu des fonctions de la Pairie, jusqu'à ce que *par un jugement rendu en la Cour des Pairs, dans les formes & avec les solennités prescrites par les Loix & Ordonnances du Royaume, que rien ne peut suppléer, il se soit pleinement purgé, &c.*

Le Chancelier, première dupe, est enragé, furieux. Il ouvre la tranchée contre le Parlement. On en détaillera les suites.

Le Duc d'Aiguillon se brouille avec le Chancelier. Mais son humeur & son ressentiment n'éclatent qu'après l'expulsion des Choiseuls.

Le Duc avoit *sauvé sa tête*, mais le *Parlement lui avoit tordu le col*, suivant l'ex-

**INTRODUCTION.**    lix  
pression du romanesque Maréchal de Bris-  
fac. Il est redevable de la conservation  
de son chef à la trop fameuse Comtesse.  
L'acte d'autorité du Roi qui l'arrache aux  
mains du Bourreau, est consigné dans ce  
malin vaudeville :

Oublions jusqu'à la trace  
De mon procès suspendu.  
Avec des lettres de grace  
On ne peut être pendu ;  
Je triomphe de l'envie ;  
Je jouis de la faveur ;  
Graces aux soins d'une amie,  
J'en suis quitte pour la peur.

La place de Secrétaire d'État au Dé-  
partement des affaires étrangères étoit va-  
cante, depuis l'exil du Duc de Choiseul,  
au mois de Décembre 1770. Louis XV  
avoit vraisemblablement voulu laisser ras-  
seoir la fermentation élevée contre l'il-  
lustre accusé, & celui-ci, d'ailleurs,  
n'avoit pas cru généreux à lui de se re-  
vêtir tout de suite des dépouilles d'un  
Grand, son ennemi, qu'il venoit de cul-  
buter.

Ce ne fut qu'au mois de Juin suivant  
que le Duc d'Aiguillon prit place au Con-  
seil, & se moqua des divers arrêts &  
arrêtés des gens de robe qui *l'entéchoient*,  
suivant le terme consacré par ces Mes-  
sieurs ; car presque tous les Parlements

1x *INTRODUCTION.*

avoient suivi à son égard la conduite de celui de Paris.

Les Robins furent quelque temps à se flatter que , même après le choix du Souverain , cette prétendue diffamation judiciaire auroit quelque effet vis-à-vis les Cours étrangères. Aucune ne refusa de communiquer avec lui. Un seul , le Comte de Fuentes , Ambassadeur d'Espagne , éluda constamment son entrevue en affaires.

Ce Ministre se trouva bien consolé de cette petite mortification , par la bonne harmonie qu'il sçut maintenir avec l'Angleterre que l'Espagne vouloit troubler. Il sçavoit quel étoit l'esprit pacifique du Roi , & plus sage en ce point que le Duc de Choiseul , il s'y conforma pleinement , en prenant les moyens les plus efficaces pour remplir les vues de Louis XV. Aussi eut-il la confiance de son Maître au plus haut degré.

On reprochera toujours à la mémoire du Duc , le partage de la Pologne. Tout le monde sçait cette parole fameuse du Roi : » Ah ! si Choiseul fut resté , cela » ne seroit pas arrivé. »

Parlons du grand Terray. C'étoit un roué dans toute la force du terme. Personne ne sçut jamais , mieux que lui , saigner le Royaume. A une santé ferme , à

## INTRODUCTION. xlj

un tempérament vigoureux , fortifié encore par l'exercice d'une vie dure & laborieuse , il joignoit des entrailles d'airain.

La nature ne l'avoit pas bien partagé à l'extérieur. Il étoit d'une taille haute , dégingandée , sans contenance ; il avoit la figure ignoble , le regard en dessous ; il n'avoit rien de séduisant dans le langage ; il ne s'énonçoit pas même avec grande facilité : mais il avoit une conception vive , une intelligence déliée , une judiciaire excellente , sur-tout en affaires.

Lors de la nomination de l'Abbé au Contrôle Général , l'on fut d'abord surpris de voir , qu'avec une réputation méritée par ses travaux au Parlement ; étant riche d'ailleurs , & d'un état à ne pouvoir avoir de postérité , il eut passé à un poste aussi glissant. On a cru trouver , depuis , la solution de ce problème par les événements subséquents.

On a dit que le Chancelier , ayant besoin d'un homme à lui dans le Ministère des Finances pour opérer avec sûreté la révolution qu'il méditoit , avoit jetté les yeux sur le Magistrat le plus propre à le seconder , en la personne de son ancien ami : qu'il avoit ouvert l'avenir à ses regards , lui avoit fait voir la destruction prochaine de sa Compagnie , la nécessité de se soustraire à temps à la proscription générale ;

lxij      *INTRODUCTION.*

L'avoit assuré qu'il n'y seroit pas long tems, qu'il s'agissoit seulement de mettre le pied à la Cour, & qu'après l'expulsion inévitable des Choiseuls, il se trouveroit à même de monter à un département moins orageux & plus agréable.

L'Abbé fut trompé en ce point, mais il eut l'art de se soutenir, de se rendre nécessaire & presque imperturbable dans son Ministère.

Le moyen pour un Contrôleur-Général de n'être jamais renvoyé, c'est de trouver toujours de l'argent, lorsqu'on lui en demande. C'est en quoi l'Abbé réussit le mieux. Sans se fatiguer, comme beaucoup d'autres, à chercher des expédients, il supprimoit, il récréoit, il anéantissoit, il réduisoit, il prenoit un tiers, un quart, une moitié, il retenoit, il mettoit un impôt nouveau, il en étendoit un ancien. Tout cela étoit l'affaire d'un coup de griffe, ou d'un trait de plume; il abrogeoit même les formes dont il avoit senti les inconvénients au Palais. Il renversoit par de simples arrêts du Conseil, des engagements contractés avec la sanction la plus légale, sous le sceau le plus solennel.

On a lu long-temps dans les Gazettes le récit de ses opérations dans ces Édits, qu'il faisoit crier toutes les semaines, &



**INTRODUCTION.** 1xiij  
qu'on appelloit *les feuilles hebdomadaires*  
*de l'Abbé Terray.*

Du reste , il étoit comme le Cardinal Mazarin , il entendoit la plaisanterie, Durant son Ministère , il a fait sortir de la Bastille beaucoup de gens qu'on y avoit mis pour avoir exhalé trop amèrement leurs plaintes. Il disoit qu'il falloit laisser crier ceux qu'on écorchoit.

L'Abbé n'avoit pas tout-à-fait un défaut d'humanité , mais une impassibilité de caractère qu'il exerçoit envers lui-même & envers les objets les plus chers à son cœur. C'est ainsi qu'il sacrifia la Baronne de la Garde , sa maîtresse , convaincue d'avoir abusé de son empire sur lui pour exercer un brigandage subalterne. Dans la même position que Mahomet II , on ne doute pas qu'il n'eut immolé la victime avec le même sang froid. Il fit exiler celle-ci en Lorraine , & voulut se laver de tout soupçon de collusion avec elle. On a reproché à cette la Garde d'avoir gagné 1 , 800 , 000 livres depuis l'avènement de son amant au Ministère.

C'est proprement le dernier orage qu'essuya l'Abbé. Depuis ce temps , il géra les Finances avec beaucoup de tranquillité , attendant une occasion favorable pour monter à une dignité plus éminente, telle que celle de Chancelier ou de Garde

#### **xiv INTRODUCTION.**

des Sceaux. Devenu ennemi du Chef de la Magistrature , il chercha à le supplanter de son mieux.

On a dit de l'Abbé Terray que , sous Henri IV , il eût pu être un Sully ; qu'il fut un monstre sous Louis XV.

De Boynes n'étoit pas , dans le fait , plus honnête homme que le Chancelier & l'Abbé Terray. C'étoit un nouvel intrigant , qui , n'étant pas aussi avancé que les deux autres , pressé de se pousser , scût se rendre nécessaire au Chancelier , & le servit de bonne foi , du moins dans les premiers moments , pour prendre pied dans le Conseil , s'y ancrer , & se mettre en état de travailler ensuite pour son compte , de se former un parti , & de s'élever sur les ruines de ceux dont il envioit la fortune.

De Boynes avoit rempli , sinon avec assez de distinction , du moins avec assez de fracas , les diverses charges de la Magistrature par où il avoit passé. Il s'étoit d'abord fait connoître au Parlement , & contre le Parlement ensuite , quand il fut devenu membre du Conseil : ce qui arrive presque toujours aux hommes ambitieux , moins guidés par un zele véritable pour l'objet qu'ils défendent , que par l'ardeur de briller , de se rendre nécessaires , & d'acquérir une célébrité , but unique de toutes leurs démarches.

*C'est*

## INTRODUCTION. lxv

C'est ainsi qu'on vit, en 1753, ce Maître des Requêtes venir, comme Procureur-Général, requérir la destruction du corps dont il avoit été membre, pour ériger sur ses ruines un fantôme de tribunal (\*) qui n'eut qu'une existence momentanée. Mais il s'en forma un levain de haine qui fermenta dans la Magistrature, & le rendit d'avance odieux à la Compagnie, où on l'envoya présider comme pour récompense de ses services. (\*\*)

Rien ne put laver la tache indélébile dont il s'étoit flétri aux yeux des Parlements; & quoiqu'il se fut fait des créatures dans celui de Besançon, il n'en résulta qu'un schisme funeste, au moyen duquel il lutta long-temps & se maintint en place. Il fallut enfin le retirer d'une Province où il mettoit tout en feu. Il fut dédommagé de cette humiliation par la dignité de Conseiller d'État dont il fut revêtu.

C'est alors que de Boynes donna carrière à l'animosité qu'il avoit contractée

---

(\*) La Chambre Royale, créée par lettres patentes, enregistrées le 18 Octobre 1753.

(\*\*) En 1754, après la dissolution de la Chambre Royale, de Boynes fut nommé Intendant de Franche-Comté & Premier Président du Parlement de Besançon.

**LXVj INTRODUCTION.**

à son tour contre les compagnies de Magistrature , & que croyant leur opiniâtreté invincible , dangereuse pour le bien de la chose publique , il commença d'ouvrir ces avis violents de suppression , de cassation , de destruction , qui le rendirent un des adversaires du Parlement le plus formidable.

On peut juger combien , par cette façon de penser & de parler , de Boynes dût se montrer utile aux vues du Chancelier. Aussi Monpeou le choisit-il pour son bras droit dans la grande révolution qu'il méditoit , ou plutôt , plein de confiance en ses lumières , ne fit-il rien que par ses conseils. Il se servit de la tête froide & réfléchie de ce Conseiller d'État pour rectifier ce que trop de chaleur de sa part auroit pu mettre d'irrégulier dans ses opérations.

On a prétendu que le Chancelier étoit redevable à de Boynes de l'heureux expédient par lequel il sortit du labyrinthe où il s'étoit jetté (\*). En reconnaissance de ce service signalé , doit-on trouver étrange que le premier ait usé de son crédit prépondérant pour élever le second au Ministère , & le mettre plus à même de le seconder.

---

(\*) Par la transformation du Grand Conseil en Parlement.

## INTRODUCTION. lxvij

De Boynes s'est d'abord conduit avec assez de circonspection dans le Département de la marine. Tout neuf en cette partie, il ne pouvoit aller que lentement. Comme un jeune élève, il prit des maîtres dans les divers éléments de l'art qu'il vouloit diriger. Il fit venir un certain Pelerin, ancien premier Commis des nouveaux Bureaux confiés à ses soins. Ce Pelerin étoit voisin de campagne de de Boynes; ce qui avoit donné lieu à leur connoissance. De Boynes vainquit la répugnance de Pelerin, & le violenta pour qu'il lui donnât ses conseils. Mais, en moins d'un an, il secoua ses lisières.

De Boynes porta dans la marine ce système de dépendance absolue, de soumission aveugle & passive, nécessaire à tous les Corps envers le Maître suprême & ceux qui parlent en son nom. Delà cette Ordonnance (\*) qui causa un si grand scandale parmi les Officiers; delà toutes les innovations qui l'ont suivie, & ont donné matière à tant de critiques, dont la plus naturelle rouloit sur la précipitation de son ouvrage.

Outre le danger qu'il couroit de ne pouvoir tenir tête à l'orage élevé contre lui, il auroit dû craindre de se commettre

---

(\*) Du 18 Février 1772.

lxvii *INTRODUCTION.*

dans une administration qui lui étoit aussi étrangere , & où l'on avoit intérêt de lui faire faire de faux pas.

Des frondeurs peu menagés sur les termes , ont taxé sa démarche d'étourderie ; ils en ont argué contre la sagesse de ce Ministre qui s'exposoit inconsidérément à faire des écoles , & à se couvrir de ridicule , la plus grande faute qui puisse arriver en France à un homme en place. Il est difficile de le défendre absolument sur cet article. Qui ne fait pas de fautes au surplus ? Les grands Ministres y sont plus sujets que d'autres , parce que voulant s'ouvrir des routes inconnues , ils bronchent nécessairement ; mais ils se relevent , & c'est ce qui fut peut-être arrivé à de Boynes , s'il fut resté plus long-temps dans le Ministère.

On lui a accordé d'excellentes qualités d'ailleurs : grand travailleur , robuste , ardent , pénétrant , il avoit des yeux d'aigle auxquels on ne pouvoit se soustraire ; affable en même temps , d'un accès facile , il écoutoit tout le monde , & n'étoit pas dur dans ses refus. Il étoit plein de mœurs ; il vivoit bourgeoisement dans sa famille : il étoit religieux : on le voyoit souvent à sa Paroisse avant son Ministère : & c'est un vice de plus dont ses ennemis l'ont chargé , en le taxant d'hypocrisie.



## INTRODUCTION. lix

Sa passion dominante étoit l'ambition , qu'il voiloit merveilleusement sous le manteau de la dévotion. Elle n'eut pas le temps de prendre son effor chez lui , & de se développer avec toute son énergie. On a prétendu qu'il visoit aux Sceaux , qu'à la maniere des Courtisans , il n'eut pas rougi de s'enrichir des dépouilles de son bienfaiteur.

Après les Maupeou , les Terray , les d'Aiguillon , on doit , à juste titre , assigner la quatrième place en scélératesse au Duc de la Vrillière. Ce petit brigand subalterne , jouet de sa passion aveugle pour une femme altière & dévorée de la soif de l'or , n'a été , durant un long cours de son Ministère , que l'objet du mépris & de l'exécration de la nation. On sçait la part qu'il a prise dans la malheureuse affaire de Bretagne ; combien il contribua à faire appesantir davantage le bras du Souverain sur des corps puissans , devenus les ennemis du Duc d'Aiguillon , son neveu. Son administration ne sera marquée dans l'histoire que par un long amas d'horreurs & d'atrocités. On ne sçauroit dire le nombre de lettres de cachet qu'il a distribuées ; le nombre de citoyens ou'il a fait enlever subitement à leur famille , à leurs amis , à la société : le nombre de malheureux qu'il a fait durant son odieux Ministère.

## **lxx INTRODUCTION.**

Tour-à-tour honni , méprisé , détesté ,  
abhorré , il a eu sa bonne part aux quelibets , aux épigrammes , aux satyres. Quand il perdit une main à la chaise , on fit l'épigramme suivante , relative aux fonctions de la charge :

Ci gît la main d'un grand Ministre  
Qui ne signa que du sinistre :  
Dieu nous préserve du cachet  
Qui mène les gens au guichet.

Et dans les Noëls sur différents personnages de la Cour , chantés au commencement de 1764 , on disoit :

Au fond de la mesure ,  
On vit dans le lointain  
Une courte figure ;  
C'étoit Saint-Florentin :  
Il me fait , dit Joseph , une peur effroyable ,  
Dans ses mains je vois un paquet :  
C'est quelque lettre de cachet  
Pour sortir de l'étable.

Sur son abord sinistre  
On ne se trompoit pas ;  
Je viens , dit le Ministre ,  
Pour un très-fâcheux cas :  
La Cour vous a donné l'Egypte pour retraite ,  
Au Roi cet exil a déplu ,  
Mais la Marquise (\*) l'a voulu :  
Sa volonté soit faite.

---

(\*) De Pompadour.

## INTRODUCTION. lxxj

Resté en place sous le nouveau regne , quoique les Maupeou , les d'Aiguillon , les Terray , les de Boynes en eussent été expulsés , on s'impatientoit si fort de le voir dans son poste , qu'on lui fit un quatrain où on le lui disoit durement. Ce quatrain n'indique pas un génie dans le satyrique , mais il étoit l'expression grossiere du vœu général.

Ministre sans talent & sans vertu ,  
Homme plus avili qu'un mortel ne peut l'être ,  
Pour te retirer , dis , réponds donc , qu'at-  
tends-tu ?

Je le vois : qu'on te jette enfin par la fenêtre.

En 1770 , le bruit ayant couru que Saint-Florentin , fait Duc , vouloit avoir des descendants à qui transmettre cette dignité , & épousoit Mlle. de Polignac , on fit l'épigramme suivante :

Des Cafés de Paris l'engeance sabliere  
Qui raisonne de tout & *ab hoc* & *ab hac* ,  
Sur ses prédictions rédigeant l'almanac ,

Donne pour femme à la Vrilliere

La fille du beau Polignac.

Ah ! si l'ingrat avoit cette pensée ,  
S'écria Sabbatin (\*), se frappant l'estomac ,

---

(\*) Concubine de la Vrilliere , femme d'un nommé Sabbatin , renfermé par lettre de cachet. Il se trouva un Gentilhomme Auvergnat , du nom de Langeac , assez vil pour épouser cette coquine , & reconnoître comme sans les fruits de son libertinage avec le Duc.

lxxij INTRODUCTION.

J'étrangleroïis , comme une autre Médée ,  
Tous ces Philippotins , soi-disant de Langeac.

On portoit le dégoût de l'existence du  
*petit Saint* , (\*) ou plutôt du petit monstre ; jusqu'à prématurer sa mort & à lui composer des épitaphes. Nous en connoissons deux , dont l'une est vraiment plaisante. Elle porte sur les trois noms de Phélippeaux (\*\*), Saint-Florentin & la Vrilliere , qu'il avoit :

Ci gît un petit homme , à l'air assez commun ;  
Ayant porté trois noms , sans en laisser aucun.

Voici l'autre plus dure :

Ci gît dans ce petit tombeau  
Le petit Monsieur Phélippeau,  
Qui fut , malgré sa taille ronde ,  
Compté parmi les Grands du monde ,  
Parce qu'il étoit , ce dit-on ,  
Petit génie , & grand fripon.

Tels étoient les dignes personnages qui partageoient la confiance de Louis XV , les dernières années de son regne. La Famille Royale étoit comme étrangère au Monarque. *Je vois bien que mes enfants*

---

(\*) C'est ainsi qu'on désignoit par abréviation , à la Cour , le Duc de la Vrilliere , lorsqu'il s'appelloit le Comte de Saint-Florentin.

(\*\*) Le premier est le nom de famille.

## INTRODUCTION. Ixxij

*ne m'aiment pas*, disoit-il froidement. Il étoit dévoré d'ennui & de soucis cuisants.

On remarquoit dans l'héritier présomptif de la Couronne, un caractère sérieux ; des principes austeres. Déjà les Courtisans cherchoient quel nom on lui donneroit, sous quelle épithete honorable on consacreroit à la postérité les vertus qu'il ne manqueroit pas d'avoir ; l'adulation s'épuisoit en surnoms nouveaux. » Je veux » qu'on m'appelle, s'écria-t-il, un jour, avec un ton capable d'effrayer tous ces vils Courtisans, je veux qu'on m'appelle » *Louis le Sévere.* »

Ce mot, d'un grand sens, caractérisoit à merveille la façon de penser du jeune Prince ; il témoignoit indirectement aux flatteurs son aversion pour tout surnom dont il ne seroit pas digne ; il annonçoit qu'il connoissoit parfaitement le défaut du regne de son Aïeul, & la nécessité de réprimer des désordres occasionnés par la douceur d'un Monarque trop débonnaire.

Le Comte de Provence paroissoit n'aimer que la tranquillité, le repos, la table, les plaisirs de la société, une vie douce & uniforme.

Le Comte d'Artois avoit tout l'air d'un espiègle. Vif, bouillant, décidé, plein d'esprit, il monroit cette noble ambition qui sied si bien aux Princes de son rang.

xxiv INTRODUCTION.

La Dauphine s'annonçoit comme une Princesse des plus accomplies. Pleine de bonté, de noblesse & de graces, elle se concilioit tous les cœurs.

La Comtesse de Provence étoit timide, sérieuse, peu active, lisoit beaucoup, vivoit bourgeoisement avec son mari, faisoit un excellent ménage avec lui.

La Comtesse d'Artois, toute nouvelle à la Cour, peu au fait de l'étiquette, d'ailleurs timide, comme sa sœur, ne parloit point dans les commencements, se monroit peu; les Courtisans ne sçavoient encore qu'en dire.

Les Princeses, filles du Roi, menoient une vie assez désœuvrée. Elles partageoient leur temps entre des actes de dévotion & de bienfaisance.

La seule Madame Louise, dévorée d'une secrète ardeur de dominer, impatiente de rester dans l'inaction, avoit pris le parti violent de renoncer au monde en apparence, pour y briller davantage & y jouer un rôle. César disoit qu'il aimoit mieux être le premier dans un village, que le second dans Rome. La dernière fille de Louis XV, sans dire la même chose, agissoit en conséquence. Elle étoit nulle à la Cour: sous son froc de Carmélite, & du fond de sa cellule, elle gouvernoit depuis la Religion dans le



## INTRODUCTION. 107

Royaume, voyoit les Ministres de l'Eglise à ses genoux, l'implorer comme leur souverain, & croyant travailler pour le Ciel, ne satisfaisoit réellement qu'une passion inquiète & active dont elle étoit tourmentée.

Parmi les Princes du sang, on voyoit, dans le Duc d'Orléans, un Prince bon, affable, populaire, mais foible, épris des charmes d'une femme spirituelle & séduisante (\*), ne formant d'autre vœu que de s'unir à elle par les liens de l'hymen; sollicitant le consentement du Roi par l'entremise de la favorite; recevant de la bouche de la Du Barry cette réponse : *gros pere (\*\*), épousez-la toujours. Nous verrons à vous contenter mieux ensuite. Vous sentez que je suis fortement intéressée à vous seconder : comptez sur moi.*

Le Duc de Chartres, Prince chaud, ardent, vif, pétillant, assez lutin, un peu adroit, faisoit un cours d'escamotage chez Comus [+]. Il a fait une campagne de mer qui ne signifie rien; une promenade de Brest à Cadix qui n'en dit pas plus.

---

(\*) La Marquise de Montesson.

(\*\*) Le Duc d'Orléans est fort épais, fort gros.

[+] Joueur de gobelets, mais meilleur Physicien.

lxxvj **INTRODUCTION.**

Le Prince de Condé jouoit à la paume & faisoit l'amour à la Princesse de Monaco. Après s'être assez bien conduit dans la scission des Princes, il finit par faire son traité à la sourdine, leurré, dit-on, par le Chancelier Maupeou, qui le flattoit de l'espoir de marier sa fille au Comte d'Artois; aussi excité par les clameurs du Duc de Bourbon, son fils, qui, dans l'âge d'être Cordon-Bleu, gémissoit de ne pas obtenir cette distinction flatteuse. A cette dernière occasion, on dit par un quolibet trivial & malin, *que le pere & le fils étoient aller chercher le Saint Esprit (\*)*.

Le Duc de Bourbon n'avoit que quatorze ans. Il avoit épousé *Mademoiselle* d'Orléans qui en avoit six plus que lui. Mais il étoit arrêté de l'empêcher de coucher avec sa femme encore de plusieurs années.

Le Comte de Clermont ne vivoit plus.

Le Prince de Conti n'alloit point en Cour. Il se consolait dans son exil avec sa tendre Marquise de Boufflers, & avec son Orchestre, l'un des meilleurs & des plus complets qu'on puisse avoir.

Son fils, le Comte de la Marche, bri-

---

(\*) L'ordre du Cordon-Bleu a un St. Esprit pour emblème, & s'appelle l'Ordre du S. Esprit.

## INTRODUCTION. lxxvii

guoit un Gouvernement & la place de Colonel des Suisses & Grisons. C'est le seul des Cousins qui n'ait pas quitté le Roi, lors de la défection des Princes.

Le Duc de Penthièvre, trop bon chrétien pour se mêler des affaires de ce monde, assistoit régulièrement, le Dimanche, à la messe de sa Paroisse, & restoit neutre au milieu des débats élevés entre la Magistrature & le Trône.

Entre tous les Grands Seigneurs composant la Cour, on comptoit un Maréchal de Richelieu, fameux par sa bravoure & son Pavillon d'Hanovre, par ses galanteries & par une corruption de mœurs d'un exemple peu commun : un Maréchal de Brissac, original par un esprit de Chevalerie antique & romanesque, chéri d'abord par ses expressions vives, pittoresques & neuves, mais bien déchu dans l'esprit des patriotes pour avoir rendu son épée & fléchi le genou devant les *Intrus* du Parlement, pour être reçu Gouverneur de Paris.

On vantoit l'esprit d'un Duc de Nivernois, sa probité, son honnêteté, sa franchise. On répétoit les bons mots (\*) d'un

---

(\*) Le plus fort, sorti de la bouche de ce Seigneur caustique, est celui qu'il lâcha lors de la banqueroute de l'Abbé Terray, qui se fit à coups d'arrêt du Conseil. On en crioit un à Ver-

lxxvii] *INTRODUCTION.*

Duc de Noailles en possession de dire au Monarque les vérités les plus dures. On distinguoit un Duc de Duras, un Prince de Beauveau, préférant la perte de leur Gouvernement [\*] à la perte de leur honneur.

On ne voyoit parmi tout le reste [\*\*] de la Noblesse Française qu'un assemblage de Courtisans inutiles, timides, lâches, vils, & qu'a parfaitement caractérisés M. de Voltaire, lorsqu'il a dit d'eux:

Ils vont en poste en Cour essuyer des mépris,  
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

Parmi le Clergé, c'est-à-dire, le premier Ordre du Royaume, ou dans les gens tenant place, ou ayant quelque influence

---

faillies: le Roi demanda ce que c'étoit: *Sire*, répondit le Duc, *c'est la grace de Billard que l'on cric*. Ce Billard avoit été mis au carcan pour une banqueroute frauduleuse.

[\*] Le Duc de Duras étoit Commandant en Bretagne, & le Prince de Beauveau Commandant en Languedoc. Lorsqu'il fut question d'aller détruire & réédifier sur les principes de Maupeou le Parlement de chacune de ces deux Provinces, ils donnerent leur démission.

[\*\*] Il faut en excepter le Duc de la Rochefoucault, signalé par un patriotisme intrépide qu'il a montré constamment dans les diverses Assemblées des Pairs, tenues au Parlement depuis le rétablissement de cette Cour.

## INTRODUCTION. lxxix

à la Cour, on remarquoit en tête un la Roche-Aymon, l'un des Prélats les plus ignares & les plus bornés de l'Eglise de France, & ce n'est pas peu dire. Puéril, vain, ambitieux, bon gentilhomme, mais d'une famille pauvre & oubliée, ce Prélat a prouvé qu'avec de la souplesse & de la constance, on n'avoit aucun besoin de sçavoir ni d'esprit pour parvenir à la fortune. Une calotte rouge a été la récompense de son dévouement fervile au Ministère & à la Cour de Rome.

Après la Roche - Aymon on comptoit un Beaumont, personnage non moins borné que le premier, mais plus têtû, plus opiniâtre, un des plus fanatiques tenants du Parti Jésuite, par conséquent de celui du Chancelier Maupeou. On ne l'a pas vu rougir de célébrer la messe rouge (\*), &, Pair du Royaume, de comparoir seul au milieu d'une Cour reprouvée par les Princes & par les Pairs; d'y témoigner publiquement sa joie, & de qualifier cet attentat contre les droits de la nation, de réunion du Sacerdoce & de l'Empire [\*\*].

---

(\*) On appelle ainsi la messe célébrée à la St. Martin, à cause que le Parlement y assiste en robes rouges, qui sont les robes de grand cérémonial.

[\*\*] Dans son discours prononcé au nouveau tribunal après la messe rouge, le 12 Novembre 1771.

lxxx INTRODUCTION.

On connoît ses divers exils à la Roque , à Lagny , à la Trappe , à Conflans , &c.

Parmi les Prélats d'une autre espece , on distinguoit un Luynes à qui un soufflet [\*], a fait la fortune ; un Bernis , entré dans l'Episcopat par une route , non plus noble ni plus sainte. Créature de la Pompadour , il lui a été redevable de son avancement & ensuite de sa disgrâce [\*\*]. Sa mission à Rome sera mémorable à jamais , par la destruction entiere des Jésuites , du monde chrétien , à laquelle il a forcé insensiblement le cauteleux Ganganelli , malgré tous les refus du Pontife d'éluder un événement dont il craignoit les suites sinistres. On connoît ces jolis vers adressés par *impromptu* à la célèbre Marquise , pour répondre à cette question : Qu'est-ce que l'amour ?

L'amour est un enfant , mon maître :

Il l'est d'Iris , du berger & du Roi :

Il est fait comme vous , il pense comme moi ;

Mais il est plus hardi peut-être.

[\*] Le Cardinal de Luynes étoit autrefois militaire. Ne s'étant point vengé dans une querelle suivant les loix de l'honneur , il a été obligé de prendre le petit colet.

[\*\*] On a prétendu que la Maîtresse du Roi , après lui avoir prodigué ses faveurs les plus intimes , l'a accusé d'ingratitude & a profité de la premiere occasion pour le faire renvoyer du Ministère & de la Cour.



## INTRODUCTION. lxxxj

Cet heureux *impromptu* fit Bernis Evêque, Cardinal, & de plus, Ministre.

Après Bernis, on distinguoit un Montazet. Personne n'accuse celui-ci de ne pas faire ses mandemens ; en cela bien différent de presque tous les autres confreres, ou trop ignares, ou trop dissipés, ou trop paresseux pour composer. Ce n'est pas cependant qu'il ait toujours été fort appliqué au gouvernement de son troupeau : la chronique scandaleuse s'est exercée sur son compte dans les commencements. Il a passé publiquement pour l'amant de la Duchesse de Mazarin, si renommée à la Cour par ses galanteries. Mais l'ambition dans un âge plus mur, s'est emparée de ce Prélat. Curieux de jouer un rôle parmi le Clergé, il a cru qu'il brilleroit davantage à la tête du Parti Janséniste. Dans une affaire essentielle où la Cour avoit besoin de lui, il a fait valoir ses prétentions, en qualité de Primat des Gaules. On sçait comme il flagella en son temps l'Archevêque de Paris. Il s'est rendu un peu ridicule par son procès contre les Chanoines de Lyon, contestation, dans le fond, non moins misérable que puérile.

Après lui, on doit placer un Brienne, regardé en faux frere par les autres Prélats qui l'accusent de ne pas croire beaucoup en Dieu. Ses liaisons intimes avec

lxxxij **INTRODUCTION.**

les chefs du parti encyclopédique lui ont mérité des reproches graves de leur part. On ne dira pas de lui que ce n'est pas un homme aimable & de beaucoup d'esprit, on dira qu'il se moque & du Dieu de Baal & du Dieu d'Israël.

On exalte un Pompignan pour la régularité de ses mœurs, pour son assiduité à ses fonctions épiscopales, pour sa doctrine, pour son zèle à défendre la Religion contre les incrédules; ce qui lui a attiré une bonne dose de mauvaises plaisanteries de la part de M. de Voltaire, coryphée de la Philosophie moderne, enveloppée nécessairement dans les censures du Prélat.

Que dire d'un Roquelaure? Que c'est un assez beau Prélat, premier Aumônier du Roi, Courtisan fort attaché à la Comtesse Du Barry, très-lié avec le Chancelier, & qui, en sa qualité de Conseiller d'Etat ordinaire, ne manquoit pas une apparition du Conseil au Parlement, lors des Séances dérisoires que ce Tribunal y vint tenir. Dans les commencements, il a eu sa part des huées en bonne quantité. Sa vanité n'en a été dédommée que par une place à l'Académie Française. Il ne compose, ni ne prêche; il n'a jamais écrit une pause d'a. . .

On ne doit pas oublier un Prince Louis, Académicien comme ce dernier. Celui-

## INTRODUCTION. bxxiiij

là , c'est son nom qu'on a reçu , comme c'est son nom qui a été envoyé en Ambassade extraordinaire à Vienne. On ignore s'il a des grands talents du côté de l'esprit , mais il faut qu'il en ait beaucoup du côté du physique ; car , dans sa jeunesse , il avoit formé le projet de coucher successivement avec toutes les filles de Paris. L'excellent membre de la Prélature !

Un autre , c'est un Monsieur Desnos qui s'est vanté , dit-on , d'avoir dépucelé 180 filles durant les Etats de Nantes , & d'avoir cocufié presque tous les Membres du Parlement de Rennes ; la seule manière , disoit-il , dont un homme de sa robe pouvoit se venger des Magistrats.

Un autre , non moins recommandable à raison de son goût pour le sexe , c'est un Monsieur de Jarente. Son plus grand chagrin dans son exil étoit d'être éloigné des filles de Paris , qu'il aimoit passionnément. Peu de Prélats ont affiché le scandale avec tant d'éclat. Lorsqu'il tenoit la feuille des bénéfices , c'est-à-dire , la nomination à tous les postes de l'Eglise ; lorsqu'il avoit la clef des graces , il avoit pour Sous-Ministre , l'opprobre du Sacerdoce , le plus vil homme , un Abbé de Foix , perdu de débauches & d'infamies , trafiquant impudemment des emplois sacrés , & sans cesse occupé à recruter le

xxxiv INTRODUCTION.

férait de son Maître d'objets propres à renouveler les sens flétris de Sa Grandeur, qui avoit pour maîtresse en titre sa propre niece, & pour favorite secrete une danseuse d'opéra (\*), canal par où s'écouloient sourdement beaucoup de graces ecclésiastiques. On sçait par cœur le couplet des Noël's de 1764, sur la Cour, concernant l'anecdote de la Niece de Monseigneur.

Il vint une grisette;  
Avec ce Prestolet,  
Portant une galette  
Et des œufs & du lait :

Disant, de vous, Seigneur, ce présent n'est pas digne ;

Mais nous vivons comme au vieux temps,  
Nous couchons avec nos parents

A Paris comme à Digne (\*).

Terminons cette nomenclature des très-vénérables Prélats du très-vénérable Clergé de France, qui jouoient un rôle sous le feu Roi. Finissons ce Coup d'œil sur l'histoire du Monarque.

---

(\*) Il est question de la Guimard, première danseuse de l'Opéra. Elle est fort maigre, elle a l'air d'une araignée. C'est d'elle que Mlle. Arnoux disoit : *ce petit ver à soie devoit pourtant être bien gras ; il vit sur une si bonne feuille ! (la feuille des bénéfices.)*

[\*] M. de Jarente étoit Evêque de Digne, avant de passer au siége d'Orléans.

## INTRODUCTION. LXXXV

Le début de cette Catin fut dans sa sphere la plus modeste, & éprouva pendant près de quinze ans d'étranges révolutions. On l'avoit vue d'abord courir sous les lanternes de Paris, de-là aller au Palais Royal qui a été le séminaire de tant de Marquises; de-là avoir de petits meubles, & un amant commode qui commença à l'éclairer par ses conseils; de-là, on l'avoit vue s'associer à un Comte Du Barry, pour donner à jouer au *vingt-un*, présenter ses placers à la Police, & attirer du monde chez lui; de-là, elle avoit eu cent mille livres de dettes & un carosse à crédit qui avoit commencé à lui donner de l'importance dans le monde; de-là, elle avoit été liée avec une Madame de St... D... qui lui amena l'infâme le Bel, valet de chambre affidé du Monarque; de là, on l'a vue sortir Comtesse, être présentée, logée au château, en chasser une Princesse, deux Ministres, & tous les honnêtes gens qui n'étoient pas à sa disposition.

Quel spectacle que celui de voir un Roi, plongé dans la mollesse & dans la crapule, faire couler les trésors de l'État pour procurer à une vile prostituée de quoi étaler un luxe de Reine; multiplier les impôts pour satisfaire ses fantaisies insensées, & faire dépendre le destin de ses sujets des caprices d'une folle !

## lxxxvj INTRODUCTION.

Quel spectacle que celui de voir la favorite d'un Perruquier devenir l'objet des amours & des tendres complaisances d'un Monarque , & celui-ci lui sacrifier les objets les plus chers à sa tendresse !

Quel spectacle que celui de voir un Chancelier de France qualifier du titre de *Cousine* une courtisane parvenue , par le plus grand hazard , au plus haut point d'élévation possible , & dont les prémices avoient été consacrées à tous les cochers & palfreniers de la Capitale !

Quel spectacle que celui de voir les Grands du Royaume devenus ( selon les termes de la Du Barry ) ses amis à pendre & à dépendre , solliciter avec empressement son alliance ! Quel spectacle que celui de voir un Prince de Soubise sur les rangs , & un Prince de Condé demander 1500,000 livres pour prix de son aveu du mariage d'une Mlle. de Tournon , leur parente , avec un des fils du roué Du Barry ; & un Duc de Chartres intercéder pour la dignité de Grand-Amiral ; & un Duc d'Orléans descendre aux sollicitations les plus basses pour obtenir l'agrément du Roi sur son mariage avec la Marquise de Monreillon ; & un Comte de la Marche faire bassesse sur bassesse pour obtenir une part des dépouilles du Comte de Clermont !

Quel spectacle que celui de voir un Roi



## INTRODUCTION. lxxxvij

folâtrer avec un Negre , pour plaire à sa maîtresse , & le créer Gouverneur d'un château & d'un pavillon aux appointements de 600 livres ! Quel spectacle enfin que celui de voir Monarque , Princes du Sang , Ministres , enfin toute une Cour , aux pieds d'une Du Barry !

On s'attend bien que l'amante & le royal amant n'étoient point ménagés dans les couplets, vaudevilles, satyres du temps. En voici quelques morceaux :

Vous verrez sur les fleurs de lys  
Un vieil enfant débonnaise ,  
Un élève de la Paris  
Tient son V... pour liziere.

.....

Vous verrez le Doyen des Rois  
Aux genoux d'une Comtesse ,  
Dont jadis un écu tournois  
Auroit fait votre maîtresse ,  
Faire auprès d'elle cent efforts  
Dans la route lubrique ,  
Pour faire mouvoir les ressorts  
De sa machine antique.  
Mais c'est en vain qu'il a recours  
A la Grande-Prêtresse ;  
Au beau milieu de son discours  
Il retombe en foiblesse ,  
De cette lacune , dit-on ,  
En son ame elle enrage ;  
Mais un petit coup d'*Aiguillon*  
Bientôt la dédommage :

&c. &c.

» L'attachement du Roi pour M<sup>de</sup>. Du  
» Barry , ( disoient les nouvelles secretes )  
» lui est venu des efforts prodigieux qu'elle  
» lui fait faire , au moyen d'un bapême

# lxxxviii INTRODUCTION.

»ambré dont elle se parfume intérieure-  
»ment tous les jours. On ajoute qu'elle  
»a joint à cela un secret dont on ne se sert  
»pas encore en bonne compagnie ; les  
»mouches cantarides , le *diabolino* , l'es-  
»sence de girofle , &c. &c.

On disoit au sujet des petits soupers :  
»le soupers des petits appartemens sont  
»plus voluptueux que jamais. La Com-  
»tesse Du Barry a substitué aux froides  
»épigrammes , & au cérémonial guindé  
»de la Marquise de Pompadour, la gaieté  
»franche & les plaisirs bruyants de la Cour-  
»tille. Il ne manque dans ces banquets  
»que la figure de Ramponeau. »

Dans une Ode qui avoit principalement  
pour objet la révolution du temps, on trai-  
toit encore avec beaucoup plus de mépris  
la passion du Roi pour M<sup>de</sup>. Du Barry. On  
lui adressoit ces paroles :

Diane, Bacchus , & Cythere  
De ta vie abrégent le cours :  
Renvoie , il en est temps encore ;  
L'impure qui te déshonore :  
Chasse tes indignes amours.

. . . . .  
Tu n'es plus qu'un tyran débile ;  
Qu'un vil automate imbécille ;  
Esclave de la Du Barry :  
Du Gange jusqu'à la Tamise ,  
On te honnit , on te méprise.

On sçait que le Monarque périt victi-  
me de sa lubricité. . . . .

LES



LES  
FASTES  
DE  
LOUIS XV.

---

CHAPITRE PREMIER.

**O**NS tracer d'une main hardie les fastes du regne d'un Prince dont les premiers lustres firent les délices de ses Peuples, & dont les derniers n'exciterent que les cris de l'exécration publique. La mort a frappé l'Idole : la vérité paroît : pour-quoi craindrions-nous de la dire ?

Louis XIV étoit descendu au tombeau. (\*) Les feux de joie, les satyres sanglantes, les chansons grossières d'une populace effrénée démontroient assez l'alégresse que ressentait de sa mort une nation qui idolâtre ses Rois.

---

(\*) 1 Septembre 1715.  
TOME I.

Unique & précieux rejetton d'une race auguste, Louis XV succéda à son Bisaïeul à l'âge de cinq ans. La Régence du Royaume fut dévolue, pendant la minorité du Monarque, à Philippe, Duc d'Orléans, petit-fils de France, Prince dont la calomnie & l'envie nous ont laissé les portraits les plus affreux, (\*) mais dont l'administration sera mémorable à jamais.

---

(\*) On a accusé le Duc d'Orléans d'avoir été l'auteur du désastre de la Famille Royale, de la mort des trois Dauphins; d'avoir voulu même attenter par le poison à la vie du Roi. Ce Prince doit être suffisamment lavé aux yeux de la postérité d'un si odieux & si exécrationnable forfait.

On lui a reproché d'avoir porté le scandale & la corruption des mœurs au plus haut période; d'avoir consacré tous les crimes par son exemple public, l'inceste, l'adultère, le rapt, le viol.

Le téméraire Écrivain des *Philippiques* n'a pas craint d'assimiler ce Prince aux Héliogabales, aux Sardanapales; & sa fille, la Duchesse de Berry, aux Messalines, aux Julies. L'Auteur, la Grange-Chancel, fut envoyé aux *Iles-Saintes Marguerite*, d'où il sortit pendant la Régence même, & le montra librement dans Paris, pour détruire probablement l'opinion où l'on étoit que le Régent l'avoit fait assassiner. Un Auteur qui en auroit fait moitié moins contre une C.... ou une P.... seroit envoyé aux Galères.

L'Auteur de la *Vie Privée* de Louis XV donne la description d'une caricature inventée dans le temps au sujet du prétendu commerce du Régent avec sa fille. On y voit ce Prince folâtrant avec elle, & sur-tout baillant ses divines mains. La Princesse les lui applique sur les yeux, & l'empêche de voir ce qui se passe. Pendant ce temps, le Comte de Riom, amant de la Duchesse, derrière elle trouble son Altesse Royale, & dans la posture la plus effrénée, va droit au fait. En un coin éloigné & dans l'ombre, on remarque l'Abbé Dubois qui observe tout ce qui se fait & sourit. Au bas sont ces mots latins : *Reges stultus, Abbas ridet, rideamus quoque.*

A ce tableau, opposons celui qu'en a tracé M. de Voltaire. C'étoit un Prince, dit-il, à qui on ne pouvoit



L'ambition de Louis XIV avoit réduit le Royaume à l'état le plus déplorable. (\*) La dette nationale se montoit à deux milliards soixante deux millions cent-trente-huit mille livres. Les revenus se trouvoient mangés jusques & compris 1717. La France étoit dans la plus pitoyable situation. Tout présageoit la plus orageuse des Régences.

A peine Louis XIV eut les yeux fermés , que toutes les vues , toutes les négociations , toute la politique , changerent , comme dit M. de Voltaire , dans la famille & chez tous les Princes. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne qu'on avoit tant redoutée , & qui avoit alarmé tant d'États , fut rompue. Une Alliance fut conclue avec l'Angleterre. Le Régent de France fit la guerre à l'Espagne , de concert avec les Anglais ; de sorte que , comme dit le même Auteur , la première guerre entreprise par Louis XV fut contre son oncle , que Louis XIV avoit établi au prix de tant de trésors & de sang.

Louis XV étoit foible , délicat , à peine sorti du berceau. Plus ses jours étoient précieux , plus l'amour des Français pour leur Roi étoit ingénieux à multiplier leurs alarmes. En le perdant , le sort

---

reprocher que son goût ardent pour les plaisirs & pour les nouveautés. De toute la race de Henri IV , Philippe d'Orléans fut celui qui lui ressembla le plus ; il en avoit la valeur , la bonté , l'indulgence , la gaieté , la facilité , la franchise , avec un esprit plus cultivé. Sa physionomie incomparablement plus gracieuse , étoit cependant celle de Henri IV ; il se plaisoit quelquefois à mettre une fraise , & alors c'étoit Henri IV embellie.

(\*) On avoit vu Louis XIV peu de temps avant sa mort , la France étant dans la plus grande détresse , négocier pour 32 millions de billers , ou de rescriptions , pour en avoir 8 ; c'est-à-dire , donner 400 en obligations , pour avoir 100 en argent.

de l'État & de l'Europe entière devenoit incertain. La France auroit peut-être été plongée dans d'aussi grands malheurs que ceux qu'elle venoit d'éprouver, & dont elle sentoit encore tout le poids. Les principales Puissances de l'Europe se voyant plus près du danger qu'elles ne croyoient, craignirent de voir disparoître cette paix dont elles se plaignoient. (\*) La crainte de l'avenir fit oublier le passé, & toute la politique de l'Europe ne fut occupée qu'à prévenir les querelles de la France & de l'Espagne.

En vertu des actes passés à Utrecht, le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, en étoit l'héritier présomptif; mais on soupçonnoit que l'Espagne, soit qu'elle crût ses renonciations invalides, soit qu'elle se flattât de les interpréter d'une manière favorable à ses intérêts, seroit valoir ses droits, si la France avoit le malheur de perdre son Roi, avant qu'il eût un fils. Cette crainte étoit d'autant mieux fondée, que l'Espagne sortoit de l'état de langueur où elle avoit été sous les derniers Princes Autrichiens, & que pleine des plus hautes prétentions, elle n'attendoit que des circonstances favorables pour recouvrer les Pays qu'on lui avoit injustement enlevés, & qu'elle n'avoit cédés que par nécessité.

Un génie vaste, ambitieux, remuant, plein de ressources, mais plus audacieux que prudent, Alberoni qui, de simple Curé de Village, étoit devenu Cardinal, se trouvoit à la tête d'une nation qu'une longue guerre portée au milieu de ses Provinces, avoit retirée de sa léthargie ordinaire. Il avoit rétabli les finances & les forces de la Mo-

---

(\*) Voyez le *Droit Public de l'Europe* de l'Abbé de Mably.



narchie Espagnole ; communiqué aux ressorts du Gouvernement l'activité inquiète de son caractère.

La Cour de Madrid n'étoit plus cette Puissance qui obéissoit avec pesanteur aux impressions étrangères ; elle tenoit tous les Etats en branle , & étoit devenue tout-à-coup , par une espece de prodige , l'ame de tous leurs mouvements. L'ordre étoit rétabli dans le fisc ; ses troupes étoient nombreuses , aguerries & bien disciplinées ; ses forces de mer la mettoient en état de recouvrer une partie de son ancienne réputation. La politique de l'Europe ne pouvoit être oisive dans ces circonstances , & le Régent profita des soupçons & des inquiétudes que l'Espagne inspiroit , pour affermir la paix dont la France avoit besoin. Il crut qu'il étoit même de l'intérêt des Français d'assurer les droits de sa Maison , d'une manière qui prévint toute guerre civile & étrangère , en cas que le Roi mourût sans postérité.

L'année 1716 fut employée en négociations entre la France , l'Angleterre & les Provinces-Unies ; & dans la suivante , ces Puissances signerent à la Haye le Traité de la *Triple Alliance*.

Ce n'est que par cette sage politique qu'il étoit possible de rendre inutiles les projets d'Alberoni qui , consultant plus son ambition que les moyens qu'il avoit pour la satisfaire , s'étoit mis en tête de bouleverser l'Europe & de lui donner une face nouvelle. Sous prétexte de faire des préparatifs pour secourir les Vénitiens attaqués par la Porte , Alberoni ne méditoit rien moins que la conquête de l'Italie. Suivant son projet , l'Espagne devoit s'emparer de la Sardaigne & des Deux Siciles. Mais , pour exécuter son dessein , il ne suffisoit pas que la Cour de Vienne fût occupée en Hongrie à faire la guerre aux Turcs. Il imagina de causer une guerre civile en France , de s'emparer de la

personne du jeune Roi & de celle du Duc d'Orléans, d'ôter à ce dernier la Régence, & de la donner au Roi d'Espagne Philippe V. Alberoni négocioit à la fois avec la Porte, avec le Czar Pierre I & avec Charles XII, il alloit changer la constitution de l'Angleterre, & rétablir le Prétendant sur le trône de ses Peres. Une partie de l'Italie alloit repasser sous la domination de l'Espagne; Philippe V étoit déclaré Régent du Royaume de France, & la Maison Stuard alloit remonter sur le trône de la Grande-Bretagne. La fortune fit évanouir tous ces vastes projets. Alberoni fut sacrifié, comme l'a remarqué un Historien, il fut presque la seule victime de tant d'intrigues, de complots & de troubles dont il vouloit agiter l'Europe.

Alberoni qui, six mois auparavant, étoit regardé comme le plus grand homme d'État qui eût jamais existé, ne fut plus regardé que comme un téméraire, un factieux, un brouillon. Sa disgrâce fut le sceau de la paix.

Alberoni avoit commencé les hostilités en 1717 par l'invasion de la Sardaigne; bientôt après, en 1718, la flotte qu'il avoit armée s'empara de presque toute la Sicile. Sur le champ la France & l'Espagne s'unirent pour prévenir les suites de ces entreprises; mais il étoit aisé de prévoir que la Cour de Madrid ne se rendroit qu'à la force. L'Angleterre envoya une flotte dans la Méditerranée au secours de l'Empereur, la France fit des préparatifs de guerre; & ces deux Puissances s'érigèrent en arbitres de l'Europe, signèrent à Londres, le 2 Août 1718, le Traité de la *Quadruple Alliance*.

La fermeté du Cardinal Alberoni n'en fut point ébranlée; l'Angleterre déclara la guerre; la France fit une diversion du côté des Pyrénées, & ce Ministre espéra encore de réussir en employant la

force. Il rappella le Prétendant en Espagne, mais sans succès, & succombant enfin sous le poids de ses vastes entreprises, il fut disgracié, & le Roi d'Espagne pressé par les sollicitations des Provinces-Unies, signa son accession à la *Quadruple Alliance*, le 17 Février 1720.

Tout le monde sçait que le projet de la conjuration d'Espagne étoit de faire révolter le Royaume contre le Régent & de mettre, comme on l'a dit, le Roi d'Espagne à la tête du Gouvernement de France. (\*) On comptoit sur l'union des Parlements; & tout le projet étoit traité assez énigmatiquement dans des lettres qui pouvoient être surprises.

Mais Alberoni voulut, avant que d'éclater, voir des plans arrêtés, & les noms de ceux dont on devoit se servir. Comme il étoit très-dangereux de confier ces détails à un Courier, que l'Abbé Du bois pouvoit faire enlever, le Prince de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne en France, imagina qu'il n'y avoit rien de moins suspect que le jeune Abbé Portocarero, Neveu du Cardinal de ce nom, & Montéléon, fils de l'Ambassadeur de Philippe, en Angleterre, qui retournoit en Espagne.

(\*) L'état de langueur & de foiblesse de Louis XV faisoit craindre pour les jouts. Philippe V. ne désespéroit pas d'en porter la Couronne, & n'en désespéra jamais.

On rapporte que le jeune Monarque ayant la petite vérole, au mois d'Octobre 1728, & le Courier de France ayant manqué, un jour, en Espagne, Philippe supposa que le Roi son Neveu étoit mort. Il fit aussitôt assembler la *Junta*, & déclara qu'il alloit passer en France avec le deuxième de ses fils, laissant la Couronne d'Espagne au Prince des Asturies, qui fit dans la Chapelle sa rénonciation conforme à celle de France. Ses ordres étoient donnés pour partir le lendemain. Mais le Courier apporta la nouvelle de la convalescence.

Ce fut une simple Courtisane, la Fillon, qui fit avorter cette intrigue, qui devint inutile dès qu'elle fut connue. Le Secrétaire du Prince de Cellamare avoit un rendez-vous chez cette femme avec une de ses filles, le jour que partoît l'Abbé Portocarrero. Il y vint tard, & s'excusa sur ce qu'il avoit été occupé à des expéditions de lettres fort importantes, dont il falloit charger des voyageurs.

La Fillon laissa nos amants ensemble, & alla sur le champ rendre compte à l'Abbé Dubois de ce qu'elle avoit entendu. Aussi-tôt on expédia un Courier muni des ordres nécessaires pour avoir main-forte

Il joignit les Voyageurs à Poitiers, les fit arrêter, & saisit tous leurs papiers qu'il rapporta à Paris précisément à l'heure où le Régent entroit à l'Opéra. L'Abbé ouvrit le paquet, eut le temps de tout examiner, & de remettre en réserve ce qu'il voulut.

Au sortir de l'Opéra, l'Abbé voulut rendre compte au Régent de la capture. Tout autre que ce Prince auroit été pressé de s'éclaircir d'un fait aussi important : mais c'étoit la précieuse heure du plaisir. . . . Et l'Abbé eut jusqu'au lendemain, assez tard, pour prendre ses mesures avant que de conférer avec le Régent.

L'Abbé Dubois s'étant transporté à l'Hôtel du Prince de Cellamare, avec le Secrétaire d'État, Le Blanc, au moment que celui-ci alloit ouvrir une cassette : » M. Le Blanc, dit l'Ambassadeur, » cela n'est pas de votre ressort : ce sont des lettres de femme. Laissez cela à l'Abbé qui toute sa vie a été M. . . . . »

M. de Voltaire assure que le Duc d'Orléans ne voulut donner la paix à Philippe qu'à condition qu'il renverroit son Ministre. Alberoni le génoit trop en Espagne. D'autres assignent une autre cause de la disgrâce du Cardinal.

L'Abbé Dubois instruit par ses espions de l'ascendant que Laura avoit sur l'esprit de la Reine , entreprit de s'en servir pour perdre le Ministre. Il fit offrir à Laura tout l'argent qu'elle voudroit : l'intérêt réuni à la haine , déterminâ la nourrice. Alberoni reçut, par un billet de Philippe V, ordre de sortir en vingt-quatre heures de Madrid , & dans quinze jours des terres de sa domination. Il fut livré , par le Roi d'Espagne , aux troupes Françaises qui le conduisirent sur les frontières d'Italie.

Alberoni partit avec des richesses immenses. . . Il y avoit déjà deux jours qu'il étoit en marche , lorsqu'on s'aperçut qu'il emportoit le Testament de Charles II qui instituait Philippe V héritier de la Monarchie.

Il fallut user de violence pour l'obliger à rendre ce Testament. Il avoit sans doute envie de gagner la protection de l'Empereur , en lui remettant ce titre précieux.

Alberoni devant traverser la France , le Chevalier de Marcion eut ordre d'aller le prendre à la frontière , de ne le quitter qu'à l'embarquement , & de ne pas souffrir qu'il lui fût rendu aucun honneur sur son passage.

Le Cardinal se rendit à Parme , n'osant s'exposer au ressentiment du Pape. Ce ne fut qu'en 1721 , à la mort de Clément XI , qu'il fut à Rome pour le Conclave.

En passant par la France , il eut l'audace d'écrire au Régent , dont il avoit mérité l'indignation , & de lui offrir de faire à l'Espagne la guerre la plus dangereuse. Le Régent montra sa lettre , & ne l'honora pas même d'une réponse. [\*]

---

[\*] Ces Anecdotes sont tirées d'un recueil de pièces intéressantes peu connues.

Ce même homme, dit Voltaire, étant depuis Légat à Bologne, & ne pouvant plus entreprendre de bouleverser des Royaumes, occupa son loisir à tenter de détruire la République de Saint Marin.

## CHAPITRE II.

**A**L'AVÈNEMENT du Duc d'Orléans à la Régence, on avoit créé six Conseils qui n'opérèrent rien de bon pour le bien-être du Royaume. On avoit établi une Chambre de Justice pour la poursuite de ceux qui avoient malversé dans les finances sous le précédent regne; elle ne servit de rien à la liquidation des dettes de l'État. De plus de 160 millions qu'on fit regorger aux sangsues du peuple, il rentra une bien petite partie de cet argent dans les coffres du Roi.

La France étoit aux abois; tout paroissoit perdu. Dans ce temps, se présenta un Empyrique, nommé Jean Law, Ecoissois de nation, [\*] grand joueur, grand calculateur, obligé, dit-on, de fuir de l'Angleterre pour cause de meurtre. Il trouva un Prince & un peuple amoureux de nouveautés. Ses plans furent agréés. [\*\*]

[\*] Law se donnoit pour Gentilhomme; on le disoit fils d'un Orfevre. Il étoit grand, bien fait, d'une figure agréable & noble, de beaucoup d'esprit, d'une politesse distinguée; il avoit de la hauteur sans insolence. Sa femme, ou plutôt celle qui passoit pour l'être, étoit une Anglaise de qualité, d'un caractère altier, que les bassesses de nos grandes Dames rendirent bientôt impertinente. Voyez *Pieces intéressantes pour servir à l'Histoire*.

[\*\*] Les Mémoires du temps ont prétendu que Law



Il parut d'abord un Edit portant création d'une banque générale par tout le Royaume en son propre nom, en 1716. Elle devint bientôt le dépôt, le bureau général des revenus du Royaume. On établit une Compagnie de commerce sous le nom de Compagnie de Mississipi qu'on unit à la banque. En 1718, elle fut déclarée banque du Roi, elle eut le privilege de la Compagnie du Sénégal, & de la traite des Negres. Law en fut nommé Directeur. On ordonna une fabrication de 100 millions de billets. Il fut défendu à tout particulier d'avoir plus de cinq cents livres d'especes chez lui. On fit des perquisitions jusques dans les maisons religieuses, & on récompensa les dénonciateurs. Ce qui fit dire à Mylord Stair, Ambassadeur d'Angleterre, qu'on ne pouvoit plus douter de la catholicité de Law, puisqu'il établissoit l'*Inquisition* en France, après avoir prouvé la *Transsubstantiation* par le changement des especes en papier.

Law devenu Catholique en 1720, fut naturalisé & nommé Contrôleur-général. Le Prince de Conti lui joua le tour d'envoyer à la Banque demander le paiement d'une si grande quantité de billets, qu'on en ramena trois fourgons chargés d'argent. Law s'en plaignit au Régent qui fit au Prince de Conti la plus vive réprimande. [\*]

avoit présenté son système à Louis XIV qui, sur la seule exposition, le rejeta avec indignation. Il l'avoit proposé de même au Duc de Savoye, qui répondit qu'il n'étoit pas assez puissant pour se ruiner. Il le vint proposer au Contrôleur-Général des Marets. Mais c'étoit dans le temps d'une crise malheureuse. Law le reproduisit sous le Duc d'Orléans. Plus entreprenant, plus décidé, le Régent l'envisagea comme très-utile à l'Etat. Voyez *l'Histoire de la Régence*, le précis du *Siecle de Louis XV*, par Voltaire, & autres Ouvrages.

[\*] Voyez les Mémoires ci-dessus cités.

La France se trouvoit inondée de papiers. Les variations fréquentes dans le prix de ces effets produisirent à des hommes obscurs des fortunes immenses. Law en avoit tant fabriqué, que la valeur chimérique des actions valoit, en 1719, quatre-vingt fois tout l'argent qui pouvoit circuler dans le Royaume. Le crédit tomba tout d'un coup. On vit la subversion de toutes les fortunes des particuliers, & des finances du Royaume.

Law n'ayant pu appuyer son système de l'approbation du Parlement, conçut le projet de l'anéantir. Appuyé de l'Abbé Dubois & du Duc de la Force, il persuada au Régent de rembourser, en papier, toutes les Charges de judicature, moyennant quoi, le Roi deviendrait maître des Parlements.

Le Parlement vouloit instruire secrettement le procès de Law : des Commissaires nommés d'office avoient déjà entendu des témoins ; & l'on ne se proposoit pas moins que de se saisir du coupable, de terminer son procès en deux heures de temps, & de le faire pendre dans la Cour du Palais, les portes fermées, & de les ouvrir ensuite pour donner au public le spectacle du cadavre. Le Régent en fut verti : Law fut sauvé.

Le désordre étoit au comble. Le système de Law ruiné, il fallut réformer l'État. On fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens, ce qui étoit une entreprise non moins extraordinaire que le système. Ce fut, dit Voltaire, l'opération de finance & de justice la plus grande & la plus difficile qu'on ait jamais faite chez aucun peuple. Toutes les dettes innombrables furent liquidées à seize cents-trente-un millions numéraires effectifs en argent. C'est ainsi, dit le même Ecrivain, que finit ce jeu prodigieux de la fortune, qu'un étranger inconnu avoit fait jouer à toute une nation ; ainsi

fut détruit ce vaste édifice de Law , si hardiment conçu , & qui écrasa son architecte.

On le vit , en peu de temps , d'Écossais devenir Français par naturalisation ; de Protestant Catholique ; d'Aventurier Seigneur des plus belles terres ; [\*] & de Banquier , Ministre d'État. Je l'ai vu , dit le même M. de Voltaire , arriver dans les salles du Palais Royal , suivi de Ducs & Pairs , de Maréchaux de France & d'Evêques ,

Le Maréchal de Villeroi , Gouverneur de Louis XV , disoit : » il faut tenir le pot de chambre aux » Ministres , tant qu'ils sont en place , & le leur » verser sur la tête quand ils n'y sont plus. » Il ajoutoit : » quelque Ministre des Finances qui » vienne en place , je déclare d'avance que je suis » son ami , & même un peu son parent »

Chargé de l'exécution publique , Law fut obligé de fuir d'un pays qu'il avoit voulu enrichir , & qu'il avoit bouleversé. Tout le monde sçait qu'il est mort de misère à Venise. On l'a taxé d'être perfide , injuste , violent & cruel ; sans mœurs , sans religion ; d'une avidité insatiable , à laquelle il fit concourir ses vastes combinaisons.

La plus triste des catastrophes arrivées du temps du système , fut la fin tragique du jeune Comte Antoine-Joseph de Horn , Seigneur Flamand , âgé de 22 ans ; celle de Laurent de Mille , Piémontois , Capitaine réformé dans la Corrente-Blanche ; & de Lestang , fils d'un Banquier Flamand , âgé de 20 ans. Ayant comploté d'assassiner un riche agioteur , ils le conduisirent dans une auberge de la rue de Venise , afin de lui voler son porte-feuille , & l'y poignarderent. Le Comte de Horn & Mille furent arrêtés ; Lestang qui se faisoit appel-

---

[\*] On prétend qu'il en avoit quatorze de tirées.

ier le Chevalier Des Champs, se sauva. Le procès ne fut pas long, & dès le mardi suivant, 26 Mars, l'un & l'autre furent roués vifs.

Le Comte de Horn étoit allié de plusieurs Maisons Souveraines & même parent du Régent. Ce Prince fut assiégé de toutes parts pour accorder la grace, ou du moins une commutation de peine.

On n'insista pas sur le premier article ; mais on redoubla de sollicitations sur l'autre. On représenta que le supplice de la roue étoit si infamant, qu'une fille de la Maison de Horn ne pourroit, jusqu'à la troisième génération, entrer dans aucun Chapitre. On essaya de le toucher par l'honneur que le coupable avoit de lui être allié par *Madame*. . . . Il répondit aux plus proches parents du Comte : » Quand j'ai du mauvais sang dans les » veines, je me le fais tirer. . . . Ce ne sera pas » le supplice, mais l'action qui l'a mérité, qui » déshonorera votre famille. . . . J'en partagerai » la honte : cela doit consoler les autres parents. »

Cependant le Régent fut prêt d'accorder la commutation de peine : mais Law & l'Abbé Dubois l'en détournèrent, & lui firent sentir la nécessité de maintenir la sùreté publique, & que le peuple crieroit contre cette distinction de supplice, pour un crime si noir & si vulgairement connu.

Lorsque ses parents & alliés eurent perdu toute espérance de fléchir le Régent, le Prince de Robecq & le Prince d'Isenghien, que le coupable touchoit de plus près que d'autres, trouverent le moyen de pénétrer jusques dans le cachot du criminel ; & l'exhorterent à se soustraire à la honte du supplice, en prenant un poison qu'ils lui porteroient, mais le coupable les ayant obstinément refusés : » Va, malheureux, lui dirent-ils en le quittant, tu n'es digne de périr que par la main du Bourreau. »

Le Comte de Horn , avant son crime , étoit connu pour un escroc & un mauvais sujet de tout point. Sa famille informée de sa mauvaise conduite , avoit envoyé un Gentilhomme pour payer ses dettes , & le ramener dans sa patrie , ou de gré , ou de force , en obtenant du Régent un ordre de le faire sortir de Paris ; mais malheureusement il n'y arriva que le lendemain du crime.

Le Régent ayant adjugé la confiscation des biens du Comte de Horn au Prince son frere , celui-ci lui écrivit la lettre suivante :

» Je ne me plains pas , Monseigneur , de la  
 » mort de mon frere ; mais je me plains de ce que  
 » V. A. ait violé en sa personne les droits du  
 » Royaume , de la noblesse & de la nation. Je  
 » vous remercie de la confiscation de ses biens :  
 » je me croirois aussi infâme que lui , si je rece-  
 » vois jamais aucune grace de vous. J'espère que  
 » Dieu & le Roi , vous rendront un jour une  
 » justice aussi exacte que vous l'avez rendue à mon  
 » malheureux frere. . . » [\*]

### CHAPITRE III.

Nous avons parlé du Cardinal Alberoni ; parlons d'un autre personnage , non moins singulier , non moins important à connoître , l'Abbé , puis Cardinal Dubois.

C'étoit le fils d'un Apothicaire de Brive-la-Gaillarde. Un génie souple , insinuant , un peu d'es-

[\*] Cette Lettre & les faits concernant la mort du Comte de Horn sont tirés mot à mot des Mémoires du temps , du Mémorial , ou Recueil d'anecdotes d'un homme de lettres qui a vécu dans le plus grand monde.



prit, beaucoup de débauche, sur-tout le goût du Duc d'Orléans pour la singularité & les plaisirs, firent sa prodigieuse fortune : si le Cardinal, devenu de simple Instituteur du Régent, Ambassadeur Plénipotentiaire, premier Ministre, eût été un homme grave, cette fortune eût excité l'indignation ; mais elle ne fut qu'un ridicule. Le Régent, dit Voltaire, se jouoit de son premier Ministre, & ressembloit à ce Pape qui fit son Portesinge Cardinal.

Dubois s'étoit marié jeune, dans un village du Limousin, avec une jolie paysanne. La misère les obligea de se séparer à l'amiable. Ils convinrent que la femme gagneroit sa vie comme elle pourroit, & que le mari iroit tenter fortune à Paris.

Lorsqu'il fut parvenu à l'Episcopat, il craignit la révélation d'un engagement qui passoit les *Libertés de l'Eglise Gallicane*. Il en fit confidence à B. . . Intendant de Limoges, qui trouva le moyen d'enlever la feuille du Registre de célébration, & la minute du Notaire.

Dubois ayant acquis la confiance du Régent, fut fait Conseiller d'Etat en 1716. En 1717, il fut nommé Ambassadeur Plénipotentiaire, & signa à la Haye le traité de la *Triple Alliance*. En 1718 il signa à Londres celui pour la pacification de l'Europe. A son retour, il eut le département des affaires étrangères. Il fut fait Archevêque de Cambrai en 1720.

Le Cardinal de la Trémouille étant mort à Rome, & laissant l'Archevêché de Cambrai vacant, Dubois eut l'impudence de le demander au Régent.

Pour entrer en matiere, » Monseigneur, (lui dit-il, ) j'ai rêvé cette nuit que j'étois Archevêque de Cambrai. » Sur quoi le Régent regardant Dubois avec mépris : — Tu fais des rêves bien ridicules ! — Eh ! pourquoi ne me feriez-vous pas



pas Archevêque comme un autre ? — Toi , Archevêque ! . . . . miséricorde !

Alors Dubois lui cita tous les mauvais garnements que lui & le Tellier avoient donnés à l'Eglise.

Le Régent ennuyé de la liste & fatigué de la persécution , lui dit : » mais tu es un sacré ! . . . » Eh ! quel autre sacré voudra te sacrer ? — Oh ! s'il ne tient qu'à cela , Monseigneur , mon affaire est bonne. J'ai mon sacré tout prêt ; votre premier Aumônier , l'Archevêque de Rheims. Il est dans votre antichambre ; il sera charmé de la préférence ; je vais vous l'amener.

Il vole à l'instant même à l'antichambre , dit à Tressan la grace que lui , Dubois , vient d'obtenir , & le desir qu'a le Régent que Tressan soit le *Conservateur*. Celui-ci y consent ; Dubois le prend par la main , le présente au Régent & redouble de remerciements. Tressan y ajoute l'éloge du Sujet. Le Régent ne répond rien ; sur quoi Dubois sort & publie qu'il est Archevêque de Cambrai , comptant par-là , & sans doute avec raison , arrêter toute demande. Il écrit ensuite à Néricault Destouches , qu'il avoit laissé à Londres chargé des affaires à sa place , d'engager le Roi Georges à demander au Régent l'Archevêché de Cambrai pour le Ministre , Auteur de l'Alliance.

A cette proposition , le Roi d'Angleterre , partant d'un éclat de rire : » Eh ! comment voulez-vous , dit-il à Destouches , qu'un Prince Protestant se mêle de faire un Archevêque en France ? . . . . le Régent en rira , & sûrement n'en fera rien. » Pardonnez-moi , Sire , dit Destouches , il en rira , mais il le fera ; & tout de suite il lui présente une lettre très-pressante & toute écrite. » Donne , puisque cela te fait plaisir , dit le Monarque , & il signa la lettre. »

Il paroît que le Régent jouoit la Comédie.

lorsqu'il témoignoit de la répugnance à nommer l'Abbé Dubois à l'Archevêché de Cambrai, puisqu'il cherchoit, dans ce même temps, à lui procurer le chapeau de Cardinal, & en avoit même écrit au Pape.

Le prétendant, alors réfugié à Rome, étoit dans une telle détresse, qu'il avoit offert sa nomination à Dubois, s'il le faisoit payer de sa pension promise par le Régent : mais l'Abbé n'avoit garde d'accepter cette nomination, qui l'auroit discrédité auprès du Roi Georges. Il aimait mieux se faire un mérite auprès de lui de ce refus, pour l'engager à s'intéresser pour lui auprès du Régent. Aussi le Roi Georges sollicita pour lui le Régent, & engagea même l'Empereur, sur qui il avoit beaucoup de crédit, à en faire autant.

Clément XI étoit assez disposé à donner le chapeau à Dubois, pourvu que la France voulût concourir à l'ôter au Cardinal de Noailles, dont Dubois auroit la dépouille, comme le Saint Pere destinoit le même traitement à Alberoni, fugitif d'Espagne. Sur quoi Dubois essaya de le faire arrêter par les Génois, pour l'envoyer prisonnier à Rome; mais ils s'y refusèrent.

L'Abbé Dubois ayant enfin obtenu d'être nommé à l'Archevêché de Cambrai, n'étant que tonsuré, il s'agissoit de prendre les ordres. Il ne doutoit pas que le Cardinal de Noailles ne fût flatté de faire ce petit plaisir à un Ministre puissant, qui pouvoit avoir tant d'influence sur le parti qu'on prendroit à l'égard de la fameuse constitution. Il se trompa : le Cardinal ne voulant pas se déshonorer par une complaisance criminelle, refusa nettement. On lui fit parler par le Régent même. Il répondit avec respect & modestie, & fut inébranlable.

Muni d'un *Bref* pour recevoir tous les ordres à la fois, & d'une permission de l'Archevêque de

Rouen ; il se rendit avec l'Evêque de Nantes dans une Paroisse du grand Vicariat de Pontoise , la plus voisine de Paris , & y reçut les ordres à une Messe basse.

Le sacre se fit au *Val-de-Grace* , avec la plus grande magnificence. Toute la Cour y fut invitée & s'y trouva. Les Ambassadeurs & les Ministres des Princes Protestants y assistèrent dans une lanterne opposée à celle où étoit le Régent , dont les grands Officiers faisoient les honneurs de la Cérémonie. . . . . Le scandale Ecclésiastique fut le superbe spectacle !

Le Duc de St. Simon , qui se vantoit d'être le seul homme titré que Dubois eût assez respecté pour l'excepter de l'invitation , offrit au Régent de s'y trouver , si ce Prince vouloit se respecter assez lui-même pour s'en abstenir ; & le Régent y avoit consenti. Mais la Comtesse de Parabere , Maîtresse alors régnante , ayant passé la nuit avec lui , exigea qu'il iroit. Le Cardinal de Rohan voulut être le *Conservateur* , & l'Evêque de Nantes qui avoit donné les ordres , premier *Assisant* ; le Régent pria Massillon , nouvellement Evêque de Clermont , d'être le second. Soit timidité bourgeoise , soit nécessité , il accepta. Ce fut alors que , demandant à celui qui le sacroit , la Prêtrise , le Diaconat , le Sous-diaconat , les quatre Mineurs , la Tonsure ; le Célébrant impatienté s'écria : » ne vous faudra-t-il » pas aussi le baptême ? » On dit du moins que c'étoit le premier jour de sa Communion.

Dubois faisoit toujours solliciter à Rome le chapeau de Cardinal. Pour donner plus de poids à sa sollicitation , il proposa au Cardinal de Rohan d'aller presser la proposition , avec promesse de lui procurer le premier ministère à son retour. Il se disposoit à partir , lorsqu'on apprit la mort du Pape. Le Cardinal partit pour le Conclave muni de

tout l'argent nécessaire. Il prit pour *Conclaviste* le fameux Abbé de Tencin, dont nous aurons occasion de parler par la suite ; & laissa en dehors Laffiteau pour recevoir les lettres de Dubois, qu'il venoit régulièrement leur lire.

Il écrivoit à Dubois que, malgré la prétendue impénétrabilité du Conclave, il y entroit toutes les nuits, au moyen d'une fausse clef à travers de cinq Corps-de-Garde. Tencin, de son côté, prit des mesures dignes de lui & de son commettant. Il offrit au Cardinal Conti de lui procurer la *Tiare* par la faction de France, & des autres partisans bien payés, si Conti vouloit s'engager par écrit de donner, après sa nomination, le chapeau à l'Abbé Dubois. Le marché fait & signé, Tencin intrigua si efficacement, que Conti fut élu Pape.

Après l'exaltation, Tencin somma le Pape de sa parole. Le Pontife répondit qu'il le reprocheroit éternellement de n'être parvenu au Pontificat que par une espèce de simonie : mais qu'il n'aggraverait pas sa faute par la prostitution du Cardinalat à un sujet indigne. Tencin voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, menace le Saint Pere de rendre son écrit public. Sur quoi le Pape effrayé, crut qu'il valoit mieux éviter ce scandale à l'Eglise. Il balançoit pourtant encore, lorsque Seglione, son Secrétaire, vint dire à Tencin que son Maître avoit grande envie d'une Bibliothèque ; mais qu'on en demandoit douze mille écus, & qu'il ne les avoit pas. La somme fut aussitôt comptée ; & cette générosité emportant la balance, le Pape nomma Dubois Cardinal.

On rapporte que le jour de Pâques qui suivit la promotion de Dubois au Cardinalat, s'étant éveillé plus tard qu'à son ordinaire, il s'emporta en jurements contre ses valets, de ce qu'ils l'avoient laissé dormir si long-temps un jour où il devoit dire la

Messe, On s'empressa de l'habiller, toujours jurant. Quand il le fut, il fit appeler un Secrétaire, & oublia d'aller dire la Messe, & même de l'entendre.

Le Cardinal Dubois, au retour de Tencin, qui revenoit de Rome, le crut très-propre à le servir dans le dernier & le plus grand de ses projets ambitieux, & l'endoctrina en conséquence.

Dans une audience que Tencin eut du Régent, après lui avoir dit combien la Cour de Rome étoit satisfaite de la conduite & des talents du Cardinal Dubois, il insinua au Prince que cette Cour s'attendoit à le voir bientôt premier Ministre; & que Son Altesse ne pouvoit faire un meilleur choix pour sa tranquillité & pour le bien de l'Estat.

A peine Tencin eut-il effleuré cette matière, que le Régent, voyant de quel il s'agissoit, dit, en l'interrompant: » que diable veut donc le Cardinal? Je lui laisse toute l'autorité d'un premier Ministre; il n'est pas encore content; il en veut le titre! . . . Eh! qu'en fera-t-il? Combien de temps en jouira-t-il? il est tout pourri de vérole. Celui qui l'a visité m'assure qu'il ne pourra vivre six mois. »

Cela est-il bien vrai, Monseigneur? — Très-vrai. Je te le ferai dire. — Cela étant, je vous conseille de le déclarer premier Ministre, plutôt que plus tard: nous approchons de la majorité du Roi; vous conserverez, sans doute, la confiance de Sa Majesté, due à votre naissance & à vos services. Mais enfin, vous n'aurez plus d'autorité propre! . . . Un grand Prince, comme vous, a toujours des ennemis & des jaloux: ils chercheront à vous aliéner le Roi; ceux qui l'approchent de plus près ne vous sont pas les plus dévoués; vous ne pouvez, à la fin de votre Régence, vous faire nommer premier Ministre. . . . Faites-le

Cardinal. . . . A sa mort, vous succéderez au titre qui n'aura pas été établi pour vous, & auquel le public sera déjà accoutumé. Ce raisonnement frappa le Prince, & Dubois fut premier Ministre.

Le Cardinal Dubois mourut d'une suite de ses débauches. Il trouva, comme le rapporte M. de Voltaire, un expédient pour n'être pas fatigué dans ses derniers moments par des pratiques de religion, dont on sçait qu'il faisoit peu de cas. Il prétexta qu'il y avoit pour les Cardinaux un Cérémonial particulier, & qu'un Cardinal ne recevoit pas l'Extrême-Onction & le Viatique comme un autre homme. Le Curé de Versailles alla aux informations, & pendant ce temps Dubois mourut.

Le Régent fut charmé de la mort de ce Ministre. Le jour qu'on lui fit l'opération, l'air extrêmement chaud tourna à l'orage; & ce Prince ne put s'empêcher de dire: » J'espère que ce temps-là fera partir mon drôle. . . .

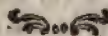
Dubois jouissoit, à sa mort, de deux cents-mille livres de revenu, sans compter un argent comptant & un mobilier immense.

Les Français rirent de sa mort, comme de son Ministère: tel étoit, dit le même M. de Voltaire, le caractère de la nation.

On composa à cette Éminence l'építaphe que voici.

*Rome rougit d'avoir rougi*

*Le Maquerau qui git ici.*





## CHAPITRE IV.

**A** LA mort de Dubois, le Duc d'Orléans prit le titre de premier Ministre. Le Roi étant majeur, il ne pouvoit plus y avoir de Régence. Pendant la minorité du Monarque, Philippe avoit eu à soutenir les chocs les plus violents : il en sortit toujours avec honneur & gloire. Écoutons un Écrivain assez impartial.

Tous les germes des troubles possibles, dit-il, qui ne se fécondent que trop malheureusement dans les minorités toujours agitées & tumultueuses, il les arrêta ou les étouffa par la seule force de son génie : il rendit au Parlement le droit d'examen & de remontrances ; mais en lui laissant reprendre son premier lustre, il conserva les moyens de le contenir, & d'empêcher qu'il n'abusât de cette liberté dangereuse.

S'il ne pût empêcher entièrement la fermentation occasionnée par la fameuse Bulle, il empêcha que les disputes de la Religion n'eussent les effets funestes des siècles précédents ; il les réduisit à des appels, des mandemens, & tout au plus à quelques éclats de foudre de la part de la Puissance Spirituelle, foudre impuissante & presque aussi-tôt éteinte qu'allumée.

Il réprima l'ambition excessive des Princes légitimés & reconnut authentiquement le droit de la nation : il calma de la sorte une dissension intérieure, dans le sein même de la Famille Royale, mais en acquiesçant de fait aux prétentions des Princes & même de la Noblesse, il ne se départit point de l'autorité qui lui étoit confiée, & réprima avec une égale sévérité les démarches de ces

ivers corps, tendantes à faire agiter des questions trop délicates.

Il fit tête à l'orage violent que l'Espagne élevoit contre lui, & par la hardiesse de sa politique & de ses démarches, non seulement déconcerta les manœuvres de cette Puissance; mais au lieu d'une guerre que tout annonçoit devoir être sanglante, longue, & dégénérer en guerre civile, il fit une paix solide & glorieuse, cimenta entre les deux Couronnes une amitié plutôt suspendue que violée; enfin plaça sur le trône deux de ses filles.

S'il faut admirer l'art avec lequel il se conduisit dans cette négociation, que dire de sa dextérité à s'assurer de la Hollande & de l'Angleterre?

A la mort de Louis XIV, le Royaume restoit sans alliés; les mêmes sentiments de haine, de jalousie & de crainte qui avoient ligué toute l'Europe contre le feu Roi, duroient encore: on poursuivoit à Londres les auteurs de la dernière paix, le salut de la France, & les Provinces-Unies n'avoient pas oublié les humiliations qu'elles avoient reçues, & la cruelle alternative où elles s'étoient trouvées d'être la proie d'un vainqueur superbe, ou de s'ensevelir sous les eaux. Il étoit à craindre que ces ennemis naturels, mal reconciliés, indignés d'avoir été le jouet des intrigues de la Cour, ne se servissent de la circonstance favorable d'une minorité, pour la mettre hors d'état à jamais de leur nuire.

C'est dans un pareil moment, que le Régent conçoit & exécute le projet audacieux de s'en former deux alliés, & de les opposer à l'Espagne, la Puissance qu'il craignoit le plus personnellement.

La situation déplorable des finances étoit une autre cause de mécontentement à laquelle il falloit remédier. Il employa, sans doute, un moyen violent, dont il n'avoit pas prévu tous les dangers.

Enfin

Enfin il surmonta encore cette crise & la fit tourner à l'avantage du Corps politique, qui n'en acquit ensuite que plus de force & d'embonpoint.

Une administration de huit ans, aussi périlleuse & aussi constamment suivie du succès dans toutes les parties, est à coup sûr la vraie pierre de touché du mérite éminent, & le Duc d'Orléans Régent sera, sans doute, mis au rang des plus grands hommes qui aient gouverné la France.

Rapprochons d'ici le sentiment de M. de Voltaire, dont l'autorité n'est pas toujours suspecte.

La Régence du Duc d'Orléans, écrit ce grand homme, que ses ennemis secrets & le bouleversement général des finances devoient rendre la plus orageuse des Régences, fut la plus paisible & la plus fortunée. L'habitude que les Français avoient prise d'obéir sous Louis XIV, fit la sûreté du Régent & la tranquillité publique.

La Conspiration dirigée de loin par le Cardinal Alberoni, & mal menée en France, fut dissipée aussi-tôt que formée. Le Parlement qui, sous la minorité de Louis XIV, avoit fait la guerre civile pour douze charges de Maîtres des Requêtes, & qui avoit cassé les Testaments de Louis XIII & de Louis XIV, avec moins de formalités que celles d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorsqu'on eût augmenté la valeur numéraire des especes trois fois au de-là du prix ordinaire.

Sa marche à pied de la Grand'Chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. L'édit le plus injuste qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitants d'un Royaume d'avoir chez soi plus de cinq cents francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La disette entière des especes dans le public; tout un peuple en foule se pressant pour aller recevoir à un

bureau quelque monnoie nécessaire à la vie , en échange d'un papier décrié , dont la France étoit inondée ; plusieurs citoyens écrasés dans cette foule , & leurs cadavres sanglants emportés par le peuple au Palais Royal , ne produisirent pas une apparence de sédition. Enfin , ce fameux système de Law , qui sembloit devoir ruiner la Régence & l'Etat , soutint , en effet , l'un & l'autre par des conséquences que personne n'avoit prévues.

La cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions , depuis le plus bas peuple jusqu'aux Magistrats , aux Evêques , aux Princes mêmes , détourna tous les esprits de toute attention au bien public , & de toute vue politique & ambitieuse , en les remplissant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'étoit un jeu nouveau & prodigieux , où tous les citoyens parioient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le Gouvernement.

Il arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins , qu'un système tout chimérique enfantait un commerce réel , & fit naître la compagnie des Indes , établie autrefois par le célèbre Colbert , & ruinée par les guerres. Enfin , s'il y eut beaucoup de fortunes particulières détruites , la Nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits , comme les guerres civiles aiguïssent les courages.

Ce fut une maladie épidémique qui se répandit de France en Hollande & en Angleterre ; elle mérita l'attention de la postérité ; car ce n'étoit point l'intérêt politique de deux ou trois Princes qui bouleversoit des Nations. Les Peuples se précipitèrent d'eux-mêmes dans cette folie , qui enrichit quelques familles , & qui en réduisit tant d'autres à la mendicité. Ce fut une démence précédée & suivie de tant d'autres folies.



La fureur du jeu des actions, qui avoit saisi les Français, anima aussi les Anglais & les Hollandais. Ceux qui avoient observé en France les ressorts par lesquels tant de particuliers avoient élevé des fortunes si rapides & si immenses, sur la crédulité & sur la misère publique, portèrent dans Amsterdam, dans Rotterdam, dans Londres, le même artifice & la même folie.

On parle encore avec étonnement de ces temps de démente, & de ce fléau politique ; mais qu'il est peu considérable en comparaison des guerres civiles, & de celles de Religion, qui ont si longtemps ensanglanté l'Europe, & des guerres de Peuple à Peuple, ou plutôt de Prince à Prince, qui désolent tant de contrées. Il se trouva, dans Londres & dans Rotterdam, des Charlatans qui firent des dupes. On créa des Compagnies & des Commerces imaginaires. Amsterdam fut bientôt désabusé. Rotterdam fut ruiné pour quelque temps, Londres fut bouleversé pendant l'année 1720. Il résulta, de cette manie, en France & en Angleterre, un nombre prodigieux de banqueroutes, de fraudes, de vols publics & particuliers, & toute la dépravation des mœurs que produit une cupidité effrénée.

Revenons au premier Ecrivain, déjà cité : il a puisé dans de bonnes sources : pourquoi irions-nous puiser dans les cloaques ?

Ce Prince, ajouta-t-il, avoit un esprit de détail qui ne va pas toujours avec le génie, qui l'étouffe souvent, ou que celui-ci dédaigne. Les premiers seize mois de la Régence offrent l'image d'un Gouvernement sage, équitable & pacifique, semblable à celui postérieur du Cardinal de Fleury. Il supprima quantité d'impôts superflus & de charges onéreuses au peuple ; les troupes furent réduites à un nombre proportionné au besoin. Il adopta le

projet du Maréchal de Vauban, concernant la taille réelle, & fit faire des essais pour établir un revenu de la Couronne, que les sujets pussent payer volontiers, & qui entrât en son entier dans le trésor royal. Le repeuplement des Provinces, la culture des terres, le rétablissement du commerce, la prospérité des arts, fixerent aussi son attention.

Mais comme il n'y a rien de parfait dans ce monde, on lui reproche deux vices essentiels d'administration, qui ont fourni matière aux satyres sans nombre dont on a flétri la sienne.

Le premier, c'est d'avoir dérogé à cette maxime que *la parole des Rois doit être sacrée* : maxime que Louis XIV n'avoit jamais perdu de vue dans les plus grandes calamités de son regne ; c'est d'avoir adopté, pour principe du Gouvernement, la conduite frauduleuse de ces Négociants infidèles, qui, abusant de la confiance crédule de leurs créanciers, s'en débarrassent par des moyens honteux qui devoient les conduire au supplice, & ne s'enrichissent qu'à force de banqueroutes.

Le second, c'est cette corruption de mœurs qu'il affichoit avec une sorte d'ostentation, & dont la description, *malheureusement que trop vraie*, quoiqu'embellie des richesses de la poésie, se trouve dans ces fameuses *Philippiques*, Satyre moins délicate, mais plus énergique que celle de Pétrone ; tableau rapide & fidele des mœurs de la Cour du Régent, d'autant plus précieux pour la postérité, qu'aucun voile allégorique ne lui en dérobera les personnages.

On y voit que le Duc d'Orléans se faisoit un jeu de l'inceste. En effet, si son amour pour sa fille, l'Abbesse de Chelles, n'est pas bien constaté, il est difficile de se refuser de croire qu'il n'ait été épris des charmes de la Duchesse de Berry, dont les mains les plus belles, que femme puisse avoir, l'a-



voient sur-tout enchaîné. Il en pleura la mort, moins en pere affligé qu'en amant au désespoir.

Au reste, si la méchanceté, dans les portraits affreux qu'elle a tracés de ce Prince en cent libelles, avoit oublié quelques linéaments, l'építaphe qu'on fit de la mere de S. A. Royale, moins destinée à porter sur cette Princesse que sur son fils, les reproduiroit tous : *ci gît l'oïfiveté.*

L'Historien a raison : faut tout dire, ne rien celer !

Clermont-Tonnerre, neveu du glorieux Evêque de Noyon, étoit attaché à la maison d'Orléans, & disoit : » qu'il ne sçavoit pas pourquoi il y restoit ? *Madame* mere du *Régent*, ajoutoit-il, est le plus sot homme du monde, & *Monsieur* la plus sotte femme »

Finissons l'histoire avec le Ministère du Duc d'Orléans, Régent.

## CHAPITRE V.

**P**HILIPPE ne se montra pas moins grand dans son Ministère que dans sa Régence. Lui seul supportoit le poids des affaires : lui seul conduisoit le char de l'Etat. Tous les Ministres d'alors n'étoient que des génies subalternes que S. A. Royale étoit sans cesse obligée de diriger & d'éclairer. Par sa prudence & sa fermeté, il dissipa le feu d'une guerre générale qui menaçoit l'Europe : il contint toutes les Puissances : il rétablit, autant que possible, l'ordre dans les affaires délabrées du Royaume. Ce Prince succomba bientôt au travail excessif auquel il se livroit. Il venoit de donner audience ; en rentrant dans son cabinet, il trouve sa Maîtresse la Duchesse de *Phalaris* ; il lui dit : *entrez ; je suis*

*bien aise de vous voir, vous m'égaieriez avec vos Contes ; j'ai grand mal à la tête. Il expira entre ses bras.*

Cette Duchesse de *Phalaris* étoit du Dauphiné, & se nommoit d'*Harancour*. Elle avoit épousé un Aventurier, Duc du Pape, qui se nommoit *George d'Entraigues*, fils d'un Financier, dont Boileau parle dans sa premiere Satyre, sous le nom de *George*. Il y avoit *George* dans la premiere Edition :

*Que George vive ici, puisque George y veut vivre.*

Nous allons rapporter quelques anecdotes concernant le Régent, échappées à l'Auteur de la *Vie Privée* de Louis XV, Ecrivain que nous ne rougirons pas de citer & même de copier au besoin.

Lorsque le Duc & la Duchesse Du Maine furent arrêtés, le Premier Président, qui ne se sentoît pas net, voulut s'éclaircir de ce que le Régent pouvoit en sçavoir ; & lui fit demander une audience secrete par Mademoiselle de la *Chausserraye*.

Il fut introduit par la porte de derriere dans le cabinet du Régent, qu'il trouva avec la *Chausserraye*, entrée par la porte ordinaire. Le Magistrat débuta par un grand étalage de respect & d'attachement inviolable : sentiments dont il étoit bien aisé de renouveler l'assurance, dans un temps où tant d'autres s'écartoient de leur devoir ; & cherchoit, en parlant, à lire dans les yeux du Prince, quelle impression faisoit son discours. Mais le Régent s'observa si exactement, que le Magistrat, n'appercevant aucun danger, s'échauffa en nouvelles protestations, & alloit se retirer fort content de lui-même, lorsque le Régent lui présentant un papier, lui dit du plus grand froid : *Reconnoissez-vous cela ? . . . Lis.*

C'étoit une lettre du Premier Président, par la-

quelle il répondoit du Parlement au Roi d'Espagne, & s'expliquoit si clairement, qu'il n'y avoit pas moyen de proposer des commentaires. Le Premier Président frappé, comme d'un coup de foudre, tomba prosterné, la goutte l'empêchant de se mettre à genoux. Il embrassa les pieds du Régent, en protestant de ses remords, & en implorant sa grace. ....

Le Régent, sans lui répondre, lui lança un regard d'indignation, & passa dans une autre chambre.

*La Chausserraye*, étourdie de la scène, reprocha au Premier Président de l'avoir engagée à demander cette audience. L'autre, pour toute réponse, la conjura de suivre le Régent, & de tâcher de le fléchir.

*La Chausserraye* alla trouver le Prince, qui se récria sur le crime & l'audace du Magistrat, qu'il vouloit faire arrêter.

» Vous êtes trop habile pour cela, lui dit-elle, » en souriant; vous n'en ferez rien : cela est trop » homme pour vous. »

» En voilà un dont vous ferez désormais tout ce » que vous voudrez dans le Parlement. Vous avez » quelquefois besoin de pareils C. . . . : il suffit de le tenir entre la crainte & l'espérance. Je » vais lui remettre l'esprit, afin qu'il ait la force » de se retirer. »

Le Régent, tout bon, de pardonner au Premier Président.

Sur quoi *La Chausserraye* quitte le Prince, vient rejoindre le Magistrat, qu'elle trouve plus mort que vif, parvient à le rassurer, & le remet entre ses mains de *Dupleffis*, qui le conduit à son carrosse.

Le Comte de Stair, Ambassadeur d'Angleterre, ayant appris que le *Prétendant* devoit partir

de Chaillot, où il étoit caché pour se rendre en Bretagne, & s'embarquer pour l'Ecosse, afin de se mettre à la tête de son parti, demanda au Régent de faire arrêter ce Prince qui devoit passer à *Château-Thierry*.

Le Régent, voulant à la fois fomenter les troubles d'Ecosse, & faire montre de zèle pour le Roi George, donna, en présence de l'Ambassadeur, des ordres à Contades, Major des Gardes, d'aller à *Château-Thierry*, & de prendre le Prétendant à son passage. Contades, homme intelligent, devinant les intentions du Prince, partit le 3 Novembre 1715, bien résolu de ne pas trouver ce qu'il cherchoit.

Stair, se fiant peu aux démonstrations du Régent, résolut de délivrer le Roi George de ses inquiétudes, par un coup de scélérat. Il chargea *Douglas*, Colonel Irlandais, au service de France, d'aller s'embusquer à *Nonnancourt* avec trois assassins. Ils demanderent, en y arrivant, avec tant de chaleur, si l'on n'avoit pas vu passer une chaise de poste qu'ils désignaient, qu'ils en devinrent suspects à la nommée *l'Hôpital*, Maîtresse de la poste, femme d'esprit & de résolution. . . . La nouvelle du voyage du Prétendant s'étoit répandue depuis qu'il avoit disparu de *Bar*.

L'empressement de ces Couriers, reconnus pour Anglais, lui fit soupçonner qu'ils avoient de mauvais desseins. En effet, on sçut depuis que les trois Satellites de *Douglas* étoient des scélérats déterminés, qui, avant de partir de Londres, avoient fait leur marché pour leur famille, au cas qu'ils fussent pris & exécutés.

La Maîtresse de la poste les assura qu'il n'étoit point passé de chaise, & qu'il étoit impossible qu'il en passât sans relayer.

*Douglas*, après être resté long-temps & inuti-

lément sur la porte , sortit avec un de ses gens pour aller en avant sur le chemin de Bretagne , & laissa les deux autres dans la maison.

La l'Hôpital , dès cet instant fit partir , par une porte de derriere , un Postillon , pour aller sur la route de Paris au-devant de la chaise , & la détourner chez une de ses amies.

Pendant qu'un des gens de Douglas s'étoit jeté sur un lit , l'autre faisoit sentinelle à la porte. Elle engagea un Postillon affidé à le faire boire & à l'enivrer. Alors elle enferma celui qui dormoit , & envoya avertir la Justice & la Maréchaussée , qui arrêterent les deux Anglais , qui se réclamèrent de leur Ambassadeur ; à quoi on leur répondit , que jusqu'à ce qu'ils eussent justifié qu'ils appartenoient à l'Ambassadeur , ils resteroient en prison.

Pendant ce temps-là , le Prétendant arriva , & fut conduit dans la maison indiquée par la l'Hôpital , où elle alla le trouver & lui apprendre ce qui venoit de se passer. Ce Prince pénétré de reconnaissance , ne dissimula point qui il étoit , & demeura caché à Nonnancourt en attendant qu'on prit des mesures contre ceux qui n'étoient pas arrêtés.

Douglas instruit de ce qui venoit d'arriver , s'en revint au plus vite à Paris.

Peu de jours après , le Prétendant partit , déguisé en Ecclésiastique ; dans une chaise que lui procura sa Libératrice.

Le Prince lui donna une lettre pour la Reine d'Angleterre , à qui elle alla rendre compte de l'aventure à Saint-Germain.

Cette Princesse lui donna son portrait ; le Prétendant lui envoya aussi le sien : la situation de la mere & celle du fils ne leur permettant pas d'autres marques de reconnaissance.

La bonne l'Hôpital , contente du service qu'elle



avoit rendu , ne demanda rien au Régent de ce qu'elle avoit dépensé. Elle demeura vingt-cinq ans Maîtresse de la Poste , que son fils tient encore.

L'audacieux Stair , pour voiler son crime , ayant eu l'impudence de parler de l'emprisonnement de ses assassins , comme d'un attentat *au droit des Gens* , le Régent lui fit sentir combien pour son honneur il lui convenoit de se taire ; & *il se tut.*

Du temps de la conjuration d'Espagne , on cite un trait qui peint à merveille l'ame du Régent. Le Chevalier de *Menilles* qui y avoit été impliqué , fut mis en prison ; mais tout son crime étoit de n'avoir pas trahi ceux qui lui avoient donné leur confiance. Un Marquis de *Menilles* d'une autre famille , alla trouver le Duc d'Orléans , pour l'assurer qu'il n'étoit ni parent ni ami du Chevalier. *Tant pis pour vous* , répondit le Régent , *le Chevalier de Menilles est un fort galant homme.*

L'élévation rapide du Cardinal Dubois devoit naturellement prêter à la critique , en France , sur tout , où l'on persifle sur tout. A un souper du Régent , le Comte de *Nocé* se permit la plus sanglante raillerie : *V. A. Royale* , lui dit-il , *en peut faire tout ce qu'Elle voudra , mais Elle n'en fera jamais un honnête homme.* *Nocé* fut exilé en vingt-quatre heures.

Lorsque le Régent sacrifia *Nocé* , qu'il aimoit beaucoup , à l'empire que le Cardinal Dubois avoit pris sur lui , quelqu'un dit à *Nocé* , pour le consoler , que cette disgrâce ne seroit pas de longue durée. » Qu'en sçavez-vous , dit-il ? Je le sçais , » répondit l'autre , du Régent même. » — Qu'en sçait-il , répliqua *Nocé* ? »

C'est le même à qui le Duc d'Orléans écrivit à la mort du Cardinal : *morte la bête , mort le venin ; je t'attends ce soir à souper au Palais-Royal.*



Un homme s'étant avisé de faire l'éloge du Duc de Chartres, en présence du Régent, sur la grace avec laquelle il avoit dansé dans un Ballet. » Sçavez-vous, dit le pere, que j'envoie faire f. . . . » ceux qui me font de pareils compliments ? »

La Comtesse de *Sabran* ayant voulu profiter d'un moment de débauche pour faire au Régent une question sur quelque affaire d'État ; il la mena devant une glace, & lui dit : » Regarde-toi. . . . » & vois si c'est à un aussi joli visage qu'on doit » parler d'affaires. »

## CHAPITRE VI.

**R**IEN de mémorable, depuis l'avènement de Louis XV au Trône, à l'époque où nous nous trouvons, que l'arrivée du Czar Pierre I, à Paris. Depuis que *le Fort* eut instruit Pierre de ce qui se passoit en Europe, & lui eut appris à rougir de la situation où se trouvoit la Moscovie, on avoit vu ce Prince abandonner, en quelque sorte, le Trône pour apprendre à gouverner. Il étoit passé en Hollande, s'étoit fait inscrire dans le rôle des Charpentiers des Indes, & avoit lui-même travaillé dans les chantiers. De-là passant en Angleterre pour s'instruire de la navigation, du commerce, des loix, & de tout l'art avec lequel les Nations les plus éclairées gouvernent toutes les différentes branches de la société, il vint en France pour ensuite rentrer dans ses États & y enfanter des miracles.

Avant Pierre, la Russie, quoique le plus étendu des Empires du monde, n'avoit joui d'aucune considération au dehors, parce qu'elle étoit restée opiniâtrément attachée à la barbarie ; tandis que

les autres États, éclairés peu à peu par l'expérience, & poussés par des événements plus favorables, étoient parvenus à mettre de l'ordre dans leur administration.

Pierre, instruit de ce qui se passoit chez les autres Peuples, eut le courage de vouloir les imiter. Il entreprit de policer la Nation ; & sa fermeté & sa patience triomphèrent de tous les obstacles que les préjugés, l'ignorance & la paresse de ses Sujets lui opposèrent. La Russie, par le seul œuvre de Pierre, devint à peu près l'égale de toutes les autres Nations de l'Europe ; c'est-à-dire, que dans l'espace de vingt à trente ans, il lui fit franchir tout l'intervalle que les autres Peuples les plus policés n'ont pu parcourir que dans l'espace de deux ou trois siècles. Disons, même à sa gloire, sans crainte d'être démentis, que Pierre perfectionna quelquefois les établissemens qu'il n'avoit voulu qu'imiter.

A la milice lâche & insolente des *Strelies* indociles, toujours prêts à fuir, qui n'osoient insulter que le citoyen encore plus lâche qu'eux, & faire des conjurations contre leur maître, il substitua des troupes qui eurent une meilleure discipline que celle des Allemands, & qui conserverent après sa mort la réputation qu'elles avoient acquise sous ses ordres. Il créa une Marine qui inquiéta le Sultan à Constantinople, & qui domina sur la Baltique. Ses revenus qui montoient à peine à cinq millions de roubles, c'est-à-dire, à vingt-cinq millions de notre monnoie, furent presque quadruplés & gouvernés avec assez d'économie & d'industrie pour suffire à tous les besoins de l'État. Pierre n'avoit point l'avantage de régner sur une Nation qui eût acquis de la réputation. Le despotisme de ses prédécesseurs, leur profonde ignorance & celle d'un Clergé orgueilleux, superstitieux, & souverain

ment respecté, quoique digne d'un souverain mépris, avoient retenu les Moscovites dans une barbarie si grossière, qu'ils ne soupçonnoient pas même ce qui leur manquoit. Pour réformer le Clergé dont l'influence est toujours si grande sur les mœurs d'une Nation, il fallut abolir le *Patriarchat*, & la ruine de cette dignité puissante fut le commencement de la règle & d'un meilleur ordre.

Par les soins & la politique de Pierre, la Russie vit entrer tous les ans, dans ses Ports, plus de douze cents Vaisseaux Marchands. Pierre ouvrit des communications entre différentes parties de ses Etats; il établit un commerce régulier avec les Provinces Septentrionales de la Perse; ses caravanes pénétrèrent jusqu'à Pekin; par-tout il établit les manufactures & les arts connus dans le reste de l'Europe; par-tout il les encourageoit en se confondant parmi les Ouvriers qu'il instruisoit.

La Nation Moscovite étoit comme ignorée en Europe, avant que le Czar Pierre eût entrepris de la rendre commerçante. Sa force augmenta selon son progrès de police & de commerce, & non selon son progrès de terrain, qui a toujours été immense. Sa nouvelle Marine & le Port de Petersbourg, construit presque malgré la nature, lui sont plus utiles que ne l'étoient autrefois les vastes campagnes de la Sibérie & de la Tartarie; mais elles le vont devenir par ces grands établissemens dont tout se ressent de proche en proche. La force d'un Etat ne se mesure pas au terrain, c'est au nombre des citoyens & à l'utilité de leurs travaux.

Qu'il nous soit permis de faire quelques réflexions sur cette nouvelle Puissance qui s'est élevée si rapidement à nos yeux. On devoit s'attendre que l'esprit de législation, dont le Czar Pierre étoit animé, se ralentiroit après sa mort, ou du moins après tant de changements de Souverains & de

Ministres ; cependant ils marchent toujours sur les mêmes principes ; le même esprit les conduit , & le Ministre qui succede , moins jaloux des établissemens de son prédécesseur , que de la gloire de les perfectionner , ajoute à ce qu'il trouve de fait.

Un Corps de Troupes rempli d'Ingénieurs & d'Ouvriers nécessaires , est actuellement sur la mer du Japon , pour y établir des Ports , qui , par le moyen des canaux & des rivières , communiqueront au Golfe de Lexa , à la mer Caspienne & à Petersbourg ; ouvrages immenses , travaux étonnans , qui réuniront les extrémités les plus éloignées de l'Asie & de l'Europe. De tels progrès ne peuvent être que lents ; mais ils sont bien redoutables dans un si vaste Empire.

Le Czar Pierre qui a policé sa Patrie , mérite certainement les éloges qu'on lui a donnés ; & la postérité lui conservera , sans doute , le titre de Grand que ses contemporains lui ont déferé.

Nous nous sommes un peu écartés de notre sujet , mais nous n'avons pas cru étranger à notre tâche de nous entretenir du génie vaste , sublime & créateur de ce Prince qui embrassa toutes les parties de la société ; & qui se trouvoit aussi grand quand il s'instruisoit au milieu des Charpentiers de *Sardam* , que quand il commandoit une armée victorieuse qu'il avoit formée.

Lorsque le Czar vint en France , il y fit fort peu de cas de toutes les choses d'agrément , & donna beaucoup d'attention à toutes celles qui tendent à l'utilité. Il fut fort sensible à une galanterie que lui fit le Duc d'Antin , de faire trouver , dans sa salle à manger , sous un dais , le portrait de la Czarine. Il ne fut pas moins content de celle qu'on lui fit à la monnoie des médailles.

Après avoir examiné la structure , la force & le jeu du balancier , il se joignit aux Ouvriers pour



Le mettre en mouvement, & frapper une médaille. . . . Mais quelle fut la surprise, quand il vit sortir de dessous le coin son portrait, supérieur pour la ressemblance & pour l'art, à toutes les médailles qui avoient été frappées pour lui ! il resta plus émerveillé en lisant au tour de l'inscription : *Petrus-Alexiowitz Czar, Mag. Rus. Imp.* Il fut également satisfait du revers : c'étoit une renommée passant du nord au midi, avec ces mots de Virgile : *Vires acquirit eundo.*

Le Czar Pierre avoit conçu le dessein d'allier la Russie par des Mariages, avec les Maisons de France & d'Autriche. Il jugea que la différence de Religion y seroit un obstacle. Il pensa aussi que la Religion Grecque n'étant pas fort éloignée de la Romaine, il ne lui seroit pas difficile de faire adopter celle-ci par ses Sujets. Pour cet effet, il envoya Kourakin à Rome, & l'y retint trois ans sans rien conclure, y vivant en grand Seigneur, & à portée de s'instruire des principes de la Cour de Rome, & de sa conduite avec les Puissances Catholiques.

Le Clergé Romain, loin de cacher ses prétentions, les étala si indiscrettement, que Kourakin à son retour n'eut rien de satisfaisant à dire à son Maître. Ainsi, la Cour de Rome ne manqua une aussi belle occasion que par les mêmes maximes qui lui ont fait perdre tant d'autres Etats.

Il témoigna une grande envie de faire, avec la France, une alliance d'amitié ; mais cela ne s'accordoit pas avec le plan politique du Cardinal Dubois. Il s'attendrit beaucoup en parlant de la France ; & dit qu'il voyoit, avec douleur, qu'elle ne tarderoit pas à se perdre par le luxe.

Le Czar tenant Louis XV, encore enfant, entre ses bras, annonça qu'il surpasseroit un jour son aïeul en sagesse, en gloire, en puissance. Cette

prédiction a prouvé qu'entre ses grandes qualités, Pierre n'avoit pas celle de Prophete.  
Revenons.

## CHAPITRE VII.

**L**E Duc de Bourbon-Condé succéda au Régent dans le Ministère. Tout le monde connoit la supériorité du génie du dernier, & l'infériorité de celui du premier. Dans l'administration du Royaume, le Duc d'Orléans déploya les connoissances les plus profondes, les talents les plus vastes. Dans le Ministère de M. le Duc, on ne voit aucun des traits qui caractérisent l'homme d'Etat. Au contraire, le premier acte qu'il fit en sa nouvelle qualité, prouve combien peu il étoit doué de cet esprit de lumière, de sagacité, de sagesse qui dirigeoit le Régent. Il renouvela l'Edit sévère contre les Protestants : on vit renaître les persécutions de Religion dans le Royaume.

Le Ministère de M. le Duc fut de courte durée. Il eut, comme dit Voltaire, le sort des Condés, celui de céder à des Prêtres. Henri de Condé avoit été accablé par le Cardinal de Richelieu, le Grand Condé emprisonné par Mazarin, & le Duc de Bourbon fut exilé par le Cardinal de Fleury.

Entre les Princes du Sang, dit l'Auteur de la *Vie Privée* de Louis XV, M. le Duc de Bourbon profita très-heureusement des actions que Law leur avoit données pour se soutenir. Le Prince acheta tout ce qui se trouva à sa bienséance en terres : il fit rebâtir *Chantilli* avec une magnificence royale ; il y forma une ménagerie, sans comparaison, mieux fournie que celle du Roi : il fit venir d'Angleterre, en une seule fois ; cent cinquante cou-

reurs



reurs , dont chacun , sur le pied où étoit alors l'argent en France , lui revenoit à quinze ou dix-huit cents francs.

Les libelles du temps avoient accusé le Régent de s'être emparé de tout l'argent du Royaume , pour les vues de son ambition ; & il est certain qu'il est mort endetté de sept millions exigibles.

Lors de l'exil du Duc de Bourbon , la place de premier Ministre fut supprimée , & sans en avoir le titre , le Cardinal de Fleury en fit les fonctions.

Fleury avoit été nommé par Louis XIV Précepteur du jeune Roi , à la sollicitation du Maréchal de Villeroi. Lorsque le Duc d'Orléans punit de l'exil le Maréchal , Fleury se retira précipitamment.

Le Roi , dit un Historien , pleuroit & se dépitait jusqu'à casser les vitres : il ne vouloit ni boire , ni manger , ni dormir , se voyant privé d'une personne à laquelle il étoit si attaché.

S'il y a jamais eu quelqu'un d'heureux sur la terre , c'étoit , sans doute , le Cardinal de Fleury , dit Voltaire. Venu de bonne heure à la Cour , il étoit vraiment fait pour y réussir , & il le sentit en y débutant. On le regarda comme un homme des plus aimables , & de la société la plus délicieuse , jusqu'à l'âge de soixante-treize ans ; & lorsqu'à cet âge où tant de vieillards se retirent du monde , il eut pris en mains le Gouvernement ; il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742 , tout lui prospéra. Il conserva , jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans , une tête saine , libre & capable d'affaires.

Louis XIV lui refusa long-temps un Evêché. Le Roi lui donna celui de *Fréjus* , quand il n'en espéroit plus. S. M. lui dit : *je vous ai fait attendre un peu long-temps , parce que vous aviez trop d'amis qui demandoient pour vous , & j'ai*

*voulu avoir la satisfaction que vous ne dussiez rien qu'à moi.*

Le séjour de *Fréjus* lui déplut : il disoit plaisamment que dès qu'il avoit vu sa femme, il avoit été dégoûté de son mariage : & il signoit une lettre écrite sur le même ton au Cardinal *Quirini* : *Fleury*, Evêque de *Fréjus*, par l'indignation divine.

Il quitta son Evêché. La raison qu'il alléguait à ses ouailles, étoit l'état de sa santé, qui le mettoit désormais dans l'impuissance de veiller sur son troupeau. Mais heureusement, dit *Voltaire*, *Fleury* n'avoit jamais été malade.

Lors de sa nomination au Préceptorat du jeune Dauphin, il écrivit au Cardinal *Quirini* : « j'ai regretté plus d'une fois la solitude de *Fréjus*. En arrivant, j'ai appris que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il m'avoit fait l'honneur de me nommer Précepteur de son petit-fils ; s'il avoit été en état de m'entendre, je l'aurois supplié de me décharger d'un fardeau qui me fait trembler ; mais après sa mort on n'a pas voulu m'écouter. J'en ai été malade, & je ne me console point de la perte de ma liberté. »

Sous un air de douceur, de flexibilité, sous le masque de la modestie, sous une répugnance apparente pour les dignités, *Fleury* cachoit la plus vive ambition.

On rapporte que le jour que *Dubois* reçut sa calotte de la main du Roi, après avoir fait son remerciement, il détacha sa Croix Episcopale, & la présenta à l'Evêque de *Fréjus*, en le priant de la recevoir : « parce que, dit-il, elle porte bonheur. . . » *Fleury* la reçut en rougissant, aux yeux du Roi & de toute la Cour ; & qui pis est, fut obligé, en Courtisan soumis, de s'en décorer. Ce qui lui attira nombre de plaisanteries.

Le Régent qui avoit remarqué le goût du Roi pour son Précepteur, lui proposa l'Archevêché de *Rheims*, comme un siege de la premiere distinction. Le Roi l'envoya chercher sur le champ, & lui apprit le présent qu'il lui faisoit.

Fleury se confondit en remerciements respectueux; mais refusa d'être premier Duc & Pair de France. Le Régent insista inutilement, & finit par le prier d'accepter, du moins l'Abbaye de *Saint Etienne* de *Caen*. Fleury accepta ce bénéfice simple de 70,000 livres de rente, & fit mettre son refus de l'Archevêché dans toutes les Gazettes.

## CHAPITRE VIII.

**L**AISSONS là un instant Son Eminence : venons aux événements du temps. *Il n'y a désormais plus de Pyrénées*, dit Louis XIV à Philippe V, qui partoît pour l'Espagne. Les ennemis de la France prirent ce compliment poli qui ne signifioit rien, pour le résultat de toute la politique de l'aïeul & du petit-fils. On crut que les deux Monarchies avoient fait un complot pour asservir le reste de l'Europe; que les Cours de Madrid & de Versailles, désormais étroitement unies, n'auroient qu'un même intérêt, & que l'ambition commune qu'on leur supposoit, ne les diviserait point.

A parler exactement, l'accession de la Cour de Madrid au Traité de la *Quadruple Alliance*, avoit consommé l'ouvrage de la paix d'Utrecht, puisque l'Empereur reconnoissoit Philippe V pour Roi d'Espagne, & que ce dernier Prince cédoit à l'autre les Pays-Bas, & les Provinces que Charles II avoit possédées en Italie. Mais dans l'ébranlement général que la guerre de 1701 avoit causé dans le Midi

de l'Europe, il restoit encore bien des mesures à prendre pour conserver la paix. Il s'étoit formé de nouveaux intérêts entre plusieurs Princes; les anciennes Alliances paroissent toutes refroidies ou dissoutes.

A l'exception de l'Angleterre & de la France qui traitoient entr'elles avec une extrême bonne foi, toutes les autres Puissances se ressouvenoient de leurs infidélités réciproques; ou, n'étant pas accoutumées à agir de concert, n'osoient se fier les unes aux autres. Les esprits étoient également aigris à Vienne & à Madrid. On avoit fait des cessions sans renoncer sincèrement à ses prétentions, & il seroit difficile de dire à qui le traité de la *Quadruple Alliance* étoit plus désagréable, de l'Empereur ou du Roi d'Espagne. En un mot, le feu n'étoit pas éteint, il n'étoit que caché sous la cendre, & ce fut pour prévenir un second embrasement qu'on assembla un Congrès à Cambrai.

Les Ministres des Cours respectives s'y rendirent avec des instructions qui ne permettoient pas d'espérer un heureux succès. La Cour de Vienne flattée d'acquiescer un droit de suzeraineté sur deux fiefs du Pape, au sujet de la succession de Parme & de Toscane, n'avoit consenti aux dispositions qu'en se promettant qu'elles n'auroient pas lieu. Elle exagéroit davantage tous les dangers auxquels devoit l'exposer l'établissement d'un Prince d'Espagne dans le centre de l'Italie; c'étoit, selon elle, ébranler sa domination nouvelle & en préparer la ruine. Dans l'espérance que quelque événement pourroit priver les *Infants* des Etats qui leur étoient promis, l'Empereur ne cherchoit qu'à multiplier les difficultés, & retarder la conclusion des arrangements définitifs; quelques propositions qu'on fit, ses Ministres étoient résolus à tout refuser, & à toujours se plaindre.

Cette politique auroit échoué, si l'Espagne eût été assez prudente pour ne consulter que ses vrais intérêts; mais on auroit dit, au contraire, qu'elle étoit encore gouvernée par l'esprit du Cardinal Alberoni, & que la paix étoit pour elle le plus grand mal.

Les Ministres d'Espagne ne sentirent pas l'avantage qu'ils avoient sur la Cour de Vienne. Ils embrassèrent trop d'objets à la fois pour n'en être pas eux-mêmes embarrassés. Ils firent des demandes à l'Empereur, sans chercher à se faire des amis qui leur donnassent du crédit.

Malgré les traités de paix & d'alliance qu'ils avoient conclus avec l'Angleterre & la France, le 13 Juin 1721, ils se plaignoient également des deux Couronnes.

Les conférences de Cambrai languissoient, quoi que la France & l'Angleterre, également zélées pour le maintien de la paix toujours de concert, fissent les fonctions de médiateurs.

Tandis que les difficultés se multiplioient, un événement imprévu & étranger aux Négociations de Cambrai, causa la dissolution du Congrès. On sent que nous voulons parler du renvoi de *l'Infante* d'Espagne (\*), destinée à monter sur le Trône de France, mais dont l'âge trop tendre ne permettoit pas d'espérer un héritier aussi-tôt que le désiroit l'impatience des Français. *L'Infante* étoit une jeune Princesse à peine âgée de sept ans.

Quelque intéressantes pour le repos de la France, & la tranquillité de l'Europe, qu'on eût représentées au Roi d'Espagne les raisons qui avoient déterminé le renvoi de sa fille, ce Monarque, disent les Historiens du temps, ne put les goûter.

---

(\*) Marie-Anne-Victoire, depuis Reine de Portugal.



Il ſçavoit bien qu'on couvroit, ſous l'apparence d'une politique ſage, les manœuvres d'une intrigue honteuſe ; il en connoiſſoit les reſſorts odieux & mépriſables.

La Cour de Madrid crut donc recevoir un affront. Elle rappella ſes Miniſtres de Cambrai. Son Ambaſſadeur en France dit *que l'Eſpagne n'auroit jamais aſſez de ſang pour venger l'injure qu'elle recevoit. . . .* Le Duc de Bourbon, premier Miniſtre, depuis la mort du Duc d'Orléans, lui répondit *que la France n'auroit jamais aſſez de larmes pour pleurer l'éloignement d'une Princeſſe qu'elle adoroit.*

Les Congrès diſſous, on ne ſe flattoit plus de pouvoir conſerver la paix ; & ſi les hoſtilités ne ſuccédoient pas immédiatement à la diſſolution du Congrès, c'eſt que les malheurs de la guerre de 1701, avoient fait des traces trop profondes dans les eſprits ; qu'une défiance générale inſpiroit à toutes les Cours une timidité commune, & que l'Eſpagne venoit d'éprouver qu'elle avoit beſoin d'avoir des alliés pour faire la guerre avec avantage.

Malgré l'éloignement que cette Puiffance & la Cour de Vienne avoient fait paroître l'une pour l'autre, pendant les négociations qui venoient d'être rompues, elles ſe rapprochèrent ſubitement. Le Baron de Riperda, qui, après avoir été Ambaſſadeur des Provinces-Unies à Madrid, ſ'y étoit fixé, forma le plan d'une alliance étroite entre l'Eſpagne & la Maiſon d'Autriche. Ce projet fut adopté, & ſon auteur chargé de le négocier. Il ſe rendit ſécètement à Vienne ; & le 30 Avril 1725, y ſigna quatre traités, l'un avec l'Empire, & les trois autres avec l'Empereur.

Le premier ne contient rien d'intéreſſant, ſi ce n'eſt le conſentement du Corps Germanique, aux



arrangements pris au sujet de la succession des Duchés de Parme, de Plaisance & de Toscane.

Par le traité de paix conclu entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, on confirme tous les articles de celui de la *Quadruple Alliance*, & Philippe V renouvelle sa renonciation à la Couronne de France.

L'Empereur renonce à toutes ses prétentions sur l'Espagne, avec les mêmes clauses qui sont énoncées dans le traité de la *Quadruple Alliance*.

Le Roi d'Espagne consent au démembrement des Provinces que ses Prédécesseurs ont possédées en Italie, dans les Pays-Bas, & les cède à la Maison d'Autriche.

Le Roi d'Espagne renonce à tout droit de réversion à l'égard du Royaume de Sicile; & il est confirmé dans celui qu'il a acquis sur le Royaume de Sardaigne.

Sa Majesté Impériale garantit l'ordre de succession à la Couronne d'Espagne, tel qu'il a été établi par le Traité d'Utrecht; & Sa Majesté Catholique garantit à l'Empereur la Pragmatique Sanction. . . . .

Il n'y eut que les Princes qui avoient quelques droits à faire valoir sur les Domaines de la Maison d'Autriche, dans le cas qu'elle manquât d'hoirs mâles, qui furent alarmés de son traité de paix avec l'Espagne.

La France aimoit assez sincèrement la paix pour être plus inquiète des troubles dont les traités de Ripperda menaçoient l'Europe, que de la garantie que Philippe V avoit donnée à la Pragmatique Sanction.

L'Angleterre avoit vu, avec plaisir, l'union de deux Princes qu'elle avoit voulu approcher l'un de l'autre.

On ne concevoit point que Philippe V qui avoit

tant d'Etats à réclamer sur la succession Autrichienne, si l'Empereur ne laissoit que des filles pour héritières, eût garanti la Pragmatique Sanction, pour n'obtenir que ce qu'on lui avoit déjà accordé par le traité de la *Quadruple Alliance*, & renoncer à tout ce qu'il avoit contesté avec tant de chaleur dans le Congrès de Cambrai.

On soupçonna les nouveaux alliés de former de grands projets au préjudice de leurs voisins: on ne pensa plus que l'Espagne prodiguât ses faveurs à l'Empereur, sans que ce Prince n'eût promis, par quelque article secret, de la favoriser dans toutes ses vues.

La fortune de Ripperda créé Duc & premier Ministre, en récompense de sa négociation, augmenta encore les craintes; & l'Angleterre ne douta plus qu'elle ne fût menacée de la guerre, s'il est vrai, comme on l'a publié, que Ripperda, étonné de son élévation, prévint sa disgrâce, & que voulant se ménager une retraite à Londres, il eût trahi son Maître, & révélé aux Anglais le secret des traités qu'il avoit conclus.

Quoi qu'il en soit, la Cour de Vienne & l'Espagne avoient fait un troisième traité d'alliance défensive qu'elles tenoient secret.

Ce qui surprit d'autant plus les Cours de l'Europe, dit Voltaire à ce sujet, ce fut de voir Philippe V & Charles VII, autrefois si acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires sorties de leur route naturelle, au point que le Ministère de Madrid gouverna une année entière la Cour de Vienne. Cette Cour qui n'avoit jamais eu d'autre intention que de fermer à la Maison Française d'Espagne tout accès dans l'Italie, se laissa entraîner loin de ses propres sentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Elisabeth de Parme, sa seconde femme, dans  
cette

cette même Italie, dont on vouloit exclure tout Français & tout Espagnol.

L'Empereur donna à ce fils puiné de son concurrent, l'investiture de Parme & de Plaisance, & du grand Duché de Toscane : quoique la succession de ces Etats ne fût point ouverte, *Don Carlos* y fut introduit avec six mille Espagnols; & il n'en coûta à l'Espagne que deux cents mille pistoles données à Vienne.

Cette faute du Conseil de l'Empereur ne fut pas mise au rang des fautes heureuses; elle lui coûta plus cher dans la suite. Tout étoit étrange dans cet accord; c'étoit deux maisons ennemies qui s'unissoient sans se fier l'une à l'autre; c'étoit les Anglais, qui, ayant tout fait pour détrôner Philippe V, & lui ayant arraché Minorque & Gibraltar, étoient les médiateurs de ce traité; c'étoit un Hollandais, *Ripperda*, devenu Duc & tout-puissant en Espagne qui le signoit, & qui fut disgracié après l'avoir signé, & qui alla mourir ensuite dans le Royaume de Maroc, où il tenta d'établir une Religion nouvelle.

## CHAPITRE IX.

**L**ouis XV entroit dans l'âge de l'adolescence. Depuis son avènement au trône jusqu'à ce temps, on doit regarder ce Prince comme ayant toujours été en tutelle. Roi à cinq ans, on avoit craint de le fatiguer par le travail; on avoit négligé d'orner son esprit des connoissances nécessaires au Souverain d'un grand Empire. L'étude, les affaires le rebutoient; il étoit absolument incapable de la moindre application; & ses organes s'étoient tellement accoutumés à cette inertie, que depuis il lui a été

impossible de soutenir la moindre contention d'esprit. Il ne vouloit point figurer, représenter: nul bruit, nul éclat, point de fatigue: de la tranquillité, c'est tout ce qu'il demandoit. Il étoit comme un jeune insouciant Gentilhomme dans sa terre, qui chasse, boit & mange, & laisse faire du reste son Fermier, son Procureur-Fiscal, son Curé même, pourvu qu'il ne l'oblige pas d'aller à confesse & de faire ses Pâques.

Il étoit temps de le marier: la Nation étoit impatiente de voir des héritiers au trône. On donna pour femme à Louis XV, la fille d'un Roi détrôné, d'un Roi de fortune.

Après la perte de ses Etats, après sa fuite de Pologne, Stanislas avoit choisi sa retraite à Weissembourg dans l'Alsace.

Marie Leskinski, sa fille, délaissée, abandonnée, dans son enfance, dans l'auge d'une écurie de Village, se vit ensuite assise sur le trône du plus beau Royaume de l'univers. Celle qui, quelque temps auparavant, se fût regardée comme trop heureuse d'être la première Dame d'honneur, la première Dame d'atours de l'Infante d'Espagne; Marie, qui avoit été proposée à un simple Colonel, (le Comte, puis Duc & Maréchal d'Estrées) devint Reine des Français.

Graces à la fatalité qui préside, dit un Ecrivain, aux affaires de ce monde, ce mariage se trouva le plus heureux qu'eût pu contracter Louis XV: mais aucune prudence humaine n'eût pu le prévoir, & s'il n'eût consulté que les intérêts de l'Etat, tout, au contraire, devoit en dissuader le premier Ministre. Les combinaisons même que lui, le Duc de Bourbon, & sa Maîtresse, la Marquise de Prie, avoient formées pour leur propre compte, furent fausses, & l'orage sembloit devoir partir du côté où ils l'attendoient le moins.

Les traités du Duc de Ripperda avoient causé une extrême inquiétude à la France & à l'Angleterre. Elles avoient opposé traité à traité, & s'étoient liguées avec le Roi de Prusse par un acte signé le 3 Septembre 1725, à *Heerenhausen*, & qu'on appelle communément le traité de Hanover.

Cette alliance confirmoit tous les articles de la pacification générale de 1713. Mais, tandis que les Provinces-Unies, dont la politique sage est de ne prendre que le moins qu'il est possible d'engagements nouveaux, balancoient d'accéder au traité d'Hanover, & se flattoient de pouvoir réussir par la voie des négociations, à faire révoquer l'Octroi de la Compagnie d'*Ostende*; la Cour de Vienne négocia avec succès à Petersbourg. La Czarine accéda, le 26 Août 1726, aux traités de Vienne, & s'en rendit garant. L'Empereur débaucha même de l'alliance de Hanover, le Roi de Prusse, qui refusa de signer l'accession, à laquelle les Etats-Généraux consentirent enfin le 9 Août 1726.

Les alliés de Hanover réparèrent la défection du Roi de Prusse par l'alliance de la Suede, qui entra dans leurs engagements le 25 Mars 1727: & par les conventions qu'ils firent avec le Roi de Danemarck, le Landgrave de Hesse-Cassel & le Duc de Brunswick-Wolfenbuttel; tous ces Princes s'engageoient à entretenir un certain nombre de troupes qui seroient aux ordres des alliés.

Tout paroissoit annoncer la guerre au commencement de 1727. Le Roi d'Angleterre jeta l'alarme à l'ouverture de son Parlement.

Le Commerce de la Nation, disoit-il, étoit également menacé de sa ruine aux Indes Orientales, par l'établissement de la Compagnie d'*Ostende*; & en Amérique par l'audace des Gardes-Côtes Espagnols.

La Cour d'Espagne réclamoit injustement Gi-

braltar & Port-Mahon ; monuments de la valeur des Anglais , & places si nécessaires pour assurer leur navigation dans la Méditerranée. Il falloit s'y opposer de toutes ses forces , & prévenir , ajoutoit ce Prince , les projets des alliés de Vienne qui ont pris entre eux des mesures pour porter le *Prétendant* en Angleterre , & y causer une révolution.

L'Empereur , de son côté , accufoit à Ratisbonne , George I. de souffler seul le feu de la guerre , d'intriguer même à Constantinople , pour porter les Turcs en Hongrie.

L'Espagne faisoit de grands préparatifs , soit dans ses ports , soit sur terre ; & la France , en suivant cet exemple , déclaroit que si les Espagnols commettoient quelque acte d'hostilité contre la Grande-Bretagne , elle feroit une diversion en sa faveur.

Telle étoit la situation critique de l'Europe , lorsque l'Espagne , voulant profiter de ses alliances , mit le siege devant Gibraltar. On auroit vu renaître une guerre , peut-être aussi cruelle que celle de 1701 , & qui auroit également embrasé le midi & le nord , si la Cour de Vienne eût secondé l'entreprise des Espagnols , ou que la France , plus impatiente que l'Angleterre , eût commencé une diversion du côté des Pyrénées. Heureusement toutes ces Puissances ne vouloient que la paix ; & elles n'avoient cherché , par tous leurs traités , qu'à s'intimider mutuellement.

La Cour de Vienne voyoit une partie de l'Empire engagée dans l'alliance de Hanover , & le reste ne paroissoit pas déterminé à embrasser ses intérêts. Elle estimoit l'amitié des Anglais tout ce qu'elle doit être estimée ; & ne regardoit , au contraire , son traité avec l'Espagne , que comme un de ces engagements incertains , plutôt produits par humeur que par politique , & qui ne tiennent qu'à des circonstances mobiles & à des intérêts passagers.



Le Ministère de France vouloit, à quelque prix que ce fût, entretenir la paix ; & il étoit secondé par les intentions pacifiques du Roi d'Angleterre, qui n'avoit feint de vouloir la guerre que pour obtenir des subsides considérables de son Parlement ; & qui, loin de la déclarer à la Cour d'Espagne, quand Gibraltar fut assiégé, se contenta de donner des lettres de représailles pour courir sur les Vaisseaux Espagnols.

La Cour de Madrid, de son côté, mal secondée par ses alliés, & dégoûtée de la guerre par les difficultés de son entreprise, eut un ressentiment moins vif contre ses ennemis.

Dans ces circonstances, le Pape offrit sa médiation ; ses Nonces négocierent en même temps à Vienne, à Madrid & à Paris, & le 7 Mars 1727, on signa, dans cette dernière Ville, des articles préliminaires, dont les plus importants regardent la suspension de la Compagnie d'Ostende pendant l'espace de sept ans, & la convocation d'un Congrès, indiqué d'abord à Aix-la-Chapelle, ensuite à Cambrai, & assemblé en effet à Soissons, le 24 Juin 1728.

## CHAPITRE X.

**L'**ESPAGNE qui étoit la seule Puissance qui eût voulu sérieusement la guerre, sentoit son impuissance, & la nécessité de prendre les sentiments pacifiques de ses alliés & de ses ennemis. Son traité de paix avec la Cour de Vienne ne laissoit, à la discussion du Congrès de Soissons, aucun des articles qui avoient éprouvé tant de difficultés à Cambrai. Elle s'accoutumoit à voir les Anglais à Gibraltar & à Port-Mahon ; elle ne regardoit déjà

plus comme un affront le renvoi de l'Infante ; & commençant à faire son principal objet des Duchés de Parme , de Plaisance & de Toscane , il n'étoit plus question que de la satisfaire sur ce point , & d'exécuter le traité de la *Quadruple Alliance*, pour la voir concourir sincèrement au maintien de la paix.

Les Puissances maritimes n'avoient pas besoin de prendre les armes pour forcer l'Empereur à supprimer son Commerce d'Ostende aux Indes Orientales ; elles étoient même sûres d'obtenir des sacrifices beaucoup plus considérables , en lui garantissant la Pragmatique-Sanction : & cette démarche de leur part étoit une suite naturelle des principes d'équilibre , par lesquels elles se conduisoient depuis soixante ans. Si elles n'accordoient pas cette garantie si désirée , ce n'est pas qu'elles doutassent s'il étoit de leur intérêt ou non de la refuser ; mais elles vouloient en faire le prix de quelque complaisance de la Cour de Vienne.

Le Conseil de l'Empereur n'étoit occupé que de deux affaires , l'établissement d'un Infant en Italie , & la garantie de la Pragmatique-Sanction ; & cette dernière lui paroissoit d'une importance bien supérieure à l'autre.

Il étoit impossible , après les traités de la *Quadruple Alliance* & de Vienne , de se refuser aux arrangements que la France , l'Espagne , l'Angleterre & les Provinces-Unies exigeoient , pour assurer à un Infant les Successions de Farnese & de Médicis , sans se rendre suspect à toute l'Europe. Aussi la Cour de Vienne ne vouloit-elle faire des difficultés sur cet article & le Commerce d'Ostende , que pour amener toutes les Puissances qui négocioient à Soissons , à se rendre garants du nouvel ordre de succession qu'elle avoit établie.

La garantie de la Pragmatique-Sanction devoit

donc servir à dénouer toutes les difficultés. Elle concilioit tous les intérêts : mais la France , malheureusement , s'étoit fait une affaire capitale de s'y opposer. La base de sa politique , depuis le règne de François I , étoit d'être jalouse de la Maison d'Autriche , & depuis que l'Empereur Charles VI avoit acquis l'Italie & les Pays-Bas , elle croyoit devoir la contrarier avec plus de soin que jamais.

On doit convenir qu'il falloit craindre la Cour de Vienne ; mais il falloit craindre encore davantage l'Angleterre , depuis qu'elle étoit devenue la véritable rivale de la France. Ne se défera-t-on jamais de cette idée puérile , que la puissance d'un Etat dépend de l'étendue de son territoire ?

L'intérêt de la France étoit de diminuer le nombre de ses ennemis dans le continent , pour pouvoir porter ses principales forces sur mer.

Quel pouvoit être l'objet du Cardinal de Fleury , en ne voulant pas permettre que la garantie de la Pragmatique-Sanction servît de base aux arrangements nécessaires pour consolider la paix ? C'étoit vouloir la fin , sans vouloir le moyen qui y conduisoit. Ce Ministre ne devoit-il pas sentir que tous les intérêts & toute la politique des Puissances les plus considérables de l'Europe , les conduisoient à cette garantie ? & que s'y opposer , c'étoit , par conséquent , vouloir la guerre en voulant la paix.

Le Cardinal décrédoit sa politique ; il rendoit la France suspecte d'avidité ; faute énorme pour une Puissance qui est à la tête des affaires , & qui ne se conduira jamais avec sagesse , quand elle ne persuadera pas que la justice & la modération sont les règles de sa conduite. On doit dire que toutes les négociations de la Puissance dominante ne doivent point avoir d'autre but que de se conserver sans s'accroître , & de prévenir toute rupture.

Le Cardinal de Fleury épuisa toutes les ressour-

ces de l'insinuation & de l'intrigue, pour empêcher que les Négociateurs ne s'approchassent du point qui devoit les concilier. On répéta cent fois les mêmes choses ; on les présenta sous cent faces différentes : menaces , caresses , promesses , tout fut employé inutilement.

C'étoit une puérilité que de vouloir éblouir & tromper la Cour de Vienne sur ses intérêts , par des négociations ; & cependant personne ne vouloit la guerre : comment donc auroit-il été possible de satisfaire les Puissances Maritimes sur le Commerce d'Ostende , & la Cour de Madrid sur les Duchés de Parme & de Toscane.

Le Congrès de Soissons tomba dans une extrême langueur ; on n'avoit plus rien à se dire ; & le Cardinal de Fleury qui craignit que les Plénipotentiaires , lassés de leur inaction , ne formassent , à son insçu , des conférences particulières dont il n'auroit plus été le maître , les prévint , & reprit cette politique dont on avoit fait inutilement tant d'usage avant le Congrès de Soissons , & qui consistoit à faire des alliances , & accumuler traités sur traités , pour intimider & réduire les adversaires.

Pour forcer l'Empereur à tout accorder , au sujet de son Commerce d'Ostende , & de la succession de Parme , il voulut le mettre dans la nécessité de ne pouvoir rien refuser. Il falloit , pour cela , lui débaucher ses alliés , & l'on commença par tâter la Cour de Madrid. On lui représenta que par les traités de Vienne de 1725 , elle n'avoit rien obtenu de plus que ce qui lui avoit été accordé par la *Quadruple Alliance*. En dévoilant les mauvaises intentions que les Ministres de Vienne cachotent sous des lenteurs & des refus obstinés , on lui fit sentir qu'il falloit recourir à des moyens plus efficaces pour assurer les droits de *Don Carlos* , ou de ses frères , sur les Duchés de Parme & de Toscane.

Cette négociation eut le succès qu'on en attendoit. La France, l'Angleterre & l'Espagne, signèrent un traité à Séville, le 9 Novembre 1729, & les Etats-Généraux y accédèrent le 21 du même mois.

On renouvela tous les articles de la *Quadruple Alliance* qui regardent les Duchés de Parme & de Toscane, & il fut réglé que, pour y affermir les droits de la Cour de Madrid, elle y feroit passer six mille hommes de ses troupes, qu'on mettroit en garnison dans *Livourne*, *Portoferraio*, *Parme* & *Puissance*.

Les Contractants se garantirent tous leurs Etats, en quelque partie du monde qu'ils fussent situés, & les privilèges de leur commerce. En cas de guerre, on devoit fournir, à la Puissance offensée, les secours les plus considérables; & le Roi d'Espagne déclaroit que, par les articles de Vienne de 1725, il n'avoit point prétendu donner atteinte aux précédents traités de commerce & de paix.

Malgré l'expérience du passé, les alliés de Séville s'imaginèrent que leur union alloit faire trembler l'Empereur, mais ce Prince qui pénétoit leurs intentions, jugea qu'on ne vouloit que lui faire peur, & fit bonne contenance pour intimider ses adversaires qui le menaçoient. Sûr de les diviser & même d'attirer, dans ses intérêts, l'Angleterre & les Provinces-Unies, dès qu'il consentiroit à renoncer à sa Compagnie d'Ostende, il ne craignit pas, ou du moins feignit de ne pas craindre la guerre; & pour s'opposer à l'entrée des Espagnols en Italie, fit passer des forces considérables dans le Milanés.

On vit cette fermeté avec d'autant plus de chagrin, qu'on s'y étoit moins attendu. Tandis que l'Espagne se préparoit à la guerre, & sommoit ses alliés de remplir ses engagements, le Ministère de



France n'oubloit rien pour calmer son impatience, & faisoit cent démarches inutiles pour ne pas perdre le fruit qu'il s'étoit flatté de retirer de son traité de Séville, c'est-à-dire, pour engager la Cour de Vienne à y accéder, sans qu'il fût question de garantir la Pragmatique-Sanction.

Sur ces entrefaites, l'Angleterre lasse de tant de lenteurs, trancha toutes les difficultés, en entamant, avec l'Empereur, une négociation secrète, par laquelle elle lui offroit de se rendre garant, de concert avec les États-Généraux, du nouvel ordre de succession établi dans sa maison, à condition qu'il révoqueroit, pour toujours, l'octroi accordé à la Compagnie d'Ostende, & que la Cour de Madrid feroit passer six mille hommes de ses troupes dans les États de la succession de Farnese.

A cette proposition, tous les obstacles furent levés, & le traité de ces Puissances fut signé à Vienne le 16 Mars 1731. L'Europe fut délivrée de ces négociations inutiles dont elle étoit tourmentée depuis la conclusion de la *Quadruple Alliance*, & qui commençoient à former un cahos où la politique n'auroit enfin rien compris.

Par le traité du 16 Mars 1731, le Roi d'Angleterre garantit, à la Maison d'Autriche, ses Domaines contre les attaques de tous ses ennemis, à l'exception du Turc, & se rend garant de la Pragmatique-Sanction.

De son côté, l'Empereur s'oblige à faire cesser incessamment, & pour toujours, le commerce de quelques Provinces de sa domination, & qui avoient appartenu au Roi d'Espagne, Charles II, aux Indes Orientales . . . il soucrit encore à tous les arrangements qui ont été pris à Séville pour la succession des Duchés de Toscane & de Parme, & promet de porter l'Empire à y donner les mains.

L'Angleterre se hâta de communiquer à l'Espa-



gne les engagements qu'elle venoit de contracter ; cette Couronne les approuva ; & par le traité qu'elle signa à Vienne , quelques mois après , le 22 Juillet , avec l'Angleterre & l'Empereur , elle accéda à l'alliance du 16 Mars , & renouvela les articles de la *Quadruple Alliance* , & les traités de Vienne de 1725. Le Grand Duc qui avoit fait signifier aux Ministres Plénipotentiaires , assemblés à Cambrai , sa protestation contre les arrangements qu'on avoit pris au sujet de ses États , consentit à tout ce qu'on exigeoit de lui , & conclut avec la Cour de Madrid le traité de Florence.

La paix ne fut pas troublée ; six mille Espagnols s'embarquerent à Barcelone le 17 Octobre 1731 , & descendirent à Livourne le même mois , malgré les protestations du Saint-Siege.

## CHAPITRE XI.

L'EUROPE , toujours agitée dans le midi & dans le nord , par des négociations relatives aux traités d'Utrecht & de Neustadt , jouissoit cependant de la paix , plutôt par l'adresse que par l'habileté de ses négociateurs , lorsqu'Auguste II , Roi de Pologne , mourut le premier Février 1733.

Tout étoit paisible alors , depuis la Russie jusqu'à l'Espagne , lorsque la mort de l'Electeur de Saxe replongea l'Europe , comme dit Voltaire , dans les dissensions & dans les malheurs dont elle est si rarement exempte.

Stanislas , déjà nommé Roi de Pologne en 1704 , fut élu Roi en 1733 , de la manière la plus légitime & la plus solennelle.

Il étoit de l'honneur du Roi de France d'employer ses bons offices , son crédit , ses forces ,

pour faire remonter sur le trône Stanislas, son beau-pere. Louis XV ne pouvoit déceimment en abandonner les intérêts. Il déclara, comme disent certains Mémoires, il déclara, à tous les Ambassadeurs étrangers qui étoient à sa Cour, qu'il ne souffriroit point qu'aucune Puissance s'opposât à la liberté de l'élection d'un nouveau Roi de Pologne, c'est-à-dire, qu'il empêcheroit qu'on en élit d'autre que Stanislas.

Les Polonais qui connoissoient les qualités personnelles de ce Prince, concoururent d'autant plus volontiers à ce dessein, qu'ils pensoient que leur liberté & leurs privileges seroient en sûreté sous un Roi, né leur concitoyen, & qui ne possédoit aucun domaine hors de chez eux.

Le regne précédent avoit été troublé par des partis; on accusoit Auguste II d'avoir violé les *Pacta conventa*: on le soupçonnoit d'avoir songé à rendre la Couronne héréditaire, & on ne vouloit point la mettre sur la tête de son fils, qu'on regardoit comme l'héritier de ses projets & de son ambition.

La Pologne gouvernée par des loix qui rendent ses forces inutiles, a trop peu d'influence dans les affaires générales de l'Europe, pour que les autres États doivent prendre un intérêt bien vif à l'élection de son Roi.

La Russie ne redoutoit point, dans Stanislas, l'ancien ami de Charles XII; la Cour de Vienne pouvoit voir, sans inquiétude, l'élévation du pere de la Reine de France; elles s'unirent cependant pour favoriser l'Electeur de Saxe, qui promit à l'une de n'avoir point d'autre politique que celle de son pere, & qui levant, en faveur de la seconde, les oppositions qu'Auguste II avoit faites à la Pragmatique-Sanction, consentit à la garantir, & renonça une seconde fois à tous ses droits. Nous

passerons rapidement sur les détails de cette affaire : tout le monde sçait qu'il y eut une double élection en Pologne.

Tandis que Stanislas étoit proclamé de la manière la plus légale , quelques partisans peu nombreux de l'Electeur de Saxe , mais soutenus par les armes de l'Empereur , lui déférèrent la Couronne ; & les Français se hâterent d'armer , moins pour soutenir les droits du Roi Stanislas & la liberté des Polonais , puisqu'ils n'envoyerent à Dantzick qu'un secours de quinze à dix-huit cents hommes , pour venger leur propre injure.

Ainsi , dit encore Voltaire , le fils du dernier Roi de Pologne , Electeur de Saxe , qui avoit épousé une niece de Charles VI , l'emporta sur son concurrent. Ainsi la Maison d'Autriche , qui n'avoit pas eu le pouvoir de se conserver l'Espagne & les Indes Occidentales , & qui , en dernier lieu , n'avoit pu même établir une Compagnie de Commerce à Ostende , eut le crédit d'ôter la Couronne de Pologne au beau-pere de Louis XV. La France vit renouveller ce qui étoit arrivé au Prince Conti , qui , solennellement élu , mais n'ayant ni argent ni troupes , & plus recommandé que soutenu , perdit le Royaume où il avoit été appelé.

L'Espagne qui avoit éprouvé mille chicanes de la part de la Cour de Vienne , depuis que Don Carlos étoit établi en Italie , saisit , en se vengeant , l'occasion qu'elle attendoit de faire quelque conquête. Le Roi de Sardaigne qui doit tout son agrandissement aux querelles de la France & de la Maison d'Autriche , ne balança pas à se déclarer , & ce fut contre l'Empereur , qui , de son côté , déterminâ l'Empire à s'armer en sa faveur.

Si les anciennes idées de la Monarchie universelle & d'équilibre qui avoient causé tant de maux dans le dernier siècle , & fait commettre tant de

raux dans la guerre de succession , eussent encore subsisté , la guerre qui s'allumoit sur le Rhin & en Italie , auroit produit un embrasement général. Mais la modération du Gouvernement de France , depuis la mort de Louis XIV , & son goût pour la paix , avoient dissipé les alarmes de l'Europe.

L'Angleterre , gouvernée par un Ministre pacifique , ne craignoit point que la France abusât des succès qu'elle pourroit avoir ; & les Provinces-Unies , autrefois si promptes & si ardentes à prendre les armes en faveur de la Maison d'Autriche , contre la France , se contenterent de négocier une neutralité pour les Pays-Bas.

Elles représentèrent à l'Empereur que n'ayant aucun droit de se mêler de l'élection d'un Roi de Pologne , elles ne se croyoient point obligées de prendre part aux différens qui s'élevoient à ce sujet. Elles offrirent en même temps , à la France , d'observer une exacte neutralité , si elle vouloit s'engager , en cas de rupture , de ne pas attaquer les Pays-Bas Autrichiens. Elles ajoutoient qu'elles employeroient leurs bons offices pour empêcher que la Cour de Vienne ne fît des hostilités du côté de la Flandre ; & que , si leur médiation à cet égard étoit inutile , elles ne lui donneroient aucun secours.

Cette ouverture des États-Généraux ne pouvoit que plaire au Ministère de Versailles ; & on signa à la Haye , le 24 Novembre 1733 , une convention de neutralité conforme à la demande des Provinces-Unies.

Cette guerre n'eut pas le temps de s'aigrir ; la France ne put ébranler aucune Puissance du Nord en sa faveur ; ce qui lui fit juger , quel que fut ailleurs le succès de ses armes , qu'il faudroit bientôt se prêter à quelque accommodement du côté de la Pologne.

Pour répandre plus de lumières sur la discussion d'une si importante affaire , analysons les mémoires du temps. Ne perdons pas sur-tout de vue notre grand Maître, M. de Voltaire, qui, en jettant un coup-d'œil philosophique & rapide sur les événements, sçait si fort attacher ses Lecteurs par une sagacité piquante.

Le Roi Stanislas alla à Dantzick soutenir son élection. La France avoit eu assez de crédit pour faire faire à la Diète de Varsovie un acte de Confédération générale, par lequel il étoit arrêté que les seuls Gentilshommes Polonais pourroient prétendre à la Couronne, & que personne autre que le Primat ne pourroit proclamer le Roi, sous peine d'être déclaré ennemi de la Patrie.

Stanislas étoit parti en poste ; mais pour donner le change à ses ennemis, on laissa croire qu'une escadre sortie de Brest pour la mer Baltique, portoit le Monarque futur. On poussa cette comédie jusqu'à faire embarquer un Seigneur Français, revêtu de tout ce qui pouvoit lui donner une plus exacte ressemblance.

Charles VI s'étoit absolument opposé à la réélection de Stanislas. Il avoit appelé la Russie à son secours. La Cour de Vienne & de Petersbourg favorisèrent le fils du Roi défunt. Déjà trente mille Moscovites étoient venus violenter les suffrages. Malgré leurs menaces, Stanislas, suivi d'un seul homme de confiance, M. de Solignac, après avoir pénétré en Pologne à la faveur d'un déguisement, par une route opposée à celle qu'on croyoit qu'il tiendrait, est nommé d'une voix unanime, à l'exception d'un Magnat qui ne lui donna pas son suffrage ; il sortit de l'assemblée & se retira à quelque distance du champ de l'élection, avec les troupes qu'il avoit amenées.

Le grand nombre qui avoit choisi Stanislas, cé-



da bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Ce pays où le peuple est esclave , où la Noblesse vend ses suffrages , où il n'y a jamais , dans le trésor public , de quoi entretenir les armées , où les loix sont sans vigueur , où la liberté ne produit que des divisions ; ce pays se vançoit en vain d'une noblesse belliqueuse , qui peut monter à cheval au nombre de cent mille hommes.

Dix mille Russes firent d'abord disparoître tout ce qui étoit assemblé en faveur de Stanislas. La nation Polonoise , qui , un siècle auparavant , regardoit les Russes avec mépris , étoit alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Russie étoit devenu formidable , depuis que *Pierre le Grand* l'avoit formé. Dix mille esclaves disciplinés dispersèrent toute la noblesse de Pologne ; & le Roi Stanislas , renfermé dans la Ville de Dantzick , y fut bientôt assiégé par une armée de Russes.

L'Empereur , uni avec la Russie , étoit sûr du succès. Il eût fallu , pour tenir la balance égale , que la France eût envoyé par mer une nombreuse armée ; mais le Cardinal de Fleury craignoit d'alarmer les Puissances du nord : il vouloit ménager l'Angleterre , qui n'auroit pas vu tranquillement des préparatifs maritimes trop formidables. Il s'étoit contenté de faire équiper une escadre foible , avec quinze cents hommes , commandés par un Brigadier. Il se proposoit d'en faire filer d'autres successivement au besoin , & par cette manœuvre fautive & pusillanime , fit manquer , à la honte de la France , toute l'expédition.

Le Commandant de l'escadre ne croyant pas que sa commission fut sérieuse , n'étant envoyé qu'avec quinze cents Français contre trente mille Russes , jugea , quand il fut près de Dantzick , qu'il sacrifieroit , sans fruit , ses soldats , & il alla relâcher en Dannemark. Le Comte de Plélo Ambassadeur du  
Roi



Roi à Copenhague, vif, avec indignation, cette retraite, qui lui paroiffoit humiliante. C'étoit un jeune homme, dit Voltaire, vif, entreprenant, qui joignoit, à l'étude des belles lettres & de la philofophie, des fentimens héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il réfolut de fecourir Dantzick contre une armée, avec une poignée de gens, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre au Comte de Maurepas, laquelle finiffoit par ces mots : » je fuis sûr que je n'en reviendrai pas ; » je vous recommande ma femme & mes enfans. »

— Plélo arriva à la rade de Dantzick, débarqua & attaqua l'armée Ruffe; il y périt, percé de coups, comme il l'avoit prévu. Sa lettre arriva avec la nouvelle de fa mort. Dantzick fut pris; l'Ambaffadeur de France en Pologne, qui étoit dans cette place, fut prifonnier de guerre, malgré les privilèges de fon caractère. Le Roi Stanislas vit fa tête mife à prix par le Général Ruffe, Comte de Munik, dans un pays libre; dans fa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avoit élu fuivant toutes les loix. Il fut obligé de fe déguifer en matelot, & n'échappa qu'à travers les plus grands dangers.

## CHAPITRE XII.

**T**ANDIS que la Czarine faifoit la loi aux Polonais, l'Empereur fon allié éprouvoit la fupériorité de fes ennemis. Obligé de tenir fur le Rhin fa principale armée qui n'avoit pu fermer l'entrée de l'Empire aux François, il avoit perdu toute l'Italie, à l'exception de Mantoue, pendant la campagne de 1734; & ne trouvant pas, en lui-même, les réfources néceffaires pour réparer fes difgraces, il ne

devoit attendre aucun secours de la part des anciens alliés de sa maison.

La France, aussi modeste après ses succès, qu'elle l'avoit été en déclarant la guerre, entretenoit sans peine les Etats-Généraux dans leur neutralité, & les Anglais n'étant pas fâchés que la Cour de Vienne, malheureuse sans eux, apprît à connoître tout le prix de leur alliance, continuoient à n'avoir que des vues pacifiques : ainsi le feu de la guerre, faute d'aliments, devoit bientôt s'éteindre.

Dans ces circonstances, les Puissances Maritimes offrirent leur médiation, & dans le mois de Janvier 1735, proposèrent même un projet de traité. Le Roi Stanislas devoit abdiquer, suivant leur plan, & conserver néanmoins le titre de Roi de Pologne & de grand Duc de Lithuanie, avec les honneurs attachés à ce rang, & rentrer en possession de ses biens patrimoniaux, & de ceux de la Reine sa femme. Il étoit réglé que l'armée Russe évacueroit la Pologne, & que le Roi Auguste III, en montant sur le trône, feroit publier une amnistie générale, & rétablirait chaque Province & chaque Ville dans la jouissance de ses privilèges. L'Empereur cédoit le Royaume des Deux Siciles à Don Carlos, en échange des Duchés de Parme & de Plaisance, & de ses droits d'expectative sur la Toscane, dont on séparoit Livourne, pour en faire une République qui se gouverneroit par ses Magistrats. On abandonnoit, au Roi de Sardaigne, le Tortonois & le Novarois. La France devoit restituer tout ce dont elle s'étoit emparée sur l'Empire ou sur la Maison d'Autriche, & garantir la Pragmatique-Sanction, c'est-à-dire, l'indivisibilité des Etats que l'Empereur posséderoit à la paix, sans y comprendre les pays sur lesquels lui ou ses successeurs pourroient avoir des prétentions, ou qu'ils pourroient acquérir dans la suite par succession, mariage, ou autrement.

La réponse de la Cour de Vienne, sans être claire, positive & précise, fut telle cependant que le pouvoient desirer les Puissances Maritimes. Les politiques ont leur langage qu'ils entendent à merveille; & puisque leur entortillage ne trompe personne, ils pourroient, sans danger, y substituer les expressions & les tours de la candeur & de la vérité.

Les Ministres de l'Empereur tâchoient de cacher le besoin qu'ils avoient de la paix. Sans admettre ni rejeter le plan de négociation proposé, ils offroient de signer, pour premier article préliminaire, une suspension d'armes. La France encore plus embarrassée à s'exprimer, étoit fâchée que les médiateurs prissent, au pied de la lettre, ce qu'elle avoit écrit de son désintéressement dans ses manifestes. Elle leur répondit cependant qu'elle ne voyoit, dans leur projet, aucune satisfaction pour elle; & ajouta, pour justifier cette espece de demande, que bien loin d'augmenter le pouvoir excessif de la Maison d'Autriche, il étoit sage de donner des bornes à son aggrandissement.

Les Cours de France & de Vienne voulant sincèrement la paix, il étoit inutile de confier leur négociation à des médiateurs. Le Cardinal de Fleury s'adressa directement au Conseil de l'Empereur; & on signa à Vienne le 3 Octobre 1735, les articles préliminaires de la paix. Cette ébauche de traité, approuvée par la Czarine & la Cour de Dresde, fut portée à la diète générale de l'Empire, qui, le 18 Mai 1736, donna à l'Empereur le pouvoir de conclure des articles définitifs, au nom de tout le Corps-Germanique. L'Espagne accéda aussi aux articles préliminaires le 15 Avril 1736; le Roi des Deux Siciles y donna son consentement le premier Mai; le Roi de Sardaigne le 6 Août de la même année; & la France se chargea de leurs intérêts pendant le reste de la négociation.

Quoique le traité définitif de paix soit presque entièrement conforme aux préliminaires de 1735, & qu'on eût prévenu, par une suspension d'armes, les difficultés que la guerre occasionne souvent, il ne fut conclu à Vienne que le 18 Novembre 1738, & d'après différentes conventions signées encore le 11 Avril & le 28 Août 1736. Les conditions principales étoient :

F R A N C E.

Les traités de Westphalie, Nimegue, Ryswick, Bade, & de la *Quadruple Alliance*, subsisteront dans toute leur force, excepté les articles auxquels il pourra être dérogé par cette pacification.

Le Roi Stanislas abdiquera la Couronne de Pologne, & en conservera cependant les titres & les honneurs. On lui restituera ses biens & ceux de la Reine sa femme. La Czarine & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, seront parties contractantes dans ce chef.

L'Empereur dérogeant au premier article des préliminaires de 1735, par lequel le Roi Stanislas ne devoit être mis en possession que du Duché de Bar, en ayant une expectative sur la Lorraine, consent que ce Prince entre aussi en possession de ce dernier Duché & de ses dépendances, sans attendre que le Duc de Lorraine entre en possession du Duché de Toscane.

Après la mort de Stanislas, Roi de Pologne, les Duchés de Lorraine & de Bar seront réunis pour toujours à la Couronne de France, qui renonce à l'usage de voix & de la séance dans les dietes de l'Empire. Ces deux Duchés demeureront sous ce nom. Le Roi de France promet d'en faire un Gouvernement particulier dont il ne sera jamais rien démembré pour être uni à d'autres Gouvernements.

L'EMPEREUR, L'EMPIRE.

Le Roi d'Espagne & le Roi des Deux-Siciles cèdent à l'Empereur les Duchés de Parme & de Plaisance, pour en jouir lui & ses héritiers, selon l'ordre de succession établi dans la Maison d'Autriche.

Le Commerce sera rétabli entre les Sujets du Roi de France & de l'Empire, conformément aux anciens usages & aux privilèges accordés par les traités antérieurs.

PRINCES D'ITALIE.

Les Royaumes de Naples & de Sicile sont donnés à Don Carlos, Infant d'Espagne, &c., pour en jouir lui & ses héritiers mâles & femelles. On y joindra les places que l'Empereur occupe sur la côte de Toscane. Au défaut de la postérité de Don Carlos, ces deux Royaumes, &c., passeront au second fils, ou autres fils puînés ou à naître de la Reine d'Espagne, Elisabeth Farnese, à leur représentant & ayant cause.

MAISON DE SAVOYE.

L'Empereur cede au Roi de Sardaigne, à ses hoirs, & même à ses héritiers, Princes d'une branche collatérale de sa maison, le Novarois, le Tortonnois, les Fiefs de Langhes. Ce Prince les possèdera comme Fiefs de l'Empire, & sera le maître d'y fortifier les places qu'il jugera à propos.

POLOGNE.

L'Electeur de Saxe, Auguste III, sera reconnu pour Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie.



Les Provinces & Villes de Pologne seront conservées dans la jouissance de tous leurs droits. L'Empereur, le Roi de France, la Czarine & l'Electeur de Saxe, garantiront, pour toujours, les libertés, droits, privileges, &c., de la Nation Polonoise, & particulièrement la libre élection de son Roi.

#### MAISON DE LORRAINE.

Le Roi d'Espagne & le Roi des Deux Siciles cèdent, à François III, Duc de Lorraine & de Bar, les droits d'expectative sur le grand Duché de Toscane. Ce Prince, après la mort du possesseur actuel, entrera en possession de cette Principauté, qui passera à ses héritiers, selon l'ordre de succession établi à l'égard des Duchés de Lorraine & de Bar.

Le Duc de Lorraine, & dans la suite tous ceux qui auront eu droit de lui succéder dans les Duchés de Lorraine & de Bar, conserveront les titres & les armes de ces deux Duchés; bien entendu que ce privilege n'infirmes en rien la cession faite au Roi de Pologne Stanislas, & à la France, & que la Maison de Lorraine n'inférera aucune prétention, aucun droit sur son ancien Domaine.

Le Roi de France & l'Empereur garantissoient toutes les dispositions du traité de Vienne. A l'égard des autres Puissances, telles que le Roi d'Espagne, le Roi des Deux Siciles, le Roi de Sardaigne, la Czarine & la Maison de Saxe, qui n'étoient parties contractantes que dans quelques chefs seulement, elles garantissoient simplement ces articles. C'est ainsi, par exemple, que les Cours de Madrid & de Naples ne donnoient à l'Empereur la garantie, que pour les Duchés de Parme & de Plaisance; & au Duc de Lorraine, que pour le grand Duché de Toscane. La Czarine & la Maison de



Saxe ne contractoient qu'en ce qui concernoit la Pologne, & les engagements de la Cour de Turin, n'étoient relatifs qu'à ses intérêts.

L'héritage des Médicis assigné à François, Duc de Lorraine, gendre de l'Empereur Charles VI, quoiqu'accordé auparavant à Don Carlos, faisoit dire malignement au dernier Grand Duc de Toscane, près de sa fin, *si on ne lui donneroît pas un troisieme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire.*

Toutes les prétentions des Princes cédèrent alors à la convenance & au bien public. Ainsi, comme l'a remarqué M. de Voltaire, la Lorraine fut réunie à la Couronne irrévocablement; réunion tant de fois inutilement tentée. Par-là un Roi Polonois fut transplanté en Lorraine; & cette Province eut, pour la dernière fois, un Souverain résidant chez elle, & il la rendit heureuse. La Maison regnante des Princes Lorrains devint Souveraine de la Toscane. Le second fils du Roi d'Espagne fut transféré à Naples. On auroit pu renouveler, dit le même Écrivain, la Médaille de Trajan, *regna assignata, les trônes donnés.*

Telle fut l'issue d'une guerre, dont on peut dire que l'Empereur, malgré sa pénétration, & les expériences du passé, n'entrevit pas toutes les fâcheuses suites. Une réflexion se présente tout naturellement à faire sur cette guerre si désavantageuse à la Maison d'Autriche. C'est que les anciens alliés de l'Empereur aient ouvert les yeux sur le danger où il étoit, & concouru cependant, par leur inaction, au système de la France, si opposé à leurs intérêts, & on ose dire au bien général de l'Europe.



## CHAPITRE XIII.

**T**OUT restoit paisible entre les Princes Chrétiens. La France étoit regardée comme l'arbitre des Puissances, sous l'influence du Cardinal de Fleury. Ce Nestor gouvernoit en maître le Roi son élève. Louis XV ne s'étoit soustrait à la tutelle du Duc de Bourbon, que pour se mettre sous celle de son Précepteur. Ce Prince foible, insouciant, indolent & timide, sans aucun amour de la gloire, avec un éloignement invincible pour les affaires, étoit fait pour être gouverné par le premier qui s'empareroit de lui. C'est ce que le Mentor de ce jeune Monarque avoit bientôt compris, & dont il se prévalut pour jeter les fondemens de sa grandeur. Le grand ascendant que Fleury avoit pris sur son royal pupille, à mesure qu'il en développoit le cœur & les qualités, lui persuada que, par le bénéfice du temps, il pourroit parvenir à tout. L'hypocrisie, la fourberie la plus réfléchie devoit être le principal ressort de son élévation.

Pour les grands talens, les vues étendues, la hardiesse & la conduite des entreprises, & pour la fermeté dans l'administration, Fleury n'est pas à mettre en parallèle avec Richelieu & Mazarin. Extrêmement économe, secret, pacifique, il ne manquoit pas de cette souplesse, plus propre à faire un Courtisan qu'un Ministre; mais qui, dans un homme d'État, ne laisse pas de donner, à ses actions, un certain air de mystère, qu'avec le temps on prend pour un raffinement de politique. Fleury n'étoit point dévoré de cette ambition qui ne s'occupe que du barbare plaisir de troubler le repos de ses voisins. La sienne se bornoit à goûter l'avantage flatteur

flatteur de dominer sur tous les Ordres de l'État , à l'ombre de la sujettion , à laquelle il avoit accoutumé son maître dès les premiers instans que son éducation lui avoit été confiée. Bien éloigné de cette timidité , qui fait qu'on s'estime inhabile ou trop foible pour certaines places , il se croyoit , au contraire , toutes les qualités nécessaires pour celles qu'il remplissoit. On ne peut pas lui refuser celle d'avoir eu beaucoup de bonne volonté. Mais il n'est pas aisé de dire où , & quand il avoit pu faire une étude sérieuse de la politique. Peut-être qu'en dirigeant son Diocèse de Fréjus , il s'étoit , à tout événement , fait , par comparaison , un plan de Gouvernement. Peut-être aussi que les Mémoires qu'on dit qu'il ramassoit çà & là dans les Provinces , sur-tout sur quelques branches de commerce , lui avoient donné une légère théorie , que , dans la suite , plusieurs années de séjour à la Cour , les réflexions , & l'esprit d'intrigue qu'il possédoit éminemment , perfectionnerent. Quoiqu'il en soit , l'Europe le vit avec étonnement monter du Préceptorat au Ministère.

L'administration du Duc de Bourbon sous lequel les femmes avoient tout crédit , fut courte & n'eut rien d'intéressant. Loin de remédier aux désordres , il en avoit occasionné de nouveaux. Ce Prince n'eût d'autre mérite que de donner à la France une Reine pleine de vertu , & de faire la fortune de quelques particuliers , en mettant la famine dans le Royaume. Le Duc dut à Fleury son exil , & celui de sa Maîtresse favorite , la Marquise de Prie. On remarqua , dans la conduite de Louis XV , en cette circonstance , une dissimulation qui n'étoit point de son âge , & qui annonçoit , dès-alors , une ame foible & petite.

L'éloignement du Duc de Bourbon prètoit beau jeu à l'ambition sourde de Fleury. Les circonstan-

ces étoient des plus favorables, aucun concurrent dans le Conseil ne pouvoit balancer sa faveur, ni même lutter contre ses tortueux talens. Le premier Prince du sang n'avoit que vingt-trois ans ; quoi qu'ayant reçu de la nature un esprit pénétrant, propre à tout, il annonçoit déjà ce goût de la dévotion & de la retraite qu'il porta depuis à un si haut degré. Après la mort de son pere & celle de son épouse, il quitta le monde pour se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, aux œuvres de charité & à l'étude de la Religion & des sciences. En 1730, il prit un appartement à l'Abbaye *Sainte Genevieve*, & s'y fixa totalement en 1742. Ce Prince ne sortoit de sa retraite que pour se rendre à son Conseil, ou pour aller visiter des hôpitaux & des Eglises, marier des filles, doter des Religieuses, procurer une éducation à des enfans, faire apprendre des métiers, fonder des colleges, répandre ses bienfaits sur les missions, sur les nouveaux établissemens. Voilà les œuvres qui remplirent tous les instans de la vie de ce Prince, jusqu'à sa mort, arrivée le 4 Février 1752.

Entre les Princes du Sang, alors à la Cour, le plus à redouter pour Fleury, paroissoit être le Comte de Charolois, Prince également renommé, & par l'étendue de ses lumieres, & par la férocité de ses mœurs.

C'est une tradition constante que ce Prince, dans sa jeunesse, goûtoit un plaisir affreux & barbare à tuer un homme, comme les enfans à écraser une mouche. Mais, quand il demandoit sa grace, le meurtre étoit toujours l'effet ou d'un malheureux hasard, ou de la nécessité. Les Mémoires du temps rapportent qu'un jour, en lui en accordant une pareille, le Roi lui dit : *la voilà ; mais je vous déclare, en même temps, que la grace de celui qui vous tuera est toute prête.*

Parmi les autres Princes, aucun ne pouvoit causer de l'ombrage à Fleury. Le Comte de Clermont, frere du Comte de Charolois, étoit un personnage épais, lourd, d'un esprit borné, ne s'occupant que de fêtes, de plaisirs & de filles.

Le Prince de Conti, plein d'esprit, aimable, brave, vif, jaloux de son rang, prodigue à l'excès, étoit peu fait pour envier la fortune du Précepteur du Roi. C'est ce Prince, à qui, un jour, son Ecuyer vint rendre compte qu'il n'y avoit plus de fourrage pour son écurie. Il fit venir son Intendant, qui s'excusa sur ce qu'il n'y avoit plus d'argent chez le Trésorier, & qu'il ne trouvoit plus de crédit chez le Fournisseur; tous les autres le refusent aussi, ajouta-t-il, excepté votre Rôtisseur. *Eh bien !* dit le Prince, *qu'on donne des poulards à mes chevaux.*

L'inventaire de ce Prince a été fort singulier. On parloit à sa mort de huit cents tabatieres & de quatre mille bagues. On raconte, sur l'origine de la multitude de ces bagatelles, que le Prince de Conti avoit la fantaisie puérile de constater chacune de ses conquêtes amoureuses par cette légère dépouille. Il falloit que la femme honorée de sa couche lui donnât sa tabatiere ou son anneau, qu'il payoit bien, sans doute, & sur le champ il étiquettoit cette acquisition du nom de l'ancienne propriétaire.

Le Prince de Conti a donné, dans sa jeunesse, des preuves de sa valeur & de sa capacité pour le commandement des armées. Dans la guerre de 1741, il a commandé en Italie, forcé le passage des Alpes en 1744, & gagné la bataille de Coni, comme nous verrons par la suite. Son aversion pour les gênes de la Cour, son peu d'égards pour les Maîtresses de Louis XV, l'en ont éloigné depuis, & empêché d'être employé selon ses mérites.

néral, la franchise du caractère du Prince de Conti ne sympathisoit point avec celui du Monarque, qui sentoit la supériorité de cette ame forte & énergique sur la sienne.

Le Gouvernement du Royaume auroit été trop lourd pour les Maréchaux de Villars (\*), d'Uxelles & de Tallard. D'ailleurs le premier, quoique couvert de gloire à la tête des armées, ne venoit que de mettre les pieds dans le Ministère, & ne devoit être occupé encore qu'à s'y maintenir. Les deux autres n'avoient point assez de confiance par leur mérite, pour aspirer à la première place. Le Comte de Morville seul, premier Secrétaire d'Etat, fils du Garde des Sceaux, chargé du Département le plus important & le plus difficile, ( celui des affaires étrangères ) personnage de beaucoup d'esprit, aimé de la Nation, honoré des Puissances, grand politique, honnête homme, enfin, ayant pour lui le choix du Régent, dont il étoit créature, auroit pu causer de l'inquiétude à l'ancien Evêque de Fréjus. Ce rival s'écarta bientôt de lui-même; n'ayant pu faire conserver les sceaux à son pere, qu'il soutenoit de son mérite & de son crédit, la disgrâce de celui-ci lui tourna la tête, au point qu'il fit la folie de donner sa démission, & mourut peu après de chagrin. (\*\*)

---

(\*) Ce Maréchal, déclaré Généralissime des armées Française, Espagnole & Piémontaise, finit sa glorieuse carrière en 1734, à 82 ans, après avoir pris Milan. On donne, à ce Général, un caractère naturellement sinfaron. On lui a reproché d'avoir amassé des richesses immenses, dans un métier où le ruinent les autres. Ce fut lui à qui un Vivrier, menacé de la corde, répondit : *qu'on ne pendoit point un homme qui avoit cent mille livres au service du Général.* Et en effet, il échappa au supplice.

(\*\*) Voyez Mémoires du temps, & notamment la *Vie Privée* de Louis XV.



Les autres Secrétaires d'Etat étoient le Comte de Maurepas, chargé de la Marine; son cousin le Comte de Saint Florentin, ayant le Clergé, & M. le Blanc, à la tête du Département de la guerre.

Le premier se faisoit un jeu de son Ministère. Il ne lui coûtoit aucune peine. La Marine étoit absolument délabrée, & la laissoit dans son anéantissement. Engoué des beaux esprits, bel esprit lui-même, il avoit le seul goût des bons mots, des faillies, des quolibets, des calembours. Le temps étoit encore loin, sans doute, où le Comte de Maurepas devoit représenter, en petit, le Cardinal de Fleury.

Quant au Comte de Saint Florentin, les Mémoires Secrets pour servir à l'Histoire de Perse, nous le peignent comme un petit homme rond, sans faste, sans ambition, de peu de capacité, & que les plaisirs & le commerce des femmes occupoient plus que les affaires. Bien loin de songer à supplanter le nouveau Ministre, il s'estimoit très-heureux que celui-ci, jugeant que le détail dont ce personnage étoit chargé, n'exigeoit pas une grande intelligence, le laissât dans la place où il l'avoit trouvé. Le Comte de Saint Florentin étoit une machine assez bien constituée, quant aux ressorts physiques, mais sans énergie, sans occupation, sans ame.

Pour le troisième, à peine rentré dans le Ministère, humilié par l'exil & la prison, il étoit bien loin de cabaler contre le Mentor du Roi. M. le Blanc, avant son élévation, avoit été recherché par la Chambre de Justice. Il fut déplacé au mois de Juillet 1723, arrêté en Novembre, & enfermé à la Bastille. Son procès dura deux ans à peu près. Il fut élargi avec le Comte & le Chevalier de Belle-Isle, & le Sieur Moreau de Sechelles, ses co-accusés. Quelques Mémoires du temps assurent qu'il se justifia pleinement. Ce qui dû fermer la bouche

à ses détracteurs , & pour prouver invinciblement son innocence au public , ce fût son rétablissement en Juin , 1726 , dans le Ministère qu'il occupoit , lors de sa disgrâce.

Toutes les voies étoient applanies à l'élévation de Fleury. Nul obstacle qui pût arrêter la marche de son ambition. Sa faveur auprès de son Royal Éleve croissoit même à vue d'œil. Il fut promu au Cardinalat sur la nomination du Roi ; ce qui , suivant la prétention fastueuse de ces Princes de l'Église , emportoit la nécessité de le faire premier Ministre , prenant rang sur tous les autres obligés d'aller travailler chez lui.

Le compliment que la nouvelle Eminence fit à la jeune Majesté , en recevant d'elle la Barette , est celui d'un délié Courtisan.

» Sire , disoit Fleury , la nouvelle dignité dont je viens rendre hommage à V. M. , quelque grande qu'elle soit en elle-même , m'est encore infiniment plus précieuse , parce que je la tiens uniquement de sa main , & , si j'ose le dire , parce qu'elle ne lui fait pas moins d'honneur qu'à moi-même. »

» Qu'il me soit permis , Sire , de publier aujourd'hui ce que la bonté de votre cœur vous avoit inspiré en ma faveur , dans un temps où vous n'étiez pas encore le dispensateur des graces. Non-seulement vous m'aviez destiné votre nomination au Cardinalat , sans que j'eusse jamais pris la liberté de vous en parler , mais vous avez encore , sans me le dire , demandé , avant le terme ordinaire , que cette grace me fut accordée. »

» J'avoue , Sire , qu'il y a peut-être quelque retour secret de complaisance sur moi-même , en apprenant au public cette marque d'attention de V. M. si favorable pour moi ; mais , ne serois-je pas aussi , avec raison , taxé d'ingratitude , si je n'annonçois pas à la France qu'il y a en vous un

fond de bonté, de sentiment, &, je ne crains point de le dire, de reconnaissance, qui doit faire la plus douce consolation de vos Sujets. »

» La Majesté du trône attire seulement le respect. Les grands talents des Princes attirent l'admiration ; leur Puissance inspire la crainte ; mais c'est la douceur, la bonté, l'humanité qui les rend maîtres des cœurs. Et, qu'est-ce que les Français ne sont pas capables d'oser & de faire, de souffrir même, quand ils se croient aimés de leurs maîtres ? »

» Les Nations d'Orient rendent à leur Souverain un culte presque égal à celui de la Divinité. Parmi celles de l'Europe, il y en a qui veulent gouverner leurs Rois ; d'autres, quoique très-attachées à eux & très-fidèles, les respectent encore plus qu'elles ne les aiment. Mais le caractère propre des Français, c'est l'amour pour leur Roi, le desir de lui plaire, de le voir, d'en approcher, & d'en être aimés. »

» V. M. a reçu des marques de cet amour dès sa plus tendre enfance. Ils vous ont aimé, Sire, avant que vous fussiez en état de les aimer vous-même. »

» Leur consternation dans vos maladies a été égale à celle d'une famille qui eut tremblé pour celui qui en faisoit le soutien ; & les marques de leur joie pour votre guérison ont été portées à des excès qui ont presque passé quelquefois les termes de la modération. »

» Avec quelles acclamations vos fideles Peuples n'ont-ils pas reçu la déclaration (1) que V. M.

(1) Immédiatement après l'exil du Duc de Bourbon, arrivé le 11 Juin 1716, le Roi, à l'instigation de son Mentor, avoit déclaré à ces peuples qu'il alloit se charger de l'administration de son Royaume. Ne présumant pas de ses forces, mais comptant sur la protection du Ciel ; S. M. écrivit une lettre au Cardinal de Noailles

a faite de vouloir prendre en main le gouvernement de son Royaume ? Et de quel heureux avenir ne se croyent ils pas en droit de se flatter quand ils voyent se développer de plus en plus en V. M. les grandes qualités de son auguste bisaïeul que vous vous êtes proposé pour modele ? Un esprit d'ordre & de justice , une conception à laquelle rien n'échappe , un secret impénétrable , une droiture de jugement , un accès doux & facile , jamais d'impatience , ni jamais un mot , un seul mot de facheux (\*) pour personne , un éloignement du luxe en tout genre ; mais ce qui est infiniment au dessus de tout , un attachement invariable à la Religion & un respect pour nos Saints Myteres , qu'aucune distraction étrangere , les mauvais exemples ne peuvent interrompre.

« Voilà , Sire , ce qu'on admire déjà en V. M. & qui fonde la juste espérance que vos sujets ont de vous voir un jour égaler nos plus grands Rois.

où elle demandoit qu'il fut adressé à Dieu des prières publiques , afin de lui obtenir les grâces dont elle avoit besoin pour le Gouvernement de ses Etats. L'Archevêque de Paris se hâta de se conformer aux intentions du Roi ; il en ordonna dans toutes les Eglises. Tous les Evêques du Royaume lui virent cet exemple dans leurs Diocèses , & ne manquèrent pas , en applaudissant à ce mouvement d'une piété louable , de célébrer la sagesse prématurée du moderne Joas. Voyez *Vie Privée* de Louis XV.

(\*) Il faut en croire le Cardinal. Sûrement que Louis XV avoit quitté , à seize ans , ce penchant qu'il avoit démontré , à l'âge de sept , de dire des vérités désagréables à ceux qui l'approchoient. Le trait suivant pourroit ne passer que pour une naïveté de l'enfance , si , dans la suite , on n'eût reconnu qu'il tenoit de son caractère.

On présentoit au jeune Roi M. de Coislin , Evêque de Metz , d'une figure peu revenante. Le voyant , il s'écria devant lui : *Ah : mon Dieu ! qu'il est laid !* cette fois le Prélat fit la leçon lui-même au Monarque ; & se retourne & s'en va en disant , avec une liberté non moins grande : *Voilà un petit garçon bien mal appris !*

« Rien n'est plus dangereux ni plus difficile à soutenir qu'une grande attente : mais j'ose assurer qu'il ne tiendra qu'à V. M. de ne point tromper la notre.

« Puissiez-vous, Sire, la remplir dans toute l'étendue que le demandent nos besoins ! Puissions-nous avoir la consolation de voir retracer en votre personne sacrée la sagesse du Roi, votre bisaïeul ; dans l'art du gouvernement, toute la bonté du Dauphin, votre grand-père, & la piété de votre auguste père ! Ce sera, Sire, la récompense la plus touchante pour moi, que je puisse jamais recevoir de mon respectueux, & s'il m'est permis de parler ainsi, de mon tendre attachement pour votre Majesté."

-- Nous laissons à nos lecteurs à faire sur cette prolix & flatteuse harangue les réflexions qu'elle mérite.

## CHAPITRE XIV.

**F**LEURY jouissoit de tout le crédit que lui donnoit la foiblesse, l'insouciance, l'inexpérience du jeune Roi. On peut bien dire qu'il tenoit le Monarque en lisières. Dans l'ame de Louis XV ne s'étoit pas encore développé le germe des passions, qui, fomentées par des Courtisans pervers, portèrent dans la suite le ravage dans son cœur & le désordre dans le Royaume. Constant jusqu'alors à sa tendresse pour son auguste compagne, ce Prince avoit écarté loin de lui les séducteurs infâmes qui avoient essayé de l'en détourner. Lorsqu'on cherchoit à fixer avec adresse ses regards sur quelque objet enchanteur, il répondoit froidement : *je trouve la Reine encore plus belle.*

Louis XV étoit encore dans l'âge innocent & aimable. Il comparoit la Princesse sa femme à la Reine Blanche, mere de Saint Louis.

Dieu avoit déjà béni cette alliance par la naissance de trois Princesses; mais le trône étoit encore sans héritier, & la nation paroissoit ne goûter qu'à demi les douceurs d'une paix que la perte d'une seule tête pouvoit lui ravir. Les moments de la Providence n'étoient pas encore arrivés : le Roi & la Reine les attendoient avec confiance, & les sollicitoient par leurs prières & par leurs bonnes œuvres. Le 8 Décembre 1728, jour de la Conception de la Sainte Vierge, tous deux lui offrirent d'une manière spéciale leurs vœux & ceux des peuples; & dans la ferveur d'une communion (\*) ils la conjurèrent de pourvoir à la tranquillité d'une nation qui la reconnoît pour Patrone, en lui obtenant du Ciel un Prince qui put la gouverner un jour. Ils ne s'en tinrent pas là, car au bout de neuf mois, la Reine mit au monde le feu Dauphin. Cette pieuse Princesse ne doutant plus qu'elle ne fut redevable à la Sainte Vierge du bienfait de sa naissance, lui en témoigna sa reconnoissance, tous les jours de sa vie. Rien ne sçautoit approcher de la joie que ressentit Louis XV du bonheur d'être père.

Le Prince fut ondoyé par le Cardinal de Rohan, grand Aumônier de France. Il est d'usage de baptiser ainsi les enfants de France sans les cérémonies accoutumées, qu'on supplée lorsqu'ils sont en âge d'en comprendre la signification, & de ratifier eux-mêmes les engagements que leur impose la qualité de Chrétiens.

Louis XV, qui n'avoit pas oublié les soins que la Duchesse de Ventadour avoit pris de son enfance, voulut qu'elle les continuât à ses enfants. Elle

---

(\*) La Reine elle-même fit part à plusieurs personnes de la convention qu'elle avoit faite avec le Roi, de communier à cette intention.



étoit chargée des petites Princeffes; on lui remit encore le Dauphin.

La Duchesse de Ventadour étoit, on ne peut pas plus propre à remplir sa destination. Elle avoit aimé passionnément le Monarque : ses soins avoient été ceux d'une mere tendre, plutôt que d'une étrangere ambitieuse. Elle avoit beaucoup de douceur & de l'élévation en même temps.

Un jour où Louis XV ; soupant en public, paroissoit regarder avec trop de complaisance des girandoles d'or neuves, la Duchesse lui reprocha une admiration si excecive; *Sire, lui dit-elle, il ne doit y avoir rien de beau en ce genre pour Votre Majesté.*

Un autre fois, qu'en jouant, son jeune pupille avoit laissé tomber un *Louis* & le ramassoit ; elle l'empêcha, en lui remontrant que cet or, un fois échappé des ses mains, ne devoit plus lui appartenir.

A toutes les qualités de l'esprit & du cœur, la Duchesse de Ventadour joignoit une piété solide, celle qu'on peut la desirer dans une personne chargée d'élever les enfants des Rois. Nous ne pouvons nous empêcher de citer un trait bien honorable à sa mémoire.

En 1741, où la disette étoit extrême dans la plupart des Provinces, elle fit distribuer aux pauvres, tant de Versailles que de ses terres, son revenu, & quatre-vingt mille francs au-delà. Son Intendant lui ayant représenté que sa charité passoit les regles de la prudence, elle lui fit cette réponse : » Don- » nons toujours, & empruntons tant qu'il sera » nécessaire pour ne laisser personne en danger de » périr de besoin. Nous ne manquerons jamais ni » moi ni ma famille ; dans l'état où je suis, il ne » m'est pas bien difficile, & ce n'est pas un grand

» mérite pour moi de me confier à la Providence.

Le Roi avoit déjà dépêché vers son beau-pere, Stanislas, pour lui faire part de l'heureuse naissance d'un Dauphin. La Capitale & les Provinces en furent aussitôt informées; & des couriers extraordinaires la porterent aux Ambassadeurs dans les Cours étrangères. Louis XV étoit chéri de ses peuples, & respecté de tous les voisins. La joie qu'il goûtoit de la naissance d'un fils fut également celle de toute la France & de l'Europe entière. Il fut aussitôt complimenté par les Princes du sang, les Ambassadeurs & les différents Corps de l'Etat, auxquels il ne dissimula point que, depuis son avènement à la Couronne, jamais on ne lui avoit fait compliment qui lui fut si agréable.

On rendit par-tout à Dieu des solennelles actions de grâces. Le Roi assista au *Te Deum* qui fut chanté dans l'Eglise de Paris. La Capitale donna les fêtes les plus brillantes, & fut imitée par toutes les villes du Royaume. Mais le Roi sçachant combien ces appareils de magnificence sont peu propres à consoler le malheureux qui est dans la souffrance, répandit d'abondantes aumônes, & fit élargir grand nombre de prisonniers, dont il acquitta les dettes. A l'exemple du Prince, plusieurs Corps, qui n'avoient pas disposé des sommes qu'ils destinoient aux réjouissances, les employèrent à la délivrance des prisonniers. C'est ainsi, dit l'Auteur de la vie du Dauphin, que la bienfaisance sembloit préparer les voies à cet enfant de bénédiction, & concourir en quelque sorte les premiers instans de sa vie [\*].

En mémoire de cet heureux événement, on fit frapper une médaille, sur laquelle sont représentés

---

[\*] Voyez la vie du Dauphin, Pere de Louis XVI, écrite sur les Mémoires de la Cour, présentée au Roi & à la Famille Royale par l'Abbé Froyart,

le Roi & la Reine. La légende porte : *Lud. XV , Rex Christianiff. Maria Fr. & Nav. Regina. Louis XV , Roi très-Chrétien : Marie Reine de France & de Navarre.* Le revers de la médaille représente la terre assise sur un globe, tenant le Dauphin entre ses bras. La légende porte : *Vota orbis. Les vœux de l'univers. L'exergue : Natales Delphini , IV Septembris MDCCXXIX. Naissance du Dauphin , le 4 Septembre 1729.*

Les Orateurs & les Poètes célébrèrent à l'envie le bonheur de la nation ; & se faisant les interprètes de ses vœux , plutôt que des inclinations de l'enfant que rien ne pouvoit encore manifester , chacun d'eux offroit encore par avance , comme son portrait , celui auquel il lui paroissoit beau qu'il ressembât. On eût pu les appeller alors des flatteurs ; mais l'événement a fait d'eux des prophètes [\*] ; & toutes les vertus qu'ils ont présagées dans le Dauphin , ce Prince les a depuis fidèlement retracées dans sa conduite.

La Reine avoit déjà fait acquitter un vœu qui avoit eu pour objet son heureuse délivrance ; & dès que son état le lui avoit permis , elle étoit venue rendre à Dieu ses actions de grâces dans l'Eglise de Paris. Sa reconnoissance cependant ne fut pas encore satisfaite ; & peu de temps après , elle fit un voyage de dévotion à Notre Dame de Chartres pour consacrer d'une manière spéciale à la Sainte Vierge le jeune Prince , qu'elle regardoit toujours comme un bienfait de sa protection. Ces actes extérieurs de Religion n'étoient point dans la Princesse des représentations & de pures cérémonies. De ferventes prières , de saintes communions & d'abon-

---

[\*] Voyez le recueil des pièces qui parurent à la naissance du Dauphin , 2 vol. in 4°.

dantes aumônes les accompagnoient toujours , en faisoient tout le prix. Et c'est ainsi qu'une grande Reine donnoit aux Dames chrétiennes l'exemple de cette piété simple & sincère trop peu connue de nos jours , quoique si propre à attirer sur une famille les graces & les bénédictions du Ciel.

Le Roi , la Reine , goûtoient pleinement la douce consolation de voir un héritier au trône. Heureux , si la naissance du Dauphin eut resserré de plus en plus les liens d'un si chaste hymen ! mais , hélas ! dès ce temps , d'abominables Séjans , dont les Cours abondent sans cesse , cherchoient à corrompre le cœur du Monarque , à égarer sa droiture , & ce qui imprima une tâche ineffaçable sur la mémoire du Cardinal de Fleury , c'est qu'il fut le premier à céder à leur impulsion.

La Reine possédoit en entier le cœur du Roi : mais enfin le Monarque pouvoit s'en dégoûter ; la multitude d'enfants qu'elle lui avoit donnés , devoit même accélérer ce moment fatal ; & qu'elle révolution à craindre en pareille circonstance ! le vrai moyen d'en prévenir les suites , étoit de l'opérer soi-même ; de mettre dans la couche de Sa Majesté une Syrepe dont on fut sûr ; qui , satisfaite du département des plaisirs , laissât celui de la politique & des affaires à Son Eminence. On fit comprendre cela à la Reine , qui l'insinua au Cardinal , & l'on ourdit en conséquence une trame où se seroit pris Salomon lui-même. D'une part , on gagne le Confesseur de la Reine [\*] : Cet imbécille Béat fit pieusement entendre à S. M. qu'ayant rempli les devoirs de son état en donnant un héritier au trône , & des Princesses pour en être l'édification , elle seroit une chose agréable à Dieu en exerçant désormais la plus

---

[\*] Voyez *Vie Privée* de Louis XV.

excellente des vertus , la chasteté ; en se servant de temps en temps des voluptés charnelles , toujours trop propres à courber l'ame vers la terre , au lieu de l'élever au Ciel , notre véritable patrie.

Sans doute , si *Marie* eut eu pour les plaisirs un attrait bien vif , ces Conseils n'eussent pas produit un grand effet ; mais le peu de tempéramment qu'elle avoit , étoit éteint par la dévotion.

Un jour que Louis XV , la tête chaude de vin , & conséquemment mal disposé à l'amour , s'étoit cependant introduit dans le lit de la Reine , elle se livra trop indiscrettement à son dégoût , & repoussa ses embrassements avec une répugnance affligeante pour l'amour propre du Monarque. Il jura qu'il ne recevrait pas deux fois un pareil affront , & tint parole.

Alors les corrupteurs eurent beau jeu ; il ne leur resta plus qu'à vaincre sa pudeur alarmée d'un changement auquel il n'étoit point habitué , augmentée encore par une timidité qui faisoit l'essence de son caractère.

La Comtesse du Mailly , Dame du Palais de la Reine , fut jugée la plus convenable pour le rôle. Elle étoit à peu près comme veuve , sans enfants , pleine de probité , & dénuée d'ambition ; d'ailleurs amie de la Comtesse de Toulouse , incapable d'abuser de sa place , & de donner le moindre ombrage au Cardinal , ou plutôt à sa maîtresse (\*) ; en outre très-aimante , très-caressante , & pourvue du manège nécessaire pour apprivoiser le moderne Hippolyte.

---

(\*) Fleury avoit pour maîtresse , la Princesse de Savoye-Carignan , c'est-à-dire , en étoit gouverné , déposoit en son sein les secrets de l'Etat , ne décidoit rien que par ses conseils. Cette femme avoit 44 ans ; Fleury étoit presque nonagénaire. Sûrement que les plaisirs du Néstor de la France devoient se réduire à des réminiscences.

Madame de Mailly n'étoit ni jeune , ni belle , ni même jolie. Agée de près de trente-cinq ans , elle n'avoit de remarquable dans le visage que deux grands yeux noirs , assez bien fendus , très-vifs , d'un regard naturellement dur , mais qui , adouci pour le Monarque , ne conservoit que cette hardiesse , indice du tempérament , aiguillon pour provoquer un novice aux combats amoureux. Le son de sa voix dure ne faisoit que confirmer cette annonce , que complétoit encore sa démarche délibérée & lascive. Un tel extérieur , dans la circonstance , étoit infiniment préférable à la gorge la plus appétissante , aux bras les mieux arrondis , à la noblesse , aux graces , à tous les attraits de cent beautés de la Cour. Elle les surpassoit en outre par un talent qui supplée à bien des charmes , par l'art délicat de la toilette qu'elle possédoit au suprême degré , par un goût exquis que ses rivales tâchoient en vain d'imiter. Enfin la nature l'avoit amplement dédommée de ce qu'elle lui avoit refusé du côté de la figure , par les qualités de l'esprit & du cœur. Elle étoit amusante , enjouée , d'une humeur égale , amie sûre , généreuse , compatissante , & cherchant à rendre service. Malheureusement jusques dans son élévation , elle fut obligée d'employer des voies indirectes , ne le pouvant faire par elle-même , sans s'exposer à perdre sa faveur , l'affection des personnes augustes à qui elle la devoit , & sur-tout l'appui du Cardinal de Fleury , qui ne l'avoit préférée qu'à la charge d'un rôle purement passif.

Quand on eut arrangé les conventions , le premier Ministre chargea le Duc de Richelieu de proposer au Roi Madame de Mailly. Ce courtisan fin & séduisant s'étoit insinué dans les bonnes graces de S. M. , & avoit sa confiance. Le Cardinal ne douta pas qu'en faisant changer d'ob-

jet



jet à ses talents , on ne pût l'employer avec autant de succès dans une négociation galante , que dans une négociation politique. En effet , usant de la familiarité que lui donnoit Louis XV , son favori le mit adroitement sur le compte de la Reine , sur le vuide qu'elle laissoit dans son cœur.

Il le fit convenir de la nécessité de remplacer cette passion par une autre; il lui représenta l'amour comme la consolation de tous les hommes , & principalement des grands Princes , obligés de charmer les soucis du trône. Il détermina de la sorte le Roi à une entrevue avec Madame de Mailly ; & malgré l'ardeur que devoit lui donner son âge , malgré la fougue de son tempérament , malgré la longue privation où il avoit vécu depuis sa rupture , elle fut infructueuse. La timidité avoit glacé les sens de Louis , au point que la Comtesse désespérée , se plaignit du peu d'impression qu'elle avoit faite. On eut peine à la déterminer à un second tête-à-tête ; on la prévint qu'il falloit oublier le Monarque pour ne s'occuper que de l'homme. La docilité du Roi à revenir à elle l'encouragea merveilleusement ; persuadée , par cette démarche , qu'il n'étoit question que d'affaillir pour triompher , après les agaceries préliminaires , elle se permit les moyens extrêmes des Courtisanes les plus dévergondées. Ses attouchements furent un talisman si heureux , que l'amant reprenant à l'instant ses droits , se livra à des emportemens d'autant plus violents , qu'il avoit été plus contraint.

Quand cette scène fut finie , Madame de Mailly enchantée , sortit dans le désordre amoureux où elle étoit encore , & se présentant à ses instigateurs , curieux d'apprendre ce qui s'étoit passé , elle ne leur dit autre chose , sinon : *Voyez , de*

grace, comme ce paillard m'a accommodée (\*).

Le premier pas fait, le Roi ne sentit plus rien qui l'inquiétât; il se livra sans remords à ce double adulateur. Cependant les rendez-vous se donnerent encore quelque temps en secret; mais il secoua bientôt cette gêne, & ne fit nul mystère de sa conquête. Les Courtisans s'en entretinrent; la Reine même en fut informée; & au lieu d'essayer sur son époux l'ascendant qu'elle avoit toujours eu pour le rappeler au lit nuptial, elle se contenta d'en gémir aux pieds des autels.

Le Comte de Mailly, qui se soucioit peu de sa femme avant, s'avisa de trouver mauvaise cette infidélité. Pour réponse, il reçut défense d'avoir avec elle aucun commerce matrimonial. Le Marquis de Nelle, père de la favorite, d'une des plus illustres maisons du Royaume, voulut aussi en critiquer la conduite. On jugea que ce n'étoit qu'une tournure pour demander de l'argent, dont il avoit grand besoin, vu le dérangement de ses affaires, & on lui en prodigua pour lui fermer la bouche.

Le personnage le plus embarrassé à jouer son rôle dans le début des amours du Roi, ce fut le Cardinal de Fleury. Afin d'en imposer à la nation, fauteur indirect des dérèglements de son auguste pupille, il poussa l'hypocrisie jusqu'à oser lui faire des remontrances. *Je vous ai abandonné la conduite de mon Royaume*, répondit aigrement S. M., *j'espère que vous me laisserez le maître de la mienne*. Mots qui, malgré leur sécheresse, le comblèrent. Ses émissaires, en le disculpant, divulgèrent dans les cercles la réponse du Roi.

---

(\*) Voyez encore *Vie privée de Louis XV*, d'où ceci est tiré.

On ne scauroit concevoir combien les Parisiens en furent scandalisés. Les peuples en général, & les Français sur-tout, aiment à changer de situation, dans l'espérance d'être mieux. On s'étoit flatté qu'une maîtresse opéreroit quelque révolution : s'appercevant que celle-ci ne servoit qu'à raffermir l'autorité du premier Ministre, ceux qui avoient applaudi à la passion du Roi, ne la regarderent plus d'un même œil. On la fit passer, aux yeux du Public, pour un commerce horrible, qui ne manqueroit pas d'attirer le courroux du ciel sur le Royaume. On fit des vers satyriques, on chanta des chansons licencieuses, où l'on maltraitoit également l'amante & l'amant.

Ce qui excusé le personnage singulier de la première, auquel elle n'étoit pas faite, qu'elle jouoit, sans doute, pour la première fois, c'est qu'il lui étoit inspiré par son cœur ; c'est qu'elle fut toujours plus attachée à la personne qu'au diadème ; c'est qu'elle aimoit véritablement Louis XV ; c'est qu'elle ne demanda jamais aucune grâce, ni pour elle, ni pour ses parents ; c'est qu'elle ne fut en rien à charge à l'Etat ; c'est qu'elle sortit de la Cour aussi pauvre qu'elle y étoit entrée ; c'est qu'à l'exemple de Madame de la Vallière, après ce Royal Amant, elle n'en vit d'autre digne d'elle que Dieu ; c'est enfin qu'elle expia, dans les larmes & les macérations jusqu'à sa mort, le scandale qu'elle avoit donné, le seul crime, toujours grand dans la société, d'avoir souillé la couche nuptiale.

Hélas ! long-temps avant, au comble de la satisfaction, elle ne tarda pas à trouver sa punition dans sa passion même. Elle se repentit plus d'une fois d'avoir ôté au Roi un frein salutaire. Ce Prince qui l'estimoit plus qu'il ne l'aimoit, n'étant contenu par aucune pudeur, donna l'essor à tous ses delirs ; l'inceste ne l'effraya pas.

La favorite avoit pour sœur Madame de Vintimille , mariée depuis peu. Celle-ci , grande aussi , n'avoit par-dessus son aînée , du côté des attraits , que l'éclat de la jeunesse , mais elle avoit encore plus d'esprit , & ne tarda pas à le faire servir à son projet de supplanter Madame de Mailly , & de captiver le Monarque. Tous ceux qui la connoissoient redouterent bientôt son pouvoir. Elle étoit altière , entreprenante , envieuse , vindicative , aimant à gouverner & à se faire craindre , ayant peu d'amis , peu propre à en acquérir , ne pensant qu'à ses intérêts , n'ayant d'autre but que de tirer parti de la foiblesse de son esclave ; & certes elle auroit réussi , si la mort ne l'eût pas arrêtée au commencement de sa carrière. Elle périt en couches , non sans soupçon de poison. Sa perte causa pendant quelques jours des larmes au Roi. Sa sœur qu'il avoit toujours conservée comme pour servir d'entremetteuse à leur commerce , encore secret , y mêla les siennes , & n'en regretta pas moins sa rivale. Celle-ci laissa un fils , aujourd'hui Comte du Luc , la vive image de S. M. qu'elle a toujours tendrement aimé , & appelé à la Cour le *demis-Louis* , pour perpétuer la mémoire de l'anecdote.

Heureusement la sensibilité de Louis XV , dans cet âge où elle est si extrême , étoit déjà émoussée , déjà nulle. Le Roi n'éprouvoit que cette sensation de douleur passagère que nous cause la mort de nos semblables , par le retour secret que nous faisons de nous-mêmes , dont elle nous rappelle le fatal destin. Les plaisirs suspendus reprirent bientôt leur cours ; la chasse , les voyages continuels , dont le Monarque avoit toujours besoin pour se secouer , & plus nécessaires dans la circonstance , firent oublier Madame de Vintimille. La première favorite reprit ses droits ; elle l'accompagnoit par-

tout ; Mademoiselle de Charolois & la Comtesse de Toulouse la secondoient.

La premiere, fille de Madame la Grande Duchesse, & sœur de Monsieur le Duc, sembloit faité, dès sa ieunesse, pour les plaisirs, par sa beauté & ses graces. Elle étoit douée d'une sensibilité extrême qui la tournoit toute entiere du côté de l'amour ; elle avoit eu une foule d'amants, & fait des enfans presque tous les ans & sans beaucoup plus de mystere qu'une fille d'opéra ; cependant pour la forme, on la disoit malade pendant les six semaines ; & toute la Cour, d'accord là-dessus, envoyoit sçavoir de ses nouvelles.

Une fois elle avoit un Suisse peu stylé à ce manège, sans y faire tant de façons, il répondit à ceux qui venoient : *La Princesse se porte aussi bien que son état le permet, & l'enfant aussi.*

Les sœurs de cette Princesse ne se gênoient pas davantage. Mademoiselle de Sens avoit en titre M. de Maulevrier-Langeron, & Mademoiselle de Clermont, M. de Melun.

Mademoiselle de Charolois passoit pour s'être mariée en secret à un Seigneur du premier rang ( M. le Prince de Dombes ), mais dont, par cette étiquette à laquelle sont subordonnés si impérieusement les perionnages les plus augustes, elle n'avoit encore pu obtenir d'en faire hautement son époux.

Cette Princesse étoit intimement liée avec Madame la Comtesse de Toulouse, dont le mariage déclaré autorisoit à reconnoître le sien, à le tolérer au moins, si la politique s'opposoit trop à sa publicité par les suites qu'il pouvoit avoir. La premiere étoit galante, & l'autre dévote, l'une aimoit le tumulte, l'éclat & les fêtes bruyantes, & l'autre, la campagne, la retraite & les plaisirs tran-

quilles. L'intérêt qui forme & entretient tant d'unions, excitoit Mademoiselle de Charolois à conserver l'amitié de la Comtesse, puisqu'elle la mettoit à portée d'obtenir, pour elle & ses créatures, toutes les graces qu'elle demandoit au Roi.

C'étoient ces deux Dames qui avoient imaginé ces soupers divins qu'on faisoit dans des réduits délicieux, accessibles aux seuls confidens, & désignés, par cette raison, sous le nom de *petits appartemens*. Louis XV en fit pratiquer dans ses différens palais. Sans être absolument séparés des appartemens de représentation, il n'y avoit cependant de communication que ce qu'il en falloit nécessairement pour le service. Une porte secrète pratiquée dans la chambre à coucher de S. M. lui donnoit la facilité de s'y rendre en secret, quand elle le jugeoit à propos, avec les convives désignés. Les artistes y avoient épuisé leur art pour la commodité des distributions, l'élégance des ameublements, les recherches les plus fines du luxe & de la galanterie. On en trouve une description allégorique dans les *Anecdotes de Perse*, attribuées au Duc de Nivernois.

» C'étoit (dit l'Historien) un petit temple où l'on célébroit fréquemment des fêtes nocturnes en l'honneur de Bacchus & de Vénus. Le *Sophi* en étoit le grand-prêtre, & *Retima* la grande-prêtresse; le reste de la troupe sacrée étoit composé de femmes aimables & de courtisans galans, dignes d'être initiés à ces mystères. Là, par quantité de libations les plus exquisés, & par différentes hymnes à la gloire de Bacchus, on tâchoit de se le rendre favorable auprès de la Déesse de Cythere, à laquelle ensuite on faisoit, de temps en temps, de précieuses offrandes. Les libations se faisoient avec les vins les plus rares. Les mets les plus recherchés étoient les victimes. Souvent même,



& c'étoit aux jours les plus solennels, ces mets étoient préparés par les mains du grand-prêtre. Comus étoit l'ordonnateur de ces fêtes; Momus y présidoit: il n'étoit permis à aucun esclave d'oser troubler ces augustes cérémonies, ni d'entrer dans l'intérieur du temple, qu'au moment que les prêtres & les prêtresses, comblés enfin des faveurs divines, tomboient dans une extase dont la plénitude prouvoit la grandeur de leur zèle, & annonçoit la présence des Dieux; & l'on fermoit les portes du temple. . . . Il y avoit certains jours de l'année qui n'étoient consacrés qu'au Dieu Bacchus, & dont les honneurs se faisoient pareillement par Comus. Ces jours qu'on peut appeler les *petites fêtes*, étoient ceux où le grand-prêtre admettoit dans le temple *Sévagi*, *Fatmé*, *Zélide*, & quelques autres aux yeux desquels, comme profanes, on ne célébroit que les petits mystères. En effet, loin de mériter d'être du nombre fortuné à qui les fonctions importantes & essentielles du culte étoient confiées, à peine étoient-ils du peu dont on vouloit bien leur faire part. »

On voit, par les détails de ce récit mystérieux, où Louis XV est désigné sous le nom de *Sophi*, & la favorite sous le nom de *Retima*, récit dont tous les Seigneurs encore vivants & participants de ces fêtes, attestent la fidélité, que les *petits appartements* étoient également destinés aux plaisirs de l'amour & à ceux de la table.

On n'admettoit aux premiers que les Courtisans assez corrompus pour être les compagnons des débauches du Monarque, ou assez vils pour en respecter les simples témoins. Les autres comprenoient un cercle plus étendu & plus honnête. M. le Comte & Madame la Comtesse de Toulouse, Mademoiselle de Charolois, appelés par l'Ecrivain hiéroglyphique, *Sévagi*, *Zélide* & *Fatmé*, en

étoient les principaux acteurs. Tout s'y passoit alors dans la décence ; on ne s'y mettoit en point de vin que pour mieux faire naître les bons mots & les saillies , que pour y donner un cours plus libre à ces sarcasmes malins où , sous l'apparence d'une gaieté frivole , les la Trémouille , les d'Ayen , les Maurepas , les Coigny , les Souvré , annonçoient au Roi d'utiles vérités , qui malheureusement étoient perdues.

Quand les Princesses étoient retirées , ou en leur absence , ces orgies devenoient vraiment bacchiques ; Madame de Mailly , digne d'être née un demi-siècle plutôt , qui aimoit le champagne , en avoit inspiré le goût au Roi. On y renouveloit les défis des anciens buveurs : c'étoit à qui mettoit son adversaire sous la table , & après une longue résistance , il falloit que des serviteurs assidés , vinssent enlever également tous les convives , & les vaincus & les vainqueurs.

On doit reprocher à la mémoire de la Comtesse d'avoir entraîné son amant dans ces parties crapuleuses , auxquelles on seroit cependant porté à croire qu'il ne répugnoit pas. On le présume par une autre circonstance de cette description : c'est que Louis XV se plaisoit fort à faire la cuisine , à préparer de petits ragoûts ; genre de divertissement ignoble , sinon condamnable en lui-même , au moins très-facheux , en ce qu'il annonce une ame peu accoutumée à s'occuper d'idées grandes & sublimes , telles que doivent être habituellement celles d'un Souverain.

Le Monarque alloit souvent chasser à Rambouillet , chez le Comte de Toulouse. Cette Thébaïde délicieuse lui plaisoit pour s'y délasser des fatigues d'une Cour importune , d'une grandeur dont le poids l'accabla , dès qu'il put le sentir , pour n'y être plus Monarque. Là régnoit la plus grande

grande familiarité. Nous ne citerons qu'un trait.

Une des Dames, qui étoit enceinte, éprouva tout-à-coup des douleurs préliminaires d'un travail prochain. On envoya chercher en diligence un accoucheur. Le Roi étoit dans la plus grande peine. » Enfin, dit S. M., si l'opération presse, qui s'en chargera ?.. » La Peyronie, premier Chirurgien, répondit : *Sire, ce sera moi, j'ai accouché autrefois.* — Oui, dit Mlle. de Charolois, *mais cet exercice demande de la pratique, vous n'êtes peut-être plus au fait.* — *N'ayez aucune inquiétude, Mademoiselle, reprit-il, un peu piqué du doute injurieux à son amour propre; on n'oublie pas plus à les ôter qu'à les mettre.*

S. A. furieuse rougit, & de peur de laisser échapper son indignation devant le Roi, sortit. L'Esculape sentit l'indécence ou plutôt l'impudence de son propos, &, malgré tout son esprit, étoit fort embarrassé, lorsqu'en jettant ses regards honteux sur le Monarque, il le vit rire : ce qui le rassura. On déterminâ bientôt Mlle. de Sens à en faire autant que Sa Majesté.

Le Cardinal de Fleury étoit sans inquiétude, lorsqu'il sçavoit le Roi au lieu dont nous parlons. Ce fut là qu'on crut découvrir dans Louis XV son goût naissant pour le beau sexe, & que, dans la crainte qu'il ne consultât que ses yeux & son cœur pour élever au rang de favorite une femme jeune & belle, ambitieuse & capable de le gouverner, on estima ne pouvoir mieux faire pour l'intérêt commun, que de déterminer son penchant en faveur de la Comtesse de Mailly, n'ayant aucune des qualités qu'on redoutoit, mais femme sur laquelle on pouvoit compter, & à qui l'on eut soin de faire promettre qu'elle s'en tiendrait aux seuls honneurs du mouchoir, & ne tenteroit rien auprès de son Royal Amant, sans le concours des personnes qu'elle

ſçavoit avoir la confiance & l'eſtime du Prince.

Le temps n'étoit point venu , où les *petits appartemens* devoient être le centre de la politique & des négociations. Cependant la Cour n'étoit pas exempte d'orage & d'intrigues.

Nous allons reprendre le fil des affaires qui occuperent , à ce temps , ſi puiffamment l'Europe , & auxquelles la France prit une ſi ſinguliere part.

## CHAPITRE XV.

**D**eux ans après la paix , Charles VI mourut ſans poſtérité masculine. Il avoit été déclaré Roi d'Eſpagne par ſon pere en 1703 , & fut couronné Empereur en 1711 , ſeizieme & dernier Empereur de la Maïſon d'Autriche , dont la tige masculine fut éteinte en lui , il mourut avec le regret d'avoir perdu tout le fruit des conquêtes du Prince Eugene. A ſa mort , on vit cette épitaphe.

Des ſiers Autrichiens gît ici le dernier ,  
Trop tard pour ſon honneur , trop tôt pour ſa famille ,  
En attendant un héritier ,  
Ce Prince a trouvé l'art de laiſſer à ſa fille  
Un héritage en l'air , des droits ſiugieux ,  
Un Epoux dépouillé du bien de ſes Aïeux ,  
De cent titres brillants la pompeuſe fumée ,  
Sans argent , ſans conſeil , ſans amis , ſans armée.

Charles VI avoit marié , dès 1736 , l'Archiduchefſe Marie-Théreſe , ſa fille ainée , à François III de Lorraine , Grand-Duc de Toſcane. Ce Prince avoit pris des meſures ſi peu capables d'aſſurer l'indivifiſibilité de ſa ſucceſſion , que ſans une modération extrême & peu vraifemblable de la part des Princes qui avoient des droits à faire valoir ſur ſon héritiere , ou qui étoient jaloux de ſa puiffance , il étoit impoſſible de conſerver la paix.

En 1713, l'Empereur Charles VI avoit établi un nouvel ordre de succession dans sa Maison. Afin que cette loi eût plus de force, on lui avoit donné le nom de Pragmatique-Sanction. Elle fut publiée dans les Etats de la Maison d'Autriche en 1714.

Voici comme Charles VI s'explique dans son Ordonnance.

» La succession de tous nos Etats, tant au dehors  
 » qu'au dedans de l'Allemagne, en une masse &  
 » indivisiblement, échoira dorénavant à nos des-  
 » cendants mâles, tant qu'il y en aura aucun; &  
 » au défaut de ceux-ci, aux Archiduchesses nos filles,  
 » toujours suivant l'ordre & droit de primogé-  
 » niture, sans la pouvoir jamais partager. Au dé-  
 » faut de tout héritier légitime de l'un ou de l'autre  
 » sexe descendant de nous, le droit d'héritier  
 » de toutes nos provinces, échoira aux Princesses,  
 » filles de notre frere, l'Empereur Joseph de  
 » glorieuse memoire, & à leurs descendants de l'un  
 » & de l'autre sexe, selon le droit de primogéniture.  
 » Arrivant l'extinction de ces deux lignes,  
 » ce droit héréditaire sera entièrement réservé aux  
 » Princesses, nos sœurs, & à leurs descendants lé-  
 » gitimes de l'un & de l'autre sexe, & successive-  
 » ment à toutes les autres lignes de l'Auguste  
 » Maison, à chacune, selon le droit de primogéniture,  
 » & suivant le rang qui en résultera ». En vertu de cet acte, la Maison de Saxe, au défaut de la postérité de Charles VI, est appelée à la succession Autrichienne, par le mariage de l'Archiduchesse Marie-Josephine, fille aînée de l'Empereur Joseph, avec le Prince Electoral de Saxe, depuis Auguste III, Roi de Pologne. La Maison de Baviere doit succéder à la Maison de Saxe, & elle tient son droit de l'Archiduchesse Marie-Amélie, seconde & dernière fille de l'Empereur Joseph, & femme de l'Empereur Charles VII. De toutes les



sœurs de l'Empereur Charles VI, il n'y en a eu qu'une de mariée; c'est l'Archiduchesse Marie-Anne, Reine de Portugal, qui donne à la Maison de Bragance une expectative sur tous les Etats de la Maison d'Autriche.

Le 19 Août 1719, l'Archiduchesse Marie-Josephine passa à Vienne un acte par lequel elle renonce à tous les droits & à toutes les prétentions qu'elle peut avoir & former sur les Etats de la Maison d'Autriche, soit en vertu de sa naissance, soit en conséquence de quelque loi ou usage que ce puisse être. Elle déclare qu'elle se conforme à l'ordre de la Pragmatique-Sanction. Cet acte fut confirmé à Dresde le 1 Octobre de la même année, par le Prince Frédéric-Auguste, & par le Roi Auguste II, son pere. Le même jour ces deux Princes & l'Archiduchesse firent en commun une nouvelle renonciation pour renouveler & confirmer la premiere.

Le 3 Octobre 1722, l'Archiduchesse Amélie fit à Vienne une renonciation tendant à la même fin que celle de sa sœur aînée. Le 10 Décembre suivant, Maximilien-Emmanuel, Eleveur de Baviere, & son fils Charles-Albert, depuis Empereur, y accederent. Ils signerent en même temps avec l'Archiduchesse Marie-Amélie, un second acte de renonciation confirmatif du premier.

Depuis long-temps Charles VI travailloit à faire garantir la possession indivisible de ses Etats héréditaires, à sa fille aînée, Marie-Thérèse, il espéroit mettre par-là son futur gendre en état de lui succéder à l'Empire; il espéroit que, plus heureux que lui, ce gendre lui donneroit des petits-fils dont renaitroit sa race prête à s'éteindre, & sur la tête duquel se transmettroit la Couronne Impériale, depuis si long-temps annexée à sa Maison. Cette considération n'étoit pas entrée pour peu dans son projet de mettre sur le trône de Pologne



l'Electeur de Saxe , mari d'une de ses nieces , qui , pour prix de ce secours , avoit signé le fameux acte de succession , appelé la *Sanction-Pragmatique-Caroline*. Il avoit la garantie de l'Angleterre , de la Hollande , de la Russie , du Dannemarc & des Etats de l'Empire ; il en fit un des articles préliminaires de la paix de 1735 , & la France y accéda ; dernier coup de politique dont il se félicitoit , comme rendant désormais ses dispositions certaines & inattaquables. On verra dans la suite qu'il se trompa. Le Prince Eugene avoit mieux vu les choses , en lui disant , peu de temps avant de mourir , *qu'il falloit avoir deux cents mille soldats , & point de garantie*.

Si la mort du Roi de Pologne , Auguste II , avoit causé de grands mouvements , celle de Charles VI , dernier Prince de la Maison d'Autriche devoit , dit Voltaire , entraîner bien d'autres révolutions. L'héritage de cette Maison sembloit surtout devoir être déchiré.

Marie-Thérèse , fille aînée de Charles VI , se fondeoit sur le droit naturel qui l'appelloit à la possession des biens de son pere , & sur la garantie de presque toutes les puissances.

Charles-Albert , Electeur de Bavière , demandoit la succession , en vertu d'un testament de l'Empereur Ferdinand , frere de Charles V.

Auguste III , Roi de Pologne , Electeur de Saxe , alléguoit des droits plus récents , ceux de sa femme même , fille aînée de l'Empereur Joseph , frere aîné de Charles VI.

Le Roi d'Espagne étendoit ses prétentions sur tous les Etats de la Maison d'Autriche , en remontant à la femme de Philippe II , fille de l'Empereur Maximilien II. Philippe V descendoit de cette Princeesse par les femmes.

Louis XV auroit pu prétendre à cette succes-

sion , à d'aussi justes titres que personne , puisqu'il descendoit en droite ligne de la branche aînée masculine d'Autriche , par la femme de Louis XIII & par celle de Louis XIV ; mais il lui convenoit plus d'être arbitre & protecteur que concurrent ; car il pouvoit alors décider de cette succession & de l'Empire , de concert avec la moitié de l'Europe ; mais s'il y eût prétendu , il auroit eu l'Europe à combattre. Cette cause de tant de têtes couronnées fut plaidée dans tout le monde chrétien , par des mémoires publics ; tous les Princes , tous les particuliers y prenoient intérêt ; on s'attendoit à une guerre universelle : mais ce qui confondit la politique humaine , c'est que l'orage commença d'un côté où personne n'avoit tourné les yeux. Le Roi de Prusse , en entrant à main armée dans la Silésie , pour faire revivre d'anciens droits qu'il prétendoit avoir sur cette Province , sonna le tocsin , décida l'Europe incertaine , & rendit inévitable , une guerre qui étoit encore douteuse.

Frédéric III n'étoit monté sur le trône que depuis quelques mois , & il succédoit à un Prince qui , pendant tout son regne , n'avoit été occupé que du soin de peupler ses provinces , d'amasser de grandes richesses par une extrême économie , & sur-tout de former une armée nombreuse & sçavamment disciplinée. Telle avoit été la politique de Frédéric II , que son fils , qui ne possédoit encore que les anciens domaines de sa maison , se trouva entre les mains des forces supérieures à celles des Puissances les plus considérables. En effet , tandis que toutes étoient accablées de dettes , & ne trouvoient qu'à peine , dans leurs revenus ordinaires , de quoi subvenir à leurs dépenses indispensables , & négligeoient des troupes médiocrement disciplinées ; le Roi de Prusse avoit un

trésor de quatre-vingt millions , & un trésor encore plus précieux , son éloignement pour le luxe , & une administration accoutumée à faire beaucoup de choses avec peu d'argent , & cent mille hommes qui , sans avoir fait la guerre , pouvoient défer les armées les mieux aguerries & les plus nombreuses.

Toute cette grandeur , formée dans le silence par l'industrie d'un Prince , & non par les loix d'un gouvernement invariable , se seroit évanouie sans qu'on s'en fût apperçu , si Frédéric ne fût né avec des talents supérieurs , qu'une éducation mâle & sévère , & même des disgraces avoient développés & étendus. Il est difficile d'être Prince , de pouvoir se faire redouter de ses voisins , & de ne pas être ambitieux. Frédéric crut qu'il lui étoit inutile d'être fort , si ces forces ne lui servoient pas à le rendre plus puissant. Sans avoir recherché aucun allié , sans avoir traité avec aucune Puissance , il entra en Silésie à la tête de trente mille hommes , un mois après la mort de l'Empereur. Faisant à la fois le double rôle d'ami & d'ennemi de la Cour de Vienne , il proteste qu'il en défendra les intérêts avec chaleur , tandis qu'il s'empare d'une de ses plus riches Provinces : d'une main il donne le signal de la guerre , & de l'autre il offre & son argent & ses troupes.

Par cette conduite , le Roi de Prusse se rendit , en quelque sorte , le centre & l'arbitre de toutes les négociations qui commençoient à agiter l'Europe. Plus il faisoit d'offres de services à la Reine de Hongrie , en lui présentant la paix , & lui faisant la guerre , plus il attiroit à lui les Princes qui vouloient la dépouiller. Par une suite de la position avantageuse qu'il avoit eu l'art de prendre , il profitoit également de la crainte & de l'ambition de toutes les Puissances & toutes leurs dé-

marches lui étoient également utiles : il étoit sûr de faire son accommodement avec la Cour de Vienne en gardant ses conquêtes, ou d'avoir des alliés qui le seconderoient.

La Reine de Hongrie, trop éclairée pour espérer d'obtenir la paix par l'abandon de la Silésie, craignit qu'on ne crût qu'il suffisoit de l'intimider pour la forcer à faire de nouveaux sacrifices. A la suite des demandes du Roi de Prusse, elle prévoyoit déjà celles que feroient le Roi de Pologne, l'Electeur de Saxe, la Maison de Baviere & la Cour de Madrid. Elle rejetta les unes pour n'être pas obligée d'accorder les autres; & se flattant d'imposer par cette fermeté au Cardinal de Fleury qui vouloit la paix, parce qu'il craignoit la guerre, elle compta de réduire ensuite, sans peine, la Cour de Berlin, qu'en n'étoit pas encore accoutumée à redouter. Cette conduite la plus sage que pût tenir la Cour de Vienne, ne fit que prêter des forces à des personnes puissantes qui avoient une influence considérable dans le Conseil de France, & qui vouloient la guerre pour consommer, disoient-elles, l'ouvrage commencé, par le Cardinal de Richelieu, de l'abaissement de la Maison d'Autriche. Elles ébranlerent le principal Ministre, en lui prouvant qu'il se flattoit en vain d'obtenir par des négociations, ce que le Roi de Prusse ne pouvoit obtenir par les armes; enfin il paroissoit trop aisé d'accabler la Reine de Hongrie, ou plutôt de lui faire la loi.

La France, l'Espagne, la Baviere, la Saxe s'émuvoient pour faire un Empereur. La Baviere pressoit la France de lui procurer au moins une partie du partage de la succession Autrichienne. L'Electeur réclamoit tous ces héritages par ses écrits; mais il n'osoit les demander tous entiers par ses Ministres. Cependant, Marie-Thérèse s'étoit

mise en possession de tous les domaines qu'avoit laissés son pere; elle avoit reçu les hommages des Etats d'Autriche à Vienne le 7 Novembre 1740. Les provinces d'Italie, la Bohême, lui firent leurs sermens par leurs Députés: elle gagna sur-tout l'esprit des Hongrois en se soumettant à prêter l'ancien serment du Roi André II, fait l'an 1222. *Si moi ou quelques-uns de mes Successeurs, en quel-  
quc temps que ce soit, veut enfreindre vos privi-  
lèges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette  
promesse, à vous & à vos descendans de vous  
défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.*

Une démarche aussi prudente rendit Marie-Thérèse extrêmement chère aux Hongrois. Ce peuple qui, tant que la Maison d'Autriche voulut appesantir le joug sur sa tête, essaya de le secouer, embrassa celui de l'héritière de Charles VI; & après deux cents ans de séditions, de haines & de guerres civiles, passa tout d'un coup à l'adoration, comme l'observe Voltaire, dès qu'il eut recouvré, de son Roi, l'ombre de sa liberté. Les Hongrois donnent toujours le titre de Roi à leur Reine. Jamais Princesse en effet, comme le remarque encore le même Ecrivain, n'avoit mieux mérité ce titre que Marie-Thérèse. Elle ne fut couronnée à Presbourg que quelques mois après, le 24 Juin 1741. Elle n'en fut pas moins Souveraine; elle l'étoit déjà de tous les cœurs, par une affabilité populaire que ses ancêtres avoient rarement exercée; elle bannit cette étiquette & cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux, sans le rendre plus respectable.

Le premier soin de Marie-Thérèse fut d'assurer au Grand Duc de Toscane, son époux, le partage de toutes ses Couronnes sous le nom de *Co-Régent*, sans perdre en rien sa Souveraineté, & sans enfreindre la Pragmatique-Sanction: elle se flattoit dans

ces premiers moments que les dignités dont elle ornoit ce Prince, lui prépareroient la Couronne Impériale; mais cette Princesse n'avoit point d'argent, & ses troupes très-diminuées, étoient dispersées dans ses vastes Etats.

Le Général Autrichien, Nieuberg, avoit volé, avec environ vingt-quatre mille hommes, au secours de la Silésie, déjà envahie. Il mit le Roi de Prusse dans la nécessité de donner bataille à Moltitz, près de la rivière de Neiss, Frédéric la gagna: & cet événement devint le signal d'un embrasement universel.

## CHAPITRE XVI.

LE Roi de Prusse n'étoit monté sur le trône que le 31 Mai 1740. Il avoit envoyé aussitôt le Marquis de Camas faire part au Roi de son avènement au trône. Les Marquis de Beauveau, envoyé par le Roi de France à Berlin, pour complimenter le nouveau Monarque, ne sut, quand il vit les premiers mouvements des troupes de Prusse, si elles étoient destinées contre la France ou contre l'Autriche. Le Roi de Prusse lui dit en partant *je vais, je crois, jouer votre jeu; si les as me viennent, nous partagerons.*

Fleury avoit quatre-vingt-cinq ans: il ne vouloit commettre ni la France, ni sa vieillesse, ni sa réputation d'équité à une guerre nouvelle. Il étoit retenu par le scrupule que lui inspiroit la Pragmatique Sanction, signée n'aguere & authentiquement garantie. Mais il étoit entouré de gens avides de la guerre & qui l'y portotent. On disoit: *le Cardinal de Richelieu abaisse la Maison d'Autriche; le Cardinal de Fleury en fera, s'il veut, une nouvelle. Ces*



propos furent rendus à la veille Eminence, & son amour propre en fut vivement flatté.

Dans ce temps se trouvoient malheureusement à la Cour deux ambitieux, le Comte, depuis Maréchal Duc de Belle-Isle, & son frere le Chevalier, petits-fils du fameux Fouquet. Sans avoir ni l'un ni l'autre aucune influence dans les affaires, ni encore aucun accès auprès du Roi, ni aucun pouvoir sur l'esprit du Cardinal de Fleury, ils parvinrent pourtant à entraîner dans leurs projets le vieux Nestor, & à plonger la France dans des dévastres.

Le Comte avoit de l'esprit, des connoissances, & sans avoir fait de grande choses, il jouissoit d'une grande réputation. Il n'avoit encore été ni Ministre, ni Général, & passoit pourtant pour l'homme le plus capable de conduire un Etat & une armée: mais une santé très-foible détruisoit souvent en lui le fruit de tant de talents. Toujours en action, toujours plein de projets, son corps ploioit sous le efforts de son ame; on chérissoit en lui la politesse d'un Courtisan aimable, & la franchise apparente d'un Soldat. Il persuadoit sans s'exprimer avec éloquence, parce qu'il paroissoit toujours persuadé.

Son frere le Chevalier de Belle-Isle avoit la même ambition, les mêmes vues, mais encore plus approfondies, parce qu'une santé plus robuste lui permettoit un travail plus infatigable. Son air plus sombre étoit moins engageant; mais il subjugoit, lorsque son frere insinuoit, Son éloquence ressembloit à son courage; on y sentoit, sous un air froid & profondément occupé, quelque chose de violent; il étoit capable de tout imaginer, de tout arranger, & de tout faire.

Ces deux hommes étroitement unis, plus encore par la conformité des idées que par le sang, entreprirent donc de changer la face de l'Europe. Le

Cardinal combattit, il donna même au Roi son avis par écrit, & cet avis étoit contre l'entreprise. On croyoit qu'il se retireroit alors; sa carrière eût été glorieuse, mais, comme dit Voltaire, il n'eut pas la force de renoncer au Ministère, & de vivre avec lui-même sur le bord de son tombeau.

Les deux freres Belle-Isle avoient mis sur le tapis un grand projet. Il consistoit non seulement à procurer la Couronne Impériale à l'Electeur de Baviere, en gagnant quelques-uns des principaux Electeurs, & en intimidant les autres, mais encore à porter un coup mortel à la Maison d'Autriche, en lui enlevant les plus beaux Etats, pour en faire un établissement au protégé de la France, jusques-là trop peu puissant pour une pareille dignité. Le succès, suivant l'opinion des Belle-Isle, étoit infaillible, si l'on envoyoit à la Diète de Francfort un Négociateur adroit, au fait des différens caracteres des Electeurs, capable de manier leur esprit, & assez instruit des affaires de l'Allemagne pour leur faire sentir que la France, en renonçant elle-même à ses pretentions, n'avoit d'autre vue que de veiller aux intérêts du Corps Germanique, & d'en assurer l'équilibre, la liberté & le repos.

Le Comte de Belle-Isle & son frere arrangerent tout, & la vieille Eminence présida à une entreprise qu'il désapprouvoit.

Tout sembla d'abord favorable. Le Comte fut envoyé à Francfort, au camp du Roi de Prusse & à Dresde, pour concerter ces vastes projets que le concours de tant de Princes sembloit rendre infailibles. Il fut d'accord de tout avec le Roi de Prusse & le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Il négocioit dans toute l'Allemagne: il étoit l'ame du parti qui devoit procurer l'Empire & des Couronnes héréditaires à un Prince qui pouvoit peu par lui-même. La France donnoit à la fois à l'Electeur de

Bavière, de l'argent, des alliés, des suffrages & des armées. Le Roi en lui envoyant l'armée qu'il lui avoit promise, créa par Lettres-patentes son Lieutenant-Général celui qu'il alloit faire Empereur d'Allemagne.

Entretenons-nous un instant de la brillante légation du Comte de Belle-Isle. Suivant ses insinuations, il fut d'abord nommé Ambassadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire du Roi à la Diète de Francfort, pour l'élection d'un Empereur, & auprès de tous les Princes de l'Empire. Il répondit parfaitement à l'idée qu'il avoit donnée de lui comme négociateur; il commença par en imposer à la Diète avec une grande représentation.

Pour donner une idée de la dépense de cette Ambassade, il suffira de dire qu'il partoît toutes les semaines deux voitures de provisions pour Francfort sur le Mein, où elles arrivoient en très-peu de jours, au moyen des relais disposés de distance en distance sur la route; ce qui dura près d'un an, que le Comte séjourna dans cette capitale. Comme les Allemands aiment beaucoup la table, il avoit fait entendre au Cardinal, que ce luxe comestible étoit un des moyens les plus essentiels pour leur plaire;

L'Assemblée de Francfort pour donner un Successeur à l'Empire, après la mort de Charles VI, a été des plus somptueuses & des plus brillantes, portoient les Bulletins d'alors: M. de Belle-Isle, Ambassadeur de France, a fait avec grandeur les honneurs de la Nation: il n'a rien épargné, parce que toute la dépense se faisoit de la bourse du Roi: mais comme sa suite nombreuse étoit marchandise mêlée, quelque malin adressa ces vers au Cardinal de Fleury.

Grand Cardinal, la voix publique  
Vers la Nation Germanique  
Nomme avec vous, pour notre Ambassadeur;

Ce Citoyen, cet homme unique,  
 Ce grand guerrier, ce sage politique  
 Dont le choix vous fait tant d'honneur :  
 Mais, Monseigneur, s'il vous plait, sur quel titre,  
 Faites-vous partir avec lui  
 Tous ces Messieurs, ces sortes de Ministres,  
 Qui par vous nommés aujourd'hui,  
 De l'Empire Romain, se croient les arbitres ?  
 Sont-ce des espions ? Sont-ce des assistans ?  
 Est-ce un Conseil représentant la France ?  
 On bien des gens, sans conséquence,  
 Qui s'en vont divertir l'Empire à nos dépens ?  
 N'en déplaît à votre Eminence,  
 L'Ambassadeur eût mieux choisi ses gens ;  
 Des Français il eût pris l'élite :  
 Il s'y connoit, vous en eût répondu :  
 Au lieu que tout est confondu :  
 Car franchement ces volontaires  
 Ne sont qu'un surcroit d'embarras  
 Pour Belle-Isle & ses affaires.  
 Ils servent aussi bien à Paris que là bas :  
 Qu'il vous plaise au moins munir d'une marotte  
 Chaque sujet de ce détachement,  
 Pour représenter dûement  
 L'auguste Corps de la calotte,  
 Comme Envoyés du Régiment !

Belle-Isle sembloit être à Francfort plutôt un des premiers Electeurs qu'un Ambassadeur. Il jouissoit d'honneurs incroyables : l'Archevêque de Mayence qui préside à l'élection, lui donnoit la main dans son Palais, & le Plénipotentiaire ne donnoit la main chez lui qu'aux seuls Electeurs. Il prenoit le pas sur tous les autres Princes. Les pleins-pouvoirs furent remis en langue Française à la Chancellerie Allemande, qui, jusques là avoit toujours exigé que ces pieces fussent présentées en *Latin*, comme étant la langue du Gouvernement qui prend le titre d'*Empire Romain*. En un mot, Belle-Isle parloit, agissoit en Représentant d'un Monarque qui alloit donner la Couronne Impériale. Charles-Albert, Electeur de Baviere, fut élu le 4 Janvier 1742, de la maniere la plus tranquille & la plus solennelle,

L'élection & le couronnement de Charles VII, effacerent l'élection & le couronnement de Charles VI, & même de François I. Le luxe fut porté à son comble. Il fallut, ( ne pouvant élever les portes ) depaver les rues, & creuser au dessous, pour pouvoir faire passer les carosses, tant ils étoient élevés. La différence qu'il y eut de Charles VII, à François I, c'est que la joie & les *vivat*, au couronnement du premier, étoient forcés & peu fréquents, au lieu que les *vivat* du dernier partoient du cœur, & la joie étoit universelle. Si Charles VII n'eut pas été élu par la brigue & la cabale de la France, il eût été généralement aimé, parcequ'il étoit bon.

Tout cria dans la suite contre Belle-Isle, tant Français qu'Allemands, quoique, dans le fond, ce Plénipotentiaire n'eût fait que suivre les ordres de son Roi qui l'avoit envoyé en Allemagne pour brouiller les cartes, & y eût réussi. On voit la preuve du mécontentement général par cette épigramme.

Belle-Isle, engagé suborneur,  
A voulu faire un Empereur,  
Après avoir détruit l'armée (\*)  
Il revient pour notre malheur,  
De son Eminence allarmée  
Encore corrompre le cœur.  
Ma foi, notre bon Cardinal,  
Votre Fouquet nous met à mal,  
Avec son projet chimérique  
Il nous faut donc mourir de faim ?  
Mettez ce fatal Empirique  
A la Bastille, & dès demain,

Malgré les mauvaises langues, on doit à la justice de Belle-Isle de convenir que, si l'on ne vit pas l'heureuse réussite de ses projets, ce ne fut pas

---

(\*) On verra ci-après ce que l'épigrammiste veut dire.

tout-à-fait sa faute. Belle-Isle & son frere le Chevalier avoient toujours présenté la partie militaire de leurs plans comme un coup de main, dont la promptitude devoit faire le succès ; pour le quel conséquemment il ne falloit épargner ni hommes ni argent. Ils avoient proposé qu'une armée de cinquante mille français passât le Rhin avant le mois de Juin & se portât sur le Danube ; qu'il y eût au moins vingt mille hommes de cavalerie. Outre les 50000 mille Français, les Belle-Isle supposoient que le futur Empereur auroit une armée au moins aussi forte, combinée avec celle de ses alliés ; & toutes ces troupes devant se lever & s'entretenir avec les subsides de la France, c'étoit à peu près comme si l'on eût envoyé cent mille hommes, indépendamment des quarante mille à entretenir sur le Bas-Rhin.

Le Cardinal, dont les vues étoient trop courtes pour un projet aussi vaste, se conduisit avec le Maréchal, comme dit un Ecrivain, ainsi qu'un propriétaire mesquin à l'égard du devis d'un superbe bâtiment qu'on lui offriroit, acceptant provisoirement, flatté de la beauté du plan, mais se promettant bien intérieurement de réduire les dépenses exagérées ; tandis qu'il faudroit au contraire, que pour n'être point trompé dans son calcul, il les supposât encore plus considérables. Son Excellence effrayée donc des 140,000 hommes & des frais qu'ils entraîneroient, se réserva d'opérer les retranchements que lui dicteroit son économie. Il déclara au Comte en partant qu'il ne changeroit rien à l'armée d'observation, mais qu'il ne porteroit la première qu'à quarante mille hommes.

Le Comte de Belle-Isle fit en vain les représentations les plus fortes : il se tuoit de dire qu'il valoit mieux ne rien faire que de faire à moitié ; que n'envoyant pas les forces suffisantes à la fois, on laisseroit le temps



à l'ennemi de se reconnoître , de se défendre & de s'opposer à des conquêtes devenues plus difficiles : en vain il osa dire que ce seroit compromettre la gloire du Roi & l'honneur de la nation , il ne put rien obtenir. Il étoit trop avancé pour reculer ; il fut obligé de suivre sa destination , en prévoyant à regret qu'il échoueroit. Cependant il ne s'abandonna pas à lui-même ; il résolut de suppléer aux secours qui lui manquoient , par les ressources de son esprit & de ses intrigues. Il étoit d'autant plus nécessaire à déployer toute son énergie , qu'il sentoit qu'en cas de mauvaise issue , le blâme retomberoit en entier sur lui. Un événement , au surplus prochain , suivant les apparences , pouvoit le tirer d'affaire. Le Cardinal devoit terminer sa carrière avant la fin de cette guerre nouvelle. Il trouveroit peut-être plus de facilité sous un autre Ministre , du moins il pourroit alors révéler la lésinerie de ce dernier , & se rejeter sur sa fausse & pitoyable politique.

Le traité que la France avoit signé à Breslau , le 5 Juin 1741 , avec le Roi de Prusse , avoit fixé les idées jusqu'alors flottantes de la plupart des Princes. Après les articles ordinaires dans ces sortes d'alliances , elle garantissoit la possession de la Basse Silésie à la cour de Berlin , & s'obligeoit à la fois d'envoyer à l'Electeur de Baviere , les secours nécessaires pour soutenir ses droits sur la succession Autrichienne , & d'occuper la Russie chez elle , en portant la Suède à lui déclarer la guerre. Le Roi de Prusse de son côté promettoit de donner sa voix au même Electeur pour l'élever sur le trône de l'Empire. Ces deux Princes traitoient séparément & d'une manière plus détaillée , au sujet des conquêtes que l'un avoit déjà faites , & que l'autre méditoit ; & , en se garantissant , sous la protection de la France , la Bohême & la Silésie , mirent le

dernier sceau à la ligue formée contre la cour de Vienne.

Nous allons voir de quelle maniere commencerent les hostilités ; à quelles extrémités la Reine de Hongrie se vit réduite , & comment la Providence lui suscita des défenseurs , & rétablit ses affaires ; comment enfin deux grandes & belles armées Françaises trouverent leur ruine en Bohême & en Baviere.

## CHAPITRE XVII.

¶ Andis que les Provinces-Unies , intimidées par l'armée Francoise qui étoit sur le Bas-Rhin , n'osoient remplir leurs engagements à l'égard de la Pragmatique Sanction , & que le Roi d'Angleterre s'engagea en qualité d'Electeur de Hanovre , de ne troubler aucun des amis de la France , dans la poursuite de leurs droits ; l'Electeur de Baviere , après s'être emparé de Passau le 31 Août 1741 , entra sur les terres de la Maison d'Autriche.

La Reine de Hongrie , abandonnée des ses deux fideles alliés , & ne pouvant rien espérer de la Russie où le Gouvernement incertain n'annonçoit que des révolutions , (\*) sembloit devoir succomber promptement sous le nombre & les forces de ses

(\*) L'Impératrice , *Anne-Iwanowna* mourut le 27 Octobre 1740. Elle avoit établi (a) par son testament une sorte de Gouvernement contraire aux intérêts de trop de person-

[a] Ce ne fut pas , à ce que prétendent certains Historiens , cette Princesse , mais son Ministre qui se nomma lui-même dans son testament tuteur du jeune Successeur. Ce testament peut servir de pendant à celui de Charles II , Roi d'Espagne , dans lequel le Cardinal Portocarrero établit le Duc d'Anjou , successeur de sa Majesté Catholique.

ennemis; mais leur confiance indiscrete la servit futillement. Quoiqu'ils n'eussent pris aucune des mesures nécessaires pour mettre cette Princesse dans l'impuissance de se défendre, ils comptoient qu'elle alloit leur demmander une paix dont les conditions auroient été aussi fâcheuses pour elle, que la guerre la plus malheureuse. Elle opposa par nécessité son désespoir à leur imprudence; & quand la fortune commença à lui être favorable, les personnes qui avoient voulu la guerre en France, avoient si peu compris la nature de leur entreprise & des

nes pour être durable. La confiance entiere dont cette Princesse honora pendant tout son règne le Duc de Curlande, son favori, Jean-Ernest Comte de Biren, avoit déjà fait plusieurs mécontents à la Cour. La dernière preuve d'attachement qu'elle lui donna en l'établissant Régent de Russie pendant la longue minorité du successeur qu'elle avoit choisi, acheva de soulever les Russes; les uns se plaignoient qu'un enfant encore au berceau, & qui n'avoit de droit à l'Empire que par sa mere, la Duchesse de Brunswick-Bevern, lui eut été préféré; les autres murmuroient contre l'injustice faite à la Princesse Elisabeth-Petrowna, fille de Pierre I, & qui étoit appelée au trône par le testament de l'Impératrice Catherine la mere. Soit que les ennemis du Duc de Curlandé fussent dévoués à la Duchesse de Bevern, soit qu'ils fussent attachés à la Princesse Elisabeth, ils se réunirent dans le dessein de rendre odieux le Gouvernement présent.

Le Duc de Curlande fut arrêté & relégué avec toute sa famille dans le déserts de Sibérie, & la Régence passa entre les mains de la Duchesse de Brunswick-Bevern. Ce ne fut là que le prélude d'une révolution encore plus considérable que devoit éprouver le Gouvernement de Russie. Il se formoit un parti pour porter sur le trône la fille de Pierre le Grand. Cette entreprise conçue, méditée & exécutée le 5 Décembre 1741, avec autant de courage que de prudence, eut le succès désiré. Le jeune Empereur Iwan, la Régente, son mari & leurs Ministres, furent arrêtés; & Elisabeth-Petrouwna, proclamée par la Garde, reçut les hommages & le serment de fidélité de tous les ordres de l'Etat.]

moyens propres à la faire réussir, qu'elles accusèrent ouvertement le Cardinal de Fleury de ne leur avoir donné pour l'exécuter, que la moitié des forces qu'elle avoient demandées. Il y a cependant toute apparence qu'une armée plus nombreuse, n'auroit pas eu des succès plus heureux. Les forces que commandoit l'Electeur de Baviere auroient suffi, si au lieu d'entrer en Bohême, après la prise de Passau, ce Prince, moins impatient de se faire couronner à Prague, fut allé faire le siege de Vienne même. La terreur y étoit déjà. Il falloit poursuivre la Reine de Hongrie jusqu'à Presbourg, où elle auroit été obligée de capituler. La guerre d'invasion a ses loix particulières, dès qu'elle traîne en longueur, elle est nécessairement malheureuse : c'est le sort de la capitale qui doit décider de celui des provinces.

Pendant que le Maréchal de Belle-Isle occupé de l'élection de l'Empereur, & de quelques négociations aussi faciles qu'inutiles; commandoit de Francfort les opérations de la Bohême, l'armée sans chef réel, & distribuée soit pour subsister, soit pour couvrir une plus grande étendue de pays, en différents corps incapables de se secourir mutuellement, étoit foible par-tout, & ne pouvoit se défendre nulle part. Les Autrichiens profiterent de cette disposition extraordinaire; & la veille que l'Electeur de Baviere fut élu Empereur, ils forcerent dix mille François d'évacuer Lintz, ens'engageant, par leur capitulation, à ne porter les armes d'un an contre la Cour de Vienne.

Si les Généraux qui commandoient les armées Françaises eussent eu ensemble plus d'intelligence, s'ils eussent suivi à la lettre les ordres du Roi; l'Empereur Charles VII, s'en fut mieux trouvé, & la Reine de Hongrie plus mal. On peut dire que cette infortunée Princesse eut alors autant d'o-

bligation à la faute des ses ennemis, qu'elle en dût avoir par la fuite au secours de ses amis.

La guerre avoit très-mal commencé pour la Reine, & si l'ennemi eût poursuivi sa marche à Vienne, tout étoit perdu. On change d'avis : on laisse là la capitale de l'Autriche : On marche en Bohême. . .

La faute de ce coup de parti fut celle de M. de Ségur qui s'étoit jetté dans Lintz, mauvaise place & sans défense. Le Général Kewenhuller le suit, le bloque, & il ne tenoit qu'à lui de le prendre prisonnier avec tout son monde. Mais il eût fallu prendre quelques jours, & le temps étoit précieux. Kewenhuller offre en apparence une honorable capitulation, qui est de sortir de Lintz avec tous les honneurs militaires, sous la condition de ne porter les armes contre la Reine de Hongrie, d'une année.

Les Français l'acceptent, & la Bavière se trouve dégarnie de troupes, & les Autrichiens poussent jusqu'à Munich, & cela par la faute de M. de Ségur. On lui fit d'abord ces vers :

Aux écoliers on met culotte bas  
Quand l'ignorance est leur partage,  
Et sans égard de qualité ni d'âge,  
Les verges ne s'épargnent pas.  
Témoin le dévot Saint Ignace,  
Qui ne sçachant pas sa leçon,  
L'on fit mettre bas le calçon,  
Et à son cu on ne fit nulle grace.  
Cela fut un remède fûr  
Qui le guérit de l'ignorance.  
Cela seroit un bien pour la France  
Qu'on en fit autant à Ségur.

Les Français avoient mal fait la guerre, parce qu'ils n'avoient point de Général, & afin de réparer cette faute, on envoya le Maréchal de Broglie en Allemagne, pour y commander conjointement

avec le Maréchal de Belle-Isle. On se souvient encore des funestes divisions qui regnerent entr'eux, & les Français furent malheureux par-tout parce-qu'ils eurent deux Généraux. L'un plus entreprenant & plus hardi dans ses opérations, prétendoit cependant qu'après avoir mal commencé la guerre, le seul parti raisonnable étoit d'évacuer la Bohême, & de ramener l'armée en France. L'autre plus précautionné dans toutes ses démarches, étoit moins tranchant à la guerre qu'en politique. Il trouvoit beau, pour ne pas convenir de ses fautes, de conserver Prague à force de travaux, sans songer qu'il regarderoit enfin comme un grand avantage d'en pouvoir retirer les restes d'une armée aux abois. De quelle utilité pouvoit être pour les Français une guerre défensive en Bohême? S'il est inutile de conquérir des Provinces qu'on ne peut conserver, n'est-il moins de faire des efforts pour s'y maintenir?

Jamais les armées de France n'avoient fait de si malheureuses campagnes que celles qu'ils faisoient en Baviere & en Bohême. Les Français étoient alliés des Bavaurois, & on ne les voyoit que bien rarement ensemble, & souvent les Français laissoient battre leurs bons amis qu'ils pouvoient secourir: ce qui donnoit matiere à bien des chansons. En voici une, sur l'air : *mes amis en veulent pour rire.*

Ah ! que la victoire est belle !  
Renommée, hausse ta voix !  
Raconte-nous les exploits  
De Bröglio & sa sequelle !  
Noailles y aura sa part,  
La gloire au combat l'appelle ;  
Noailles y aura sa part,  
Quoiqu'arrivé un peu tard.

Commence par la *Séguarde*,  
Ou le triomphe de Lintz,  
Suivi de celui de Thin  
Et de toute la Bavierade.



Qu'ils sont beaux ! ah ! qu'ils sont grands !  
 Qu'en dis-tu ? cher camarade !  
 Qu'ils sont beaux ! ah ! qu'ils sont grands ;  
 Honneur à le urs descendants !

Voilà Grammons qui s'avance ,  
 Et qui passe le ruisseau :  
 Ah ! que mon projet est beau ,  
 J'ai l'Anglais en ma puissance :  
 Je mérite assurément ,  
 D'être Maréchal de France ;  
 Je mérite assurément  
 D'être Maréchal-ferrant.

Craignant *bis* pour sa culotte  
 Broglie repasse le Rhin ;  
 Noailles passe le Mein ,  
 A Dettingue on le pelote :  
 Ils méritent assurément ,  
 Un brevet de la calote ;  
 Ils méritent assurément  
 D'avoir place au Régiment.

Qui eût jamais cru que la Reine de Hongrie  
 attaquée à la fois par les François, les Bavares,  
 les Saxons & les Prussiens, eût jamais pu résister à  
 ce nombre d'ennemis ? c'est pourtant ce qu'elle fit  
 Elle plia au commencement, mais elle se releva en-  
 suite avec éclat.

Sa première perte fut Prague : & si jamais Saint  
 avoit belle occasion de servir ses dévots, c'étoit  
 bien *St. Jean-Népomucène*, qui ne donna aucun  
 signe de vie, non plus que *St. Jacques-de-Com-  
 postelle*, lorsque les Anglais brûlèrent les gallions  
 à sa barbe. Ce qui donna lieu à cette chanson, sur  
 l'air, *je ne suis ni Roi ni Prince*.

Monsieur Saint Jean-Népomucène,  
 Avons-nous envain pris la peine  
 De te rendre l'honneur divin !  
 Grand Saint ! il y va de ta gloire  
 Que les sectateurs de Calvin  
 Sur tes dévots n'aient la victoire !

Tous vos dévots qui sont en peines ;  
Veulent faire maintes Neuvaines ,  
Montrez votre pouvoir divin !  
Le Roi de Prusse nous menace ,  
Souffrirez-vous que son Calvin  
Vienne ici prendre votre place ?

Comme ce Roi est hérétique ,  
Si Calvin ouvre ici boutique ,  
Vos revenus seront petits ,  
A ces devots donnant parole  
De les conduire en Paradis ,  
Sans qu'il leur en coûte une obole :

Sa Religion vient à la mode ,  
De toutes c'est la plus commode ;  
On a Paradis sans argent ,  
Il suffit seulement de croire  
Un peu d'enfer pour le méchant ,  
Pour les bons point de purgatoire.

Si c'étoit dans l'autre hémisphère  
Que se fut passée cette affaire ,  
L'affaire encor ! Mais c'est sous tes yeux ,  
Qu'on nous a frottés d'importance !  
Ma foi ! tu n'operes pas mieux  
Que Monsieur Saint Paris en France.

Tandis que Charles VII montoit au faite des honneurs , la rivale éprouvoit disgraces sur disgraces ; étoit , en quelque sorte , dans l'humiliation , mais sans en être abbatue . Plus la ruine de Marie-Thérèse paroissoit inévitable , plus elle eut du courage : elle étoit sortie de Vienne , & s'étoit jettes entre les bras des Hongrois , si sévèrement traitée par son pere & par ses aïeux . Ayant assemblé les quatre Ordres de l'Etat à Presbourg , elle y parut tenant entre ses bras son fils aîné , encore à la mamelle ; elle le souleve aux yeux de l'assemblée ; elle le fait passer de rang en rang . *Abandonnée de mes amis , dit-elle , persécutée par mes plus proches parents , je n'ai de ressource que dans votre fidélité , dans votre courage & dans ma confiance ; je mets*

*metts en vos mains la fille & le fils de vos Rois, qui attendent de vous leur salut.*

Tous les Palatins Hongrois, atendris & animés tirèrent leurs sabres, en s'écriant: *Moriamur pro Rege nostro, Marid-Theresid; Mourons pour notre Roi, Marie-Thérèse.* Les Hongrois, comme nous l'avons déjà dit, donnent toujours le titre de Roi à leur Reine. Jamais Princesse en effet, dit Voltaire, n'avoit mieux mérité ce titre. Ils versèrent des larmes, en faisant serment de la défendre; elle seule retint les siennes; mais quand elle fut retirée avec ses filles d'honneur, elle laissa couler en abondance des pleurs que sa fermeté avoit retenus. Elle étoit enceinte alors, & il n'y avoit pas long-tems qu'elle avoit écrit à la Duchesse de Lorraine sa belle mere: *j'ignore s'il me restera encore une ville pour y faire mes couches.*

Dans cet état, poursuit Voltaire, Marie-Thérèse excitoit le zèle de ses Hongrois; elle ranimoit en sa faveur l'Angleterre & la Hollande qui lui donnoient des secours d'argent: elle agissoit dans l'Empire. Elle négocioit avec le Roi de Sardaigne, & ses Provinces lui fournissoient des soldats.

Toute la nation Aglaise s'anima en sa faveur. Ce peuple n'est pas de ceux qui attendent l'opinion de leur maître pour en avoir une. Des particuliers proposerent de faire un don gratuit à cette Princesse. La Duchesse de Marlborough, veuve de celui qui avoit combattu pour Charles VI, assembla les principales Dames de Londres; elles s'engagerent à fournir cent mille livres *Sterling*; & la Duchesse en déposa quarante mille. La Reine de Hongrie eut la grandeur d'ame de ne pas recevoir cet argent qu'on avoit la générosité de lui offrir; elle ne voulut que celui qu'elle attendoit de la nation assemblée en Parlement.

*En attendant qu'elle pût recevoir des secours,*  
*TOME I. L*

te, où il avoit ajouté cette apostille de sa main :  
 » Je suis quitte envers mes alliés , car mes troupes  
 » viennent de remporter une victoire complète.  
 » C'est à vous à en profiter incessamment , sans  
 » quoi vous pourrez en être responsable envers vos  
 » alliés.»

Le Maréchal de Belle-Isle alarmé de cette lettre , fut trouver le Roi de Prusse dans son Camp pour le rassurer. Il reçut du Roi cette réponse :  
 » Je vous avertis que le Prince Charles s'avance  
 » sur M. de Broglie , & que si l'on ne profite de  
 » l'avantage qu'on a sur lui , je vais faire ma paix  
 » particuliere.»

On s'étoit imaginé que pour mettre la Reine de Hongrie à la raison , il suffiroit de l'effrayer. La manière dont on débuta , fortifia l'illusion. La Haute Autriche soumise presque sans coup férir , Sa Majesté Hongroise réduite à abandonner Vienne assez précipitamment & à se réfugier à Presbourg , la conquête du Royaume de Bohême faite aussi-tôt qu'entreprise , sa ville capitale emportée d'emblée au fort de l'hiver : le Couronnement de l'Electeur de Baviere dans Prague , en qualité de Roi de Bohême ; des brillants succès avoient mis en crédit le plan qui avoit été formé. On l'avoit cru immanquable. On s'aveugla sur la conduite , ainsi qu'on l'avoit fait sur le projet. Quelles en furent les suites ? Plus on gagnoit , moins on se voyoit en état de conserver. Des milliers d'hommes périrent infructueusement. Quoi ? L'élite des troupes Françaises fut ensevelie dans la Bohême & dans la Baviere. Le peu qui échappa à la mort , se retira en désordre , & ne rentra en France qu'avec des peines infinies. Tel fut l'événement d'une expédition grande , hardie , mais mal conduite , & encore plus mal conseillée. Ce fut une gloire d'un moment.

## CHAPITRE XVIII.

**Q**UOIQ'EN guerre, la Reine de Hongrie avoit autant de partisans à Paris qu'à Vienne : &, ce qu'il y a de remarquable, c'est que, si on faisoit des vers sur elle, c'étoit toujours en bien. Il n'en étoit pas de même de ceux que l'on faisoit en France, à la Cour, sur tout, où le mal domine, contre le Roi, ses Ministres & ses Généraux. En voici un mélange pour & contre.

*Aiquandò oppresso resurgent.*

Du plus juste des Potentats  
N'allez pas violer les manes;  
Et dans le sein de ses Etats

Sur son tombeau sacré souiller vos mains profanes.

Dans ce bouillant transport modérez votre joie ;

Achille mort s'est bien vengé de Troie ;

Et Cyrus dans sa course a trouvé Tomoris.

L'Autriche à vos armes en proie,  
Ainsi que l'Assyrie a trouvé des amis :

Le feu qu'on ne voit pas éclore,

N'est pas un feu moins allumé ;

Le Phénix qu'on croit consumé

Sort du bûcher, & vit encore ;

Et le char du Soleil penché vers l'Occident,

Frappe le lendemain aux portes de l'aurore

Pour nous ramener l'Orient.

Du destin des mortels le doigt de Dieu se joue ;

Et tout Empire est mesuré :

Si la fortune a une roue,

Il la fait tourner à son gré.

Son secours est prochain : Quand sa haine est funeste,

Il dissipe à l'instant tout les vents assemblés :

Et sa bonté se manifeste.

En relevant les Rois, sur leur trône ébranlés,

Couvert d'une gloire immortelle,

Sous le successeur des Valois,

Dans Paris désolé, Henri donna des loix.

Qu'eût fait Charles trahi par un peuple infidèle,

Si Dieu n'eût armé la Pucelle ?

Que cet exemple domestique  
 Confonde à jamais votre orgueil.  
 Souvent l'allégresse publique  
 Succède & remplace le deuil.

Tous les cœurs des Germains ne sont pas au cercueil ;  
 Et si la France a ses Turennes ,  
 L'Autriche à son secours peut avoir ses Eugènes.

(\*) Fille de ces Héros que l'Empire eut pour matres ,  
 Digne du rang auguste où l'on vit tes ancêtres ,  
 Toujours près de la chute , & toujours affermis ;  
     Princesse magnanime ,  
     Tu jouis de l'estime  
     De tous tes ennemis.

Le Français généreux , si fier & si traitable ,  
 Dont le goût pour la gloire est le seul goût durable ,  
 Et qui vole en aveugle où l'honneur le conduit ,  
     Inonde ton Empire ,  
     Te combat & t'admire ,  
     T'adore & te poursuit.

Par ces nœuds étonnants , l'altière Germanie ,  
 A ses puissans rivaux , malgré soi réunie ,  
 Fait de l'Europe entière un objet de pitié ,  
     Et leur longue querelle  
     Fut cent fois plus cruelle  
     Que leur triste amitié.

Quoi ? des Rois bienfaisans ordonnent les ravages ,  
 Ils annoncent le calme , ils forment les orages ,  
 Ils prétendent conduire à la félicité  
     Les Nations tremblantes ,  
     Par les routes sanglantes  
     De la calamité ?

O vieillard vénérable , à qui les destinées  
 Ont de l'heureux Nestor accordé les années ;  
 Sage , que rien n'allarme & que rien n'éblouit ,  
     Fais régner dans le monde  
     Cette paix si profonde  
     Dont ton ame jouit.

Oh ! s'il pouvoit encore , au gré de sa prudence ,  
 Tenant également le glaive & la balance ,

(\*) Cette Ode, adressée en son temps à la Reine de Hongrie , est  
 attribuée à M. de Voltaire.



Fermer , par des ressorts aux mortels inconnus ,  
De sa main respectée ,  
La porte ensanglantée  
Du temple de Jauus !

Si de l'or des Français les sources égarées ,  
Ne fertilisant plus les lointaines contrées ,  
Rapportoient l'abondance au sein de nos remparts ,  
Embellissoient nos villes ,  
Accroissoient nos asyles ,  
Où languissent les arts !

Doux arts, enfans du Ciel , de la paix & des graces ,  
Que Louis en triomphe amena sur ses traces ,  
Ranimez vos travaux , si brillants autrefois ,  
Vos mains découragées ,  
Vos lyres négligées ,  
Et vos mourantes voix.

De l'immortalité vos succès font le gage ;  
Tous les traités rompus & suivis du carnage ;  
Les triomphes d'un jour un instant célébrés ,  
Tout passe & tout retombe  
Sous la nuit de la tombe ,  
Et vous seuls demeurez.

Le Ciel entend mes vœux , un nouveau jour m'éclaire ;  
L'ame du grand Armand qui nous servit de pere ,  
Pour animer nos chants , reparoit aujourd'hui.  
Rois, suivez son exemple ,  
Vous, Prêtres de son temple ,  
Soyez dignes de lui.

Au moment où Voltaire adreſſoit une belle  
Epître à la Reine de Hongrie , les murmures  
étoient extrêmes dans Paris ; l'indignation étoit  
générale. On en jugera aisément par ces vers Sa-  
tyriques :

Notre Roi n'est qu'un faînéant ,  
Son Cardinal un innocent ,  
Son Garde-Sceaux un charlatan ,  
Son Chancelier un chancelant ,  
Tous ses Ministres , des tyrans ,  
Qui font la guerre aux pauvres Français  
Plus vivement qu'aux Allemands ;  
Nos Généraux, vils courtisans ,  
Et misérables capitans ,

Toujours battus, jamais battans;  
 Mais ils font périr cependant  
 Des millions de braves gens,  
 Sans sçavoir pourquoi, ni comment  
 En génie plus de Vauban,  
 Excepté le bon d'Orléans,  
 Homme d'honneur, mais indolent.  
 Nos Princes sont des garnements  
 Qui n'ont ni mœurs, ni sentiments,  
 Petits hommes remplis de vent.  
 Nos Ducs sont des impertinents,  
 Bouffis de l'orgueil de leurs rangs,  
 Tous fots ou fats, peu de vaillants.  
 Les gens de Cour sont des brigands.  
 On promet tout à Carignan [\*]  
 Qui vole & pille impunément,  
 Opéra, roulotte & berlan,  
 Tout est bon & tout fait argent.  
 Les spectacles sont languissans,  
 Les Actrices à tous venans.  
 En provinces les Intendants  
 Sont plus pillards que les Traitans.  
 Le temps est bon pour les galans,  
 Les femmes en ont tant & tant,  
 Qu'elles en changent comme gants.  
 Tous les maris sont indulgens,  
 C'est la mode : faire autrement,  
 C'est être un sot, un chat-buant,  
 Qui n'est pas propre au sacrement.  
 La Justice est au plus offrant,  
 Elle se vend publiquement.  
 Nos Prélat's sont des cénophants,  
 Fils de la nuit & de Satan,  
 Sans foi, sans loi, des impudens.  
 On tracasse les Appellans,  
 Tous les emplois, petits & grands,  
 Sont donnés à gens de néant,  
 Sans choix & sans discernement.  
 On ne fait plus cas à présent  
 Ni de vertu ni de talent.  
 Malheureux peuple d'un enfant,  
 D'un Roi qui ne voit ni n'entend,  
 Qui laisse flotter mollement

---

(\*) Princesse de Savoie - Carignan, Maitresse du Cardinal de Fleury.

Le timon du gouvernement  
 Entre les mains de son pédant.  
 On ne voit plus que partisans ,  
 Et tous ces hommes ravissans ,  
 Chargés de rapine & de sang ,  
 Vivent heureux & opulents ,  
 Et bravent tout insolemment.  
 Nos beaux esprits sont peu sçavants ;  
 Vifs , légers , badins , semillants ,  
 Mais presque tout extravagants ;  
 Jolis Auteurs , un peu pédants ,  
 Grands faiseurs de tendres romans ;  
 L'Etat est plein de mécontents .

---

Un Prince mineur à trente ans ,  
 Un Prêrre régent en enfance ,  
 Des conseils sans expérience ,  
 Et des Généraux sans talens ,  
 Des courtisans bas & rempans  
 Flattent l'idole qu'on encense ,  
 Et n'osent rompre le silence.  
 Des Magistrats dans l'indolence ;  
 Aux maux publics indifférens ;  
 Un Etat qui , par sa puissance ,  
 Eclip'sant ses voisins tremblans ,  
 Les tenoit dans l'indépendance ,  
 Aujourd'hui , souffre en patience  
 Les outrages les plus sanglans ,  
 Sans oser en prendre vengeance.  
 On fait des efforts impuissans  
 Sans conduite & sans prévoyance ,  
 Sans soldats , vaisseaux , ni finance .  
 Léness , lenteur , contre-temps ,  
 Timidité , fausse prudence ,  
 Imbécilles ménagemens ,  
 Sont les armes de l'Eminence .  
 Puis des revers humilians ,  
 Une paix funeste à la France ,  
 Son déshonneur , sa décadence ,  
 Triomphes de ses concurrents ,  
 Seront les fruits de sa vengeance .  
 Or , apprenez en confidence  
 L'auteur de ces événemens :  
 Un Prince mineur à trente ans ,  
 Qui n'a pas la mâle assurance

De renvoyer , sans perdre temps ,  
Un Prêtre régent en enfance.

Le Cardinal & le Roi  
Tous deux nous donnent la loi ,  
Voilà la ressemblance ;  
L'un regne en obéissant ,  
L'autre obéit en régnaant ,  
Voilà la différence.

Il suffit qu'une personne soit en place , pour  
donner sujet aux envieux de se déchaîner. Si on  
peut dire , à la louange du Cardinal de Fleury ,  
que , de tous les Cardinaux qui ont été Ministres  
en France , ç'a été le plus honnête homme , &  
s'il a été loué selon ses mérites , il a eu aussi sa  
part à la satire. A l'époque où nous écrivons ,  
on traçoit ainsi son portrait :

Du passé conservant un léger souvenir ,  
Ebloui du présent , sans prévoir l'avenir ,  
Dans l'art de gouverner décrépît & novice ;  
Punissant la vertu , récompensant le vice ,  
Fourbe dans le petit , & dupe dans le grand ,  
Malgré son air altier , accablé de son rang.  
L'on connoît à ces traits , même sans qu'on le nomme ,  
Lemaître de la France , & le valet de Rome.

Sous le portrait de Fleury Cardinal ,  
L'on voit écrit en style hyperbolique :  
*Voici celui que cherchoit le Cynique ,*  
*L'homme sans pair , des vertus le fanaal.*  
Or , je ne sçais si ladite Eminence  
De Diogene avoit rempli le bur ;  
Mais si , par l'homme , on entend cette engeance  
Enclin au mal , de tout bien le rebur ,  
Homme est Fleury , même par excellence.

Voici une Epître sur le même sujet. Suivra une  
Allégorie sur la même Eminence. On lui attri-  
buoit tous les désastres de la France ; on la sou-  
haitoit au tombeau.

Grave & prudent Prélat, achevé politique,  
 Qui, par tes soins heureux, d'une ame pacifique,  
 De la France, aux *forêts*, amulant le héros,  
 A l'Europe souvent as donné le repos,  
 Et qui, sans imiter la finesse barbare  
 Du traître Richelieu, de Mazarin l'avare,  
 As toujours cependant, par de plus sûrs moyens,  
 Sçu parvenir au but où tendoient tes desseins.  
 Dis-moi donc, qu'as-tu fait de ta haute prudence,  
 Qui si long-temps soutint le bonheur de la France ?  
 Qu'est devenu ce cœur si zélé pour la paix,  
 Cet esprit de douceur si connu par tes faits ?  
 Pourquoi, dans tes vieux jours, devenir sanguinaire,  
 Allumer en tous lieux les flambeaux de la guerre,  
 Remplir l'Europe entière & de trouble & d'horreur,  
 Des Princes & des Rois exciter la fureur ?  
 Et, pour comble d'effroi, sous l'ombre de concorde,  
 Violent les serments, fomenter la discorde ?  
 Étoit-ce peu d'avoir, par tes conseils maudits,  
 Dans Londres & dans Madrid animé les esprits,  
 Et d'avoir excité cette sanglante guerre,  
 Qui ruine à la fois l'Espagne & l'Angleterre ?  
 Falloit-il donc encor, par des ruses détours,  
 Des Potentats Germains brouiller toutes les Cours ?  
 Et pour te joindre à ceux dont les forces connues  
 Pouvoient mal à propos s'opposer à tes vœux,  
 A la fourbe toujours laissant prendre l'essor,  
 Employer avec art l'attrait des louis-d'or.  
 Falloit-il qu'un expert, en intrigues fertile,  
 Parcourût l'Allemagne, allât de ville en ville,  
 Gagner les Electeurs, s'assurer de leurs voix,  
 Pour donner à l'Empire un Monarque à ton choix ?  
 Falloit-il plus encor ? falloit-il tant de peines,  
 Pour tâcher d'accabler la plus grande des Reines,  
 Et qui, par ses vertus, qui la font adorer,  
 Non moins que par ses droits, mérite de régner ?  
 Et, pour y parvenir, falloit-il que ta rage  
 De ses vastes Etats proposât le partage,  
 Et, sous un vain prétexte, engager tant de Rois  
 A former sur ses biens de chimériques droits ?  
 Falloit-il diviser le Suédois, le Russe,  
 Mettre le fer en main à la Saxe, à la Prusse,  
 Tenir, par des discours flatteurs & séduisants,  
 Le Danois dans l'erreur, le Batave en suspens,  
 Et par la force enfin soutenant l'artifice,  
 Aider le Bavarois, mettre la France en lice,  
 Et puis, pour subvenir à tes pressants besoins,

Ruiner les sujets confiés à tes soins ?  
 Pourquoi tant de projets ? pourquoi toutes ces brigues ?  
 Pourquoi tous ces présents & toutes ces intrigues ?  
 Parle donc, n'est-ce pas que tu veux tout troubler,  
 Pour qu'ensuite tu puisses aisément commander ?  
 Parle... Mais tu te tais ! crois-tu que la mémoire  
 De tant d'affreux forfaits qui ternissent ta gloire,  
 Puisse, par ton silence, éviter l'avenir ?  
 Dans la tombe avec toi crois-tu l'enfvelir ?  
 Tu te trompes, Prélat ; ces faits abominables,  
 Pour rester dans l'oubli, en sont trop remarquables ;  
 Ils vivront à jamais, & ton nom détesté  
 Sera le digne fruit de leur énormité.  
 Mais aux siècles futurs qui voudra jamais croire  
 Les horribles forfaits qui forment ton histoire ?  
 Nos neveux frémiront de voir qu'un tel rochet  
 Air caché sous ses plis un fourbe si parfait.

*Voici du plus beau, du plus frappant.*

Quand mourra donc cette vieille Eminence,  
 (Dit, l'autre jour, le Monarque des morts.)  
 Seul des humains il brave les efforts.  
 Fille d'enfer, va, cours en diligence,  
 D'un coup de faux, le jeter sur ces bords.  
 Lors à Pluton la mort tint ce langage :  
 Ah ! gardons-nous de terminer ses jours,  
 Quand de Nestor il surpasseroit l'âge,  
 Ne craignons pas d'en prolonger le cours.  
 Pour vos États la ressource en est grande ;  
 Tant qu'il vivra, les sujets y pleuvront,  
 La Cardinal en grossira la bande ;  
 C'est tout son soin. S'il se frotte le front,  
 C'est pour tirer de sa vieille cervelle  
 Nouveau moyen & mesure nouvelle  
 De dépeupler le Royaume des Lis,  
 Et ravager maints autres beaux pays ;  
 Qu'il vive donc, & bientôt les menées  
 Vont de l'Europe enrichir ces contrées ;  
 Tant il sçait bien, pacifique Prélat,  
 Par doux parler, animer au combat,  
 Par tendres soins, affamer selon maître  
 Tous les sujets qui, faute de repaître,  
 Ont face blême, & peuplent vos États.  
 Ho, ho ! j'ai tort, reprit le Dieu des ombres ;



Je n'en veux point dans ces provinces sombres ?  
 Pour mon soutien, conservez-le là-haut,  
 Plus beau fleuron n'orna pas ma couronne.  
 Va le trouver, sous ses ordres moissonne  
 Soigneusement ; épargne-le, il le faut. . .  
 Ainsi parla Pluton. La mort s'empresse  
 A respecter les ordres absolus.  
 Partant, Fleury, d'un siècle & même plus,  
 Point ne mourra, l'enfer s'y intéresse.

Les désastres multipliés qui suivirent les succès rapides de l'Empereur Charles-Albert de Bavière, donnerent lieu à toutes ces Satyres. On se déchaînoit en forcené contre le Cardinal de Fleury, dont l'économie, ou plutôt la lésine rendit infructueuses tant de dépenses qu'on avoit faites pour mettre Charles VII sur le trône, & le seconder.

Nous ne devons pas rechercher ici les causes des malheurs presque continuels que la France éprouva jusqu'en 1744. Nous nous bornerons à examiner pourquoi la guerre devenoit plus ardente & plus opiniâtre ; à mesure qu'on négocioit avec plus d'ardeur pour avoir la paix.

Après l'affaire de Lintz qui causa une révolution singulière en Allemagne, le Cardinal de Fleury, dit l'Auteur de l'histoire universelle, voyant tant d'espérances trompées, tant de désastres qui succédoient à de si heureux commencements, écrivit au Général Kœnigseck une lettre qu'il lui fit rendre par le Maréchal de Belle-Isle ; il s'excusoit dans cette lettre de la guerre entreprise, & il avouoit qu'il avoit été entraîné hors de ses mesures. *Bien des gens savent, dit-il, combien j'ai été opposé aux résolutions que nous avons prises & que j'ai été, en quelque façon, forcé d'y consentir. Votre Excellence est trop instruite de tout ce qui se passe, pour ne pas deviner celui qui mit tout en œuvre pour déterminer le Roi à entrer dans une ligue qui étoit si contraire à mon goût & à mes principes.*

Pour toute réponse, la Reine de Hongrie fit imprimer la lettre du Cardinal de Fleury. Il est aisé de voir quels mauvais effets cette lettre devoit produire. En premier lieu, elle rejettoit évidemment tout le reproche de la guerre sur le Général chargé de négocier avec le Comte de Kœnigseck; & ce n'étoit pas rendre la négociation facile, que de rendre sa personne odieuse: en second lieu, elle avouoit de la foiblesse dans le Ministère, & c'eût été bien mal connoître les hommes, que de ne pas prévoir qu'on abuseroit de cette foiblesse, que les alliés de la France se refroidiroient, & que ses ennemis s'en enhardiroient. Le Cardinal voyant sa lettre imprimée, en écrivit une seconde. La voici, copiée de l'original & telle qu'elle fut adressée au Général Autrichien.

» Ce n'est qu'avec un extrême étonnement,  
 » Monsieur, que je reçois dans le moment, copie  
 » de la lettre que j'eus l'honneur d'écrire à V. E.  
 » le 11 du mois dernier, & qu'au lieu d'une ré-  
 » ponse dont je croyois pouvoir me flatter, j'ap-  
 » prends que cette lettre est dans les mains de tout  
 » le monde à la Haye.

» Je ne devois pas m'attendre, ce me semble,  
 » qu'un témoignage de politesse & de confiance à  
 » un Ministre de votre réputation, sur-tout de la  
 » part duquel j'avois reçu des assurances d'estime  
 » & de bonté, dût avoir un pareil sort; & vous  
 » m'apprenez un peu durement aujourd'hui, que  
 » je me suis trompé. C'est une leçon dont je vous  
 » remercie, & dont je tâcherai de profiter; mais  
 » que j'aime encore mieux l'avoir reçue que de l'a-  
 » voir donnée.

» Je n'en ai pas usé de même pour des lettres  
 » beaucoup plus importantes que j'ai reçues en  
 » différentes occasions, quoique j'eusse pu souvent  
 » en tirer de grands avantages.

« Mais apparemment que l'usage est différent à  
 « Vienne: il est juste de s'y conformer.

« Je sçais du moins me corriger; & pour com-  
 « mencer à le faire, je me borne, Monsieur, à  
 « affirmer V. E. de tous les sentimens avec lesquels  
 « je ne cesse de l'honorer depuis son dernier voyage  
 « en France. »

Cette seconde lettre fit encore plus de tort au Cardinal de Fleury que la première. Il les fit désavouer toutes deux dans quelques papiers publics; & ce désaveu qui ne trompa personne, mit le comble à ses fausses démarches, que les esprits les moins critiques excuserent dans un homme de quatre-vingt-sept ans, fatigué de mauvais succès. Enfin, l'Empereur Bavorois fit proposer, à Londres, des projets de paix, & sur-tout des sécularisations d'Evêchés en faveur de Hanovre. Le Ministère Anglais ne croyoit pas avoir besoin de l'Empereur pour les obtenir. On insulta à ses offres en les rendant publiques; & l'Empereur fut réduit à désavouer ses offres de paix, comme le Cardinal de Fleury avoit désavoué la guerre.

Ces démarches prématurées de la France donnèrent une confiance extrême à ses ennemis, & les alliés de la Cour de Vienne rougirent d'avoir désespéré trop tôt de son salut. Le Ministre de la Grande-Bretagne aussi passionné pour la Guerre, qu'il avoit été pacifique, paroissoit oublier l'Espagne & l'Amérique, pour la repaître de l'espérance de voir envahir par les Autrichiens l'Alsace, la Lorraine, la Flandre Française & les pays voisins. Les Anglais toujours conduits par leur ancienne politique d'équilibre & de balance, eurent encore la même conduite que Mylord Bollingbrok leur avoit reprochée pendant la guerre de 1701. Ils prodiguoient leurs richesses & multiplioient leurs dettes pour des succès qui ne pouvoient être avan-

geux qu'à la Reine de Hongrie. Il leur fut aisé de débaucher les alliés de la France, puisqu'elle les avoit avertis elle-même, par ses allarmes, de pourvoir à leurs intérêts particuliers.

Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, ne tarda point en effet à s'accommoder avec la Reine de Hongrie ; le Roi de Prusse, par ses traités de Breslau du 11 Juin, & de Berlin du 28 Juillet 1742, fit sa paix & obtint l'abandon de la Silésie, soit parce que la Cour de Vienne se promettoit de la reprendre dans des tems plus favorables, soit parce qu'elle espéroit de se dédommager par quelque conquête sur la France.

A la faute de demander la paix, quand il n'étoit plus tems, succéda celle de croire qu'on l'obtiendrait par les soins des Provinces-Unies. La France pouvoit-elle ignorer les dispositions des Etats-Généraux & de la Province de Hollande, à remplir les engagements qu'ils avoient contractés avec l'Empereur Charles VI, au sujet de la Pragmatique-Sanction ? Elle sçavoit sans doute que cette République n'étoit pas assez puissante pour imposer la loi à ses alliés ; cependant elle se flatta que si ses partisans s'opiniâtroient à demander la paix, ou l'observation d'une neutralité équivoque, les Provinces-Unies dans l'impuissance de servir la Cour de Vienne par leurs forces, ne manqueroient pas de la servir par leur médiation, & que la paix en seroit le fruit. Mais, pourquoi les partisans de l'Angleterre & de la Cour de Vienne, aigris par des contestations, auroient-ils consenti d'adopter l'avis des partisans de la France ? Je veux par impossible qu'ils l'eussent fait ; quel en auroit été le succès auprès de leurs alliés ? De faire mépriser la médiation & de les irriter contre la France. On n'étouffe point les passions dans le moment de leur effervescence ; & celles que la guerre avoit allumées

mées, devoient avoir leurs cours. Opposer un desir timide de la paix à l'ambition, la crainte à la vengeance & à la haine, c'est les accroître; c'est, en leur opposant un grand courage & des difficultés sans cesse renaissantes, qu'on les lasse & les apprivoise.

Avec quelque habileté que le Ministre de Versailles à la Haye exécutât sa commission, ses soins, bien loin de réussir à faire entamer une négociation de paix, ne devoient pas même empêcher que la République ne donnât enfin des secours considérables à la Reine de Hongrie. Les villes de Dordrecht & de Briel, & la Province d'Utrecht, avoient beau dire qu'il falloit ménager la France; on ne les croyoit point, parce que la France n'avoit pas l'art de se faire craindre. Pour donner du poids à l'avis de ses partisans, elle auroit dû paroître dans la résolution de faire la guerre avec la plus grande vigueur. Au lieu d'insinuer, qu'à l'exemple de ce qui s'étoit passé dans la guerre de 1733, on étoit prêt à convenir d'une neutralité pour les Pays-Bas; il auroit fallu que la République eût eu lieu de craindre qu'on n'y transportât le théâtre de la guerre.

Après des débats qui duroient depuis deux ans, les Etats de la Province de Hollande, résolus de décider la question des secours à la pluralité des voix, sans attendre l'unanimité que demandoient les loix fondamentales de l'Union, firent une députation aux villes de Dordrecht & de Briel, & écrivirent aux Provinces pour leur représenter, qu'ayant reconnu la validité au sujet de la Pragmatique-Sanction, dès le moment que le Roi de Prusse étoit entré en Silésie; il n'étoit plus temps de contester sur la nature des secours que demandoit la Cour de Vienne, ni d'examiner si la République devoit plutôt faire le rôle de médiatrice que celui d'alliée fidèle.

Il est certain, disoient les Etats, que les alliances & les garanties ne devroient être contractées qu'après les plus sérieuses délibérations; & qu'avant que de prendre un parti, il faut en prévoir les suites; mais, dès qu'une fois on est lié par des engagements, il n'est plus question de délibérer s'ils doivent être remplis: ce seroit mettre en doute si une Puissance doit violer ou non la foi des traités & des sermens. Prétendre que nos engagements sont nuls, sous prétexte que la Cour de Vienne n'a pas rempli les siens avec exactitude; c'est une chicane qui rendoit notre alliance méprisable. Pourquoi attendre à nous plaindre que le moment d'agir soit venu? C'est quand on nous manquoit, qu'il faillloit réclamer la religion des traités, & on ne nous auroit point alors soupçonnés de foiblesse, d'infidélité & de mauvaise foi.

La République a des voisins puissants auxquels elle ne peut résister par ses seules forces; sentant donc le besoin qu'elle a de ses alliés, peut-elle négliger leurs intérêts sans imprudence? doit-elle les irriter? doit-elle s'en faire mépriser? Doit-elle les inviter à deviner ses ennemis? quelle que soit l'issue de cette guerre, elle sera infailliblement pernicieuse pour nous, si nous ne voulons en être que spectateurs inutiles. On disposera sans nous de nos propres intérêts; exclus de toute négociation, nous n'aurons aucun ami qui nous serve. Qui peut même nous répondre que, par cette conduite infidèle & timide, nous puissions continuer à jouir de la paix?

Sans doute, il seroit à souhaiter qu'en interposant sa médiation, la République rétablisse la paix dans l'Europe; mais une démarche indiscrette & hors de saison n'auroit aucun succès. Sommes-nous assez puissants pour que nos alliés ne puissent faire la guerre sans nous? Ils regarderont aujourd'hui



nos bons offices comme une injure, ou du moins comme une preuve de notre indifférence pour eux. Si nous voulons que nos soins pour la paix réussissent, commençons par nous rendre agréables à nos alliés qui la rejettent.

Le mauvais succès de ces premières démarches ne corrigea point la France de chercher la paix par des moyens incapables de la rétablir. Tournant ses vues du côté de l'Empire, qui par la nature de son Gouvernement est destiné à recevoir les impressions qu'on veut lui donner, & non pas à régler par son autorité les affaires de l'Europe, elle aigrit la plaie qu'elle vouloit guérir. Le Corps Germanique offrit sa médiation pour terminer les différends de l'Empereur & de la Reine de Hongrie, & comme si cette médiation eût été capable d'en imposer aux Cours de Londres & de Vienne, le Ministre de France à la Diète de l'Empire, donna à entendre que la guerre seroit finie dès que l'Allemagne seroit pacifiée, & déclara le 26 Juillet 1743, » que son Maître voyoit avec un extrême plaisir qu'il se fût ouvert une voie aussi naturelle que convenable, pour rétablir la tranquillité de l'Empire. Il ajoutoit que les troupes Françaises n'y étant entrées qu'en qualité d'auxiliaires, & après avoir été appelées par l'Empereur & par plusieurs des Princes les plus puissants, le Roi n'avoit différé de les rappeler sur les frontières de son Royaume, que pour donner auparavant au Corps Germanique un témoignage public de la droiture de ses intentions & de la volonté où il est de concourir à ce que l'Allemagne paroît désirer, de même qu'à l'affermissement de la bonne correspondance & du bon voisinage entre la France & l'Empire sur les fondements des traités de paix.»

La réponse que la Cour de Vienne fit à cette

déclaration, fut telle que toute l'Europe l'avoit prévue. La Reine de Hongrie déclara à son tour, que s'il suffisoit à la France de rappeler ses troupes pour jouir du repos qu'elle avoit troublé, elle seroit enhardie à faire des démarches aussi funestes au corps entier de l'Empire qu'à chacun de ses membres en particulier. Tandis qu'elle demanda formellement à être indemnisée pour le passé, & qu'on lui donnât des sûretés pour l'avenir, le Corps Germanique étonné n'osa réclamer ses droits toujours obligé de céder à la force. Tel devoit être le fruit des négociations de la France: la confiance de la Cour de Vienne avoit dû augmenter, à mesure que son ennemi avoit montré un desir plus indiscret & plus impatient de la paix.

C'est ainsi que trois campagnes, qui, si elles avoient été conduites avec intelligence & vigueur, auroit vraisemblablement suffi pour concilier les parties belligérantes, ne servirent en effet qu'à changer l'objet de la guerre & à attiser le feu. Il ne s'agissoit plus de faire valoir des droits contre la Pragmatique-Sanction: la Reine de Hongrie qui se seroit crue d'abord trop heureuse de ne perdre que quelque légère portion de son héritage, demandoit actuellement des indemnités. De simple auxiliaire, la France étoit devenue partie principale. L'une avoit acquis des alliés, l'autre avoit perdu les siens. A une guerre politique, il succédoit, pour ainsi dire, une guerre de passion, & les yeux les plus perçans ne voyoient la paix que dans un long éloignement.

La France avoit prodigué ses trésors & le sang de ses sujets. Ses armées furent détruites en Bavière & en Bohême, sans qu'il se donnât une seule grande bataille; & le désastre fut au point qu'une retraite dont on avoit besoin, & qui paroïssoit impraticable, fut regardée comme un bonheur si-

gnalé. Le Maréchal de Belle-Isle sauva le reste de l'armée Française & ramena environ treize mille hommes de Prague à Egra, par une route détournée de 31 lieues, au milieu des glaces & à la vue des ennemis. Enfin la guerre fut reportée du fond de l'Autriche au Rhin.

Le Cardinal de Fleury approchoit de la tombe. Cette Eminence *entraînée*, selon sa propre expression, *si loin hors de ses mesures*, ne voyoit dans une guerre entreprise malgré lui que désastres & malheurs causés par des fautes. Il laissa, dit Voltaire, les affaires de la guerre, de la marine, de la finance & de la politique, dans une crise qui altéra la gloire de son ministère & non la tranquillité de son ame. Il termina sa carrière le 29 Janvier 1743. . . . On voit par des lettres écrites, quelques mois avant sa mort, que Fleury songeoit à se donner pour successeur le Cardinal de Tencin. Ces lettres n'ayant point été imprimées, & étant de nature à piquer la curiosité du Lecteur, nous croyons lui faire plaisir de les rapporter ici.

PREMIERE LETTRE DU CARDINAL DE FLEURY  
AU CARDINAL DE TENCIN.

Versailles, 24 Juillet 1742.

Ma santé s'affoiblit tous les jours, & mon estomac ne fait quasi plus ses fonctions. Il y a déjà huit mois que ce mal a commencé, & le travail où je suis assujetti, aussi bien que mon âge avancé, ne me permettent plus d'espérer qu'il puisse diminuer. Je songe donc très sérieusement à me retirer. Je l'ai tenté inutilement plusieurs fois; mais j'ai trop de confiance aux bontés du Roi pour croire qu'il me refuse cette grace, par la connoissance qu'il aura du dépérissement entier de mes forces.

Votre Excellence connoît trop depuis long-tems le cas que je fais de ses talents & de ses lumieres, pour être surprise que je pense à l'avoir pour mon successeur : mais je n'en parlerai point, que je n'aie auparavant sa réponse sur ce qu'elle pense elle-même de cette proposition. Il ne faut pas que V. E. soit effrayée du poids de cette place. Elle demande des soins & de l'application : mais, avec un ordre suivi, tout devient facile.

Ce qui me paroît le plus nécessaire dans le commencement, est d'avoir un homme de confiance & capable de la soulager.

J'ai jetté les yeux sur M. d'Argenson *le cadet*, que le Roi voudroit bien mettre dans son Conseil, & sur lequel, V. E. pourroit se reposer d'une grande partie des détails.

Il a beaucoup d'esprit ; il est très-bien intentionné par principes, & zélé pour les affaires de la Religion ; il est doux & d'un commerce très-aimable, & il m'a paru, dans toutes les occasions où il a été question de V. E., qu'il l'honoroit & en pensoit très-favorablement.

Je n'ai dit mon secret à personne du monde, pas même à lui ; & je n'en parlerai au Roi que quand V. E. m'aura fait l'honneur de me confier ses sentimens. Si sa santé est rétablie, je ne conçois pas qu'elle puisse & doive refuser. Le changement de Ministère a ses avantages, & donne l'espérance qu'il en apportera aussi, dans les affaires. Quoique je sois bien déterminé à ne plus me mêler de rien & à me borner au soin de mon salut, je prendrai la liberté, sur-tout dans les commencemens, de vous faire part des notions générales que j'ai sur le Gouvernement, & je répondrai avec une parfaite candeur à toutes les questions que V. E. jugera à propos de me faire.

J'ai le cœur François, j'aime ma patrie, & je

suis tendrement attaché au Roi : je ne le quitterai qu'avec regret , & forcé par mes infirmités & mon grand âge. Ma retraite ne diminuera pas mes sentiments qui sont légitimes , & je donneroïis ma vie pour son bonheur & pour sa gloire : mais je ne pourrois plus lui être utile autant qu'il le faudroit, il est prudent de prendre son parti, pour ne pas s'exposer à tomber dans un délabrement de santé , d'esprit & de corps, qui seroit aussi déshonorant pour moi que préjudiciable à l'Etat.

V. E. est dans la maturité de l'âge, & elle a toute la vigueur de son esprit : on se doit tout entier à son maître & à sa patrie. Ayez du courage & Dieu vous aidera. Vos intentions sont droites : il faut seulement travailler à les faire connoître, & en convaincre le public. On va bien loin quand on a gagné ce point important.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce projet ; & j'aurai impatience que V. E. me permette d'agir en conséquence.

Je ne puis lui donner une marque plus essentielle de mon respect & de mon attachement.

*Signé*, le Cardinal de FLEURY.

P. S. je n'ai point de minute de cette lettre ; & si V. E. en gardoit une copie & vouloit bien me faire l'honneur de me la renvoyer, pour la montrer au Roi, je lui en serois très obligé.

#### R É P O N S E.

Lyon, 27 Juillet 1742.

J'ai été vivement touché de la lettre particulière dont V. E. m'a honoré ; & que j'ai l'honneur de lui renvoyer. Elle m'a pénétré de douleur & d'admiration ; de douleur, par rapport à sa santé ; d'admiration, par les sentiments de vertu qui y re-  
gnent.

J'aurai l'honneur de répondre à V. E. avec la simplicité & la vérité qu'exige la proposition qu'elle a la bonté de me faire: que je ne puis, ni ne dois l'accepter.

Je manquerois à ce que je dois au Roi, à ce que je dois à V. E. je suis incapable de la place qu'elle me destine.

Je ne suis point aussi méchant que mes ennemis l'imaginent; mais je n'ai ni autant d'esprit, ni autant de talents que l'on m'en croit. J'en ai peut-être assez pour réussir dans un ministère particulier, tel que celui de *Rome*, que je connois & que que j'ai étudié depuis long-temps; mais il s'en faut bien que j'aie ce qui est nécessaire pour un Ministère tel que celui de V. E. Je ne me suis appliqué à rien de ce qui concerne le gouvernement général & les intérêts des Princes; & la Cour est un pays inconnu pour moi.

Je rends grace à V. E. d'avoir bien voulu me confier son secret, avant que d'en parler au Roi: Sa Majesté seroit peut-être blessée du refus, bien qu'il ne fût fondé que sur mon zèle pour sa gloire, & sur mon attachement à son service.

Dieu m'est témoin que je donnerois ma vie pour constater ces sentiments! j'ose même dire à V. E. que j'en donne au moins une petite preuve par mon séjour à *Rome*, où tout me déplaît, & où je resterai cependant tant & si long-temps que S. M. le jugera à propos. Je travaille actuellement à arranger l'administration de mon diocèse, de manière que je puisse, en y venant tous les deux ans, la concilier avec le poste que j'occupe à *Rome*.



II. LETTRE DU CARDINAL DE FLEURY,

*Au même.*

30 Juillet 1742.

L'affaire dont j'ai eu l'honneur d'écrire à V. E., est suspendue pour un temps. Je n'en ai point parlé : j'aurai l'honneur de vous en dire les raisons une autre fois ; & le secret est toujours le même , sans exception de personne.

R É P O N S E.

4 Août 1742.

Le secret ne fera point éventé : je me flatte que V. E. a l'expérience que je sçais le garder. L'importance de la chose exige même un redoublement d'attention & de fidélité de ma part.

Depuis que je suis en France , j'ai appris avec peine, principalement par celle qui peut en revenir à V. E. , les intrigues & les cabales qui agitent & divisent la Cour ainsi que la ville. Je vois avec étonnement qu'il en est en France comme à Rome , où la gratitude est inconnue & méprisée. On prétend même que je suis l'objet d'une partie de ces intrigues. Si la chose est vraie, c'est en pure perte pour les cabalistes. Je ne suis dans aucune intrigue ; & , grace à Dieu, je n'y ai jamais été : je les déteste comme citoyen & comme serviteur du Roi. Je me suis attaché très-sérieusement à V. E. & je ne m'attacherai jamais qu'à elle & à mon Maître. Vous m'avez mis en état de n'avoir rien à désirer ni à craindre. Je ne puis que tomber sur mes pieds, soit à *Lyon*, dont la résidence me charme ; soit à *Rome* ; où l'espérance de pouvoir être utile au service du Roi & de la religion, me console de tout ce qui m'y déplaît.

Au nom de Dieu ! que V. E. ne se laisse point abattre. Elle a plus de force & de courage qu'il

*Tom. I.* . . . . . N

n'en faut pour soutenir la situation présente , & y trouver quelque remède.

III. LETTRE DU CARDINAL DE FLEURY ,  
*Au même.*

17 Août 1742.

J'ai déjà eu l'honneur de mander à V. E. que je ne pouvois trop louer & admirer les motifs qui l'avoient empêchée de se rendre aux premières ouvertures que je lui avois faites , & je ne suis pas en peine du secret de sa part qui n'est scû de personne du monde sans exception ; mais je ne crois pas que V. E. doive pousser la modestie jusqu'à refuser une place dans le Conseil du Roi, en qualité de Ministre : ce qui ne l'engagera à autre chose qu'à dire son avis. Elle se mettra bientôt au fait des affaires courantes ; & j'avoue que je suis fort soulagé de devenir doublement son confrere , & de trouver en elle des conseils utiles & désintéressés dans les conjonctures critiques où nous nous trouvons. Cette nouvelle place l'éloigneroit même moins de son Diocèse ; & rien ne l'empêcheroit d'y aller quelquefois faire de petits voyages. J'y gagnerai beaucoup de mon côté , & V. E. n'y perdra rien du sien.

J'espère d'elle une réponse consolante.

R É P O N S E.

18 Août 1742.

La lettre particulière dont V. E. m'a honoré le 11 de ce mois , & que je reçus hier , excite en moi un combat qu'elle seule peut terminer. D'un côté, la reconnoissance que je lui dois , & dont je suis pénétré , me presse , me fait même désirer tout ce qui peut être de quelque soulagement & de quelque consolation pour elle ; de l'autre, j'ai lieu de craindre que , contente des sentiments de mon cœur , elle ne trouve pas en moi du côté des

lumieres & des talents, tout ce que lui font sup-  
poser les bontés singulieres dont elle m'honore.

Je la supplie très-humblement, avec les plus  
vives instances, pour son honneur & pour le mien,  
j'ose ajouter, pour le service du Roi, de vou-  
loir bien peser ces deux motifs. . . Après quoi  
je me rendrai à ses ordres. Heureux toutes les  
fois que je pourrai lui donner quelques marques  
de ma reconnoissance, de mon respect, & j'ose  
dire de ma tendresse !

IV. LETTRE DU CARDINAL DE FLEURY,  
*Au même.*

16 Août 1745

Je ne perds pas un moment pour apprendre à  
V. E. que le Roi vient de déclarer qu'il lui avoit  
fait l'honneur de la choisir pour venir occuper une  
place dans son Conseil d'Etat ; Sa Majesté étant  
persuadée que V. E. ne la servira pas moins uti-  
lement dans ce nouvel emploi, que dans tous les  
autres qu'elle a déjà exercés pour son service.

Je me flatte qu'elle ne doute pas de ma joie, &  
du plaisir que j'aurai de profiter de ses lumieres.

Malgré ces belles protestations & ce desir ap-  
parent du Cardinal de Fleury de se voir rempla-  
cé par le Cardinal de Tencin, quelques historiens  
ont prétendu que la vieille Eminence, vers la  
fin de ses jours, avoit inspiré au Roi de l'éloi-  
gnement pour celui qu'il avoit flatté de l'espoir  
de lui succéder. On ne peut disconvenir pourtant  
que Tencin n'ait eu l'estime & la confiance de  
Fleury, & qu'il n'ait été redevable de son entrée  
au Conseil, aux insinuations du Nestor.

Ce Tencin étoit un homme de beaucoup d'es-  
prit, très-attaché au Molinisme & aux Jésuites.  
Ses liaisons avec le fameux Law dont il reçut l'ab-  
juration, furent aussi utiles à sa fortune, que nui-

sibles à sa réputation. Lors de la conversion du nouvel Empyrique, un plaisant lui adressa l'épigramme suivante :

Foin de ton zèle séraphique,  
Malheureux Abbé de Tencin ;  
Depuis que Law est Catholique,  
Tout le Royaume est Capucin.

Tencin accompagna à Rome, en 1721, le Cardinal de Bissy, en qualité de conclaviste ; & après l'élection d'Innocent XIII, il fut chargé des affaires de France auprès du St. Pere. Ses services le firent nommer Archevêque d'Embrun en 1724 il y tint en 1727, le fameux Concile d'Embrun contre le célèbre Soanen, Evêque de Senez ; Concile qui lui a fait donner tant d'éloges par un parti, & tant de malédictions par l'autre. Ayant obtenu la pourpre en 1739, sur la nomination du Roi Jacques, il devint Archevêque de Lyon en 1740, Ministre d'Etat deux ans après. Ses espérances pour remplacer le Cardinal de Fleury dans le Ministère ayant été trompées, il se retira dans son Diocèse, où il se fit aimer par d'abondantes aumônes. Il y mourut en 1758, à 80 ans.

Qui croire sur le compte de ce zélé défenseur de la Bulle ? Les uns en font un génie, un homme d'Etat, un politique consommé ; d'autres lui disputent ces talents, & attribuent son élévation moins à son mérite qu'à celui d'une sœur ambitieuse & bel esprit.

Cette sœur étoit Claudine-Alexandrine de Guérin de Tencin. Jeune, elle prit l'habit Religieux dans le Monastere de Montfleuri, près de Grenoble. Dégoutée du Cloître, elle rentra dans le monde, & vint à Paris. Les graces de son esprit lui firent des amis illustres ; elle prit part à la folie épidémique du système, & cette folie fut avantageuse à sa fortune, ainsi qu'à celle de son frere. Elle songea dès lors à demander à la Cour de Ro-

me un Bref qui la rendit au monde qu'elle avoit quitté. Elle l'obtint en effet par le crédit de Fontenelle; mais comme le Bref avoit été rendu sous un faux exposé, il ne fut point fulminé. Madame de Tencin n'en resta pas moins dans la Capitale, où sa maison devint le rendez-vous des gens les plus aimables de Paris, ou du moins les plus ingénieux. On la voyoit au milieu d'un cercle de beaux esprits & de gens du monde qui composoient sa cour, donner le ton & se faire écouter avec attention. Sa petite société fut troublée de tems en tems par quelques aventures assez tristes. La *Fresnaye*, Conseiller au Grand-Conseil, fut tué dans son appartement; elle fut poursuivie comme ayant trémpé dans ce meurtre. On la transféra d'abord au Châtelet, ensuite à la Bastille; enfin elle eut le bonheur d'être déchargée de l'accusation intentée contre elle. Cette Dame illustre mourut à Paris en 1749, vivement regrettée par plusieurs gens de lettres qu'elle appelloit ses *Bêtes*, & à qui elle donnoit à diner le Mardi & le Dimanche. On a d'elle plusieurs ouvrages: *Le Siège de Calais*; *Mémoires de Comminges*, & les *Malheurs de l'Amour*; roman dans lequel on a prétendu qu'elle traçoit sa propre histoire.

Finissons par donner le dernier coup de pinceau au portrait du Cardinal de Fleury.

Quand on songe, dit Voltaire, que de mille contemporains, il y en a très-rarement un qui parvienne à son âge, on est obligé d'avouer que le Cardinal eut une destinée unique. Si sa grandeur fut singulière, en ce qu'ayant commencé si tard, elle dura si long-tems sans aucun nuage, sa modération & la douceur de ses mœurs ne le furent pas moins. On sçait quelles étoient les richesses & la magnificence du Cardinal d'Amboise, qui aspirait à la Tiare; & la simplicité arrogante de Ximénès, qui

voit des armées à ses dépens, & qui, vêtu en moine, disoit qu'avec son cordon il conduisoit les Grands d'Espagne: on connoît le faste royal de Richelieu, les richesses prodigieuses accumulées par Mazarin. Il restoit au Cardinal de Fleury la distinction de la modettie: il fut simple & économe en tout, sans jamais se démentir. L'élévation manquoit à son caractère. Ce défaut tenoit à des vertus, qui sont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva que les esprits doux & conciliants sont faits pour gouverner les autres.

Fleury étoit parvenu à l'âge de 90 ans sans aucune infirmité, l'esprit sain, la tête libre, susceptible encore de jouissance & de travail, le cœur flétri, mais l'estomac excellent. Il buvoit toujours à la glace & même dans les plus grands froids de l'hiver. Voluptueux par goût, il étoit sobre & réglé par raison; ainsi sa modération contribua à rendre sa vie fortunée & longue.

Le Cardinal avoit l'esprit vif & délicat, la conversation aisée, amusante, nourrie d'anecdotes curieuses. Il avoit la répartie prompte & brillante; il plaisantoit finement, &, ce qui est très-rare, il n'offensoit personne. Il parloit bien, & écrivoit de même.

Avec le goût d'économie qu'on connoissoit au Cardinal, goût qui s'accroît ordinairement avec l'âge & dégénere trop souvent en avarice, on auroit cru qu'il eût laissé une fortune considérable. Il mourut sans aucun patrimoine; il avoit consommé le peu qu'il avoit eu de sa famille; 60,000 livres de rentes que lui valoient ses deux bénéfices, 20,000 livres seulement que lui rendoit sa place au Conseil, 15,000 livres sur les postes dont il avoit la surintendance, composoient son revenu, s'éteignant avec lui; cela ne montoit pas à 100,000 livres de rentes. Rien d'étonnant qu'un



premier Ministre les dépensât. Nous voyons aujourd'hui un premier Commis de Versailles en manger souvent autant. Voltaire nous certifie que ses ameublements ne montoient pas à deux mille écus ; ce qui est plus difficile à croire, il n'est pas d'artisan dont le mobilier ne soit plus fort.

Il faut pourtant avouer que si Fleury n'enrichit pas sa famille de sa succession, il y avoit bien pourvu. Il résista long-temps à la vanité de l'élever. Enfin, il se rendit aux importunités & pourvut tous les siens magnifiquement. C'étoit la façon la plus noble d'établir leur fortune. Il fit un de ses neveux Duc & Pair, Gouverneur de Lorraine, premier Gentilhomme de la Chambre. Cette dernière charge ne s'obtint pas sans réclamation (\*), les autres Gentilshommes de la Chambre le regardèrent comme indigne d'occuper une place qui ne devoit s'accorder qu'à la plus haute naissance ; il fallut employer toute l'autorité du Maître ; encore ne put-il épargner au nouveau venu tous les désagréments que lui donnoient les autres, lorsque l'occasion s'en présentoit.

Fleury redoutoit dans les grandes places les génies profonds ou actifs : il craignoit les systèmes des uns, l'inquiétude des autres ; imaginoit qu'on pouvoit aisément s'en passer, & qu'ils faisoient souvent plus de mal que de bien. Il regardoit l'administration de l'Etat du même œil que celle d'un bien de famille, & il avoit remarqué dans le commerce de la vie, que ce n'étoit pas les hommes de plus de talent qui gouvernoient le mieux leur intérieur. L'ordre, l'économie, la douceur, la patience, la simplicité, les dehors de la candeur & de la bonne foi, étoient ; suivant lui, les vrais ressorts d'un gouvernement, & il étoit assez

---

(\*) Voyez *Vie privée de Louis XV.*

indifférent de quelle personne on le servoit, lorsqu'el-  
le n'avoit pas les défauts contraires à ces qualités.

A l'éclat du trône , à la représentation près, on  
eût pris Louis XV pour le premier sujet du Car-  
dinal de Fleury : & son Eminence étoit gouver-  
née à son tour par deux hommes très-obscur-  
s. L'un étoit l'Abbé Couturier, Supérieur du Sémi-  
naire de St. Sulpice, qui, sans être le Confesseur  
en titre du Ministre souverain, dirigeoit en grand  
sa conscience, & sans avoir la feuille des bénéfices,  
étoit à la tête du département de toutes les affaires  
ecclésiastiques. Ce personnage grossier, sans éduca-  
tion, sous un air de balourdise, avoit eu assez de  
dextérité pour manier l'esprit de son pénitent, l'as-  
soupir & se rendre sous lui le distributeur de tou-  
tes les graces de l'Eglise. Le chef couvert d'un vaste  
chapeau (\*), dont les aîles rabattues ombrageoient  
ses larges épaules, en rabat blanc, en soutane de  
bure, il voyoit son antichambre remplie des plus  
grands Seigneurs du Royaume. Sa maison étoit  
devenue la pépinière de tous les Abbés de qualité  
aspirants à la prélature, & comme il étoit voué aux  
Jésuites, il en avoit fait le repaire du Molinisme  
dont elle est encore infectée.

L'autre étoit Monsieur Barjac, valet de chambre  
du Cardinal, & conséquemment le ministre de ses  
plaisirs & le confident de ses peines. Il connoissoit  
à merveille les foibles de son maître & sçavoit les  
saisir : il les caressoit de la façon la plus adroite.  
Ce fut lui qui peu de temps avant la mort de ce  
nonagenaire, eut la galanterie recherchée de le  
faire souper un jour des Rois avec douze convives  
de la Cour en hommes & en femmes plus âgées  
que lui ; en sorte que comme le plus jeune, il fut  
obligé de tirer le gâteau. Avec une adulation aussi

---

(\*) Voyez encore *Vie privée* de Louis XV.

fine & aussi soutenue , Barjac ne pouvoit manquer d'être très avant dans la faveur de Son Eminence. Il étoit le canal de toutes les graces intérieures, & principalement de celles de la finance, dont une partie refluoit sur lui; enforte qu'il se trouva puissamment riche à la mort de son protecteur. Tels étoient les deux hommes, sans caractère apparent les plus accrédités auprès de l'Eminence régnante.

Excepté ses serviteurs, ses parents & ses créatures, le Roi fut peut-être le seul homme de son Royaume qui pleurât le Cardinal. Dans l'excès de sa reconnaissance, non content de prescrire qu'on lui rendît à l'instant un honneur réservé aux têtes couronnées, par un service solennel célébré à Notre-Dame où le premier Orateur d'alors, le Jésuite la Neuville fut chargé de prononcer son Oraison funèbre, il voulut faire passer ses sentiments à la postérité la plus reculée; il ordonna qu'il fût érigé à ce Ministre un mausolée dans l'Eglise de Saint Louis du Louvre. Mais cette sensibilité s'est bien refroidie depuis, au point que le monument seroit resté imparfait chez l'artiste, si le Duc de Fleury, l'Archevêque de Tours, l'Evêque de Chartres, tous les Fleury ensemble n'en avoient payé les frais & désiré la continuation.

Cet Orateur, ce Panégyriste du Cardinal de Fleury, ce Jésuite la Neuville fut le même qui fit ensuite, sous les yeux du Maréchal de Belle-Isle, un mémoire contre le Duc de Choiseul. Après la mort du Maréchal, ce mémoire tomba entre les mains du Duc; mais il n'en connoissoit pas l'écriture. Le Jésuite pour plaire, suivant l'esprit de la société, au nouveau Ministre, lui écrivit pour lui demander la permission de le nommer avec éloge dans l'Oraison funèbre du Maréchal.

Le Duc par l'écriture de la lettre, connut celle du mémoire. Le Jésuite prononça, aux *Invalides*,

dans son Oraison funèbre , le trait à la louange du Duc de Choiseul ; & sur le compliment qu'on lui en fit : » Le l'ere la Neuville (dit-il) fait de » beaux discours & de méchants mémoires. »

Le peuple qui , à la mort d'un Ministre , se regarde avec assez de raison ordinairement comme délivré d'un fléau , mais qui ne fait pas attention que c'est par les événements subséquents qu'il doit déterminer sa joie ou sa douleur , se réjouir de la mort du Cardinal avant de connoître son successeur. Il ne sçavoit pas, dit l'auteur de la *Vie privée* de Louis XV, que l'époque de son administration toute imparfaite qu'elle ait été , seroit envisagée un jour par les historiens comme une faveur du Ciel , comme le *siècle d'or de France* ; qu'à ce siècle d'or fini avec lui & avant lui , succéderoit un siècle d'argent , & que ce dernier seroit bientôt changé en un siècle de fer.

## CHAPITRE XIX.

Louis XV prit , à la mort du Cardinal de Fleury , la résolution de gouverner par lui-même ; il se trouvoit , dit Voltaire , dans la même situation où fut son bifaïeul , dans une guerre nommée , comme celle - ci , la guerre de succession. Il avoit à soutenir la France & l'Espagne contre les mêmes ennemis , c'est-à-dire contre l'Autriche , l'Angleterre , la Hollande & la Savoye. Ses finances étoient épuisées , ses troupes étoient rebuées , & ce qui achevoit de rendre sa situation plus fâcheuse ; c'est qu'ayant craint que l'Angleterre & la Cour de Vienne ne doutassent de la sincérité de ses dispositions pour la paix , s'il cherchoit à se faire des alliés , il s'étoit opposé constamment aux entreprises des Espagnols , & avoit négocié avec la

Cour de Turin, moins pour l'engager de s'attacher à la France, que pour l'empêcher de s'allier avec la Cour de Vienne.

Ce n'étoit pas mieux connoître les intentions de cette Puissance, qu'on n'avoit connu les dispositions de la Hollande, de l'Empire, de la Cour de Vienne & de l'Angleterre, Une neutralité étoit contraire à tous les principes du Roi de Sardaigne accoutumé à profiter des divisions de la Maison d'Autriche & de la France, pour s'aggrandir. Ce Prince avoit publié ses véritables intentions dans le mémoire où il exposoit ses droits sur le Duché de Milan; & c'étoit déclarer d'une manière assez claire à l'Europe, qu'il vendroit ses secours à la Puissance qui en connoitroit mieux le prix. La convention même qu'il signa le premier Février 1742, avec le Roi d'Angleterre & la Reine de Hongrie, & par laquelle il se réservoir *l'entière liberté de faire valoir ses droits dans tel temps & par tels moyens, soit par lui-même en particulier, soit par telles alliances qu'il jugeroit les plus convenables*, n'étoit encore qu'une invitation à l'Espagne & à la France de rechercher son amitié.

Quand on voulut enfin profiter de ces dispositions favorables, mais trop négligées, il n'étoit déjà plus temps de négocier avec la Cour de Turin, ou du moins on ne le pouvoit faire avec succès. Tandis que le ministère d'Angleterre tranchoit hardiment toutes les difficultés, la France ne put faire que des dispositions vagues & incertaines, parce qu'elle n'étoit pas même encore d'accord avec l'Espagne sur le sort de l'Italie. Si le Roi de Sardaigne parut hésiter dans ces démarches, ce ne fut que pour vendre plus cher son alliance; & il signa, le 13 Septembre 1743, le traité de Worms, par lequel il s'engageoit, moyen-

nant un subside de deux cents mille livres *Sterling* que lui payeroit l'Angleterre, d'entretenir une armée de quarante-cinq mille hommes au service de la Reine de Hongrie.

Pour se faire une idée juste de l'embaras qu'éprouvoit la France des périls où elle étoit exposée, & des ressources qu'elle eut, il faut voir comme l'Angleterre donnoit le mouvement à toutes les secousses de l'Europe.

On sçait qu'après (\*) l'heureux temps de la paix d'Utrecht, les Anglais qui jouissoient de Minorque & de Gibraltar, en Espagne, avoient encore obtenu de la Cour de Madrid des privilèges que les Français ses défenseurs n'avoient pas. Les commerçants Anglais alloient vendre aux Colonies Espagnoles les negres qu'ils achetoient en Afrique pour être esclaves dans le nouveau monde. Des hommes vendus par d'autres hommes, moyennant trente-trois piastres par tête qu'on payoit au Gouvernement Espagnol, étoient un objet de gain considérable; car la Compagnie Anglaise en fournissant quatre mille huit cents negres, avoit obtenu encore de vendre les huit cents sans payer de droits; mais le plus grand avantage des Anglais, à l'exclusion des autres nations, étoit la permission dont cette compagnie jouissoit dès 1716, d'envoyer un Vaisseau à Porto-Bello.

Ce Vaisseau qui d'abord ne devoit être que de cinq cents tonneaux, fut en 1717 de huit cents cinquante, par convention; mais en effet de mille par abus: ce qui faisoit deux millions pesant de marchandises. Ces mille tonneaux étoient encore le moindre objet de ce commerce de la Compagnie Anglaise; une patache qui suivoit toujours

---

(\*) Voyez Guerre de 1741, par M. de Voltaire.



le vaisseau, sous prétexte de lui porter des vivres ; alloit & venoit continuellement ; elle se chargeoit dans les Colonies Anglaïses, des effets qu'elle apportoit à ce vaisseau, lequel ne désemplissant jamais par cette manœuvre, tenoit lieu d'une flotte entiere. Souvent même d'autres navires venoient remplir le vaisseau de permission, & leurs barques alloient encore sur les côtes de l'Amérique porter des marchandises dont les peuples avoient besoin, mais qui faisoient tort au Gouvernement Espagnol, & même à toutes les nations intéressées au commerce qui se fait des ports d'Espagne au golfe du Mexique. Les Gouverneurs Espagnols traiterent avec rigueur les Marchands Anglais, & la rigueur se poussa toujours trop loin.

Voici comme M. de Voltaire raconte le fait suivant.

Un Patron de vaisseau, nommé Jenkins, vint en 1739 se présenter à la Chambre des Communes. C'étoit un homme franc & simple, qui n'avoit point fait de commerce illicite, mais dont le vaisseau avoit été rencontré par un garde-côtes Espagnol, dans un parage de l'Amérique, où les Espagnols ne vouloient pas souffrir des navires Anglais. Le Capitaine Espagnol avoit saisi le vaisseau de Jenkins, mis l'équipage aux fers, coupé le nez & fendu les oreilles au patron. En cet état Jenkins se présenta au Parlement, il raconta son aventure avec la naïveté de sa profession & de son caractère. *Messieurs*, dit-il, *quand on m'eut ainsi mutilé, on me menaça de la mort ; je l'attendis : je recommandai mon ame à Dieu, & ma vengeance à ma Patrie.* Ces paroles prononcées naturellement exciterent un cri de pitié & d'indignation dans l'assemblée ; le peuple de Londres crioit à la porte du Parlement : *la mer libre, ou la guerre.*

On n'a peut-être jamais parlé avec plus de véritable éloquence qu'on parla sur ce sujet dans le Parlement d'Angleterre : & je ne sçais, poursuit le même M. de Voltaire, si les harangues méditées qu'on prononça autrefois dans Athènes & dans Rome, en des occasions à peu près semblables, l'emportent sur les discours non préparés du Chevalier Windham, du Lord Carteret, du Ministre Robert Walpole, du Comte de Chesterfield, de M. Pultney, depuis Comte de Bath. Ces discours qui sont l'effet naturel du Gouvernement & de l'esprit Anglais, étonnent quelquefois les étrangers, comme les productions d'un pays qui sont à vil prix sur leur terrain, sont recherchées précieusement ailleurs. Mais il faut lire avec précaution toutes ces harangues où l'esprit de parti domine. Le véritable état de la Nation y est presque toujours déguisé. Le parti du Ministère y peint le gouvernement florissant ; la faction contraire assure que tout est en décadence ; l'exagération regne par-tout. *Où est le temps, s'écrioit alors un membre du Parlement ; Où est le temps où un Ministre de la guerre disoit qu'il ne falloit pas qu'on osât tirer un coup de canon, en Europe, dans les quatre parties du monde, sans la permission de l'Angleterre ?*

Enfin le cri de la nation détermina le Parlement & le Roi. On déclara la guerre à l'Espagne. La mer fut d'abord le Théâtre de cette guerre, dans laquelle les corsaires des deux nations, pourvus de lettres-patentes, alloient en Europe & en Amérique, attaquer tous les vaisseaux marchands, & ruiner réciproquement le commerce pour lequel ils combattoient. On en vint bientôt à des hostilités plus grandes.

L'Amiral Vernon pénétra dans le golfe du Mexique, & y attaqua & prit la ville de Porto-

Beilo, l'entrepôt du nouveau monde, la rafa & en fit un chemin ouvert par lequel les Anglais purent exercer à main armée le commerce autrefois clandestin, qui avoit été le sujet de la rupture. Cette expédition fut regardée par les Anglais comme un des plus grands services rendus à la nation. L'Amiral fut remercié par les deux Chambres du Parlement : elles lui écrivirent, ainsi qu'elles en avoient usé avec le Duc de Marlboroug après la journée d'Hochstet. Depuis ce temps, les actions de leur compagnie du Sud augmentèrent, malgré les dépenses immenses de la nation. Les Anglais espererent alors de conquérir l'Amérique Espagnole. Ils crurent que rien ne résisteroit à l'Amiral Vernon, & lorsque quelque temps après cet Amiral alla mettre le Siege devant Carthagene, ils se hâterent d'en célébrer la prise : de sorte que dans le même temps que Vernon en levoit le siege, ils firent frapper une médaille où l'on voyoit le port & les environs de Carthagene, avec cette légende : *il a pris Carthagene*; le revers représentoit l'Amiral Vernon, & on y lisoit ces mots : *Au vengeur de sa patrie*. Il y a beaucoup d'exemples de ces médailles prématurées qui tromperoient la postérité, si, comme dit Voltaire, l'histoire plus exacte ne prévenoit de telles erreurs.

La France qui n'avoit qu'une marine foible, ne se déclaroit pas alors ouvertement ; mais le Ministère de France secouroit les Espagnols autant qu'il étoit en son pouvoir.

Le Roi d'Espagne avoit commencé son agression par faire débarquer par mer en Italie un corps de troupes qui s'avançoit vers Ferrare, sous la conduite du Duc de Montemar, célèbre par la victoire de Bitonto, & ensuite par sa disgrâce, Dom Philippe, de son côté, s'y rendoit par terre avec d'autres troupes, pour y attaquer le Roi

de Sardaigne, qui n'avoit voulu de lui ni pour  
ami ni pour voisin. La Majesté Sarde, comme  
on scait, ouvre & ferme à son gré les portes de  
l'Italie du côté des Alpes. Elle occupoit 40,000  
Français & autant d'Espagnols dans ce pays là,  
se consumant en vains efforts, qu'ils auroient  
pu employer ailleurs avec plus de succès. Après  
avoir pénétré dans le Duché de Savoye & s'en  
être rendu maître, Dom Philippe fut obligé de  
se retirer & de repasser en Dauphiné. On fit  
sur son voyage, cette chanson sur l'air des  
*Pélerins*.

Les Espagnols en Italie,  
Sans feu ni lieu,  
Disoient, voyant la Lombardie,  
Hélas, bon Dieu!  
Les passages nous sont fermés!  
Quelle misère!  
Et sommes pis que Réformés  
Tous maudits du Saint Pere.  
Dom Philippe pour sa conquête,  
S'étoit voué  
A Notre-Dame de Lorette,  
Dieu soit loué!  
Moi n'ayant pu, suivant son vœu,  
S'y rendre à Pâques,  
Il aura du Pape l'aveu  
De le faire à Saint Jacques.  
Admirant de l'Infant d'Espagne  
La piété,  
Son Cousin le Roi de Sardaigne,  
Par charité,  
Sur sa route fait tout pourvoir  
Jusqu'à Modene,  
Afin de le bien recevoir,  
Si Montemar l'y mène.  
En partant, sa dolente mere  
Lui dit : mon fils,  
Prenez votre route par terre,  
C'est mon avis.  
Tant mieux, manan, je passerai  
Chez mon beau-pere.

Outre cela, j'éviterai  
 La flotte d'Angleterres ;  
 Sans nul risque du Sud au pôle ;  
 Bien embarqué ,  
 Pendant le regne de Walpole  
 J'aurois vogué ;  
 Mais Capillo n'a rien sçu voir  
 Dans cette allure ,  
 Et Fleury ne pouvoit prévoir  
 Cette mésaventure.  
 Sujets de mon tranquille pere ,  
 Adieu , bon jour ,  
 Priez , avec mon très-cher frere ,  
 Pour mon retour.  
 Si je reviens , vous me verrez  
 Modeste & sage ,  
 En attendant vous payerez  
 Les frals de mon passage.

Dans le cœur de l'Italie les affaires du Roi d'Espagne n'étoient pas plus avancées que sur la frontière. Le Roi des deux Siciles avoit été obligé de retirer ses troupes & forcé d'embrasser la neutralité quoiqu'il s'agit de la cause de son pere & de son frere. Une escadre Anglaise compolée de six vaisseaux de soixante canons , de six frégates & de deux galiotes à bombes se présenta devant le port de Naples. Le Capitaine Martin, depuis Amiral & Commandant de l'escadre , envoya à terre un Officier avec une lettre du Roi son maître , au premier Ministre , qui portoit en substance qu'il falloit que Sa Majesté Sicilienne rappellât ses troupes de l'Armée Espagnole , & déclarât solennellement ne pas prendre parti dans la guerre que son pere & son frere avoient avec la Maison d'Antriche , pour réclamer les biens de la Maison Farnèse , ou que l'on alloit dans l'instant bombarder la ville. On tint quelques conférences ; le Capitaine Anglais dit enfin , en mettant sa montre sur le tillac , qu'il ne donnoit qu'une heure

au Ministre de Naples pour signer, sans délai, les volontés de la Cour de Londres. Si ce n'est pas un essai de tyrannie le plus formel c'est au moins une marque de puissance, & d'autorité bien décidée. Le port étoit mal pourvu d'artillerie ; on n'avoit point pris les précautions nécessaires contre une insulte qu'on n'attendoit pas. On vit alors, dit M. de Voltaire, que l'ancienne maxime, *qui est maître de la mer, l'est de la terre*, est souvent vraie. On fut obligé de promettre tout ce que le Commandant Anglais vouloit, & même il fallut le tenir jusqu'à ce qu'on eût le temps de pourvoir à la défense du port & du Royaume. C'étoit, dit l'auteur de la *Vie privée* de Louis XV, c'étoit ce droit du plus fort sous lequel gémit d'un bout de l'univers à l'autre la triste humanité, & dont, si quelque chose pouvoit l'en consoler, ce seroit de voir ses oppresseurs en être les victimes à leur tour.

Le Duc de Montemar, affoibli de la retraite d'un Roi de Naples, suivi de poste en poste, pressé par les Autrichiens, perdoit toujours du terrain. On lui attribua ce qui étoit l'effet des circonstances. Le Comte de Gages le remplaça, mais n'ayant pas mieux réussi, faute de forces suffisantes, il justifia son prédécesseur.

Ces événements n'étoient que les préludes d'événements plus considérables. Dans la confusion générale des affaires de l'Europe, il n'étoit plus possible qu'elles se débroulassent sans une crise violente, & elle ne pouvoit naître que du choc des deux puissances prépondérantes alors, qui d'auxiliaires alloient bientôt devenir parties principales. La France se montroit déjà ouvertement. L'Angleterre agissoit plus sourdement, mais elle venoit de parler haut, sa démarche vis-à-vis du



Roi de Naples annonçoit une disposition prochaine à la soutenir de toutes ses forces.

On voit par cet exposé , comme le dit M. de Voltaire, que tout étoit en alarmes, & que toutes les Provinces éprouvoient des revers du fond de la Silésie au fond de l'Italie. L'Autriche n'étoit alors en guerre ouverte qu'avec la Bavière ; & cependant on désoloit l'Italie. La Cour d'Espagne fit demander aux Suisses le passage par leur territoire pour porter de nouvelles troupes en Italie ; elle fut refusée. Une telle neutralité fut respectée ; Venise de son côté leva vingt mille hommes pour donner du poids à la sienne.

Louis XV s'en tint, pour la campagne de 1743 aux mesures déjà prises par feu le Cardinal. Elles n'étoient pas mieux combinées que les précédentes. Il en résulta les mêmes fautes , la même désunion entre les alliés , les mêmes reproches, & conséquemment des revers, des pertes, & des humiliations, qu'oiqu'il n'y eût de guerre déclarée qu'entre l'Empereur & la Reine de Hongrie, entre l'Espagne & l'Angleterre (encore celle-ci étoit-elle purement maritime) presque toutes les Puissances de l'Europe avoient fait des efforts extraordinaires. L'Allemagne & l'Italie seules étoient couvertes de dix grandes armées. Elles produisirent la bataille de Campo-Santo pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Madrid & à Vienne. Les Espagnols s'en attribuèrent la victoire : mais ayant repassé le *Panaro*, & faisant retraite, les Autrichiens les suivirent, & furent manger le pain bénit, comme on le dit alors, sans crainte de l'excommunication. Cela donna occasion à ces vers.

L'Espagnol vous battra , tremblez, fiers Autrichiens !  
 Leur armée est nombreuse, & n'a faute de rien,  
 Si l'on en croit la voix publique,

À Naples ils ont bon nombre de canons;  
Leur flotte est toujours à Toulon  
Et leurs trésors en Amérique.

Cette flotte forte de seize vaisseaux, étoit bloquée dans le port de Toulon par une escadre Anglaise qui dominoit dans la Méditerranée, & insultoit toutes les côtes de l'Italie & de la Provence. Elle n'osoit sortir contre des forces trop supérieures. Les Cannoniers Espagnols n'étant pas experts dans leur art, on les exerça pendant cette inaction dans le port de Toulon. Quand ils se furent rendus habiles, on fit sortir de la rade de Toulon l'escadre Espagnole aux ordres de Dom Joseph Navarro. Elle n'étoit que de douze vaisseaux; les Espagnols n'avoient ni assez de matelots ni assez de cannoniers pour en manœuvrer seize: Elle fut jointe aussi-tôt par quatorze vaisseaux François, quatre frégates & trois brûlots, commandés par M. de Court, le plus ancien des Lieutenants-Généraux de la Marine. L'Amiral François eut ordre de se combiner avec l'Amiral Espagnol; & si l'Amiral Anglais s'opposoit à leur passage, de le combattre sans avoir égard au nombre. L'Amiral Anglais Mathews étoit beaucoup plus considérable de son côté, puisque l'on comptoit dans l'armée Anglaise cinquante-quatre voiles, dont quarante-cinq vaisseaux de ligne, cinq frégates, quatre brûlots. Avec cet avantage du nombre, Mathews se presenta devant les deux escadres combinées de France & d'Espagne. On combattit: les deux flottes furent également endommagées; cette journée navale fut indécise; chacun se plaignoit; les Espagnols crurent n'avoir pas été assez secourus; les Français accusèrent les Espagnols de peu de reconnaissance: Mathews fut accusé à son tour à Londres, & après une longue instruction de son procès, fut déclaré incapable de servir. Le Général François fut exilé

pour n'avoir pas , dit-on , secondé la bravoure de l'Espagnol. On est encore à attendre la solution de ce paradoxe naval.

Quoi qu'il en soit , s'il en faut croire M. de Voltaire , le véritable avantage de cette bataille fut pour la France & l'Espagne , la mer Méditerranée fut libre au moins pendant quelque temps. Mathews s'étoit rendu à Mahon pour s'y radoubert ; les provisions de guerre & de bouche dont avoit besoin Dom Philippe , purent aisément lui arriver des côtes de Provence ; mais ni les flottes Françaises , ni les escadres d'Espagne ne purent s'opposer à l'Amiral Anglais , quand il revint dans ces parages. Tout s'éclipsa devant lui ; la France & l'Espagne , obligées d'entretenir continuellement de nombreuses armées de terre , n'avoient pas ce fond inépuisable de marine , qui fait la ressource de la puissance Anglaise

## CHAPITRE XX.

AU milieu de tous ces efforts , Louis XV déclara la guerre au Roi d'Angleterre & à la Reine de Hongrie , qui à leur tour , la lui déclarèrent aussi dans les formes. Cinq armées principales ravageoient l'Allemagne. Dom Philippe & le Marquis de la Mina à la tête de vingt mille Espagnols , & le Prince de Conti suivi de vingt mille Français , pénétrèrent dans le Piémont en combattant entre des rochers , des précipices , des torrents , & où la difficulté des convois n'est pas un des moindres obstacles.

Le premier Avril 1744 , Dom Philippe & le Prince de Conti passèrent le Varo , rivière qui

tombe des Alpes & qui se jette dans la mer de Gênes, au dessous de Nice. Tout le Comté de Nice se rendit ; mais pour avancer , il falloit attaquer les retranchements élevés près de Ville-Franche ; & après eux , on trouvoit ceux de la forteresse de Montauban , au milieu des rochers qui forment une longue suite de remparts presque inaccessibles. On ne pouvoit marcher que par des gorges étroites , & par des abymes sur lesquels plongeoit l'artillerie ennemie , & il falloit sous ce feu gravir de rocher en rocher (\*). On trouvoit encore jusques dans les Alpes, des Anglais à combattre ; l'Amiral Mathews , après avoir radoubé ses vaisseaux , étoit venu reprendre l'empire de la mer : il avoit débarqué lui-même à Ville-Franche. Ses soldats étoient avec les Piémontois , & ses canonniers servoient l'artillerie. Malgré ces périls , le Prince de Conti se présente au pas de Ville-Franche , rempart du Piémont , haut de près de deux cents toises que le Roi de Sardaigne croyoit hors d'atteinte , & qui fut couvert de Français & d'Espagnols. L'Amiral Anglais & ses matelots furent sur le point d'être faits prisonniers.

On avança , on pénétra enfin jusqu'à la vallée de Château-Dauphin. Le Comte de Campo-Santo à la tête des Espagnols suivoit le Prince de Conti par une autre gorge.

Le Bailli du Givri escalade en plein jour un roc sur lequel deux mille Piémontais sont retranchés. Le brave Chevert qui avoit monté le premier sur les remparts de Prague , monte à ce roc un des premiers , & cette entreprise étoit plus meurtrière que celle de Prague. On n'avoit point de canon , les Piémontais foudroyoient les assaillants avec la leur. Le Roi de Sardaigne placé lui même derrière

[ \* ] Voyez l'histoire de la guerre de 1744 en Italie.

ces retranchements, animoit ses troupes. Un Lieutenant-Colonel saute dans les premiers retranchements, les grenadiers s'élancent les uns sur les autres, & ce qui est à peine croyable, ils passent par les embrasures mêmes du canon ennemi, dans l'instant que les pieces ayant tiré, reculoient par leur mouvement ordinaire : On y perdit près de deux mille hommes; mais il n'échappa aucun Piémontais. Le Roi de Sardaigne au desespoir, voulut se jeter lui-même dans la mêlée, & on eut beaucoup de peine à le retenir.

Pendant qu'on prenoit Château-Dauphin, il falloit emporter ce que l'on appelloit les barricades; c'étoit un passage de trois toises entre deux Montagnes qui s'élevent jusqu'aux nues. Le Roi de Sardaigne avoit fait couler dans ce précipice la riviere de Sture qui baigne cette vallée. Trois retranchements & un chemin couvert par-delà la riviere, défendoient ce poste, qu'on appelloit les barricades; il falloit ensuite se rendre maître du Château de Démont, bâti avec des frais immenses sur la tête d'un rocher isolé, au milieu de la Vallée de Sture; après quoi les Français, maîtres des Alpes voyoient les plaines du Piémont. Ces barricades furent tournées habilement par les Français & par les Espagnols, la veille de l'attaque de Château-Dauphin. On les emporta presque sans coup férir, en mettant ceux qui les défendoient entre deux feux. Cet avantage fut un des Chéfs-d'œuvres de l'art de la guerre; car il fut glorieux, il remplit l'objet proposé, & ne fut pas sanglant.

Tant de beaux exploits, tant de belles actions ne servoient de rien, comme dit Voltaire, au but principal. La Reine de Hongrie n'en étoit pas moins triomphante; il y avoit de la méfintelligence entre les Généraux de l'armée Française.

& ceux de l'armée de Charles VII. Au lieu de se secourir, ils se nuisoient réciproquement. Le Prince Charles avoit déjà rassemblé les quartiers, que les troupes Impériales & Françaises étoient encore cantonnées séparément & en plusieurs petits postes. Cette négligence jointe à la mortalité qui se mit dans les troupes Françaises pour avoir été entassées dans l'hiver, dans des poëles d'Allemagne, auxquels elles n'étoient point habituées, fut la cause des premiers malheurs. On fut battu séparément.

Charles VII, nommé en effet Empereur par le Roi de France n'en étoit pas moins chassé de ses Etats héréditaires, & n'étoit pas moins errant dans l'Allemagne. Les Français n'étoient pas moins repoussés au Rhin & au Mein. La France enfin n'en étoit pas moins épuisée pour une cause qui lui étoit étrangère, & pour une guerre qu'elle auroit dû s'épargner : guerre entreprise par la seule ambition du Maréchal de Belle-Isle, dans laquelle on n'avoit que peu de chose à gagner & beaucoup à perdre. Le Maréchal de Belle-Isle, avoit quitté dès le 2 Janvier 1743 son cantonnement sous Egra avec l'armée qu'il avoit si heureusement & si habilement ramenée de Prague, & en avoit pris d'autres sur le Naab, en étoit parti le 20, l'avoit conduit par le haut Palatinat, & après lui avoir fait prendre le chemin de Spire, où elle devoit passer le Rhin, il étoit revenu à Francfort. Une partie de son armée se fondit dans celle du Maréchal de Broglio, & l'autre dans celle du Maréchal de Noailles.

Belle-Isle, nommé par le Roi d'Espagne, Chevalier de l'ordre de la Toison d'or, fut revêtu du collier des mains du Prince de Bavière, chargé par Sa Majesté Catholique de la cérémonie. C'étoit le dernier honneur qui lui manquoit : mais tant de



titres accumulés sur sa tête ne purent le dédommager de la réception que lui fit à son arrivée à la Cour le Monarque peu belliqueux, qui se voyoit à la veille d'une querelle personnelle avec la Reine de Hongrie, & ne pouvoit que sçavoir très-mauvais gré à l'auteur du projet. Il l'accueillit avec une froideur à glacer, triste récompense de tant de peines & de fatigues, mais qui devoit être celle de tous ces ambitieux, qui sacrifient une nation entière à l'inquiétude dont ils sont tourmentés. Il se retira à la campagne, méditer de nouveaux systèmes, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de les faire éclore.

L'Empereur voyant son Electorat prêt à être envahi par l'ennemi, se réfugia d'abord dans la ville d'Augsbourg. Il n'y demeura pas long-temps. En la quittant, il eut la douleur d'y voir entrer un Colonel de Hussards, nommé Mentzel, fameux par ses férociétés & ses brigandages, qui eut la brutalité de le charger d'injures dans les rues. Il se réfugia dans Franfort, ville encore plus privilégiée que Augsbourg, & dans laquelle s'étoit faite son élection à l'Empire; mais, comme dit Voltaire, Charles VII y portoit sa malheureuse destinée. Ce fut pour y voir accroître ses infortunes. Il se donnoit une bataille qui decidoit de son sort, à quatre milles de son nouveau refuge.

Le Comte de Stair, autrefois Ambassadeur en France, avoit marché vers Francfort, à la tête d'une armée de plus de cinquante mille hommes, composée d'Anglais, d'Hanovriens & d'Autrichiens. Le Prince Charles, par sa célérité & la jalousie réciproque des Alliés, après avoir reconquis l'Autriche & la Bohême, se trouvoit encore maître de la Bavière. Le Roi d'Angleterre arriva avec son second fils le Duc de Cumberland. Le Maréchal de Noailles avoit été envoyé avec 40,000,

hommes pour remplacer le Maréchal de Broglio. Le Roi d'Angleterre s'étoit posté dans Aschaffembourg, ville sur le Mein, appartenant à l'Electeur de Mayence. Noailles passe le Rhin, il trouve l'armée du Roi d'Angleterre dans une position où elle pouvoit être enfermée, assamée, foudroyée par l'artillerie Française, & forcé de se rendre prisonnier. Le Soldat étoit réduit à demi-ration par jour. On manquoit de fourrages, au point qu'on proposa de couper les jarrets des chevaux, & on en seroit venu à cette extrémité, si on étoit encore resté deux jours dans cette position. Le Roi d'Angleterre fut enfin obligé de se retirer pour aller chercher des vivres à Hanau sur le chemin de Francfort; mais en se retirant, il étoit exposé aux batteries du canon ennemi, placé sur la rive du Mein. Il falloit faire marcher en hâte une armée que la disette affoiblissoit, & dont l'arrière-garde pouvoit être accablée par l'armée Française. Le Maréchal de Noailles avoit eu la précaution de jeter des ponts entre Dettinghen & Aschaffembourg, sur le chemin de Hanau, & les Anglais avoient joint à leurs fautes celle de laisser établir ces ponts. Au milieu de la nuit, le Roi d'Angleterre fait, le 26 Juin, décamper son armée dans le plus grand silence, & hasarde cette marche précipitée & dangereuse, le seul parti qui lui restât. Le Maréchal de Noailles voit les Anglais qui courent à leur perte par un chemin étroit entre une montagne & la rivière. Il fait les préparatifs les mieux entendus pour les envelopper dans le défilé où ils devoient passer nécessairement. On leur tendoit ainsi un piège inévitable. Si l'on n'eût fondu sur eux qu'avec l'avantage certain du terrain, le Roi d'Angleterre pouvoit être pris lui-même, & c'étoit un de ces moments décisifs qui sembloient devoir mettre fin à la guerre. Le Général Français avoit mis le passage

de Dettinghen sous la garde de douze mille hommes en-delà d'un ravin profond. Il défend qu'on le passe; son ordre n'est point exécuté. On franchit le ravin en son absence, on livre la bataille avec le simple détachement contre 40 mille hommes; on ne peut soutenir cette partie; on est forcé de se retirer, & les Anglais ont le bonheur de sortir d'un cul-de-sac, dans lequel ils devoient périr ou se rendre. Dans cette action qui dura quatre heures & demie, le plus grand malheur pour les Français fut la perte d'un grand nombre de gens de distinction & de braves Officiers qui, voyant leurs Régiments tourner le dos, se mirent en ligne, & aimerent mieux mourir honorablement en tenant ferme, que de se sauver par une fuite honteuse. Vingt-sept Officiers de la Maison du Roi à cheval restèrent sur la place, & soixante-six furent blessés dangereusement. Le Duc de Chartres eut un cheval tué sous lui. Le Prince de Dombes, le Comte d'Eu, le Duc de Boufflers, les Comtes d'Harcourt & de Beuvron y furent blessés; le Comte de la Motte-Houdancourt, Chevalier d'honneur de la Reine, eut son cheval tué, fut long-temps foulé aux pieds des chevaux & remporté presque mort. Le Marquis de Gontaud eut le bras cassé; le Duc de Rochecouart, premier Gentilhomme de la Chambre, ayant été blessé deux fois & combattant encore, fut tué sur la place. Les Marquis de Sablé, de Fleury, les Comtes d'Estrade, de Rosbâton, y laisserent la vie.

Parmi les singularités de cette triste journée, on ne doit pas omettre, dit M. de Voltaire, la mort d'un Comte de Boufflers, de la branche de Rémiancourt. C'étoit un enfant de dix ans & demi, un coup de canon lui cassa la jambe, il reçut le coup, se vit couper la jambe & mourut avec un égal sang-froid. Tant de jeunesse & tant de courage atten-

dirent tous ceux qui furent témoins de son malheur.

La perte n'étoit gueres moins considérable parmi les Officiers Anglois. Le Roi d'Angleterre combattoit à pied & à cheval, tantôt à la tête de la Cavalerie, tantôt à celle de l'Infanterie. Le Duc de Cumberland fut blessé à ses côtés; le Duc d'Aremberg qui commandoit les Autrichiens, reçut une balle de fusil au haut de la poitrine. Les Anglois perdirent plusieurs Officiers-Généraux. Mais le combat étoit trop inégal. Le courage seul avoit à combattre la valeur, le nombre & la discipline. Enfin le Maréchal de Noailles ordonna la retraite, & ellene se fit pas sans confusion. Le Roi d'Angleterre dina sur le champ de bataille, & se retira ensuite sans même se donner le temps d'enlever tous les blessés, dont il laissa environ six cents que le Lord Stair recommanda à la générosité du Maréchal de Noailles. Les Français les recueillirent comme des compatriotes; les Anglois & eux se traitoient en peuples qui se respectoient.

Les deux Généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse & l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Cette grandeur d'ame n'étoit pas particulière à Mylord Stair & au Maréchal de Noailles. Le Duc de Cumberland sur-tout fit un acte de générosité qui doit être transmis à la postérité. Un Mousquetaire avoit été porté près de sa tente. On manquoit de Chirurgiens, assez occupés ailleurs: on alloit panser le Prince à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe. *Commencez, dit le Prince, par soulager cet Officier Français, il est plus blessé que moi, il manqueroit de secours, & je n'en manquerai pas.*

Il y eut du côté des alliés deux cents trente-un

hommes tant tués que blessés. La perte fut à peu près égale dans les deux armées. Les Français souffrirent une grande perte en faisant avorter le fruit des plus belles dispositions par cette ardeur précipitée & cette indiscipline qui leur avoit fait perdre les batailles de Poitiers, de Crecy, d'Azincourt. C'est cette faute capitale qui flétrit à jamais la mémoire du Maréchal de Noailles, qui le rendit l'horreur de tant de familles désolées & la dérision des persifleurs, qui le chanfonnerent dans de malins vaudevilles & mirent une épée de bois à la porte de son hôtel, emblème de l'inutilité dont la sienne avoit été en cette occasion.

En tout autre pays, le Maréchal de Noailles auroit couru de grands risques ; mais il avoit en la personne de la Comtesse de Toulouse, sa sœur, une puissante protectrice auprès du Roi. Il ne se justifia même pas, il soutint le blâme général de l'armée avec audace.

Après cette action, beaucoup d'Officiers Français & Anglais allèrent à Francfort, ville toujours neutre, où l'Empereur vit l'un après l'autre, Mylord Stair, & le Maréchal de Noailles, sans pouvoir leur marquer d'autres sentiments que ceux de la patience dans son infortune. Charles VII étoit accablé de chagrin, sans Etats, sans espérance, n'ayant pas de quoi faire subsister sa famille. Personne ne vouloit faire la moindre avance au Chef de l'Empire. Le Maréchal de Noailles lui donna une lettre de crédit de quarante mille écus qu'il avoit. Voilà où en étoit réduit l'auguste César, & dans quelle extrémité se trouvoit la majesté de l'Empire Romain.

## CHAPITRE XXI.

**C**HARLES VII, isolé dans Francfort n'avoit plus ni Etats, ni sujets. Réduit à implorer cette même Reine d'Hongrie qu'il avoit été sur le point de détrôner, il lui offrit de renoncer à toutes ses prétentions sur l'héritage de la Maison d'Autriche. La Reine de Hongrie s'étoit fait prêter serment de fidélité par les habitants de la Baviere & du haut Palatinat. Elle fit présenter dans Francfort même à la dictature Impériale, des mémoires où l'élection de Charles VII étoit qualifiée *nulle de toute nullité*. Enfin on parloit de le forcer à se démettre de l'Empire, & de le résigner à François de Lorraine, Grand Duc de Toscane, époux de Marie-Thérèse. On fit plus, on poussa l'insolence jusqu'à exiger qu'il demandât, lui-même, le Grand Duc son ennemi, pour Roi des Romains. C'étoit le dernier période de l'humiliation : c'étoit, disent les mémoires du temps, c'étoit Louis XIV qu'on avoit voulu obliger de concourir à chasser son petit-fils du trône où il l'avoit placé.

Ce fut, comme le dit l'auteur de l'histoire universelle, ce fut dans ces circonstances dangereuses, dans ce choc de tant d'Etats, dans ce mélange & ce cahos de guerre & de politique, que Louis XV commença sa première campagne. Ce fut, ajoute l'historien privé de ce Monarque, ce fut l'impulsion de sa maîtresse qui à beaucoup de défauts bas joignoit de la vigueur & de l'élévation dans l'ame, qui le détermina à essayer de se mesurer avec un Prince digne de lui, & de se mettre à la tête de son armée d'Alsace. Il avoit fait préparer ses équipages ; il le manda au Maréchal de Noailles, qui lui répondit ces propres mots : » Vos affaires ne sont



« ni assez bonnes, ni assez mauvaises pour que V.

» M. fasse à présent cette démarche. »

Les frontieres étoient à peine gardées du côté de l'Allemagne. Le Prince Charles de Lorraine commençoit à s'établir dans une île du Rhin, près du vieux Brisac. Il étoit déjà parvenu avec 3,000 grénadiers jusqu'à Rheinweler. Des partis Hongrois pénétroient jusques par-delà la Sarre & entamoient les frontieres de la Lorraine. Un partisan du nom de *Mentzel*, d'un caractère féroce, d'une audace incroyable, fit répandre dans les Provinces d'Alsace, de Bourgogne, de Franche-Comté & dans les trois Evêchés, sous le nom de manifeste, un écrit par lequel il invitoit les peuples au nom de la Reine de Hongrie, à retourner sous l'obéissance de la Maison d'Autriche. Il menaçoit les habitans qui prendroient les armes contre elle de les faire pendre, après les avoir forcés de se couper de leurs propres mains, le nez & les oreilles. Cette insolence, ou plutôt une brutalité si féroce, bien digne, comme le remarque Voltaire, d'un soldat d'Attila, n'étoit que méprisable, mais elle étoit la preuve du succès.

Les armées Autrichiennes menaçoient Naples, tandis que les armées Françaises & Espagnoles n'étoient encore que dans les Alpes. Les Anglais victorieux sur terre dominoient sur les mers; les Hollandais, machines si pesantes à remuer, alloient se déclarer, & promettoient de se joindre en Flandres aux Autrichiens & aux Anglais. Un des principaux membres des Etats Généraux avoit assuré que Louis XV ne pouvoit pas mettre sur pied plus de 100,000 hommes, & que le numéraire de son Royaume n'alloit pas au-delà de 200 millions. Van Hoey, leur Ambassadeur en France, voyant mieux les choses & de plus près, leur représenta en vain que le rôle de pacificateurs étoit le seul qui

leur convint : ses exhortations Ministerielles ne purent prévaloir contre le démon de la discorde. Les Etats-Généraux n'en conserverent pas moins cet Ambassadeur à la Cour de France : ils le tournoient en ridicule en faisant imprimer ses dépêches, parce qu'elles paroissoient plutôt les prêches d'un Prédicant Camisard que les lettres d'un politique. On lui fit la ridicule défense d'y mêler désormais aucune réflexion.

Tout étoit contraire : le Roi de Prusse, satisfait de s'être emparé de la Silésie, avoit fait la paix particulière avec la Reine de Hongrie. Du nord au midi l'orage grossissoit contre la France, & par la vicissitude des choses humaines, elle sembloit devoir être bientôt le théâtre de la guerre : elle trembloit pour ses propres foyers.

Louis XV soutint tout ce grand fardeau. Non seulement, dit l'auteur de la guerre présente, il assura les frontieres sur les bords du Rhin & de la Moselle, par des corps d'armées ; mais il prépara une descente en Angleterre même. Il fit venir de Rome le jeune Prince Charles-Edouard, fils aîné du Prétendant, & petit-fils de l'infortuné Roi Jacques II. On attribue cette idée au Cardinal de Tencin, dont nous avons déjà parlé. Cette ambitieuse Eminence, affirme-t-on, sçachant que le Roi étoit résolu de faire vivement la guerre à la Grande-Bretagne, renouvela dans le Conseil la scene de Mithridate avec ses enfants ; elle prétendit que le meilleur moyen de vaincre les Anglais étoit de faire une descente chez eux, de les faire trembler eux-mêmes pour leurs propres foyers. Elle fit voir dans le Prétendant le fantôme dont il falloit les épouvanter : elle disoit être certaine que le Prince avoit beaucoup de partisans secrets en Ecosse, en Irlande & même en Angleterre ; Elle le peignit comme joignant à l'ardeur de son âge & au resenti-

nient de son état , le courage le plus entreprenant & le plus déterminé: elle citá son propos mémorable, répété plusieurs fois : *il faut que ma tête tombe ou qu'elle soit couronnée.*

Le Prince Edouard part de Rome avec le mystere & la diligence d'un homme né pour les grandes entreprises; il cache sa marche. Il arrive à Genes feignant d'être un courier d'Espagne, & & accompagné d'un seul domestique affidé: il s'embarque le lendemain à Antibes, & arrive bientôt à Paris, la nuit d'une réjouissance publique donnée à dessein, où le Roi devoit assister, suivant le bruit qu'on avoit eu soin de répandre. Le jeune Prince s'y trouve aussi, le tumulte favorise leur entrevue, & après cette conférence secrète, il se rend dans le même *incognito* à Dunkerque, lieu de l'embarquement.

Une flotte de vingt-un vaisseaux, chargés de vingt-quatre mille hommes de débarquement, porta le Prétendant dans le canal d'Angleterre. Le Prince vit alors pour la première fois le rivage de sa patrie. Mais une tempête violente & sur-tout les vaisseaux Anglais, rendirent cette entreprise infructueuse. Le Prétendant revint à Paris attendre de la générosité du Roi, de nouveaux moyens pour faire valoir ses hautes prétentions.

Rétrogradons un instant, & revenons au Monarque dont nous écrivons les fastes. Ce Prince avoit un jugement exquis, un sens droit, mais on avoit manqué d'aiguillonner sa paresse par les grands motifs du devoir, du bien public, & de la gloire. Son éducation étoit manquée. Le Roi se livroit aux exercices sanguinaires de la chasse; & altéroit sa santé par les excès de la table; il avoit fait un cours de lubricité sous Madame de Mailly; il travailloit à la cuisine: il tournoit aussi, il parloit beaucoup de physique, d'astronomie, de bo-

tanique. Quand il tenoit quelque Prélat ou Abbé , il le poutoit sur le latin, sur la liturgie dont il sembloit fort instruit. Il observoit exactement toutes les pratiques , toutes les formules minutieuses de la religion. Au milieu de ses plus grands désordres , jamais Louis XV ne manqua à ses prieres du matin & du soir ; il entendoit régulièrement la Messe chaque jour ; il avoit un livre *d'heure* dont il ne levoit pas les yeux , & le mouvement de ses levres marquoit qu'il en articuloit chaque mot. Il assistoit à Vêpres, au Sermon , au Salut. Il étoit plein de vénération pour les Prêtres , plein d'horreur pour les indévors.

Le Monarque superstitieux se flattoit d'appaïser ainsi le Ciel , & de compenser , par des actes de dévotion extérieure, ses adulteres & ses incestes. Madame de Mailly avoit perdu le titre de favorite, & étoit disgraciée. Elle avoit été supplantée par une de ses sœurs , non moins entreprenante que Madame de Vintimille. Cette femme ambitieuse & cupide profita de la circonstance heureuse où elle se trouvoit pour donner tout l'espoir possible aux deux passions qui la dévorioient. Elle devint l'ame des intrigues qui suivirent la mort du Cardinal de Fleury , & donna le premier branle à tous les événements subséquents.

La nouvelle maîtresse étoit Madame la Marquise de la Tournelle , de cette Maison de Nesle , où les filles, sans aucun patrimoine, sembloient avoir pour apanage de partager la couche du Roi. Du moins , c'étoit la quatrième jouissant de cet honneur , & Louis XV , écrivent les auteurs du temps, qui sentoit un attrait particulier pour ce sang , auroit bien voulu les y mettre toutes. Une seule lui fut rebelle, graces à la fermeté du Marquis de Flavécour , son mari, qui la menaça d'avoir recours aux moyens les plus violents pour laver , dans son

sang, son injure. C'étoit une beauté tendre, ingénue ; ce qui la faisoit appeller la *Poule* par les Courtisans tournant tout en ridicule.

Louis XV étoit l'homme le plus aimable & le plus ennuyé de son Royaume. Si Madame de Vintimille lui avoit fait une perfidie sanglante, il avoit eu plus récemment à se louer de sa cadette, la Duchesse de Lauraguais, la plus jeune de toutes.

Suivant la chronique des confidens des voluptés secretes du Prince, par un de ces raffinements de débauches que la luxure inspire quelquefois aux plus simples particuliers, Louis XV auroit désiré coucher entre les deux sœurs, dont les corps devoient offrir ainsi, que leur esprit, un contraste parfait. On a déjà fait le portrait de Madame de Mailly.

La Duchesse de Lauraguais étoit d'une grande taille, épaisse, mal prise, mais d'un embonpoint favorable aux attouchemens ; elle avoit la gorge ferme, élastique, les fesses rebondies. Du reste une figure commune ; grosse réjouie, sans agrément & sans gentillesse dans la société ; en sorte que si la nuit, elle faisoit goûter au Roi des plaisirs que ne pouvoit lui procurer la première, maigre, efflanquée ; celle-ci, dans le jour, reprenoit ses droits, & même le Monarque se dégoûta bientôt tout à-fait d'une jouissance purement matérielle.

Il n'en fut pas de même de Madame la Marquise de la Tournelle, d'une blancheur éblouissante, d'une jolie figure, d'une taille élégante & d'un maintien noble. Son regard piquant frappa le Monarque, & son manège acheva sa conquête. Dès qu'elle eut blessé l'ame de son Royal amant, elle lui tint rigueur pour accroître son tourment, jusqu'à ce qu'elle eût fait son traité & obtenu les conditions qu'elle exigeoit. La première fut que Madame de Mailly fût renvoyée. La seconde, que



on nom de Marquise de la Tournelle seroit converti en celui de Duchesse de Château-Roux, avec les honneurs & distinctions de cette dignité. La troisieme, qu'on lui seroit un sort convenable à son rang, & qu'elle jouiroit d'une fortune capable de la mettre à l'abri de tous les revers.

Madame de Mailly apprit sa disgrâce avec une douleur inexprimable. Comme elle avoit aimé de bonne foi, ce coup fut encore plus terrible pour elle. La religion seule lui offrit quelque consolation. Elle devint dévote. Elle se jeta dans les bras d'un Directeur éclairé, qui, dans le vuide que lui laissoit la perte de son amant, porta la grace dans son cœur ulcéré. Le calme fut rétabli dans l'ame de la Magdeleine de la Cour, on vit cette femme autrefois nageant dans les plaisirs, s'occuper de plaisirs, vêtue si superbement, fréquenter journellement les églises, simplement mise & confondue avec les femmes du commun; supportant quelquefois les huées & les injures d'une canaille insolente, qui la regardoit comme l'auteur des calamités publiques.

Un jour, Madame la Comtesse de Mailly étant arrivée au sermon du Pere Renaud, de l'Oratoire, son Confesseur qu'elle suivoit assiduement; comme ce Prédicateur étoit en chaire & avoit commencé, il fallut faire quelque dérangement pour la conduire à l'œuvre où elle se mettoit: un homme de mauvaise humeur s'écria: *Voilà bien du tapage pour une Catin!* — *Puisque vous la connaissez*, répondit Madame de Mailly, *priez Dieu pour elle.*

A Madame de Mailly succéda, comme nous l'avons dit, sa sœur la Marquise de la Tournelle. Elle devint l'ame des Conseils du Monarque de France & le dirigea dans toutes ses démarches. Louis XV avoit passé l'âge de trente-trois ans. Il n'avoit



aucune passion forte; l'éclat du trône l'importunoit; il n'aimoit que la volupté, l'obscurité, le repos. Une longue inaction l'avoit rendu impropre aux affaires, & son inertie, loin de briser ses fers, l'avoit porté à en reprendre d'autres. Ce fut Madame de la Tournelle, cette nouvelle Agnès Sorèl, qui fit entendre au Monarque, après la mort du Cardinal de Fleury, qu'il étoit temps de devenir maître, & d'avoir au moins l'air de régner: ce fut elle qui au moment où on l'expulsoit d'auprès du Roi, lui procura ce surnom de *Bien-aimé*, accordé trop tôt, sans doute, & qu'il eût mieux valu pour sa mémoire qu'il n'eût jamais porté: ce fut elle qui l'arrachant à la mollesse de son palais, le fit mettre à la tête de son armée en Flandres, & le traîna en Alsace, pour arrêter les progrès de l'ennemi.

La Marquise de la Tournelle étoit devenue Duchesse de Château-Roux. Déjà elle se regardoit plus comme Reine que la Reine elle-même. Par la résolution magnanime qu'elle avoit inspirée à son Royal amant, elle comptoit se concilier la nation, mériter les hommages de l'armée & l'admiration des étrangers. Dans son imagination exaltée, envisageant le Roi comme un jeune héros, elle s'associoit à ses victoires, elle monroit avec lui sur son char de triomphe, & couvroit par l'éclat de sa gloire l'opprobre de son rôle. Un autre personnage qui sembloit ne pas prendre moins de part à la gloire future du Monarque, c'étoit le Comte d'Argenson, Ministre de la guerre. Celui-ci, sans se repaître de chimères brillantes comme la favorite avec qui il agissoit de concert, alloit à ses fins, en cherchant à s'insinuer plus avant dans les bonnes grâces du maître, & dans sa confiance; à augmenter son crédit, & se ménager plus d'occasions de se faire des créatures, de rendre son ministère

plus recommandable, & s'attribuer enfin tous les bon succès qu'il sembleroit accélérer par sa présence, par la sagesse de ses avis & la célérité de ses ordres.

Louis XV manifesta à la Cour, à toute la France, sa résolution héroïque. La nation fut enchantée & attendrie; elle redoubla de zèle & d'amour pour son Roi. Le Dauphin n'étoit âgé que de quatorze ans. Il conjura avec mille instances son auguste pere de lui permettre de se joindre à lui pour aller combattre les ennemis de l'Etat. Le Roi ne crut pas devoir le lui accorder; mais pour adoucir la peine que lui caufoit ce refus, il fut obligé de lui promettre qu'ils feroient ensemble la premiere campagne, & nous verrons qu'il lui tint parole.

Louis XV part pour la Flandre suivi de la Duchesse de Château-Roux. Quelques précautions que l'on eût pris pour sauver le scandale, le mystère même qu'on y apporta, servit à l'augmenter. La Duchesse ne logeoit point avec le Roi, mais tous les Corps Municipaux avoient reçu des ordres secrets de lui ménager une maison attenante à celle du Roi, d'y ouvrir des communications intimes: on voyoit publiquement les ouvriers percer les murs, & tout le monde scavoit à quel dessein.

Après avoir visité ses frontieres, donné ses ordres pour leur sûreté, le Roi arrive à Lille avec sa Maîtresse & ses Ministres de confiance. A son approche, les Hollandais qui avoient promis de se joindre aux troupes de la Reine de Hongrie & aux Anglais, n'osèrent remplir leur promesse. Ils envoyerent des Députés au Roi au lieu de troupes contre lui. Le Roi leur repondit: » Toutes mes  
» démarches envers votre République, depuis  
» mon avènement à la Couronne ont dû lui prou-  
» ver combien je desirerois d'entretenir avec elle

» une sincere amitié & une parfaite correspon-  
 » dance. J'ai fait connoître assez long-temps mon  
 » inclination pour la paix ; mais plus j'ai différé  
 » de déclarer la guerre , moins j'en suspendrai les  
 » effets : mes Ministres me feront le rapport de la  
 » commission dont vous êtes chargés ; & après l'a-  
 » voir communiquée à mes alliés , je ferai sçavoir  
 » à vos maîtres quelles seront mes dernieres ré-  
 » solutions.

Le Roi prit Courtrai & Menin en présence des Députés. Il investit Ypres le lendemain, c'étoit le Comte de Clermont, Abbé de Saint-Germain-des Prés, qui commandoit les principales attaques au siège d'Ypres, & continuoit , comme un profane , avec la permission du Saint Pere, à tremper ses mains dans le sang. Ce fut Clément XII, qui avoit jugé, comme le pense M. de Voltaire, que l'état ecclésiastique devoit être subordonné à celui de la guerre dans l'arrière petit-fils du Grand Condé. Ypres capitula bientôt : le fort la Kenouque suivit, & au bout de cinq jours de tranchée ouverte , Furnes arbora le drapeau blanc. Les Généraux Autrichiens & Anglais, qui commandoient vers Bruxelles regardoient ces progrès, & ne pouvoient les arrêter.

Au milieu de ces succès , arrive la fâcheuse nouvelle que le Prince Charles avoit passé le Rhin du côté de Spire, que l'Alsace étoit entamée, que les frontières de la Lorraine étoient exposées. On ne put d'abord le croire. Le Maréchal de Coigny étoit à la tête de plus de 50,000 hommes, le Maréchal de Belle-Isle rentré en faveur , commandoit un corps considérable : le Duc d'Harcourt avoit une autre armée à ses ordres ; le Comte de Sekendorff étoit avec les Bavares, les Palatins, les Hessois. Les divers corps alliés étoient à portée d'agir de concert suivant les circonstances & le besoin.

Le Prince Charles , à la tête d'environ 60,000 hommes , entre en Alsace sans résistance , s'empare des lignes de Lauterbourg , de Wessembourg & de Lauter. En vain le Maréchal de Coigny avoit chassé de ces trois postes les Autrichiens , leur Général revenu en forces les avoit repris. Des partis ennemis portèrent l'épouvante vers la Lorraine , & le Roi Stanislas fut obligé de quitter Lunéville avec sa Cour.

A la nouvelle de ces revers , le Roi résolut d'interrompre le cours de ses conquêtes en Flandres , & de voler en personne au secours de l'Alsace avec le Maréchal de Noailles , avec vingt-six bataillons , & trente-trois escadrons. Il laissa en Flandres le Maréchal de Saxe avec environ quarante cinq mille hommes , pour conserver ce qu'il avoit pris , & s'opposer à l'irruption de l'ennemi qui en avoit plus de soixante - dix mille.

Le Roi avoit assigné le rendez-vous de ses troupes à Metz. Il augmenta pendant cette marche la paye & la nourriture du soldat , & cette attention redoubla encore l'affection de ses sujets. Le Monarque arriva à Metz le 5 Août , le 7 il y donna audience au Maréchal de Schmetrau , Plénipotentiaire du Roi de Prusse , qui venoit annoncer au Roi que ce nouvel allié marchoit à Prague avec quatre-vingt mille hommes , & qu'il en faisoit avancer vingt-deux mille en Moravie.

Un tel événement , en changeant la face des affaires , forçoit à la fois le Prince Charles à sortir de l'Alsace , rétablissoit l'Empereur , & mettoit la Reine de Hongrie dans le plus grand danger où elle eut été encore. Cette puissante diversion en Allemagne , les conquêtes du Roi en Flandres , sa marche en Alsace , les nouvelles les plus satisfaisantes de l'Italie , dissipoient toutes les alarmes ; l'espérance renaissoit de toutes parts , lorsqu'un malheur d'une autre espèce répandit la consternation d'un

d'un bout du Royaume à l'autre, fit trembler & gémir toute la France.

Le 8 d'Août, le Roi fut attaqué d'une maladie, dont le danger parut d'abord extrême. Elle augmenta; elle prit le caractère de fièvre maligne ou puerile, & dès la nuit du 14 il étoit à l'extrémité. La nouvelle du danger où se trouvoit le Roi, porta la crainte & la désolation de ville en ville; les peuples accouroient de tous les environs de Metz, les chemins étoient remplis d'hommes de tous états & de tout âge qui par leurs différents rapports, augmentoient leur commune inquiétude.

La Reine étoit partie pour se rendre auprès du Monarque à la première nouvelle de cet accident. Le Dauphin voulut la suivre & dès le lendemain il se mit en route. Le Roi en fut informé, & craignant autant pour la santé de son fils que pour la sienne, il lui envoya ordre de reprendre le chemin de Versailles. Il étoit déjà à Verdun, quand il rencontra l'Officier chargé de lui notifier les intentions de Sa Majesté. Ce qui eût arrêté le Dauphin en toute autre circonstance ne parut pas à ce Prince, un obstacle en celle-ci; & consultant plus son cœur que son Gouverneur (\*), il se persuada qu'il étoit dans le cas où la tendresse pouvoit le dispenser de l'obéissance; il se trouvoit d'ailleurs à très-peu de distance de l'endroit où le Roi étoit malade: il ne put se résoudre à retourner sans l'avoir vu. Le Duc de Châtillon le suivit plutôt qu'il ne le conduisit. Mais où parut d'une manière bien touchante toute la sensibilité de son cœur, ce fut au moment où on lui donna le faux avis que le Roi étoit à la dernière extrémité, sans espérance de guérison. Un jeune Prince de quinze, fils moins affectionné,

[\*] Voyez, *Vie du Dauphin*, par l'Abbé Proyart.

eût pu découvrir dans le brillant d'une couronne & dans la perspective de l'indépendance, un motif de consolation : mais le Dauphin ne vit dans la nouvelle qu'on lui annonçoit que le malheur affreux de perdre un pere ; & c'est dans le premier transport de sa douleur, que lui échappa cette exclamation si attendrissante, qui fut répétée par toute la France : » Ah ! Pauvres peuples, qu'allez-vous devenir ? Quelle ressource il vous reste ! moi . . . . Un enfant . . . O Dieu, ayez pitié de ce Royaume ; ayez pitié de moi.

A son arrivée à Metz, le Roi dissimula sa faute & le reçut avec bonté ; mais comme il régnoit des maladies dans le pays, & qu'il avoit eu un léger accès de fièvre en arrivant, il le fit partir peu de jours après pour Versailles.

Ce fut à l'occasion du voyage que le Dauphin fit à Metz, que le Duc de Châtillon reçut ordre de se retirer dans ses terres. Ce fut avec peine qu'on vit la disgrâce de ce Seigneur. On ne sçau-roit dire cependant qu'elle n'ait été méritée, n'eût-elle eu d'autre fondement que de n'avoir pas obligé le Dauphin de retourner à Versailles, lorsqu'il scut que c'étoit la volonté du Roi. Les ordres du Prince, quand ils sont formels, ne doivent point être interprétés, mais exécutés ; à moins qu'on ne se trouve dans la circonstance rare de ne pouvoir le faire, sans manquer à ce qu'on lui doit, à ce qu'on doit à sa propre conscience. Mais il paroît assez probable que le motif principal de la disgrâce du Duc, fut qu'ayant cru la maladie du Roi désespérée, il avoit donné au jeune Prince son élève, des conseils relatifs à la position où il le croyoit ; & cette conjecture est fondée sur ce que disoit un jour Louis XV à un Seigneur qui tenoit note des Anecdotes de la Cour : il lui demanda s'il se rappelloit ce qui



étoit arrivé il y avoit quatre ans à pareil jour ? Sur ce que le Seigneur lui répondit qu'il ne se le rappelloit pas : » Consultez votre Journal , » ( lui dit le Roi ) vous y verrez la disgrâce du » Duc de Châtillon. Vraiment ( ajouta-t-il , » il se croyoit déjà Maire du Palais. (\*) »

C'est ainsi que ce qui pourroit être envisagé comme un trait de sagesse, devient quelquefois, par l'événement, une imprudence impardonnable. Le Dauphin fut vivement affligé d'une disgrâce qu'il s'imputoit à lui-même ; plein de respect cependant pour les volontés du Roi, ses regrets ne furent mêlés d'aucunes plaintes. Il s'abstint même pendant quelque temps de parler de ce Seigneur. La première fois qu'il le fit, ce fut en se promenant dans le parc de Versailles, avec l'Abbé de Marbœuf : » Je me rappelle , » ( lui dit-il en lui montrant un banc ( qu'un » jour que j'étois assis en cet endroit avec M. » de Châtillon, il me donna des avis que je » n'oublierai jamais. »

Les allarmes que causa cette maladie de Louis XV, firent voir d'une manière bien frappante combien est chère à une nation le Prince qui s'applique par lui-même à la rendre heureuse & qui sçait être à propos pacifique & guerrier.

Le danger du Roi se répand dans Paris au milieu de la nuit ; on se relève, tout le monde court en tumulte sans sçavoir où l'on va. Les Eglises s'ouvrent en pleine nuit ; on ne connoît plus le temps ni du sommeil, ni de la veille, ni du repos. Paris étoit hors de lui-même ; la poste, les palais, toutes les maisons des hom-

---

(\*) On a prétendu que le Duc comptant sur la mort de Louis XV, s'étoit jeté aux genoux du Dauphin, & l'avoit salué comme Roi.

mes en place étoient assiégées d'une foule continuelle : on s'assembloit dans les carrefours; le peuple s'écrioit : » S'il meurt, c'est pour avoir » marché à notre secours. » Tout le monde s'abordoit, s'interrogeoit sans se connoître. Il y eut plusieurs Eglises, écrit M. de Voltaire, où le Prêtre qui prononçoit la priere pour la santé du Roi, interrompit le chant par des sanglots & par des cris.

Paris se trouvoit dans un vuide, dans un abandon qu'il n'avoit jamais éprouvé. Le Dauphin venoit de partir, la Famille Royale, tous les Princes étoient auprès du Roi. Le seul Duc d'Orléans lui restoit; retiré à Sainte Genevieve, il y invoquoit assidûment la Patrone de cette Ville. Confondu dans la foule aux pieds de la chaise, il ne se distinguoit que par des larmes plus ameres, des sanglots plus violents. Ce fut là, dit l'auteur de la *Vie privée* de ce Monarque, que sans concert, & par un cri de désespoir subit & unanime, Louis XV fut proclamé *Louis le Bien-aimé*. Ce n'étoit point les Courtisans qui le qualifioient, c'étoit le peuple. Il ne croyoit pas que le Monarque expirant apprît jamais ce surnom : il le decernoit en quelque sorte à son ombre; il épanchoit sa reconnoissance.

La mesure de la douleur qu'on avoit ressentie du danger du Monarque fut celle de l'allégresse publique, lorsque l'on apprit son rétablissement. La capitale n'étoit qu'une enceinte immense, en quelque sorte, pleine de fous. Le Courier qui apporta le 19 à Paris la nouvelle de sa convalescence fut entouré, embrassé, presque étouffé par le peuple. On baisoit son cheval & jusqu'à ses bottes; on le menoit en triomphe. Toutes les rues rétentissoient d'un cri de joie : » le Roi est guéri. » Tous les ordres de l'Etat firent à

l'envi éclater leur reconnoissance envers le Ciel ! Il n'y eut pas une société d'artisans qui ne fit chanter un *Te Deum*, & la France ne fut occupée, pendant plus de deux mois que de réjouissances & de fêtes qui causerent une dépense excessive. Les Orateurs & les Poètes s'efforcèrent de célébrer à l'envi le plus beau monument de la vie de Louis XV, ce triomphe d'une espèce nouvelle, digne de Trajan & d'Antonin, & d'en transmettre la mémoire à la postérité la plus reculée.

Quand on rendit compte au Roi des transports inouis de joie qui avoient succédé à ceux de la désolation, il en fut attendri jusqu'aux larmes : *ah*, dit-il, *qu'il est doux d'être aimé ainsi ! & qu'ai-je fait pour le mériter ?*

Tel est le peuple Français ; sensible jusqu'à l'enthousiasme, & capable de tous les excès dans ses affections comme dans ses murmures.

Les Courtisans ne sont pas comme le peuple. Le péril de Louis XV fit naître parmi eux plus d'intrigues & de cabales qu'on n'en vit autrefois, quand Louis XIV fut sur le point de mourir à Calais. Son petit-fils en ressentit les effets, dans Metz. Les moments de crise où il parut expirant, furent ceux qu'on choisit pour l'accabler par les démarches les plus indiscrettes, qu'on disoit inspirées par des motifs religieux, mais que la raison reprouvoit & que l'humanité condamnoit.

On regardoit le Roi comme mort ; il falloit bien que ce fût ainsi, puisqu'on se détermina à l'administrer, & à lui proposer d'éloigner la Duchesse de Château-Roux. Ce fut le Duc de Chartres, aujourd'hui Duc d'Orléans, qui forçant la porte de Sa Maj. lui apprit en sa qualité de premier Prince du Sang, le danger où elle

étoit & lui suggéra de remplir ce devoir de Religion.

Le Duc de Richelieu , premier Gentilhomme de la Chambre , de service , s'étoit bien gardé en cette circonstance de faire à son maître cette fâcheuse annonce , qui l'auroit brouillé également avec le malade auguste & la favorite. Son heureuse étoile lui fit prendre le parti le plus sage. Le Roi pouvoit en revenir par un miracle de la nature qui n'étoit pas sans exemple ; il prévint combien l'amour-propre du Roi feroit blessé , il ne voulut pas courir les risques de son ressentiment , & plus encore de celui de la disgrâce : dans le cas contraire , il avoit peu d'espoir de crédit auprès du successeur : il resta donc fortement attaché à la Duchesse ; il s'opposa tant qu'il put à ce qu'on allarmât le mourant , en effrayant sa conscience : il poussa l'audace jusqu'à résister long-temps au Duc de Chartres ; il ne céda qu'au respect & à la supériorité d'un Prince que la couronne regardoit après le Dauphin. Même si l'on en croit des mémoires particuliers (\*), il fut obligé d'en venir aux propos les plus durs & aux voies de fait : » Quoi (disoit-il en le » menaçant ) un valet tel que toi refusera la porte au plus proche parent de ton maître ? & d'un coup de peid enfonça le battant. Ce bruit ayant excité la curiosité du Roi , le Duc de Chartres encore ému , se plaignit de l'insolence du Duc de Richelieu , qui reçut ordre de s'écarter. Humiliation momentanée , qui fut bientôt réparée par la plus haute faveur.

La Duchesse de Château-Roux , depuis la maladie du Roi , n'avoit pas en fidelle amante , quitté

---

(\*) Voyez les amours de Zequiniſul , Roi des Cofirans , ouvrage traduit de l'Arabe , du Voyageur Kincelboi.

le chevet du Roi : le Monarque, encore ivre de de sa passion, lui juroit qu'il ne regrettoit qu'elle & ses sujets. L'arrivée de l'Evêque de Soissons, Fitz-James, premier Aumônier de S. M. dont étoit accompagné le Duc de Chartres, fit juger à la favorite que son regne alloit finir. Elle se retira & le Prélat remplit son ministère avec toute la rigueur qu'il prescrivait. Avant de donner le viatique au Roi, il exigea de lui, non seulement qu'il éloignât de sa personne un objet si cher à son cœur, mais qu'il réparât le scandale public par une amende honorable à Dieu en présence des Princes, des Courtisans & du peuple. Le pénitent dont l'ame étoit naturellement pufillanime, à ce période de la vie où les plus grands courages s'affoiblissent, frappé de terreurs religieuses, joua littéralement le rôle qui lui fut dicté.

Le Comte d'Argenson, Secrétaire d'Etat, qui ne cultivoit la favorite que par politique, & la détestoit au fond, désormais sans crainte, fut chargé de lui intimer l'ordre, & s'en acquitta durement.

Le Duchesse, plus grande en cet instant que son amant, recut sa disgrâce avec fermeté. Elle ignoroit ce qu'elle devoit souffrir en route, elle monta en carrosse avec la Duchesse de Lauraguais sa Sœur, & s'éloigna. Elle ne fut pas hors de la ville, qu'instruit de son renvoi, le peuple l'accabla de huées, marques du souverain mépris dont une populace effrénée récompense toujours ceux qui ont mal - à - propos usurpé ses hommages.

On regardoit alors la Duchesse de Château-Roux comme complice de la maladie & de la perte prochaine d'un Prince, alors l'idole de la nation & l'objet de ses regrets : on l'accabla d'in-

jures atroces , de menaces effrayantes ; les payſans dans les campagnes la ſuivoient auſſi loin qu'ils pouvoient , & ſe tranſmettoient ſucceſſivement l'emploi de la maudire & de l'outrager. Ce fut par une eſpece de miracle qu'elle évita cent fois d'être déchirée en piéces ; Ce fut dans des tranſes mortelles qu'elle parcourut plus de quatre-vingt lieues de pays avant de ſe rendre à Paris.

Louis XV échappa à la mort. Revenu à lui-même , il ne perdit pas de vue , au milieu de ſon danger , l'intérêt de l'État. Son deſſein , en partant de Flandres , étoit de combattre le Prince Charles ; mais la marche des troupes retardée ne lui avoit pas permis de l'exécuter en perſonne. Il envoya le Maréchal de Noailles à ſa place , & dit au Comte d'Argenſon : *Ecrivez de ma part au Maréchal, que pendant qu'on portoit Louis XIII au tombeau , le Prince de Condé gagna une bataille.* Malheureusement Noailles ne valoit pas Condé. Le Prince Charles n'en fut pas effrayé : il avoit paſſé le Rhin malgré l'armée de France : il ſe déroba pendant la nuit , & le repaſſa preſque ſans perte , vis-à-vis d'une armée ſupérieure. Le Roi de Pruſſe ſe plaignit amèrement de ce qu'on eût laiſſé échapper un ennemi qui alloit venir à lui. C'étoit encore , comme dit M. de Voltaire , une occaſion heureuſe manquée. La maladie du Roi de France , quelque retardement dans la marche de ſes troupes , un terrain marécageux & difficile par où il falloit aller au Prince Charles , les précautions qu'il avoit priſes , ſes ports aſſurés , tout lui facilita cette retraite ; il ne perdit pas même un magaſin. Il marcha vers le Danube & l'Elbe avec une diligence incroyables ; mais il n'arriva pas aſſez à temps pour empêcher le Roi de Pruſſe d'inveſtir Prague & de faire priſonniers



prisonniers de guerre dix jours après, le Général d'Ogilvy, lui & la garnison composée de dix mille hommes.

La Capitale de la Bohême prise, la Moravie envahie, le Maréchal de Coigny reprenant toutes les villes forestières, les Français rentrant enfin en Allemagne, les succès des armes du Roi en Italie, firent espérer alors qu'enfin la grande que. elle de l'Europe alloit être décidée en faveur de Charles VII.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque Louis XV, foible & à peine convalescent, résolut, au mois de Septembre, le siege de Fribourg, & y marcha pour accélérer les travaux. Vers le même temps, on reçut la nouvelle d'une victoire remportée sur le Roi de Sardaigne par l'Infant Dom Philippe & le Prince de Conti, sous les murs de Coni. Les Piémontais perdirent près de cinq mille hommes & le champ de bataille. Les Espagnols ne perdirent que 900 hommes, & les Français eurent 1200 hommes tués ou blessés.

Mais cette nouvelle victoire fut encore, comme le dit l'Auteur de l'Histoire universelle, au nombre de celles qui causent des pertes sans produire d'avantages réels aux vainqueurs. Elle donna d'abord la plus grande confiance qui se changea bientôt en tristesse : la saison trop avancée, la fonte des neiges, le débordement de la Sture & des torrents, furent plus utiles au Roi de Sardaigne, que la Victoire de Coni ne le fut à l'Infant & au Prince de Conti. Ils furent obligés de lever le siege, & de repasser les Alpes.

Le Prince de Conti qui étoit Général & Soldat, eut dans le combat sa cuirasse percée de deux coups, & deux chevaux tués sous lui. On célébra ses hauts faits à Paris ; mais ayant été forcé de repasser les monts sans avoir pu prendre poste, il ne se vit plus que couronné de

lauriers stériles avec une armée affoiblie. C'est presque toujours le sort de ceux qui combattent vers les Alpes & qui n'ont pas pour eux le Monarque du Piémont, de perdre leurs armées même par des victoires.

Le siège se poursuivoit vivement devant Fribourg. Il fut difficile & pénible. Le Gouverneur n'arbora le drapeau blanc qu'après deux mois de tranchée ouverte. Le Roi de Naples de son côté, étoit entré en campagne pour défendre ses propres Etats menacés par les Autrichiens. Le Prince de Lobkowitz, qui commandoit les armées de Marie-Thérèse, avoit été sur le point de conquérir le Royaume de Naples. Vers le mois de Juin le Général y avoit répandu un manifeste au nom de la Reine de Hongrie, où elle parloit aux peuples des deux-Siciles comme à ses sujets, auxquels elle donnoit sa protection.

Rome voyoit combattre sur son territoire les armées Napolitaines & Autrichiennes. Le Roi de Naples, & le Duc de Modene, devenu Généralissime du Roi d'Espagne, étoient dans le Velletri, autrefois Capitale des Volsques, & aujourd'hui la demeure des Doyens du Sacré Collège. Six mille Autrichiens y pénétrèrent au milieu de la nuit. La grande Garde est égorgée ; on tue ce qui se défend, on fait prisonnier ce qui ne se défend pas. L'alarme & la consternation sont par-tout. Le Roi des deux Siciles & le Duc de Modene alloient être pris, sans le Marquis de l'Hôpital, Ambassadeur de France à Naples, qui avoit accompagné le Roi, & l'avertit à temps, ainsi que le Duc de Modene, & Sa Majesté fut sauvée.

Peu de jours après, le Général Autrichien fut obligé de se retirer vers Rome ; le Roi de Naples le poursuivit : le Pape étoit neutre. Le Roi

étoit vers une porte de la ville , & le Prince Lobkowitz vers l'autre ; ils passent tous deux le Tybre , & viennent successivement baiser la mule du Souverain Pontife , tandis qu'ils faisoient ravager ses campagnes par leurs troupes. Le Monarque Napolitain rendit son hommage au Saint-Pere , sous le nom de Comte de Pouzzoles.

---

## CHAPITRE XXII.

Immédiatement après la prise de Fribourg , & après avoir tout ordonné , le Roi de France revint à Paris , où il fut reçu , dit Voltaire , comme le vengeur de la patrie , & comme un pere qu'on avoit craint de perdre. Il resta trois jours dans la Capitale pour se faire voir aux habitants , qui ne vouloient que ce prix de leur zèle.

L'entrée du Monarque dans Paris , écrit un autre Ecrivain , fut un triomphe que la joie , les acclamations & les transports de son peuple rendirent plus touchant encore qu'il n'étoit brillant & majestueux par la pompe qui l'accompagnoit , c'étoit moins un vainqueur dont il entouroit le char , qu'un pere tendre dont il embrassoit les genoux.

Mais au milieu de tant de fêtes , de tant d'épanchements de la sensibilité des Français , le cœur de Louis XV n'étoit pas rempli. L'image de la Duchesse de Château-Roux s'y reproduisoit plus vivement que jamais ; c'étoit la seule à qui la maladie avoit été fatale. Condamnée par son amant même à vivre dans la retraite & dans les larmes , elle ne pouvoit participer à l'allégresse publique ; il se reprochoit sa foiblesse de l'avoir renvoyée ; il étoit indigné , contre le Prélat , qui l'avoit

**exigé** ; il auroit bien voulu réparer la rigueur avec laquelle on avoit exécuté ses ordres , en la rappelant auprès de lui avec un éclat capable de lui faire oublier l'humiliation du renvoi ; mais il étoit combattu par d'autres sentimens. Il venoit d'éprouver de la part de la Reine les marques du plustendre attachement ; elle ne souhaitoit pour toute reconnoissance que de jouir de ses droits. Hélas ! la nature n'étoit pas d'accord avec le devoir , & sous prétexte de réparer ses forces épuisées par la violence de sa maladie , il différoit de l'en mettre en possession. On prévint aisément alors ce qui arriveroit.

Le Duc de Richelieu , à qui le Monarque avoit restitué sa confiance , après avoir eu l'adresse de se rendre victime de son zèle pour la favorite dans le moment le plus critique , étoit le plus intéressé à en recueillir le fruit par son rappel. Comme ce personnage va jouer désormais un grand rôle , il est à propos de le mieux faire connoître. Nous allons reproduire le tableau qu'en a tracé , de main de maître , l'Auteur de la *Vie privée* de Louis XV.

Né sur la fin du siècle précédent , le Duc de Richelieu avoit alors près de cinquante ans : c'étoit un grand & bel homme , bien fait ; d'une physionomie gracieuse , extrêmement galant , tenant à la fois , & du goût chevaleresque de la vieille Cour & de la corruption de la Régence. Les voluptés avoient encore le plus vif attrait pour lui , quoique depuis long-temps usé par leur usage & vieilli avant le temps. Passionné pour les femmes , très-bien traité d'elles , il avoit la manie de vouloir afficher ses conquêtes. Quelques-unes avoient produit un grand éclat , & lui avoient attiré de fâcheuses affaires , dont il s'étoit tiré avec honneur , car il soutenoit de sa bra-

voure son audace & son impudence en ce genre

A un grand fonds d'esprit, le Duc de Richelieu joignoit de la gaieté; il étoit amusant, très-riche, mais prodigue, ce qui le rendoit plus avide de la faveur, afin de réparer sans cesse les brèches que ses plaisirs faisoient à sa fortune. Heureux constamment, il avoit réussi dans tout ce qu'il avoit entrepris. Quoique d'une naissance très disproportionnée, il avoit épousé une Princesse de la Maison de Lorraine, & ce mariage lui ayant occasionné une querelle, elle ne servit qu'à rehausser l'éclat de sa gloire par un duel fameux, dont il sortit vainqueur.

Le Roi s'étoit plus particulièrement attaché le Duc de Richelieu, en lui donnant la place de premier Gentilhomme de la Chambre, vacante par la mort du Duc de Rochefoucauld, tué à la bataille de Dettinghen. Ce Courtisan, dont le cœur ouvert à toutes les passions étoit aussi dévoré de la soif des grandeurs, ne se voyoit pas encore au terme des honneurs, & sentoit ne pouvoir mieux y parvenir qu'en ramenant à la Cour la Duchesse de Châteaurox. Il leva tous les scrupules du Monarque; il lui fit faire des parties de chasse, où il ménagea secrètement à cette amante délaissée les occasions de revoir le Roi & de reprendre sur lui son empire. Enfin ce Prince las de se contraindre, se plaignit hautement qu'on eût abusé de son état, pour souiller sa gloire, pour le forcer à traiter indignement une personne qui n'étoit coupable à son égard que d'un excès d'amour. Il la rétablit dans son rang, ses titres & ses dignités; il prépara son triomphe en la vengeant de l'Evêque de Soissons qui eut ordre de se retirer dans son Diocèse; & du Comte d'Argenson, qui lui ayant porté la nouvelle de son exil, fut chargé de lui annoncer celle de son

rappel. Il lui demanda de la part du Roi, la liste de tous ceux dont elle exigeoit la punition. On assure que la Duchesse avoit mis le Comte d'Argenson en tête, & que le Ministre prétendant qu'il n'y avoit aucune réconciliation à espérer avec cette femme, prit le seul parti qui lui restoit, de la gagner de vitesse ; en s'en débarrassant pour jamais.

Il est plutôt à croire que l'excès de la joie fit sur Madame de Château-Roux une révolution prompte & mortelle, ou suivant d'autres mémoires, cette révolution fut occasionnée par son impatience de recevoir les embrassements du Monarque, non moins empressé qu'elle, pour s'être déguisée, baignée, & parfumée dans un jour critique. Quoi qu'il en soit, on lui fit l'épigramme suivante :

Sans relever l'éclat de mon illustre sang,  
Ce trait seul fera vivre à jamais ma mémoire :  
Mon Roi revoit le jour pour me rendre mon rang ;  
Et je meurs sans regret pour lui rendre sa gloire.

Cette perte également frappante par son époque & ses circonstances, plongea Louis XV dans une profonde mélancolie. Si, portent les mémoires que nous transcrivons, si l'on mesure son désespoir sur sa passion, il dut être extrême. La Duchesse avoit repris un tel ascendant sur son auguste amant, qu'elle lui avoit dicté la loi une seconde fois Outre les conditions qu'on a vues, pour réparation de l'injure qu'elle avoit reçue aux yeux de l'Europe entière par son expulsion ignominieuse, elle avoit exigé une satisfaction authentique & non moins éclatante, celle d'être nommée surintendante de la maison de la future Dauphine, & l'aveuglement du Roi l'y avoit fait consentir,

La mort prévint tout cela. Il résulta seule-



ment de la réconciliation du Roi avec Madame de Château-Roux, une impression fâcheuse dans le peuple qui altéra sensiblement son amour. Qui ne se rappelle le mot énergique des Poissardes, dont le cri est toujours le cri public : *Puisqu'il a repris sa catin, il ne trouvera plus un Pater sur le pavé de Paris !*

Cependant la maladie que le Roi venoit d'essuyer le fit penser à affermir son trône par le mariage du Dauphin. Il jeta les yeux sur Marie-Thérèse, Infante d'Espagne. Cette alliance étoit trop honorable à Philippe V, pour que ce Prince ne s'empressât pas de la conclure. Mais la Princesse parut beaucoup plus flattée de l'exposé fidèle qu'on lui fit du mérite personnel du Dauphin, que de la perspective du premier trône de l'Europe,

Marié-Thérèse ne manquoit d'aucune des qualités qui pouvoient lui attacher le Dauphin. Elle avoit de l'élevation dans les sentiments, de la douceur & de l'aménité dans le caractère, une piété solide. Dieu bénit une alliance où deux jeunes époux sous les auspices de la Religion, se consacroient mutuellement les prémices de leur cœur : & le temps qu'ils vécurent ensemble, ils le passèrent dans l'union la plus intime, sans que le plus léger nuage refroidît d'un seul instant leur tendresse réciproque. Mais il n'est rien de stable ici-bas : joie, félicité, plaisirs, ce ne sont là que des êtres de nom, que nulle puissance humaine ne sçauroit fixer à sa suite. Cette Princesse ne fit, pour ainsi dire, que se montrer à la nation ; mais elle le fit d'une manière si avantageuse qu'elle emporta en mourant ses regrets les plus sincères.

Le mariage de l'héritier présomptif de la couronne s'étoit fait avec toute la pompe imagina-

ble. Malgré les calamités de la guerre, la capitale donna les fêtes les plus brillantes, & fut imitée par toutes les villes du Royaume. Outre les réjouissances & les spectacles extraordinaires donnés au peuple par la ville de Paris, il y eut bal à l'Hôtel de Ville, que les nouveaux époux & le Roi voulurent bien honorer de leur présence.

Des critiques ont prétendu que toutes ces fêtes avoient moins pour objet de faire connoître à l'Europe l'amour du peuple Français envers ses maîtres, que de causer une diversion à la tristesse de Louis XV. Depuis la mort de la dernière favorite, les plus jolies femmes de la Cour & même celles qui ne l'étoient pas, s'étoient mises sur les rangs, sans succès. Entr'elles on distinguoit la Duchesse de Rochecouart, veuve depuis un an, charmante créature, si jamais il en fut, ou plutôt véritable Hébé. Mais elle eut le chagrin de ne pouvoir captiver le Monarque.

On se flatta, dit la chronique, que parmi les femmes du second ordre, ou même parmi les bourgeoises de la Capitale qu'on pouvoit lui faire passer en revue de cette manière, sans aucune affectation, l'amour trouveroit une nouvelle occasion d'enchaîner cet esclave couronné. On ne fut pas trompé.

Le feu de l'amour circuloit dans les veines de Louis XV. Afin de mieux remplir l'objet de la fête, tout le monde fut admis masqué au bal de la Maison de Ville. Le Roi s'y rendit avec toute sa Cour. Louis fut enchanté de voir tant de beautés rassemblées. Il eût voulu les posséder toutes. Une jeune blonde, d'une taille svelte & paitrie de graces, fixa d'abord ses regards. Elle étoit habillée en Amazone, son carquois & son arc sur ses épaules; ses cheveux flottans par boucles étoient parsemés de pierreries, & une

gorge charmante à demi découverte irritoit les desirs: *Belle Chasseuse*, dit S. M., *heureux ceux que vous percez de vos traits! . . . Ces blessures en sont mortelles . . .* Et la belle chasseuse, sans répondre, de courir se précipiter & se confondre dans la foule des masques; en sorte qu'on a toujours ingoré & qu'on ignore encore quelle étoit cette belle.

Une contredanse Anglaise, fort en vogue en ce temps-là, exécutée par une vingtaine de jeunes filles, que leur vive fraîcheur rendoit semblables aux célestes Houris, commençoit à effacer l'impression qu'avoit faite au Monarque la Diane moderne, lorsqu'un nouveau masque vint le lutiner. Cemaque étoit la fameuse Madame d'Etiolles, connue depuis sous le nom de Marquise de Pompadour.

Née, comme tout le monde sçait, dans la classe la plus infime, elle étoit fille d'un nommé Poisson, personnage crapuleux, bas, & boucher des invalides. Sa mère étoit une des femmes les plus dévergondées qu'il soit possible de voir, sans frein, sans pudeur. Après avoir trafiqué de ses charmes, elle avoit compté sur ceux de sa fille, & à force de lui répéter qu'elle étoit un morceau de Roi; lui avoit inspiré le desir d'être maîtresse du Monarque.

L'histoire rapporte que Madame d'Etiolles se présentoit à toutes les chasses du Roi; qu'elle cherchoit toutes les occasions de s'en faire remarquer; qu'elle essayoit toutes les manières de se mettre, propres à fixer ses regards. Elle n'avoit garde de manquer l'occasion du bal. Après avoir excité par ses agaceries & ses propos, la curiosité du Roi, elle céda à ses importunités; elle se démasqua. Mais par un raffinement de coquetterie, se rejeta à l'instant dans un groupe de monde, sans toutefois se laisser perdre de vue. Elle

avoit alors un mouchoir à la main &, soit exprès, soit involontairement, le laissa tomber. Louis XV le ramassa avec empressement, & ne pouvant atteindre du bras où elle étoit, le lui jette le plus civilement qu'il peut. Ce fut le premier triomphe de Madame d'Etioles. Un murmure confus se fit entendre aussi-tôt dans la Salle avec ces mots: *le mouchoir est jeté!* & toutes ses rivales furent désespérées.

Deux subalternes, l'un premier Valet-de-Chambre du Roi, l'autre un de ses Ecuyers, se chargerent, de concert avec le Duc de Richelieu, entremetteur en titre, de prendre les arrangements des plus prompts pour mettre le Monarque à même de jouir des charmes de la nouvelle Sultane. Madame d'Etioles ne tarda pas à subjuguier l'esprit du Roi, à se faire déclarer maîtresse absolue.

Le premier acte de son autorité fut de faire exiler son mari; le Sieur le Normant d'Etioles. Celui-ci irrité, désespéré, furieux de perdre une femme charmante qu'il possédoit depuis peu, ne pouvoit qu'être vivement affecté de son abandon. Il eut recours aux larmes, aux prières; aux imprécations. Tout fut inutile. L'infidèle ayant lieu de craindre que, dans l'excès de sa frenésie, le mari ne se portât à quelque extravagance, ne crut pouvoir mieux faire que de s'en débarrasser. Cette femme par ses talents, son intrigue & l'art merveilleux d'amuser le Roi, eut jusqu'à la mort sur l'esprit de Louis XV, un empire indicible. Pendant ce long cours de son regne, elle maîtrisa son esclave, & occasionna à la France mille désastres, mille revers. Nous verrons successivement la part qu'elle prit dans les affaires générales.

## CHAPITRE XXIII.

AU milieu de la joie qu'avoient répandu dans les cœurs les fêtes qu'on venoit de donner à l'occasion du mariage du Dauphin, on étoit bien éloigné encore d'être sans allarmes. La querelle de la succession Autrichienne devenoit tous les jours plus vive, la destinée de Charles VII plus incertaine, les intérêts étoient plus compliqués, & les succès toujours balancés.

On commençoit à s'apercevoir en France que l'on manquoit de bras & d'argent. Il y avoit toute apparence que la guerre seroit longue & meurtrière. L'on n'étoit pas peu embarrassé. Un événement auquel on ne s'attendoit pas, fit prendre un nouveau cours à la politique des cabinets. Ce fut la mort de Charles VII.

Ce Prince qui n'avoit été malheureux que depuis qu'il avoit été Empereur, qui n'avoit alors d'autre appui dans l'Empire que le Roi de Prusse rentré dans la capitale de son Elektorat, craignant que la Reine d'Hongrie ne le forçât encore d'en sortir, se voyant le jouet perpétuel de la fortune, accablé de maladies, que les chagrins redoubloient, succomba enfin, & mourut à Munich à l'âge de quarante-sept ans & demi. Il avoit la goutte, la pierre; on trouva ses poumons, son foie & son estomac gangrenés, des pierres dans ses reins, un polype dans son cœur. La France lui avoit fait présent de tous ces maux avec la Couronne Impériale. Sa grandeur n'avoit été qu'une représentation de théâtre, & les derniers honneurs qu'on rendit à son cadavre furent encore une dérision.

Le corps de cet infortuné Prince, dit Vol-

faire, fut exposé vêtu à l'ancienne mode Espagnole, étiquette établie par Charles-quin, quoique, depuis lui, aucun Empereur n'ait été Espagnol, & que Charles VII n'eût rien de commun avec cette nation. Il fut enseveli avec les cérémonies de l'Empire; & dans cet appareil de la vanité & de la misère humaine, on porta le globe du monde devant celui qui, pendant la courte durée de son empire, n'avoit pas même possédé une petite & malheureuse Province; on lui donna même dans quelques rescrits le titre d'invincible titre attaché par l'usage à la dignité d'Empereur; & qui ne faisoit que mieux sentir les malheurs de celui qui l'avoit possédée.

On crut que la mort de l'Empereur, & l'accommodement de l'Electeur son fils avec la Cour de Vienne devoient rendre le calme à l'Europe. Mais le feu ne s'alluma que plus vivement & l'incendie n'en devint que plus général. On se flattoit que la Reine de Hongrie recherchoit la paix comme un moyen sûr de placer enfin son mari, le Grand-Duc, sur le Trône Impérial; mais, poursuit Voltaire, Marie-Thérèse vouloit & ce trône & la guerre.

La France qui vouloit toujours faire un Empereur, avoit, au défaut du fils de Charles VII, jetté les yeux sur le Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Les principes du Cabinet de Versailles, écrit un historien, étoient alors tellement intervertis, qu'il offroit le Sceptre Impérial à un Monarque enrichi des dépouilles du beau-pere de Louis XV, qu'il avoit long-temps regardé comme un usurpateur, dont il avoit depuis éprouvé la défection dans la guerre actuelle, & qui venoit tout récemment de s'allier avec l'ennemi de la France. L'Electeur de Saxe refusa d'être Empereur.

Il ne restoit à la France d'autre parti que



celui des armes. Il fut résolu de se défendre en Italie & en Allemagne, & d'agir toujours offensivement en Flandres. Le Roi voulut aller lui-même achever les conquêtes qu'il avoit interrompues l'année précédente.

Le Dauphin venoit de contracter un nouvel hyménée. Il venoit de donner sa main à la fille de ce même Roi qui refusoit l'empire, & qui étoit assis sur le trône de son aïeul. Par cette alliance la Maison de Saxe a servi à perpétuer les descendants d'un Prince qu'elle avoit dépouillé de ses États; & la France a vu habiter sous le même toit les deux premières femmes dont la mère eût pu dire à la fille: » votre père a détrôné le mien. »

Tout respiroit encore l'allégresse qu'avoient inspiré les secondes nocces du Dauphin, lorsque le Roi fit ordonner des prières publiques, pour demander à Dieu le succès de ses armes, & se disposa à passer en Flandres, pour se mettre à la tête de ses troupes. On ne devoit pas naturellement s'attendre qu'un jeune Prince, dans de pareilles circonstances, pensât à s'éloigner d'une épouse qui possédoit & méritoit toute sa tendresse, pour aller s'exposer au hazard des combats: mais la première passion des grandes ames fut toujours de voler où l'honneur & le devoir les appelle. Le Dauphin ne balança pas à rappeler au Roi la promesse qu'il lui avoit faite l'année précédente, & il le conjura de ne pas lui refuser de faire avec lui cette campagne. Louis XV, ravi de trouver en son fils de si généreuses dispositions, soucrivit à sa demande.

On disposa tout pour le départ, & le 7 Mai tous deux en habits militaires, monterent dans la même voiture, pour se rendre au camp devant Tournai, où ils arrivèrent le lendemain. Dès

qu'ils parurent , ce ne fut de toutes parts qu'acclamations & cris de joie. Les troupes n'avoient point encore vu le Dauphin. Il étoit d'une taille avantageuse, d'une complexion vigoureuse, & capable de soutenir les fatigues d'une campagne. Il avoit les traits du visage agréablement formés, le teint de la plus grande fraîcheur; les yeux pleins d'esprit, une noble simplicité dans tout son extérieur annonçoit en lui l'union d'un grand cœur à une grande ame. Il n'eut besoin que de se montrer pour gagner l'affection du soldat. Sa présence & celle du Roi inspirerent à toute l'armée une ardeur incroyable. On ne demandoit plus qu'à combattre.

Quel spectacle de voir un pere auguste s'arracher aux delices de son palais, & voler avec son fils unique au champ de Mars! L'alarme fut générale dans Paris : on trembla de voir exposer deux têtes aussi cheres. A leur défaut le sceptre tomboit dans les mains du Duc d'Orléans, premier Prince du sang, confondu pendant ce temps avec les moines de Sainte Genevieve, levant les mains au Ciel, tandis qu'on se battoit. C'étoit un saint, mais on avoit besoin d'un héros.

Le Maréchal de Saxe, qui étoit déjà en Flandres à la tête de l'armée, composée de cent-six bataillons complets, & de cent soixante & douze escadrons, après plusieurs marches feintes, pour couvrir son dessein à l'ennemi, avoit jugé à propos d'ouvrir la campagne par le siege de Tournai: c'étoit la plus forte place de la Flandre Autrichienne un des chefs-d'œuvres de Vauban. Il pouffoit vivement ses travaux, lorsque l'armée combinée des Autrichiens, Anglais, Hollandais & Hanovriens, s'avança pour l'obliger à lever le siege, ou pour lui livrer bataille.

Le Maréchal de Saxe, déjà distingué par des

talents supérieurs , étoit consumé d'une maladie de langueur , & presque mourant. Lorsqu'il quitta Paris, interrogé comment il pourroit agir dans cet état de foiblesse , il répondit : *il ne s'agit pas de vivre , mais de partir.*

Le Roi passa la première nuit de sa campagne à Douay. Il reçut , en se couchant , un courier du Maréchal , qui lui mandoit que l'armée ennemie s'approchoit & qu'on seroit bientôt en présence : *Messieurs* , dit-il à ses Aides-de-camp & à ses Officiers, *il n'y a pas de temps à perdre ; je pars demain matin à cinq heures ; qu'on laisse dormir M. le Dauphin.* Le Prince averti , se trouva le lendemain presqu'en même temps que le Roi au camp devant Tournay.

Près de Tournay , sur les bords de l'Escaut , s'offre une plaine assez découverte , au milieu de laquelle est le village de Fontenoy ; c'est l'endroit que le Maréchal avoit destiné pour le champ de bataille , en cas d'une action générale. Le Roi à son arrivée au camp , alla avec le Dauphin reconnoître le terrain ; & de l'avis des Officiers Généraux , il arrêta que l'armée s'y posteroit pour attendre l'ennemi. Son armée , consistoit en vingt bataillons , & vingt-six escadrons Anglais commandés par le jeune Duc de Cumberland , qui avoit gagné avec le Roi son pere , la bataille de Dettighen : cinq bataillons & seize escadrons Hanovriens étoient joints aux Anglais. Le Prince de Waldeck étoit à la tête de quarante escadrons Hollandois & de vingt-six bataillons. Les Autrichiens n'avoient dans cette armée que huit escadrons.

La veille de l'action la conversation roula sur les batailles où les Rois s'étoient trouvés en personne : Louis XV ne témoigna jamais tant de gaieté. Il dit » que depuis la bataille de

» Poitiers aucun Roi de France n'avoit com-  
 » battu avec son fils & gagné de victoire signa-  
 » lée contre les Anglais : qu'il espéroit être le  
 » premier. »

Le Mardi 11, de grand matin, le Duc de Cumberland, campé dans les environs, s'avança en ordre de bataille. A cette nouvelle le Roi & le Dauphin passèrent l'Escaut au pont de Galonne, & parurent à la tête de l'armée auprès de Fontenoy. Quand ils eurent reconnu l'ennemi, le Marechal de Saxe leur conseilla de repasser la riviere ; mais tous deux refusèrent de se rendre à son avis, & se placèrent assez près du feu, pour qu'on pût dire qu'ils partageoient le péril de l'action ; & assez loin, pour éviter le reproche de s'exposer trop témérairement.

Vers les cinq heures, les armées se trouverent en présence. La droite de l'armée Française s'étendoit vers le village d'Antoin : la gauche vers un petit bois qu'on appelle le bois de Barri, le centre étoit à Fontenoy. L'armée ennemie se presentoit en trois corps. Le Comte de Kœnigseck commandoit l'aîle droite, le Prince de Waldeck la gauche : le Duc de Cumberland occupoit le corps de bataille. Sur les six heures, les ennemis tirent un coup de canon qui fut comme le signal de l'action. L'artillerie étant également bien servie de part & d'autre, on se canonna long-temps à succès, ou pour mieux dire à perte égale : chaque décharge éclaircissoit les rangs & jonchoit la terre de morts.

Enfin l'armée ennemie s'ébranla ; & s'avancant dans la plus belle ordonnance, elle fit mine de vouloir attaquer les trois corps de l'armée Française en même temps ; mais se repliant

repliant tout-à-coup sur elle-même, elle vint fondre sur le centre de bataille. L'attaque fut terrible: on s'y attendoit: la défense fut vigoureuse. L'artillerie, placée à-propos, sillonnoit l'armée ennemie. Les soldats tiroient de part & d'autre à bout portant. Toutes les décharges des Français étoient suivies des cris de *Vive le Roi, & Monseigneur le Dauphin.*

Quoiqu'on perdit beaucoup de monde des deux côtés, on combattoit avec le plus grand sang-froid. On vit des Officiers Anglais & Français se saluer avec civilité, & se défendre de tirer les premiers.

Le Régiment des Gardes Anglaises s'étant trouvé opposé à nos grenadiers; les Officiers se complimenterent de part & d'autre, en ôtant leurs chapeaux. Alors Mylord Charles Hay, Capitaine aux Gardes Anglaises, s'avança hors des rangs, & cria; *Messieurs des Gardes Françaises, tirez!*

Le Comte d'Auteroche, Lieutenant des Grenadiers, alla à sa rencontre & lui répondit à voix haute: *Monsieur, nous ne tirons jamais les premiers, tirez vous-mêmes.*

Cependant l'affaire n'avançoit pas. Le Duc de Cumberland fit changer son ordre de bataille: & du centre, il se porta vers la gauche de l'armée Française. Les décharges de mousqueterie recommencerent alors, & continuerent long-tems dans un ordre presque invariable. Les troupes du Roi avoient perdu du terrain, & se trouvoient à trois cents pas au dessous de Fontenoy.

Cette position, par l'événement, devint funeste à l'ennemi, qui étoit tout-à-la-fois exposé au feu des redoutes du bois de Barri, & à celui de l'artillerie de Fontenoy. Mais le Duc

de Cumberland en Capitaine habile , & qui ſçait prendre ſon parti, fit faire volte face aux dernières lignes de ſon armée, qui forma par ce moyen un quarré long, dont l'un des côtés devoit continuer de preſſer l'aîle gauche de l'armée Française, & l'autre envelopper les redoutes du bois de Barri & faire tête au poſte de Fontenoy.

Cette diſpoſition réuſſit aux ennemis au delà de leurs eſpérances. Leur unique bataillon faiſoit face de toute part, ils avoient un plus grand nombre de coups à tirer, & tous les coups portoient. Leurs lignes étoient ſerrees & en bon ordre; les lignes Françaiſes étoient rompues en pluſieurs endroits.

Cependant le Maréchal de Saxe, tantôt à pied, tantôt à cheval, quelquefois en litiere, car il étoit malade, ſe portoit où le péril étoit plus grand. Par-tout il voyoit des troupes faire des prodiges de valcur, mais qui ne ſervient qu'à augmenter ſes pertes. Si quelquefois le ſoldat cédoit pour un inſtant aux efforts de cette colonne redoutable, il revenoit à la charge. ſans jamais ſe rebuter, quoique toujours ſans ſuccès.

Déjà l'ennemi comptant ſur la victoire, jettoit des cris d'allégreſſe, qui l'annonçoient au loin, & les Tournéſiens qui du haut de leur murailles, étoient ſpectateurs du combat, ſe préparoient à rendre complete la déſaite des Français; la garniſon tenta une ſortie, mais des miliciens, & des troupes de nouvelle levée, qu'on avoit laiſſées à la garde de la tranchée, firent ſi bien leur devoir, qu'elle fut repouſſée avec perte.

Ce fut dans cet inſtant critique qu'on ſe déterminâ à faire un nouvel effort, & par une



triple attaque à charger l'ennemi de front & par les flancs. Ce mouvement fit espérer que les choses changeroient de face ; & les troupes se montrant aussi pleines d'adeur, que si elles n'eussent point encore combattu, la charge recommença. Jamais deux armées rivales, poussées par le desir de la vengeance ne s'entrechoquerent avec plus de furie, C'est en cette occasion que la Maison du Roi qui n'avoit pas encore donné, se couvrit de gloire. Tous les Régiments Français & Etrangers, Cavalerie & Infanterie, se précipiterent sur l'ennemi avec une égale impétuosité.

La colonne ennemie fit face aux trois attaques & les soutint avec intrépidité. On la foudroyoit par des charges vives & continuelles ; elle répondoit par un feu également meurtrier. Le carnage fut effroyable de part & d'autre. L'ennemi cachoit ses pertes ; celles des Français étoient sensibles. On vit les Régiments du Roi, de la Couronne & d'Aubeterre se retrancher derriere des monceaux de cadavres

L'armée des alliés tenoit ferme, & soutenoit ses premiers succès par de nouveaux avantages. Les lignes des Français plutôt écrasées qu'enfoncées, paroissoient en désordre en plusieurs endroits. Cependant on ne vouloit pas céder. Plusieurs détachements ne prenant conseil que de leur valeur, allerent tête baissée heurter ce bataillon formidable : rien ne fut capable de l'entamer.

Le Maréchal de Saxe qui ne s'inquiétoit pas sans raison, fit dire au Roi & au Dauphin, qu'il étoit temps qu'ils songeassent à mettre leurs personnes en sûreté, en repassant l'Escaut. Son avis ne fut point suivi. Peu de temps après on parla de retraite, & plusieurs braves Offi-

ciers la jugeoient nécessaire au salut de l'armée. On avoit réservé quatre pieces de canon pour la favoriser en cas d'accident : on pensoit à en faire usage. Le Duc de Richelien ne fut pas de cet avis. « Point de retraite, s'écria-t-il, le Roi » s'y oppose, & entend que ces canons servent » à la victoire.

En effet, on les braque sur l'armée ennemie qui n'étoit qu'à quelques pas : on en fait précipitamment plusieurs décharges. La certitude d'être foudroyé l'instant d'après fait craindre au soldat d'occuper la place de celui qui vient d'être renversé. Cette colonne, jusqu'alors impénétrable, laissa enfin appercevoir un défaut. On le cherchoit depuis long-temps : la maison du Roi le saisit & s'y infinue : les Gendarmes & les Carabiniers élargissent le passage. Les autres Régiments suivent. Animés par ces succès, les corps chargés des autres attaques, se précipitent sur les lignes qu'ils ont en tête, & les rompent en plusieurs endroits. Ce fut alors qu'on en vint aux armes blanches. La mêlée fut sanglante : mais le soldat Français ayant son adversaire en face, la partie ne fut plus égale. Bientôt le désordre & la confusion s'étant communiqués jusqu'aux derniers rangs de l'armée ennemie, d'un excès de confiance elle passa au découragement.

Les troupes Anglaises furent celles qui firent mieux leur devoir en cette occasion, mais il fallut céder à la force. Tout plia, tout se débâta. Le soldat irrité d'une résistance si opiniâtre, ne faisoit point de quartier & massacroit tout ce qui tomboit sous sa main. Ceux qui échappoient au fer du fantassin étoient écrasés par la cavalerie. Les chevaux ensanglantés jusqu'au poitrail, avoient peine à se dé-

barrasser des monceaux de cadavres dont la plaine étoit jonchée. Ce qui est bien remarquable, c'est que cette déroute générale d'une armée peu d'heures avant si formidable, fut l'ouvrage d'un instant. On eût dit qu'on venoit de combattre contre des légions enchantées, auxquelles les fictions romanesques attribuent le pouvoir de se rendre invisibles, & de se dissiper dans les airs. Le Français étonné de ne rencontrer par-tout que des Français, respire enfin, & sent tout le prix d'une victoire si long-temps disputée.

Chacun raisonna, comme il étoit affecté, sur la cause du gain de la bataille. Les uns l'attribuoient à la présence du Roi & du Dauphin; d'autres à l'habileté du Maréchal de Saxe; ceux-ci à la charge vigoureuse de la Maison du Roi, ceux-là à l'avis du Duc de Richelieu: d'autres enfin à la valeur opiniâtre de nos troupes que rien ne peut décourager. Peut-être pouvoit-on dire que tous avoient raison, & qu'il ne falloit rien moins que le concours de tant de circonstances pour assurer la victoire. Tous les Régiments perdirent du monde. Quelques-uns se firent écraser & ne sauverent que leur nom. Plusieurs Officiers se signalèrent en cette journée par des traits de valeur qui eussent honoré les héros de l'ancienne Rome.

Le Dauphin annonça à toute la France en cette occasion qu'il étoit l'héritier des nobles sentimens, comme du sceptre de Bourbon. Si on pouvoit lui faire quelque reproche, c'étoit d'avoir trop peu craint le danger, & voulu s'exposer moins en Dauphin qu'en soldat.

Dès le commencement de l'action, un boulet renversa & couvrit de terre à quatre pas

de lui M. d'Arbaud, qui fut depuis Colonel. Louis XV avoit chargé un Officier de faire ramasser par les valets de l'armée les boulets qui faisoient voler la poussière au bas de l'éminence où il s'étoit posté. S'étant apperçu qu'il en étoit tombé un aux pieds du Dauphin, il lui cria en riant : » M. le Dauphin . renvoyez-le aux ennemis , je ne veux rien avoir d'eux ; » mais l'action seule l'occupoit tout entier ; il ne répondit rien au Roi. Il ne fit pas même attention à un autre coup , qui renversa derrière lui un des domestiques du Comte d'Argenson,

Dès les premières décharges de l'ennemi, la campagne avoit paru couverte de fuyards qui sembloient annoncer que tout étoit perdu ; le Dauphin voulut les arrêter, & par prières & par menaces, il s'efforça de leur inspirer des sentiments plus généreux. Mais ceux à qui il parloit n'étoient point des soldats , c'étoient les goudats de l'armée que la peur avoit saisis & qui ne tenoient à leur Régiment que par l'uniforme qu'ils déshonoroient.

Au fort de l'action, le Dauphin demanda au Roi , qu'il lui permît de s'avancer à la tête de sa Maison, contre cet épais bataillon, dont la résistance avoit déjà coûté tant de sang à l'armée Française. Le Roi rejetta hautement sa demande : jamais refus ne lui parut plus sensible. Sur ce qu'un Seigneur de sa suite , pour l'en consoler, lui représenta que sa vie étoit trop précieuse à l'Etat pour que le Roi pût consentir à ce qu'il s'exposât au hazard d'une mêlée : » Ma vie, reprit-il en soupirant ; » ah ! ce n'est point la mienne qui est précieuse, c'est celle d'un Général en un jour de bataille.

Un instant après , s'apercevant que les choses alloient de mal en pis , & qu'en certains endroits les troupes étoient poussées jusques sur les bords de l'Escaut , il oublia les ordres du Roi ; & se laissant emporter par son ardeur , tira l'épée , s'échappa du milieu de ceux qui l'environnoient , & croyant déjà voir les troupes ranimées par sa présence , il leur cria : » Marchons, Français; où est donc » l'honneur de la nation? Il voulut charger lui-même à la tête des Grenadiers à cheval. Il fallut un ordre du Roi pour qu'il ne joignît point l'ennemi , & il s'en tint toujours trop à portée. Il encourageoit les soldats qui alloient au combat ; il consolait les blessés qui passaient sans cesse sous ses yeux. Cette bonté s'étendoit jusqu'au dernier des soldats , & sa charité toujours agissante , s'occupa après cette sanglante journée , à recueillir les restes languissants des victimes de la gloire , & à leur procurer par les ordres les plus précis , tous les secours imaginables.

Le Baron d'Espagnac , qui étoit présent à l'action , rend le même témoignage à sa valeur dans son histoire du Comte de Saxe. » M. le » Dauphin , dit-il , couroit l'épée à la main » à la tête de la Maison du Roi ; on eut bien » de la peine à l'arrêter. » On ne lui laissa pas cependant le temps de joindre l'ennemi , & on le ramena auprès du Roi , qui le fit rester à ses côtés jusqu'à la fin de l'action. Mais dès que le champ de bataille fut libre , ce Prince , afin de lui inspirer l'horreur qu'il eut toujours lui même pour les guerres les plus justes , le lui fit parcourir. Il vit là au naturel , ce qu'il n'avoit jamais vu que dans l'histoire.

L'humanité dégradée par la main des hom-

mes, une vaste plaine abreuvée de sang humain, des membres épars & séparés de leur tronc, de monceaux de cadavres, des milliers de mourants qui se faisoient de vains efforts pour se dégager d'un tas de morts. Il racontoit lui-même qu'il en avoit vu, qui, oubliant qu'ils étoient ennemis, se bandoient mutuellement les plaies. D'autres luttant avec la mort, se rouloient dans leur sang & mordoient la poussière; quelques-uns levoient la tête, & rappelloient un reste de vie, pour crier *Vive le Roi, & Monseigneur le Dauphin*. Plusieurs, tout occupés du salut de leur âme, conjuroient le Dieu des miséricordes. De quelque côté qu'il prêtât l'oreille, il n'entendoit que des cris plaintifs & des gémissements lamentables.

A cet affreux spectacle qui n'est pas pour un jeune Prince un spectacle inutile, il s'attendrit; le Roi qui s'en aperçut, lui dit: » Voyez mon fils, qu'il en coûte à un bon cœur de remporter des victoires! » Le Prince ne lui répondit qu'en essuyant ses larmes. C'est dans le même moment que Louis XV, sans y penser & en suivant son penchant naturel, lui donna une autre leçon bien digne d'un Prince Chrétien; on vint lui demander comment il vouloit qu'on traitât les blessés du parti ennemi: » Comme les nôtres, répondit-il, » ils ne sont plus nos ennemis. »

Les alliés perdirent neuf mille hommes, parmi lesquels il y avoit environ cinq cents prisonniers. Par le compte exactement rendu au Major-Général de l'Infanterie Française, il ne se trouva que seize cents quatre-vingt-un soldats ou sergents d'Infanterie, & trois mille deux cents quatre-vingt-deux blessés. Parmi



mi les Officiers cinquante-trois seulement étoient morts sur le champ de bataille ; trois cents vingt-trois étoient en danger de mort par leurs blessures. La cavalerie perdit environ dix-huit cents hommes.

Cette action décida du sort de la guerre, prépara la conquête des Pays-Bas, & servit de contrepoids à tous les événements malheureux. On donna à cette affaire le nom de *Bataille de Fontenoy*.

Le Roi envoya un Aide-Major de l'armée, porter au Roi de Prusse la nouvelle de la victoire. L'Officier rencontra le Monarque Prussien au fond de la Basse-Silésie, dans une gorge de montagnes, près d'un village nommé Friedberg. *Vous voulez donc voir*, dit le Roi à l'Aide-Major, *à qui la Silésie restera ? Non, Sire, répondit l'Officier, je veux être témoin de ce que Votre Majesté va faire pour châtier ses ennemis, & défendre en même temps ses sujets.* Frédéric remporta une victoire signalée contre les Autrichiens. Il manda à son allié le Roi de France ; » j'ai acquitté à Friedberg la lettre de change » que vous avez tirée sur moi à Fontenoy. »

Après cette fameuse journée, on pressa le siège de Tournay. Le Roi & le Dauphin en suivirent toutes les opérations. Par-tout ils animoient le soldat par leur présence. La garnison de la place s'étoit retirée dans la citadelle ; cette place tint encore quelques jours, & fut obligée de capituler. De-là Louis XV & le Dauphin s'avancèrent à la tête de l'armée victorieuse vers la ville de Gand ; on y arriva la nuit. Le Comte de Lowendal se jeta le premier à l'eau, passa le fossé, fit appliquer les échelles de toutes parts. En un instant les murailles furent escaladées, & les remparts

bordés de Français qui allèrent ouvrir les portes au reste de l'armée. Elle entra dans la place sans coup férir ; & tout cela s'exécuta avec tant d'ordre , de promptitude & de silence , que , comme le dit agréablement un Ecrivain , les Bourgeois qui s'étoient endormis Autrichiens , furent tous surpris de se réveiller Français. Bruges ouvrit ses portes au vainqueur. Oudenarde se défendit vigoureusement , & fut emporté. Dendermonde ne tint pas long-temps. Enfin l'armée parut sous les murs d'Ostende ; Ostende , cette ville fameuse par le siège qu'elle soutint, pendant trois ans , contre une armée commandée par un des plus habiles Capitaines de son siècle, Spinola. Cette place est défendue d'un côté par la mer , de l'autre , par des forts & des bastillons , aux pieds desquels sont des fossés larges & profonds que le Commandant tient à sec , ou qu'il inonde à son gré. Elle renfermoit une bonne garnison. Sa défense fut vigoureuse ; mais il n'est point d'obstacles insurmontables pour une armée Française qui combat sous les yeux de son Roi & de son Dauphin. Ostende ne soutint que dix jours de tranchée. Nieuport, Ath & plusieurs autres places moins importantes subirent la loi du vainqueur.

Le jour de l'octave de la fête-Dieu, le Roi avoit fait son entrée à Tournay. Il assista , avec son fils le Dauphin , à la Procession du Saint Sacrement. Les Tournésiens qui sont fort simples, fort superstitieux , furent édifiés de leur piété. Ils se disoient les uns aux autres « qu'on ne devoit pas s'étonner que le Ciel se fût déclaré pour une armée » qui avoit à sa tête des Princes aussi religieux. » Oui , mais elle étoit commandée par un Général qui n'entendoit pas la messe , qui croyoit peu en Dieu , & qui , dans ce temps-là même , étoit victime du fruit de ses débauches. Le Monarque dont

ils admiroient tant le recueillement & la dévotion , vivoit alors en double adultere. Il avoit mené avec lui sa maîtresse ; mais loin de s'afficher , elle s'étoit tenue dans l'ombre & le secret. Il étoit convenable de dérober aux yeux du Dauphin un commerce d'un trop funeste exemple au commencement de son hymen , & il eût été à souhaiter que ce mystere eût pu durer. Mais la passion du Monarque , loin de s'éteindre par la jouissance , s'accrut d'une maniere si violente , & la passion de la favorite prit un tel effort , qu'on ne parla plus que d'elle d'un bout du Royaume a l'autre. Elle devint le canal des graces , qu'elle ne put concentrer en elle ou dans sa famille ; elle nomma & disgracia les Ministres & les Généraux ; elle fut l'arbitre de la paix & de la guerre , mais surtout elle présida aux plaisirs.

Louis XV ayant terminé cette campagne , & pourvu à la sûreté de ses conquêtes , revint en France avec le Dauphin : ils arriverent à Paris dans le courant de Septembre. Cesurent les mêmes fêtes que l'année précédente.



CHAPITRE XXIV.

**L**es prospérités de Louis XV dans les Pays-Bas : la supériorité de ses armes ; le succès de Don Philippe en Italie ; la Reine de Hongrie fortement occupée contre le Roi de Prusse en Allemagne ; tout offroit en apparence une perspective riant. Mais le Grand-Duc de Toscane venoit d'être élu Roi des Romains par l'Electeur de Mayence & par les Ambassadeurs de ceux de Trèves , de Cologne , de Bohême , de Baviere , de Saxe & d'Hanovre , & ensuite Empereur , sous le nom de François I , malgré les protestations de la France , & celles du Roi de Prusse & de l'Electeur Palatin , contre l'activité rendue à la voix Electorale de Bohême.

Ainsi la France manquoit le grand objet de la guerre, d'abattre la Maison d'Autriche , de la priver pour toujours du trône Impérial. L'élection du Grand-Duc se fit le treize Septembre 1745. Le Roi de Prusse fit protester de nullité ; l'Electeur Palatin , dont l'armée Autrichienne avoit ravagé les terres , protesta de même : les Ambassadeurs de ces deux Princes se retirèrent de Francfort ; mais l'élection n'en eut pas moins lieu.

La Reine de Hongrie jouissoit d'un avantage qui ne coûtoit point de sang , & qui remplissoit la premiere & la plus chere de ses vues. Elle vint à Francfort jouir de son triomphe & du couronnement de son époux. Elle vit du haut d'un balcon la cérémonie de l'entrée ; elle fut la premiere à crier *vivat*, & tout le peuple lui répondit par des acclamations de joie & de tendresse. Ce fut , dit Voltaire , le plus beau jour de sa vie. Mais c'étoit

la destinée de cette Princesse , & des affaires qui troubloient son regne, que les événements heureux fussent balancés de tous les côtés par des disgraces. L'Empereur Charles VII avoit perdu la Haviere pendant qu'on le couronnoit Empereur , & la Reine de Hongrie perdoit une bataille pendant qu'elle préparoit le couronnement de son époux. Le Roi de Prusse étoit encore vainqueur près de la source de l'Elbe , à Sore.

Peu de temps avant l'élévation du Grand-Duc à la dignité Impériale , Louis XV avoit rendu un manifeste , par lequel il déclaroit être intentionné d'employer tous les moyens que Dieu lui avoit mis en mains pour l'empêcher ou pour la rendre invalide. Il y avoit lieu de penser qu'une déclaration si précise seroit suivie des plus grands efforts , & que l'Allemagne alloit être inondée d'armées formidables , destinées à soutenir un ton si haut , mais d'ailleurs conforme aux vrais intérêts de la France. Quoiqu'on supposât qu'elle n'entreprendroit pas sur la liberté Germanique , en gênant ouvertement les suffrages de la Diète Electorale , on ne doutoit pas cependant qu'en menaçant de ravager les Etats des Electeurs rétifs , ou même en les ravageant en effet , elle ne sût faire recevoir ses volontés pour des loix à l'assemblée de Francfort. On trembloit pour Mayence , & avec d'autant plus de fondement , qu'on voyoit un Prince de Conti à la tête des armées de France en Allemagne. Il ne paroissoit pas naturel qu'un Prince du Sang eût passé le Rhin , pour être simplement spectateur des délibérations de Francfort : on pensoit au contraire que Louis XV le mettroit en état de pouvoir se vanter , comme un autre César , de n'avoir eu qu'à se montrer pour soumettre tout. C'étoit en effet ce que la France avoit de mieux à faire. Mais on avoit tiré vingt mille hommes de l'armée du Prince

de Conti. Ce Prince ne put empêcher la jonction de toutes lestroupes que la Reine de Hongrie avoit dans cette partie de l'Allemagne, & qui vinrent couvrir Francfort, où l'Election se fit comme en pleine paix.

La Cour de France sentit que l'élévation du Grand-Duc à la dignité Impériale étoit un événement autant préjudiciable à ses intérêts, qu'il étoit avantageux à la Maison d'Autriche. Quels équi-valents la France avoit-elle à opposer ? une grande victoire à l'entrée d'une campagne, des villes & des citadelles emportées, le reste de la Flandre Autrichienne conquis. Que peut-il avoir, dira-t-on, de plus glorieux & de plus utile ? Qu'on se tourne du côté de la Reine de Hongrie, & qu'on confidere le sceptre Impérial dans la main du Prince son époux ? On le demande : qu'y avoit-il de plus solide ? N'étoit-ce pas une arme redoutable rendue à la Maison d'Autriche ? Qu'on se rappelle les dé-mêlés de Rome & de Carthage, la puissance de celle-ci abattue, il lui restoit encore une ressource ; c'étoit Annibal. Rome ne crut pas devoir la lui laisser.

Le Roi de France vainqueur dans les Pays-Bas & dans l'Italie, désiroit pourtant la paix & la proposoit : elle étoit d'autant plus aisée à faire de sa part, qu'il ne demandoit rien, qu'il ne vouloit rien garder, & cependant on se désoit de ses protestations ; on le forçoit de projeter de nouvelles conquêtes. On se désoit également & avec raison en France, du Roi de Prusse ; on appréhendoit, comme il arriva en effet, qu'il ne laissât aux Français tout le fardeau de la guerre sur les bras.

Déjà ce Monarque, outré contre les Saxons de ce qu'ils étoient entrés en Silésie, avoit rappelé son envoyé à Dresde, & fait signifier à celui de Saxe qui étoit à Breslau de sortir incessamment



des terres de son obéissance. Le Roi de Prusse ne songeoit qu'à détacher la Cour de Saxe des intérêts de celle de Vienne. N'ayant pu y parvenir par insinuations , ni par menaces , il se porta sur les deux armées alliées , & eut sur elles de grands avantages. Il les battit complètement aux portes de Dresde. Il entre dans la Capitale de l'Electorat, suivi de dix bataillons & de dix escadrons, défait trois régiments de milice qui composoient la garnison Saxonne ; fait ouvrir toutes les boutiques qu'on avoit fermées , donne à dîner à tous les Ministres étrangers , fait jouer un Opéra Italien. On ne s'aperçut pas , dit Voltaire , que la ville étoit au pouvoir du vainqueur , & la prise de Dresde ne fut signalée que par les fêtes que le Roi de Prusse y donna. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'étant entré dans Dresde le 18 Décembre, il y fit la paix le 25 avec l'Autriche & la Saxe.

Par cette seconde paix , la Reine de Hongrie renonça encore malgré elle à la Silésie , & le Roi de Prusse ne lui fit d'autre avantage que de reconnoître François I, Empereur. Le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, en fut quitte pour un million d'écus d'Allemagne qu'il fallut donner au vainqueur, avec les intérêts jusqu'au jour du payement. Le Roi de Prusse retourna dans Berlin jouir paisiblement du fruit de sa victoire ; il y fut reçu sous des arcs de triomphe : le peuple jettoit sur ses pas des branches de sapin , faute de mieux , en criant , vive *Fredéric le Grand* !

Si le Roi de Prusse eût été battu à Kesselsdorff, tout étoit perdu pour lui. Il gagne la bataille , prend Dresde & donne la paix. Si les Autrichiens eussent gagné la bataille & pris Berlin , pour sûr , il n'y eût point eu de paix , parce que la vengeance est douce.

La passion fait commettre bien des fautes. Plus

seurs novellistes avoient répandu le bruit que l'on alloit attaquer le Brandebourg de quatre côtés. Le Roi de Prusse profite de l'avis, & fait les trois quarts du chemin pour prévenir ses ennemis, & voilà cinq batailles de bon jeu qu'il gagne de suite. Il semble qu'il y entre plus que du bonheur dans la gloire du Héros, que science, sagesse, valeur, & autres vertus y ont aussi leur part. Voici quelques vers à son sujet.

C'est ce jeune Héros, protecteur des beaux arts,  
A l'agréable, à l'utile il s'applique;  
Sçavant, guerrier, grand politique,  
Ami de WOLFF, & favori de Mars.

Tout le monde est pour cette Reine,<sup>1</sup>  
Et personne n'est pour ce Roi,  
Je voudrois sçavoir le pourquoi;  
Oh ! je vais vous tirer de peine,  
Dit un homme zélé pour sa religion:  
Il est allié de la France,  
S'il protège notre croyance,  
Il combat notre passion.

Voilà déjà cinq batailles  
Que le Prussien a gagné de bon jeu,  
Que ce soit d'estoc ou de taille  
Ou gagnées par son grand feu;  
Gloire à leur Roi, joie à Versailles !  
La France a bonheur sur bonheur;  
Oui ; mais ? LORRAINE est Empereur.



## CHAPITRE XXV.

**L**E Roi de France , privé une seconde fois du secours d'un puissant allié , n'en continua pas moins ses projets de conquête. L'objet de la guerre étoit alors , du côté de la Cour de Versailles , de forcer la Reine de Hongrie par ses pertes en Flandre , à céder ce qu'elle disputoit en Italie , & de contraindre la République des Provinces-Unies , à rentrer au moins dans l'indifférence ou plutôt dans la nullité dont elles étoient sorties.

L'objet de la Reine de Hongrie étoit de se dédommager sur la France , de ce que le Roi de Prusse lui avoit ravi. L'Empire donné à François I fit espérer que les cercles se détermineroient à prendre les armes contre la France. Les cercles restèrent neutres ; mais les cœurs de tous les Allemands étoient tous , comme dit Voltaire ,

Marie-Thérèse.

Il s'agissoit donc d'ouvrir une nouvelle campagne. Le Maréchal de Saxe étoit alors en Flandre , où il ne sembloit s'occuper que des plaisirs de l'hiver & du Carnaval. On fit alors cette chanson sur *l'air de Joconde*.

Pour égayer le Carnaval ,  
Maurice a grande envie  
De préparer un joli bal  
A la Reine de Hongrie.  
Il fait masquer Anvers & Mons ,  
Et veut que les pucelles ,  
Au son redoublé des canons ,  
Dancent dedans Bruxelles.

Au même bal les provisions  
Seront en abondance ;

**Grandes illuminations**

**Eclaireront la dante.**

Princesse, ne vous plaignez pas ,

Il est assez d'usage

Qu'en Carnaval , aux Pays-Bas ,

L'on faute & l'on fourrage.

Une belle nuit en effet que le Maréchal de Saxe donnoit un bal aux Dames de Lille , il fit investir Bruxelles. Le Comte , aujourd'hui Prince de Kaunitz , Vice-Chancelier de Cour & d'Etat à Vienne , étoit alors premier Ministre Commandant dans la Capitale du Brabant , à la place du Prince Charles , Gouverneur Général du Pays. Un Général Hollandais y commandoit dix-huit bataillons & sept escadrons ; il n'y avoit de troupes Autrichiennes que cent cinquante dragons , & autant de Huffards. L'Impératrice Reine de Hongrie s'étoit reposée sur les Hollandais & sur les Anglais du soin de défendre son pays , ils portoient toujours en Flandre tout le poids de cette guerre.

On ouvrit la tranchée quelques jours après avoir investi Bruxelles , & l'on poussa les travaux avec tant de vivacité , malgré les rigueurs de la saison , qu'en moins de quinze jours la ville fut obligée de capituler , & de laisser au pouvoir des Français une garnison de neuf mille hommes prisonniers de guerre , avec tous les Officiers Généraux.

Cependant Louis XV se dispoit à faire la troisieme campagne. Le Dauphin qui desiroit passionnément d'accompagner son auguste pere dans les nouvelles expéditions qu'il méditoit , lui en demanda la permission. Il se flattoit d'autant mieux de l'obtenir , que Madame la Dauphine étoit grosse : mais le Roi la lui refusa constamment , conseillé , dit on , par quelques personnes en place qui craignoient que la vertu du jeune Prince n'éclairât de trop près leurs opérations , & détermi-

né, comme on l'a cru, par la crainte assez bien fondée que son ardeur ne le précipitât dans quelque fâcheux accident.

Les chroniques du temps n'ont pas manqué d'annoter que le Roi, qui redoutoit aussi ce témoin de ses foiblesses, n'avoit pas été fâché qu'on lui eût suggéré un pareil prétexte. Louis XV préféra sa maîtresse à son fils. L'amante avoit tout-à-fait subjugué son Royal amant. Elle vouloit participer librement aux hommages des vaincus, & cet arrangement, comme l'observe l'auteur de la *Vie privée* du Monarque, fit encore diminuer la nation de quelque degré d'affection pour son maître. Mais si la tendresse des peuples se refroidissoit, leur admiration croissoit par de nouvelles victoires. On ne discutoit pas qui les remportoit : le Roi étoit présent & tout se rapportoit à lui. Il remplissoit en apparence le premier devoir d'un pere de ses sujets, de s'exposer pour leur défense, pour leur ramener la paix & l'abondance, les sources du bonheur public.

Louis XV fit son entrée dans Bruxelles ; il fut reçu & harangué aux portes de la ville par le Magistrat en corps, & le Comte de Lowendal, établi Gouverneur, lui en présenta les clefs. Le Maréchal de Saxe fit subitement marcher son armée sur quatre colonnes par quatre chemins différens. Le Roi suivoit en personne, ayant à ses ordres cent vingt bataillons, & cent quatre-vingt dix escadrons. Les forteresses s'évacuoient ou se rendoient, à mesure que le Roi approchoit, en sorte qu'au bout d'un mois, il fit son entrée dans Anvers, & prit ainsi possession des deux capitales des Pays-Bas.

Les Hollandais étoient dans les tranfes. Le Roi tenoit alors plus de trente mille hommes de leurs troupes prisonniers de guerre. Les Etats Généraux

se trouvoient dans une grande perplexité, l'orage approchoit d'eux, ils sentoient leur foiblesse. Les Etats divisés se conduisoient sans principes, & leur conduite annonçoit leur trouble.

Inquiets de l'ouverture d'une campagne si prématurée, & prévoyant les suites rapides que devoit avoir le premier succès du siège de Bruxelles, & ensuite la prise d'Anvers, les Hollandais eurent recours aux supplications ordinaires. Ils n'étoient pas à se repentir de n'avoir pas conservé la neutralité. Ils envoyèrent des députés au Roi, chargés de déposer dans son sein leur douleur, leur crainte, leur confiance. Les Légats Bataves reçurent de nouvelles assurances des bonnes intentions du Roi vainqueur, mais ils n'obtinrent aucun changement au plan d'opérations concerté. On fit de nouvelles propositions, de nouvelles instances, sans plus de succès.

La Capitale du Hainaut Autrichien, Mons, est investi. Douze bataillons qui la défendoient augmentèrent le nombre des prisonniers de guerre. La moitié de la garnison étoit Hollandaise. Jamais l'Autriche ne perdit tant de places, & la Hollande tant de soldats. Saint Guillaïn eut le même sort. Charleroi suivit de près.

Le grand projet étoit d'aller à Mastricht, mais pour ne laisser rien derrière soi, il falloit assiéger Namur. Le Prince Charles qui commandoit alors l'armée, fit en vain ce qu'il put pour prévenir ce siège. Namur, comme on le sçait, a une citadelle élevée sur un roc escarpé, & douze autres forts bâtis sur la cime des rochers voisins, qui semblent rendre cette place inaccessible aux attaques.

Le Comte de Clermont fut chargé du siège. C'étoit en effet douze places qu'il falloit prendre. On attaqua plusieurs forts à la fois; ils furent tous emportés. La tranchée avoit été ouverte le 10

Septembre devant Namur , & la ville capitula le 19. La garnison fut obligée de se retirer dans la citadelle & dans quelques autres châteaux par la capitulation ; & au bout de onze jours , ell en fit une nouvelle , par laquelle elle fut toute prisonniere de guerre. Elle consistoit en douze bataillons , dont dix étoient Hollandois.

Les Campagnes de Louis XV faisoient paroître petit Louis le Grand. La campagne de 1672 , tant prônée , étoit effacée par celle de 1746. Les bicoques prises par Louis XIV , sur les Hollandois , étoient-elles en effet comparables à Menin , Ypres , Tournay , Nieuport , Ostende , Ath : & sur tout dans cette seule campagne , à Saint Guillaïn , Mons , Charleroi & Namur ? Ces brillantes conquêtes donnerent sujet à ces vers.

Louis le Grand qui fixoit la fortune ,  
 Dans une campagne a pris Mons ;  
 Son petit-fils , Louis le Grand *second* ,  
 A pris Namur , Charleroi , Mons , dans une  
 Il surpasse tous ses ayeux.  
 A tous ses ennemis a poussé mainte botte ,  
 A Raucoux , pour finir , l'Hollandois il pelotte ;  
 C'est ainsi , qu'en partant , il leur fait ses adieux.

Quand nous pleurons , vous avez ri ;  
 Aujourd'hui , la fortune change.  
 Saxe avec usure nous venge  
 De la perte de Ramilly.

Saxe & Lowendhal sont batards ;  
 Mais du public ils ont l'estime  
 Et , plus heureux qu'enfants légitimes ,  
 Les vont battant , & forcent leurs remparts.

Namur , ce grand Namur , la terreur des armées ,  
 Se rend en si peu de journées ,  
 Chimene , qui l'eût dit ? Rodrigue qui l'eût cru ?



Morbleu, si l'on m'eût laissé faire ;  
J'aurois jeté les clefs dans la rivière ;  
Namur seul se fût mieux défendu !

Quoi ? Namur ! ses châteaux ! se sont siôt rendus ?  
Non, cela ne se peut : ami, c'est chose sûre,  
Ils étoient défendus par des hommes de heurre.  
Cadedis ! le soleil les a d'abord fondus.

Après la prise de Namur, il restoit de dissiper ou de battre l'armée des alliés. On s'observa, on escarmoucha quelques jours. L'armée Française étoit de cent vingt mille combattants, & celle des alliés de quatre-vingt mille. Le Maréchal de Saxe avoit dessein de livrer bataille. Elle eut lieu en effet, & fut des plus sanglantes.

Mais après tout encore, comme l'écrivit Voltaire, cette fameuse journée appelée de *Raucoux*, ne fut que du sang inutilement répandu, & une calamité de plus pour tous les partis. Aucun ne gagna, ni ne perdit de terrain. Chacun prit ses quartiers. L'armée battue se retira d'un côté ; l'armée victorieuse d'un autre : tous furent jouir du repos auquel la saison rigoureuse force d'ordinaire les hommes, en attendant que le printemps ramene les cruautés & les malheurs que l'hiver a suspendus.

Les affaires alloient de mal en pis en Italie. Philippe V étoit mort. Ce prince rongé de peines & de chagrin, pour se soulager du poids de la Couronne, l'avoit abdiquée en 1724, & s'étoit retiré avec la Reine, sa femme, à Saint Ildephonse. Louis, son fils, étoit monté sur le trône, & mourut quelques mois après. Philippe fut obligé de reprendre le sceptre, & travailla au bonheur de son peuple. C'étoit le meilleur des Princes. On lui fit cette épitaphe.

Ci gît Philippe V, qui fut Roi des Espagnes ;  
Sous le commandement des Reines, ses compagnes ;

Il commanda au lit , où il fut très-vaillant ;  
 A la Reine il a fait , chaque année , un enfant.  
 Parmi les Souverains , chose peu-ordinaire ,  
 Il sera créé SAKT , un jour , par le Saint Pere ,  
 Pour le récompenser du zèle pour sa loi.  
 Pendant son regne , & , c'est chose certaine ,  
 Les Reines ont commandé en Roi ,  
 Le Roi a obéi en Reine.

Philippe avoit été appelé à la Couronne d'Espagne en 1700 , par le testament de Charles II. Ce Prince étant mort le 1 Novembre de la même année , Philippe fut déclaré Roi d'Espagne à Versailles le 16 Novembre de la même année , & le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville en 1701 , & fut reçu avec acclamation par les uns , & avec murmure par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre , le Portugal , la Hollande , la Savoie ; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'Empereur Léopold voulant la Monarchie Espagnole pour l'Archiduc Charles , son fils , se ligua avec l'Angleterre & la Hollande contre la France & l'Espagne , par le traité connu sous le nom de la *Grande Alliance*. Les commencements de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès & de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples , & après s'être assuré ce Royaume par quelques combats , il retourna en Espagne. Le Roi de Portugal s'étant déclaré contre lui , il perdit , peu de temps après , les principales villes de l'Arragon , Gibraltar , & les îles de Majorque & de Minorque : la Sardaigne & le Royaume de Naples lui furent enlevés par la trahison & par la perfidie. Dans cette extrémité , on lui conseilla de se joindre aux ennemis de la France , qui , à ce prix , lui laisseroient l'Espagne & l'Amérique ; mais il répondit avec indignation : *Non , je ne tirerai jamais l'épée contre une nation , à qui , après Dieu , je dois le trône*. Infirmité que Louis XIV , prêt à être accablé par ses

ennemis , alloit l'abandonner , il prit la résolution de passer en Amérique avec ses principaux Seigneurs , pour y régner , plutôt que de se déshonorer de ses droits au Royaume d'Espagne. Cette généreuse résolution de Philippe V fit changer le système de la Cour de France. Le Duc de Vendôme , envoyé à son secours , rétablit entièrement ses affaires. La bataille de Villaviciosa , donnée en 1710 , les succès dont elle fut accompagnée , affermirent Philippe sur le trône d'Espagne. La piété , la candeur , la bonté , la modération , l'équité , la tendresse pour ses sujets , le courage , la fermeté , formoient le caractère de Philippe V. Ce Monarque avoit essuyé beaucoup de revers : il s'étoit vu deux fois obligé d'abandonner sa capitale. Les disgrâces auxquelles il opposa tant de grandeur d'âme , le sacrifice de la Couronne à la fleur de son âge , la sagesse des loix & des réglemens qu'il donna à l'Espagne , ses nombreux établissemens en faveur du commerce , des sciences & des arts , le rétablissement de la Marine & de la discipline militaire , rendront à jamais son nom cher & respectable aux Espagnols.

La nouvelle de la mort de Philippe V en Italie augmenta l'embarras où l'on étoit. Il s'y passoit alors , ainsi que vers les Alpes , une scène extraordinaire. Les plus tristes revers avoient succédé aux prospérités les plus rapides. La France perdoit plus en Italie qu'elle ne gagnoit en Flandre , & les pertes sembloient même plus irréparables que les succès de Flandre ne paroissoient utiles. Si on étoit vaincu en Italie , il n'y avoit plus de ressource pour l'établissement de Don Philippe ; & on avoit beau être vainqueur en Flandre , on sentoit bien que tôt ou tard il faudroit rendre les conquêtes , & qu'elles n'étoient que comme un gage , une sûreté passagère qui indemnisoit des pertes qu'on faisoit ailleurs.

Au

Au commencement de 1745, en Italie, les apparences furent aussi favorables à la France qu'elles l'avoient été en Autriche en 1741. Les succès s'étoient suivis rapidement. Mais il arriva en Italie précisément la même chose qu'on avoit vue en Bohême au commencement de la guerre. Les apparences les plus heureuses couvroient les plus grandes calamités.

Le but du Roi de Prusse étoit, en faisant la guerre, de nuire beaucoup à la Maison d'Autriche, & en faisant la paix, de nuire tout autant à la Maison de France. Sa paix de Breslau avoit fait perdre l'Italie.

Ferdinand IV avoit succédé à son pere, Philippe. Son premier acte d'autorité fut de retirer ses troupes d'Italie. On venoit de perdre la bataille de Plaisance, une des plus longues & des plus sanglantes de toute la guerre. La perte des Français, des Espagnols & de quelques régiments Napolitains, étoit de plus de huit mille hommes tués ou blessés, l'ennemi avoit fait plus de quatre mille prisonniers. On se retira dans l'Etat de Genes : il fallut en sortir, & les deux armées repassèrent en Provence. On fit alors ces vers :

La pêle au cu  
Ont les Français en Italie,  
La pêle au cu ;  
Dans plusieurs siècles on les a vus  
Tous prêts d'en faire la conquête,  
Suivie de promptre retraite,  
La pêle au cu.

L'armée Impériale, après avoir repris tous les postes perdus, se présente devant Genes. La consternation des Génois ne leur permet pas seulement de tenter de se défendre. La terreur les précipite dans toutes les extrémités qu'ils craignent. Le Sénat redoutant un vainqueur irrité, fait ouvrir les

portes , envoie précipitamment quatre Sénateurs au camp des Autrichiens , pour recevoir du Général les ordres qu'il voudra bien donner. On se soumet à remettre la ville dans vingt-quatre heures , & a payer sur le champ cinquante mille génouines , environ 400,000 livres tournois , en attendant les taxes qu'il plaira au vainqueur d'imposer.

On se souvenoit que Louis XIV avoit exigé autrefois que le Doge de Genes vînt lui faire des excuses à Versailles avec quatre Sénateurs. On en ajouta deux pour l'Impératrice-Reine ; mais , dit Voltaire , elle mit sa gloire à refuser ce que Louis XIV avoit exigé. Elle crut qu'il y avoit peu d'honneur à humilier les foibles , & ne songea qu'à tirer de Genes de fortes contributions , dont elle avoit plus de besoin que du vain honneur de voir le Doge de la petite République de Genes , avec six Gênois , aux pieds du trône Impérial.

Cette conduite de l'Impératrice-Reine donna lieu à ces couplets :

Point de comparaison avec cette Reine :  
 Louis le Grand , mettez pavillon bas.  
 Le Doge dans Paris valoit-il bien la peine  
 De jeter les hauts cris , faire tant de fracas ?  
 Genes seule à votre puissance ,  
 Sans secours & sans alliance ,  
 Auroit-elle pu résister ?  
 Mais , malgré vous , malgré Naples & l'Espagne ;  
 Elle auroit à ses pieds le Doge en Allemagne.  
 Son grand cœur veut l'en dispenser ,  
 C'est avec gloire triompher.

Genes fut taxée à trois millions de génouines à payer en différents termes , dont le plus éloigné étoit de quinze jours. C'étoit la ruiner entièrement ; les Autrichiens usôient avec rigueur du droit de la victoire. L'Etat ne put suffire à ce paiement : la banque épuisée , le crédit perdu , le com-

merce ruiné, plus de ressources. On avoit donné tout l'argent du trésor de Saint-Georges pour payer seize millions. On demande grace pour les huit autres : point de quartier. On signifie aux Génois que, non seulement il les faut donner, mais qu'il faut payer encore environ autant pour l'entretien de neuf régiments répandus dans les lieux circonvoisins. Les terres étoient ravagées, les maisons pillées, les habitants traités en esclaves par les soldats ; ils n'avoient plus à perdre que la vie, & de ressource que leur désespoir. Il n'y avoit point de Génois qui ne parût enfin résolu à se sacrifier, plutôt que de souffrir plus long-temps un si rude & si honteux traitement. On s'attendoit à la destruction du Sénat & de la ville.

Cependant quelques nobles fomentoient sourdement les résolutions désespérées que les habitants sembloient disposés à prendre. Des émissaires disoient aux plus accrédités du peuple : » Jusqu'à » quand attendrez-vous que les Autrichiens vien- » nent vous égorger entre les bras de vos fem- » mes & de vos enfants, pour vous arracher le » peu de nourriture qui vous reste ? Leurs trou- » pes sont dispersées hors de l'enceinte de vos » murs ; il n'y a dans la ville que ceux qui veil- » lent à la garde de vos portes : vous êtes ici plus » de trente mille hommes capables d'un coup de » main ; ne vaut-il pas mieux mourir que d'être » les spectateurs des ruines de votre patrie ? »

Ce peuple foible, nourri loin des armes, indigné de se voir enlever la principale artillerie de sa capitale, forcé de servir lui-même aux travaux, marmuroit, mais il obéissoit. Un Capitaine Autrichien ayant rudement frappé un habitant, ce moment fut le signal auquel le peuple s'assembla ; s'émut, & s'arma en un moment de tout ce qu'il put trouver ; pierres, bâtons, épées, fusils, inf-

truments de toute espece. Il attaque la garnison ; la combat , la chasse de la ville & la repouste jusqu'au delà de ses frontieres. Ce peuple , dit Voltaire , qui n'avoit seulement pas eu la pensée de défendre sa ville quand les ennemis en étoient encore éloignés , la défendit quand ils en étoient les maîtres. L'Europe vit avec surprise qu'un peuple que , ni son enceinte de rochers , ni les Rois de France , d'Espagne & de Naples , n'avoient pu sauver du joug des Autrichiens , l'eût brisé sans aucun secours , & eût chassé ses vainqueurs.

Cependant les Autrichiens , aidés des Piémontais , menaçoient encore Genes de rentrer dans ses murs. La Cour de Vienne avoit fait signifier au Sénat qu'il eût à faire payer incessamment les huit millions restants de la somme à la quelle on l'avoit condamné , à en donner trente pour les dommages causés à ses troupes , à rendre tous les prisonniers , au nombre de quatre mille , à faire justice des séditieux. Ces loix dures ne firent qu'affermir les Gênois dans la résolution de se défendre , & de mourir pour la patrie.

La République n'avoit ni aucunes troupes régulières aguerries , ni aucun Officier expérimenté. La ville avoit des vivres , mais plus d'argent. Genes étoit resserrée d'assez près. Nul secours ne pouvoit guere y arriver par mer , car une flotte Anglaise dominoit sur les côtes. Un sénaut Français eut le bonheur d'échapper aux Anglais , & apporta un million de la part du Roi. Les Galeres de Toulon , de Marseille partirent chargées d'environ six mille hommes. On relâcha en Corse & à Monaco , à cause d'une tempête , & sur-tout de la flotte Anglaise. Cette flotte prit six bâtimens qui portoient environ mille hommes , le reste entra dans Genes au nombre d'environ quatre mille cinq cents Français qui firent renaitre l'espérance.



Le Roi envoya à Genes le Duc de Boufflers , il fut assez heureux pour tromper la flotte , & arriver à bon port. Il contint les Autrichiens par de petits combats , jusqu'au moment que la Cour de Vienne ordonna qu'on en levât le blocus. Le jour même de la levée du siège , ce Général mourut de la petite vérole , également regretté des Génois , des Français & des Espagnols.

Le Duc de Richelieu fut nommé pour remplacer à Genes le Duc de Boufflers. Le Duc de Richelieu arrive dans un petit bâtiment, malgré la flotte Anglaise ; ses troupes passent à la faveur de la même manœuvre. Le Duc de Richelieu repousse les ennemis dans plusieurs combats , fait fortifier tous les postes , met les côtes en sûreté , enfin empêche Genes jusqu'à la paix de retomber au pouvoir de l'Autriche. En reconnaissance il fut fait noble Génois , inscrit sur le livre d'or , & on lui érigea une statue dans cette immense & superbe salle du Doge , où figurent ainsi tous les grands hommes qui ont défendu ou illustré la République.

Un événement funeste alors aux Français fut le combat d'Exiles. Parmi tant d'actions sanglantes qui signalèrent cette guerre de tous côtés , ce combat fut un de ceux où l'on eut le plus à déplorer la perte prématurée d'une jeunesse florissante , inutilement sacrifiée. On compta 3,695 morts & 1,606 blessés. L'ennemi ne perdit pas cent hommes. Le Chevalier de Belle-Isle perdit la vie à cette fatale affaire. Désespéré , il arrachoit les palissades ; & blessé aux deux mains , il tenoit des bois encore avec les dents , quand enfin il reçut le coup mortel. Voltaire atteste qu'il avoit dit souvent , qu'il ne falloit pas qu'un Général survécût à sa d faite , & il ne prouva que trop que ce sentiment étoit dans son cœur.

## CHAPITRE XXVI.

**L**A paix particulière du Roi de Prusse auroit fait un tort considérable à la France , si elle n'avoit été à la veille de trouver elle-même une Saxe, où elle devoit forcer l'Angleterre & la Cour de Vienne à consentir enfin à la paix. Ce qui prouve de la maniere la plus évidente combien il avoit d'abord été imprudent de ménager les Provinces-Unies , c'est leur consternation à la vue des succès de l'armée Française, commandée par le Maréchal de Saxe sous les ordres du Roi. La campagne de 1745 , faite ailleurs que dans les Pays-Bas, auroit été infructueuse ; mais dès que la Hollande dut craindre que la guerre ne fût portée sur les frontieres, & peut-être même sur son territoire, elle sentit la nécessité de travailler à la paix. Elle engagea ses alliés à se prêter à une négociation. Dès le mois d'Avril 1746 , un Congrès fut ouvert à Breda ; & l'Europe auroit été pacifiée en peu de temps , si les Français étoient entrés dans les domaines des Provinces-Unies , lorsqu'au commencement de la campagne , elles donnerent retraite à l'armée de leurs alliés. Il est surprenant que le Ministère de France n'ait pas alors profité de l'exemple utile que le Roi de Prusse lui avoit donné en entrant dans la Saxe.

Plusieurs causes concoururent à la fois à faire languir les conférences de Breda. La France toujours entraînée par ses premiers préjugés , persistoit à prendre l'espérance de ménagements simulés que la République avoit à son égard , pour un reste d'amitié qu'il ne falloit pas négliger. Elle craignoit toujours de se faire un nouvel ennemi , sans songer que les Hollandais en se déclarant ou-

vertement , n'auroient pas été plus utiles à leurs alliés qu'ils ne l'étoient. On comptoit encore sur leurs bons offices & leur méditation , & on ne voyoit pas qu'en les suppoant sincèrement portés à la paix , leurs prières à Londres & à Vienne seroient infructueuses , tant que ces Puissances ne les verroient pas prêts à succomber. Les Provinces pénétrèrent ces motifs , & jugeant que le péril étoit encore éloigné , elles songerent bien moins à faire la paix à Breda , qu'à servir leurs alliés , & retarder les opérations militaires de la France.

Louis XV qui ne pouvoit amener les Hollandais à son grand dessein d'une pacification générale , forcé de conquérir une partie de leurs pays pendant la tenue du Congrès inutile , fit rentrer ses troupes dans la Flandre Hollandaise. Le Roi faisoit cette quatrième campagne , & gagna en personne , contre le Duc de Cumberland , la bataille de Lawfeld , moins disputée , mais plus sanglante que celle de Fontenoy.

On ne s'arrêta point-là : on mit le siège devant Berg-op-zoom , surnommé la *pucelle* , qui avoit bravé le génie de Spinola , une des places les plus inexpugnables des Pays-Bas par ses fortifications , par les marais qui l'environnent & qui empêchent de l'investir en entier. Cette ville qu'on croyoit imprenable , défendue par sa situation , par une garnison nombreuse & continuellement rafraîchie , par une armée qui campoit à ses portes , fut prise d'assaut après soixante-quinze jours de tranchée ouverte , lorsque la brèche étoit à peine praticable.

Le Duc de Parme avoit échoué devant cette place en 1588 , & Spinola en 1622 , & depuis ces sièges , elle avoit été fortifiée par le fameux Cohorn , le Vauban des Hollandais , qui la regar-

doit comme son chef-d'œuvre. Mais la valeur des Français, secondée par leur Général, fut plus forte que sa situation. Les vainqueurs trouverent dans le port dix-sept grandes barques chargées de provisions, avec cette adresse en gros caractères sur chaque barque : A L'INVINCIBLE GARNISON DE BERG-OP-ZOOM.

C'est au Comte de Lowendhal qu'on dut cette conquête. Le lendemain de cette glorieuse journée, il recut le bâton de Maréchal. Madame de Lowendahl, étant venue chez le Roi, il la reçut comme la femme d'un héros, & lui dit : *Madame, tout le monde gagnera par cette conquête. Je donne à votre mari le bâton de Maréchal, & j'espère délivrer mes sujets du fléau de la guerre.*

Le Roi, dont le cœur étoit vraiment Français, regarda, au moment où il apprit la prise de Berg-op-zom, comme humiliant pour la France que les deux plus grands capitaines fussent étrangers ; qu'elle n'en produisit plus de tels qu'autrefois : *c'est qu'aujourd'hui*, répondit le Prince de Conti présent, *nos femmes ont affaire à leurs laquais.*

Le Comte de Lowendhal avoit commencé à porter les armes en Pologne en 1713 comme simple soldat, & après avoir passé par les grades de bas-Officiers, d'Enseigne & d'Aide Major, il devint Capitaine en 1714. L'Empire alors n'étoit point en guerre ; il fut servir comme Volontaire dans les troupes de Danemark contre la Suède, & s'y distingua par son activité & par son courage. La guerre étant survenue en Hongrie, il y passa en 1716, & se signala à la bataille de Peterwaradin, au siège de Temeswar, à la bataille & au siège de Belgrade.

La valeur du Comte de Lowendhal ne parut pas avec moins d'éclat à Naples, en Sardaigne &

en Sicile , où il fut successivement envoyé. Il eut part à toutes les actions de cette guerre , depuis 1718 , jusqu'en 1721 qu'elle finit. Toujours occupé de la science militaire , il employa le loisir de la paix à approfondir les détails du génie & de l'artillerie. Le Roi *Auguste* de Pologne , au service duquel il entra bientôt , le fit Maréchal de Camp , & Inspecteur-Général de l'Infanterie Saxonne. La mort de ce Monarque arrivée en 1733 , lui donna occasion de signaler sa valeur au siege de Cracovie. Il fit les campagnes de 1734 & de 1735 sur le Rhin , & toujours avec la même distinction. La Czarine l'ayant attiré à son service , fut si contente de la manière dont il se conduisit dans la Crimée & dans l'Ukraine , qu'elle le nomma Général de ses armées. La grande réputation que sa valeur lui avoit faite , engagea le Roi à se le procurer. Il obtint en 1744 le grade de Lieutenant-Général , & dès l'année suivante il justifia l'opinion que Louis XV avoit de lui.

Lowendhal servit avec autant de prudence que de valeur aux sieges de Menin , d'Ypres , de Furnes & à celui de Fribourg en 1744. Quoique le Comte de Lowendhal ne fût pas de tranchée , lorsqu'on attaqua le chemin couvert , il s'y porta par un excès de zele , & y fut blessé d'un coup de feu qui fit craindre pour sa vie. Dans la campagne de 1745 , il commanda le corps de réserve à la bataille de Fontenoy , & partagea la gloire de la victoire par l'ardeur avec laquelle il chargea la Colonne Anglaise qui avoit pénétré dans le centre de l'armée Française. Il eut le bonheur de prendre , dans la même campagne , Gand , Oudenarde , Ostende , Nieuport. Ce fut au retour de cette brillante campagne que Louis XV récompensa ses talens & ses services par le collier de ses ordres. L'année 1747 fut encore plus glorieuse ,

pour lui. Il la commença par les sieges de l'Ecluse & du Sas de Gand ; & pendant que les troupes achevoient de réduire les autres places de la Flandre Hollandaise, il fit de si heureuses dispositions pour la défense de la ville d'Anvers, que les ennemis renoncèrent au projet de l'attaquer. Il mit le comble à sa gloire au siege de Berg-op-zoom.

Le Comte de Lowendal étoit un des hommes les plus instruits de l'Europe. En temps de paix, il partageoit son loisir entre les plaisirs de l'étude & la société de quelques amis choisis. Il les charmoit par la bonté de son ame, par sa candeur, par son esprit, par le don de s'exprimer avec autant de force que de justesse, & par une infinité de connoissances que ses lectures & ses voyages lui avoient acquises. On dit qu'il parloit quatorze langues. Il possédoit à un degré éminent la Tactique, le Génie, & la Géographie dans ses plus petits détails. Semblable par le cœur & par l'esprit au Maréchal de Saxe, son ami intime, il faisoit, au milieu des plaisirs, l'étude la plus profonde de la guerre. Il avoit toujours lu beaucoup ; il écrivoit aussi, & il a dû laisser plusieurs manuscrits dont on ne devoit pas priver le public.

Nous n'avons pas cru déroger à notre tâche, en nous entretenant, un instant, d'un étranger dont les talents éminents, les services signalés furent si utiles à la France. Revenons.

Louis XV, avant de se déclarer contre les Provinces-Unies, avoit poussé encore les ménagemens jusqu'à déclarer aux Etats-Généraux qu'il ne regarderoit les places conquises que comme un dépôt, qu'il s'engageoit à restituer sitôt qu'ils cesseroient de fomenter la guerre, en accordant des passages & des secours d'hommes & d'argent à ses ennemis.

Les Hollandais ne sentirent point cette indul-

gence : ils ne virent que l'irruption ; & la marche des troupes Françaises fit un Stadhouder. Il arriva précisément ce que l'Abbé de la Ville , dans le temps qu'il faisoit les fonctions d'Envoyé à la Haye , avoit dit à plusieurs Seigneurs des Etats qui refusoient toute conciliation , & qui vouloient changer la forme du gouvernement : *ce ne sera pas vous , ce sera nous qui vous donnerons un maître.*

C'est aux Français que Guillaume III & Guillaume IV ont dû leur élévation au Stadhouderat , qui n'auroit point été rétabli en 1672 (\*) & en 1747 , si les armées Françaises ne fussent pas entrées sur les terres de la République. Les Hollandais épouvantés alors , sur-tout en 1747 , crurent que leur salut dépendoit d'avoir un Stadhouder , que depuis quarante - cinq ans les Provinces de Hollande , de Zélande , d'Utrecht & d'Overissel , refusoient de nommer.

Louis XIV , en 1672 , & Louis XV , en 1747 , ont créé deux Stadhouders par la terreur ; & le peuple a rétabli deux fois ce Stadhouderat que la Magistrature vouloit détruire.

La nation se rappelloit encore , en 1747 , la guerre de 1672. Elle crut se trouver dans la même situation ; elle crut devoir recourir au même remède , & les Magistrats dont la politique étoit décriée ne purent résister au vœu général du peuple. Les Bourgeois de Terverre furent les premiers à demander le rétablissement du Stadhouderat. Le 25 Avril 1747 , le Conseil de cette ville arrêta qu'on éliroit pour Stadhouder le Prince de Nassau-

---

(\*) Il avoit été supprimé en 1667 , & dans les Etats de Hollande on fit promettre sous serment à tous les membres de ne jamais rétablir le Stadhouderat , & de n'écouter ni accepter jamais la proposition de le rétablir. Ce qui fut consigné dans les registres du Greffe des Etats.



Orange, & que ses représentans aux Etats de la Province proposeroient cette élection. La demande du Conseil de Terverre fut reçue avec acclamation; l'exemple de la Zélande fut suivi par les trois Provinces qui n'avoient pas encore de Stadhouder, & le 4 Mai les Etats-Généraux déclarerent le Prince d'Orange Stadhouder, Capitaine & Amiral Général des Provinces de l'Union. On ne s'en tint pas là, le college des nobles de Hollande proposa, dans les Etats de cette Province, de rendre le Stadhouderat héréditaire, non seulement en faveur des males, comme on l'avoit fait en 1674, mais même en faveur des Princesses de la Maison d'Orange; & cette proposition, adoptée par les Etats de la Province de Hollande, devint une loi générale dans la République.

Cette révolution ne s'opéra pas sans de grands mouvemens, de grands excès même de la part de la populace. Tout le peuple entourà à la Haye le palais où s'assembloit les Députés de la Province de Hollande & de Westfrise. Il fallut dans l'instant, pour l'appaiser, arborer le drapeau d'Orange au palais & à l'hôtel-de-ville. On sçait à quelle extrémité il se porta contre le Pensionnaire Gillis, que les partisans du Stadhouder représentoient comme l'ami des Français. Dans le même temps, le Pensionnaire de Dordrecht, François Terestein van Halewyn, qu'on soupçonnoit de n'être pas du parti de Guillaume IV, auroit péri dans les rues de la Haye sous le couteau d'un bourgeois de cette ville, si le Clerc Diderichs n'eût détourné le coup. Ce fut sur-tout à Amsterdam que la populace se porta aux plus grands excès. Elle se jeta avec impétuosité dans l'hôtel-de-ville, entra avec fureur dans la chambre où s'assembloient les Bourgmestres, brisa les meubles & ouvrant toutes les portes, y attacha un grand houffoir, auquel pendoit un ruban couleur d'Orange.

Dans cette guerre, dit Voltaire, il n'arriva rien de ce qu'on avoit d'abord imaginé, & tout le contraire de ce que les nations avoient attendu, arriva. L'entreprise, les succès & les malheurs du Prétendant en Angleterre, furent, peut-être, le plus singulier de ces événements qui étonnerent l'Europe.

Le Prince Charles-Edouard, connu sous le nom de Prétendant, étoit fils de Jacques III, petit fils de Jacques II, Roi d'Angleterre, détrôné par son gendre, Guillaume, Prince d'Orange, Stadhouder de Hollande. Son bisaïeul Charles I, fut, comme on sçait, condamné à mourir sur un échafaud par ses propres sujets, & sa quadrisaïeule livrée au même supplice par le Parlement d'Angleterre. Cet illustre rejetton de l'illustre & infortunée race des Stuarts, consumoit sa jeunesse auprès de son pere; retiré à Rome, il avoit marqué plus d'une fois, le desir d'exposer sa vie pour remonter sur le trône de ses peres.

S'entretenant un jour avec le Cardinal de Tencin à qui son pere avoit donné sa nomination au Cardinalat, celui-ci dit : « Que ne tentez-vous » de passer sur un vaisseau vers le Nord de l'Ecosse ? Votre seule présence pourra vous former » un parti & une armée ; alors il faudra bien que » la France vous donne des secours. »

Enhardi par ce conseil, Charles-Edouard qui avoit été appelé en France dès l'an 1742, s'embarque sur une frégate de dix-huit canons, avec sept Officiers, les uns Irlandais, les autres Ecoffais, qui voulurent courir sa fortune. La frégate étoit escortée d'un vaisseau du Roi de soixante canons. Il n'avoit avec lui, pour une expédition dans laquelle il s'agissoit de la couronne de la Grande-Bretagne, que ces sept Officiers, environ dix-huit cents sabres, douze cents fusils, & quarante-

huit mille francs. Voltaire assure que le Ministère de France & le Roi lui-même ignoroient l'entreprise.

Le Prince aborda d'abord dans une petite Isle presque déserte au delà de l'Irlande vers le cinquante-huitième degré. Il cingle au continent de l'Ecosse ; débarque dans un petit canton : quelques habitants , auxquels ils se déclara , se jetterent à ses genoux. Mais que pouvons-nous faire , lui dirent-ils ; nous n'avons point d'armes ; nous sommes dans la pauvreté ; nous ne vivons que de pain d'avoine , & nous cultivons une terre ingrate. *Je cultiverai cette terre avec vous* , répondit le Prince ; *je mangerai de ce pain , je partagerai votre pauvreté , & je vous apporte des armes.*

On peut juger si ces habitants furent attendris par de tels sentiments & par de tels discours. Charles-Edouard fut joint par quelques chefs des Tribus de l'Ecosse. Trois cents hommes se rassemblent au tour de sa personne ; on fait un étendart Royal d'un morceau de taffetas. La troupe grossit : le Prince se voit à la tête de quinze cents combattants qu'il arme de fusils & de sabres dont il étoit pourvu.

Il renvoie en France la frégate sur la quelle il étoit venu , & informe les Rois de France & d'Espagne de son débarquement. Les deux Monarques lui écrivirent & le traiterent de *frere* ; non , dit Voltaire , qu'ils le reconnussent solennellement pour héritier des couronnes de la Grande-Bretagne ; mais ils ne pouvoient , en lui écrivant , refuser ce titre à sa naissance & à son courage. Ils lui envoyèrent à diverses reprises quelques secours d'argent , de munitions & d'armes.

Quelques compagnies de troupes Anglaises marchent d'abord des environs d'Edimbourg contre la petite troupe du Prince : elles sont entièrement dé-

faites. Trente montagnards prennent quatre-vingts Anglais prisonniers , avec leurs Officiers & leurs bagages.

Ce premier succès augmentoit le courage , & attiroit de tous côtés de nouveaux soldats. On marche sans relâche. Le Prince Edouard , toujours à pied à la tête de ses montagnards , vêtu comme eux , se nourrissant comme eux , traverse le pays , s'empare de la ville de Perth , ville considérable d'Ecosse , y est proclamé solennellement Régent d'Angleterre , de France , d'Ecosse , d'Irlande , pour son pere Jacques III.

Divers Seigneurs des plus considérables de l'Ecosse avoient déjà prêté serment au Prince , & amené de nouvelles troupes. Une compagnie entiere , d'un régiment Ecossois au service de l'Angleterre , déserta pour se ranger sous ses drapeaux. On tint un Conseil de guerre : les avis se partagerent. Le Prince dit qu'il falloit aller droit à Edimbourg. Il avoit peu de monde & point de canons. Il avoit des partisans dans la ville ; mais tous les citoyens n'étoient pas pour lui. *Il faut me montrer*, dit-il, *pour les faire déclarer tous* ; & sans perdre de temps , il marche à la capitale ; il arrive : il s'empare de la porte. L'alarme est dans la ville ; les uns veulent reconnoître l'héritier de leurs anciens Rois , les autres tiennent pour le Gouvernement. Le Gouverneur Anglais se retire avec quatre cents soldats de garnison dans le château.

Le Prévôt d'Edimbourg paroît en sa présence & demande d'un air éperdu ce qu'il faut faire. *Tomber à ses genoux* , lui répondit un habitant , *& le reconnoître*. Le Prince Edouard est aussi-tôt proclamé dans la capitale.

Le Roi Georges étoit alors hors du Royaume , il n'y avoit pas six mille hommes de troupes réglées dans l'Angleterre. Cependant on mettoit à

Londres la tête du Prétendant à prix. Les Lords de la Régence firent proclamer qu'on donneroit 30,000 livres sterling à celui qui le livreroit.

A cette proclamation sanguinaire , le Prince Edouard répondit par des manifestes dans lesquels il défendoit à ses adhérents d'attenter à la personne du Roi régnant , & d'aucun Prince de la Maison d'Hanovre.

A peine étoit-il maître d'Edimbourg qu'il donne une bataille. Il sort de la capitale de l'Ecosse , sans y laisser aucun soldat , marche avec environ trois mille montagnards vers les Anglais , qui étoient au nombre de plus de quatre mille : ils avoient deux régiments de dragons : l'armée Britannique étoit aux ordres du Général Cope. La cavalerie du Prince Edouard n'étoit composée que de quelques chevaux de bagage. Il atteint l'ennemi à sept mille d'Edimbourg. Il étoit à peine arrivé qu'il range sa petite armée en bataille. Le combat s'engage. Le Prince Edouard étoit si rempli de l'idée qu'il devoit vaincre , qu'il tire son épée , & jettant son fourreau loin de lui : *mes amis*, dit-il, *je ne la lui remettrai dans le fourreau, que quand vous serez libres & heureux.*

On marche rapidement aux Anglais , sans garder de rang ; on a des cornemuses au lieu de trompettes ; on tire à vingt pas ; on jette les fusils ; on se précipite entre les hommes & les chevaux à coups de poignard ; on attaque les hommes le sabre à la main. Les Anglais plient de tous côtés sans résistance ; on en tue huit cents ; le reste fuit : On fait quatorze cents prisonniers. Tout tombe au pouvoir du vainqueur ; il se fait une cavalerie avec les chevaux des dragons ennemis. Le Général Anglais est obligé de fuir lui quinzième.

Le Prétendant ne perdit pas, dans cette journée, soixante hommes. Peu de jours après , un vaisseau

Français & un Espagnol abordent heureusement sur les côtes, & y apportent de l'argent & de nouvelles espérances. Le vaisseau Français amène un Envoyé secret du Roi de France, qui débarque de l'argent & des armes. Les affaires alloient au mieux pour le Prétendant ; mais il manquoit de gros canons.

La Cour de Londres craignoit le Prince Edouard. Elle cherchoit à le rendre odieux dans l'esprit des peuples : elle lui reprochoit d'être né Catholique Romain, & de venir bouleverser la Religion & les loix du pays. Le Prince ne cessoit de protester qu'il respecteroit la religion & les loix.

Le Roi d'Angleterre étoit revenu en hâte pour s'opposer aux progrès de la révolution. Il exige un nouveau serment des milices de la ville de Londres. On ordonne à tous les prêtres Catholiques de sortir de la Capitale. Georges se croit obligé de faire revenir six mille hommes des troupes de Flandre, & d'en demander encore six mille aux Hollandais, suivant les traités faits avec la République.

Pour rendre la personne du Prince Charles-Edouard odieuse dans Londres, on se servit d'un artifice assez singulier. On fit imprimer un Journal imaginaire, dans lequel on comparoit les événements rapportés dans les Gazettes sous le gouvernement du Roi Georges, à ceux qu'on supposoit sous la domination d'un Prince Catholique.

« A présent, disoit-on, nos Gazettes nous apprennent, tantôt qu'on a apporté à la banque » les trésors enlevés aux vaisseaux Français & Espagnols ; tantôt que nous avons rasé Porto-Bello ; » tantôt que nous avons pris Louisbourg, & que » nous sommes maîtres du commerce.

» Voici ce que nos Gazettes diront sous la domination du Prétendant : aujourd'hui il a été



» proclamé dans les marchés de Londres par des  
 » montagnards & par des moines : plusieurs mai-  
 » sons ont été brûlées , & plusieurs citoyens mas-  
 » sacrés

» Le 4 , la maison du Sud & la maison des In-  
 » des ont été changées en couvents.

» Le 20 , on a mis en prison six membres du  
 » Parlement.

» Le 26 , on a cédé trois ports aux Français.

» Le 28 , la loi *habeas corpus* a été abolie , &  
 » on a passé un nouvel acte pour brûler les héré-  
 » tiques.

» Le 29 , le pere *Poignardini* , Jésuite Italien ,  
 » a été nommé Garde du Sceau privé. »

Les partisans secrets du Prince Edouard se con-  
 tentoient de faire imprimer des écrits , tellement  
 mesurés , que le parti pouvoit aisément les enten-  
 dre sans que le Gouvernement pût les condamner.  
 On en distribua beaucoup de cette espece ; un en-  
 tr'autres , par lequel on avertissoit , qu'il y avoit  
*un jeune homme de grande espérance qui étoit*  
*prêt de faire une fortune considérable ; qu'en peu*  
*de temps il s'étoit fait plus de vingt mille livres de*  
*rente , mais qu'il avoit besoin d'amis pour s'éta-*  
*blir à Londres (\*)*.

La fermentation commença à se manifester dans  
 Londres , quand on apprit que le Prétendant s'a-  
 vançoit ; que ses forces augmentoient ; qu'enfin il  
 étoit dans l'Angleterre même , à Derby , à trente  
 lieues de la Capitale. Alors le Prince Edouard eut  
 pour la première fois des Anglais nationaux dans  
 ses troupes. Trois cents hommes du Comté de  
 Lancastre vinrent se ranger sous ses drapeaux. On

---

(\*) Voyez *précis du siècle de Louis XV* , par M. de  
 Voltaire.



disoit son armée forte de trente mille hommes. Le bruit courroit que tout le Comté de Lancasttre s'étoit déclaré. Les boutiques & la banque furent fermées un jour à Londres.

Le Prince Edouard & ses partisans sollicitoient vivement des secours de la France. Il faisoient envisager une révolution prompte & entière. Ils mandoient des troupes & du canon, & le Duc de Richelieu pour chef de l'entreprise. La Cour de Versailles, désespérant des succès futurs d'un héros, dont le courage & la témérité étoient les seules ressources, prit un parti miroyen, qui fut de ne favoriser l'entreprise du Prétendant qu'autant que la prudence le permettoit : de le tromper lui-même afin de tromper ses ennemis.

On fit faire à Calais tous les préparatifs d'une descente simulée. Le Duc de Richelieu se rendit dans ce port, & s'y tint pendant quelque temps à la tête de 30,000 hommes prêts à s'embarquer incessamment. Le Duc s'embarqua en effet, mais ne fut pas loin. L'affaire étoit hardie & délicate. On fit alors cette chanson sur l'air *des Pèlerins*.

Quand je vis partir l'excellence  
De Richelieu,  
Je prévis sa mauvaise chance :  
Hélas ! mon Dieu !  
Ce pilote ignore les vents  
De l'Angleterre ;  
Il ne sçait qu'embarquer les gens  
Pour l'Isle de Cythère.  
Il faut pourtant payer la peine  
De ce marin ;  
Il n'est pas juste qu'il revienne,  
Qu'il n'aye rien.  
Nous lui donnerons pour pension  
Le soin des filles.  
Un bourdon sera son bâton,  
Ses lauriers des coquilles.

On dressa à tout événement le manifeste que voici :

» Le Sérénissime Prince Charles-Edouard ayant  
 » débarqué dans la Grande-Bretagne , sans autre  
 » secours que son courage , & toutes ses actions  
 » ayant acquis l'admiration de l'Europe & les  
 » cœurs de tous les véritables Anglais , le Roi de  
 » France a pensé comme eux. Il a cru de son de-  
 » voir de secourir à la fois un Prince digne du  
 » trône de ses ancêtres , & une nation généreuse ,  
 » dont la plus saine partie rappelle enfin le Prince  
 » Charles Stuart dans sa patrie. Il n'envoie le Duc  
 » de Richelieu à la tête de ses troupes , que parce  
 » que les Anglais les mieux intentionnés ont de-  
 » mandé cet appui , & il ne donne précisément  
 » que le nombre de troupes qu'on lui demande ,  
 » prêt à les retirer dès que la nation exigera leur  
 » éloignement. S. M. en donnant un secours si  
 » juste à son parent , au fils de tant de Rois , à un  
 » Prince si digne de régner , ne fait cette démar-  
 » che auprès de la nation Anglaise que dans le  
 » dessein & dans l'assurance de pacifier par-là  
 » l'Angleterre & l'Europe, pleinement convaincue  
 » que le Sérénissime Prince Edouard met sa con-  
 » fiance dans leur bonne volonté , qu'il regarde  
 » leurs libertés , le maintien de leurs loix & leur  
 » bonheur , comme le but de toutes ses entrepri-  
 » ses , & qu'enfin les plus grands Rois d'Angle-  
 » terre sont ceux , qui élevés comme lui dans l'ad-  
 » versité , ont mérité l'amour de la nation.  
 » C'est dans ces sentiments que le Roi secourt  
 » le Prince qui est venu se jeter entre leurs bras ,  
 » le fils de celui qui naquit l'héritier légitime des  
 » trois Royaumes ; le guerrier , qui , malgré sa  
 » valeur , n'attend que d'eux & de leurs loix ,  
 » la confirmation de ses droits les plus sacrés ; qui  
 » ne peut jamais avoir d'intérêts que les leurs , &

» dont les vertus enfin ont attendri les âmes les  
» plus prévenues contre sa cause.

» Il espere qu'une telle occasion réunira deux  
» nations qui doivent réciproquement s'estimer ,  
» qui sont liées naturellement par les besoins mu-  
» tuels de leur commerce & qui doivent l'être ici  
» pour les intérêts d'un Prince qui mérite les vœux  
» de toutes les nations.

» Le Duc de Richelieu, Commandant les trou-  
» pes de Sa Majesté le Roi de France, adresse  
» cette déclaration à tous les *fideles* des trois  
» Royaumes de la Grande Bretagne , & les assure  
» de la protection constante du Roi son maître.  
» Il vient se joindre à l'héritier de leurs anciens  
» Rois , & répandre , comme lui , son sang pour  
» leur service.

On ne put faire passer au Prince Edouard que  
quelques petits secours d'hommes & d'argent. On  
ne pouvoit se mettre en mer vis-à-vis des escadres  
Anglaises , & cette tentative fut regardée à Paris  
si absurde , qu'on fit ces vers :

Le Prétendant , ainsi que ses aïeux ,  
Ne régnera jamais en Angleterre ;  
De Rome il n'a qu'indulgence plénière ,  
Bonne pour acquérir le Royaume des Cieux ;  
Mais non pour celui de la Terre.

Le Prétendant faisoit répandre dans l'Angleterre  
de nouveaux manifestes : ils furent brûlés par la  
main du bourreau. Le Prince Edouard avoit une  
armée d'environ huit mille hommes , mais mal payée.  
Il disoit toujours que s'il avoit eu seulement trois  
mille hommes de troupes réglées , il se seroit rendu  
maître de toute l'Angleterre. Il livre deux batailles  
en un même jour , & reste vainqueur. Les An-  
glais abandonnant tentes & bagages , s'enfuient à  
Edimbourg.

Le Duc de Cumberland marche en Ecosse. Il fallut en venir à une bataille décisive. L'avantage du nombre étoit toujours du côté des Anglais : ils avoient de la cavalerie & une artillerie bien servie. Le combat s'engage dans un lieu nommé Culloden. La bataille fut entièrement perdue ; & le Prétendant légèrement blessé , fut entraîné dans la fuite la plus précipitée. Il se jette dans une rivière , & la passe à la nage. Il marche cinq jours & cinq nuits , sans presque prendre un moment de repos , & manquant souvent de nourriture. Ses ennemis le suivoient à la piste , sa tête étoit mise à prix. Nous allons voir les extrémités affreuses où ce Prince infortuné se trouva réduit.

## CHAPITRE XXVII.

**L**Es horreurs du sort qu'éprouvoit le Prince Edouard , étoient en tout semblables à celles où fut réduit son grand oncle Charles II. On sçait que ce fils aîné de Charles I qui périt sur un échafaud , reconnu d'abord en Irlande , Roi d'Angleterre , battu & défait à Dunbar & à Worcester , se retira en France auprès de la Reine sa mere , déguisé tantôt en bucheron , tantôt en valet de chambre.

Il n'y a pas , dit Voltaire , d'exemple sur la terre d'une suite de calamités aussi singulieres & aussi horribles que celles qui avoient affligé toute sa maison. Il étoit né dans l'exil , & il n'en étoit sorti que pour traîner , après des victoires , ses partisans sur l'échafaud , & pour errer sur des montagnes. Son pere chassé au berceau du palais Rois & de sa patrie , dont il avoit été reconnu

l'héritier légitime , avoit fait comme lui des tentatives qui n'avoient abouti qu'au supplice de ses partisans. Tout ce long amas d'infortunes se présentoit sans cesse au cœur du Prince Edouard , & il ne perdoit pas l'espérance. Il marchoit à pied sans appareil à sa blessure , sans aucun secours à travers ses ennemis.

Poursuivi par un détachement de l'armée du Duc de Cumberland , le Prince est obligé de passer la nuit dans un marais avec ses amis. Il gagne une barque de pêcheur. A peine a-t-il vogué deux milles qu'il se voit entouré de vaisseaux ennemis. Il cache sa barque derriere un rocher , & attend dans ce désert que ces vaisseaux Anglois soient éloignés , ou que la mort vienne finir tant de désastres. Il ne restoit au Prince , à ses amis & aux matelots , qu'un peu d'eau-de-vie pour soutenir leur vie malheureuse. On trouve , par hasard , quelques poissons secs que des pêcheurs poussés par la tempête , avoient laissés sur le rivage. On rama d'île en île quand les vaisseaux ennemis ne parurent plus. Le Prince aborde dans l'île de Wist. Des milices arrivent au bout de trois jours dans ce nouvel asyle. Il se cache avec deux de ses compagnons trois jours & trois nuits dans une caverne. Il fut encore trop heureux de se rembarquer & de fuir dans une autre île déserte , où il resta huit jours avec quelques provisions d'eau-de-vie , de pain d'orge & de poisson salé. Le Prince risquoit à tout moment d'être pris par l'ennemi. Il se remet en mer , aborde pendant la nuit en Ecosse. Il est obligé de s'enfoncer encore dans une caverne avec ses fideles compagnons. Un payfan montagnard leur fournit un peu de farine d'orge détrempee dans de l'eau. Il passe deux jours dans ce séjour affreux. Il fuit encore dans une petite île d'où il est bientôt forcé de s'évader seul sous des habits de servante. Il s'étoit sé-

paré, en pleurant , des fideles compagnons de sa misere & de son infortune. Abandonné seul à sa destinée, il erre de montagne en montagne pressé de la faim , & toujours prêt à succomber.

Pendant qu'on dressoit de tous côtés des échafauds pour les partisans du Prince Edouard , on tâchoit de rendre sa personne méprisable aux yeux du peuple. On fit porter publiquement dans Edimbourg les drapeaux pris à la journée de Culloden; le bourreau portoit celui du Prince; les autres étoient entre les mains des ramoneurs de cheminée , & le bourreau les brûla tous dans la place publique. Cette farce fut suivie de tragédies sanglantes. Un nombre considérable d'Officiers, de Lords, de Pairs, périt par la main du bourreau. On fit tirer au sort des soldats & des bas-Officiers, dont le vingtieme subit la mort , & le reste fut transporté dans les Colonies. Un prêtre Anglican, qui avoit eu l'imprudence de demander au Prince Edouard l'Evêché de Carlisle, tandis que ce Prince étoit en possession de cette ville , y fut mené à la potence en habits pontificaux; il harangua fortement le peuple en faveur de la famille du Roi Jacques , & il pria Dieu pour tous ceux qui périssoient comme lui dans cette querelle.

Les inquiétudes où l'on étoit en France sur la destinée du Prince Edouard avoient déterminé à faire partir deux petites frégates qui aborderent heureusement sur la côte occidentale d'Ecosse. On le chercha long-temps inutilement. On le découvrenfin. Le Prince arrive par des chemins détournés , & au travers de mille périls nouveaux, au lieu où il étoit attendu. Il paroît à la vue de Brest; mais il trouve vis-à-vis le port, une escadre Anglaise. On retourne en haute mer, & on revient ensuite vers les côtes de Bretagne, du côté de Morlaix. Une autre flotte Anglaise s'y trouve encore ; On ahasarde

de passer à travers les vaisseaux ennemis ; & enfin le Prince , après tant de malheurs & de dangers , arrive au port de S. Paul-de-Léon , avec quelques-uns de ses partisans , échappés comme lui à la recherche des vainqueurs.

Voilà, dit Voltaire, où aboutit une aventure qui eût réussi dans le temps de la Chevalerie, mais qui ne pouvoit avoir de succès dans un temps où la discipline militaire , l'artillerie, & sur-tout l'argent , décident de tout à la longue.

Paris vit revenir avec attendrissement ce héros infortuné. Il n'étoit pas encore au terme de ses calamités. Le Prétendant se vit forcé de sortir de France pour satisfaire les Anglais qui l'exigerent dans le traité de Paix. Son courage aigri par tant de secousses ne voulut pas plier sous la nécessité. Il résista aux remontrances, aux prières, aux ordres, prétendant qu'on devoit lui tenir la parole de ne le point abandonner. On se crut obligé de se saisir de sa personne. Il fut arrêté, mis en prison, conduit hors de France.

Ce fut-là, dit encore l'immortel auteur de l'histoire universelle, le dernier coup dont la destinée accabla une génération de Rois pendant trois cents années. Charles-Edouard, depuis ce temps, se cacha au reste de la terre. Que les hommes privés qui se plaignent de leurs petites infortunes jettent les yeux sur ce Prince & sur ses ancêtres !

Tout le Royaume fut indigné de la conduite qu'on tint à l'égard du Prétendant, après l'avoir éblopi d'espérances brillantes, l'avoir en quelque sorte fait servir, au péril de sa vie, de jouet aux desseins de la France. On ne manqua pas de répandre à l'ordinaire des vers satyriques sur l'outrage fait à ce Prince. Ces piéces étant rares & du dernier piquant, nous ne pouvons nous dispenser d'en transcrire ici les principales.



*VERS sur le Prince Edouard, arrêté  
à l'Opéra, à Paris.*

Quel est le triste sort des malheureux Français !  
Réduits à s'affliger dans le sein de la paix !  
Plus heureux & plus grands au milieu des allarmes ,  
Ils répandoient leur sang , mais sans verser des larmes.  
Qu'on ne nous vante plus les charmes du repos :  
Nous aimons mieux courir à des périls nouveaux ;  
Et, vainqueurs avec gloire , ou vaincus sans bassesse ,  
N'avoir point à pleurer de honteuse foiblesse.  
Edouard fugitif a laissé dans nos cœurs  
Le désespoir affreux d'avoir été vainqueurs.  
A quoi nous servoit-il d'enchaîner la victoire ?  
Avec moins de lauriers , nous aurions plus de gloire ;  
Et , contraints de céder à la loi du plus fort ,  
Nous aurions pu du moins en accuser le sort.  
Mais trahir Edouard , lorsque l'on peut combattre ,  
Immoler à Brunswick le sang de Henri Quatre ,  
Et de Georges vaincu subir les dures loix ,  
O Français ! ô Louis ! ô protecteur des Rois !  
Est-ce pour les trahir qu'on porte ce vain titre ?  
Est-ce en les trahissant qu'on devient leur arbitre ?  
Un Roi qui d'un héros se déclare l'appui ,  
Doit l'élever au trône , ou tomber avec lui.  
Ainsi pensoient les Rois que célèbre l'histoire ,  
Ainsi pensoient tous ceux à qui parloit la gloire.  
Et qu'auroient dit de nous ces Monarques fameux ,  
S'ils avoient pu prévoir qu'un Roi plus puissant qu'eux ;  
Appellant un héros au secours de la France ,  
Contractant avec lui la plus sainte alliance ,  
L'exposeroit sans force aux plus affreux hasards ,  
Aux fureurs de la mer , des saisons & de Mars !  
Et qu'ensuite , unissant la foiblesse au parjure ,  
Il oublieroit serments , gloire , rang & nature ;  
Et , servant de Brunswick le système cruel ,  
Traîneroit enchaîné le héros à l'autel !  
Brunswick , te faut-il donc de si grandes victimes ?  
O ciel , lance tes traits ; terre , ouvre tes abîmes !  
Quoi , Biron , votre Roi vous l'a-t-il ordonné ?  
Edouard , est-ce vous , d'huissiers environné ?  
Est-ce du grand Henti le fils digne de l'être ?  
Sans doute. A vos malheurs j'ai pu vous reconnoître.  
Mais je vous reconnois bien mieux à vos vertus.  
O Louis ! vos sujets , de douleur abattus ,

Respectent Edouard, captif & sans couronne:  
 Il est Roi dans les fers, qu'êtes-vous sur le trône ?  
 J'ai vu tomber le sceptre aux pieds de Pompadour ;  
 Mais fut-il relevé par les mains de l'amour ?  
 Belle Agnès, tu n'es plus ! le fier Anglais nous dompte ;  
 Tandis que Louis dort dans le sein de la honte,  
 Et d'une femme obscure indignement épris,  
 Il oublie en ses bras nos pleurs & nos mépris.  
 Belle Agnès, tu n'es plus ; ton altière tendresse  
 Dédaignerait un Roi flétri par sa foiblesse ;  
 Tu pourrais réparer les malheurs d'Edouard,  
 En offrant ton amour à ce brave Stuart.  
 Hélas ! pour t'imiter, il faut de la noblesse.  
 Tout est vil en ces lieux, Ministres & Maitresse :  
 Tous disent à Louis qu'il agit en vrai Roi ;  
 Du bonheur des Français qu'il se fait une loi :  
 Voilà de leurs discours la perfide insolence ;  
 Voilà la flatterie, & voici la prudence :  
 Peut-on par infamie arriver au bonheur ?  
 Un peuple s'affoiblit par le seul déshonneur.  
 Rome, cent fois vaincue, en devenoit plus fière,  
 Et ses plus grands malheurs la rendoient plus altière.  
 Aussi Rome parvint à dompter l'univers.  
 Mais toi, lâche Ministre, \* ignorant & pervers,  
 Tu trahis ta patrie, & tu la déshonores ;  
 Tu poursuis un héros que l'univers adore.  
 On dirait que Brunswick t'a transmis ses fureurs,  
 Que, Ministre inquiet de ses justes terreurs,  
 Le seul nom d'Edouard t'épouvante & te gêne.  
 Mais apprend quel sera le fruit de cette haine :  
 Albion sent enfin qu'Edouard est son Roi :  
 Digne, par ses vertus, de lui donner la loi,  
 Elle offre sur le trône asyle à ce grand homme,  
 Trahi tout à la fois par la France & par Rome ;  
 Et bientôt les Français, tremblants, humiliés,  
 D'un nouvel Edouard viendront baiser les pieds.  
 Voilà les tristes fruits d'un olivier funeste,  
 Et de nos vains lauriers le déplorable reste !

*VERS à Son Altesse Monseigneur le  
 Prince de Galles.*

Peuple, jadis si fier, aujourd'hui si servile,  
 Des Princes malheureux vous n'êtes plus l'asyle.

---

\* M. d'Argenson, Ministre de la guerre.

Vos ennemis vaincus aux champs de Fontenoi,  
 A leurs propres vainqueurs ont imposé la loi ;  
 Et cette indigne paix qu'Arragon \* vous procure,  
 Est pour eux un triomphe, & pour vous une injure.  
 Hélas ! auriez-vous donc couru tant de hasards  
 Pour placer une femme † au trône des Césars ;  
 Pour voir l'heureux Anglais, dominateur de l'onde,  
 Voiturer dans ses ports tout l'or du nouveau monde ;  
 Et le fils de Stuart, par vous-même appelé,  
 Aux frayeurs de Bruntwick lâchement immolé !  
 Et toi, & que tes flatteurs ont paré d'un vain titre,  
 De l'Europe en ce jour te diras-tu l'arbitre,  
 Lorsque dans tes Etats tu ne peux conserver  
 Un héros que le sort n'est pas las d'éprouver,  
 Mais qui dans les horreurs d'une vie agitée,  
 Au sein de l'Angleterre à la perte excitée,  
 Abandonné des siens, fugitif, mis à prix,  
 Se vit toujours du moins plus libre qu'à Paris ;  
 De l'union des Rois exemple mémorable,  
 Et de leurs intérêts victime déplorable ?  
 Tu triomphes, cher Prince, au milieu de tes fers ;  
 Sais-tu, dans ce moment, tous les yeux sont ouverts :  
 Un peuple généreux & juge du mérite,  
 Va révoquer l'arrêt d'une race proscrite.  
 Tes malheurs ont changé les esprits prévenus ;  
 Dans le cœur des Anglais tous tes droits sont connus,  
 Plus flatteurs & plus sûrs que ceux de ta naissance,  
 Ces droits vont doublement affermir ta puissance.  
 Mais sur le trône assis, cher Prince, souviens-toi  
 Que le Peuple superbe & jaloux de sa foi,  
 N'a jamais honoré du titre de grand homme  
 Un lâche complaisant des Français & de Rome.

### STANCES au Prince Edouard.

Prince adorable & malheureux,  
 Ne regrette plus la Couronne  
 Que portèrent les Rois tes aïeux ;  
 C'est la fortune qui la donne.

Où voit sur ton auguste front  
 Brillier des Rois l'illustre marque ;

---

\* Nom du Pieux seigneur Saint-Séverin d'Arragon.

† La Reine de Hongrie.

‡ Louis XI, dit le Pacificateur de l'Europe.

Et les Rois même conviendront  
Qu'un héros vaut bien un Monarque.

Que tes parricides sujets,  
Obstinés à te méconnoître,  
Consument leurs anciens forfaits,  
Indignes de t'avoir pour Maître.

Poursuis, cher Prince, montre-toi  
Digne du sang qui t'a fait naître :  
Sans doute, il est grand d'être Roi,  
Plus grand de mériter de l'être.

Monarque au-dessus des revers,  
Quel que soit le sort de la guerre,  
L'estime de tout l'univers  
Vaut le sceptre de l'Angleterre.

Le bien qu'on ne peut te ravir  
Est préférable au rang suprême ;  
La vertu seule en fait jouir,  
Et tu ne la dois qu'à toi-même.

### *ÉLÉGIE sur le départ du Prince Edouard.*

C'en est donc fait ; le sort contraire,  
Prince, t'arrache de nos bras !  
Tu parts ! une tête si chère  
N'illustre plus ces climats !  
C'est en vain qu'un grand Roi qui l'aime,  
Parmi nous l'eût voulu fixer :  
De son devoir la loi suprême  
Lui défendoit de balancer.  
Il nous va, vainqueur de lui-même,  
Immoler ses tendres regrets :  
Loi trop dure, mais nécessaire.  
O perte qui nous désespère !  
Cher Edouard, si nos douleurs,  
Nos plaintes, nos vœux, notre zèle,  
A ton infortune cruelle  
Peuvent mettre quelque douceur,  
Sois le témoin de nos alarmes ;  
Sur nos fronts pâles, abattus,  
Cueille le prix de tes vertus ;  
Vois nos yeux arrosés de larmes,  
Mais ce n'est qu'une ame commune

Qu'abattent les coups du destin ;  
 Sur les faveurs de la fortune  
 Tu portas un regard serein :  
 Vois de même son injustice :  
 Montre-toi , par un fier dédain ,  
 Bien au-dessus de son caprice.  
 Non , non , rien ne manque à ta gloire :  
 Ton nom , au temple de mémoire ,  
 Du temps bravera les fureurs.  
 Si tu n'as pas une couronne ,  
 L'univers entier te la donne :  
 Ton Empire est dans tous les cœurs.

## CHAPITRE XXVIII.

AU milieu de tous ses succès , Louis XV ne cessoit de proposer une pacification nécessaire à tous les partis. A chaque victoire , à chaque conquête , il faisoit toujours les mêmes offres , sans qu'on daignât l'écouter. L'animosité contre la Cour de France alloit si loin , les anciennes défiances étoient si invétérées , qu'un Député des Etats-Généraux , en présentant le Stadhouer , le jour de l'installation , avoit dit dans son discours , *que la République avoit besoin d'un chef contre un voisin ambitieux & perfide qui se jouoit de la foi publique.* Cette aigreur étoit entretenue dans tous les esprits par la Cour Vienne , toujours indignée qu'on eût voulu dépouiller Marie-Thérèse de l'héritage de ses peres , malgré la foi des traités. La Cour de Londres , de son côté , remuoit l'Europe pour faire de nouveaux ennemis à Louis XV.

Dans le fond du Nord se présentoit un secours formidable. L'Impératrice de Russie faisoit marcher cinquante mille hommes en Livonie , & promettoit d'équiper cinquante galeres , moyennant un subside de 100,000 livres sterling seulement.

Mais pendant qu'on soulevoit ainsi les extrémités de la terre , le Roi de France avançoit ses conquêtes : la Flandre Hollandaise fut prise aussi rapidement que les autres places l'avoient été. La bataille de Lawfeld gagnée , Berg-op-Zoom emporté , le grand objet du Maréchal de Saxe étoit de prendre Mastricht. *La Paix est dans Mastricht*, disoit ce Général.

L'investissement est résolu. La campagne s'ouvre par l'entreprise de ce siège important. On trompe l'ennemi par des marches simulées : on le fait craindre à la fois pour Mastricht, Luxembourg & Breda; & par la plus belle manœuvre de guerre qui eût été imaginée depuis long-temps , la première de ces trois places se trouve investie de deux côtés de la rivière ; nul secours n'y peut plus entrer. Les ennemis, au nombre de près de quatre-vingt mille hommes , ne peuvent plus qu'être témoins de la prise de Mastricht.

Cependant les Alliés mettoient toute l'Europe en mouvement. La guerre alloit recommencer vivement en Italie, & les Anglais avoient déjà attaqué les possessions Françaises en Amérique & dans l'Inde. Ils avoient pris la ville de Louisbourg dans l'île Royale , après un siège de cinquante jours. Le Cap-Breton étoit encore tombé en leur puissance.

Les Anglais avoient deux cents soixante-trois vaisseaux de guerre , indépendamment des corsaires & des vaisseaux de transport. Cette marine avoit le fonds de quarante mille matelots. La France n'avoit en tout qu'environ trente-cinq vaisseaux de Roi à opposer à cette Puissance formidable. L'Angleterre avoit à la fois une flotte dans les mers d'Ecosse & d'Irlande , une à Spithead , une aux Indes Orientales , une vers la Jamaïque à Antigua, & ils étoient à même d'en armer de nouvelles se-

Ion le besoin. La difficulté des transports , le risque d'être pris avec leurs escortes , laissoient les Colonies Françaises à la merci des flottes Anglaises. Les Français avoient essuyé des pertes terribles ; & les Anglais avoient gagné environ trois millions de livres sterlings.

L'Escadre du Duc d'Anville étoit échoué dans une entreprise contre les colonies Anglaises d'Annapolis, dans la nouvelle Ecosse. Deux combats inégaux que la marine du Roi avoit eu à soutenir , l'avoient prodigieusement affoiblie. Dans le combat naval de Finisterre, les Anglais avoient pris six gros vaisseaux de Roi , & sept de la Compagnie des Indes armés en guerre. La perte de ces vaisseaux & des effets pris sur la flotte de France, avoit été estimée plus de vingt millions. Il ne restoit aux Français en Amérique, que sept vaisseaux de guerre pour escorter les flottes marchandes. Ils furent rencontrés par quatorze vaisseaux Anglais. Le nombre l'emporta, & l'Amiral Breton amena dans la Tamise six vaisseaux des sept qu'il avoit combattus. Madras étoit passée sous la domination Française , & la belle défense de M. Dupleix avoit fait lever le siege de Pondichery aux Anglais. C'étoit à la vérité une foible compensation pour tant de désastres, mais les succès continus des armes du Roi, dans les Pays-bas, en impoioient à l'ennemi.

Les Alliés avoient constamment refusé les propositions de paix que leur avoit faites Louis XV, à chaque victoire qu'il avoit remportée. Mais quand ils vinrent que Mastricht alloit tomber après Berg-op-zoom ; qu'on se dispoioit à marcher de-là à Nimegue ; qu'enfin la Hollande étoit en danger, les ennemis demanderent eux-mêmes cette paix devenue nécessaire à tout le monde.

On ouvrit un Congrès à Aix-la-Chapelle. Le  
Marquis



Marquis de Saint Séverin ; l'un des Plénipotentiaires de France , commença par déclarer qu'il venoit accomplir les paroles de son Maître *qui vouloit faire la paix , non en marchand , mais en Roi.*

Il en résulta bientôt ce traité si étonnant , où la France qui avoit épuisé son sang & ses trésors dans cette guerre ; victorieuse depuis cinq ans , non seulement ne recueillit aucun avantage , n'exigea aucun dédommagement , mais reçut la loi qu'elle auroit pu dicter.

Louis XV ne voulut rien pour lui ; mais il fit tout pour ses alliés. Par cette paix , le Royaume des Deux Siciles fut assuré à Don Carlos ; Don Philippe fut établi dans les Duchés de Parme & Guastalla ; le Duc de Modene fut remis en possession de ses Etats ; Genes rentra dans tous ses droits. L'Angleterre qui n'avoit eu d'autre intérêt particulier dans cette guerre universelle , que celui d'un vaisseau , y perdit beaucoup de trésors & de sang ; & la querelle de ce vaisseau resta dans le même état où elle étoit auparavant. Le Roi de Prusse , dit Voltaire , fut celui qui retira les plus grands avantages. Il conserva la conquête de la Silésie. Le Roi de Sardaigne , fut , après le Roi de Prusse , celui qui gagna le plus , la Reine de Hongrie ayant payé son alliance d'une partie du Milanais.

Toutes les Puissances intéressées & contractantes au traité général & définitif d'Aix-la-Chapelle , c'est-à-dire , la France , l'Espagne , l'Angleterre , la Cour de Turin , les Provinces-Unies , le Roi de Pologne , Electeur de Saxe , le Roi de Prusse , l'Electeur de Baviere , le Duc de Modene , la République de Genes , garantirent la Pragmatique-Sanction pour tout l'héritage de l'Empereur Charles VI , en faveur de sa fille l'Impératrice Reine

de Hongrie, & de ses descendants à perpétuité, suivant l'ordre établi par cette loi. Toutes ces Puissances renouvelleront leur garantie dans la meilleure forme qu'il est possible, à l'exception cependant des cessions déjà faites par l'Empereur Charles VI, & par l'Impératrice sa fille, & de celles qui sont stipulées par le présent traité, article XXI.

Si jamais question fut terminée complètement, ce fut celle de la Pragmatique-Sanction. Tous les Princes qui avoient fait naître des droits ou des prétentions sur l'héritage de Charles VI, non seulement y renoncèrent, mais même garantirent le nouvel ordre de succession. Ou la loi des traités n'est qu'un jeu, ou cette affaire ne peut désormais occasionner de nouvelles disputes en Europe. Tout droit qui n'a point été réclamé pendant la guerre de 1741, doit être censé prescrit. Quand un Prince auroit un juste sujet de s'opposer à la Pragmatique-Sanction, aucune des Puissances contractantes à la Paix d'Aix-la-Chapelle, ne pourroit l'aider de ses forces, parce que leur garantie est faite solennellement, authentiquement, & en un mot, à toutes les marques, qui rendent un acte obligatoire.

L'Auteur de la *Vie privée* de Louis XV rapporte, au sujet de cette paix, l'anecdote suivante. Le Comte de Sandwich, Plénipotentiaire Anglois, étonné des facilités qu'il trouvoit de la part des Plénipotentiaires du Roi de France, qui ne vouloit rien, qui accédoit à tout, qui accordoit tout, & craignant un dessous de cartes, avoit écrit à ses espions à Versailles, qui lui avoient répondu qu'il pouvoit aller en avant avec sécurité; qu'ils étoient sûrs des Ministres, trop jaloux de l'ascendant que le Maréchal de Saxe prenoit sur le Monarque, & de la Maîtresse, qui étoit lassé de courir les champs;

qu'ils étoient tous ligés à finir la guerre à quelque prix que ce fût.

Quand le traité d'Aix-la-Chapelle fut rendu public, les personnes qui defiroient que la paix fût affermie sur de folides fondemens, ne purent s'empêcher de remarquer que les Plénipotentiaires, par une précipitation dont on ignore encore les motifs, avoient négligé de régler plusieurs affaires qui pourroient devenir une source de nouvelles querelles.

On ne se trompoit pas. La Cour de France fit des plaintes à celle d'Angleterre dès le mois de Juin 1749; & pour arrêter des hostilités journalières qui pourroient enfin allumer une nouvelle guerre, on propofa de nommer des Commiffaires qui régleroient à l'amiable les limites de Colonies Angloifes & Françaises.

Du nombre des proteftations qui eurent lieu au traité d'Aix-la-Chapelle, d'après le protocole d'usage, on ajoutera ici que les Cortes préfenterent un Mémoire aux Plénipotentiaires du Congrès, pour les inviter à prendre connoiffance de leurs démêlés avec la République de Genes; mais cette démarche fut inutile, malgré la proteftion que la Cour de Vienne & la Cour de Turin leur avoient promise. On ne daigna pas même faire attention aux plaintes des Cortes. La guerre opiniâtre qu'ils ont foutenue depuis, & qui eft une efpece de phénomène en Europe, fera peut-être lire avec plaifir quelques morceaux du Mémoire, dans lequel ils expofent le motif de leur révolte & leurs prétentions.

„ Nous avions parmi nous, difoient les Cortes, nombre de Seigneurs qui jugeoient fâces  
 „ appel les caufes de leurs fujets; qui levotent  
 „ leurs banieres, & fe confidéroient avec la Ré-  
 „ publique; qui exercoient les charges & le di-  
 „ gnités dans leur patrie; & qui enfin, étoient, à

» tous égards , sur le même pied que les autres  
 » nobles d'Italie. Aujourd'hui les nobles & plé-  
 » béens Corfes sont confondus en tout par la po-  
 » litique des Génois. Les uns comme les autres ,  
 » depuis près de 170 ans , sont exclus solemnelle-  
 » ment , comme incapables d'exercer aucunes  
 » charges dans leur patrie , & même d'y servir  
 » dans les troupes. Nos Evêchés sont tous pour  
 » les Génois , & il s'en est peu fallu qu'on ne nous  
 » enlevât de même nos Cures.

» Un mal plus affreux encore , c'est l'iniquité  
 » des Magistrats que Genes nous envoyoit tous  
 » les deux ans. Ces Magistrats pauvres , ignorants  
 » au dernier point , sçavoient uniquement qu'il  
 » leur étoit permis de commettre toutes sortes  
 » d'injustices contre les Corfes , pour amasser des  
 » richesses. Ils vendoient d'avance aux habitants  
 » l'absolution des meurtres qu'ils méditoient. Tout  
 » au plus la peine du Corse homicide étoit d'être  
 » envoyé à Genes pour y servir dans les troupes ,  
 » & au bout de quelque temps il étoit renvoyé  
 » dans son pays ; les parents de celui qu'il avoit  
 » tué , voyant que la République n'avoit pas  
 » vengé le crime , se vengeoient eux-mêmes. Il  
 » n'est point de nation qui ne fût fameuse par la  
 » même crime , si elle le punissoit de même par  
 » une promenade ordinairement peu fâcheuse &  
 » souvent utile.

» Des Loix également pernicieuses , sont celles  
 » par lesquelles , Genes nous a ravi toutes sortes  
 » de commerce au-dehors , & l'a contraint &  
 » borné en mille manieres dans l'intérieur de notre  
 » île. Il en est arrivé ce qui étoit la suite naturelle  
 » des réglemens de cette espece. En un mot , les  
 » Corfes se sont dégoûtés du travail , puisqu'ils  
 » ne pouvoient vendre leurs denrées , & il en  
 » seroit de même des peuples les plus labo-

» rieux , s'ils étoient dans la même gêne...  
 » Les Génois n'honorent & ne récompensent  
 » aucune vertu ; ils ne châcient aucun crime ; ils  
 » ne reconnoissent aucun service ; tout au plus ils  
 » le payent d'honneurs obscurs , ou même flétris-  
 » sants & injurieux : & le but constant de la Ré-  
 » publique , est d'affoiblir & d'appauvrir notre île ,  
 » parce qu'elle est trop riche & trop puissante ,  
 » pour la plier paisiblement sous le joug des Gé-  
 » nois... Enfin , est-il certain que , si les Génois  
 » veulent se soumettre les Corfès , rien ne por-  
 » tera , ni ne forcera les Corfès à accepter le joug  
 » des Génois ? Il seroit donc à souhaiter pour la  
 » République de Genes , qu'on pût la faire entrer  
 » en raison , & la déterminer à se défaire de l'île  
 » de Corse. »

Lorsque les Corfès faisoient ces remontrances  
 aux Plénipotentiaires du Congrès en 1748 , ils  
 étoient bien loin de croire qu'une Puissance d'un  
 autre ordre que celle de Genes leur dicteroit des  
 loix , vingt ans après. Ce peuple si fier qui , de-  
 puis près d'un demi siècle , s'étoit affranchi du joug  
 tyrannique des Génois , étoit bien loin de penser  
 que le Roi Très-Chrétien , après l'avoir spéciale-  
 ment reconnu pour libre & indépendant , après  
 avoir traité sur ce pied d'un accommodement en-  
 tre la nation & la République de Genes , vien-  
 droit se substituer lui-même à de prétendus droits  
 de cet Etat dont il avoit avoué l'impuissance. Ils  
 étoient bien éloignés alors de s'attendre à voir la  
 domination Française s'établir dans leurs foyers , à  
 l'aide des roues , des potences & des bourreaux.  
 L'invasion de la Corse sans réclamation de la part  
 des Puissances intéressées à l'empêcher ou la pré-  
 venir , n'a pas paru moins étrange , moins illégitime ,  
 que n'a dû le paroître ensuite le partage  
 de la Pologne. Envahir les Etats ; traiter une na-

flon conquise comme un troupeau de moutons vendus au marché ; se rendre Despote d'un peuple sans le consentement secret ou tacite de la nation , est quelque chose d'assez inoui.

Nous allons voir les événements qui suivirent la paix d'Aix-la-Chapelle ; les intrigues qui partagèrent la Cour de Louis XV , les qu'elles &c. aventures qui occuperent l'intérieur du Royaume , le reste du regne de ce Prince.

*Fin de la premiere Partie*







LES  
FASTES  
DE  
LOUIS XV,  
DE SES  
MINISTRES,  
MAÎTRESSES,  
GÉNÉRAUX,  
ET  
AUTRES NOTABLES PERSONNAGES  
DE  
SON REGNE;

Pour servir de suite à la VIE PRIVÉE

---

TOME SECOND.

---



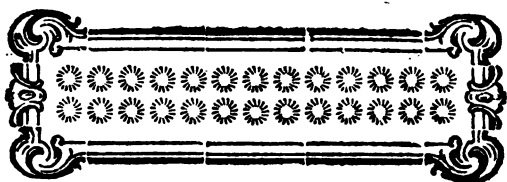
*A VILLE-FRANCHE.*

Chez la VEUVE LIBERTÉ.

---

MDCC, LXXXIII.





LES  
FASTES  
DE  
LOUIS XV.

---

CHAPITRE XXIV.

**L**A chronique du temps marque l'époque de la paix en 1748, comme l'époque honteuse où commença à se manifester, pour Louis XV, le mépris général qui ne fit qu'accroître jusqu'à la fin. En déposant sa cuirasse, le Roi parut renoncer à la gloire, & même à l'amour de ses peuples, en laissant les rênes de son Empire à sa maîtresse, dont le regne odieux ne devoit plus discontinuer jusqu'à sa mort.

La belle Madame d'Etioles, s'étant fait séparer de son mari, n'en portoit plus le nom. Le Roi l'avoit harnachée du beau titre de Marquise sous le nom de *Pompadour*. C'étoit celui d'une ancienne Maison éteinte. Son frere Poisson avoit été créé Marquis de *Vandieres*; les plaisants l'appelloient, par dérision, le Marquis d'*Avant-hier*.

La maîtresse prenoit cependant de jour en jour plus d'ascendant sur l'esprit de son royal amant. Madame de Pompadour aimoit naturellement les lettres & les arts, elle jouoit parfaitement la comédie; elle avoit le talent admirable d'amuser & de plaire. Elle scut consommer & perpétuer l'enchantement du Roi, & régner à sa place. Le Ministère se vit bientôt rempli des créatures de la Marquise. A l'économe Contrôleur-Général Orry, ce protégé du vieux Cardinal, elle avoit fait succéder Machault d'Arnouville, fils d'un autre Machault surnommé *Machaule coupe-tête*, à raison de la sévérité qu'il avoit exercée dans ses commissions de Magistrature. Le Comte de Maurepas, Ministre de la Marine, avoit été remplacé par un M. Rouillé qui ne connoissoit rien des ports; ce qui fit dire en jouant sur le mot, *qu'on donnoit la Marine à conduire à un roulier*.

On attribuoit la démission du Contrôleur à son inflexible répugnance de consacrer aux superfluités les trésors de l'Etat, destinés à sa défense. L'exil du Ministre de la Marine, l'ami du Roi, prenoit sa source dans la vengeance de la Marquise. Le Comte de Maurepas s'étoit déjà permis quelques plaisanteries sur son compte, & le Roi en avoit ri. Un jour elle trouva sous sa serviette ce quatrain :

La Marquise a bien des appas,  
Ses traits sont vifs, ses graces franches;  
Et les fleurs naissent sous ses pas,  
Mais hélas ! ce sont des fleurs blanches.

L'insulte étoit sans doute sanglante; comme le remarque l'Auteur de la *Vie privée de Louis XV*; aucune femme ne l'eût pardonnée; c'étoit attaquer la Marquise d'autant plus cruellement, qu'on révéloit à toute la France un défaut secret que son amant même ignoroit.

Le même Ecrivain prétend qu'il n'étoit point prouvé que le Comte fût coupable; que ces vers, assez mauvais, n'étoient pas même dignes de lui; qu'on lui eût plutôt attribué la chanson suivante :

Cette petite bourgeoise,  
Elevée à la grivoise,  
Mesurant tout à sa toise,  
Fait de la Cour son taudis... dis, &c.

Louis, malgré son scrupule,  
Froidement pour elle brûle,  
Et son amour ridicule  
A fait rire tout Paris... ris, &c.

On dit même que d'Estrade,  
Si vilaine & si maussade,  
Aura bientôt la passade,  
Dont elle a l'air tout bouffi... fi, &c.

Le Ministre disgracié trouva des Censeurs. On blâma, on décria son administration. L'Ecrivain déjà cité, plus à portée de l'apprécier, redresse ce jugement aveugle, précipité & passionné des contemporains, & ose croire, & nous sommes d'accord avec lui, que la postérité, plus équitable, regardera le Comte de Maurepas comme le meilleur Ministre que la Marine ait eu sous le regne de Louis XV.

Le seul vice d'administration à reprocher au Comte de Maurepas, comme l'observe judicieusement le même Auteur, c'étoit trop de faiblesse dans les punitions. S'il eût commencé par quelque exemple, lors de la discorde élevée dans l'escadre du Marquis d'Antin; s'il eût fait trancher la tête à quelqu'un des mutins dans celle du Duc d'Anville, à ce Maisonfort, infiniment plus coupable que l'Amiral Bing, fusillé depuis en Angleterre, à ce Poulkonque, qui, mouillé à l'Isle de Ré, se laissa aborder sottement par un corsaire ennemi, glissé sous pavillon Français parmi son convoi, & enlever sans défense par un bâtiment de beaucoup in-

férier ; il eût rendu un grand service à l'Etat , & épargné bien des fautes & des malheurs. Mais cette mollesse funeste étoit moins la sienne que celle du Maître & du Gouvernement.

Initié , dès sa jeunesse , dans les bonnes grâces du Monarque : aux plus grands talents pour gouverner , le Comte de Maurepas joignoit les qualités brillantes de l'homme de société le plus aimable. Si jamais Courtisan eût pu se flatter d'être inébranlable dans sa faveur , c'étoit le Comte de Maurepas. Honoré de l'amitié de son maître , appelé à ses parties de plaisirs les plus intimes & les plus secrètes , il se trouva à la fin victime de la vengeance de la Favorite.

Ce qui étonna bien du monde , ce qui sembla un bonheur unique , c'est que le Comte de St. Florentin , beau-frère du Comte de Maurepas , & d'ailleurs son cousin , échappa à une disgrâce qui enveloppe ordinairement toute la famille.

La raison , c'est que ce St. Florentin étoit un personnage de génie borné , d'un caractère doux , peu entreprenant & timide. Il n'avoit point encore le département des lettres de cachet , qui l'a rendu depuis si odieux. Il n'étoit point encore gouverné par sa caillotte de Sabbatin , aventurière dont les charmes l'avoient séduit. Il étoit zélé pour le service du Roi , & avoit pour la maîtresse du Monarque le respect & la soumission convenables. Il étoit le Doyen des Secrétaires d'Etat : il avoit vingt-huit ans de service dans sa charge , & n'avoit point encore le titre de Ministre. Son servile dévouement à la Marquise le lui fit donner en 1751 , après avoir eu l'humiliation de se voir passer sur le corps M. de Machault , qui n'étoit Contrôleur-Général que depuis trois ans.

Le Comte d'Argenson , suspecté avec raison d'avoir voulu substituer à la Favorite , la Marquise



d'Estrades , la Maîtresse , ne fut maintenu dans sa place de Secrétaire d'Etat de la guerre , qu'en vertu de ses grands talens , & de la facilité de son travail , qui étoit fort du goût du Roi. Il étoit voluptueux , même débauché , mais ses plaisirs ne prenoient jamais sur son travail. Il ne se coucha pas un jour de son ministère , sans s'être mis au courant. Respecté des troupes , il chercha toujours à s'en faire aimer.

Le Contrôleur-Général Machault , homme sombre , flegmatique , mais ferme & plein d'énergie , étoit la première créature de Madame de Pompadour. C'étoit l'homme véritablement qu'il falloit à la Favorite ; il marcha à grands pas dans le Ministère. Fait Contrôleur-Général en 1745 , il avoit eu les sceaux en 1750 , lors de la démission du Chancelier d'Aguesseau. (\*)

(\*) Ce chef de la justice mérite ici une place distinguée. Semblable au Chancelier de l'Hôpital par ses talens , & par ses travaux , d'Aguesseau se vit comme lui exposé à des orages. Au commencement de la Régence , lorsqu'il n'étoit encore que Procureur-Général , il fut appelé à un Conseil où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejettât , & ce projet dont il montra les dangers & les avantages , fut en effet rejeté pour lors. Depuis les choses changèrent. L'intérêt , soutenu par l'intrigue , l'emporta sur la prudence : On vint à bout de séduire le Prince , mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau qui étoit alors Chancelier. Le Régent lui reprit les Sceaux en 1718 , & lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720 , il reçut un ordre d'en revenir , sans l'avoir demandé , & les Sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois , en 1721 , & il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé en 1727 , par les soins du Cardinal de Fleury ; mais les Sceaux ne lui furent rendus qu'en 1737. On les avoit donnés à Chauvelin , personnage de profond sçavoir , mais de grande intrigue. Le Parlement lui fit une députation , avant que d'enregistrer les lettres du nouveau Garde-des-Sceaux.

Le Président de Lamoignon ; se regardant comme trop heureux de succéder à un aussi grand hom-

D'Aguesseau répondit, qu'il vouloit donner l'exemple de la soumission. Ces sentimens étoient dignes d'un homme qui n'avoit jamais demandé, ni désiré aucune charge. Les honneurs étoient venus le chercher. Au commencement de la Régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant !* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir ; il ne laissa d'autre fruit de ses épargnes, que sa Bibliothèque, encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours à Fresnes, tenu qu'il appelloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés & le plan de législation qu'il avoit conçu. Les Mathématiques, les belles lettres & l'agriculture formoient ses délassements. Le Chancelier de France se plaisoit quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce temps qu'il fit sur la législation, des réflexions utiles, qui produisirent un grand nombre de loix, depuis 1719, jusqu'en 1749. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes loix sans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. D'Aguesseau n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il sçavoit par principes la langue Française, le Latin, le Grec & l'Hébreu, l'Arabe, l'Italien, l'Espagnol, l'Anglais & le Portugais. Il n'étoit pas moins honoré des sçavants étrangers, que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier. La réponse du Chancelier de France, pleine de réflexions utiles, déterminâ cette nation philosophe à un changement, qu'elle n'auroit pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins suspectes de la confiance du Roi, lorsque Sa Majesté alla se mettre à la tête de ses armées. Elle le chargea d'assembler chez lui, toutes les semaines, les membres des Conseils des Finances & des Dépêches. Il rendoit compte des objets discutés, par une lettre sur laquelle le Roi écrivoit sa décision. La sobriété & l'égalité d'ame lui conservèrent jusqu'à l'âge de 81 ans une santé vigoureuse ; mais dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent d'y

me, avoit eu la bassesse, indigne de son nom, de laisser démembrer sa dignité pour jouir de ses vains honneurs, & n'être plus qu'un simulacre, objet du mépris & de la haine de la Magistrature, tandis que le favori de la Marquise, son émule, mais plus adroit, en avoit la confiance ; & en recueilloit les hommages.

L'Intendant Rouillé, inhabile pour le Ministère de la Marine, mais marchant sur les errements du Comte de Maurepas, à l'aide de son Conseiller, de Rochefort, Mezy, avoit à peine parcouru la latitude de son Département, qu'on l'avoit fait monter aux affaires étrangères. Il étoit aussi neuf dans ce nouveau département que dans l'autre. Le département des affaires étrangères exige le politique le plus fin, le plus subtil, le plus délié possible. Rouillé étoit le génie le plus bouché, le plus lourd, le plus pesant qu'on puisse imaginer.

Ses deux prédécesseurs s'étoient laissé furieusement dérouter par le génie supérieur du Ministère Anglais. L'un étoit le Marquis de Puyfieux, personnage des plus médiocres, qui assurément ne s'étoit pas aiguîsé l'esprit dans son Ambassade à Naples, qui avoit très-mal figuré au Congrès de Breda, & qui avoit achevé de montrer, dans la place de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères, sa foiblesse & sa nullité. Petit, méthodieux, il ne peut rien se peindre que dans le couplet suivant,

quitter sa place. Il s'en démit, & se retira avec les honneurs de la dignité de Chancelier, & mourut peu de temps après, le 9 Février 1751. La plus grande partie de ses ouvrages est déjà publiée en 6 volumes in 4. On disoit de lui, qu'il *pensoit en Philosophe, & parlois en Orateur*... Cet article n'est qu'un extrait des différents éloges du Chancelier de France, & sur-tout de celui de M. Thomas, couronné par l'Académie Française en 1760.

tiré des *Noëls sur la Cour*, imprimés dans les  
Mémoires secrets de Bachaumont.

En coudoyant la foule  
Le Marquis de Puyfieux,  
A grand' peine se coule  
Auprès du fils de Dieu ;  
Pour regarder l'enfant, ayant mis ses lunettes ;  
Enfin, dit-il, je vois le cas :  
Pourtant la nouvelle n'est pas  
Mise dans ma Gazette !

La mauvaise santé du Marquis de Puyfieux lui fit donner sa démission en 1751. Il eut pour successeur un autre personnage, qui auroit dû se former dans l'Ambassade de Hollande d'où il sortoit, mais qui n'en arriva pas moins impropre au Ministère, & moins neuf. C'étoit le Marquis de Saint-Contest, brave homme, s'il en fut jamais, mais petit. Il mourut en place, grace à sa destinée, qui, au bout de trois ans, termina sa carrière. C'est à ce M. de Saint-Contest que succéda M. Rouillé.

Tels étoient les Ministres qui gouvernoient la France sous la Marquise de Pompadour. On en comptoit un autre qu'on regardoit comme le Ministre des *Menus*, le Lieutenant de Police, Berryer, homme insolent, dur, brutal, aussi lâche qu'atroce, comblé de dignités & de biens par la faveur de la Marquise.

Le temps de l'époque funeste où nous écrivons, fut celui où les liens de l'amour du Souverain & des sujets commencèrent à se relâcher. On ne vit plus Louis XV revenir à Paris que dans tout l'appareil de sa sévérité & de sa colere, & le peuple le bénir avec ces acclamations de joie si flatteuses pour l'oreille & le cœur des bons Rois. La Marquise étoit détestée. On lui imputoit de n'avoir pas recueilli les avantages de la paix par la

cessation des Impôts , de plonger le Roi dans la crapule & la dissolution , d'aggraver tous les maux de la nation. Le Monarque & sa Maîtresse étoient indifférents au mépris , & , en quelque sorte , au ressentiment des peuples. Ils les bravoient hautement. Ils jouissoient , sans crainte & sans remords , des délices & des plaisirs les plus raffinés , au sein des voluptés.

Cependant la France , en paix au dehors , n'étoit pas sans querelle & sans troubles au dedans. Il semble qu'il est de sa destinée d'être sans cesse agitée. Des insectes sortis du cadavre du Molinisme & du Jansénisme , selon l'expression de Voltaire , bourdonnoient dans la capitale , piquoient tous les citoyens. On ne se souvenoit plus ni de Metz , ni de Fontenoy , ni des victoires , ni des disgrâces , ni de tout ce qui avoit ébranlé l'Europe. Il y avoit , dans Paris , cinquante mille énergumènes , qui ne sçavent pas en quel pays coule le Danube & l'Elbe , & qui croyoient l'univers bouleversé pour des billets de confession. Une petite guerre civile s'éleva entre les Parlements & les Evêques.

A M. de Vintimille , Archevêque de Paris , avoit succédé sur ce siége M. de Belle-fonds , grand moliniste , fanatique ardent , mais dont une mort précipitée avoit arrêté les progrès de vengeance contre les Jansénistes. Tout le monde sçait & l'histoire de Jansénius , & celle de Molinos , & celle de la constitution *Unigenitus* , & celle de l'Abbé Paris , & celle des miracles de ce bienheureux Diacre & des convulsions qu'ils excitèrent. Lorsque la Cour fit faire la clôture du cimetière où reposoient les os du prétendu saint , elle crut mettre fin aux disputes des deux partis. Ce tombeau de Paris parut être le tombeau du Jansénisme dans l'esprit de bien des gens. Mais quelques autres personnes y crurent voir le doigt de Dieu.

Les querelles se renouvelèrent. A la mort de l'Archevêque Belle-fonds, on avoit trouvé sous le scellé une foule de lettres de cachet déjà remplies des noms des pros crits. Leur malheur ne fut que suspendu. M. de Beaumont qui le remplaça, étoit dans les mêmes principes, en outre fort ignorant, fort entêté, fort susceptible de prévention, ami de la flatterie & des délateurs. C'étoit un homme de qualité, mais pauvre. (\*) Il avoit été long-temps à percer; il n'avoit commencé à être Evêque qu'à 38 ans. Placé sur le siege de Bayonne, il eût l'occasion de se distinguer au passage de la premiere Dauphine, Infante d'Espagne. Les sieges de Vienne & de Paris, successivement vacants, furent peu après la récompense des soins de Beaumont, pour plaire à la Princesse. Le dernier siege, d'une si grande importance, ne pouvoit naturellement être confié qu'à un Prélat dont le zele fut analogue à celui de l'Evêque de Mirepoix, qui avoit alors la feuille des bénéfices. Le dévouement aveugle de celui ci aux Jésuites étoit trop connu, pour ne pas présumer que M. de Beaumont feroit un de leurs plus chauds partisans. Les Jésuites, de leur côté, furieux d'un pareil choix, se liguerent pour le tourmenter & le dégoûter, s'il étoit possible, de son Episcopat. Ils avoient en leur faveur le grand nombre du Parlement; ils le firent chicaner d'abord sur la nomination de la supérieure de l'Hôpital. La Cour lui donna gain de cause à cet égard. Les billets de confession, exigés des mourants, pour sçavoir à quel Prêtre on s'étoit confessé, firent éclore ensuite

---

(\*) On montre encore, rue de la Harpe, à Paris, ce qu'on appelle une gargotte à 12 sols, où l'Abbé de Beaumont alloit prendre ses repas, lorsqu'il faisoit sa Thèse logie.

cette longue & ridicule querelle, sur laquelle on a tant écrit, & qui fit tour-à-tour exiler le Parlement & l'Archevêque, procura la dissolution de l'ordre, & la catastrophe terrible de la Magistrature qui affligea tout le Royaume.

La querelle élevée au sujet de la nomination d'une supérieure de l'Hôpital-Général, n'avoit été que le prélude d'une plus grave. Un sieur Bouettin, Curé de St. Etienne-du-Mont, ayant refusé les Sacraments à un Conseiller du Châtelet, fut mandé à la Cour : sur son refus de comparoître, sous prétexte qu'il n'étoit comptable qu'à Dieu & à ses supérieurs, dans l'ordre hiérarchique, de sa conduite dans l'exercice de son Ministère, il fut décrété de prise de corps.

C'est ici que commença promptement de s'engager la grande guerre entre le Clergé & la Magistrature. Le Roi favorisa & réprima tour-à-tour les entreprises de chaque parti ; il ne put tenir l'équilibre entr'eux. La balance échappa à ses mains tremblantes ; il se trouva forcé de faire céder son autorité aux circonstances, de détruire, malgré lui, les Jésuites & les Parlements, & de laisser l'Etat & la Religion également ébranlés & bouleversés jusques dans leurs fondemens.

Le fauteur connu des troubles du Royaume étoit le Prélat de la Capitale, ce M. de Beaumont dont la carrière a été jusqu'à nos jours si longue & si douloureuse, car il étoit accablé d'infirmités. Ses ennemis ont prétendu que c'étoit la suite des débâches de sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, depuis qu'il étoit sur le chandelier, on a dû rendre justice à la pureté de ses mœurs. Sa table a toujours été servie avec beaucoup de délicatesse, mais pour les autres. Il étoit très-sobre quant à lui, il étoit fort charitable, il avoit d'excellentes qualités, & dans le fanatisme qu'on peut lui reprocher, il est au moins



conséquent, il n'a jamais varié, il a obéi à sa conscience. C'étoit *une lanterne sourde*, si l'on veut, *qui n'a éclairé que lui*; mais il a suivi le flambeau qui lui a été donné: ce que peu de ses confreres pourroient alléguer pour leur justification.

Ce Prélat que Voltaire confirme être entré dans toutes les manœuvres religieuses du temps où nous écrivons, plus par zele de Théologien, que par esprit de cabale, n'étoit pas homme à plier. Il se roidit & contre le Roi & contre les Parlements. Le Roi avoit imposé silence, défendu à ses Cours de Judicature & aux Evêques de se mêler des affaires concernant les Sacrements, en réservant la connoissance à son Conseil-Privé. Les Parlements se plaignirent qu'on leur ôtât ainsi l'exercice de la Police-générale du Royaume, & le Clergé souffrit impatiemment que l'autorité Royale voulut pacifier des querelles de Religion. Les animosités s'aigrirent de tous côtés; les billets de confession reparurent; de nouveaux refus de Sacrements irritèrent tout Paris; toutes les familles furent allarmées, le schisme fut annoncé: on disoit tout haut que si on rendoit les Sacrements si difficiles, on sçauroit bientôt s'en passer, à l'exemple de tant de nations. Le Roi avoit défendu, par un Arrêt de son Conseil d'Etat, que ses sujets se donnassent les uns aux autres les noms de Novateurs, de Jansénistes, de Sémi-Pélagiens, c'étoit ordonner à des fous d'être sages.

Le Parlement avoit fait des remontrances fortes & pathétiques. Il avoit cessé ses fonctions, & ne les avoit reprises qu'après y avoir été forcé par des lettres de cachet. Il ordonna des Arrêts qui furent cassés. Le Clergé disoit ouvertement que la Robe en vouloit à l'encensoir. Le schisme se manifestoit de toutes parts; il s'étendoit jusques dans les provinces & dans les campagnes. Les Archevêques de Sens & de Tours; les Evê-

ques d'Amiens, d'Orléans, de Langres & de Troyes se signalèrent par des éclats dans le ressort du Parlement de Paris. Une lettre de l'Evêque de Marseille, dénoncée au Parlement, fut brûlée par la main du bourreau ; un écrit de l'Evêque d'Amiens condamné. Un porte-Dieu fut mis à l'amende, condamné à demander pardon à genoux, & à être admonesté ; & un Vicaire de Paroisse, au bannissement. Ces Arrêts furent cassés.

Les affaires de cette espece se multiplioient. Le Roi ne cessoit de recommander la paix ; & les Ecclesiastiques persisteroient à refuser les Sacrements, & les Parlements à procéder contre eux.

Le Parlement de Paris cessa deux fois, & reprit deux fois ses fonctions. Ce temps ressembloit d'abord au temps de la fronde ; mais dépouillé des horreurs de la guerre civile, il ne commença à se montrer que sous une forme susceptible de ridicule. La querelle devint sérieuse : on finit par craindre & les temps de la fronde & de la Ligue.

Le feu couvoit toujours sous la cendre. L'Archevêque de Paris avoit ordonné de refuser les Sacrements à deux pauvres Religieuses, qui ayant entendu dire autrefois à leur confesseur que la Bulle *Unigenitus* étoit un ouvrage diabolique, craignant d'être damnées, si elles recevoient cette Bulle en mourant, elles craignoient d'être damnées aussi en manquant d'extrême-onction. Le Parlement fait prier l'Archevêque de ne pas refuser à ces deux filles les secours ordinaires. Le Prélat répond, selon sa coutume, qu'il ne doit compte qu'à Dieu seul. Son temporel est saisi. L'Archevêque triomphe. Tout Paris murmure. Dans plus d'une ville du Royaume existèrent les mêmes troubles, les mêmes scandales.

Louis XV étoit alors, dit Voltaire, comme un

pere occupé de séparer ses enfants qui se battent. Il défendoit les coups & les injures ; il réprimandoit les uns, il exhortoit les autres ; il ordonnoit à tous le silence. Mais ses soins paternels pouvoient peu de chose sur des esprits aigris & alarmés. On voyoit tous les jours le bourreau occupé à brûler les Mandeinents d'Evêques, & les recors de la Justice faisant communier des malades, la bayonnette au bout du fusil.

Enfin, pour la troisième fois, le Parlement cessa de rendre la justice. Nouvelles lettres de *justice* qui lui ordonnent de remplir ses devoirs. Refus d'obtempérer : les membres des *Enquêtes* exilés, quatre exceptés, qui ayant parlé avec le plus de force, sont enfermés. La grand'Chambre est épargnée ; mais croyant qu'il y va de son honneur de n'être point épargnée, elle persiste à ne point rendre la justice au peuple, & à procéder contre les réfractaires. Le Roi exile la grand'Chambre.

L'Europe, poursuit Voltaire, s'étonnoit qu'on fit tant de bruit en France pour si peu de chose ; & les Français passioient pour une nation frivole, qui, faute de bonnes loix reconnues, inettoit tout en feu pour une dispute méprisée par-tout ailleurs.

Quand on a vu cinq cents mille hommes en armes pour l'élection d'un Empereur, l'Europe, l'Inde & l'Amérique désolées, & qu'on retombe ensuite dans cette guerre de plume, on croit entendre le bruit d'une pluie après les éclats du tonnerre. Mais on doit se souvenir que l'Allemagne, l'Angleterre, la Suede, la Hollande, la Suisse ont autrefois éprouvé des secousses bien plus violentes pour des inepties ; que l'Inquisition d'Espagne a été pire que des troubles civils, & que chaque nation a eu ses folies & ses malheurs.

Le schisme éclatoit de plus en plus dans Paris & dans les provinces. L'Archevêque de Paris, les

les Evêques d'Orléans & de Troyes avoient été exilés à leurs maisons de campagne. La squelette de Sorbonne se mit de la partie. Elle menaça de cesser ses leçons. C'étoit le moindre malheur qui pût arriver à la France.

Cependant le Roi se voyoit toujours entre deux grandes factions animées, comme les Empereurs Romains entre les bleus & les verds. Il tint un lit de Justice à Versailles, où il convoqua les Princes & les Pairs, avec le Parlement de Paris, il y fit enregistrer ses Edits; mais le Parlement, de retour à Paris, protesta contre cet enregistrement.

Le public commençoit un peu à se lasser de cette guerre. Aux gens de partis près, intéressés pour ou contre, le Français avoit repris sa gaieté; chaque jour il paroissoit quelque pasquinade, quelque caricature, quelque brochure piquante.

Entre toutes les facéties, on distingue la chanson suivante :

Sur l'air : *Laissez paître vos bêtes*, &c.

Pauvre sot que vous êtes,  
Croyez-moi, Monsieur de Beaumont,  
Laissez paître vos bêtes  
Autant qu'elles voudront.

Ces bonnes gens  
Sont peu friands,  
Avec de petits croquets blancs  
On peut appaiser tous leurs sens.  
Pauvre sot, &c.

De tels repas  
Ne coûtent pas;  
C'est pourtant ce qui rend si gras  
Moinillons, Prêtres & Prélats.  
Pauvre sot, &c.

On est touché  
Du bon marché;  
Mais on en seroit rebuté  
Si vous y mettiez la cherté.

Pauvre soit que vous êtes ;  
Croyez-moi , Monsieur de Beaumont ,  
Laissez paître vos bêtes  
Autant qu'elles voudront.

Louis XV ne rioit pas , il étoit , au contraire , embarrassé. Les épines du schisme se mêloient à l'importante affaire des impôts. Nouveaux refus de Sacrements , nouveaux exils. Le Roi écrit au Pape. Benoît XIV envoie au Roi une lettre circulaire pour tous les Evêques de France. Il décide que » pour éviter le scandale , il faut que » le Prêtre avertisse les mourants soupçonnés de » Jansénisme , qu'ils seront damnés , & les com- » munier à leurs risques & périls. » On imprima le Bref du Pape : le Parlement le condamna & le supprima par un Arrêt. Le Roi fut choqué. On lui fit voir , dans la démarche du Parlement , plus de mauvaise humeur que de modération. Louis XV en fut irrité. Il y avoit autre chose : le Parlement opposoit difficultés sur difficultés pour l'enregistrement des Impôts. Le Roi , en colere , vint réformer le Parlement dans un lit de justice. Il y fit lire un Edit par lequel il supprimoit deux Chambres de ce Corps , & plusieurs Officiers. Il ordonna qu'on respectât la Bulle *Unigenitus* ; prescrivit le silence , la modération & la discrétion ; & voulut que toutes les querelles passées fussent ensevelies dans l'oubli. Il menaça de son indignation quiconque des Magistrats ou des Evêques oseroit s'écarter de son devoir. Les murmures furent grands dans la Capitale ; mais on vit cesser les dissensions entre le Sacerdoce & la Magistrature. Malheureusement ce ne fut qu'une trêve momentanée ; les troubles recommencerent bientôt après plus violemment , comme il arrive toujours sous un Gouvernement foible , qui met trop d'importance

aux petites choses, ou qui n'ose couper la racine du mal, en laissant aux loix toute leur activité.

Parmi tant d'agitations qui troubloient l'Etat ; tous les esprits, après une guerre funeste, dans le dérangement des finances, qui rendoit une guerre prochaine plus dangereuse, & qui irritoit l'animosité des mécontents ; enfin parmi les divisions & les troubles semés de tous côtés entre les Magistrats & le Clergé, dans le bruit de toutes ces clameurs, il étoit très-difficile de faire le bien, & il ne s'agissoit presque plus que d'empêcher qu'on ne fit beaucoup de mal.

En ce temps arriva le plus grand malheur dont la France pût être affligée. Ce fut la mort du Maréchal de Saxe, ce héros qui avoit servi de bouclier aux Français. A la nouvelle de son trépas, Louis XV dit : *Je n'ai plus de Général, il ne me reste plus que quelques Capitaines.*

Les services signalés rendus à la France par cet illustre étranger, méritent bien que nous jettions quelques fleurs sur sa tombe.

Maurice étoit né de Frédéric-Auguste II, Electeur de Saxe & Roi de Pologne, & de la Comtesse de Konigsmarck, Suédoise aussi célèbre par son esprit que par sa beauté. Il fut élevé avec le Prince Electoral, depuis Frédéric-Auguste III. Son enfance annonça un guerrier. Sans goût pour l'étude, on ne parvint à l'y faire appliquer qu'en lui promettant de le laisser monter à cheval, ou de faire des armes. Il servit d'abord en Flandre dans l'armée des Alliés commandée par le Prince Eugene & Marlborough ; il fut témoin de la prise de Lille en 1709, se signala au siege de Tournay, à celui de Mons, à la bataille de Malplaquet, & dit le soir de ce jour mémorable, *qu'il étoit content de sa journée.*

La campagne de 1710 acquit à ce héros enfant

un nouveau surcroît de gloire. Le Prince Eugène , le Duc de Marlborough firent publiquement son éloge. Le Roi de Pologne assiégea , l'année d'après , Stralsund , la plus forte place de la Poméranie ; le jeune Comte de Saxe servit à ce siege , & y montra la plus grande intrépidité. Il passa la rivière à la nage à la vue des ennemis , le pistolet à la main. Sa valeur n'éclata pas moins à la sanglante journée de Guedelbusck , où il eut un cheval tué sous lui , après avoir ramené trois fois à la charge un Régiment de Cavalerie qu'il commandoit alors.

Le Comte de Saxe s'étoit rendu en Hongrie en 1717 ; l'Empereur y avoit alors une armée de 15,000 hommes , sous les ordres du Prince Eugène , la terreur des Ottomans. Le héros Saxon se trouva au siege de Belgrade , & à une bataille que ce Prince remporta sur les Turcs. De retour en Pologne en 1718 , le Roi le décora de l'Ordre de l'Aigle blanc.

L'Europe pacifiée par les traités d'Utrecht & de Passarowitz , n'offrant au Comte de Saxe aucune occasion de se signaler , il se détermina , en 1720 , à passer en France , pour y jouir des douceurs de la société. Il avoit eu de tout temps beaucoup d'inclination pour les Français , & ce goût sembloit être né avec celui de la guerre. La langue Française fut la seule langue étrangere qu'il voulut apprendre dans son enfance. Le Duc d'Orléans , instruit de son mérite , le fixa en France , par un brevet de Maréchal-de-camp. Le Comte de Saxe employa tout le temps que dura la paix , à étudier les Mathématiques , le Génie , les Fortifications , les Méchaniques , sciences pour lesquelles il avoit un talent décidé. Le délassement de tant d'études pénibles & de recherches profondes , étoit pour lui un amusement guerrier. L'art d'exercer les troupes.



avoit fixé l'attention du Comte de Saxe presque au sortir de l'enfance. Dès l'âge de seize ans, il avoit inventé un nouvel exercice, & l'avoit fait exécuter en Saxe avec le plus grand succès. En 1722, ayant obtenu un régiment en France, il le forma & l'exerça lui-même suivant sa nouvelle méthode. Le Chevalier de Follard, juste appréciateur des talents militaires, présagea dès-lors qu'il seroit un grand homme.

Tandis que la France formoit ce héros, elle fut menacée de le perdre. Les États de Curlande le choisirent pour Souverain de leur pays en 1726. La Pologne & la Russie s'armèrent contre lui. La Czarine voulut faire tomber ce Duché sur Menzicoff, cet heureux aventurier, de garçon pâtissier devenu Général & Prince. Ce rival du Comte de Saxe envoya à Mittau 800 Russes qui investirent le palais du Comte, & l'y assiégèrent. Maurice, qui n'avoit que 60 hommes, s'y défendit avec le plus grand courage. Le siège fut levé, & les Russes obligés de se retirer. La Pologne armoit de son côté. Maurice, retiré avec ses troupes dans l'Isle d'Usmaiz, parla à ses peuples en Souverain, & s'appêta à les défendre en héros. Les Russes veulent le forcer dans cette retraite, où il n'avoit que trois cents soldats. Le Général, qui en avoit quatre mille, joignant la perfidie à la force, tenta de le surprendre dans une entrevue. Le Comte, instruit de ce complot, le fit rougir de sa lâcheté, & rompit la conférence. Cependant, comme il n'avoit pas assez de force pour se défendre contre la Russie & la Pologne, il fut forcé de se retirer en 1733, en attendant une circonstance favorable. On prétend que la Duchesse de Curlande Douairière, Anne-Ivanowna, seconde fille du Czar Ivan-Alexiowicz, frère du Czar Pierre I, qui l'avoit soutenu d'abord dans l'espérance de l'épou-

ser, l'abandonna ensuite, désespérant de pouvoir fixer son inconstance. Cette inconstance lui fit perdre non-seulement la Curlande, mais encore le trône de Moscovie, sur lequel cette Princesse monta depuis.

Une anecdote qu'on ne doit point oublier, c'est que le Comte de Saxe ayant écrit de Curlande en France pour avoir un secours d'hommes & d'argent, Mlle. Le Couvreur, (\*) fameuse Actrice, mit ses bijoux & sa vaisselle en gage pour secourir son amant, & lui envoya une somme de quarante mille livres.

Le Comte, déchargé du fardeau de gouverner les hommes, se retira de nouveau en France. Entièrement livré aux Mathématiques, il y composa en treize nuits & pendant les accès d'une fièvre, ses *Réveries*. Cet Ouvrage, digne de César & de Condé, est écrit d'un style peu correct, mais mâle & rapide, plein de vues profondes & de nouveautés hardies, & également instructif pour le Général comme pour le soldat.

La mort du Roi de Pologne, pere de Maurice, alluma le flambeau de la guerre en Europe. L'Electeur de Saxe offrit au Comte son frere le commandement général de toutes ses troupes; Maurice aima mieux servir en France en qualité de Maréchal de Camp, & se rendit sur le Rhin à l'armée du Maréchal de Berwick. Ce Général sur le point d'attaquer les ennemis à Ettinghen,

(\*) Adrienne le Couvreur, cette Comédienne, une des plus célèbres que la France ait produit, abolit les cris, les lamentations mélodieuses & apprêtées : ressource des Actrices médiocres. Son jeu fut plein d'expression & de vérité. Mal partagée, à quelques égards, de la nature, l'ame lui tint lieu de tout, de voix, de taille & de beauté. Voltaire a fait son Apothéose.

voit arriver le Comte de Saxe dans son Camp. Comte, lui dit-il aussi-tôt, *j'allois faire venir trois mille hommes, mais vous me valez seul ce renfort.*

Ce fut dans cette journée qu'il pénétra, à la tête d'un détachement de grenadiers, dans les lignes des ennemis, y fit un grand carnage, & décida la victoire par la bravoure.

Non moins intrépide au siege de Philisbourg, il fut chargé d'un grand nombre d'attaques qu'il exécuta avec autant de succès que de valeur. Le grade de Lieutenant-Général fut, en 1734, la récompense de ses services.

La mort de Charles VI replongea l'Europe dans les dissensions que la paix de 1736 avoit éteintes. Prague fut assiégé à la fin de Novembre 1741, & en ce même mois le Comte de Saxe l'emporta par l'escalade. La conquête d'Egra suivit celle de Prague; elle fut prise après quelques jours de tranchée ouverte. La prise de cette ville fit beaucoup de bruit en Europe, & causa la plus grande joie à l'Empereur Charles VII, qui écrivit de sa propre main au vainqueur, pour l'en féliciter. Il ramena ensuite l'armée du Maréchal de Broglie sur le Rhin, y établit différents postes, & s'empara des lignes de Lauterbourg. Devenu Maréchal de France en 1744, il commanda en chef un corps d'armée en Flandre. Cette campagne, le chef-d'œuvre de l'art militaire, fit placer le Maréchal de Saxe à côté de Turenne. Il observa si exactement les ennemis supérieurs en nombre, qu'il les réduisit dans l'inaction. L'année 1745 fut encore plus glorieuse. Il se conclut en Janvier un traité d'union à Varsovie entre la Reine de Hongrie, le Roi d'Angleterre & la Hollande. L'Ambassadeur des Etats-Généraux ayant rencontré le Maréchal de Saxe dans la galerie de Versailles, lui

demanda ce qu'il pensoit de ce traité : *je pense,* répondit ce Général, *que si le Roi, mon Maître, veut me donner carte blanche, j'irai lire à la Haye, l'original du traité avant la fin de l'année.*

Cette réponse n'étoit point une rodomontade ; le Maréchal de Saxe étoit capable de l'effectuer. Il alla prendre , quoique très-malade , le commandement de l'armée de France dans les Pays-Bas. Peu de temps après se livre la bataille de Fontenoy. Le Général étoit presque mourant , il se fit traîner dans une voiture d'osier pour visiter tous les postes. Pendant l'action il monta à cheval , mais son extrême foiblesse faisoit craindre qu'il n'expirât à tout moment. C'est ce qui fit être au Roi de Prusse dans une lettre qu'il lui écrivit long-temps après. » Agitant, il y a quelques jours , la question , quelle étoit la bataille de ce siècle qui avoit fait plus d'honneur au Général, tout le monde tomba d'accord que c'étoit, sans contredit, celle dont le Général étoit à la mort, lorsqu'elle se donna. »

La victoire de Fontenoy, due principalement à la vigilance & à la capacité du Comte de Saxe, fut suivie de la prise de Tournay, de celle de Bruges, de Cond, d'Oudenarde, d'Olende, d'Ath & de Brunelles. Au mois d'Avril de l'année 1746, le Roi donna au vainqueur de Fontenoy des lettres de noblesse, conçues dans les termes les plus flatteurs. Les campagnes suivantes lui méritèrent de nouveaux honneurs. Après la victoire de Raucoux, le Roi lui fit présent de six piéces de canons, le créa Maréchal de toutes ses armées en 1747, & Commandant-Général de tous les Pays-Bas nouvellement conquis en 1748.

Cette année fut marquée par des succès & surtout par la prise de Maastricht. L'année précédé-

dente l'avoit été par la victoire de Lawfeld, & par la prise de Berg-op-zoom. La Hollande épouvantée trembla pour ses Etats, & demanda la paix après l'avoir refusée. Elle fut conclue le 18 Octobre 1748. & on peut dire que l'Europe dut son repos à la valeur du Maréchal de Saxe.

Ce grand homme s'étoit retiré au château de Chambord que le Roi lui avoit donné pour en jouir comme d'un bien propre. Il ne quitta sa retraite que pour faire un voyage à Berlin, où le Roi de Prusse l'accueillit, comme Alexandre auroit reçu César. De retour en France, il se délassa de ses fatigues au milieu des gens de lettres, des artistes, des philosophes. La patrie le perdit en 1750, à 54 ans. Cet homme dont le nom avoit retenti dans toute l'Europe, & en avoit fait trembler une partie, compara, en mourant, sa vie à un rêve. M. de Sennac, dit-il, à son médecin, *j'ai fait un beau songe.*

Maurice de Saxe avoit été élevé & il mourut dans la Religion Luthérienne. On lui fit cette épitaphe :

Rome eut dans Fabius un guerrier politique ;  
 Dans Annibal Carthage eut un chef héroïque ;  
 La France plus heureuse eut , dans ce fier Saxon ;  
 La tête du premier & les bras du second.

*Il est bien fâcheux*, dit une grande Princesse, en apprenant sa mort, *qu'on ne puisse pas dire un DE PROFUNDIS pour un homme qui a fait chanter tant de TE DEUM.* Le Héros Saxon avoit demandé que son corps fut brûlé dans de la chaux vive, *afin*, dit-il qu'il ne reste rien de moi dans le monde que ma mémoire parmi mes amis. Le Roi trop juste & trop sensible pour souscrire à cette demande, & ne pouvant, à cause de sa religion, lui accorder, ainsi qu'à Turenne, une place à S.

Denis dans le tombeau des Rois, fit transporter son corps, avec la plus grande pompe, à Strasbourg, pour y être inhumé dans l'Eglise Luthérienne de S. Thomas. Un beau mausolée en marbre, ouvrage du célèbre Pigalle, a été placé par ordre de Sa Majesté dans cette Eglise. L'Académie proposa pour sujet, en 1759, l'éloge de ce héros, & ce prix fut remporté par M. Thomas, homme éloquent, qui a peint le Maréchal de Saxe du pinceau dont Tacite s'est servi pour immortaliser Agricola.

---

## CHAPITRE XXX.

LA France étoit en paix, & Louis XV goûtoit sur le trône, auprès de la Marquise, cette vie privée, oisive & voluptueuse après laquelle il soupiroit. Le Monarque étoit engoué de sa maîtresse au point qu'il lui accorda le tabouret & les honneurs de Duchesse. Le Roi lui avoit fait le cadeau de la charmante maison de Belle-vue, où la Marquise de Pompadour faisoit exécuter de petits spectacles pour distraire le Prince, & écarter de lui les soins, les soucis, les inquiétudes du Gouvernement. La Marquise avoit eu le talent de captiver son esprit, de le subjuguier, de se rendre nécessaire au point que Louis XV ne pût plus s'en passer. Quoiqu'en proie à une incommodité dégoûtante, qui avoit obligé son amant de se sévrer de sa couche, il n'en resta pas moins son esclave.

La Marquise avoit une vigilance soutenue; elle écartoit, sans relâche, des petits soupers du Roi, toutes les femmes de qualité faisant sur lui une vive sensation; quelquefois même elle les faisoit punir de l'exil, par rapport au crime de vouloir trop

plaire. Devenue Surintendante des plaisirs du Monarque, elle s'avisa de faire recruter dans le Royaume, des beautés neuves & inconnues, propres à renouveler le sérail qu'elle gouvernoit à son gré.

Telle fut l'origine du *Parc-aux-cerfs*, gouffre de l'innocence & de l'ingénuité, où venoits'engloutir la foule des victimes, qui, rendues ensuite à la société, y rapportoient la corruption, le goût de la débauche, & tous les vices dont elles s'infectoient nécessairement dans le commerce des infâmes agents d'un pareil lien.

Indépendamment du tort qu'a fait aux mœurs cette abominable institution, il est effrayant de calculer l'argent immense qu'elle a coûté à l'Etat. En effet, qui pourroit additionner les frais de cette chaîne d'entremetteurs de toute espece, & en chef & en sous-ordre, s'agitant pour découvrir & aller relancer jusqu'aux extrémités du Royaume les objets de leurs recherches, pour les amener à leur destination, les décaffer, les habiller, les parfumer, leur procurer tous les moyens de séduction que l'art peut ajouter? Qu'on y joigne les sommes accordées à celles qui, n'ayant pas le bonheur d'éveiller les sens engourdis du Sultan, ne devoient pas moins être dédommagées de leur servitude; de leur discrétion, & sur-tout de ses mépris; les récompenses dues aux nymphes plus fortunées, ayant reçu quelques instants le Monarque dans leurs bras, & fait circuler le feu de l'amour dans ses veines; enfin les engagements sacrés envers les Sultanes portant dans leurs flancs le fruit précieux de leur fécondité; & l'on jugera qu'il n'en est aucune, l'une portant l'autre, qui n'ait été une charge d'un million, au moins, pour le fisc public. Qu'il en ait passé seulement deux par semaine, c'est-à-dire, mille, en dix ans, par cette étrange



piscine, & l'on trouvera un capital d'un milliard. Nous ne comprenons point dans ce total l'entretien de tous les enfans provenus de ces accouplemens clandestins. Enfin, tant de dépenses n'étoient prises en rien sur celle de la favorite. On peut donc regarder le *Parc-au-Cerf* comme une des sources principales de la déprédation des finances.

Le Monarque dont tous les sens étoient enivrés par toutes sortes de plaisirs & de voluptés les plus raffinées, étoit bien loin de jouir de la paix & de la félicité. Il étoit accablé d'affaires au dedans, & de nouvelles se préparoient au dehors. Une légère querelle, élevée entre la France & l'Angleterre, pour quelques terrains sauvages de l'Acadie, donna le signal d'une guerre nouvelle, & les quatre parties du monde furent de nouveau embrasées.

Les armées Anglaïses n'avoient point eu des succès assez heureux dans les Pays-Bas, pour que la nation put se faire illusion à elle-même, & la paix acheva de lui ouvrir les yeux. L'Angleterre crut qu'après avoir fait la guerre pour les autres, elle devoit enfin ne la faire que pour elle-même; elle cultiva la paix, & les progrès de ses Colonies & de son commerce, firent renaître ses anciennes idées d'agrandissemens en Amérique.

La Cour de Londres avoit comparé ses forces maritimes à celles de la France; elle avoit calculé les efforts que pourroient faire les Colonies Anglaïses, & ceux que pouvoient faire les Colonies Françaises; elle se flattoit avec raison d'être toujours maîtresse d'envoyer en Amérique les secours qu'elle y jugeroit nécessaires, tandis qu'elle couperoit en quelque sorte toute communication entre la France, le Canada & les isles. Ne regardant par conséquent une guerre en Europe que comme une diversion inutile ou même contraire au succès de son entreprise, & qui lui coûteroit des sommes immenses,

elle ne sollicita aucun de ses alliés de faire la guerre à la France, pour en partager l'attention, & diviser les forces.

Les Anglais débiterent, en 1755, par attaquer les Français vers le Canada, & par leur saisir, sans aucune déclaration de guerre, plus de trois cents vaisseaux marchands dont on estima la valeur, au moins 30, 000, 000 *livres*. Les Anglais, en s'emparant de ces navires & de trois vaisseaux de guerre, firent au moins six mille Officiers, mariniens & matelots prisonniers, & mille cinq cents soldats ou gens de nouvelle levée.

Le seul inconvénient que les Anglais eussent à craindre, c'est que les Français ne voulussent se venger sur le pays de Hanovre des pertes qu'ils feroient en Amérique & ailleurs; & pour le prévenir, ils ne tentèrent pas d'associer la Maison d'Autriche à leur querelle. Le ministre instruit par l'expérience de la précédente guerre, prévoyoit que si les armées françaises se portoient dans les Pays-Bas, elles réduiroient encore l'Angleterre à abandonner ses conquêtes d'Amérique, pour faire restituer à la Cour de Vienne ce qu'elle auroit perdu, & préserver les Provinces-Unies du malheur de voir la guerre sur leur territoire.

L'Electorat de Hanovre fut mis sous la sauvegarde du Roi de Prusse. Ce Prince qui étoit l'ami de la France, s'allia avec l'Angleterre, pour empêcher l'entrée des étrangers dans l'Empire, & il devoit être secondé par la Hesse, la Maison de Brunswick & la Russie même.

Les Anglais se flattoient d'avoir lié les mains à la France, ou du moins de la réduire par cette politique à porter la guerre loin de ses frontieres, dans un pays dont la conquête seroit plus difficile que celle de Flandre & du Brabant; ils espéroient qu'étant presque impossible à une armée Française

de s'y maintenir, la restitution de Hanovre ne les obligeroit pas à restituer l'Amérique.

Ces projets médités avec sagesse furent exécutés avec imprudence. Les troupes que la France fit avancer sur ces côtes, répandirent l'alarme, ou plutôt la consternation en Angleterre. Le Gouvernement se rappella l'entreprise du Prince Edouard dans la dernière guerre, & crut déjà voir une armée de Français sur la Tamise. Chose étrange ! un peuple qui se vançoit d'être le maître de la mer, craint une descente dans son île ; il oublie la conquête de l'Amérique, & n'est occupé que de son propre salut. Il appelle à son secours des Hessois & des Hanovriens, tandis que les Français sont passer librement leurs convois en Amérique. où la hauteur de leurs ennemis avoit déjà irrité & soulevé la plupart des naturels du pays. L'Angleterre ne songe à sauver Minorque, que quand le fort de S. Philippe est assiégé. L'Amiral Bing arrive enfin dans la Méditerranée, conduisant à sa suite une escadre mal avitaillée & se fait battre, quand même, il n'auroit plus été temps de vaincre, pour faire échouer l'entreprise des Français.

Tant de disgrâces auxquelles la Cour de Londres ne s'étoit pas attendue, la contraignirent à se défier de ses forces & à changer de système. Elle imagine de triompher des Français en Amérique, en les forçant de s'épuiser en Allemagne. La France avoit contracté une alliance étroite avec la Maison d'Autriche, & on soupçonnoit cette dernière Puissance de traiter avec le Roi de Pologne, Elekteur de Saxe, & en Russie, pour recouvrer la Silésie.

Les Anglais informés, dit-on, de ces négociations secrètes, instruisirent le Roi de Prusse du danger qui le menaçoit, & l'engagerent sans peine à prévenir ses ennemis pour déconcerter leurs projets. Quoiqu'il

en soit, l'entrée de ce Prince, en Saxe, alluma une des guerres les plus extraordinaires que l'Europe eut encore vue ; & par une suite de cette démarche hardie, l'Angleterre se vit obligée de conquérir l'Amérique en Allemagne, & de faire des dépenses dont les plus grands succès ne pouvoient la dédommager.

On vit alors l'Europe changer de face, & les Cours prendre de nouveaux intérêts & contracter de nouvelles alliances. L'Union de deux Puissances dont la rivalité, depuis deux siècles, servoit de règle & de boussole à la politique, ne pouvoit manquer de faire prendre une face nouvelle aux affaires. Soit que les Princes de l'Empire eussent des liaisons d'amitié avec la Maison d'Autriche ou la France, ils se trouverent réunis. Entraînés malgré eux par un mouvement supérieur, ils n'eurent qu'un même intérêt, sans s'apercevoir que de leurs rivalités, leurs défiances & leurs divisions, dépendoit la liberté du Corps Germanique.

La Russie étoit également unie & à l'Angleterre & à la Cour de Vienne ; le sort de l'Acadie & de la Silésie pouvoit lui être indifférent, & elle se décida en faveur de cette seconde Puissance ; tandis que la Suede obéissant à l'ancienne habitude d'être unie aux intérêts de la France, & peut-être conduite encore par d'autres sentimens, prenoit pour la première fois, depuis la paix de Westphalie, la défense de la Maison d'Autriche.

Tout l'ancien système de l'équilibre étoit renversé. On avoit vu l'Angleterre, la Russie, la Cour de Vienne & les Provinces Unies, former un parti opposé à la France, l'Espagne, la Suede & la Prusse ; & la Cour de Turin incertaine & flottante par principe, mais toujours agissante, passoit tour-à-tour d'un camp dans un autre. Actuellement la France, la Maison d'Autriche, la Russie, la Suede

& l'Empire faisoient la guerre à l'Angleterre & à la Prusse ; & les Rois d'Espagne & de Sardaigne , & les Provinces-Unies , simples spectateurs de cette querelle , observoient une exacte neutralité.

Les entreprises des Français furent d'abord heureuses ; tandis qu'ils obtenoient des avantages considérables sur les Anglais , en Canada , l'Amiral Bing étoit battu dans la Méditerranée , Minorque étoit conquise. Le Maréchal de Richelieu fut vainqueur à Mahon , mais ce fut le dernier de ses succès contre l'Angleterre. De la Galissonnière fut le premier à humilier dans cette guerre le pavillon Britannique , mais il faut ajouter que ce fut aussi le dernier. Depuis le combat de Minorque , les Français n'éprouverent gueres sur mer que des pertes , & , ce qui est encore pis , de la honte & de l'opprobre. Nous allons voir ce qu'ils firent & ce qu'ils éprouverent sur terre.

L'alliance de la France avec l'Autriche que le Parlement d'Angleterre caractérisa d'union monstrueuse , après trois cents ans d'une discorde toujours sanglante , avoit décidé le Roi de Prusse à prévenir des Puissances dont il avoit de si grands ombrages. Il avoit fait marcher ses troupes dans la Saxe , comptant se faire , de cette province , un rempart contre la Puissance Autrichienne , & s'ouvrir un chemin pour aller jusqu'à elle. Il s'empare de Leipzick , se présente devant Dresde , entre en maître dans cette capitale , sous le nom de Protecteur.

Cette invasion du Roi de Prusse fut le début d'une nouvelle scène qui mit sous les armes plus de cinq cents mille hommes. Le premier plan du cabinet de Versailles avoit été de s'en tenir à des opérations maritimes , de porter toutes ses forces en Amérique , & en concentrant ce fléau dans son continent , de l'empêcher de refluer dans celui-ci. D'après la conduite du Monarque Prussien , la France ne

balança pas un instant de convertir cette guerre de mer en une guerre de terre. Elle nomma le Comte d'Estrées pour aller concerter avec la Cour de Vienne, la façon dont on pourroit lui être le plus utile.

Cependant le Monarque Saxon, avoit été obligé de fuir de sa capitale. Il avoit fait porter à son ennemi toutes les paroles de neutralité que pouvoit lui suggérer la circonstance; & en avoit reçu cette réponse accablante : *tout ce que vous me proposez ne me convient pas, je n'ai aucune convention à faire.* Auguste s'étoit rendu à Pirna sur le chemin de Bohême, où étoient campés dix-sept mille Saxons, & où il se croyoit en sûreté.

Frédéric commandoit dans la Saxe en Conquérant. La Reine de Pologne, femme d'Auguste, n'avoit point voulu fuir; on lui demanda la clef des archives. Et sur le refus qu'elle fit de les donner, on se mit en devoir d'enfoncer les portes; la Reine se plaça au devant, se flattant qu'on respecteroit sa personne & sa fermeté; on ne respecta ni l'une, ni l'autre; elle vit ouvrir ce dépôt de l'Etat, & enlever les papiers qu'il importoit au vainqueur de connoître & d'avoir en sa possession.

Le Conseil Aulique de l'Empereur avoit déjà déclaré le Roi de Prusse perturbateur du repos public, & rebelle. Il l'avoit sommé de retirer ses troupes de l'Electorat sous les peines prescrites par les loix du Corps Germanique. Le Roi de Prusse répondit à cette forme juridique, par une bataille. Elle se donna entre lui & l'armée Autrichienne, qu'il alla chercher à l'entrée de la Bohême, près d'un bourg nommé Lowositz.

Frédéric annonça lui-même à la Reine sa mere la nouvelle de cette victoire, par ce billet de sa main : *Ce matin, 1er Octobre, j'ai gagné la bataille contre les Autrichiens. De grands talents ont été déployés de*

*part & d'autre ; le destin a été balancé pendant quelques heures , mais enfin il a plu à Dieu de nous donner la victoire.*

Les Autrichiens hors d'état de secourir les Saxons, ceux-ci se virent bloqués par l'armée Prussienne dans le camp de Pirna même, &c, ayant en vain tenté de s'échapper, ils furent réduits à la dure extrémité de se rendre prisonniers de guerre, au nombre d'environ treize à quatorze mille hommes, sept jours après la bataille.

La capitulation fut singulière. Le Roi de Prusse déclare au Monarque Polonais, que s'il veut lui donner cette armée, il n'est pas besoin de la faire prisonnière. Sur la demande des subsistances, il répond : *Accordé, & plutôt aujourd'hui que demain.*

Sur la seule prière qu'Auguste fit, qu'on ne fit point ses Gardes-du-Corps prisonniers, Frédéric ajoute : *qu'il ne peut l'écouter, qu'un homme est fou de laisser aller des troupes dont il est maître, pour les trouver en tête une seconde fois, & être obligé de les faire prisonnières une seconde fois.*

Auguste, ayant perdu son Electorat & son armée, demande, comme une grace, des passe-ports à son ennemi, pour se rendre en Pologne. On les lui accorde sans peine ; on eut la politesse insultante de lui fournir des chevaux de poste.

Toute la Saxe fut mise à contribution. Les Magistrats de Leipzick firent des remontrances sur les taxes que le vainqueur leur imposoit ; ils se dirent dans l'impuissance de payer ; on les mit en prison, &c ils payerent.

La Reine de Pologne n'avoit point voulu fuivre son mari. Elle resta dans Dresde, le chagrin y termina bientôt sa vie. L'Europe plaignit cette famille infortunée ; les Français, à leur ordinaire, chançonnerent le Roi de Prusse, comme ils chançoignent tout le monde, bons & mauvais. Voici



quelques-unes des Chansons qui eurent le plus de  
gue, dans le tems.

---

## CHANSON

Air: *Voilà, mon cousin, l'allure.*

Faire pour ses sujets, mon Cousin,  
Un admirable Code;  
Mais suivre en ses projets, mon Cousin,  
Toute une autre méthode, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin l'allure, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin l'allure.

Lever force soldats, mon Cousin,  
Les mener au pillage;  
Les payer en ducats, mon Cousin,  
Qu'on prend fur son passage, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin, &c.

D'un ton doux & flatteur, mon Cousin,  
Dire aux gens que l'on pille,  
Qu'on est leur protecteur, mon Cousin,  
La tournure est gentille, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin, &c.

Sans droit & sans raison, mon Cousin,  
Tenir dans l'esclavage,  
D'une auguste Maison, mon Cousin,  
Le plus précieux gage, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin, &c.

A tout le genre humain, mon Cousin,  
Devenir méprisable,  
Au seul Anglais, enfin, mon Cousin,  
Se rendre comparable, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin l'allure, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin l'allure.

---

## AUTRE CHANSON.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Où, Frédéric, ton entreprise  
T'ôtera jusqu'à la chemise,  
T'armant contre plus fort que toi,  
Les Dieux ne sont jamais propices  
À qui présume trop de soi,  
Serrés par deux Impératrices.

---

## AUTRE CHANSON.

Air : *Voilà, mon Cousin, l'allure.*

L'ANTI-MACHIAVEL, mon Cousin,  
Est d'un Roi débonnaire.  
Mais qui s'affiche tel, mon Cousin,  
Et fait tout le contraire, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin l'allure, mon Cousin,  
Voilà d'un Mandrin l'allure.

---

## PALINODIE.

Roi, qui sçus mériter par ta grandeur stoïque,  
L'hommage de nos cœurs & celui de nos voix;  
FRÉDÉRIC, quelle est donc l'indigne politique  
Qui te porte à trahir, à dépouiller les Rois?  
La force & le pillage annoncent mal tes droits.  
Jusqu'ici bienfaisant, ton cœur juste, héroïque  
Eut horreur de tels exploits :  
Chéri de l'univers, ton humeur pacifique,  
Tes talents, tes vertus par-tout donnoient des loix :  
Parmi les noms fameux l'affection publique  
Plaçoit déjà le tien, si digne de ce rang.

Roi philosophe & conquérant ,  
 Tu pouvois prétendre à la gloire  
 Qu'assurent aux Héros , notre amour & l'histoire.  
 Mais le charme est détruit , qui te rendit si grand :  
 Infidèle à ta foi , Ciel ! qui l'auroit pu croire ?  
 De tes amis trompés tu deviens le tyran.  
 Prince ingrat ! Tu n'es plus après cette victoire ,  
 Qui fera pour jamais détester ta mémoire ,  
 Qu'un faux sage & qu'un vrai brigand.

Si d'un côté , on comparoit le Roi de Prusse à Mandrin ; si on le qualifioit d'*illustre brigand* ; d'autre part , on regardoit son agression comme un chef-d'œuvre de politique , de sagesse , de prévoyance , d'activité & d'audace. Qui eut dit , il y a cent ans , qu'un Electeur de Brandebourg en imposeroit , un jour , à la fois , aux deux plus puissantes Maisons réunies , secondées de la Russie , de la Suede & de plusieurs Etats de l'Empire ? C'est ce qui est pourtant arrivé dans cette guerre. C'est un prodige qu'on ne peut attribuer qu'à la discipline des troupes du Roi de Prusse , & à la supériorité de son génie.

Tandis que les Russes venoient au secours de l'Autriche par la Pologne , les Français devenus auxiliaires de la Reine de Hongrie , entroient par le Duché de Cleves & par Wesel ; ils prirent la Hesse ; ils marcherent vers l'Electorat de Hanovre , contre une armée d'Anglais , d'Hanovriens , d'Hessois , commandée par ce même Duc de Cumberland , si fameux depuis la bataille de Fontenoy.

Le Roi de Prusse alloit chercher l'armée du Prince Charles , en Bohême. Quatre corps d'armée de ses troupes , entrent par quatre endroits différents. Ils attaquent les Autrichiens près de Prague ; la bataille fut sanglante ; Frédéric la gagna. Une partie de l'Infanterie Autrichienne fut obligée de se

jetter dans Prague; le vainqueur investit cette ville & en fait le siège. Par une telle conquête, le Roi de Prusse devenoit maître de toute l'Allemagne. La ville étoit bloquée depuis plus de deux mois : étoit bombardée à outrance & canonée à boulets rouges ; elle n'avoit plus que pour quelques jours de vivres, trente-cinq mille hommes de l'armée battue s'y étoient retirés ; Prague alloit subir le joug. Trop de précipitation fit perdre au Monarque vainqueur tout le fruit de sa victoire, en voulant tout emporter à la fois.

Une armée de près de quarante mille Autrichiens arrivoit au secours, sous le commandement du Maréchal Daun. Le Roi de Prusse, présumant trop de ses forces, & du découragement répandu parmi les Autrichiens, court attaquer cette armée, croyant qu'il n'a qu'à se présenter pour la faire fuir. Le Maréchal Daun se retranche sur la croupe d'une colline. Les Prussiens y montent jusqu'à sept fois, comme à un assaut général, & sont sept fois repoussés. Enfin Frédéric est obligé de céder le champ de bataille, avec perte d'environ vingt-cinq mille hommes en morts, en blessés, en fuyards, en déserteurs. La communication de Prague est rétablie, le siège est levé; le Prince Charles sort de Prague & poursuit les Prussiens. Le Roi évacue toute la Bohême. La révolution fut aussi grande que l'avoient été auparavant ses exploits & ses succès.

Frédéric reconnut noblement sa faute ; » je n'ai » point à me plaindre de la bravoure de mes » troupes, ou de l'expérience de mes Officiers, » écrivoit-il, » j'ai fait la faute tout seul & j'espère » la réparer. »

Les Français, de leur côté, secondoient puissamment les Autrichiens. Le Maréchal d'Estrées, qui étoit à leur tête, suivoit pas à pas le Duc de

Cumberland ; il avoit inquiété ce Prince par différentes marches & contremarches ; il l'avoit forcé de repasser le Weser pour couvrir l'Electorat. Il l'atteignit vers Hastembeck , lui livra bataille & remporta une victoire complète.

Remarquons ici , comme le remarque Voltaire , que des intrigues de Cour avoient déjà ôté le commandement au Maréchal d'Estrées. Les ordres étoient partis pour lui faire cet affront , tandis qu'il gagnoit une bataille. On affectoit à la Cour de se plaindre , qu'il n'eut pas encore pris tout l'Electorat d'Hanovre , & qu'il n'eut pas marché jusqu'à Magdebourg. On pensoit que tout devoit se terminer en une campagne. Telle avoit été la confiance des Français quand ils firent un Empereur , & qu'ils crurent disposer des Etats de la Maison d'Autriche , en 1741. Telle avoit été , quand au commencement du siècle , Louis XIV & Philippe V , maîtres de l'Italie & de la Flandre , & secondés de deux Electeurs , pensoient donner des loix à l'Europe ; l'on fut toujours trompé. Le Maréchal d'Estrées , disoit que ce n'étoit pas assez d'avancer en Allemagne , qu'il falloit se préparer les moyens d'en sortir. Sa conduite & sa valeur prouverent que , lorsqu'on envoie une armée , on doit laisser faire le Général. Car si on l'a choisi , on a eu en lui confiance.

Le Maréchal de Richelieu étoit déjà parti de Versailles pour commander l'armée du Maréchal d'Estrées , avant qu'on y eut appris la victoire importante de ce Général. La nouvelle causa la plus vive sensation. On le plaignoit ; on le justifia ; on le regretta. On s'attendrit bien davantage encore sur son sort , quand cent lettres de l'armée apprirent que le jour de la bataille d'Hastembeck , auroit dû être le dernier jour de l'armée Hanovrienne , qu'elle étoit entièrement prisonnière de guerre ou

massacrée , si le Maréchal eut été dignement  
secondé des autres Officiers Généraux. On accusoit,  
entr'autres, d'une perfidie énorme, le Comte de  
Maillebois. Il n'y eut qu'un cri de la part de la  
nation , demandant la tête du traître. Le Comte  
en fut quitte par être dépouillé de ses emplois &  
conduit à la citadelle de Dourlens.

Le rappel inopiné du Maréchal d'Estrées au  
moment d'une glorieuse victoire, donna lieu à  
cette chanson, sur l'air : *Voilà la différence.*

Nous avons deux Généraux ,  
Qui tous deux sont Maréchaux ;  
Voilà la ressemblance.  
L'un de MARS est le favori ,  
Et l'autre l'est de LOUIS ;  
Voilà la différence.

Dans la guerre ils ont tous deux ,  
Fait divers exploits fameux ,  
Voilà la ressemblance.  
A l'un Mahon s'est soumis ,  
Par l'autre il eut été pris ;  
Voilà la différence.

Que pour eux dans les combats ,  
La gloire eut toujours d'appas ;  
Voilà la ressemblance.  
L'un contre les ennemis ,  
L'autre contre les maris ;  
Voilà la différence.

D'être utiles à notre Roi ,  
Tous deux se font une loi ;  
Voilà la ressemblance.  
A Cythere l'un le sert ,  
Et l'autre sur le Weser ;  
Voilà la différence.

CUMBERLAND les craint tous deux ,  
Et cherche à s'éloigner d'eux ;  
Voilà la ressemblance.

De

De l'un il fuit la valeur,  
De l'autre il fuit l'odeur ; \*  
Voilà la différence.

Dans un beau champ de lauriers,  
On apperçoit ces guerriers ;  
Voilà la ressemblance.  
L'un a fu les entasser ,  
L'autre vient les ramasser ;  
Voilà la différence.

Le nouveau Général arrivé à l'armée, après avoir conféré avec son successeur, écrivit au Roi :  
» Monsieur le Maréchal d'Estrées m'a remis un  
» état de son armée & de ses projets , en bon  
» citoyen. Rien n'est plus sage : il est parti comme  
» un Héros. »

Le défenseur de Gênes, le vainqueur de Minorque marche au Duc de Cumberland, le pousse, le ferre de si près qu'il le force à capituler avec toute son armée. De là, la trop célèbre & trop malheureuse convention de Closter-Seven.

La perte du Roi de Prusse paroissoit inévitable. Il ravageoit la Saxe, mais on ruinoit aussi son pays : Berlin n'avoit échappé au pillage que moyennant une somme de huit cent mille livres. Sa grande dérouté auprès de Prague ; ses troupes battues près de Landshut, à l'entrée de la Silésie, une bataille contre les Russes, indécise, mais sanglante, tout l'affoiblissoit. Sa perte paroissoit si certaine que le Conseil Aulique n'hésita pas à déclarer qu'il avoit encouru la peine du ban de l'Empire, & qu'il étoit privé de tous ses fiefs, droits, graces, privilèges, &c. Frédéric sembla lui-même désespérer

---

(\*) Tout l'univers fait que le Maréchal de Richelieu est infecté d'odeurs.



pour lors de sa fortune, & n'envifagea plus qu'une mort glorieufe.

Malheureufement, les Français qui l'avoient chanfonné de la maniere la plus outrageante, qui l'avoient peint comme réduire à l'extrémité, & n'ayant plus de reflource que dans fon défefpoir & dans fa rage, furent les premiers à lui procurer l'occafion de fe relever, & fournirent un nouveau lustre à fa gloire par la défaite honteufe de Rosbach.

Le valeureux Prince de Soubife que Voltaire nous dépeint comme un Général d'un courage tranquille & ferme, d'un efprit fage, d'une conduite mefurée, marchoit contre le Roi de Pruffe en Saxe à la tête d'une forte armée, renforcée encore d'une partie de celle du Maréchal de Richelieu. Cette armée étoit combinée avec celle des Cercles, commandée par le Prince de Saxe-Hilbourghaufen.

Frédéric, entouré de tant d'ennemis, prend le parti d'aller mourir les armes à la main dans les rangs de l'armée du Prince de Soubife, & cependant, dit le même Ecrivain, il prit toutes les mefures pour vaincre. Il alla reconnoître l'armée de France & des Cercles. & fe retira d'abord devant elle pour prendre une pofition avantageufe. Le Prince de Saxe-Hilbourghaufen voulut abfolument attaquer. Son avis devoit prévaloir, parce que les Français n'étoient qu'auxiliaires.

On marcha près de Rosbach & de Merbourg à l'armée Pruffienne, qui sembloit être sous les tentes. Voilà, tout d'un coup, les tentes qui s'abaiffent : l'armée Pruffienne paroît en ordre de bataille. Le fpectacle frappa les yeux des armées Françaises & Impériales. L'artillerie du Roi de Pruffe étoit mieux pofée & mieux fervie que celle de fes ennemis. Les troupes des Cercles s'enfuirent fans presque rendre de combat. La cavalerie Française fut diflipée,

en un instant, par le canon Prussien. Une terreur panique se répandit par-tout. L'infanterie Française se retira en désordre devant six bataillons du Roi de Prusse. Ce ne fut point une bataille, ce fut une armée entière qui se présenta au combat, & qui s'en alla. L'histoire n'a gueres d'exemples d'une pareille journée.

La déroute fut d'autant plus humiliante, que l'armée combinée étoit des deux tiers plus forte que celle du Roi de Prusse; qu'on fut dupe d'une feinte de ce Monarque, paroissant se retirer & faisant donner ainsi dans un piège, qui non-seulement priva de la supériorité du nombre, Autrichiens & Français, mais par une position des plus défavorables, les laissa presque exposés presque sans défense à tout le feu de l'artillerie ennemie.

La perte de la bataille de Rosbach eut les suites les plus funestes pour la France. Cette étrange journée changea entièrement la face des affaires. Le murmure fut universel dans Paris.

Le Maréchal de Soubise revint tout honteux. Il fit sa première descente chez la Marquise de Pompadour. On leur adressa, à tous deux, ces vers.

Envain vous vous flattez obligeante Marquise,  
De mettre en beaux draps blancs le Général Soubise;  
Vous ne pouvez laver, à force de crédit,  
La tache qu'à son front imprime sa disgrâce :  
Et quoi que votre faveur fasse,  
En tout tems on dira ce qu'à présent on dit,  
Que si Pompadour le blanchit,  
Le Roi de Prusse le repasse,

On lança bien d'autres couplets sur le compte du Prince de Soubise. Voici les principaux.

Soubise dit, la lanterne à la main :  
J'ai beau chercher, où diable est mon armée ?  
Elle étoit pourtant là hier matin,

D ij

Me l'a-t-on prise, où l'aurois-je égarée ?  
 Ah ! je perds tout , je suis un étourdi :  
 Mais , attendons au grand jour , à midi ?  
 Que vois-je ? ô Ciel ! que mon ame est ravie !  
 Prodige heureux ! la voilà , la voilà.  
 Ah ! ventrebleu , qu'est-ce donc que cela ?  
 Je me trompois , c'est l'armée ennemie.

---

Frédéric combattant & d'estoc & de taille ,  
 Quelqu'un au fort de la bataille ,  
 Vint lui dire : nous avons pris. . . . .  
 Qui donc ? le Général Soubise.  
 Ah ! morbleu , dit le Roi , tant pis !  
 Qu'on le relâche sans remise.

---

Soubise , après ses grands exploits ,  
 Peut bâtir un palais qui ne lui coûte guerre ;  
 Sa femme en fourniroit le bois ,  
 Et chacun lui jette la pierre.

---

Soubise agira prudemment ,  
 En vendant son hôtel , dont il n'a plus que faire ;  
 Le Roi lui donne un logement  
 A son école militaire.

---

Avec tous ces couplets , les affaires n'en alloient pas mieux pour la France. De nouveaux désastres accabloient l'armée du Maréchal de Richelieu qu'on avoit diminuée. Le Ministère de Versailles avoit d'abord refusé de ratifier la convention de Closter-Seven. S'y étant déterminé peu après , la ratification n'arriva que cinq jours après l'infortune de Rosbach. Les Anglais se crurent dégagés de leur parole. Ils reprirent par-tout les armes. La défaite du Prince de Soubise les mit bientôt à même de reprendre l'Electorat d'Hanovre.

Le Duc de Cumberland étoit retourné en Angleterre. On le ridiculisa à Paris par une caricature grotesque. On le représentoit à pied, un bâton blanc à la main, s'en allant le dos tourné, dans l'attitude de la honte & du désespoir. Les Anglais eurent souvent, depuis, occasion de reprendre leur revanche.

Cumberland eut pour successeur le Prince Ferdinand de Brunswick : celui-ci n'eut pas plutôt pris le commandement des troupes Britanniques, qu'il envoya un officier au Maréchal de Richelieu pour lui en notifier la nouvelle, & l'informer qu'il n'entroit pour rien dans les motifs de la rupture, de la part de l'Angleterre; mais qu'à son égard il tâcheroit de mériter son estime.

Le Maréchal de Richelieu fulmina. Il répondit que, si on rompoit la convention de neutralité, il mettroit en cendres tous les palais, les maisons royales & jardins : il saccageroit les villes & les villages, sans épargner la plus petite cabanne. Le Maréchal ne tint que trop bien sa parole. Il ruina un pays exposé sans défense à ses armes; exigea des habitants des contributions excessives, répara de la manière la plus cruelle & la plus barbare sa fortune consumée dans les désordres de la vie d'un Courtisan libertin. Il revint dans Paris, chargé de dépouilles, glorieuses, sans doute, s'il les eut acquises en combattant, mais honteuses, puisqu'elles étoient moins le fruit de ses victoires que de sa cruauté & de son avarice. Malgré sa disgrâce, Richelieu n'en rougit pas; (il n'a jamais rougi de sa vie) il porta l'imprudence au point de s'en ériger en quelque sorte un trophée par un pavillon superbe, qu'il fit construire aux yeux de la capitale, & que les persifleurs, par une dérision amère, appellerent *le pavillon d'Hazovr.*

Richelieu fut relevé par le Comte de Clermont,

Prince du sang, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Ce Prince possédoit, sans doute, les qualités propres à se faire également aimer de son armée & des ennemis. Mais malheureusement cet Abbé de S. Germain-des-Prés ne s'entendoit pas mieux à conduire une armée que les moines. Il fut complètement battu à Crevelt. Cette déroute fit perdre, en un jour, aux Français plus de quatre-vingt-liques de terrain, & tous les avantages qu'on avoit gagnés depuis le commencement de la guerre.

On retira le commandement au Comte de Clermont qui revint à Paris avec le titre burlesque de Général des *Bénédictins*. On ne manqua pas de faire contre lui des épigrammes, & de le chançonner comme ses prédécesseurs. Les plus curieuses des pièces qui parurent, sont les suivantes.

Moitié plumet, moitié rabat,  
Aussi propre à l'un comme à l'autre,  
CLERMONT se bat comme un Apôtre,  
Il fert son Dieu comme il se bat.

Est-ce un Abbé ? L'Eglise le rénie.  
Un Général ? Mars l'a bien maltraité :  
Mais il lui reste au moins l'Académie,  
N'y fut-il pas muet par dignité !  
Qu'est-il enfin ? Que son mérite est mince !  
Hélas ! j'ai beau lui chercher un talent ;  
Un titre auguste éclaire son néant,  
Pour son malheur, le pauvre homme est un prince.

Au lieu du Comte de Clermont  
L'on devoit, cette année,  
Nommer Christophe de Beaumont (\*)

( \* ) Archevêque de Paris

Pour commander l'armée.  
Plus brave qu'un Carcaffien (\*)  
Qui jamais ne recule,  
Il eut fait à l'Hanovrien  
Comme il fait à la Bulle.

---

Moitié ca'que, moitié rabat,  
Clermont en vaut bien un autre ;  
Il prêche comme un soldat,  
Et se bat comme un Apôtre.

---

## CHANSON SUR LE MÊME.

Sur l'air : *Laire la lire lanlaire.*

Savez-vous pourquoi l'on nous bat ?  
Le Général porte un rabat,  
Le Ministre a ses ordinaires :  
Laire la lire lanlaire,  
Laire la lire lanla.

Le commandement de l'armée du Comte de Clermont fut remis entre les mains du Marquis de Contades, le plus ancien des Lieutenants-Généraux, fait Maréchal, & qui ne fit rien qui vaille. A celui-ci succéda le Duc de Broglie qui fut aussi créé Maréchal, en passant sur le corps de plus de cent de ses anciens. La courte époque de son commandement ne fut marquée que par ses batailles de Berghen & de Minden. La première gagnée, & la seconde perdue sous ses ordres & en personne

Il y eut nombre d'autres petits faits militaires,

---

(\*) Docteur de Sorbennes.

nombre d'autres petits combats qui ne signifient rien , & que nous ne rapporterons pas. Nous observerons seulement que les Français ne purent jamais , en cinq ans , reprendre la supériorité qu'une seule campagne leur avoit données en Allemagne; que ce pays fut souvent la honte de leurs Généraux , & que pour s'y maintenir avec des alternatives de succès & de revers , il fallut sacrifier infiniment plus d'hommes & d'argent que n'en avoient coûté les brillantes victoires du Maréchal de Saxe. L'Allemagne devint un gouffre qui engloutit le sang & les trésors de la France.

Eh! quel fut , dit Voltaire , le résultat de ce nombre prodigieux de combats livrés depuis les bords de la mer Baltique jusqu'au Rhin , de cette multitude de batailles , dont le récit même ennuye aujourd'hui ceux qui s'y sont signalés? Que reste-t-il de tant d'efforts? Rien que du sang inutilement répandu dans des pays incultes & désolés , des villages ruinés , des familles réduites à la mendicité; & rarement même un bruit sourd de ces calamités parçoit-il jusques dans Paris , toujours profondément occupé de plaisirs ou de disputes également frivoles.

## C H A P I R T E   X X X I.

**L**ES Français étoient malheureux dans les quatre parties du monde. Ils avoient perdu , non-seulement Louisbourg avec les isles du Cap-Breton & de Saint-Jean , mais le fort de Frontenac , mais Quebec & tout le Canada au fond de l'Amérique Septentrionale , mais le Sénégal & l'isle de Gorée en Afrique; mais , dans l'Inde , le Comte d'Aché faisoit  
fuir



fuir son pavillon ennemi ; mais la France se voyoit insulter jusques sur ses propres côtes.

Les Anglais firent trois desoentes : les deux premieres leur furent assez heureuses , mais la troisieme leur devint funeste. Le Duc d'Aiguillon les ayant joints à S. Cast , près de S. Malo , les força de se rembarquer précipitamment , fit 700 prisonniers & leur causa une perte de plus de 4000 hommes tant tués que noyés.

Les dépouilles de la France , les trophées militaires enlevés , dans les deux premieres expéditions , par les Anglais , furent promenés en triomphe , dans Londres. Ils plaifanterent leurs rivaux par des chançons. Les Français , à leur tour , lors de leur subit rembarquement , ne manquerent pas de s'amuser à leurs dépens. On vit ces couplets , sur l'air : *qu'on ne me parle plus de guerre.*

Anglais , ne partez pas si vite ,  
 Pressez-vous moins ;  
 Vous avez fait courte visite  
 Chez nos Malouins.  
 Que diront vos compatriotes  
 Dans leurs chançons ?  
 Vous n'avez pas quitté nos côtes  
 Sans AIGUILLON.

Cependant la France effuyoit de nouveaux désastres. Les ennemis s'emparoiént de ses vaisseaux , battoient ses escadres , prenoient la Guadeloupe , la Martinique , Pondichéry. La bataille appelée honteusement de *M. de Conflans* , du nom du lâche Maréchal , sans doute , pour que le souvenir ne s'en perdit pas , & qu'il restât , à jamais , l'exécration de la postérité , fut le tombeau de la Marine de France , sous Louis XV , comme le combat de la Hogue l'avoit été sous Louis XIV. La Marine

Royale avoit été affoiblie de près de moitié, en quatre ans, par la perte de vingt-sept vaisseaux de ligne, détruits, brûlés, ou conduits en Angleterre. Jamais les Anglais n'avoient eu tant de supériorité sur mer.

Dans cet état déplorable des affaires, la Cour de Madrid ne devoit pas voir d'un œil indifférent les entreprises des Anglais en Amérique, si jugeant de l'avenir par le passé, elle prévoyoit qu'ils ne deviendroient pas plus puissants dans le nouveau monde, sans devenir plus incommodes pour leurs voisins. Peut-être l'Espagne auroit-elle pacifié l'Europe, si elle se fut jointe aux Français, après les succès qu'eurent d'abord leurs armes; mais son système politique étoit changé depuis la mort de Philippe V.

Philippe avoit laissé sa Couronne à Ferdinand, Prince foible, valétudinaire, & qui abandonnoit les rênes de l'Etat à la Reine sa femme, Princesse de Portugal: la Reine d'Espagne étoit gouvernée par les inspirations de la Cour de Lisbonne, toujours vouée à l'Angleterre, & avoit mis sa confiance dans un nommé Wall, Irlandais, ministre de la Marine, qui ne passoit pas pour être moins attaché à cette dernière Puissance. On ne devoit donc rien espérer que d'un changement de regne. En effet, dès que Charles III fut monté sur le trône, il ne suivit pas le système léthargique de son prédécesseur, & se ressouvénant de l'insigne outrage qu'un Commodore Anglais lui avoit fait essuyer autrefois à Naples, par les ordres de sa Cour, il se prêta sans peine aux vues du Ministère Français. L'Espagne prit part à la guerre; mais comme ce même Irlandois Wal étoit encore l'ame de ses Conseils, ils ne purent être efficaces pour la défense de ses propres Colonies. Des bâtimens trop foibles

& en trop petit nombre qu'on envoya pour leur donner avis de la déclaration de guerre, furent pris; les villes qui servoient de boulevards aux établissemens Espagnols, ne furent ni réparées, ni pourvues suffisamment de troupes. Cartagene, Porto-Bello & la Vera-Cruz n'étoient point à l'abri d'un coup de main; enfin la Havanne, revêue d'un simple mur de briques, ne pouvoit être sauvée que par une forte escadre qui en défendit les approches. A la vérité, si celle qui étoit dans son port avoit effectué sa réunion avec les divisions de la Vera-Cruz, de St. Yago & du Cap Français où la France avoit alors quelques vaisseaux, l'entreprise des Anglais sur cette importante place auroit manquée, quoiqu'elle eût été méditée avec sagesse. L'Amiral Pocock & le Duc d'Albemarle l'exécuterent avec autant d'habileté que de courage. Les forces navales de l'Angleterre, après s'être rassemblées sans obstacle & avec un bonheur inoui au Mole de Saint-Nicolas, s'engagerent dans le vieux canal de Bahama, jusqu'alors redouté des navigateurs, en sortirent heureusement & parurent devant la Havanne. Le Fort-Moro étoit sa principale défense; sa prise qui coûta bien du sang & des travaux, entraîna la reddition de cette ville. Les richesses immenses que les vainqueurs y trouverent, ne les dédommagerent cependant pas des pertes qu'ils firent, soit pendant, soit après le siège. L'humanité & la saine politique applaudiront sans doute aux réflexions qu'un auteur Anglais s'est permises à cette occasion. « Si tous ces sujets, » dit-il, que les maladies, la famine ou la guerre » ont ravis à la patrie dans l'expédition de la » Havanne, avoient été employés plus utilement » pour le service de la Grande-Bretagne, eux & » leur postérité auroient plus contribué au bonheur & à la puissance de la nation, que la

» conquête de deux isles dans les Indes Occiden-  
» tales » (\*)

Quoi qu'il en soit, les Anglais trouverent dans Cuba douze vaisseaux de guerre qui étoient dans le port, & vingt-sept navires chargés de trésors. On trouva en sus vingt-quatre millions, argent comptant. Tout fut partagé entre les vainqueurs. Les vaisseaux de guerre furent pour le Roi, les vaisseaux marchands pour l'Amiral & pour tous les Officiers de la flotte. Tout ce butin montoit à plus de quatre-vingts millions. Voltaire remarque que dans cette guerre & dans la précédente, l'Espagne avoit perdu plus qu'elle ne retire de l'Amérique en vingt années.

Les Anglais, non contents d'avoir pris aux Espagnols la Havanne dans la mer du Mexique & l'isle de Cuba, coururent leur prendre, dans la mer des Indes, les isles Philippines, qui sont à peu près les antipodes de Cuba. Le grand vaisseau d'Acapulco, chargé de la valeur de trois millions de piastras, arrivoit dans Manille, la Capitale. On prit Manille, les isles & le vaisseau sur-tout, malgré les assurances données par un Jésuite, de la part de *Sainte-Potamienne*, Patronne de la Ville, que Manille ne seroit jamais prise. Ainsi la guerre qui appauvrit les autres nations, enrichissoit une partie de la nation Anglaise, tandis que l'autre gémissoit sous le poids des impôts les plus rigoureux, aussi bien que tous les peuples engagés dans cette guerre.

L'Espagne, après avoir manqué par son extrême lenteur de conquérir le Portugal, étoit encore en

---

(\*) Réflexions sur une question importante, savoir si le territoire acquis par le dernier traité de paix, contribuera à la prospérité ou à la ruine de la Grande-Bretagne.

danger de voir l'Angleterre ajouter à la conquête de la Havane, celle de plusieurs autres places aussi importantes.

La France venoit d'apprendre la perte de tous ses établissemens dans l'Inde, & n'avoit pu sauver la Martinique, la meilleure & la plus riche de ses Colonies. La France étoit encore plus malheureuse que l'Espagne. Toutes ses ressources étoient épuisées; presque tous les citoyens à l'exemple du Roi, avoient porté leur vaisselle à la monnoie. Leurs principales villes & quelques communautés fournissoient des vaisseaux de guerre à leurs frais; mais ces vaisseaux n'étoient pas construits encore; & quand même ils l'auroient été, on n'avoit pas assez d'hommes de mer exercés. On manquoit de pain dans toutes les parties méridionales; plus de secours, plus d'argent, plus de crédit dans tout le Royaume. Une semblable situation étoit trop critique pour que les Conseils de Versailles & de Madrid ne se déterminassent à quelque prix que ce fut à terminer la guerre.

Dès l'année 1758, la France avoit été la première touchée de ses maux; elle avoit instruit l'Angleterre de ses intentions pacifiques par le Ministère de Dannemarck; mais la Cour de Londres, se flattant d'avoir des succès dignes des projets ambitieux qui lui avoient mis les armes à la main, elle rejetta toute négociation. Ce ne fut que l'année suivante que, de concert avec le Roi de Prusse, elle fit remettre aux Ministres de France, de Vienne & de Russie, à la Haye, une déclaration par laquelle elle sembloit désirer l'ouverture d'un Congrès pour traiter de la paix générale; on eut bientôt lieu de juger que ses avances n'étoient pas sincères, & qu'elle ne cherchoit qu'à rejeter, sur ses ennemis, les reproches qu'on pouvoit lui faire de vouloir continuer la guerre.

On ne songea à la paix qu'en 1761. La France & ses alliés, firent une déclaration, le 28 Mars, qui fut remise à la Cour de Londres, & par laquelle on lui proposoit de même qu'au Roi de Prusse, de tenir un Congrès à Augsbourg, ou dans telle autre ville d'Allemagne qui seroit jugée plus convenable, pour travailler à la pacification de l'Europe. Dans la vue d'accélérer ce grand ouvrage, le Ministère Français avoit adressé au Ministère Anglais un Mémoire propre à nouer une négociation particulière dans laquelle on régleroit les objets qui avoient occasionné la guerre entre la France & l'Angleterre, & qui étoient étrangers aux contestations élevées en Allemagne entre les Cours de Berlin d'une part, & l'Impératrice-Reine de Hongrie, la Suede, le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & l'Empire de l'autre.

La réponse de la Cour d'Angleterre fut telle qu'on pouvoit la desirer. Elle acceptoit Augsbourg pour le lieu du Congrès, & l'offre d'une négociation particulière; en ajoutant que sa Majesté Britannique verroit avec satisfaction à Londres une personne suffisamment autorisée par un pouvoir du Roi Très-Chrétien, pour entrer en matiere.

Malheureusement pour les deux Puissances qui étoient parties principales dans la guerre, la paix n'étoit pas mûre pour leurs alliés, comme elle l'étoit pour elles. Le Roi de Prusse la desiroit, mais n'y vouloit consentir qu'autant que toutes choses seroient rétablies conformément aux traités de Berlin & de Dresde; & il étoit impossible que la Cour de Vienne, la Russie & le Roi de Pologne, toujours unis & secondés des forces de la Suede & de l'Empire, pussent se résoudre de renoncer aux avantages qu'ils s'étoient promis, & qu'ils se flattoient toujours d'être à la veille d'obtenir.

L'énorme supériorité de l'Angleterre, sur mer,

ne permettant pas de la réduire elle-même , ce n'étoit que dans ses a'liés qu'on la pouvoit vaincre ; mais les efforts redoublés de la Cour de Vienne , de la Russie , &c. contre le Roi de Prusse avoient été impuissans. Heureusement il arriva un événement qui changea la face des affaires , tandis que par la perte de Schweidnitz & de Colberg , le Roi de Prusse se trouvoit , à la fin de 1761 , dans la situation la plus fâcheuse où il se fut vu depuis la convention de Closter-Seven , & que la guerre s'allumoit entre l'Espagne , l'Angleterre & le Portugal.

L'Impératrice de Russie , cette fidelle alliée de la Cour de Vienne & du Roi de Pologne , mourut le 5 Janvier 1762 , & le Grand Duc , son héritier , fut proclamé Empereur sous le nom de Pierre III. Les vues de ce Prince étoient entièrement opposées à celles de la feue Impératrice , & il avoit servi secrètement l'Angleterre , & sur-tout le Roi de Prusse , dans plusieurs occasions importantes. Il n'y avoit pas encore deux mois qu'il étoit monté sur le trône , lorsque son Chancelier , ayant assemblé chez lui les Ministres de France , de Vienne , de Suede , de Varsovie , leur déclare que le Czar , à son événement à la Couronne , vouloit procurer la paix à son Empire , & contribuer à celle de l'Europe ; que dans cette vue , il faisoit avec plaisir le sacrifice de ses conquêtes , & invitoit ses alliés d'agir de tout leur pouvoir pour finir la guerre , & affermir la tranquillité publique.

En effet le traité de paix entre la Russie & la Prusse fut signé le 5 Mai à Pétersbourg , & n'apporta aucun changement à leur ancienne situation. La Suede , accoutumée depuis la paix d'Abo , à régler ses mouvemens sur ceux de la Cour de Russie , suivit cette exemple. Le 22 du même mois , elle conclut à Hambourg une paix perpétuelle avec



la Cour de Berlin , & les articles de cet accommodement ne firent que rétablir les choses dans le même état où elles étoient avant la guerre , & rendre aux anciens traités leur première force.

Après s'être défendu , quatre campagnes contre les Russes , le Roi de Prusse en avoit actuellement vingt mille dans son armée comme auxiliaires , & l'Europe craignoit que l'accroissement de ses forces n'accrût ses espérances & son ambition.

Il se préparoit cependant une révolution en Russie. Pierre III rendoit son gouvernement odieux , soulevant contre lui tous les ordres de l'Etat , & sur-tout le Clergé , sans s'assurer de l'affection des troupes qui pouvoient décider du sort de l'Empire. Il vouloit répudier sa femme , & indisposoit contre lui la nation. Il avoit dit , un jour , étant ivre , au Régiment *Préobasinski* , à la parade , qu'il le battoit avec 50 Prussiens. Ce fut ce Régiment qui prévint tous ses desseins , & qui le détrôna. Les Soldats , le peuple se déclarèrent contre lui. Il fut poursuivi , pris & mis dans une prison , où il ne se consola qu'en buvant du *Punch* pendant huit jours de suite , au bout desquels il mourut , selon Voltaire. Pierre fut détrôné le 6 Juillet 1762 , & l'Impératrice sa femme , Cathérine II , actuellement regnante , fut reconnue Souveraine. Pierre III mourut sept jours après , d'un accident hémorrhoidal auquel disent certaines gens , il étoit sujet ; & , selon d'autres , il trépassa d'un coup de cordon.

Quoiqu'il en soit , les esprits furent incertains pendant quelques instans sur les suites de cet événement par rapport aux affaires de la guerre & de la paix. On ne savoit si la nouvelle Czarine traiteroit le Roi de Prusse en allié ou en ennemi. Elle rappella les Russes qui étoient joints aux Prussiens ; elle déclara peu de jours après qu'elle observeroit religieusement le dernier traité de

Petersbourg, & cette déclaration fut regardée comme le signal du retour de la paix en Europe.

En effet, la Cour de Vienne abandonnée de la Russie & de la Suede, & menacée de perdre les secours que lui fournissoit l'Empire, n'avoit plus aucune espérance de recouvrer la Silésie. Elle se trouvoit dans la même situation qui l'avoit forcée, dans la dernière guerre, à faire la paix de Dresde, puisque les Prussiens occupoient toute la Saxe, à l'exception de la Capitale, & que le Roi de Prusse avoit acquis une réputation qui lui annonçoit & lui préparoit de nouveaux avantages. Les principaux obstacles à la paix, & qui avoient fait échouer les négociations de l'année précédente, ne subsistoient donc plus, & c'étoit plutôt par des sentiments confus de haine & d'indignation que les Cours de Vienne & de Berlin continuoient la guerre, que par des raisons politiques. Le Roi de Prusse étoit désormais trop supérieur à ses ennemis, pour que l'Angleterre ne pût, sans se déshonorer, faire sa paix particulière en retirant ses forces d'Allemagne; & la Cour de France se conformoit à tous les engagements qu'elle avoit pris avec l'Impératrice-Reine, dès que les Anglais consentiroient de ne plus aider le Roi de Prusse de leurs forces.

Les Ministres de Versailles & de Londres profiterent de ces heureuses dispositions pour se rapprocher. Il n'étoit survenu aucun événement qui pût engager les premiers à desirer la paix avec moins d'ardeur qu'ils n'avoient fait l'année précédente : au contraire la France avoit essuyé de nouvelles pertes, & les Espagnols faisoient des progrès si lents en Portugal, qu'il étoit sage de renoncer à l'espérance de cette conquête.

Pitt n'étoit plus à la tête du Gouvernement Anglais; son nom sera long-temps célèbre &

respecté dans sa nation & dans l'Europe entière ; & on lui donneroît des éloges sans bornes, si son amour pour la paix eût été égal à ses talents. Le Comte But, qui lui avoit succédé, vouloit terminer la guerre ; & quoique les Anglais ayent paru désapprouver sa paix, on ne peut s'empêcher de convenir que ce Ministre ne se soit conduit selon les regles de la politique la plus éclairée : dans un temps plus calme, sa nation lui rendra justice.

Les articles dont on étoit presque convenu en 1761, servirent de base à la nouvelle négociation. Le Duc de Nivernois partit de Paris le 4 Septembre 1762, pour se rendre à Calais, & s'y embarquer sur le Paquebot, qui devoit y conduire le Duc de Bedford ; & le 3 Novembre les préliminaires de la paix furent signés à Fontainebleau par le Duc de Praslin, le Duc de Bedford & le Marquis de Grimaldi. Ces articles embrassent & décident si exactement tous les points contestés entre les Puissances belligérentes, qu'on ne peut point douter qu'elles n'eussent été en état de conclure dès-lors une paix définitive, si la France & l'Angleterre ne s'étoient pas encore fait un scrupule d'abandonner leurs alliés, ou plutôt n'avoient cru qu'il étoit à propos de le retarder pour hâter celle de la Cour de Vienne & de Berlin.

Les Cours de France & de Londres ne négligerent aucun des moyens propres à terminer la guerre en Allemagne. Elles offrirent leur médiation, elles négocièrent avec les Princes les plus puissants du Corps Germanique, & les Ministres de Berlin, de Vienne & du Roi de Pologne, s'assemblerent à Hubersbourg. Les traités de Berlin & de Dresde, furent, en quelque sorte, les articles préliminaires de cette négociation ; & les Plénipotentiaires de France, d'Angleterre & d'Espagne, ne signèrent leur traité définitif,

& ne marquerent un tems fixe pour les évacuations ordonnées par les préliminaires , que quand ils furent sûrs que les hostilités alloient cesser en Allemagne. La paix de Paris fut signée le 10 Février 1763 , & celle de Hubersbourg , le 15 du même mois.

La France échangea Minorque qu'elle rendit à l'Angleterre contre Belle-Isle , que cette dernière Puissance lui remit ; mais l'on perdit & probablement pour jamais , tout le Canada avec ce Louisbourg , qui avoit coûté tant d'argent , tant de sang , tant de travaux & de soins , pour être si souvent la proie des Anglais. Toutes les terres sur la gauche du fleuve Mississipi , leur furent cédées. L'Espagne , pour arrondir leurs conquêtes , leur donna encore la Floride. Ainsi du vingt-cinquième degré jusques sous le Pôle , presque tout leur appartenoit , ils partagerent l'hémisphère Américain avec les Espagnols. Ceux-ci avoient les terres qui produisent les richesses de convention ; ceux-là avoient les richesses réelles , qui s'achètent avec l'or & l'argent , toutes les denrées nécessaires , tout ce qui sert aux manufactures. La guerre avoit commencé pour deux ou trois chétives habitations , & les Anglais y avoient gagné deux mille lieues de terrain.

Les petites isles de S. Vincent , les Grenades , Tabago , la Dominique leur furent encore acquises. La France ne put obtenir qu'avec beaucoup de difficulté , le droit de pêche vers Terre-Neuve , & une petite isle inculte nommée Miquelon , pour servir d'abri aux Pêcheurs , & y faire sécher la morue , sans pouvoir y faire le moindre établissement , y élever aucunes fortifications , seulement le droit d'y entretenir une garde de cinquante hommes pour la police.

La France fut exclue dans l'Inde , de ses établissements sur le Gange ; elle céda ses possessions

sur le Sénégal, en Afrique, avec tous ses droits & dépendances, de même que les Forts & Comptoirs de S Louis, de Podor & de Galam; on fut encore obligé de démolir toutes les fortifications de Dunkerque, du côté de la mer.

La France perdit dans le cours de cette funeste guerre, la plus florissante jeunesse, plus de la moitié de l'argent comptant qui circuloit dans le Royaume, sa marine, son commerce, son crédit. On a cru qu'il eût été très-aisé de prévenir tant de malheurs, en s'accommodant avec les Anglais, pour un petit terrain litigieux, vers le Canada. Mais quelques ambitieux, pour se faire valoir & se rendre nécessaires, précipiterent la France dans cette guerre fatale. Il en avoit été de même en 1741. L'amour propre de deux ou trois personnes, suffit, pour désoler l'Europe. La France avoit un si pressant besoin de cette paix, qu'elle regarda ceux qui la conclurent comme les bienfaiteurs de la patrie. Les dettes, dont l'Etat demouroit surchargé, étoient plus grandes encore que celles de Louis XIV. La dépense seule de l'extraordinaire des guerres, avoit été, en une année, de quatre cents millions. La France auroit beaucoup perdu, quand même elle eut été victorieuse.

L'épisode de cette dernière guerre n'offre d'autre fait remarquable que la catastrophe funeste du Comte de Lally, bien digne d'être transmise à la postérité dans toutes ses circonstances. Il est essentiel de faire connoître ce personnage, qui, pendant quelque tems, a tenu les yeux de l'Europe fixés sur lui.

Lally étoit un Irlandais, de ces familles qui se transplantèrent en France avec celle de l'infortuné Jacques II. Il s'étoit tellement distingué à la bataille de Fontenoi, où il avoit pris, de sa main, plusieurs Officiers Anglais, que le Roi le fit Colonel sur le

champ de bataille. C'étoit lui qui avoit formé le plan plus audacieux que praticable, de débarquer en Angleterre avec dix mille hommes, lorsque le Prince Edouard y disputoit la couronne. Sa haine contre les Anglais, & son courage, le firent choisir, de préférence, pour aller les combattre sur les côtes de Coromandel. Mais, malheureusement, il ne joignoit pas à sa valeur, la prudence, la modération, la patience, nécessaires dans une commission si épineuse.

Lally, disent certains mémoires, étoit un homme dur, atrabilaire, tourmenté à l'excès de la frénésie de la domination qu'il exerçoit avec un despotisme intolérable. La Direction de la Compagnie des Indes, à Paris, l'avoit conjuré, à son départ, de *réformer les abus sans nombre, la prodigalité outrée, & le grand désordre qui absorboit tous les revenus*. Il se prévalut trop de cette prière, & se fit des ennemis, de tous ceux qui lui devoient obéir. Rempli de préventions, il étoit, en outre, d'un entêtement, qui l'empêchoit de rien voir avec le calme de la raison, & d'une violence qui achevoit de l'aveugler. A ces défauts, se joignoit un vice bas & infâme, une avarice fardide qui le rendoit ardent à la poursuite des déprédateurs, mais pour tourner à son profit des restitutions qu'il en exigeoit. Il sembloit se réserver le privilège exclusif d'achever seul, la ruine de la Compagnie. A peine arrivé à Pondichéri, & déjà brouillé avec son Collegue, pour les entreprises maritimes, il révolta contre lui tous les ordres de la ville, le Conseil, le Militaire, la Bourgeoisie : il provoquoit ainsi des contrariétés qui l'aggravoient, & qu'il tournoit en crimes. Alors ne reconnoissant plus ni les procédés, ni les égards, ni les bienfaisances, ni la décence, il devenoit féroce & barbare ; il outrageoit également l'humanité & la nature.



Lally s'étoit figuré que le pays d'Arcate étoit encore le pays de la richesse, que Pondichéri étoit bien pourvu de tout, qu'il seroit parfaitement secondé de la Compagnie & des troupes, il fut trompé dans toutes ses espérances. Point d'argent dans les caisses, peu de munitions de toutes especes, des Noirs & des Cipayes, pour armée; des particuliers riches & la Colonie pauvre; nulle subordination.

Ces objets l'irriterent, & allumerent en lui cette mauvaise humeur qui sied mal à un chef, & qui nuit toujours aux affaires. S'il avoit ménagé le Conseil, s'il avoit caressé les principaux Officiers, il auroit pu, comme le remarque judicieusement M. de Voltaire, se procurer des secours d'argent, établir l'union, & mettre en sûreté Pondichéri.

Lally n'étoit point un Général dénué de talents. Malgré le choc de mille intérêts opposés, de mille passions en activité, d'animosités, de haines, de vengeance, de cabales, de factions: durant une mission, non encore de trois ans, il livre dix batailles ou combats; prend dix places ou forts: réduit à sept cents hommes de troupes réglées, contre quinze mille de terre & quatorze vaisseaux de ligne, sans un seul bateau pour sa défense, soutient un blocus & un investissement de neuf mois, & ne rend la place que lorsqu'il ne lui reste plus un grain de riz, ni aucune espece de nourriture pour sa garnison, déjà extenuée de misere & de fatigue.

Lally avoit pris aux Anglais le fort S. David, à quelques lieues de Pondichéri, & en avoit rasé les murs. Si on veut bien connoître la source de sa catastrophe si intéressante, il faut lire la lettre qu'il écrit de son camp au Gouverneur de Leyrit.

» Cette lettre, Monsieur, sera un secret éternel  
 » entre vous & moi, si vous me fournissez les  
 » moyens de terminer mon entreprise. Je vous ai



» laissée cent mille livres de mon argent, pour vous  
 » aider à subvenir aux frais qu'elle exige. Je n'ai  
 » pas trouvé en arrivant la ressource de cent sols  
 » dans votre bourse, ni dans celle de tout votre  
 » Conseil. Vous m'avez refusé les uns & les  
 » autres d'y employer votre crédit. Je vous crois,  
 » cependant, tous plus redevables à la Compagnie,  
 » que moi, qui n'ai, malheureusement, l'honneur  
 » de la connoître, que, pour y avoir perdu la  
 » moitié de mon bien, en 1720. Si vous continuez  
 » à me laisser manquer de tout, & exposé à  
 » faire face à un mécontentement général, non  
 » seulement j'instruirai le Roi & la Compagnie  
 » du beau zèle que ses Employés témoignent ici  
 » pour leur service, mais je prendrai des mesures  
 » efficaces pour ne pas dépendre, dans le court  
 » séjour que je desirais faire dans ce pays, de  
 » l'esprit de parti, & des motifs personnels dont  
 » je vois que chaque membre paroît occupé, au  
 » risque total de la Compagnie ».

Une telle lettre ne devoit ni lui faire des amis, ni  
 lui procurer de l'argent. Il ne fut pas concussionnaire,  
 écrit Voltaire, mais il montra publiquement une  
 telle envie contre tous ceux qui s'étoient enrichis,  
 que la haine publique en augmenta. Toutes les  
 opérations de la guerre en souffrirent. On trouve  
 dans un Journal de l'Inde ces propres paroles :  
 » Lally ne parle que de chaînes & de cachots,  
 » sans avoir égard à la distinction & à l'âge des  
 » personnes. Il vient de traiter ainsi M. de Moracin,  
 » lui-même. M. de Lally se plaint de tout le  
 » monde, & tout le monde se plaint de lui. Il  
 » a dit à Monsieur le Comte de ..... :  
 » je sens qu'on me déteste, & qu'on voudroit  
 » me voir bien loin. Je vous engage ma  
 » parole d'honneur, & je vous la donnerai  
 » par écrit, que si M. de Leyrit veut me donner

» 500, 000 francs, je me démetts de ma charge,  
 » & je passe en France sur la frégate.

Le Journal ajoute : » On est aujourd'hui à  
 » Pondichéri dans le plus grand embarras. On  
 » n'y a pas pu ramasser cent mille roupies : les  
 » soldats menacent hautement de passer en corps  
 » chez l'ennemi ».

Malgré cette horrible confusion, Lally eut le courage d'aller assiéger Madras, & s'empara d'abord de toute la ville noire ; mais ce fut précisément ce qui l'empêcha de réussir devant la ville haute, qui est le fort S. George. Il écrivoit de son camp devant ce fort : » Si nous manquons Madras,  
 » comme je le crois, la principale raison à laquelle  
 » il faudra l'attribuer, est le pillage de quinze  
 » millions, au moins, tant de dévasté que de  
 » repandu dans le soldat, & j'ai honte de le dire,  
 » dans l'Officier qui n'a pas craint de se servir  
 » même de mon nom, en s'emparant des Cipayes-  
 » Cheliques & autres, pour faire passer à  
 » Pondichéri un butin que vous auriez dû faire  
 » arrêter, vu son énorme quantité ».

Le Comte de Lally écrivoit encore avec plus de désespoir cette lettre funeste : » l'enfer m'a  
 » vomé dans ce pays d'iniquités, & j'attends,  
 » comme Jonas, la baleine qui me recevra dans  
 » son ventre ».

Dans un tel désordre, rien ne pouvoit réussir. On leva le siège, après avoir perdu une partie de l'armée. Les autres entreprises furent encore plus malheureuses sur terre & sur mer. Les troupes se révoltent, on les apaise à peine. Le Général les mène deux fois au combat : il est entièrement défait dans le second. Lally reste seul, quelque tems, sur le champ de bataille, abandonné de toutes les troupes. On se retire enfin, après bien des pertes, dans Pondichéri. Une escadre Anglaise de seize vaisseaux,

vaisseaux, oblige l'escadre Française, envoyée au secours de la Colonie, de quitter la rade de Pondichéri, pour se radoubier dans l'île de Bourbon.

Lally est résolu de soutenir le siège jusqu'à l'extrémité. Il publie un ban par lequel il est défendu, sous peine de mort, de parler de se rendre. Il ordonne une recherche rigoureuse des provisions, dans toutes les maisons de la ville. Elle est faite sans ménagement, jusques chez l'Intendant, chez tout le Conseil & les principaux Officiers. Cette démarche acheva d'irriter tous les esprits, déjà trop aliénés. Lally avoit dit, publiquement, dans une de ses expéditions : » Je ne veux pas » attendre plus long-temps l'arrivée des munitions » qu'on m'a promises. J'y attellerai, s'il le faut, » le Gouverneur Leyrit & tous les Conseillers ». Ce Gouverneur Leyrit montrait aux Officiers une lettre de Lally, adressée depuis long-temps à lui-même, dans laquelle étoient ces propres paroles : » J'irois plutôt commander les Caffres que de » rester dans cette Sodôme, qu'il n'est pas possible » que le feu des Anglais ne détruise tôt ou tard, » au défaut de celui du ciel ».

On rendoit à Lally outrage pour outrage, on affichoit à sa porte des placards plus insultants encore que ses lettres & ses discours. Il en fut tellement ému que sa tête en parut souvent troublée.

Un fils du Nabab Chandasab étoit alors réfugié dans Pondichéry auprès de sa mere. Cet Indien ayant vu souvent sur son lit le Général Français absolument nud, chantant la Messe & les Pseaumes, demanda sérieusement à un Officier fort connu, *si c'étoit l'usage en France que le Roi choisit un fou pour son Grand-Vizir*. L'Officier étonné lui

dit : « Pourquoi me faites-vous une question aussi étrange ? » c'est, repliqua l'Indien, *parce que votre Grand-Vifir nous a envoyé un fou pour rétablir les affaires de l'Inde.*

Déjà les Anglais bloquoient Pondichéri par terre & par mer. On n'avoit point d'argent ; on mourait de faim dans la ville. Le Conseil somma le Comte de Lally de capituler. Le Général assembla un Conseil de guerre. On fut obligé de se rendre à discrétion. Les Français avoient démoli S. David : les Anglais étoient en droit de faire un désert de Pondichéri. La ville fut livrée aux vainqueurs qui rasèrent les fortifications, les murailles, les magasins, les principaux logements, firent enfin passer la charrue sur cette Cité superbe, n'offrant désormais qu'un monceau de ruines.

On embarqua pour l'Europe, non seulement les troupes de la garnison, non seulement les Chefs civils & le Conseil, mais encore tous les subalternes attachés à la Compagnie. Les habitants avoient voulu tuer leur Général. Le Commandant Anglais fut obligé de lui donner une garde. On le transporta malade sur un palanquin.

Tel fut le sort déplorable de Pondichéri dont les habitants se firent plus de mal qu'ils n'en reçurent des vainqueurs. Le Comte de Lally & plus de deux mille prisonniers furent conduits en Angleterre. Dans ce long & pénible voyage, ils s'accabloient réciproquement de reproches & d'injures ; ils s'accusoient les uns les autres de leurs communs malheurs.

Les dissensions qui avoient agité l'Inde, les clameurs dont elle avoit retenti, ne firent que changer de théâtre & vinrent troubler la Capitale. A peine arrivés à Londres, les Prisonniers de Pondichéri écrivent contre leur Général & contre

le petit nombre de ceux qui lui avoient été attachés. Lally & les siens écrivent contre le Conseil & les habitants.

» Ces derniers présentent une requête au Roi, » appuyée d'un mémoire, tendant à prouver que » le Conseil & la malheureuse Colonie de l'Inde » avoient été écrasés depuis le commencement » jusqu'à la fin, sous l'autorité d'un maître despo- » tique, qui n'avoit jamais connu les règles de » la prudence, de l'honneur, ni même de l'humani- » té; que le Comte de Lally étoit seul comptable » de toute la régie & administration tant de » l'intérieur que de l'extérieur de la Compagnie, » ainsi que de tous les revenus des terres & » dépendances qu'elle possédoit..... Qu'il étoit » comptable de la perte de Pondichéri, puisque » la ville n'avoit été rendue que faute de vivres, » & que lui seul avoit en main les moyens qui » pouvoient en procurer, savoir l'argent pour les » acheter, le fruit des terres, le produit des récoltes » & les troupes pour les protéger. »

Lally étoit si persuadé que lui seul avoit raison, & que ses ennemis étoient répréhensibles, qu'il se rendit à Fontainebleau, tout prisonnier qu'il étoit encore des Anglais, & qu'il offrit de se rendre à la Bastille. « J'apporte au Roi, » écrivit-il au Duc de Choiseul, « ma tête & mon innocence. » Lally est arrêté. Il passe quinze mois dans les fers sans qu'on l'interroge, & si la Marquise de Pompadour ne fut pas morte, peut-être feroit-il sorti glorieux, ou du moins impuni de sa prison.

En ce temps, mourut à Paris un Jésuite, car il s'en trouvoit de mêlés par-tout, nommé Lavour, long-temps employé dans ces missions des Indes, où, comme dit Voltaire, l'on s'occupe des affaires profanes, sous le prétexte des spirituelles, & où l'on a souvent gagné plus d'argent que

d'ames. Cet enfant d'Ignace demandoit au Ministère une pension de quatre cents livres pour aller faire son salut dans le Périgord, sa patrie, & on trouva dans sa Cassette près de 1,200,000 livres d'effets, soit en billets, soit en or ou en diamants. C'est ce qu'on avoit vu depuis peu à Naples, à la mort d'un autre fameux Jésuite, nommé Peppe, qu'on fut prêt de canoniser. On ne canonisa point Lavour; mais on séquestra ses trésors. Le Parlement ayant fait mettre les scellés chez lui, on trouva dans les papiers de cet Apôtre d'une nouvelle espece, un long mémoire détaillé contre Lally. Il fut remis en mains du Procureur-Général qui rendit plainte contre lui de péculat, concussions, vexations, abus d'autorité, même de haute trahison.

L'accusé fut d'abord traduit au Châtelet, & bientôt au Parlement. Le procès fut instruit, seulement pendant deux années, avec tout l'appareil énorme qu'exigeoit une telle affaire. On ne put articuler aucun crime assez décisif pour mériter la peine de mort. De haute trahison, il n'y en avoit point, puisque, comme le remarque Voltaire, si Lally eut été d'intelligence avec les Anglais, s'il leur eut vendu Pondichéry, il seroit resté parmi eux. Les Anglais d'ailleurs ne sont ni absurdes, ni fous, & c'eût été l'être que d'acheter une place affamée qu'ils étoient sûrs de prendre, étant maîtres de la terre & de la mer. De péculat, il n'y en avoit pas davantage, puisqu'il ne fut jamais chargé ni de l'argent du Roi, ni de celui de la Compagnie. Mais des duretés, des abus de pouvoir, des oppressions, des Juges en virent beaucoup dans les dépositions unanimes de ses ennemis. Les Juges prononcèrent suivant les allégations.

Le Comte de Lally fut condamné à avoir la

*tête tranchée , comme dûment atteint d'avoir trahi les intérêts du Roi , de l'Etat & de la Compagnie des indes , d'abus d'autorité , vexations & exactions.*

Dépouillé de sa grand-Croix , de son cordon , mis sur la sellette , il ne put tenir à la lecture de cet arrêt infâme. Couvert de quatorze cicatrices , & tomber entre les mains du bourreau , quelle destinée ! Son indignation , sa rage , furent si violentes qu'il vomit les plus horribles imprécations contre la terre , le ciel , contre ses juges , & qu'ayant un compas caché dans sa redingotte , il voulut s'en percer le cœur. On l'arrêta , & on lui ôta les moyens d'exécuter son projet , qui au surplus n'étoit sans doute pas bien formé , car il s'y feroit pris d'une manière plus efficace. Lally s'emporta contre ses juges avec plus de fureur encore qu'il n'en avoit montré contre ses ennemis. Sous prétexte que les negres ont l'adresse de s'étrangler avec leur propre langue , & que le forcené Comte de Lally auroit bien pu l'apprendre dans ses voyages , on lui mit dans la bouche un bâillon qui débordoit sur les lèvres. C'est ainsi qu'il fut conduit à la Grève , dans l'appareil & sur le tombereau usité pour les plus vils scélérats. Arrivé au pied de l'échafaud , il reprit sa fermeté , son sangfroid. On lui ôta son bâillon , il monta tranquillement , & sans proférer une parole , reçut le coup fatal.

On a cité avec complaisance , & on citera toujours au sujet du supplice de ce coupable ou innocent illustre , le bon mot de M. de Voltaire ; *C'est un homme sur lequel tout le monde avoit droit de mettre la main , excepté le bourreau.*

Si quelque chose peut nous convaincre de cette fatalité qui entraîne tous les événements dans ce cahos des affaires politiques du monde , c'est , écrit le même M. de Voltaire , de voir un



Irlandais, chassé de sa patrie avec la famille de son Roi, commandant à six mille lieues des troupes Françaises dans une guerre de marchands, sur des rivages inconnus aux Alexandre, aux Gengis & aux Tamerlan, mourant du dernier supplice sur le bord de la Seine, pour avoir été pris par des Anglais dans l'ancien golfe du Gange.

## CHAPITRE XXXII.

LA contexture des divers événements que nous avons dû mettre successivement sous les yeux du Lecteur, ne nous a pas permis de parler plutôt de l'attentat le plus imprévu, le plus inoui, & en même temps, le plus effroyable qui puisse jamais tomber dans la tête d'un monstre. On voit que nous entendons l'attentat de Damiens contre la personne du Roi.

Cet exécration Régicide, du nom de *Robert-François Damiens*, naquit en 1714, dans un Fauxbourg d'Arras, appelé le Fauxbourg *Sainte-Catherine*. Son enfance annonça ce qu'il seroit un jour. Sa méchanceté & ses espiègleries le firent surnommer *Robert-le-Diable*, dans son pays. Il s'engagea deux fois, & se trouva au siège de Philisbourg. De retour en France, il entra en qualité de domestique au Collège des Jésuites de Paris. Il en sortit en 1738 pour se marier. Après avoir servi dans différentes bonnes maisons de la Capitale, & avoir empoisonné un de ses maîtres dans un lavement, il finit par un vol de 240 louis d'or, qui l'obligea de prendre la fuite. Le monstre rôda pendant environ cinq mois à St.

Omer, à Dunkerque, à Bruxelles, tenant par-tout des propos extravagants sur les disputes qui divisoient la France. Le Parlement étoit alors séparé, dispersé, les Prêtres étoient détréetés, les Evêques exilés. Le Sacerdoce & l'Empire étoient en combustion.

A Poperingue, petite ville proche d'Ypres, on entendit Damiens dire : *Si je reviens en France...* Oui, j'y reviendrai, j'y mourrai, & le plus grand de la terre mourra aussi ; & vous entendrez parler de moi. C'étoit dans le mois d'Août 1756, qu'il débitoit ces extravagances. Le 21 Décembre de la même année, se trouvant à Paterque, près d'Arras, chez un de ses parents, il y tint des propos d'un homme désespéré : *que le Royaume, sa fille & sa femme étoient perdus*. Son sang, sa tête, son cœur, étoient dans la plus grande effervescence.

Ce scélérat aliéné, dont l'humeur sombre & ardente avoit toujours ressemblé à la démence, retourna à Paris, & y arriva le 31 du même mois. Ayant paru à Versailles dans les premiers jours de l'année 1757, il prit de l'opium pendant plusieurs jours, se fit saigner (\*) le 4 Janvier. Il méditoit alors l'horrible attentat qu'il exécuta le lendemain vers les cinq heures trois quarts du soir.

Cet exécrationnable monstre s'étoit muni d'un couteau à ressort, qui, d'un côté portoit une longue lame pointue, & de l'autre un canif à tailler les plumes d'environ quatre pouces de longueur. Il attendit le

---

(\*) Le Physique a une si grande influence sur l'ame des hommes, qu'il protesta depuis dans les interrogatoires, que s'il avoit été saigné, comme il le demandoit, il n'auroit jamais commis son crime.

moment où le Roi devoit monter en carrosse pour aller à Trianon. Le jour ne luiſoit plus, le froid étoit excessif; presque tous les courtisans portoient des manteaux, qu'on nomme par corruption, *Redingotes*. L'assassin en avoit une. Ainsi vêtu, il pénétre vers la garde, heurte en passant le Dauphin, se fait place à travers la garniture des gardes-du-Corps & des cent Suisses, aborde le Roi, environné des Seigneurs de sa Cour, le frappe de son canif au côté droit, remet son couteau dans sa poche, se rejette dans la foule, & reste le chapeau sur la tête. Au sang qui coule, le Roi s'apperçoit qu'il est blessé; il se retourne, & l'aspect d'un inconnu couvert, & dont les yeux étoient égarés, il dit avec le plus grand sang-froid: *c'est cet homme qui m'a frappé, qu'on l'arrête, & qu'on ne lui fasse point de mal.*

L'assassin fut arrêté sur le champ. Son premier propos fut: *qu'on prenne garde à Monseigneur le Dauphin, qu'il ne sorte pas de la journée.* A ces paroles: l'alarme universelle redouble l'effroi & l'horreur dont on avoit été saisi d'abord. On ne doute pas qu'il n'y ait une conspiration profonde & combinée contre la famille Royale entiere. Chacun se figure les plus grands périls, les plus grands crimes & les plus médités. La blessure pouvoit être mortelle, & quoique légère, elle se devenoit, si l'arme étoit empoisonnée.

La crainte s'étoit emparée de l'ame de Louis XV. On le met au lit, on cherche les Chirurgiens; la Reine, la famille Royale l'entourent, il ne voit point sa tendre amante, il juge qu'on l'a écartée, qu'on lui dissimule le danger où il est, que c'est son dernier jour; il demande à se confesser. Le trouble, les inquiétudes & la terreur regnerent dans le Château jusqu'au lendemain, qu'ayant levé l'appareil, les gens de l'art ne trou-

verent

verent ; au lieu de plaie, qu'une large saignée ; qui n'auroit pas empêché un simple particulier de vaquer à ses affaires.

Damiens conduit d'abord à la salle des Gardes-du-Corps, ceux-ci usèrent envers lui des plus cruels traitements, afin de le faire parler. Ils lui tenaillèrent les jambes avec des pincettes rouges, & peut-être l'auroient-ils ainsi soustrait, comme Clément, au supplice & aux recherches de la Justice, par une mort trop prompte, si le Grand-Prévôt de l'hôtel à qui appartient la connoissance des crimes commis dans le palais du Roi, ne se fût emparé du parricide.

On commença les procédures à la Prévôte de l'hôtel. Un exempt ayant obtenu un peu de confiance, ou apparente ou vraie, dans l'esprit aliéné de ce misérable, l'engagea à oser dicter de sa prison une lettre au Roi même. (\*) *Damiens écrire au*

(\*) S I R E ;

Je suis bien fâché d'avoir eu le malheur de vous approcher ; mais si vous ne prenez pas le parti de votre peuple, avant qu'il soit quelques années d'ici, vous & Monsieur le Dauphin, & quelques autres périront : il seroit fâcheux qu'un aussi bon Prince, par la trop grande bonté qu'il a pour les Ecclésiastiques, dont il accorde toute sa confiance, ne soit pas sûr de sa vie ; & si vous n'avez pas la bonté d'y remédier sous peu de temps, il arrivera de très-grands malheurs, votre Royaume n'étant pas en sûreté, par malheur pour vous que vos sujets vous ont donné leur démission, l'affaire ne provenant que de leur part. Et si vous n'avez pas la bonté pour votre peuple, d'ordonner qu'on leur donne les Sacrements à l'article de la mort, les ayant refusés depuis votre lit de justice, dont le Châtelet a fait vendre les meubles du Prêtre qui s'est sauvé, je vous réitere que votre vie n'est pas en sûreté, sur l'avis qui est très-vrai, que je prends la liberté de vous en informer par l'Officier, porteur de la présente, auquel j'ai mis toute

Roi ! S'écrie Voltaire , un assassin écrire à celui  
qu'il avoit assassiné !

Sa lettre est insensée , & conforme à l'abjection  
de son état , mais elle découvre l'origine de sa  
fureur : on y voit que les plaintes du public contre

ma confiance. L'Archevêque de Paris est la cause de tout le  
trouble , par les Sacrements qu'il a fait refuser. Après le  
crime cruel que je viens de commettre contre votre personne  
sacrée , l'aveu sincère que je prends la liberté de vous faire ,  
me fait espérer la clémence des bontés de votre Majesté.

Signé *Damiens*.

Au dos de ladite lettre est écrit , paraphé , *ne varietur* ,  
suivant & au desir de l'interrogatoire du nommé *François*  
*Damiens* , en date du 9 Janvier 1737 , à Versailles , le Roi  
y étant ,

Signé *Damiens*.

*Lecteur du Brillet , Duvoigne , avec paraphes.*

Et plus bas est écrit :

A U R O I.

Suit la teneur d'un écrit , signé *Damiens*.

( \*) Cette lettre se trouve pag. 69 , du procès de *Damiens* ;  
donné au public par *Lebreton* , Greffier Criminel du  
Parlement , avec la permission de ses Supérieurs.

*Copie du Billet.*

Messieurs Chagrange , Seconde , Baïsse de Lisse ( \*) de  
la Guyomie , Clement , Lambert , le Président de Rieux-  
Bonnainvilliers , le Président du Maffy , & presque tous.

Il faut qu'il remette son Parlement , & qu'il le soutienne  
avec promesse de ne rien faire aux ci-dessus & Compagnie.

Signé *Damiens*.

( \*) Ce misérable estropie presque tous les noms de ceux  
dont il parle..

l'Archevêque, avoient dérangé le cerveau du scélérat, & l'avoient excité à son infâme attentat. Il paroissoit, par les noms des membres du Parlement, cités dans sa lettre, qu'il les connoissoit, ayant servi un de leurs confreres; mais il eut été absurde de supposer qu'ils lui eussent expliqué leurs sentiments, encore moins qu'ils lui eussent jamais dit, ou fait dire un mot qui pût l'encourager au crime.

A la premiere nouvelle de l'assassinat du Roi, parvenue dans la capitale quelques heures après, tout fut en rumeur : les Princes du Sang, les Grands du Royaume, les principaux Magistrats, se rendirent à Versailles, l'Archevêque ordonna des prieres de 40 heures; les spectacles se fermerent. Mais quelle différence de cette époque à celle de la maladie de ce Prince, à Metz! On détestoit, sans doute, on exécroit le monstre qui avoit osé porter ses mains sur l'*Oint du Seigneur*; on demandoit des nouvelles du Monarque; on vouloit savoir tous les détails de cette étrange catastrophe; mais c'étoit de la curiosité & non de l'intérêt, on étoit consterné plus qu'affligé; le cœur prenoit peu de part à l'événement, les larmes ne couloient point, les Eglises étoient vuides. Quelle leçon pour Louis XV, s'il eut pu la recevoir, si l'adulation ne lui eut déguisé les véritables sentiments de son peuple.

Après les procédures d'usage de la part du Prévôt de l'hôtel à Versailles, Damiens fut transféré, la nuit du 17 au 18 Janvier, à Paris, dans la tour de Montgomery, où on lui avoit préparé un logement, au-dessus de la chambre que Ravailac avoit autrefois occupée. Le Roi chargea la Grand-Chambre du Parlement d'instruire son procès. Il voulut que les Princes & les Pairs rendissent, par leur présence, le procès plus solennel, & plus

authentique dans tous les points aux yeux d'un Public aussi défiant que curieux exagérateur, qui voit toujours au-delà de la vérité dans ces aventures effrayantes.

Malgré les tortures les plus cruelles, que le scélerat supporta avec une intrépidité effrontée, il ne fut pas possible de lui arracher le moindre aveu qui pût faire penser qu'il avoit des complices. Il déclara qu'il n'avoit point voulu tuer le Roi, mais qu'il avoit formé le dessein de le blesser; qu'il avoit conçu ce dessein criminel depuis plus de trois ans, qu'il ne l'avoit communiqué à qui que ce soit, & que, s'il eut pu même soupçonner que son chapeau s'en doutât, il l'auroit jeté au feu.

D'abord, dans son premier interrogatoire, il dit que *la Religion seule l'a déterminé à cet attentat.*

Il avoue qu'il n'a dit du mal que des *Molinistes, & de ceux qui refusent les Sacrements, que ces gens-là croient apparemment deux Dieux.*

Il s'écria à la question, *qu'il avoit cru faire une œuvre méritoire pour le Ciel.* Il persista constamment à dire que c'étoient l'Archevêque de Paris, le refus des Sacrements, les disgrâces du Parlement, qui l'avoient porté au Régicide; il le déclara encore à ses Confesseurs.

Ce malheureux n'étoit donc qu'un insensé fanatique, moins abominable à la vérité que Ravallac & Jean Châtel; mais plus fou, & n'ayant pas plus de complices que ces deux energumènes. Les seuls complices, pour l'ordinaire, de ces monstres, sont des fanatiques, dont les cervelles échauffées allument, sans le savoir, un feu qui va embraser des esprits foibles, insensés & atroces. Quelques mots dits au hasard suffisent à cet embrasement. Damiens agit dans la même illusion que Ravallac, & après avoir subi les questions les plus terribles,



il fut condamné à mourir dans les mêmes supplices que l'infame assassins de Henri IV.

Quel est donc, dit Voltaire, l'effet du fanatisme & le destin des Rois ? Henri III & Henri IV sont assassinés, parce qu'ils ont soutenu leurs droits contre les Prêtres. Louis XV est assassiné, parce qu'on lui reproche de n'avoir pas assez sévi contre un Prêtre. Voilà trois Rois sur lesquels se sont portés des mains parricides dans un pays renommé pour aimer ses Souverains.

Le 28 Mars, jour de l'exécution, l'infame Damiens arriva à la place de Grève, à trois heures & un quart, regardant d'un œil sec & ferme le lieu & les instruments de son supplice. On lui brûla d'abord la main droite, ensuite on le ténaila, & on versa sur les plaies de l'huile, du plomb fondu & de la poix résine. On procéda ensuite à l'écartèlement. Les quatre chevaux, firent pendant cinquante minutes, des efforts inutiles pour démembrer ce monstre. Au bout de ce temps-là, Damiens étoit encore plein de vie, les bourreaux lui couperent avec des bistouris, les chairs & les jointures nerveuses des cuisses & des bras. Il vivoit encore après que les cuisses furent coupées, & ne rendit son ame détestable, que pendant qu'on lui coupoit les bras.

Son supplice, depuis l'instant qu'il fut mis sur l'échaffaud, jusqu'au moment de sa mort, dura une heure & demie. Il conserva toute sa connoissance, & releva la tête sept à huit fois pour regarder les chevaux & ses membres ténailés & brûlés. Au milieu des tourments les plus affreux de la question, il avoit laissé échapper des plaisanteries.

Damiens étoit d'une taille assez grande, le visage un peu allongé, le regard hardi & perçant, le nez crochu, la bouche enfoncée. Il avoit contracté une espèce de tic, par l'habitude où il étoit de

parler seul. Il étoit rempli de vanité, desireux de se signaler, curieux de nouvelles, frondeur, quoique taciturne, parlant seul & intérieurement, obstiné à suivre tout ce qu'il projettoit, hardi pour le mettre en exécution, effronté, menteur, tour-à-tour dévot & scél'rat, passant du crime aux remords, continuellement agité par les fougues du sang le plus bouillant.

Son forfait, dit un homme d'esprit, nous a coûté autant de gémissements qu'il a fait éclore de propos sans vraisemblance. Comment, a-t-on dit, une nation aussi douce & aussi polie que la Française; comment, un siècle que l'on a appelé Philosophe, a-t-il pu produire l'assassin d'un Roi adoré de ses sujets?

On a répondu, que, dans tous les temps, il y a eu des misérables qui n'ont été ni de leur siècle, ni de leur pays. Un homme de la lie du peuple, accoutumé au crime, échauffé par le propos de quelques esprits turbulents, dans le temps des contestations qui agitoient l'Etat & l'Eglise, se détermine à un parricide. Son cerveau s'enflamme; il se fait en lui une fermentation de désespoir produite par la misère, par la crainte des châtimens que ses crimes méritoient, & par des discours séditieux. Agité de plus en plus par les mouvements contradictoires que son ame éprouve en réfléchissant à un projet de cette nature, son esprit achève de s'égarer, & dans un accès de son délire frénétique, il consomme son crime, tel qu'un enragé qui se précipite sur le premier venu pour le déchirer. C'est la réflexion d'un Philosophe. C'est celle de tous ceux qui ont réfléchi sur le caractère du monstre. Ceux qui voudront l'étudier peuvent consulter les pièces originales, & les procédures faites à son occasion, tant en la Prévôté de l'Hôtel, qu'en la Cour du Parlement. Le Greffier Criminel de cette

Compagnie, les a recueillies, & publiées en 1757, in-4<sup>o</sup>, & in-12, 4 vol. à Paris, chez *Simon*. Cette collection curieuse est enrichie d'un précis de la vie de l'infâme régicide. L'éditeur a rassemblé généralement & avec la plus scrupuleuse exactitude, tout ce qui a été constaté par les voies juridiques. Il a offert aux personnes qui douteroient de l'authenticité de ces pièces de leur en faire faire la vérification.

Si le cours des assassinats des Rois, si fréquents sous Henri III & sous Henri IV, s'étoit arrêté sous le despotisme sanglant de Richelieu, durant la minorité agitée & civile de Louis XIV, sur la fin de son gouvernement ; où le fanatisme s'étoit relevé au plus haut degré, sous la Régence, si féconde en crimes prétendus de toute espee, où Philippe d'Orléans lui-même accusé des plus horribles forfaits, sembloit provoquer contre sa personne une vengeance trop légitime, qui se feroit attendu à voir ce crime se reproduire sous Louis le *bien-aimé* ? Il semble n'avoir été réservé à son regne que pour qu'il n'y manquât aucune espee d'événement.

Le forfait de Damiens démontre assez évidemment ce que produisent l'esprit dogmatique & les fureurs de Religion. Personne n'eût jamais imaginé que la bulle d'un Pape, & des billets de confession d'un Archevêque de Paris, pussent avoir des suites si horribles, mais c'est ainsi que les démensces & les fureurs des hommes sont liées ensemble. L'esprit des Poltrot & des Jacques Clément, qu'on avoit cru anéanti, subsiste donc encore dans les ames féroces & ignorantes ! La raison pénètre en vain chez les principaux citoyens ; le peuple est toujours porté au fanatisme ; & peut-être n'y a-il d'autre remede à cette contagion que d'éclairer enfin le peuple même ; mais on l'entre-

nient quelquefois dans des superstitions , & on voit ensuite avec étonnement ce que ces superstitions produisent.

Un attentat d'un autre genre , mais non moins fameux , est celui qui fut commis , l'année suivante , sur la personne du Roi de Portugal. Voltaire prétend que la Confession auriculaire causa ce parricide. Voici le fait.

Joseph Mascarenhas , Duc d'Aveiro , étoit un des plus grands Seigneurs de Portugal , par sa naissance , par ses biens & par son credit. Aussi se vançoit-il , assure-t-on , qu'il n'avoit qu'un seul degré à franchir pour monter au trône. Il étoit sur-tout puissant sous le regne de Jean V.

L'avénement de Joseph II au trône , ayant diminué sa ferveur , il conçut l'horrible dessein d'attenter sur sa personne. Il tâcha de gagner ceux qui pourroient avoir le moindre mécontentement de la Cour & de les envénimer par les calomnies les plus atroces. Dans ces circonstances , les Jésuites prenoient l'emploi de Confesseurs de la Cour. Le Duc d'Aveiro qui avoit vécu jusqu'alors avec ces Pères dans une haine scandaleuse , se reconcilia subitement avec eux. On prétend même qu'il s'unit avec quelques membres de la Société pour exécuter son pernicieux projet.

Les conjurés engagèrent dans ce complot , la Marquise Dona Eléonora de Tavora , belle-sœur du Duc. Cette femme d'un esprit altier & d'une ambition démesurée , ne souffroit qu'avec peine le titre de Duc eût été refusé à son époux. Son caractère insinuant lui fit bientôt des complices de toute sa famille. Son mari , ses deux fils , ses deux filles , ses deux gendres , les deux beaux-frères , deux domestiques affidés , furent initiés dans ces affreux mystères. Pour se concilier un plus grand nombre de partisans , elle pratiquoit des exercices

de Religion, de pèlerinage, de pénitence, sous la direction du Jésuite Malagrida, un des hommes les plus fanatiques qui aient jamais paru.

La conjuration éclata le 3 Septembre 1768, à 11 heures du soir, comme le Roi de Portugal revenoit à Lisbonne, de son château de Bélem, & sortoit de la porte appelée *la Guenta*.

Trois des principaux conjurés, à cheval, tirèrent sur le derriere du carrosse deux coups de carabines; mais ces coups ne produisirent heureusement que de légères blessures. Ce prince, échappé à un si grand danger, fit rechercher les coupables. Des propos imprudens du Duc d'Aveiro, découvrirent son crime.

On l'arrêta avec ses autres complices. Leur procès fut bientôt fait, & le 13 Janvier 1759 le Duc d'Aveiro & le Marquis de Tavora furent rompus vifs, leurs corps brûlés, & leurs cendres jetées dans la mer. La Marquise de Tavora eut la tête tranchée, les autres coupables périrent par divers supplices.

Ces terribles exécutions firent tenir mille propos dans l'Europe. Quelques écrivains voulurent laver la mémoire des auteurs de cet attentat énorme, ils prétendoient que la plupart étoient innocents. Il est assez difficile de penser comme eux, quand on a lu les papiers envoyés de Portugal. C'est sur ces écrits que nous avons composé cet article. Le temps seul peut éclaircir les circonstances particulières de cet événement extraordinaire.

Les seuls Jésuites, dit Voltaire, qui avoient conseillé & autorisé l'assassinat du Roi, par le moyen de la confession, moyen aussi dangereux que sacré. Les Jésuites qui avoient donné des passe-ports pour l'autre monde, munis de leurs religieux pardons, aux Régicides infâmes, échappèrent alors au supplice.

Cet auteur immortel de l'histoire universelle, donne pour cause de l'assassinat, un motif de ressentiment. Il affirme, d'après nous ne savons quelles preuves, que la famille *Tavora*, & sur-tout le Duc d'*Aveiro*, oncle de la jeune Comtesse *Alaïde d'Antougia*, le vieux Marquis & la vieille Marquise de *Tavora*, pere & mere de la jeune Comtesse, enfin, le Comte *Alaïde* son époux, & un des freres de cette Comtesse infortunée (\*), croyant avoir reçu un outrage irréparable, résolurent de s'en venger. La vengeance s'accorde très-bien avec la superstition. Ceux qui méditent un grand attentat, cherchent des Casuistes & des Confesseurs qui les encouragent. La famille qui pensoit être outragée, s'adressa à trois Jésuites; Malagrida, Alexandre & Mathos. Ces trois infailibles Casuistes décidèrent que ce n'étoit pas seulement un péché qu'ils appelloient *véniel*, de tuer un Roi (\*\*) qui persécutoit les Saints; & ces Saints étoient les disciples d'Ignace.

Pour entendre ceci, il faut savoir que le Monarque Portugais se déclaroit alors ouvertement contre les Jésuites, qu'il chassa bientôt après de son Royaume. Il n'en garda que trois d'entr'eux, accusés d'avoir approuvé son assassinat, Malagrida, Alexandre & Mathos. Ces trois personnages étoient détenus en prison à Lisbonne.

La postérité aura peine à croire que le Roi Très-Fidele fit solliciter à Rome, pendant plus d'un an, la permission de faire juger chez lui des Jésuites, ses sujets, & ne put l'obtenir. La Cour de

---

(\*) Alaïde, dont le mari fut exécuté, alla par ordre du Roi, pleurer dans un couvent tant d'horribles malheurs de la conspiration, dont elle passoit pour être la cause.

(\*\*) C'est ce qui est rapporté dans l'*acordao*, ou déclaration authentique du Conseil Royal de Lisbonne.

Lisbonne & celle de Rome furent long-temps dans une querelle ouverte ; on alla même jusqu'à se flatter que le Portugal secoueroit un joug que l'Angleterre, son allié & sa protectrice, avoit foulé aux pieds depuis si long-temps. Mais le Portugal n'ayant pas reçu dans ce temps-là les lumieres qui éclairent tant d'Etats en Europe, étoit plus soumis au Pape qu'un autre. Il n'étoit pas permis au Roi de faire condamner à la mort, par ses Juges, un Moine parricide ; il falloit avoir le consentement de Rome. Les autres peuples étoient dans le dix-huitieme siecle ; mais les Portugais sembloient être dans le douzieme.

Le Saint Pere ayant refusé son consentement pour faire condamner les trois Jésuites coupables, Le Roi Portugais fut réduit à l'expédient de livrer le seul Malagrida à l'inquisition, comme suspect d'avoir autrefois avancé quelques propositions téméraires, & qui sentoient l'hérésie.

Ces soupçons étoient fondés sur deux écrits avoués par Malagrida, & qui font la preuve la plus complete d'un vrai délire : l'un en latin intitulé : *Traſtatus de vitâ & imperio Antichristi* : l'autre en portugais sous ce titre : *La vie de Sainte Anne, composée avec l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie & de son très-Saint Fils.*

Le fanatique Malagrida dit dans le premier ouvrage que, lorsque la Sainte Vierge lui ordonna d'écrire sur cette matiere, elle lui dit : *Tu es Jean après un autre Jean, mais beaucoup plus clair & plus profond.*

« Si l'on entend bien les Saintes Ecritures ;  
 » dit-il ensuite, on doit s'attendre à voir paroître  
 » Trois Antéchrists, le pere, le fils & le petit-  
 » fils. Comme il est impossible qu'un seul puisse  
 » subjuguier ou ruiner tout le monde, il est plus  
 » naturel de croire que le premier Antéchrift



» commencera l'Empire , que le second l'étendra ,  
 » & que le troisieme sera les désordres & causera  
 » les ruines dont il est parlé dans l'Apocalypse. Le  
 » dernier Antéchrist aura pour pere un Moine ,  
 » & pour mere une Religieuse ; il verra le jour dans  
 » la ville de Milan , en Italie , l'an 1920 , & il épou-  
 » sera une des furies infernales nommée Proserpine.

» Le seul nom de Marie , sans être accompagné  
 » des mérites des bonnes œuvres , ayant fait le  
 » salut de quelques créatures , la mere de ce  
 » dernier Antéchrist , qui sera appelée Marie , sera  
 » fauvée à cause de ce nom & par égard pour  
 » l'Ordre Religieux dont elle sera Professe.

» Les Religieux de la Société de Jesus seront  
 » les fondateurs d'un nouvel Empire destiné à J.  
 » C. & ils feront la découverte de plusieurs nations  
 » très-nombreuses. »

Le pere Malagrida n'est pas moins extravagant  
 dans sa vie de Sainte Anne.

» Elle fut sanctifiée , dit-il , dans le sein de sa  
 » mere, comme la bienheureuse Vierge Marie le  
 » fut dans celui de Sainte Anne, privilege qui  
 » n'a jamais été accordé qu'à elles deux ; quand  
 » Sainte Anne pleuroit dans le sein de sa mere ,  
 » elle faisoit aussi pleurer les Chérubins qui  
 » lui tenoient compagnie. Sainte Anne dans le  
 » sein de sa mere entendit, connu, aima, servit  
 » Dieu de la même maniere que font les Anges  
 » dans le Ciel , & afin qu'aucune des trois per-  
 » sonnes de la Sainte Trinité ne fût jalouse de  
 » son attention particuliere pour l'une d'entr'elles,  
 » elle fit vœu de pauvreté au Pere Eternel, vœu  
 » d'obeissance au Fils Eternel, & vœu de chas-  
 » teté au Saint-Esprit....

» Sainte Anne qui demouroit à Jérusalem y  
 » fonda une retraite pour soixante-trois filles. L'une  
 » d'elles nommée Marthe achetoit du poisson &

» savoit le revendre dans la ville avec beaucoup  
 » de profit. Quelques-unes de ces filles ne le  
 » marièrent que pour obéir à Dieu, qui, de  
 » toute éternité, avoit destiné ces heureuses Vierges  
 » à une plus haute sainteté que ne fut celle des  
 » Apôtres & de tous les Disciples de J. C.

» Saint Lin, successeur de Saint Pierre, naquit  
 » d'une de ces Vierges; une autre fut mariée à  
 » Nicodème, une troisième à Saint Mathieu,  
 » & une quatrième à Saint Joseph d'Arima-  
 » thie, &c. &c. »

Cet enthousiaste s'attribuoit le don des miracles;  
 il confessa de vive voix, devant les Inquisiteurs,  
 que Dieu lui-même l'avoit déclaré son Ambas-  
 sadeur, son Apôtre & son Prophète; que Dieu  
 l'avoit uni à lui par une union habituelle; que  
 la Vierge-Marie, avec l'agrément de J. C. & de  
 toute la Sainte Trinité, l'avoit déclaré son Fils.  
 Enfin l'on prétend qu'il avoua qu'il avoit éprouvé  
 dans sa prison, à 71 ans, des mouvements qui  
 ne sont point ordinaires à cet âge, & que ces  
 turpitudes lui avoient fait dans le commencement  
 beaucoup de peines; mais que Dieu lui avoit  
 révélé que ces mouvements ne provenoient que de  
 l'effet naturel d'une agitation involontaire, par  
 laquelle il avoit autant mérité que par la prière.

Voilà les folies pour lesquelles ce malheureux  
 fut condamné par l'Inquisition; mais ce qui hâta  
 sa mort, fut une vision qu'il se pressa de révéler.  
 Le Marquis de Tancors, Général en chef de la  
 Province d'Estramadure, étant venu à mourir, le  
 Château de Lisbonne & toutes les forteresses sur le  
 bord du Tage, firent des décharges lugubres &  
 continuës à son honneur. Malagrida, ayant  
 entendu de son cachot ces décharges répétées,  
 faites d'une manière extraordinaire, s'imagina à  
 l'instant, que le Roi étoit mort. Le lendemain il

demanda audience. Les Inquisiteurs la lui accorderent, il leur dit que Dieu lui avoit ordonné de montrer au Ministre du Saint Office, qu'il n'étoit point un hypocrite, ainsi que ses ennemis le prétendoient ; puisque la mort du Roi lui avoit été révélée, & qu'il avoit eu une vision intellectuelle des peines auxquelles Sa Majesté étoit condamnée, pour avoir persécuté les Religieux de son Ordre. Il n'en fallut pas davantage pour presser son supplice ; il fut brûlé, le 21 Septembre 1761, non comme complice d'un parricide, mais comme faux Prophete. En cette qualité, il méritoit plus les petites Maisons que le Bûcher. Les impiétés dont on l'accusoit n'étoient que des extravagances, fruit d'un cerveau dérangé, par une dévotion mal entendue.

L'assassinat du Roi Très-Fidele ne contribua pas peu à l'expulsion des Jésuites du Portugal. Cette aventure ne réveilla pas mal la haine qu'on leur portoit en France, où ils ont toujours été puissants & détestés. L'extinction d'un ordre si fameux est un événement trop intéressant du regne de Louis XV, pour que nous l'omettions ici.

### CHAPITRE XXXIII.

U Ne étincelle produit souvent un grand incendie. C'est ce qui arriva vis-à-vis de la Société, dite de *Jesus*. Un Profès de cette Société, nommé la Vallette, chef des Missions, à la Guadeloupe, le plus hardi spéculateur & le plus fort commerçant des Isles, s'avisa de faire une banqueroute de plus de trois millions. Sitôt s'éleva une nuée de créanciers, & les tribunaux retentirent de leurs plaintes. On eut decouvert alors que le Général Jésuite, résidant à Rome, gouvernoit despotiquement les biens de

la Société. Le Parlement de Paris condamna ce Général & tous les freres Jésuites solidairement à payer la banqueroute de la Vallette.

Ce procès qui indigna la France contre les Jésuites, conduisit à examiner cet institut singulier, qui, fort de l'opinion publique, sembloit inexpugnable & inspiroit une sorte de terreur aux Potentats les plus puissants. On fut surpris de voir que jamais l'Ordre des Jésuites n'avoit été formellement reçu en France par la plupart des Parlements du Royaume; on déterra leurs constitutions, & tous les Parlements les trouverent incompatibles avec les loix. Ils rappellerent alors toutes les anciennes plaintes faites contre cet Ordre, & plus de cinquante volumes de leurs décisions Théologiques, contre la sûreté de la vie des Rois.

Les Jésuites ne se défendirent qu'en disant que les Jacobins & St. Thomas en avoient écrit autant. Ils ne prouvoient, par cette réponse, autre chose, sinon que les Jacobins étoient répréhensibles comme eux. A l'égard de Thomas d'Aquin, il est canonisé; mais il y a dans sa *Somme ultramontaine*, des décisions que les Parlements de France seroient brûler, le jour de sa fête, si on vouloit s'en servir pour troubler l'Etat. Comme il dit en divers endroits, que l'Eglise a le droit de déposer un Prince infidèle à l'Eglise, il permet en ce cas le parricide. On peut avec de telles maximes gagner le Paradis & la corde.

Le Roi daigna se mêler de l'affaire des Jésuites, & pacifier encore cette querelle comme les autres. Il voulut par un Edit réformer paternellement les Jésuites en France; mais on prétend que le Pape Clément XIII, ayant dit qu'il falloit ou qu'ils restassent comme ils étoient, ou qu'ils n'existassent pas, *Sint ut sunt, aut non sint*, ce sont ses paroles; cette réponse du Pape est ce qui les a perdus.

Le Roi les abandonna alors aux Parlements de son Royaume, qui tous, l'un après l'autre, leur ôtèrent leurs Colleges & leurs biens.

En Portugal, les Jésuites avoient été pros crits comme accusés de s'être constitués Rois sur les Indiens dans le Paraguay; d'y avoir entretenu la division entre les sujets respectifs des deux Couronnes d'Espagne & de Portugal, d'y avoir excité une guerre, & d'avoir tenu tête aux armées combinées de ces Souverains; de s'être portés aux attentats les plus étranges & les plus inouis. Regardés comme fauteurs & instigateurs de l'assassinat commis en la personne du Roi, S. M. Très-Fidèle avoit fait publier une espece de manifeste contr'eux, par lequel il les avoit déclarés rebelles notoires, traîtres, vrais ennemis & agresseurs, tant par le passé qu'en core à présent, de sa Royale personne, de ses Etats, de la paix publique de ses Royaumes & Seigneuries, & du bien commun de ses fideles Sujets; les avoit déclarés dénaturalisés, pros crits, exterminés; avoit ordonné qu'ils seroient chassés de ses Etats, & qu'on les transporterait incont nent dans ceux du Pape, pour qu'il en fit ce qu'il voudroit.

L'Ordre des Jésuites ne tarda pas à être chassé de tous les Etats du Roi d'Espagne en Europe, en Asie, en Amérique; chassé de Naples, de Sicile; chassé de Parme & de Malte, preuve évidente qu'ils n'étoient pas aussi grands politiques qu'on le croyoit. Jamais les Moines n'ont été puissants, que par l'aveuglement des autres hommes; & les yeux ont commencé à s'ouvrir dans ce siècle. Ce qu'il y eut d'assez étrange dans leur désastre presque universel, c'est qu'ils furent pros crits dans le Portugal, pour avoir dégénéré de leur Institut; & en France, pour s'y être trop conformés. C'est qu'en Portugal on n'osoit pas encore examiner un Institut

Institut exalté dans les Bulles de vingt souverains Pontifes , & on l'osoit en France.

Les Parlements ne les ont condamnés que sur quelques regles de leur Institut que le Roi pouvoit réformer , sur des maximes horribles , il est vrai , mais méprisées , publiées pour la plupart par des Jésuites étrangers , & désavoués formellement depuis peu par les Jésuites français.

Il y a toujours dans les grandes affaires un prétexte qu'on met en avant , & une cause véritable qu'on dissimule. Le prétexte de la punition des Jésuites , étoit le danger prétendu de leurs mauvais livres que personne ne lit : la cause étoit le crédit dont ils avoient long-temps abusé. Il leur est arrivé , dans un siècle de lumière & de moderation , ce qui arriva aux Templiers dans un siècle d'ignorance & de Barbarie. L'orgueil perdit les uns & les autres ; mais les Jésuites ont été traités dans leur disgrâce avec douceur , & les Templiers le furent avec cruauté. Enfin le Roi , par un Edit solennel en 1764 , abolit dans ses Etats cet Ordre qui avoit toujours eu des personnages estimables , mais plus de brouillons , & qui fut pendant deux cents ans un sujet de discorde.

Ce n'est ni Sanchez , ni Lessius , ni Escobar , dit Vohaire , ni des absurdités de Casuistes , qui ont perdu les Jésuites ; c'est le Tellier , c'est la Bulle qui les a exterminés dans presque toute la France. La charrue que le Jésuite le Tellier avoit fait passer sur les ruines de Port-Royal , a produit au bout de soixante ans les fruits qu'ils recueillent aujourd'hui. La persécution que cet homme violent & fourbe avoit excitée contre des hommes entêtés , a rendu les Jésuites exécrables à la France : exemple mémorable , mais qui ne corrigera aucun des confesseurs des Rois , quand il sera ce que sont presque tous les hommes à la Cour , ambitieux & intri-

guants, & qu'il dirigera un Prince peu instruit affoibli par la vieillesse.

On a, poursuit le même Ecrivain dans ses célèbres questions sur l'Encyclopédie, reproché aux Jésuites dans six mille volumes leur morale relâchée, qui n'étoit pas plus relâchée que celle des Capucins, & leur doctrine sur la sûreté de la personne des Rois, doctrine qui, après tout, n'approche ni du manche de corne du couteau de Jacques Clément, ni de l'hostie saupoudrée qui servoit si bien Frere Ange de Montepulciano, autre Jacobin qui empoisonna l'Empereur Henri VII.

Ce n'est point la grace versatile qui les a fait chasser ; ce n'est pas la banqueroute frauduleuse du Révérend Pere la Vallette, Préfet des Missions Apostoliques. On ne chasse pas un ordre entier de France, d'Espagne, de Portugal, des deux Siciles, parce qu'il y a eu dans cet Ordre un banqueroutier. Ce ne sont pas les fredaines du Jésuite Guyot Desfontaines, ni du Jésuite Fréron, ni du Révérend Pere de Marfy, lequel étouffa, par ses énormes talents, un enfant charmant (\*) de la première noblesse du Royaume. On ferma les yeux sur ces imitations grecques & latines d'Anacréon & d'Horace.

Qu'est-ce donc qui a fait chasser les Jésuites ? L'orgueil.

Quoi ! les Jésuites étoient-ils plus orgueilleux que les autres Moines ? Oui, ils l'étoient au point qu'ils firent donner une lettre de cachet à un Ecclésiastique qui les avoit appelés *Moines*. Le Frere Groust,

---

(\*) L'analyse de Bayle, publiée en 1754, en 4 vol. in-12. Cette compilation infâme des ordures & des impiétés répandues dans les ouvrages du Philosophe Protestant, fut proscrire par le Parlement de Paris, & l'auteur renfermé à la Bastille.



le plus brutal de la Société, Frere du Confesseur de la seconde Dauphine, fut prêt de battre, en présence d'une nombreuse Compagnie, le fils d'un M. Girard, depuis Prêtre Royal à Strasbourg, pour lui avoir dit qu'il iroit le voir dans son couvent.

C'étoit une chose incroyable que leur mépris pour toutes les Universités dont ils n'étoient pas, pour tous les livres qu'ils n'avoient pas faits, pour tout Ecclésiastique qui n'étoit pas *un homme de qualité*; c'est de quoi on a été témoin cent fois. Ils s'exprimoient ainsi dans leur libelle intitulé, *il est temps de parler*: « Que dire à un Magistrat qui » dit que les Jésuites sont des orgueilleux ? il faut » les humilier. » Ils étoient si orgueilleux qu'ils ne vouloient pas qu'on blâmât leur orgueil.

D'où leur venoit ce péché de la superbe ? De ce que Frere Guignard avoit été pendu.

Il faut remarquer qu'après le supplice de ce Jésuite sous Henri IV, & après leur bannissement du Royaume, ils ne furent rappelés qu'à condition qu'il y auroit toujours à la Cour un Jésuite qui répondroit de la conduite des autres. Coton fut donc mis en ôtage auprès de Henri IV; & ce bon Roi qui ne laissoit pas d'avoir ses petites finesse, crut gagner le Pape en prenant son ôtage pour son Confesseur.

Dès lors chaque Frere Jésuite se crut solidairement Confesseur du Roi. Cette place de premier Médecin de l'ame d'un Monarque, devint un ministère sous Louis XIII, & sur-tout sous Louis XIV. Frere Vadblé, valet de chambre du Pere de la Chaise (\*), accordoit sa protection aux Evêques de

---

(\*) La Chaise avoit une figure noble & intéressante. Caractère doux & poli lui acquirent beaucoup.

France, comme Barjac l'accordoit aux Princes sous le Cardinal de Fleury ; & le Pere le Tellier gouvernoit avec un sceptre de fer ceux qui vouloient bien être gouvernés ainsi.

Il étoit impossible que la plupart des Jésuites ne s'enflassent du vent de ces deux hommes, & qu'ils ne fussent aussi insolents que les laquais du Marquis de Louvois. Il y eut parmi eux des savants, des hommes éloquents, des génies : ceux-là furent modestes ; mais les médiocres faisant le grand

auprès de son royal Pénitent. Il présentoit au Roi presque tous les sujets pour les Bénéfices, & ce ne fut pas toujours avec choix. Il aimoit le luxe & les plaisirs plus qu'il ne convenoit à un Religieux, & sur-tout à un Confesseur du Roi. Les mécontents lui reprocherent souvent ses maisons de campagne, ses équipages, ses repas, les richesses qu'il répandoit sur sa famille. Ils le blâmerent encore plus d'être entré dans toutes les persécutions que la Société suscita aux Jansénistes. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable, & qu'il tourna l'esprit de Louis XIV contre eux ; mais si on le compare à son successeur le Tellier, il étoit très-modéré.

Le Tellier étoit un homme sombre, ardent, inflexible, cachant ses violences sous un flegme apparent, aussi attentif à cacher ses menées qu'à les faire réussir. Il fut long-temps le dénonciateur des Jansénistes, en attendant d'en être le persécuteur. C'est à lui qu'on attribue la première idée de la fourberie de Douai, si ressemblante à une perfidie. Ce fut à cet homme turbulent qu'on confia le poste de la Chaise. Il fit tout le mal qu'il pouvoit faire dans cette place, où il est trop aisé d'inspirer ce qu'on veut, & de perdre qui l'on hait. On connoît tous les ressorts qu'il fit jouer pour perdre le Cardinal de Noailles, & pour faire recevoir la Bulle lancée contre le livre de Quesnel. Il fatigua la foiblesse de Louis XIV, jusques dans ses derniers moments, pour lui faire donner les Edits en faveur de cette Constitution. Après la mort de Louis XIV, son impitoyable Confesseur fut exilé à Amiens, puis à la Fleche, où il mourut, en 1719, à 76 ans, chargé de l'exécration publique.

nombre, furent atteints de cet orgueil attaché à la médiocrité & à l'esprit de College.

Depuis leur Pere Garasse, presque tous leurs livres polémiques respirèrent une hauteur indécente qui souleva toute l'Europe. Cette hauteur tomba souvent dans la bassesse du plus énorme ridicule; de sorte qu'ils trouverent le secret d'être à la fois l'objet de l'envie & du mépris. Voici, par exemple, comme ils s'exprimoient sur le célèbre Paquier, Avocat-Général de la Chambre des Comptes :

« Paquier est un porte-panier, un maraut de  
 » Paris, petit galant bouffon, plaisanteur, petit  
 » compagnon vendeur de fornettes, simple regage  
 » qui ne mérite pas d'être le valeton des laquais;  
 » belitre, coquin qui rote, qui pete & rend sa  
 » gorge; fort suspect d'hérésie, ou bien hérétique  
 » ou bien pire; un sale & vilain satyre; un  
 » archimaître sot par nature, par béquarre, par  
 » bémol; sot à la plus haute gamme, sot à triple  
 » semelle, sot à double teinture & teint en cra-  
 » moisi, enfin sot en toutes sortes de sottises.»

Ils polirent depuis leur style; mais l'orgueil, pour être moins grossier, n'en fut que plus révoltant.

On pardonne tout, hors l'orgueil. Voilà pourquoi tous les Parlements du Royaume, dont les membres avoient été pour la plupart leurs disciples, ont saisi la première occasion de les anéantir; & la terre entière s'est réjouie de leur chute.

Cet esprit d'orgueil étoit si fortement enraciné chez eux, qu'il se déployoit avec la fureur la plus indécente dans le temps même qu'ils étoient tenus à terre sous la main de la justice, & que leur arrêt n'étoit pas encore prononcé. On n'a qu'à lire le fameux Mémoire intitulé, *il est temps de parler*,

imprimé dans Avignon en 1762, sous le nom supposé d'Anvers. Il commence par une requête ironique aux gens tenant la Cour de Parlement. On leur parle dans cette requête avec autant de mépris que si on faisoit une réprimande à des Clercs de Procureur. On traite continuellement l'illustre M. de Montclar ; Procureur-Général, l'oracle du Parlement de Provence, de *maître Ripert* ; & on lui parle comme un Régent en chaire parleroit à un écolier mutin & ignorant. On pousse l'audace jusqu'à dire que M. de Montclar *a blasphémé* en rendant compte de l'Institut des Jésuites.

Dans leur Mémoire qui a pour titre, *tout se dira*, ils insultent encore plus effrontément le Parlement de Metz, & toujours avec ce style qu'on puise dans les écoles.

Ils ont conservé le même orgueil sous la cendre dans laquelle la France, l'Espagne les ont plongés. Le serpent coupé en tronçons a levé encore la tête du fond de cette cendre. On a vu, on ne sait trop quel misérable, nommé Nonotte, s'ériger en critique de ses maîtres, & cet homme fait pour prêcher la canaille dans un cimetière, parler à tort & à travers des choses dont il n'avoit pas la plus légère notion. Un autre insolent de cette même Société, nommé Patouillet, insultoit, dans des Mandemens d'Evêques, des citoyens, des Officiers de la Maison du Roi, dont les laquais n'auroient pas souffert qu'il leur parlât.

Une de leurs principales vanités étoit de s'introduire chez les Grands dans leurs dernières maladies, comme des Ambassadeurs de Dieu qui venoient leur ouvrir les portes du Ciel, sans les faire passer par le Purgatoire. Sous Louis XIV, il n'étoit pas du bon air de mourir sans passer par les mains d'un Jésuite ; & le croquant alloit ensuite se

vanter à ses dévotes qu'il avoit converti un Duc & Pair, lequel, sans sa protection, auroit été damné.

Le mourant pouvoit lui dire : « de quel droit ,  
 » excrément de college, viens-tu chez moi, quand  
 » je me meurs ? Me vois-t-on venir dans ta cel-  
 » lule, quand tu as la fistule & la gangrène, & que  
 » ton corps crasseux est prêt à être rendu à la  
 » terre ? Dieu a-t-il donné à ton ame quelques  
 » droits sur la mienne ? Ai-je besoin d'un Précep-  
 » teur à soixante & dix ans ? Portes-tu les clefs  
 » du Paradis à ta ceinture ? Tu oses dire que tu  
 » es Ambassadeur de Dieu ; montre-moi tes pa-  
 » tentes, & si tu n'en as point, laisse-moi mourir  
 » en paix. Un Bénédictin, un Chartreux, un  
 » Prémontré, ne viennent point troubler mes der-  
 » nières moments ; ils n'érigent point un trophée à  
 » leur orgueil sur le lit d'un agonisant ; ils restent  
 » dans leur cellule ; reste dans la tienne. Qu'y-a-t-il  
 » entre toi & moi ? »

Ce fut une chose comique dans une triste occa-  
 sion, que l'empressement de ce Jésuite Anglais,  
 nommé Routh, à venir s'emparer de la dernière  
 heure du célèbre Montesquieu. Il vint, dit-il,  
 rendre cette ame vertueuse à la Religion ; comme  
 si Montesquieu n'avoit pas mieux connu la Reli-  
 gion que Routh ; comme si Dieu eût voulu que  
 Montesquieu pensât comme un Routh (\*).

---

(\*) Comme ce stupide Ignacien pressoit Montesquieu,  
 qu'il avoit confessé, de lui livrer les corrections qu'il avoit  
 faites aux *Lettres Persannes*, il donna son manuscrit à la  
 Duchesse d'Aiguillon, en lui disant : *je sacrifierai tout à la*  
*raison & à la religion, mais rien aux Jésuites. Voyez avec*  
*mes amis si ceci doit paroître.* Cette illustre amie ne le  
 quitta qu'au moment où il perdit toute connoissance ; & sa  
 présence ne fut pas inutile au repos du malade.

On le chassa de la chambre sans rien obtenir, & il alla crier dans tout Paris : « J'ai converti cet homme illustre, je lui ai fait jeter au feu ses *Lettres Persanes* & son *Esprit des lois*. » On ne manqua pas d'imprimer la Relation de la conversion du Président de Montesquieu, par le Révérend Pere Routh, dans un libelle *anti-philosophique*, dans lequel on faisoit dire à cet illustre Ecrivain : « Que c'étoit le goût du neuf, du singulier ; le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés & aux maximes communes ; l'envie de plaire & de mériter les applaudissements de ces personnes qui donnent le ton à l'estime publique, & qui n'accordent jamais plus sûrement la leur,

Un jour, pendant que la Duchesse étoit allée dîner, le pere Routh étant venu & ayant trouvé le malade seul avec son Secrétaire, fit sortir celui-ci de la chambre & s'y enferma sous clef. Madame d'Aiguillon revenue d'abord après dîner, s'approcha de la porte, & entendit le malade qui parloit avec émotion. Elle frappa, & le Jésuite ouvrit : *Pourquoi tourmenter cet homme mourant ?* lui dit-elle alors. Le Président de Montesquieu reprenant lui-même la parole, lui dit : *Madame, voilà le Pere Routh qui voudroit m'obliger de lui livrer la clef de mon armoire pour enlever mes papiers.* La Duchesse fit des reproches de cette violence au Confesseur, qui s'excusa, en disant : *Madame, il faut que j'obéisse à mes Supérieurs.*

Montesquieu parla & agit dans ses derniers moments en homme qui vouloit paroître à la fois chrétien & philosophe. *J'ai toujours respecté la religion*, dit-il ; cela étoit vrai à certains égards, car s'il avoit paru favoriser l'incrédulité dans des livres anonymes, il ne s'étoit jamais montré tel en public. *Le morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes.* Le Cuisinier de Routh pouvoit-il desirer un aveu plus formel, plus consolant pour la religion, de la part de l'auteur immortel de *l'Esprit du Code du droit des nations*, de la part du Législateur du genre humain.

» que

» que quand on semble les autoriser à secouer le  
 » joug de toute dépendance & de toute contrainte,  
 » qui lui avoit mis les armes à la main contre la  
 » Religion. »

Un autre orgueil des Jésuites étoit de faire des missions dans les villes, comme s'ils avoient été chez des Indiens & chez des Japonois. Ils se faisoient suivre dans les rues par la Magistrature entiere. On portoit une croix devant eux; on la plantoit dans la place publique; ils dépossoient le Curé; ils devenoient les maîtres de la Ville. Un Jésuite nommé Aubert, fit une pareille mission à Colmar, & obligea l'Avocat-Général du Conseil Souverain de brûler à ses pieds son Bayle, qui lui avoit coûté cinquante écus. Le Magistrat n'auroit-il pas mieux fait de faire brûler Frere Aubert? Qu'on juge combien l'orgueil de cet Aubert fut gonflé de ce sacrifice, comme il s'en vanta le soir avec ses confreres, comme il en écrivit à son Général.

O Moines! ô Moines! Soyez modestes, on vous l'a déjà dit & répété tant de fois; soyez modérés si vous ne voulez pas que malheur vous arrive.

Voltaire reproche l'orgueil aux Jésuites; c'est que ces Révérends Peres avoient sûrement oublié l'humilité de leur Patriarche, & qu'ils ne vouloient pas, de bonne foi, se rappeler son histoire. Ignace n'étoit pas orgueilleux, mais fou & complètement fou. Il voulut être fondateur, & il avoit tout ce qu'il falloit pour cela en son temps, c'est-à-dire, une folie convenable à son siècle.

Ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances, & soyez excessivement opiniâtre. Il pourra arriver que vous soyez pendu; mais si vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels. Ignace en a eu; & en conscience, y a-t-il jamais eu un homme au monde



plus digne des petites-maisons que St. Ignace, ou St. Inigo, ou St. Nigo le Biscayen, car c'est son véritable nom ? La tête lui tourne à la lecture de la *Légende dorée*, comme elle tourna depuis à Don Quichotte de la Manche, pour avoir lu des romans de Chevalerie.

Voilà mon Biscayen qui se fait d'abord Chevalier de la Vierge, & qui fait la veille des armes à l'honneur de sa Dame. La Sainte Vierge lui apparoît & accepte ses services ; elle revient plusieurs fois, elle lui amène son fils. Le diable qui est aux aguets, & qui prévoit tout le mal que les Jésuites lui feront un jour, vient faire un vacarme de lutin dans sa maison, casse toutes les vitres ; le Biscayen le chasse avec un signe de croix ; le Diable s'enfuit à travers la muraille, & y laisse une grande ouverture que l'on montrait encore aux curieux, cinquante ans après ce bel événement.

Sa famille, voyant le dérangement de son esprit, veut le faire enfermer & le mettre au régime : il se débarrasse de sa famille, ainsi que du Diable, & s'enfuit sans savoir où il va. Il rencontre un Maure, & dispute avec lui sur l'immaculée Conception. Le Maure qui le prend pour ce qu'il est, le quitte au plus vite. Le Biscayen ne fait trop s'il tuera le Maure, ou s'il priera Dieu pour lui ; il en laisse la décision à son cheval, qui, plus sage que lui, reprit la route de son écurie.

Mon homme, après cette aventure, prend le parti d'aller en pèlerinage à Bethléem, en mendiant son pain ; sa folie augmente en chemin ; les Dominicains prennent pitié de lui à Menresé ; ils le gardent chez eux pendant quelques jours, & le renvoient sans l'avoir pu guérir.

Il s'embarque à Barcelone ; arrive à Venise. On le chasse de Venise, il revient à Barcelone, toujours

mendiant son pain , toujours ayant des extases , & voyant fréquemment la Sainte Vierge & Jesus-Christ.

Enfin on lui fait entendre que pour aller dans la Terre-Sainte , convertir les Turcs , les Chrétiens de l'Eglise Grecque , les Arméniens & les Juifs , il falloit commencer par étudier un peu de théologie. Mon Biscayen ne demande pas mieux ; mais pour être théologien , il faut savoir un peu de grammaire & un peu de latin ; cela ne l'embarrasse point , il va au college à l'âge de trente-trois ans ; on se moque de lui , & il n'apprend rien.

Il étoit désespéré de ne pouvoir aller convertir des Infideles : le Diable eut pitié de lui cette fois-là. Il lui apparut , & lui jura , foi de Chrétien , que s'il vouloit se donner à lui , il le rendroit le plus savant homme de l'Eglise de Dieu. Ignace n'eut garde de se mettre sous la discipline d'un tel maître : il retourna en classe , on lui donna le fouet quelquefois , & il n'en fut pas plus savant.

Chassé du college de Barcelone , persécuté par le Diable qui le punissoit de ses refus , abandonné par la Vierge *Marie* , qui ne se mettoit point du tout en peine de secourir son Chevalier , il ne se rebute pas ; il se met à courir le pays avec des Pèlerins de S. Jacques , il prêche dans les rues , de ville en ville. On l'enferme dans les prisons de l'Inquisition. Délivré de l'Inquisition , on le met en prison dans Alcala ; il s'enfuit après à Salamanque , & on l'y enferme encore. Enfin , voyant qu'il n'étoit pas Prophete dans son pays , Ignace prend la résolution d'aller étudier à Paris ; il fait le voyage à pied , précédé d'un âne qui portoit son bagage , ses livres & ses écrits. Dom Quichotte , du moins , eut un cheval & un écuyer ; mais Ignace n'avoit ni l'un ni l'autre.

Il esstuye à Paris les mêmes avanies qu'en Espagne :

on lui fait mettre culotte bas au college de Sainte Barbe, & on veut le fouetter en cérémonie. Sa vocation l'appelle enfin à Rome.

Comment s'est-il pu faire qu'un pareil extravagant ait joui enfin à Rome de quelque considération, se soit fait des disciples, & ait été le fondateur d'un Ordre puissant, dans lequel il y a eu des hommes très-estimables ? C'est qu'il étoit opiniâtre & enthousiaste. Il trouva des enthousiastes comme lui, auxquels il s'associa. Ceux-là ayant plus de raison que lui, rétablirent un peu la sienne : il devint plus avisé sur la fin de sa vie ; & il mit même quelque habileté dans sa conduite.

Peut-être Mahomet commença-t-il à être aussi fou qu'Ignace, dans les premières conversations qu'il eut avec l'Ange Gabriel ; & peut-être, Ignace à la place de Mahomet, auroit fait d'aussi grandes choses que le Prophète. Car il étoit tout aussi ignorant, aussi visionnaire & aussi courageux.

Quel problème à résoudre par nos neveux, que celui d'une Société, si frêle dans sa naissance, devenue, dans ses progrès, une masse énorme, qui effrayoit par sa puissance, un colosse redoutable, qui de ses deux bras embrassoit les deux mondes, & assiégeoit l'empire de l'univers, frappée en un instant, comme la statue aux pieds d'argile ! La postérité aura bien de la peine à reconnoître dans sa chute subite, le doigt de Loyola.

Nous avons long-temps perdu de vue le Monarque dont nous écrivons les fastes ; nous allons revenir sur nos pas.



## CHAPITRE XXXIV.

**A**U milieu des soins, des soucis, des inquiétudes du Gouvernement, des tracasseries fastidieuses & toujours renaissantes entre le Clergé & les Parlements, entre les Juridictions Ecclésiastiques & Civiles; au milieu du désordre où la guerre la plus funeste, la plus honteuse, la plus humiliante avoit jetté toutes les parties du Royaume, Louis XV ne cherchoit qu'à s'étourdir pour ne pas voir, & s'affaïsser de plus en plus dans l'inertie & la crapule pour se distraire non seulement des chagrins étrangers, mais domestiques, qui devoient plus vivement l'affecter.

Louis XV avoit perdu sa bien-aimée Henriette, Princesse qui, entre tous ses autres enfants, lui ressembloit le plus. L'Infante, Duchesse de Parme, venue à Versailles pour y recevoir les caresses de son auguste père, qui l'avoit toujours tendrement aimée, venoit de périr sous ses yeux. La mort de cette dernière Princesse devoit d'autant plus affliger le Monarque, qu'elle étoit sa confidente, qu'il versoit dans son sein les amertumes dont son ame étoit abreuvée. Un coup plus sensible encore eut bien dû amollir le cœur du Roi.

Une maladie grave survenue à la Marquise de Pompadour, durant un voyage de plaisir fait à Choisy; maladie qui la réduisit bientôt à un état de langueur, dont la mort seule devoit être le terme, auroit été un spectacle déchirant pour l'amour & même pour la seule amitié. Louis XV, qui, dès le commencement, voulut que la Faculté ne lui dissimulât rien, reçut, sans émotion, le coup fatal qu'elle lui pronostiqua. Il faut tout dire, en même temps, il se conduisoit avec la favorite, comme

s'il eut cru le contraire ; lui prodigua non-seulement les égards , les attentions , les assiduités les plus consolantes pour un malade , mais il continua de la consulter sur les affaires publiques. Les Ministres , le Royaume , tout lui resta soumis de même qu' auparavant. Elle expira , pour ainsi parler , les rênes de l'Etat , encore dans les mains.

Chaque matin le Duc de Fleury , Gentilhomme de la Chambre , de service , apportoit au Roi le bulletin des Médecins de la Marquise ; transportée de Choisy à Versailles , elle eut le privilege réservé à la seule Famille Royale , de rester malade & de payer le tribut à la nature dans le château d'où l'on écarte avec tant de soin tout ce qui peut y rappeler les misères & la fin de la vie humaine. Il est vrai qu'à peine expirée , on rejetta son cadavre , renvoyé sur une civière à son hôtel particulier , dans la ville , & l'on observa Louis XV , qui , de ses fenêtres , la vit froidement passer. C'étoit le signe de l'apathie la plus complète.

Sans doute , tout sentiment d'amour étoit éteint pour elle dans le cœur du Monarque. Mais quel homme peut voir briser , sans verser des larmes , une union de vingt ans ? D'ailleurs cette séparation le laissoit presque isolé au milieu de sa famille , dont la Marquise travailloit à l'écarter de plus en plus. Dégouté de la Reine , redoutant l'austérité de son fils & de sa bru , il ne pouvoit pas plus s'accommoder de la morale des Dames de France , & de leur vie livrée aux pratiques minutieuses de la dévotion.

Le Monarque avoit perdu le cœur de ses Sujets depuis long-temps , mais du moins il en partageoit la haine avec sa maîtresse , & cette haine alloit se réunir sur lui seul. Enfin son indolence même auroit dû réveiller son engourdissement par le fardeau des affaires , dont Madame de Pompadour l'avoit débarrassé , & lui en laissoient mourant tout le poids

De reste , la Marquise que tout le Royaume détestoit avec raison , méritoit vraiment la tendresse ou l'affection de son auguste amant. C'est un point dont la discussion , sans justifier son insensibilité , pourroit la motiver. Bien différente de Madame de Mailly , Madame de Pompadour n'aima jamais le Roi pour lui-même. Eblouie , du moins , de la splendeur du trône , comme la Duchesse de Château-Roux , dévorée d'une ambition noble , elle ne chercha pas non plus à s'en approcher pour exciter le Roi à une gloire , dont l'éclat pût réjaillir sur elle & couvrir son déshonneur.

La Marquise avoit de l'esprit , mais un esprit petit , & toutes ses passions portoient l'empreinte de cette petitesse. Elle aimoit l'argent , & n'envisagea dans le premier rang , qu'une facilité plus grande d'en acquérir , & de satisfaire son attrait excessif pour le luxe & les frivolités. Si elle cultiva & favorisa les arts , ce fut toujours sous ce point de vue , & ceux uniquement relatifs aux goûts de son sexe. Elle gouverna , parce qu'elle avoit affaire à un Prince qui vouloit l'être , & fut obligée de prendre les rênes de l'Etat , afin qu'elles ne tombassent pas entre d'autres mains.

Le caractère de la favorite la rendoit susceptible d'être asservie à son tour , & ce furent successivement M. de Machault , l'Abbé de Bernis , le Maréchal de Belle-Isle , le Duc de Choiseul , qui , en la dominant , dirigèrent le Royaume. Elle étoit de même dans son intérieur , ses gens en faisoient ce qu'ils vouloient. N'ayant aucune énergie , elle ne pouvoit en donner à Louis XV , & c'étoit ainsi la maîtresse la plus dangereuse & la plus funeste pour lui & pour son peuple. De-là découlerent avec l'anarchie , le désordre & tous les maux de la France.

Au surplus veut-on avoir une idée précise de cette

femme ? Ecoutons Voltaire, qui, en onze vers en décrit à la fois & la naissance & la vie, & la figure & l'esprit. C'est dans la *Pucelle* où l'on lit le portrait suivant :

Telle plutôt cette heureuse grisette,  
Que la nature, ainsi que l'art forma  
Pour le b. . . . ou bien pour l'opéra ;  
Qu'une Maman, avisée & discrète,  
Au noble lit d'un fermier éleva,  
Et que l'amour d'une main adroite,  
Sous un Monarque, entre deux draps plaça.  
Sa vive allure est un vrai port de Reine,  
Ses yeux frippons s'arment de Majesté,  
Sa voix a pris le ton de Souveraine,  
Et sur son rang son esprit s'est monté.

D'après son caractère donné, on ne se seroit pas attendu que Madame de Pompadour eut vu approcher la mort par degrés, sans murmure & avec une fermeté héroïque. Le lieu où elle étoit, la tournure d'esprit de Louis XV, exigeoit qu'elle ne manquât pas de remplir les derniers devoirs de la religion : ce qu'elle fit sans faste & sans pusillanimité. Elle demanda pardon hautement à sa maison & à tous les Courtisans présents, du scandale qu'elle leur avoit donné.

Le plus singulier de la scène, c'est que les Prêtres n'eussent pas exigé d'elle, en double adultère, ce qu'ils exigent dans le cas de la simple fornication ; que la concubine quittât le séjour de son libertinage, & qu'elle fit cette réparation dans ce palais, depuis vingt ans, le théâtre de son péché. Mais il est avec les Confesseurs des Cours, des accommodements : il fut décidé qu'elle étoit trop mal pour souffrir la translation. Le jour même où elle attendoit sa dernière heure, le Curé de la Magdeleine, Paroisse de son Hôtel, à Paris, vint la voir, & comme il prenoit congé d'elle, un



moment, lui dit-elle, *Monsieur le Curé, nous nous en irons ensemble.* (\*)

De toutes les épitaphes que l'adulation & la satire ont enfantées, nous n'en citerons que deux, l'une latine, originale, & qui, quoique roulant sur un jeu de mots, contient une vérité qui la rend précieuse :

D. D. JOANNIS POISSON Epitaphium.

*Hic Piscis Regina jacet, quæ Lilia fuxit  
Per nimis; an mirum si floribus occubat albis?  
Obiit die 15 Aprilis, anno 1764.*

La seconde épitaphe, courte, énergique, est d'une grande vérité :

Ci git qui fut quinze ans pucelle,  
Vingt ans catin, puis huit ans maquerelle.

En jouant par degrés ces trois rôles, il n'est point de fortunes, de dignités, d'honneurs auxquels une femme ne puisse atteindre, elle & tout ce qui l'entoure.

Depuis que Madame de Pompadour avoit le rang de Duchesse, elle avoit pris un vol plus haut, & pour se loger convenablement, elle avoit consacré 600,000 livres à l'acquisition de l'Hôtel d'Evreux; un chevalier de Saint-Louis lui servoit d'Ecuyer; une fille de condition (\*\*)

(\*) La Marquise avoit acheté pour sa sépulture la Chapelle de la maison de Créqui, aux Capucines, à Paris. Elle y est inhumée.

(\*\*) Madame du Hauffet. Elle étoit la veuve d'un homme de famille; le besoin l'avoit fait s'attacher à la favorite; froide, discrète, sans intrigue, dévota même

de premiere femme de chambre. Elle avoit pris pour Intendant un Procureur au Châtelet, nommé Colin, qu'elle fit décorer de la croix par une charge dans l'Ordre.

La vanité de la Marquise, afin de rapprocher d'elle davantage son frere, à mesure que le Monarque la combloit de dignités, auroit bien desiré le faire dès-lors *Cordon-bleu* : le Roi qui n'avoit rien à lui refuser, y étoit assez disposé; mais un Seigneur qu'il consulta, n'ayant répondu à son maître que par un persiflage, en disant que le poisson n'étoit pas assez gros pour être mis au bleu, Louis XV, qui étoit plein de raison, en comprit le sens exquis, & n'y songea plus que quelques années après, où le Marquis de Vandières, ayant reçu sa seconde métamorphose, & devenu Marquis de Marigny, fut pourvu de la charge de Secrétaire de l'Ordre, qui n'exigeoit point de preuves. Pour le préparer à cette dignité, dans les lettres d'érection de ce Marquisat en sa faveur, le Roi avoit déclaré qu'il entendoit que cet homme nouveau jouît des honneurs attachés à la haute noblesse, aux gens de qualité, & il fut présenté à la cour sous ce dernier titre.

On voit dans la favorite de Louis XV un phénomène, un poisson de Malvoisin, en moins de vingt-cinq ans, devenu de tambour, Maréchal de Camp, encore après avoir été retardé dans sa marche par le refus humiliant que fit le Régiment du Roi de l'admettre dans son corps.

Ce Poisson de Malvoisin battoit la caisse dans le Régiment de Piémont. Quand il fut l'élevation de sa cousine, il vint la trouver & la sollicita de l'avancer. Elle y consentit, mais à condition

---

depuis vingt ans, elle la servoit, & s'est retirée avec une fortune très-médiocre,

qu'il quitteroit un état où il seroit trop difficile de le faire percer. Il lui déclara qu'il avoit un goût décidé pour le militaire ; qu'il y vouloit rester , & qu'elle étoit assez puissante pour l'y avancer comme ailleurs.

Le Duc de Biron , alors Colonel du Régiment du Roi , étoit un des Courtisans les plus assidus de la favorite. Elle profite de la circonstance , & lui témoigne le desir qu'elle auroit de mettre son parent dans son corps. Il eut la bassesse de l'accepter , & les Officiers eurent le courage de le refuser. Ils accueillirent gracieusement le tambour décaissé , mais en ne lui dissimulant pas que tout brave homme qu'ils le croyoient , il succomberoit à la fin , à moins qu'il ne tuât successivement tout le corps. Il se retira. La Marquise dont la vanité étoit furieusement humiliée , vouloit persister & faire punir le Régiment. On étoit en temps de guerre , cela devenoit embarrassant : On l'appaisa ; son parent fut fait Lieutenant de Dragons , puis Capitaine , puis passa au corps des Carabiniers.

On ne sauroit nombrer les millions que le Marquis de Marigny recueillit de la succession de sa sœur. La seule vente de son mobilier dura un an. C'étoit un spectacle où l'on alloit par curiosité : on y trouvoit continuellement des raretés qu'on n'avoit vues nulle part ; il sembloit que toutes les parties du monde se fussent rendues tributaires du luxe de la Marquise.

En comparant les richesses , la magnificence de la dépouille de cette Maîtresse de Louis XV , avec la simplicité , la pauvreté de Madame de Maintenon , de la veuve de Louis XIV , retirée à Saint Cyr , on sent aisément la différence de la trempe de leur ame , ainsi que de la place qu'elles occuperont l'une & l'autre dans le souvenir de la postérité.

Les richesses de la Pompadour, recueillies par son frere Marigny, ont passé ou passeront, on ne fait trop où. Ce Marigny est mort depuis 10 mois, sans laisser de postérité. Le personnage est trop intéressant pour ne le pas faire connoître. Les arts auxquels il a présidé assez long-temps avec succès lui doivent au moins quelque reconnoissance.

Son nom de famille étoit *Poisson*, comme tout le monde sait. Il dut son élévation à sa sœur, la fameuse Marquise. Celle-ci eut le bon esprit, en cherchant à l'illustrer, de lui procurer une place qui ne put pas offusquer l'amour propre des grands Seigneurs. Elle le fit adjoindre au sieur le Normand de Tournihen dans celle de Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens, Jardins, Arts & Manufactures du Roi; c'est alors qu'afin de dépayser un peu le Public sur ce parvenu, & de lui attirer plus de considération de la part de ceux qui alloient être soumis à ses ordres, & des étrangers, il fut qualifié de Marquis de *Vandieres*. Ce premier nom ne fut pas heureux, il prêtoit à un quolibet; on ne manqua pas de le saisir, & il étoit d'autant plus piquant qu'il étoit juste. On détourna la plaisanterie en lui en choisissant un autre, on le métamorphosa en Marquis de Marigny.

Desirant acquérir des qualités personnelles qui le rendissent digne de sa place, plus qu'un vain titre, le nouveau Marquis s'étoit initié dans la géométrie, qu'il possédoit assez bien, & avoit étudié les éléments de l'architecture. Il perfectionna ces dispositions par un voyage en Italie, où sont rassemblés les modeles des arts dans les divers genres, & cette multitude de Chefs-d'œuvres qui attirent sans cesse la foule des curieux de toutes les nations.

Afin de rendre ses études plus faciles & plus fructueuses, M. de Marigny avoit amené avec lui

Soufflot, Architecte célèbre ; Cochin, Dessinateur estimé ; l'Abbé le Blanc, homme de lettres, à qui l'on accordoit des connoissances dans les arts. Il partit en 1749, &, après avoir parcouru avec attention toutes les villes qui contenoient quelque chose de curieux, dont ces Messieurs lui faisoient observer les principales beautés, il revint à Paris en Septembre 1751.

A son retour, les artistes jugerent que le Marquis avoit bien employé son temps ; il disertoit avec goût ; il avoit approfondi ce qui constitue l'excellence des arts ; mais naturellement timide & modeste, il n'avoit point ce ton tranchant qu'affectent beaucoup de grands Seigneurs, moins éclairés dans les choses essentielles. Il ne porta jamais de décision sans avoir consulté plusieurs artistes, à qui il avoit accordé sa confiance & particulièrement ses compagnons de voyage, qu'il appelloit ses *yeux*.

A la mort de M. de Tournehen, arrivée peu après, le Marquis se trouva en état de déployer son zele pour les arts. Il mit en honneur les deux Académies dont il étoit protecteur sous le Roi. Celle d'Architecture qui datoit depuis 1671, qui depuis plusieurs années s'assembloit même au Louvre, mais sans avoir été autorisée jusques-là, quoiqu'elle eût obtenu des Lettres-Patentes qui la confirmoient & établissoient en 1717, avoit grand besoin d'encouragement. Le Marquis excita la Marquise sa sœur à y contribuer en inspirant au Roi le goût des bâtimens. Il fonda des prix qui exciterent l'émulation entre les élèves, & les vainqueurs furent envoyés à Rome aux dépens de S. M., pour y voir les monuments antiques & les étudier. Il conçut le vaste projet d'achever le Louvre. Déjà il en avoit fait nettoyer l'intérieur & les entours ; il avoit fait élever à grands frais

un échaffaudage immense; déjà les travaux étoient repris; déjà les poètes avoient chanté cette restauration, lorsqu'une guerre cruelle obligea de suspendre l'entreprise interrompue, & qu'on ne put reprendre même à la paix, à cause de la situation déplorable des finances.

Le Marquis eut la douleur de voir tant de préparatifs perdus. Du reste, il avoit donné une secousse salutaire à l'architecture; elle prit un ressort rapide & brillant sous ce nouveau Mécène; & si son ministère en cette partie n'est pas mémorable par de grands monuments, il l'est par une adresse ingénieuse dans la distribution de l'intérieure des appartements, par un goût exquis dans les détails, par une élégance rare dans les ornements.

Pendant en 1767, M. le Marquis fut à la veille de renverser cette même Académie qu'il avoit protégée avec tant de prédilection. Il faut avouer qu'il mit beaucoup d'humeur dans sa querelle avec ce corps. Elle vint au sujet d'un M. de Wailly. Ce jeune artiste, distingué par un talent précoce, qu'il desiroit faire recevoir, avoit des ennemis, c'est-à-dire, des envieux parmi les Académiciens à la tête desquels étoit un nommé Gabriel; il eut l'exclusion. Son protecteur indigné d'une telle injustice, employa l'autorité dans une élection qui ne doit se faire qu'à la pluralité des suffrages. Il obtint une lettre-de-cachet, (bonne ressource) pour faire entrer l'aspirant tout de suite, non seulement dans la seconde, mais même dans la première classe; autre violation du règlement qui exigeoit qu'on ne passât à l'une qu'après avoir séjourné dans l'autre.

Cette double infraction ne pouvoit que révolter l'Académie, qui n'obtempéra point à l'ordre & eut recours aux représentations. Le Marquis Directeur, ayant eu la mal-adresse de se compro-

mettre, ne voulut pas reculer, & enfin employa le moyen violent de faire témoigner par le Roi son mécontentement à la compagnie dont il ordonna la suppression absolue.

Cette affaire qui avoit duré plus de trois mois, ne s'arrangea qu'au moyen de la soumission des *Gabrielistes* : on appelloit ainsi les opposants du nom de leur chef. De Wailly fut enfin admis dans la première classe; & l'Académie dut éprouver la mortification de recevoir une lettre du Comte de S. Florentin, au nom de S. M. où elle blâmoit sa conduite envers son chef. C'est la politique ordinaire de la Cour, qui veut que celui-ci ait toujours raison.

De tous les projets avantageux à l'Architecture & à l'embellissement de Paris, que la difficulté des temps empêcha le Directeur-Général des bâtimens de mettre à exécution, un seul eut lieu, parce qu'il étoit peu dispendieux. C'est ce guichet si nécessaire, appelé le *guichet Marigny* : l'idée vint de lui-même & ne lui fut point suggérée : il sut lever les obstacles qui s'y oppofoient, & eut le courage d'y maintenir deux passages pour les gens de pied.

Le Marquis appella aussi, de Lyon, le sieur Soufflot pour le nommer contrôleur des bâtimens du Roi, pour le charger de l'Eglise de Ste. Genevieve, & c'est à son choix judicieux que nous devons ce chef-d'œuvre d'architecture.

En 1740 avoit commencé l'usage d'exposer chaque année, dans la grande salle du Louvre, aux regards, aux éloges & à la critique du public, tous les ouvrages de peinture, de sculpture & de gravure, composés par les membres de l'Académie, où se réunissent ces talents divers. Elle se ressentit de la favorable influence du Marquis, son Directeur. Aussi il encouragea cette exposition ; mais pour la rendre plus



travaillée & plus considérable, il voulut qu'elle n'eut lieu qu'aux années impaires. Afin d'exciter l'émulation des artistes qui n'auroient pas voyagé, & leur offrir de bons modèles à imiter, il fit ordonner par le Roi que l'immense collection de ses tableaux seroit successivement exposée dans le même emplacement.

C'est-là que l'on vit, en 1751, ce tableau d'*André de Sarte*, usé de vétusté, revivre par l'industrie du sieur Picot, inventeur du secret de transporter la peinture sans l'altérer, d'une toile sur une autre, & de perpétuer ainsi son existence. Il tenta depuis la même opération sur le *Saint Michel*, peint sur bois par Raphaël, & termina si heureusement son ouvrage, qu'il causa l'admiration générale, & que le Roi & toute la Cour en furent enchantés.

Loriot inventa l'art de fixer le pastel & de lui donner la durée des tableaux peints à l'huile. Entre les chefs-d'œuvres des plus fameux peintres, on vit figurer au salon un portrait fait à l'éguille par la Manufacture des Gobelins. La finesse du travail & la vérité des couleurs y trompoient l'œil : On le prenoit pour une véritable peinture.

L'art d'appliquer l'émail sur l'or, dont on croit que les Français sont inventeurs, fut sur-tout perfectionné dans ces derniers temps. On le poussa au point de faire, en ce genre, des tableaux d'histoire étendus. Il y eut un *Hercule filant aux pieds d'Omphale*, de Durand, cité dans l'Encyclopédie comme un ouvrage digne des plus grands maîtres.

La Savonnerie (\*), l'émule des Gobelins, à certains égards, enfanta des prodiges dans les

---

( \* ) C'est un lieu où se faisoit & se préparoit le savon, à Chaillot : il a été converti en manufacture de Tapisseries.

superbes

superbes tapis que soule aux pieds la moleste de nos Lucullus.

Non seulement les récompenses pécuniaires, mais les récompenses honorifiques, ne furent jamais tant prodiguées aux artistes que sous le petit Ministère du petit Marquis. Depuis long-temps sa sœur desiroit le faire recevoir *Cordon-bleu*, mais le Roi se ressouvenoit du bon mot d'un de ses courtisans, rapporté ci-dessus. Le *Poisson* avoit grossi, il fut honoré de cette décoration, & de la charge de Secrétaire-Commandeur des Ordres du Roi (\*): ce qui le mit à portée d'obtenir de son maître, en faveur de plusieurs artistes qu'il estimoit le *Cordon* de *S. Michel*: il en gratifia Soufflot, Cochin, Pierre, Pigalle, & nombre d'autres personnages: il le prodigua trop, sans doute, on ne vit plus qu'artistes bardés du *Cordon-noir*.

En 1762, le Marquis fit nommer Carle Vanloo, à la place de premier Peintre du Roi, choix que justifia le Dauphin, en s'écriant, lorsque le Directeur le lui présenta en cette qualité: *il y a long-temps qu'il l'est.*

Beaucoup de gens s'étoient imaginé que le Marquis ne tirant sa consistance que de sa sœur, à la mort de celle-ci, seroit obligé de quitter le département des bâtimens: lui même craignoit d'y être forcé; mais S. M. l'aimoit personnellement & le conserva. Lors de la querelle dont on a parlé, il a passé pour constant qu'elle fut excitée & fomentée par des

---

(\*) On dit *les Ordres du Roi*, parce que celui de *S. Michel*, institué par Louis XI, à Amboise, le premier Août 1469, se confère en même temps & avant le *Cordon-Bleu*, mais pour la forme seulement. Du reste, il est consacré aujourd'hui uniquement à servir de décoration aux artistes, aux gens à talents, &c.

courtisans , qui n'auroient pas été fâchés de s'approprier ses dépouilles ; Mais S. M. déconcerta tous les projets & les efforts de ses ennemis , en disant , dans le Conseil où l'on agitoit la matiere : *J'aime Marigny , je veux que la chose soit arrangée à sa satisfaction.* Elle le combla même depuis de nouveaux honneurs , & en 1772 , à la retraite du Comte de Baschi , il fut élevé à la dignité de Conseiller d'Etat d'Epée. Mais avec le caractère de Louis XV , il ne falloit que de la constance , & tôt ou tard , on étoit sûr de culbuter ceux qui n'étoient soutenus que par lui. L'Abbé Terray , qui étoit bien aisé de réunir les bâtimens au contrôle-général , mina sourdement & avec succès. Il donna tant de dégoûts au Marquis , qu'en 1773 , il supplia le Roi d'accepter sa démission ; ce que le Roi , l'aimant toujours , refusa d'abord : mais six mois après le Directeur-Général ne put tenir , & fut obligé d'insister sur la même demande. Cependant , pour le *decorum* , on lui conserva toujours l'adjonction. Il n'avoit jamais aimé la Cour , il n'étoit pas naturellement intriguant , & s'étoit vu porter , par les circonstances , comme malgré lui. Dès qu'il eut quitté ce pays-là , il ne voulut plus y retourner , & il détestoit même d'en entendre parler.

Lorsque M. de la Galissonniere épousa la fille du tambour Poisson , de Malvoisin , dont nous avons parlé , & dont le Marquis fit le mariage , il exigea du mari , qu'il prit chez lui , quand il iroit à Versailles , de n'y parler de lui en aucune maniere & en aucun temps ,

Le Marquis de Marigny aimoit beaucoup sa liberté ; on lui reprocha même d'aimer le libertinage , ce qui l'engagea à résister à toutes les instances de sa sœur , qui auroit été fort aise de le marier , &c.

de voir les Poissons de sa branche faire foudre. Il étoit homme à n'épouser que par inclination ; ce qu'il fit après la mort de sa sœur.

Une demoiselle Fillot, fille d'un Payeur des rentes de l'Hôtel de Ville de Paris , & l'une des plus belles créatures de son temps , le séduisit , & il lui offrit sa main. Il ne tarda pas à avoir lieu de s'en repentir. Ne pouvant apporter à sa femme que les restes d'une jeunesse usée de débauches , les agréables eurent l'espoir de réussir auprès d'elle ; il fut surtout question d'un Prince de l'Eglise (\*), renommé pour ses galanteries ; mais celui qui porta les coups les plus douloureux au Marquis , fut un homme de la Cour dont il se défioit le moins. Il se moqua d'abord des avis qu'on lui donna à ce sujet ; il rit au nez de ceux qui lui en parlèrent. En effet ce Seigneur , pour mieux cacher son jeu , s'étoit rendu l'ami du mari & le compagnon de ses orgies ; ils voyoient tous les jours des filles ensemble ; mais les têtes à têtes que le jeune militaire avoit avec elles , n'étoient que pour tromper le mari ; il en étoit quitte pour de l'argent , & ne faisoit que se préparer ainsi à mieux s'étoyer sa moitié.

Cependant le Marquis , très-jaloux de son caractère , témoigna de l'humeur à sa femme ; il en résulta des scènes vives qui transpirèrent dans le Public : il y eut plusieurs raccommodements qui ne durèrent pas ; c'étoient , chaque jour , de nouvelles querelles. La Marquise n'y put tenir.

Un beau matin , ayant fait sourdement emporter son paquet , elle sortit elle-même , & fit remettre à son mari une lettre où elle lui annonçoit sa résolution.

---

(\*) Le Prince Louis de Rohan , aujourd'hui Cardinal & grand Aumonier de France.

Le Marquis étoit dans le bain lorsqu'il lut cette lettre ; il en pleura comme un enfant. Malheureusement la rupture avoit trop éclaté : il ne put jamais revenir sur cette démarche qui empoisonna le reste de sa vie ; car , malgré ses écarts , il aimoit beaucoup sa femme , & lui resta attaché jusqu'à la mort.

Depuis plusieurs années il étoit tourmenté d'une goutte vague , qui l'avoit forcé de se mettre à deux reprises au régime du lait. Vers la fin de l'année dernière , il fut attaqué de fievres continues. Elles cessèrent pendant quelques semaines ; mais il lui reprit bientôt une maladie violente & compliquée , qui , jointe à la goutte remontée , a terminé sa carrière , à l'âge de cinquante-quatre ans.

Quoique le Marquis de Marigny ait été longtemps alité & languissant , il n'a point reçu les Sacrements de l'Eglise. M. de St. Eustache , son Curé , avoit pénétré une fois vers lui ; il ne fut question de rien , & , depuis ce temps , il ne put avoir un accès libre auprès du malade. Ce Pasteur , homme de mérite , & qui traite la Religion en grand , ne voulut point user du droit qu'il avoit de forcer les portes : il sentoît que ce scandale n'étoit pas propre à ramener le pécheur vers Dieu , & qu'il falloit tout laisser faire à la *grâce* , qui , malheureusement , n'a opéré que très-sourdement , si elle l'a fait.

Quoiqu'il en soit , les Philosophes s'applaudissent de cette impénitence finale , qui fait frémir les vrais fideles , & mettent le frere de la fameuse Pompadour sur le calendrier de leurs héros.

Dans le fond , le Marquis de Menars , ( car sur la fin de sa vie , il avoit pris ce troisieme nom de Marquis , du superbe Marquisat de Menars , sa terre , ) étoit peu philosophe : il étoit crapuleux , il aimoit le vin , l'argent , les jolies filles , & avoit plusieurs autres vices bas : ayant refusé à son beau-pere Fillot , qui lui demandoit des secours , l'argent

dont il avoit besoin , il le porta au désespoir , & ce Fillot se brûla joliment la cervelle , dans le jardin de son gendre.

Quoique le Marquis eût annoncé un testament , on n'en a point trouvé à son décès , & il est mort sans avoir fait de bien à personne ; conséquemment , sans être regretté , ni de sa femme , ni de ses parents , ni de ses amis. Quelques artistes qu'il avoit continué de voir , & qu'il avoit toujours plus traités en ami qu'en supérieur , seront les seuls qui pourront répandre des larmes sur sa tombe. On n'en répandit pas beaucoup lors de la mort de sa sœur la Marquise. Cette Sultane favorite fut aussi-tôt oubliée qu'enterrée.

Durant son regne , la Pompadour avoit vu les Courtisans ramper à ses pieds ; ils n'obtenoient de graces que par son canal : les Princes du sang se tenoient debout devant elle ( \* ). Le Prince de Condé avoit pris de ses mains Mademoiselle de Soubise , la fille du Prince de ce nom , ami de son maître , & conséquemment , le plus servile , le plus bas des Courtisans de la maîtresse. \*

Plusieurs Ministres lui furent redevables de leur élévation. Entre ceux qui méritent quelque célébrité , on distingue l'Abbé de Bernis & le Duc de Choiseul. Le premier a été un ingrat envers sa bienfaitrice.

Homme de qualité , mais pauvre , l'Abbé de

---

( \* ) Il faut en excepter le Prince de Conti. Jamais il ne voulut se prosterner aux pieds de l'idole ; il la traita même avec hauteur , ou plutôt lui apprit ce qu'elle lui devoit. Un jour qu'elle le laissoit en posture de suppliant , il s'assied sur son lit , & lui dit : *Madame , voilà un coucher excellent.* On se doute combien la Marquise fut humiliée du propos & de l'action , & combien cela déplut au Roi , à la maîtresse duquel le Prince avoit fait une si bonne leçon.

Bernis s'étoit d'abord livré à son goût pour le bel esprit & le plaisir. Il avoit eu de bonne heure une place à l'Académie Française, mais n'avoit pu obtenir de bénéfice. Un jour étant allé voir l'ancien & vieux Evêque de Mirepoix, qui avoit la feuille des bénéfices, & auquel on l'avoit recommandé; celui-ci, ennemi de la poésie & des graces aimables de l'esprit, lui promit sa protection, à la charge qu'il ne feroit plus de vers, le menaçant, au contraire, de ne lui rien accorder, s'il ne renonçoit à ce talent infernal. L'Abbé lui répondit modestement : *eh bien ! Monsieur, j'attendrai.*

C'étoit un homme aimable, poli, insinuant auprès des femmes ; il étoit très-bien avec la Marquise, même du dernier bien, à ce qu'on a toujours cru. La favorite, après l'avoir fait passer par diverses Ambassades, le fit entrer au Conseil & nommer Ministre des affaires étrangères. Elle ne tarda pas à s'en repentir.

Après avoir monter rapidement l'Abbé de Bernis de l'état le plus médiocre au faite des honneurs ; après l'avoir fait revêtir de la pourpre, la Marquise crut qu'une faveur aussi marquée exigeoit une reconnoissance sans bornes. Elle s'imagina que ses charmes usés pour le Monarque devoient toujours conserver le même empire sur cette Eminence. Elle s'aperçut du contraire ; elle en devint furieuse. Mais avant de perdre le Cardinal, elle voulut dans une dernière conversation lui faire connoître toute sa tendresse & user de sa dernière ressource. Elle le trouva froid & inflexible. Alors ne mettant plus de bornes à sa rage, elle l'exhala en reproches sanglants, & lui déclara qu'elle alloit le faire rentrer dans le néant dont elle l'avoit tiré. Cela ne manqua pas. La veille de sa disgrâce, le Cardinal n'en assista pas moins au souper du Roi.

Louis XV, confus de l'ordre qu'il venoit de



signer contre un Ministre fidele, mais subjugué par la volonté de son impérieuse maîtresse, levoit par intervalles les yeux sur lui, puis les détournoit dès que ceux du Cardinal rencontroient les siens : tant les regards de l'innocence sont accablants pour l'injustice !

Les Courtisans toujours épiaut les moindres indices, connoissoient trop bien le caractère du Monarque pour ne pas juger de ce qui alloit arriver. Le bruit s'en répandit dès le soir, & en effet le lendemain M. de Bernis fut exilé à son Abbaye de St. Médard. Resté à peine seize mois au département des affaires étrangères, il n'eut pas le temps de s'y distinguer, & n'a d'époque mémorable durant ses négociations que le Traité de Versailles, si funeste alors, mais dont les fruits devoient se recueillir plus tard.

Durant sa retraite, le disgracié eut le temps de reconnoître le néant de l'ambition, l'instabilité de la faveur, les perfidies de la Cour. Devenu Archevêque d'Alby, après la mort de la favorite, il s'est appliqué tout entier aux devoirs de son Ministère ; &, rentré en faveur, ne sembla plus se livrer à la politique que convenablement à sa dignité.

Au Cardinal de Bernis, la Marquise fit succéder le Comte de Stainville, créé depuis Duc de Choiseul. On fait le grand rôle que ce dernier a joué durant son Ministère, & la réputation étendue dont il jouit dans le monde politique. Ses qualités & ses défauts sont également brillants.

Né dans un état de fortune très-médiocre, ainsi que son prédécesseur, le Duc de Choiseul avoit été mu de bonne heure par une ambition infiniment plus active. Tourmenté du noble desir de couvrir d'une gloire nouvelle un nom déjà illustre, il étoit entré dans la carrière des armes ; mais son génie étant moins tourné du côté de la guerre,

que de la politique, il se livra bientôt aux négociations.

D'abord, Ambassadeur à Rome, l'étude de cette Cour lui fournit les moyens de perfectionner son talent naturel pour l'intrigue ; & passé ensuite à Vienne, la Maison d'Autriche dont il avoit l'honneur d'être allié par la maison de Lorraine, crut trouver en lui un serviteur zélé à celle de France, & forma en sa faveur un puissant parti.

Le Duc jettoit ainsi les fondemens de sa fortune & de son élévation. Il auroit pu cependant ne pas réussir encore, si dérogeant à la franchise, à la magnanimité de son ame, il ne se fut permis une noirceur, qu'il espéra sans doute d'enfvelir dans les ténèbres où elle se tramoit.

Une femme de la Cour, de ses parentes, commençoit à plaire au Roi ; leur liaison se resserroit, & elle en étoit déjà à recevoir des lettres du Monarque & au rendez-vous.

Un courtisan moins fin que le Duc de Choiseul auroit regardé cet événement comme l'occasion la plus heureuse de se pousser & d'aller à son but, il n'auroit pas manqué de fomentier la nouvelle passion de l'auguste amant, & de chercher à supplanter la favorite en titre, par celle-ci, qui sembloit avoir des moyens de triompher plus présents & plus irrésistibles.

Le Duc calcula différemment, il fut au plus sûr, & préféra de sacrifier sa parente, dont le regne pouvoit n'être pas durable, à Madame de Pompadour, dont la circonstance acquéroit plus de force avec le temps. Il étoit dans la confiance de la première qui le consultoit sur ses démarches.

Un jour que l'amour de Louis XV parvint à son comble, demandoit une entrevue décisive par un billet pressant, le Duc qui aidait cette Dame

à faire les réponses , semble vouloir réfléchir sur celle-ci : il l'emporte & muni de cette piece , il va chez la Marquise : « Madame, lui dit-il, vous » me regardez comme un de vos ennemis; vous » me faites l'injustice d'imaginer que je m'occupe » avec eux de complots secrets pour vous faire » perdre les bonnes graces du Roi : tenez, lisez , » & jugez-moi. »

Il lui montre en même temps le tendre & vif écrit de S. M. ; il lui raconte comme il le possède & lui fait envisager à quels risques il s'expose pour la servir. Mais il préfere le bien de l'Etat & le bonheur de son maitre à sa propre grandeur, & il la juge plus nécessaire que personne à ces deux importants objets.

La Marquise de Pompadour connoissoit trop bien Louis XV , pour n'être pas sûre de le ramener toutes les fois qu'elle seroit prévenue à temps. Instruite de cette intrigue, elle la dissipa promptement & fit retomber sur sa rivale tout l'odieux de la découverte, & la punition qu'auroit méritée le confident perfide. Dès-lors il devint la créature & le confident de la favorite.

Le Duc de Choiseul étoit jeune, ardent, intrépide; il répara les torts du Cardinal de Bernis & scella sa réconciliation avec la Marquise, de maniere à lui faire croire que ses charmes n'avoient rien perdu de leur vertu, & il se fraya par-là le chemin au pouvoir suprême dont il hérita après elle. On sait ce que ce Ministre a fait pour la France & ce qu'il eut pu faire encore, si son regne se fut étendu jusqu'à nos jours.

Il ne paroît pas que la disgrâce, l'inaction où l'exil, ayant en rien humilié ce superbe Seigneur ; laid de figure, il a toujours cet air spirituel & ouvert, qui plaît, on remarque toujours sur sa physionomie, cette audace qui a caractérisé toute sa conduite. Il a

toujours ce nez au vent, par lequel les chanfonniers de la Cour, l'ont désigné si bien dans les *Noëls*, faits en 1763.

Rempli de son mérite ;  
Entrant le nez au vent,  
Choiseul parut ensuite,  
Et d'un ton turbulent,  
Dit, sans aucun égard, changeons cette cabane ;  
Je veux culbuter tout ceci ;  
Je réforme le bœuf aussi,  
Et je conserve l'âne.

Invité à la cérémonie du sacre de Louis XVI, le ton confiant du Duc n'avoit fait qu'augmenter en se trouvant auprès de son auguste protectrice (\*), & dans un lieu où son rival humilié (\*\*) avoit eu défense de paroître. Mais s'étant prévalu de ce retour apparent à la faveur ; s'étant trop livré au génie qu'il a pour l'intrigue, il a excité la jalousie du mentor du Roi, & celui-ci l'a desservi auprès du Monarque, prévenu contre lui, de façon à ne pouvoir gueres en revenir (\*\*\*). Il a, peu après le sacre, reçu des insinuations de s'absenter encore une fois de la Cour. Les vœux de la nation l'ont

(\*) La Reine dont il a fait le mariage.

(\*\*) Le Duc d'Aiguillon avoit fait les plus grands préparatifs pour aller à Rheims ; & y briller comme Capitaine-Lieutenant, commandant la Compagnie des Chevaux-Légers. Il avoit déjà invité tous les Officiers de ce Corps, à venir loger chez lui.

(\*\*\*) On assure que le fanatique Duc de la Vauguyon avoit insinué de bonne heure & constamment à son royal pupille, que le Duc de Choiseul étoit l'auteur de la mort du Dauphin, son pere, soit par le chagrin qu'il lui a causé en détruisant les Jésuites, soit en prêtant son Ministère à une vengeance politique, dont la cause & les effets sont frémir, & ne peuvent se rapporter.

plus d'une fois rappelé au timon des affaires , depuis sa disgrâce , mais toujours inutilement. Un serviteur à talents & utile , est toujours repoussé des Princes foibles ou prévenus , lorsque la méchanceté & la cabale s'en mêlent.

De toutes les créatures de la fameuse Marquise , le Duc de Choiseul fut celui qui resta le plus constamment attaché à cette favorite ; bien différent en cela de beaucoup d'autres , & du royal amant , sur-tout , qui , ne gardant sa maîtresse que par nécessité , & desirant , sans doute , de s'en voir débarrassé , l'oublia , pour ainsi dire , un instant après son trépas. Eh ! que n'eut pas oublié Louis XV ? iloublia jusqu'à son fils unique , l'héritier présomptif de son trône , le Dauphin dont la mort répandit un si grand deuil sur toute la France. Ce Prince de qui on a dit , à la fois , tant de bien & de mal , mérite bien assurément que nous en fassions ici une mention honorable.

## CHAPITRE XXXV.

Dans la vie du feu Dauphin , pere de Louis XVI , actuellement régnant , on ne trouve pas un grand nombre d'actions d'éclat qui étonnent ; mais on y voit un enchaînement de vertus aimables qui ravissent. N'être grand que dans les grandes occasions , c'est n'être que la moindre partie de sa vie ; mais savoir , comme le Dauphin , donner l'empreinte de la perfection à tout le corps de sa conduite , c'est être grand d'une véritable & solide grandeur , c'est annoncer du sublime pour les grandes occasions.

Sous quelque point de vue qu'on envisage le

Dauphin, dans la société comme dans son cabinet ; en fanté comme au lit de la mort, pourvu qu'on l'apperçoive tel qu'il fut, tout juge impartial, dit l'historien de la vie de ce Prince, le placera immédiatement après S. Louis, pour ses vertus morales ; & pour les qualités de l'esprit & du cœur, à côté des meilleurs Princes, & des plus grands héros de sa race.

Dès ses jeunes ans, le Dauphin s'étoit livré tout entier aux études les plus profondes, s'étoit appliqué sur-tout à donner le change au Courtisan, sur l'étendue de ses vues & le genre de ses occupations. Il y réussit parfaitement.

Pendant son enfance, on ne parloit que de son esprit ; mais après son éducation, il sembla rester dans l'inertie, on n'en fit plus mention. Ceux qui parloient le plus avantageusement du Dauphin, disoient ; » c'est un bon Prince ». On relevoit quelquefois les qualités de son cœur ; mais on gardoit le silence sur celles de son esprit.

Comme les intrigues de Cour, le jeu, la table & tous ces amusemens frivoles qui occupent l'oïveté la plupart des grands, ne prenoient aucun de ses moments, bien des gens ne pouvoient imaginer à quoi il passoit le temps : rien n'étoit plus ordinaire que d'entendre faire cette question. *Qu'est-ce donc que fait le Dauphin ?* A cela les uns répondoient d'un air de pitié : » *Hélas ! on n'en sait rien* ». D'autres, en ton affirmatif & en gens mieux instruits, disoient : *Il passe le temps à apprendre la musique ; on l'entend souvent chanter avec la Dauphine.*

Le Prince, au lieu de se montrer pour faire tomber ces bruits impertinents, se cachoit avec un nouveau soin, comme s'il eut été bien aise de les accréditer. Mieux instruit que personne, des affaires, il se comportoit en public, comme s'il n'y eut pris aucune part : ses conversations ne rouloient jamais que

sur des objets indifférents & de nulle conséquence.

Quelque desir, cependant, qu'eut le Dauphin de laisser ignorer les qualités de son esprit, elles jettoient par elles-mêmes un si brillant éclat, qu'il eut eu peine à y réussir, si l'envie ne l'eut secondé : mais il avoit trop de vertu pour que bien des gens ne profitassent pas avec empressement de la facilité qu'il leur offroit de lui supposer peu de lumières. La nouvelle philosophie, sur-tout, ne lui donna jamais qu'un esprit très-borné : & bien convaincue que son regne finiroit ou commenceroit celui de ce Prince, on eut dit qu'elle vouloit préparer, par avance, une sorte de consolation à son impiété : en s'efforçant d'obscurcir la gloire de celui qui devoit lui porter le dernier coup.

Le Dauphin étoit parfaitement instruit de cette disposition de la secte, à son égard, & il en rioit. Un jour qu'un Seigneur de sa confiance, après avoir passé quelque temps à Paris, venoit lui faire sa cour : » Eh bien, lui dit-il, en plaisantant, » que disent nos grands génies & nos philosophes » de Paris ? Qu'ils ont bien de l'esprit, & que le » Dauphin en a une bien petite dose » ? Il aimoit la vérité ; on lui avoua qu'il devinoit juste. » Vraiment, reprit-il, il y auroit là de quoi me » donner de l'amour propre : j'ai toujours cru qu'un » Dauphin devoit éloigner de lui jusqu'au soupçon » de prétendre au suffrage des beaux esprits ; je » croirois presque avoir réussi.

Le Dauphin n'étoit encore qu'un enfant, que l'idée seule de l'ignorance l'effrayoit ; & toute sa vie il la regarda comme un vice capital dans un Prince. » Il est rare, disoit-il, qu'un Roi forme, » de sang-froid, le projet de mettre ses sujets en » esclavage : l'humanité s'y oppose, son intérêt » propre l'en détourne ; mais l'ignorance y conduit : » de-là, tous les maux ».



La facilité du Dauphin pour apprendre les langues , étoit si grande , qu'ayant entrepris d'apprendre l'anglais , sans le secours d'aucun maître , il parvint , en fort peu de temps , à le savoir parfaitement. Il disoit , à ce sujet : » il convient qu'un Prince sache la langue des peuples avec lesquels » il doit traiter plus souvent , & sur les matieres » les plus importantes ».

A cette grande facilité pour les langues , ce Prince joignoit une mémoire heureuse , dont il faisoit , sur tout , usage pour apprendre les plus beaux morceaux , & quelquefois des pieces & des discours entiers des meilleurs auteurs , anciens & modernes. Le Chancelier d'Aguesseau étant venu lui faire sa cour : » M. le Chancelier , lui dit-il , » me réciteriez-vous bien le discours que vous avez » prononcé en telle occasion » ? Tout ce que ce savant chef de la Magistrature pût s'en rappeler , c'est qu'il étoit de tous ceux qu'il avoit composés , celui dont il étoit le plus content. » Eh bien , lui » dit le Dauphin , je suis charmé que mon jugement » s'accorde avec le vôtre : j'ai trouvé cette piece si » belle , que je l'ai apprise par cœur : & je crois » me la rappeler assez bien pour vous la déclamer ». Ce qu'il fit sur le champ , mais en mettant dans son action , tant d'ame & de feu , que le Chancelier en fut attendri jusqu'aux larmes , & avoua depuis , que jamais ses productions ne lui avoient paru si énergiques que dans la bouche du Dauphin.

Le Dauphin s'étoit occupé d'abord de la philosophie. Il l'avoit étudiée dans les sources. Il avoit lu les anciens & les modernes. Les mathématiques lui plurent beaucoup , il y fit de grands progrès en peu de temps. Il possédoit parfaitement le génie & l'architecture ; il mesuroit des yeux la largeur d'un fossé , la hauteur d'une muraille , toutes les dimensions d'un bâtiment. Il se plaisoit à conférer avec

les plus habiles Ingénieurs : il examinoit avec eux le plan d'une citadelle, les fortifications d'une place frontiere, avec une égale facilité, sur les différentes parties de leur art. Ce fut lui qui distribua, quelques mois avant sa mort, le camp que le Roi avoit ordonné devant Compiegne.

Quelquefois le Dauphin prenoit plaisir à tracer le plan d'une forteresse ou d'une maison royale, & par-tout on reconnoissoit son goût. Les personnes à portée d'observer ses inclinations, n'étoient pas sans une certaine appréhension qu'il ne donnât dans le faste ruineux des bâtimens, lorsqu'un jour il leur fit connoître d'une maniere non'équivoque, que l'amour des peuples auroit toujours un empire absolu sur ses goûts particuliers. Il montrait à l'Evêque de Verdun, le plan d'une maison royale, qu'il avoit tracé avec beaucoup de soin. Le Prélat loua l'économie de la distribution, l'élégance des décorations, la noblesse de l'ensemble. Quand il eut fini ses observations : » Vous me paroissez avoir » du goût, lui dit le Prince; je crois, cependant, » que vous n'avez pas apperçu ce qu'il y a de mieux » dans mon château ». L'Evêque l'examina encore, & ne trouvant matiere à aucune nouvelle observation, il pria le Prince de vouloir bien lui indiquer ce qu'il n'appercevoit pas lui-même. » C'est, lui » répondit-il, en riant, que ce beau château ne » sera jamais bâti qu'en crayon, & qu'il n'en » coûtera rien au peuple ».

Le Dauphin examina aussi les productions de ces hommes que notre siècle, fort improprement, selon lui, qualifie du nom de Philosophes. » Autrefois, » disoit-il, le nom de Philosophe inspiroit de la » vénération : aujourd'hui, dire à quelqu'un, vous » êtes un philosophe, c'est une injure atroce, & » pour laquelle il pourroit vous faire des affaires » en justice. Je les ai étudiés, disoit-il, en une

» autre occasion, j'ai passé de leurs principes à  
 » leurs conséquences ; & j'ai reconnu dans les  
 » uns, des hommes libertins & corrompus, intéressés  
 » à décrier une morale qui les condamne à éteindre  
 » des feux qui les effrayent , à jeter des doutes  
 » sur un avenir qui les inquiète : dans les autres ,  
 » des esprits superbes , qui , emportés par la vanité  
 » de vouloir penser en neuf , ont imaginé de  
 » raisonner , par système , sur la divinité , ses  
 » attributs & ses mystères , comme il est permis  
 » de le faire sur ses ouvrages ».

» Suivant les principes de nos nouveaux Phi-  
 » losophes , disoit encore ce Prince , le trône ne  
 » porte plus l'empreinte de la divinité : ils décident  
 » qu'ils fut l'ouvrage de la violence , & que , ce  
 » que la force eut le droit d'élever , la force a  
 » le droit de l'abattre & de le détruire. . . . que le  
 » peuple ne peut jamais céder l'autorité , qu'il  
 » ne peut que la prêter , toujours en droit de  
 » la communiquer & de s'en refaisir , selon que  
 » le lui conseille son intérêt personnel , son unique  
 » maître ».

» Ce que les passions se contenteroient d'insinuer , nos Philosophes l'enseignent ; que tout  
 » est permis au Prince , quand il peut tout , &  
 » qu'il a rempli ses devoirs quand il a contenté  
 » ses desirs : car enfin , si cette loi de l'intérêt ,  
 » c'est-à-dire , du caprice des passions humaines ,  
 » venoit à être généralement adoptée , au point  
 » de faire oublier la loi de Dieu , alors toutes  
 » les idées du juste & de l'injuste , de la vertu  
 » & du vice , du bien & du mal moral , seroient  
 » effacées & anéanties dans l'esprit des hommes :  
 » les trônes deviendroient chancelans , les sujets  
 » seroient indociles & factieux , les maîtres sans bien-  
 » faisance & sans humanité. Les peuples seroient donc  
 » toujours dans la révolte ou dans l'oppression ».

Pouvoit-on mieux saisir les conséquences de ces monstreux systèmes ? Mais il importe peu à ces hommes audacieux d'être réfutés. Fut-ce par un grand Prince, ils n'en deviennent que plus vains.

« Qu'importe à un de nos philosophes, disoit le Dauphin à l'Evêque de Verdun, qu'on brûle son livre au pied d'un escalier, si on le laisse tranquillement dans son cabinet en préparer un plus méchant encore. ? »

C'est d'après cette considération qu'il sollicita du Roi une Déclaration contre ces écrivains, & qu'en toute occasion il pressa les personnes en place d'user contre eux de toute la sévérité des loix. Il fit plus encore : ce fut lui qui leur mit en tête l'adversaire (\*) le plus incommode qu'ils aient eu dans ce siècle, & qui l'encouragea à dévoiler en toute rencontre le poison de leurs écrits. En un mot, il fit contre cette secte impie tout ce que pouvoit faire un Dauphin, & il laissa voir ce qu'il eût fait s'il eût été Roi.

Le Dauphin avoit fait pendant plusieurs années une étude sérieuse de l'histoire, qu'il appelloit *la leçon des Princes*, & *l'école de la politique*. « L'histoire, disoit-il, est la ressource des peuples » contre les erreurs des Princes. Elle donne aux » enfants les leçons qu'on n'osoit faire au pere ; » elle craint moins un Roi dans le tombeau, » qu'un paysan dans sa chaumière ».

L'auteur de l'histoire du Bas-Empire lui ayant présenté deux volumes de son ouvrage, il les montra à l'Abbé de Saint Cyr, son sous-Précepteur, & lui dit en riant : « L'Abbé, avis aux Princes. » — « Vous avez raison, Monsieur,

---

(\*) L'Auteur de *P'Année Littéraire*.

» lui répondit l'Abbé, & c'est un avis sur lequel  
 » on peut compter : le Prince le plus puissant ne  
 » le feroit point assez pour corrompre l'histoire :  
 » En gagnant un historien, il n'auroit fait que  
 » lui fermer un œil, mais elle en a cent. » —  
 » Oui, reprit le Prince, les historiens sont des  
 » échos fidèlement indiscrets, qui ne manquent  
 » jamais de répéter au siècle futur ce qu'ils ont  
 » entendu dans le leur. »

On eut dit, à entendre raisonner le Dauphin sur l'histoire, qu'il avoit fait son unique étude de cette partie. Il favoit l'histoire sacrée & profane, l'histoire ancienne & moderne, celle des peuples étrangers & celle de la nation.

Le Dauphin ne s'étoit pas contenté d'étudier les hommes dans l'histoire, il s'étoit appliqué encore à connoître d'une manière plus particulière ceux au milieu desquels il avoit à vivre. Cette connoissance lui paroissoit essentielle à un Prince.  
 » Connoître les hommes, disoit-il, est la véritable  
 » science des Rois. Le plus grand art des Rois  
 » est celui de connoître les hommes, d'apprécier  
 » leurs talents, & de les placer dans les emplois  
 » qui leur conviennent. »

Loin du tourbillon, du fond de son cabinet, seul avec quelques amis choisis, le Dauphin contemploit à loisir ce choc continuel des passions qui se rassemblent tumultuairement autour du Prince, pour se disputer les faveurs qui tombent de sa main & qui leur servent d'aliment. Il suivoit, dans leurs plus sombres détours, ces manœuvres de l'ambition, ces rivalités, ces intrigues d'intérêts qui se croisent : rien ne lui échappoit.

» Je vous estime heureux, disoit-il un jour à  
 » son Lecteur, l'Abbé de Marbœuf, vous voyez  
 » souvent des hommes. » — « Il me semble,  
 » Monsieur, répondit l'Abbé, que vous en voyez

» bien autant que moi. » — « Vous vous trompez,  
 » reprit le Dauphin ; ceux qui sont pour vous  
 » des hommes , ne sont plus devant nous que  
 » des personnages de tapisserie , des automates que  
 » nous ne faisons remuer que par ressorts. »

Selon le Dauphin , le Courtisan le plus ouvert ,  
 en apparence , est le plus dissimulé de tous. Il  
 cherche , dans les inclinations du Prince , les vertus  
 qu'il peut montrer , & les vices qu'il doit cacher.  
 » Les Courtisans , disoit-il , conduits par l'ambition ,  
 » ne se montrent au Prince que du côté favorable ,  
 » pour tâcher , par une vertu affectée , de gagner  
 » son estime , & de se faire croire capables d'être  
 » mis en place. Ces hommes , disoit il encore ,  
 » cherchent à se concilier les bonnes grâces des  
 » Princes , par la flatterie & par une complaisance  
 » outrée par toutes leurs volontés. Dès qu'ils  
 » voient une passion s'élever dans leur cœur ,  
 » au lieu de les avertir d'être en garde contr'elle ,  
 » ils cherchent à la fomenter , afin de conserver  
 » leur crédit , en s'en faisant les Ministres.  
 » Craignant toujours de leur déplaire , jamais ils  
 » ne leur disent des vérités dures qui les blessent.  
 » Rien pourtant de plus nécessaire aux Rois que  
 » de connoître la vérité. »

Ces belles maximes n'étoient point oisives dans  
 le Dauphin. Il ne négligeoit aucun des moyens de  
 connoître la vérité. Il l'accueilloit lorsqu'elle se  
 présentoit. Il l'invitoit lorsqu'elle n'osoit se produire.  
 Le Président d'Aubert en , lui parlant pour la  
 première fois , paroissoit un peu embarrassé. » Eh  
 » quoi , lui dit-il , du ton le plus capable de le  
 » rassurer , vous vous troublez ? est-ce que je vous  
 » intimiderois ? » Il le prit par la main , & le fit  
 asseoir dans un fauteuil à côté de lui , en ajoutant :  
 » Songez que je ne prends ici avec vous que la  
 » qualité d'ami »

Le Dauphin connoissoit tout le prix de la prudence , & il savoit en faire usage. « La dissimulation & la défiance , disoit-il , sont des vices odieux : la prudence porte des fruits plus utiles & plus assurés ; elle est la vertu propre des grands Princes. »

Sa conduite répondoit à ces principes : Un des plus grands Seigneurs de la Cour l'avoit sollicité de parler au Roi sur une affaire fort délicate & de la plus grande importance. Il s'en défendit d'abord ; le Seigneur insista : le Dauphin l'écouta avec bonté , & se contenta de lui dire en souriant : « Je vois bien , Monsieur , que vous n'avez jamais été Dauphin. »

Ce Prince , outre le courage qu'on avoit remarqué en lui aux champs de Fontenoi , & une connoissance exacte de toutes les parties de l'art militaire , avoit encore , dans un degré supérieur , ce qu'on peut appeller l'esprit de commandement ; & ce qui n'est pas le moindre mérite d'un Général , le talent merveilleux de s'affectionner les troupes. Ce qui faisoit dire au Maréchal de Broglie : « Il n'a manqué à M. le Dauphin que l'occasion pour se montrer un des plus grands héros de sa race. »

Au dernier camp de Compiègne , portant déjà depuis long-temps dans le sein le germe de la maladie dont il mourut , on le vit diriger les travaux comme le plus habile Ingénieur , commandant des évolutions avec la dignité d'un Roi , le ton & l'aisance du Général le plus expérimenté. On remarqua sur-tout qu'il étoit actif , se trouvant le premier à toutes les opérations : généreux , dans l'occasion , jusqu'à anticiper sur ses revenus , pour gratifier le soldat ; affable , disant un mot à un Officier , faisant à l'autre un signe gracieux , donnant à tous quelque marque d'attention.

Il sortit un jour en uniforme, après son dîner pour aller visiter le quartier des Dragons-Dauphin, qui étoit fort éloigné de la ville. Les Officiers qui n'étoient pas avertis, étoient alors absents. Mais quelques soldats l'ayant reconnu à son uniforme & à son *Cordon-bleu*, se mirent à crier: « Voilà notre Colonel. » Tous à l'instant se rapprochèrent autour de lui, jettant leurs casques en l'air & poussant mille cris de joie. Comme ils n'avoient point de siege à lui présenter, ils lui offrirent une botte de paille, sur laquelle il s'assit au milieu d'eux; les Officiers avertis de son arrivée, se rendirent auprès de lui avec un empressement qu'il est aisé d'imaginer. Il s'entretint familièrement avec eux, & leur demanda la grace de quelques dragons qui étoient aux arrêts: « Ne voulant pas, dit-il, qu'il y eut aucun malheureux dans un jour qui lui causoit tant de joie. »

Quelque temps avant le départ de Compiègne, après avoir commandé un exercice: « Mes enfants, » dit-il aux soldats, je suis d'autant plus content de vous, que vous avez très-bien fait, quoique je vous aye moi-même fort mal commandé. »

La Dauphine, curieuse de voir une armée rangée en bataille, se rendit un jour au Camp. A son arrivée, le Dauphin alla à sa rencontre, lui donna le bras; & s'avancant vers les troupes: « Approchez, mes enfants, leur dit-il, voilà ma femme. » Paroles bien éloquentes dans la bouche d'un Dauphin. A peine furent-elles prononcées, que tout le camp rétentit des cris réitérés de *vive Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine*. Les soldats des derniers rangs, qui avoient crié sans savoir pourquoi, recommençoient quand ils apprennoient de leurs camarades la maniere militaire dont le Dauphin venoit de leur présenter la Dauphine.



Quoique ce Prince fût guerrier par inclination ; on pouvoit , cependant , compter que s'il eût monté sur le trône , il eût été pacifique , par amour , pour les peuples . & qu'il eût préféré le plaisir de faire le bonheur de ses sujets , à la gloire d'humilier ses voisins.

« Les plus grands conquérants , disoit-il , sont  
 » fort au-dessous des Rois pacifiques , justes &  
 » humains : il est bien plus beau d'être les délices  
 » du monde que d'en être la terreur. Un Prince qui  
 » entreprend une guerre uniquement pour sa gloire  
 » personnelle , est également en horreur & à Dieu  
 » & aux hommes ; mais un Roi , digne de l'être ,  
 » l'évite sans la craindre , & la soutient avec courage  
 » quand elle est inévitable ; il se montre dans l'oc-  
 » casion prodigue de son sang , & toujours avare  
 » de celui de ses sujets. »

La journée de Fontenoy , mieux que tous les préceptes qu'on eût pu lui donner , avoit fait sentir au Dauphin ce que c'étoit qu'être Roi ; & plus la Nation lui avoit paru en cette occasion affectionnée au service de ses maîtres , & docile à leur voix , plus il se croyoit obligé d'apprendre à ne lui commander qu'avec sagesse. Depuis ce moment , la perspective du trône , qui présente une idée si flatteuse aux yeux du vulgaire , qui ne fait point en apprécier les charges , eut pour lui quelque chose d'effrayant. Une couronné lui parut un fardeau accablant ; & lorsqu'il parloit , ou même qu'il écrivoit sur ce qu'il se proposoit de faire , si Dieu l'appelloit au gouvernement des peuples , il avoit coutume de dire : *Si j'ai le malheur de monter sur le trône.*

C'est d'après ces dispositions , qui avoient toujours fait la règle de sa conduite , qu'au lit de la mort il disoit à son Confesseur « Je n'ai jamais été  
 » ébloui par l'éclat du trône auquel ma naissance

» m'appelloit , parce que je ne l'ai jamais envisagé  
» que du côté des devoirs redoutables qui l'ac-  
» compagnent , & des périls qui l'environnent. »

Ces sentimens ne partoient point d'une ame  
pusillanime. Ce Prince , au lieu de se décourager à  
la vue d'une Couronne qu'il redoutoit , se pré-  
para par un travail , qui ne finit qu'avec sa vie ,  
à en soutenir tout le poids , s'il plaisoit à la Pro-  
vidence de l'en charger un jour..

Il s'appliqua d'une maniere particuliere à con-  
noître les droits comme les obligations attachées  
à l'autorité souveraine ; & cette connoissance lui  
parut essentielle dans un Prince. « Ne point con-  
» noître , disoit-il , l'origine , l'étendue & les bornes  
» de son autorité , c'est pour un Prince ne con-  
» noître ni la nature , ni les propriétés de son être. »  
» Les Rois tiennent leur autorité de Dieu seul ,  
» dont ils sont comme les lieutenants sur la terre.  
» Tout vient de Dieu , tout doit retourner à  
» Dieu. »

— « Un Monarque , disoit-il encore , image  
» de la Divinité sur la terre , doit la prendre pour  
» modele dans l'image de sa puissance. Elle encou-  
» rage les hommes à la vertu par l'attrait de ré-  
» compenses ; elle dirige tout selon l'ordre admi-  
» rable qu'elle a établi dans l'univers. Immuable  
» comme elle , le Monarque doit respecter lui-  
» même les loix qui sont émanées de sa puis-  
» sance , & s'il n'a pas de juge ici bas , il ne  
» doit jamais oublier qu'il en est un dans le Ciel  
» qui juge également & les Rois & les peuples. »

Comme on représentoit au Dauphin que ses re-  
venus étoient trop bornés , & qu'à son âge le  
Dauphin , fils de Louis XIV , avoit cinquante mille  
livres par mois pour sa cassette : « Il ne me seroit  
» pas difficile , répondit-il , d'obtenir du Roi la  
» même somme ; mais comme je ne la recevrois

» que pour la donner , j'aime mieux que le pauvre  
 » laboureur en profite , & qu'elle soit retranchée  
 » sur les tailles. »

— Le Dauphin appelloit les laboureurs , *une classe d'hommes utile & précieuse à la société.* « Il faut ,  
 » disoit-il , que les laboureurs , sans être riches ,  
 » soient dans un état d'aisance , & ne craignent  
 » point , en rentrant des champs au logis , de  
 » trouver les huissiers à leurs portes ; prendre  
 » s'enrichir en les dépouillant , c'est tuer la poule  
 » qui pond des œufs d'or. »

Le Dauphin étoit en toute occasion d'une humeur égale. S'il faisoit un reproche à quelqu'un de ses Officiers , c'étoit toujours avec cet air de bonté qui corrige sans décourager. Quelquefois il se donnoit la peine d'instruire lui-même ceux qui entroient à son service de ce qu'ils avoient à faire ; & quand il leur échappoit quelque faute , il se contentoit d'en rire. Souvent pour ménager le temps , dont il étoit économe jusqu'au scrupule , il se rafoit lui-même. « J'ai plutôt fait , disoit-il , que mes  
 » Valets-de-Chambre n'ont échaffaudé. » L'un d'eux qui le rafoit pour la première fois commençoit à trembler : « Ne craignez pas , lui dit-il ; si  
 » vous me faites quelque entaille on ne s'en prendra  
 » pas à vous ; on dira que j'ai vu l'ennemi de  
 » près. » Le Baigneur ne trembla plus.

Ce Prince étendoit ses bontés jusques sur le moindre de ses gens. Un Piqueur ayant été blessé , à sa suite , d'une chute de cheval , il recommanda sur le champ qu'on lui envoyât son Médecin & son Chirurgien. Le lendemain , il fit une promenade qui le conduisit comme par hasard auprès de sa demeure ; & en passant , il dit à un de ses Officiers : « Je crois que c'est ici que loge le pauvre  
 » Philippe , allez demander de ma part comment  
 » il va. »

Au mois d'Août de l'année 1757, il arriva au Dauphin ce qu'il appella toujours depuis, & ce qui est véritablement pour un cœur sensible le plus grand des malheurs, celui de tuer un homme. En revenant d'une chasse qu'il avoit faite aux environs de Versailles, où il étoit resté avec la Dauphine pendant le voyage de la Cour à Compiègne, il voulut décharger son fusil, le coup porta dans l'épaule gauche d'un de ses Ecuyers, nommé Chambord, qu'un corps intermédiaire l'empêchoit d'appercevoir. Aux cris lamentables que le Gentilhomme poussa, le Prince soupçonnant le malheur, jette son fusil, & court vers l'endroit où il avoit dirigé son coup. Quel spectacle ! il apperçoit un homme renversé par terre, & qui se rouloit dans la poussière. Il s'approche de plus près ; il reconnoit Chambord qu'il aimoit. A la vue de son corps ensanglanté, il eut le cœur percé de douleur ; il se précipita sur lui, & le conjura, en l'arrosant d'un torrent de larmes, de vouloir bien lui pardonner.

L'Ecuyer, touché de l'état où il voyoit le Dauphin, lui dit ce qu'il put pour le consoler lui-même. Le Prince, aussi-tôt, le fit conduire à Versailles pour être remis entre les mains des Chirurgiens les plus habiles. Pour lui, la douleur dans le cœur, le visage abbatu, l'esprit tout occupé de son malheur, il s'avança jusqu'au château tête nue, les cheveux en désordre, & sans s'appercevoir qu'il fut encore en veste. Son accablement étoit si profond, qu'on n'osoit pas même entreprendre de l'en distraire.

Quelqu'un de sa suite croyant qu'un tel excès de désolation ne pouvoit venir que de la persuasion où il étoit que son Ecuyer étoit blessé à mort, lui dit pour le consoler, qu'il pourroit bien guérir de sa blessure : « Eh quoi ! lui répondit-il, faudra-

» t-il donc que j'aie tué un homme pour être dans  
» la douleur ? »

L'Officier ne mourut qu'au bout de sept jours. Le Dauphin, pendant tout ce temps, ne pensa qu'à lui, ne s'occupa que de lui. Non content d'avoir donné les ordres les plus précis pour qu'il fût traité avec toute sorte de soins, il voulut encore s'en assurer par plusieurs visites qu'il lui fit, quoique sa vue seule, comme il l'avouoit lui-même, lui perçât le cœur. Sa mort lui porta un nouveau coup plus terrible encore. « Hélas ! s'écria-t-il, quand on lui en apprit la nouvelle, il est donc vrai que j'ai tué un homme. O Dieu ! quel malheur ! »

Cette affligeante pensée ne quittoit le Dauphin ni le jour ni la nuit ; rien n'étoit capable de l'en distraire. Il étoit tellement pénétré du sentiment de sa douleur, que quelquefois il le communiquoit à ceux mêmes qui essayoient d'en modérer l'excès.

Un jour qu'on lui représentoit qu'il ne devoit pas s'imputer un malheur dont il n'étoit que la cause innocente : « Vous direz tout ce que vous voudrez, reprit-il, mais ce pauvre homme est toujours mort, & mort d'un coup qui est parti de ma main ; non, je ne me le pardonnerai jamais » Eh dans une autre occasion - « Oui, dit-il, je vois encore l'endroit où s'est passée cette scène affreuse ; j'entends encore les cris de ce pauvre malheureux, & il me semble le voir à chaque instant qu'il me tend ses bras éplorés, & me dit : quel mal vous ai-je fait pour m'ôter la vie ? Il me semble voir sa femme éplorée, qui me demande : pourquoi me faites-vous veuve ? Et ses enfants qui me crient : pour quoi nous rendez-vous orphelins ? Ces pensées importunes me suivent par-tout, & l'usage de

» ma réflexion ne sert qu'à me convaincre de plus  
 » en plus que ce ne sont point des chimères. »

Jamais le souvenir de ce fameux accident ne s'effaça de la mémoire du Dauphin ; & comme s'il eût été coupable, il s'en punit en s'interdisant l'exercice de la chasse pour le reste de sa vie. Il se le reprochoit encore au lit de la mort.

Le Dauphin étoit âgé de trente-six ans , & les rares qualités de son esprit , jointes à une vertu consommée , faisoient concevoir les plus flatteuses espérances , quand on commença à s'apercevoir du déperissement de sa santé. Il perdit sensiblement son embonpoint. La fraîcheur de son teint se flétrissoit , & la pâleur effaçoit peu à peu les plus belles couleurs de son visage. On vit avec étonnement un tempéramment si vigoureux que l'étoit celui de ce Prince , se consumer par la langueur. On en chercha la cause , & chacun fit ses conjectures. Plusieurs crurent que les maux de la Religion avoient porté un coup mortel à son cœur. D'autres prétendirent qu'il s'étoit échauffé la poitrine en donnant trop de temps au travail , & trop peu au sommeil & aux autres délassements. Peut-être ces différentes causes réunies ont-elles concouru au même effet.

Quoiqu'il en soit , deux ans s'étant déjà écoulés depuis qu'il avoit ressenti les premières atteintes de sa maladie , il se trouva dans un état d'épuisement qui l'accabloit. Toute espèce de nourriture lui devint insipide : il ne conservoit plus de goût que pour le café. Il lui prit un jour envie de manger du raisin ; il s'en trouva fort bien & continua. Les Médecins lui en permirent l'usage aussi fréquent qu'il le voulut ; il en faisoit presque son unique nourriture. L'appétit lui revint , & peu à peu il se remit à une nourriture ordinaire. On espérait



que la nature reprendroit enfin le dessus. L'espérance fut de courte durée.

Pendant le voyage de Compiègne, le Dauphin se fatigua considérablement à exercer les troupes du camp que le Roi avoit ordonné devant cette Place. Il ne se contenta pas d'être spectateur des opérations, il les dirigeoit lui-même. Rien ne se faisoit que par ses ordres, & il se trouvoit partout pour les donner. Tous les jours, pendant les matinées les plus fraîches, on le voyoit, dès le lever du soleil, ranger lui-même ses troupes en ordre de bataille. Comme ces exercices lui plaisoient, & qu'il en soutenoit volontiers la fatigue, on les jugeoit plus utiles que nuisibles à sa santé. Un gros rhume qui lui survint au retour d'une promenade qu'il fit par un temps très-humide vers l'Abbaye de Royal-Lieu, porta une atteinte mortelle à sa poitrine, déjà fort affoiblie.

Cependant le retour de la Cour à Versailles, étant fixé à quelques jours de-là, la crainte de lui occasionner un dérangement, l'engagea à prendre les moyens les plus prompts pour se défaire de son rhume : il garda la chambre, & prit toute sorte de palliatifs. Il vouloit paroître guéri pour le jour du départ, il le parut; mais à peine fut-il arrivé à Versailles que le mal s'agrit sensiblement. Il lui survint un crachement de sang accompagné d'accidents fâcheux. Une saignée le soulagea. Quelques jours après il parut convalescent, quoiqu'il conservât toujours une toux sèche.

Par le même motif de complaisance, qui lui avoit fait craindre d'apporter quelque retard au retour de Compiègne, il témoigna au Roi que le séjour de Fontainebleau lui plairoit beaucoup, & qu'il desireroit que le voyage se fit comme de coutume. Il s'y rendit avec la Cour le 4 Octobre. Les

premiers jours après son arrivée , on crut appercevoir un mieux sensible. A la maigreur extrême de son visage , succéda une bouffissure qu'on prit pour un embonpoint. Il se trouvoit bien de l'exercice qu'il prenoit : on concevoit des espérances.

Cependant le mal faisoit sourdement des progrès ; & au moment où l'on s'y attendoit le moins, tous les accidens qui s'étoient déjà annoncés reparurent avec des caractères plus effrayants. La toux devint plus violente, la fièvre plus forte, le sommeil plus agité ; & bientôt des expectorations purulentes indiquèrent la formation de l'abcès à la poitrine.

De la Cour , l'alarme se répandit jusqu'aux extrémités de la France. Tout ce qu'il y avoit d'ames vertueuses, dans le monde & dans le cloître, s'empresserent de demander à Dieu , par les vœux les plus ardents , la conservation d'une tête si précieuse à la Religion & à l'Etat. Bientôt après , le danger paroissant de jour en jour plus puissant , on ordonna des prières publiques dans toute l'étendue du Royaume ; & ce fut là comme le signal d'une désolation générale , qui ne peut être comparée qu'à celle qu'occasionna la maladie de Louis XV , à Metz. L'affliction de tous les gens de bien étoit si sincère & si vive , qu'elle se communiqua à tous les cœurs , & entraîna les plus indifférens. Les étrangers même partageoient la douleur des Français.

Les prières publiques que l'on fit alors ne furent point , comme on le voit quelquefois , des prières de cérémonie : elles étoient commandées par le cœur , beaucoup plus que par les ordonnances des Evêques ; & l'on vit en cette occasion la différence que le peuple met entre un Prince & un Prince. Chacun envisageant la perte du Dauphin comme un malheur personnel , vouloit sincèrement



l'éloigner , & en prenoit les moyens qu'il jugeoit devoir être les plus efficaces. On fut alors témoin de ce qu'on voit à peine dans ces calamités où tous ont à craindre pour la vie. Toutes les fêtes étoient suspendues ; un triste silence regnoit dans ces lieux mêmes de divertissements , qui retentissent habituellement de cris de joie.

On ne cessa de prier pendant deux mois entiers , & la ferveur sembloit redoubler avec le danger. Partout , dans la Capitale comme dans les Provinces , à la Cour comme à la Ville , on réunissoit tous les genres de bonnes œuvres pour fléchir le Ciel , & détourner le coup qui menaçoit la France. Mais il étoit inévitable , le mal étoit sans remède ; & les Médecins déclarèrent que tous les secours de leur art devenant désormais inutiles , il n'y avoit qu'un prodige qui pût opérer la guérison du Dauphin.

La France entière étoit dans le deuil & l'affliction , & le Dauphin possédoit toujours son ame en paix. Ce Prince vit approcher le moment de sa dissolution avec tous les sentiments de résignation & de confiance , qu'une vie passée dans la vertu inspire aux plus grands Saints.

Au milieu de ses souffrances , le Dauphin avoit conservé toute sa gaieté naturelle. Le Roi parlant un jour d'un Prince d'Angleterre qui se mouroit , & une de Mesdames ayant lu dans l'almanach l'article des Princes morts : « Vraiment , dit-il , j'ai pensé être là dernièrement. On auroit mis : » *Louis , Dauphin , mort à Fontainebleau le 25* » *Novembre.* » — Une autrefois que le Roi annonçoit que la Cour porteroit bientôt le deuil d'un autre Prince : « Je crois , dit le Dauphin , que » dans les autres Cours on parle aussi bien de mon » deuil. »

Peu de temps avant sa mort , la Providence lui

ménagea une épreuve qui eut été capable d'acabler une ame moins forte , mais qui ne lui causa pas la moindre émotion. Il voyoit de son lit tout ce qui se passoit dans une des cours du Château. Il s'aperçut un jour qu'on chargeoit à la hâte une voiture d'office ; il jugea aisément qu'on faisoit prendre les devants à cette voiture , dans l'assurance où l'on étoit de sa mort prochaine. Il demanda pour quelle raison on la faisoit partir ; quelqu'un lui dit que c'étoit à l'occasion du renouvellement du quartier. Au même instant il vit entrer dans la cour un carrosse , qu'on arrangea avec la même précipitation. « Voilà , sans doute , dit-il , » le carrosse des Officiers qui ont fait mettre leurs effets sur la voiture qui vient de partir. » Personne ne sentit l'ironie ; & la tranquillité avec laquelle il parloit , fit croire qu'il étoit très-éloigné de soupçonner la vérité. Il en seroit , sans doute , resté là , & auroit laissé ignorer l'épreuve à laquelle l'avoit mis cette imprudence , si son humeur toujours gaie ne l'eut porté par occasion à déceler sa pensée.

Son Médecin entra pour lui présenter un bouillon ; il étoit fort copieux : en le recevant , il regarda ceux qui croyoient lui avoir fait prendre le change , & leur dit , en souriant : « S'il faut que je le prenne tout entier , vous pouvez bien aller dire » à ces gens-là de déceler , car je les ferois attendre trop long-temps. »

Le Dauphin étoit à l'agonie. Il demanda au Cardinal de Luines s'il y avoit des caves de sépulture dans le chœur de sa Cathédrale. Sur la réponse que lui fit le Cardinal qu'il n'y en avoit qu'une sous l'autel pour les Archevêques : « Il » faudra donc en faire une , lui dit le Dauphin , » car je dois faire un voyage à Sens. » On découvrit le sens de ces paroles , quand , à l'ou-

verture de son testament , on vit qu'il demandoit à être enterré dans cette ville.

Cependant le Dauphin ne paroissoit plus tenir à la vie que par un léger souffle. Bientôt on vit ses yeux s'éteindre insensiblement. Aucune agitation violente, aucun mouvement convulsif n'annonça son dernier soupir ; il le rendit paisiblement, & comme s'il se fût endormi d'un doux sommeil, après avoir essuyé une agonie de vingt-deux heures. Ce fut le 20 Décembre 1765, à huit heures du matin.

Le Duc d'Orléans, frappé jusqu'à l'étonnement de la tranquillité avec laquelle ce Prince avoit envisagé la mort, disoit à Louis XV : » Est-il » possible, Sire, qu'aux portes de la mort, on » conserve tant de sérénité & une paix si profonde ? — Oui, cela doit être ainsi, répondit le Roi, quand on a su, comme mon fils, » passer toute sa vie sans reproche. »

Il seroit difficile d'exprimer l'extrême consternation où la mort du Dauphin jeta toute la nation. La douleur fut générale & aussi vive dans le fond des campagnes qu'elle l'étoit à Fontainebleau & à Versailles.

Suivant les dernières dispositions de ce Prince, son cœur seulement fut porté à Saint-Denis, & son corps fut conduit à Sens. De plusieurs lieues aux environs, les habitants des champs accouroient en foule, & bordoient les chemins par où passoit la pompe funebre. On eût dit, à voir ces pauvres gens, qu'on faisoit les funérailles de leur pere commun : les uns gardoient un silence de tristesse & d'admiration ; d'autres, sans s'être jamais vus, sembloient se connoître, & se racontaient, comme entre amis, ce qu'ils savoient des vertus de ce Prince. Ils répétoient les larmes aux yeux, ce qu'ils avoient souvent oui dire : « Il » auroit

» auroit voulu diminuer nos tailles & nous rendre  
 » heureux. Oni, disoient-ils encore , c'est Dieu  
 » qui nous a punis ; nous ne méritions pas d'avoir  
 » jamais un si bon Roi. » D'autres enfin tâchoient  
 de se consoler, en se disant dans leur langage naïf :  
 » Il faut espérer que les enfants d'un si brave  
 » homme ressembleront à leur pere. »

Le convoi s'étant arrêté dans un petit village  
 près de Sens , nommé Saint-Denis , une pauvre  
 femme , en considérant le char qui portoit le corps  
 du Dauphin , se mit à pleurer. « Ne pleure pas ,  
 » lui dit son mari , les enfants d'un si brave  
 » homme ne seront pas bâtarde ; ils ressembleront  
 » à leur pere. »

On célébra les obseques du Dauphin , dans  
 toute l'étendue du Royaume , avec un zele & un  
 empressement dont on ne se rappelle point  
 d'exemple , même en faveur des Rois. Les Uni-  
 versités , les Académies , les Orateurs & les Poètes ,  
 célébrent , à l'envi , ses vertus. Toute la France  
 retentit de ses louanges. Entraînés par la foule ,  
 ses calomnieurs chanterent la palinodie , & se  
 firent ses panégyristes : des plumes accoutumées  
 à décrier la vertu , essayèrent de louer le Prince le  
 plus vertueux ; & , par un contraste bien bisarre ,  
 on vit , en plus d'un endroit , l'éloge du Dauphin  
 à côté d'une invective contre la Religion.  
 Voltaire donna ce distique pour être mis au bas  
 de son portrait.

Connu par ses vertus , plus que par ses travaux ,  
 Il fut penser en sage , & mourut en Héros.

Le Dauphin ne fut pas seulement pleuré des  
 Français & regretté de leurs alliés. La mort d'un  
 Prince vertueux est une sorte de calamité univer-  
 selle. Tous les peuples de l'Europe se montrèrent

sensibles à la perte de la France, sans en excepter ceux que la diversité des Religions, ou des oppositions d'intérêts nationaux eussent dû rendre, ce semble, les plus indifférents. Par-tout où ce Prince étoit connu, on l'estimoit & on l'aimoit. Les ennemis même de la nation ne l'avoient jamais été de sa personne.

Voici ce qu'écrivoit, d'Angleterre au Duc de Nivernois qui avoit été Ambassadeur de France en cette isle, un homme de lettres (\*) à portée de connoître & d'apprécier les sentiments de ses compatriotes. .... « Permettez à un étranger de » mêler ses larmes aux vôtres & à celles de toute » la France. Germanicus, pleuré des Romains, » le fut aussi de ses voisins, des ennemis même » de leur Empire. Si M. le Dauphin jette encore » les yeux sur la terre, il n'y voit plus, en ce » moment, que des cœurs Français. »

Le Roi Stanislas, à l'ouverture de la lettre qui lui apprenoit la nouvelle de la mort du Prince, s'écria en soupirant : « La perte réitérée d'une » couronne n'est jamais allée jusqu'à mon cœur ; » celle du Dauphin l'anéantit. »

Louis XV eut à supporter deux autres pertes successives, celle de la Dauphine & de la Reine, mais il les soutint avec son sang-froid, son indifférence ordinaires. Nous n'ignorons pas les bruits qu'on a fait courir sur ces trois morts, quoique toutes différentes, toutes lentes, toutes prévues, toutes fixées à des époques certaines, déterminées & périodiques en quelque sorte ; mais nous les regardons, avec l'Auteur de la Vie privée du Monarque, comme le fruit uniquement de l'imagination exaltée de quelques politiques avides

---

(\*) Le Docteur Maty.

d'anecdotes romanesques, & croyant les forfaits les plus périlleux aussi aisés à exécuter qu'à concevoir. Ces bruits ont pris leur source dans une première supposition que l'assassinat de Louis XV étoit le résultat d'un complot profond. Et comme le crime ignoré doit toujours s'attribuer à celui qui en recueille le fruit, on avoit porté l'horreur jusqu'à soupçonner l'héritier présomptif du trône. Malheureusement, ou plutôt heureusement, ce qui commença à mettre en défaut les combinaisons de ces scrutateurs sinistres, c'est que la Maîtresse du Monarque se trouve la première dans la chaîne des victimes; c'est qu'on ne peut croire raisonnablement que la même main qui auroit empoisonné la Favorite, eût empoisonné le Dauphin, la Dauphine, la Reine; c'est qu'alors il faut admettre à la Cour deux sectes d'empoisonneurs, qui, luttant tour-à-tour l'une contre l'autre, se feroient exercées, à l'envi, à commettre de ces atrocités, & l'auroient fait sans autre fruit que l'impunité, tandis que le Roi, du moins par son silence, autorisant ces exécrables jeux, auroit joui du plaisir barbare de voir immoler autour de lui les personnes les plus chères. Spectacle qui, par sa longueur & l'effroi qu'il répandoit, à moins de donner à Louis XV le cœur d'un Néron & la dissimulation d'un Tibère, auroit été un supplice perpétuel pour lui, un supplice insoutenable même pour les plus affreux scélérats. Jamais Louis XV ne fut ni méchant ni criminel, mais foible, insouciant toute sa vie; mais crapuleux, libertin une partie de ses jours.

Nous allons parcourir à grands pas, & même avec assez de désordre, l'épisode du dernier terme du Monarque. C'est ici où Louis XV va paroître le plus indéfinissable, le plus indéchiffrable.

CHAPITRE XXXIV.

**L**OUIS XV avoit songé à faire son testament, pour la première fois, en 1766. Il avoit reconnu ses défauts & les vices de son regne. Il avoit supprimé le trop fameux Parc-aux-cerfs, & s'il n'étoit pas converti, il cherchoit au moins à éviter le scandale d'une vie trop publiquement dissolue, & c'est à la mort de la Reine, qui sembloit devoir le confirmer dans ces bonnes résolutions, qu'il retombe dans les plus grands débordements, qu'il se livre à toutes ses foiblesses, & souffre que son Royaume devienne la proie de tous les brigands qui l'entourent.

On en fut d'autant plus consterné que Louis XV avoit fait, par la suppression de son ferrail infâme, un acte de vigueur étonnant pour lui, en ce qu'il sembloit annoncer une résolution sincère de mieux vivre, de soustraire aux yeux de son peuple tout ce qui pouvoit rappeler le souvenir de ses égarements.

Il revint bientôt à lui-même. Entre la foule de nouvelles beautés offertes à son choix, il avoit distingué une demoiselle *Romans*, fille point mal née, assez bien éduquée, ingénue & qui, résistant à ses premières caresses, n'avoit voulu les recevoir qu'à des conditions.

Le Roi s'y étant attaché, lui fait acheter une maison à Passy. La jeune personne y accoucha d'un fils. Le Monarque enchanté lui avoit permis de le faire baptiser sous son nom, avec promesse de le reconnoître en temps & lieu, exigeant sur cela le silence, jusqu'à ce qu'il lui plût de manifester sa volonté. On nourrit, on éleva l'illustre poupon

en conséquence. On lui rendoit des hommages anticipés ; on ne l'appelloit jamais que *Monsieur* ; on le croyoit déjà un Prince *légitime*.

La *Romans* vivoit dans la retraite , montrait beaucoup de modestie , édifioit même , autant que son état le comportoit ; ses voisins & son Curé , se faisoit aimer par sa bienfaisance & ses charités ; sur-tout elle ne se mêloit en rien des affaires : les Ministres ne pouvoient en prendre ombrage.

Mais quels asyles ne viole pas l'intrigant ? Quel repos ne trouble-t-il pas , quand c'est utile à ses projets ? Un Abbé de Lustrac , homme de condition , voyant la Maîtresse en titre , morte sans être remplacée , crut le moment favorable , & s'impatronisa chez la Sultane subalterne , sous prétexte de concourir à l'éducation de son fils.

La *Romans* a peu d'esprit ; l'Abbé eut peu de peine à gagner sa confiance ; elle fut bien aise de trouver en lui un conseil , un homme en état d'écrire ses lettres au Roi. Quoiqu'elle ne fût pas tourmentée de l'ambition d'être la favorite en titre , il la prit par son foible pour son enfant , & lui fit sentir la nécessité de presser le Monarque d'effectuer sa parole royale , à l'égard de ce gage précieux de son amour. Plus le Roi éludoit de la remplir , plus l'Abbé faisoit sentir à sa Maîtresse la nécessité de réveiller sa tendresse ; il lui fit concevoir que le Roi ne pouvoit donner un état au jeune Prince sans consolider celui de la mere & le rendre inébranlable. Il flatta tellement son orgueil , qu'elle se répandit plus au dehors , qu'elle affecta des airs de grandeur , & ne dissimula pas les titres sur lesquels ils étoient fondés. Elle croyoit par-là forcer , en quelque sorte , l'auguste amant à accélérer l'instant désiré.

Il en arriva tout autrement. Louis XV prit de l'humeur ; & les Ministres , qui se trouvoient



très-bien d'être débarrassés du joug d'une Maîtresse impérieuse, n'étant pas disposés à en voir renaître une seconde, aigriront le Monarque. Un beau matin, on vint enlever la *Romans* fort durement, & on la conduisit dans un Couvent. On la sépara de son fils, mis dans un Collège, sans qu'elle sut quel il étoit, & le confident fut resserré étroitement dans un château fort. Ainsi se dissipa ce complot, comme l'observe l'Auteur de *la Vie privée de Louis XV*, & comme l'ont observé d'autres avant lui; & le Public qui ignoroit la cause secrète d'un tel événement, l'attribua honnêtement à la récipiscence du Monarque pécheur.

Il en étoit bien quelque chose: il faut le croire, puisqu'une Princesse l'a dit, (les Princes & les Princesses ne mentent pas.) Madame Adélaïde confessa, depuis la mort de son auguste pere, à l'occasion du testament dont nous avons parlé, que Louis XV étoit sincèrement converti ALORS & résolu à vivre EN BON CHRÉTIEN: mais que le fatal Maréchal de Richelieu, sous prétexte de le distraire de sa douleur, étoit venu le ramener au péché.

Ce fut bientôt après que parut la trop fameuse du Barry qui remplit le dernier épisode des amours de ce Prince, & qui mit le comble aux infamies dont sa vie n'étoit déjà que trop surchargée. Avant que nous en entreprenions le récit abominable, avant que nous commencions à tracer les traits affreux qui nous restent à ajouter au tableau du Monarque, esquissions le plus légèrement possible celui des affaires du Royaume à cette époque.

Les Cours de Magistrature étoient dans une effrayante crise. Après une guerre des plus désastreuses, loin de pouvoir alléger les impôts, on se trouvoit dans la nécessité urgente de les augmenter. Le Parlement de Paris n'avoit conservé

de son corps que la Grand<sup>e</sup> Chambre, depuis les troubles de Religion, élevés par le fanatisme de l'Archevêque de Paris & de ses confreres. Les autres Chambres avoient donné leurs démissions: elles furent rendues. La Cour entra dans toute la plénitude de ses fonctions. Le Roi & ses Ministres se prêterent à toutes les modifications exigées par les membres du Parlement. On avoit besoin de leurs suffrages pour l'enregistrement d'emprunts multipliés qu'exigeoient les besoins de l'Etat.

A M. de Silhouette avoit succédé M. Bertin pour le Contrôle-général. Le premier avoit débuté par des opérations qui lui avoient concilié tous les suffrages. La fin ne répondit pas au début. M. Bertin, quoiqu'ayant infiniment moins de connoissances & d'invention que M. de Silhouette, se rendit un instant agréable à la nation. Il retira les actes de législation de son prédécesseur qui avoient le plus fait crier; & quoiqu'il y substituât un troisieme vingtieme, un doublement & un triplement de capitation, ainsi qu'un sol pour livre d'augmentation sur les droits des Fermes: comme on jugea ces impôts moins intolérables que le cruel Edit de subvention qui avoit tant alarmé, on lui fut gré d'une moindre tyrannie. On imputoit tout à M. de Silhouette, qui, par les atteintes irréparables portées au crédit & à la confiance publique, avoit rendu ces ressources nécessaires.

Les Magistrats, plus de sang-froid que le peuple transporté d'un délire d'allégresse passagere, auroient dû, dans leurs assemblées, peser l'énorme fardeau de ces impôts. qu'on ne connoissoit pas encore. Tout occupés de leur querelle avec les Jésuites & leurs partisans, ils négligerent de

stipuler les intérêts de la nation, & enregistrerent sans difficulté.

Le Parlement de Besançon, ayant plus de nerf que celui de Paris, & sur-tout plus de patriotisme, travaillé d'un schisme intestin à l'occasion de ces mêmes impôts qu'il n'avoit pas voulu enregistrer, étoit exilé, dans sa portion la plus saine & la plus nombreuse. Trente de ses membres s'étoient détachés de leur chef, qui, par un abus monstrueux, réunissoit à la fois en sa personne les fonctions incompatibles de premier Président & de Commissaire départi dans la province, c'est-à-dire, d'Intendant. Ce Chef étoit M. Bourgeois de Boynes qui va bientôt figurer sur la scène.

Tous les Parlements prirent fait & cause pour le Parlement de Besançon. Le Roi répondit à celui de Paris que cette affaire lui étoit étrangère. Le Parlement répliqua que l'affaire lui étoit très-personnelle. Le Conseil combattit par des écrits, mais mollissant bientôt, le Roi rappella les Officiers du Parlement de Franche-Comté qui avoient été exilés, & leur donna satisfaction en retirant M. de Boynes & de cette Cour & de la Province, pour le nommer Conseiller d'Etat.

La Magistrature triompha: mais il s'en suivit, ainsi que le présumoient les gens clair-voyants, un nouveau sacrifice de l'intérêt national. Dans un lit-de-justice, on prorogea pendant six ans le second vingtième qui devoit finir à l'instant de la cessation des hostilités; on substitua à la suppression du troisième d'autres charges, dont il résulteroit que les sujets payoient, en temps de paix, plus qu'ils ne payoient en temps de guerre. Enfin on se jouoit du peuple par des discours hypocrites; on l'abusoit par la trompeuse perspective de changements avantageux dans l'avenir,

à dessein de lui faire par-là supporter, avec moins d'impatience, le poids énorme des impositions conservées.

Les clameurs s'élevoient de tous côtés ; le pusillanime Contrôleur-général Bertin trembla. On le tira du Contrôle, & on lui substitua le fougueux Laverdy, grand Janséniste, un des plus ardents adversaires des Jésuites. Celui-ci débuta assez bien comme ses prédécesseurs. On s'enthousiasma d'abord du nouveau Ministre ; mais l'enthousiasme ne fut pas long. L'Edit pour la libération des dettes de l'Etat sera un monument de honte éternelle, & pour le Contrôleur qui l'enfanta, & pour le Parlement qui l'enregistra.

Le désordre des Finances étoit au comble. Les charges, au lieu de diminuer, ne faisoient que s'accroître. Il falloit, d'un côté, satisfaire aux fantaisies du Roi, qui n'ayant plus de maîtresse en titre, avoit des courtisans & des favoris avides qu'il devoit contenter : de l'autre, il falloit fournir aux prodigalités du Duc de Choiseul, qui n'économisant pas plus le trésor de l'Etat que le sien, tranchoit du petit Souverain dans son genre, & avoit encore plus de créatures à satisfaire. Chaque jour, paroissoient de nouveaux Edits burfaux. On murmuroit hautement. On employa l'arme la plus irrésistible, le ridicule. On chansonna le Ministre, on fit des pamphlets, on répandit des caricatures contre lui. On le représenta dans Paris sous la figure d'un homme portant une hotte sur les épaules, une canne à bec-corbin, (attribut de sa charge) cherchant dans tous les ruisseaux & dans tous les tas d'ordures. Du bout de son bâton fortoient des rouleaux de papier intitulés : *Arrêts du Conseil*. Il avoit des lunettes sur le nez, sembloit pourvu d'une vue fort courte, défaut au physique & au moral du personnage. Ar

bas étoit écrit : *Au grand chiffonnier de France.*

Parodiant Vespasien qui avoit mis un impôt sur les urines , on poussa la dérision jusqu'à lui adresser un projet anonyme pour établir des latrines publiques dans des brouettes au coin des rues , où l'on n'auroit pu entrer qu'en payant un droit ; projet peu dispendieux , & qui devoit rendre beaucoup au Gouvernement. Ces farces désolèrent le Ministre. Il fut forcé de quitter sa place & de la céder à un autre qui ne fit que passer. Cet autre étoit M. Maynon d'Invaü, honnête homme. Après un Conseil où ses projets ne furent pas goûtés, il envoya sa démission. Il refusa la pension d'usage, disant, *que s'il n'avoit point été utile à l'Etat durant son Ministère, il ne devoit pas lui être à charge dans l'oisiveté de sa retraite.*

A ce dernier succéda le fameux Abbé Terray. Celui-ci finit par donner le coup de grace aux finances & au crédit du Roi. Nous aurons occasion de parler amplement de ce recommandable Ministre, ci-après. Voyons en quel état étoient les autres affaires du royaume.

Jusqu'à la mort de la marquise de Pompadour, le Duc de Choiseul n'avoit gouverné Louis XV qu'en second ; mais alors il le subjuga tout-à-fait. Sans avoir le titre de premier Ministre, il en avoit, comme le Cardinal de Fleury, toute l'autorité, puisqu'il géroit lui seul les départements les plus importants. Ministre des affaires étrangères, il avoit persuadé au Monarque que, pour donner plus de poids à ses négociations, il falloit encore le faire Ministre de la guerre. Il remplaça dans ce dernier Ministère l'ambitieux Maréchal de Belle-Isle. personnage envié, avide de tous les genres de gloire, heureux du côté des dignités, mais le plus malheureux des hommes du côté de la nature, puisqu'après avoir été à la fois époux,

frere & pere , il se trouva seul de sa maison , & la vit s'enfvelir avec lui toute entiere dans le tombeau.

Outre les affaires étrangères & de la guerre ; deux départemens dont étoit déjà chargé le Duc de Choiseul , on lui donna encore celui de la marine. Le Duc eut la modération ou plutôt la politique de se défaire d'une partie du premier Ministère en faveur de son cousin , le Comte de Choiseul , depuis Duc de Praslin. Ce Praslin étoit un être cacochyme , foible & paresseux. Il étoit aux ordres du Duc de Choiseul. Mannequin politique , son cousin le remuoit , le plaçoit & déplaçoit à son gré. Du Ministère des affaires étrangères , le Duc de Choiseul l'avoit fait passer à celui de la marine.

A ne considérer que le mécanisme des fonctions du Duc de Praslin , il ne les a pas mal remplies , durant son ministère. On comptoit dans les ports de France , lors de son exil , soixante-quatre vaisseaux , indépendamment de ceux qui étoient sur les chantiers , toutes les matieres nécessaires pour en construire dix ou douze de plus , & environ cinquante grosses frégates ou corvettes : rétablissement prodigieux des forces maritimes de la France , en cinq ou six ans de l'administration du Duc. On lui reproche d'avoir étendu les prérogatives , encouragé l'insolence , les déprédations & le luxe du corps de la marine ; on lui attribue le despotisme exercé dans les colonies ; on lui fait un crime de sa mollesse à faire statuer dans le Conseil sur les plaintes que lui adresserent les malheureux habitants de l'Amérique , à faire valoir leurs réclamations auprès du Roi. Le Duc n'étoit qu'une pure machine que son cousin Choiseul montoit & démontoit à son gré , comme nous l'avons déjà dit. Il ne conservoit sa place que par complaisance ;

il ne soupiroit qu'après le repos : c'étoit son vœu secret.

Le Duc de Choiseul ufoit de toutes les ressources de son génie pour tranquilliser Louis XV sur la crainte d'une nouvelle rupture , & s'occupoit en même temps à réparer les plaies faites à la France par les hostilités de la dernière guerre. Déjà , par son pacte de famille , il avoit fait partager adroitement à l'Espagne & les pertes de son Souverain , & une honte qui autrement auroit rejailli sur lui toute entière. Mais ce coup d'adresse n'eût été rien , si dès-lors méditant une vengeance lente & combinée , il n'eût aussi préparé les moyens de l'exécuter.

C'est dans cet esprit que , cherchant à affoiblir l'Angleterre par des troubles continuels , tandis que sa patrie réparoit dans une paix profonde ses forces épuisées , il fomentoit à Londres les divisions excitées par Wilkes ; il encourageoit les tracasseries entre les colonies & la métropole ; il lui soulevoit jusques dans l'Inde un ennemi formidable dans la personne de Hyder-Ali-Kan ; & , du même coup d'œil embrassant tout le Nord , il attachoit à la France la maison d'Autriche par l'espoir d'une alliance ; il enchaînoit l'activité du Roi de Prusse par la crainte de cette union. Il amusoit l'Impératrice de Russie , occupée à calmer un royaume agité par des cabales qu'il favorisoit sourdement ; il allumoit la guerre entre elle & le Grand-Seigneur , persuadé que c'étoit indirectement frapper l'Angleterre , placée dans l'alternative cruelle de perdre son commerce du Levant ou avec la Russie. Enfin , étant parvenu , par une chaîne de combinaisons éloignées , à voir cette Puissance rivale se dégarnir de la meilleure partie de sa marine pour secourir son alliée , il alloit , de concert avec l'Espagne , faire éclater leurs communs projets de ressenti-

ment, lorsqu'une femme (\*), plus adroite que lui, le renversa avec ses desseins.

L'influence qu'avoit le Duc de Choiseul dans les affaires générales de la politique, ne peut être mieux caractérisée que par le mot célèbre de l'Impératrice de Russie, qui l'appelloit *le souffleur de Mustapha*, *le cocher de l'Europe*. L'impulsion donnée par ce Ministre à toute l'Europe, durant son administration a été si forte, que l'ébranlement en subsiste encore. Il est vrai que ses intentions n'ont pas été remplies; il en a résulté des effets bien opposés à ses vues: les troubles de la Pologne en ont occasionné le démembrement. La guerre déclarée par les Turcs à la Russie n'a fait qu'accroître la gloire & la puissance de cette dernière: ses efforts pour chasser les Anglais de l'Inde ont tourné à leur avantage, & les y ont plus solidement affermis: mais le Duc de Choiseul n'a pas eu le temps d'achever son œuvre.

Tandis que ce Ministre, le plus grand sans doute qu'ait eu Louis XV, s'étudioit à mettre la France en état de récupérer un jour son ascendant & sa gloire, les affaires étoient dans une fermentation plus violente que jamais dans le royaume. La pomme de discorde avoit été jetée entre les Parlements des provinces, par la prééminence accordée à celui de la Capitale. Un intérêt plus pressant les força de se réunir. Tout le monde connoît cette monstrueuse procédure qu'on appelle *l'affaire de Bretagne*, un des plus incroyables épisodes du regne de Louis XV. Tout y est mêlé de bisarreries, d'irrégularités, de despotisme. C'est un événement singulier, terminé par un dénouement plus singulier encore, avant-coureur de la

---

(\*) La Comtesse du Barry.



destruction absolue de tout ordre, de la Magistrature & des loix.

La justice avoit alors pour chef M. Lamoignon de Blanc-Mesnil, nommé, par dérision, Lamoignon de *Blanc-Bec*. Pendant dix ans, des drages persévérants s'étoient élevés sous son influence contre les Ministres de la justice; il avoit fait infliger des exils consécutifs, des mandats, des emprisonnements à Paris, à Bordeaux, à Aix, à Rouen, à Rennes, à Besançon, à Grenoble, à Toulouse; il avoit livré des attaques générales ou particulières aux Cours de Magistrature; il avoit creusé insensiblement l'abîme sous les fondemens de l'Etat ébranlé.

On lui substitua M. Maupeou, personnage fort ignorant, fort rampant, fort souple, vendu à la Cour, & pere du fameux Chancelier de ce nom. C'est sous lui que se tint au Parlement la fameuse Séance du Roi, le 3 Mars 1766, appelée la *flagellation*, parce qu'elle ressembloit assez à celle de Louis XIV, lorsqu'il y vint le fouet à la main. C'est à cette Séance que Louis XV osa avancer l'étrange assertion qu'il ne tenoit sa couronne que de Dieu. Quel paradoxe! La Monarchie de France est venue comme les autres Monarchies, du choix libre des peuples. (Hist. de Fr.) Louis V étant mort sans enfans, Charles Duc de Lorraine, son frere unique, auroit dû lui succéder; mais l'hommage qu'il avoit rendu à l'Empereur Othon lui avoit fait perdre la confiance des Français, & ils élurent, d'un commun accord, Hugues Capet, le plus puissant d'entre les Seigneurs & de la Nation, & le plus en état de les défendre contre leurs ennemis.

Personne n'ignore le fait de l'élection de ce Prince; mais Louis XV n'étoit pas habile en histoire, & il avoit oublié depuis long-temps ces

paroles mémorables que lui avoit dites en son enfance le célèbre Maïffillon : « Ce sont les peuples » qui, par l'ordre de Dieu, ont fait les Rois tout » ce qu'ils sont ; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont » que pour les peuples. Oui, Sire, *c'est le choix » de la Nation qui mit d'abord le sceptre entre » les mains de vos ancêtres ; c'est elle qui les éleva » sur le bouclier militaire, & les proclama Souve- » rains.* Le Royaume devint ensuite l'héritage de » leurs successeurs, mais ils le *durent* originaire- » ment *au consentement libre de leurs sujets ; leur » naissance seule les met en possession du trône, » mais ce furent les suffrages publics qui atta- » chèrent d'abord ce droit & cette prérogative à » leur naissance.* En un mot, comme la première » source de leur autorité *vient de nous*, les Rois » n'en doivent faire usage que pour nous. »

Que ce langage est différent des Edits de Mars 1766, & de Décembre 1770 ! Jamais Hugues Capet ne fut monté sur le trône, ces Edits à la main. Peut-il être de l'intention d'un Roi d'être usurpateur d'une autorité sans bornes, qui ne fut jamais accordée à ses ancêtres, & qui ne fut jamais celle qu'ils ont reçue de Dieu par les mains de la Nation française ?

Promoteur du despotisme en France, le Vice-Chancelier Maupeou (car c'est ainsi qu'on l'appelloit) vit bientôt son digne fils y mettre le sceau. Plus adroit, plus intrigant, plus scélérat que son pere, car il joignoit à tous ces défauts l'hypocrisie. Le trop fameux Maupeou ne le regardoit que comme le gardien d'une place que dévoroit déjà son ambition, & ce n'étoit pour lui qu'un rival à supplanter quand il en seroit temps.

Premier Président du Parlement, depuis la retraite sage de l'honnête Premier Président Molé,

Maupeou s'étoit attaché au Duc de Choiseul; comme au tout-puissant d'alors; il lui faisoit basement sa cour, & en recevoit l'impulsion qu'il rendoit à sa Compagnie. Le Duc de Choiseul étoit intéressé à ne pas laisser réussir le Duc d'Aiguillon dans l'affaire de Bretagne. Le premier excitoit sous main les Procureurs-Généraux de la Chancelerie à se prévaloir de leurs avantages, & les Magistrats à les appuyer. Les Parlements de Province se banderent bientôt avec celui de la Capitale, & le trouble éclata vivement par tout le Royaume.

Louis XV, incapable de garder par lui-même une assiette fixe, ballotté entre ses Ministres, gaudit bientôt dans l'espoir d'une tranquillité qu'il cherchoit & ne pouvoit trouver. Il n'avoit pas fait un pas en arriere, qu'on s'en prévaloit pour lui en faire faire un autre.

C'est du sein de ces contradictions perpétuelles que le rusé Maupeou espéroit voir bientôt sortir sa grandeur. On avoit plongé le Roi dans un labyrinthe de difficultés inextricables. Comment en retirer le Monarque? Le *Vice-Chancelier*, Maupeou, pere, n'avoit pas assez de ressource dans l'esprit pour cela. Le fils le savoit: il prévint le moment où le Roi, trop heureux de lui abandonner le fil des affaires, seroit forcé de le prendre pour son conseil unique, de se livrer aveuglément à sa direction, & de le laisser frapper tous les coups que lui inspireroit sa vengeance.

Dans les convulsions étranges où se trouvoient les affaires du Royaume, celles de la Religion n'en alloient pas mieux. Elles étoient gérées par l'Évêque d'Orléans, de Jarente, *roué* dans toute la force du terme, qui, aux ordres de la Marquise de Pompadour, tant qu'elle vécut, étoit passé à ceux du Duc de Choiseul, menant la vie la plus dissolue, vendant sans pudeur les bénéfices, sou-  
vent

vent le salaire du métier le plus infâme (\*). Marchant en tout sur les traces du Cardinal Dubois, mais n'en ayant pas le génie, on conçoit que ce Prélat ne faisoit pas plus de cas des Jansénistes que des Molinistes. Il n'avoit ni le ton propre à en imposer à l'un ou à l'autre parti. Egalement méprisé du Clergé & de la Magistrature, il se laissoit aller au torrent, suivant que souffloit le vent de la Cour.

L'assemblée décennale de 1765 avoit amené les *fanatiques* qui n'étoient pas en petit nombre entre les membres de la Prélature, à consommer l'ouvrage commencé dans celle de 1755, & à asséoir un jugement certain sur cette Bulle *Unigenitus*, qui, née depuis plus d'un demi-siècle sans opérer aucun bien, avoit produit tant de mal. On forma un corps de doctrine à ce sujet, sous le titre d'*Actes du Clergé*; production enfantée avec si peu de ménagement, avec tant de précipitation & d'ignorance, qu'elle devint la dérision des impies, le scandale des foibles, & excita l'indignation du Clergé mieux instruit. Le Parlement ne tarda pas à sévir contre un nouveau monument de fanatisme, où il étoit personnellement offensé. Les Prélats *Zelanti* sonnerent le tocsin & des Curés ardents osèrent publier ces *Actes* à leur prône & furent décrétés. La Cour rendit un Arrêt du Conseil interprétatif des droits des deux partis : aucun ne fut content. Représentations des Prélats d'un côté, remontrances du Parlement de l'autre. Schisme ouvert entre le Clergé & la Magistrature ; nouveau refus de Sacrements ; interdictions nouvelles prononcées par les Evêques. On ne savoit auquel entendre, & la confusion regnoit

---

(\*) Voyez *Coup d'œil sur cette histoire*, pag. XCVII.  
Tom. II.

plus que jamais dans cette partie de l'administration.

Louis XV en étoit à ce degré d'insouciance ; où il ne desiroit que s'étourdir sur la situation de son Royaume , que gagner du temps en évitant toute commotion violente , qui auroit pu le troubler dans son repos. Les pervers ne cessoient de l'entourer. Depuis la mort de la Pompadour & la disgrâce de la Romans , le Monarque n'avoit point eu de maîtresse en titre , ni même de connue. C'étoit continuellement de nouvelles passades , soit des femmes de la Cour , soit des bourgeoises , soit des grisettes ; on lui en choisissoit dans les divers ordres de l'Etat , car sa luxure insatiable trouvoit tout bon , mais se dégoûtoit bientôt de tout. C'étoit l'emploi de ces hommes vicieux qui l'avoient replongé dans la débauche , dont il avoit eu un instant la velléité de se retirer , de lui procurer sans cesse des jouissances propres à l'assouvir. Entre ceux-là étoit un *le Bel* , premier Valet-de-chambre du Roi , spécialement chargé des découvertes. Un jour qu'il étoit en quête , il rencontre un certain Comte du Barry , batteur de pavé , pillier de tripots , courtier de plaisirs en titre de plusieurs Seigneurs de la Cour : *le Bel* lui rémoigne son embarras. « N'est-ce que cela , lui » répond celui-ci ? N'allez pas plus loin , j'ai » votre affaire , un véritable morceau de Roi ; » vous l'allez voir. » Il le mene chez lui , & montre à *le Bel* une Demoiselle *l'Ange* , autrefois sa maîtresse , & dont il faisoit alors part aux autres.

L'origine de cette beauté n'est pas encore bien éclaircie. Ses premières intrigues sont plus connues. Les uns la font fille d'un Pere *Ange* , Picpus ; d'autres d'un certain Comart de Vaubernier , Commis aux Aides , à Vaucouleurs. On lui donne

pour parrain un Billard du Monceau ; Munitionnaire des vivres. Ces derniers qui prétendent avoir fouillé les mystères ténébreux de la naissance & du premier libertinage de la nouvelle Sultane favorite, confirment qu'après la mort du sieur Vaubernier, sa femme, se trouvant sans ressource & sans bien, vint à Paris avec sa fille, dans le dessein de se placer dans quelque maison comme cuisinière ou femme de charge. Sa première démarche fut d'aller chez le sieur du Monceau, à qui elle présenta sa filleule. Le parrain donna d'abord de l'argent à la mere, & ensuite plaça sa filleule à la Communauté de St. Aure, qui étoit sous la direction du *Saint* Abbé Grisel, digne Confesseur du *pieux* Billard, Caissier des Postes, neveu de du Monceau. Il paroît que la petite fille ne s'y composoit pas bien, puisque l'on faisoit souvent des plaintes de sa conduite à son parrain. On lui reprochoit de lire de vilains livres, & de les faire lire aux autres Pensionnaires.

Manon Vaubernier (c'est le nom qu'on donnoit alors à Madame du Barri) ne tarda pas à quitter la *Sainte* Communauté de St. Aure. Elle suivit sa mere à Vitri, où venoit de s'ouvrir pour elle une place de cuisinière. Du Monceau continuoît toujours à obliger & sa commere & sa filleule. Il donnoit un louis par mois.

Le Pere Ange, Picpus, passoit pour le beau-frere de la mere de Manon. Il disoit la messe, toutes les Fêtes & Dimanches, à la terre de la vieille Madame Lagarde, veuve d'un Fermier Général extrêmement riche. Le Révérend trouva le moyen de présenter sa prétendue niece à cette Dame, qui la prit chez elle en qualité de demoiselle de Compagnie.

La bonne vieille Lagarde avoit deux fils, l'un Maître des Requêtes, l'autre Fermier-Général. Manon

à qui ils faisoient tous deux la cour , ne rebutoit ni l'un ni l'autre. Elle aimoit le Maître des Requêtes, mais le Fermier étoit plus riche : cependant elle ne put jamais parvenir à s'en attacher un sérieusement. Cette petite intrigue qui fut sue de la vieille La Garde, la força de renvoyer sa Demoiselle de Compagnie. Le Maître des Requêtes qui eut le bonheur d'en être aimé ne lui fit jamais aucun bien. Elle ne reçut du Fermier qu'une ré pétition. Le premier se glissa une belle nuit dans la chambre de Manon, & Manon le reçut dans son lit.

Débusquée de chez Madame La Garde, Manon Vaubernier fut placée chez un nommé Labille, marchand de Modes. Elle prit en y entrant le nom de Lançon. Chez ce Labille alloit, toute la journée, bien du beau monde. Une grande Dame y vint un jour ; c'étoit la Dame Gourdan, surintendante des plaisirs de la Cour & de la Ville. Manon ne tarda pas à fréquenter l'hôtel de la *petite Comtesse*, (c'est le nom de l'insâme *maqua* :) ses charmes ne pouvoient manquer de lui attirer bientôt des adorateurs. Un Abbé de Bonnac (\*) lui rendit les premiers soins. Manon l'avoit préféré à un Colonel de Marcieu ; & l'ingrat, qui l'appelloit *son petit Ange*, *son petit cœur*, lui refusa une petite robe de taffetas pour prix de ce qu'elle lui avoit donné ! Le bel Abbé de Gonzier (\*\*) remplaça lo

---

(\*) Actuellement Evêque d'Agen.

(\*\*) Evêque d'Arras. La chronique scandaleuse s'est bien amusée sur ce pauvre M. de Gonzier. M. Despinchal, à ce que prétend l'histoire, lui donna, un jour, une leçon dont les Prélats auroient de temps en temps besoin, pour les avertir que les gens d'Eglise, ne peuvent pas jouir aussi librement, que les gens du monde, & qu'il est de leur devoir d'éviter le flagrant délit. M. de Gonzier

premier Abbé auprès de Manon. Le crasseux ! après avoir fait bien du mal (\*), une nuit, à Manon, nelui donna, le lendemain matin, qu'une simple montre de dix louis. Une petite scene arrivée à Manon lui fit désertter l'hôtel de la petite Comtesse.

Du Monceau alloit faire souvent des parties chez l'entremetteuse. Celle-ci lui promet un jour une fille neuve & charmante. Il ne manqua pas au rendez-vous, & il y trouva Manon, sa filleule. Le parrain, honteux d'être dans un tel lieu devant cet enfant, la gronde, lui fait tous les reproches possibles. « Mais, mon parrain, lui dit spirituellement la petite, y a-t-il du mal de se trouver » dans un endroit où vous êtes ? » Le parrain, furieux de cette réponse, s'emporte, & lui donne des coups de canne. La *maqua* arrive & les sépare. On doit rendre justice à Manon : depuis cette aventure elle ne remit plus les pieds chez la Dame Gourdan ; elle resta chez Labille, où elle étoit très-sage.

Une circonstance singuliere vint faire breche à

eut épargné douze mille francs, s'il eut été moins voluptueux, & s'il se fut contenté d'une bergere. M. Despinchal, l'ayant trouvé au lit avec sa maitresse, le força de lui rendre 500 louis qu'elle lui avoit coûté depuis deux mois, après quoi il lui céda tous ses droits de propriété. Moyennant cet arrangement, M. Despinchal se trouva avoir joui pendant deux mois, aux dépens de l'Eglise, ce qui n'est gueres arrivé jusqu'à ce jour. M. de Gonzier, ne pardonnera jamais à l'auteur, son indiscrétion ; mais l'aventure est trop plaisante pour être passée sous silence. Monseigneur ne peut disconvenir lui-même, qu'un Evêque qui signe un billet en caleçon & en bonnet de nuit, ne soit un être très-plaisant à voir.

(\*) Voyez *pieces originales* pour servir à l'histoire de Madame du Barri.



sa vertu. Dans la maison de Labille demenoit un M. Duval, Commis de la Marine, jeune homme d'une jolie figure, & assez riche pour se mettre élégamment. La petite Manon le trouva à son gré, & ne put se refuser à lui faire les premières avances. Voici comment elle s'y prit : Madame Labille savoit peindre, & s'amusoit à donner des leçons de dessin à ses filles de boutique. Manon, en ayant eu quelques-unes, s'amusa à crayonner la figure de M. Duval, sur une feuille de papier qu'elle attacha à la porte. Le jeune homme rentrant chez lui se reconnoît assez pour être persuadé qu'il a donné dans l'œil d'une des Demoiselles de Labille. Voilà son amour-propre flatté ; il se croit déjà amoureux sans savoir de qui ; n'importe, il remet son portrait où il l'avoit pris, & écrit au bas : *je voudrais bien connoître l'Auteur.*

Il retrouva le soir sa figure couverte de celle d'une Demoiselle, avec ces mots au bas : *C'est moi.* Le voilà enchanté de sa bonne fortune. Dès le lendemain matin, il entre dans la boutique de la marchande de modes ; il parcourt de vue toutes les demoiselles : la petite Manon sourit ; c'est pour elle à l'instant qu'il soupire ; il ne pense plus qu'à elle, & le soir il écrit sur la porte : *Quand mon peintre pourra-t-il venir m'achever de plus près ?*

Manon, en montant se coucher, lit & répond : *Votre peintre ira déjeuner chez vous, Dimanche, à neuf heures ; laissez votre porte entr'ouverte.* M. Duval fait préparer un joli déjeuner à l'heure marquée ; il renvoie son domestique, tient la porte entr'ouverte, & la petite Manon entre. Il ferme sa porte ; on déjeûne : le jeune homme prend des familiarités avec son amante ; elle ne s'y refuse point : il veut pousser sa pointe, mais on s'y oppose : il en demande les raisons ; on se contente de lui

dire qu'il les apprendra par la suite. Mais ; en attendant, la petite Manon lui procure tous les plaisirs que le jeune homme pouvoit espérer , à l'exception du seul point le plus important , que la petite a toujours la cruauté de ne lui point accorder.

La raison du refus de Manon , de laisser parvenir Duval au comble de la félicité, c'est que la petite friponne ne vouloit plus rester fille de boutique ; qu'elle vouloit être un peu sa maîtresse ; être entretenue. Manon étoit de bonne composition ; elle ne demandoit que 100 francs par mois pour ses épingles ; du reste elle se fût accommodée du lit & de la table de M. Duval. Mais , par un malheureux coup du sort, ce Commis de la Marine avoit fait la conquête d'une personne dont le rang flattoit beaucoup sa vanité. Il étoit entré dans les arrangements faits avec cette nouvelle Hébée, qu'il prendroit un appartement chez elle. Duval déménage de chez Labille.

Duval écrit de suite à Manon « que l'obstination » avec laquelle elle a refusé de faire complètement son bonheur, l'a mis dans le cas de lui » préférer une femme, qu'avec un peu plus de » complaisance, elle l'auroit engagé à lui sacrifier. »

Manon répond : « qu'une jeune fille de seize ans » a toujours mieux valu, vaut & vaudra toujours » mieux qu'une grosse Coche de quarante ans, » *fût-elle issue du sang des Bourbons.* »

Manon ne laisse que 24 heures de réflexion à Duval, lui déclarant : « qu'elle n'est point embarrassée : qu'elle a un autre amoureux qui vaut » mieux que lui pour la figure ; qu'il est plus jeune, » plus frais, beau comme une adonis. » Et cet amoureux, c'est son coiffeur. Manon observe à Duval, dans sa lettre, « que les grandes ames

» qui se piquent de s'y connoître, préfèrent souvent  
» leurs laquais à leurs maris. »

Le Coëffeur offroit la foi du mariage à Manon. Manon n'en veut pas, parce qu'elle seroit tentée, dit-elle, de le faire cocu le lendemain. Elle préfère à être mise dans ses meubles, à manger avec le Coëffeur tout ce qu'il a amassé, & à voir de plus loin.

Quatre mois se passent avec le Coëffeur. Le Coëffeur se ruine & prend département pour Londres. Manon se retire le soir dans les galleries des Tuileries & du Palais-Royal. Quelquefois elle y gagne ses 17 ou 18 liv. quelquefois moins, mais enfin elle vit. Sa mere étoit remariée à un nommé Rançon, à qui la famille Lagarde avoit fait avoir une place de Commis aux barrières de Paris. Manon vécut assez bourgeoisement pendant onze mois chez son beau-pere, à l'exception de quelques petites intrigues qui ne firent pas beaucoup de bruit.

Non loin de sa mere demouroit une certaine Marquise Duquesnoi, fameuse *Tripotiere*, qui donnoit à jouer deux fois par semaine. Pour avoir plus d'acteurs, la Marquise fait venir la jeune Manon chez elle ; ce qui rendit la société beaucoup plus agréable & plus nombreuse. Manon resta chez la Marquise *Tripotiere* dix-huit mois, époque à laquelle elle fut héberger chez le Comte du Barry.

Le début du Comte dans l'esprit de Manon est de lui dire : « qu'elle fera maitresse de son cœur, » & en cette qualité la souveraine de son hôtel, » où elle commandera à tous les gens, qui seront » désormais les siens. »

Comme ce du Barry est répandu dans tout ce qu'il y a de mieux. (c'est-à-dire de plus gâté & de plus corrompu) tant à la Cour qu'à la Ville,  
Manon

Manon ne sera pas étonnée de voir chez lui, ou plutôt chez elle, des Marquis, des Ducs, des Princes mêmes, (sans Altesse sans doute,) qui se feront honneur de lui présenter leurs hommages. — Manon paroîtra sur un ton imposant; elle ne manquera ni de robes, ni de diamants, ni de tout ce qui pourra l'égaliser aux femmes du premier rang. — Le Comte tient chez lui, une fois par semaine, assemblée brillante; Manon y regnera, en sera les honneurs, en recevra les vœux & les adorations de tous ceux qui l'approcheront. — Manon accepte les offres gracieuses du Comte, & ne tarde pas à s'en repentir. Lassé des caprices, des emportemens, & même de la brutalité du Seigneur, elle est totalement décidée à s'y soustraire & à rompre avec lui. Elle verse son chagrin dans le sein d'un *Radix de Sainte-Foix*; mais ce Trésorier-Général de la Marine a le cœur d'une roche.

Un événement aussi heureux qu'inattendu pour Manon, amène le Bel, Valet-de-chambre du Roi, & le confident secret de ses voluptés. Tout s'arrange, tout s'apprête; on introduit Manon dans le lit du Monarque. Le Roi en tâte & est enchanté. Il en témoigne sa satisfaction au Duc de Noailles, en avouant qu'elle lui avoit donné des plaisirs qu'il ignoroit encore. « Sire, » lui répondit ce Courtisan, avec une franchise sans pareille, « c'est que vous n'avez jamais été au B. .... »

Le charme étoit trop puissant : Louis XV ne put s'en passer. Il fallut conduire Manon à Compiègne, à Fontainebleau, où elle exerça dans toute leur étendue les fonctions de Sultane favorite.

Le Marquis de Chabillant apprenant à Montelimart, où il étoit exilé, l'élévation de Manon, (tout-à-l'heure Comtesse du Barry) s'écria, en présence de vingt Officiers de son Régiment : « Quelle heureuse chand-p.... j'ai eu ? » — On

lui demanda pourquoi : « *C'est que c'est elle qui me l'a donnée*, répondit-il, *& qu'elle m'en dédommagera sûrement.* — Elle ne l'a pas fait. »

On rapporte, au sujet de l'élévation de la Comtesse du Barry, une anecdote assez curieuse. Le Duc de Coigny avoit connu Manon quand elle vivoit avec le Comte du Barry. Il alla ensuite en Corée, & en revint quelque temps après le mariage de la Comtesse. Ignorant qu'elle étoit alors la maîtresse du Roi, il va la demander chez le Comte du Barry : on lui dit qu'elle demouroit alors rue des *Petits-champs*. Il y vole. Elle y étoit en ce moment par hasard. Il la tutoie, veut l'embrasser, & en agit enfin avec elle comme avec une fille du monde. Celle-ci, pour se défendre de ses importunités, prit un air sérieux, & lui dit enfin qu'elle étoit mariée. « Tant mieux, lui répartit le Duc, c'est un plaisir de plus que nous aurons en faisant un cocu. » Madame du Barry voyant qu'elle ne pouvoit plus lui en imposer, fut obligée de sonner, d'appeller ses gens, & de leur dire d'avertir ceux de M. le Duc qui vouloit s'en aller. Celui-ci, très-surpris d'une pareille réception, alla chez le Comte du Barry à qui il la raconta. Quelle fut la surprise du Duc, lorsqu'il apprit que Manon étoit la maîtresse du Roi ! Il fit des excuses à la Comtesse, qui voulut bien s'en contenter.

Une autre anecdote non moins curieuse, mais qui piqua vivement la favorite, est celle qui concerne le Duc de Villeroy. Ce Seigneur, très-libertin, à qui la Duchesse a constamment refusé le devoir du mariage, étoit devenu éperduement amoureux d'une femme de chambre de la du Barry, qu'on nommoit Sophie; & après l'avoir séduite & engrossée, il l'avoit fait sortir de chez sa maîtresse pour la mettre dans ses meubles. M. de Choiseul, sachant que le Duc alloit souvent chez la du Barry,

lui reprocha la cour basse & servile qu'il lui faisoit. « Vous vous trompez, lui répondit le Duc de Villeroi, je n'ai jamais mis les pieds chez cette créature pour elle, mais bien pour Sophie, sa femme de chambre; la preuve en est que je viens de la mettre dans ses meubles & d'en faire ma maîtresse en titre. » La Comtesse à qui on rendit compte de cette réponse, renvoya le Duc la première fois qu'il alla la voir & lui défendit de jamais reparoître devant elle. Le Duc eut encore la bassesse de lui écrire pour lui faire ses excuses. Sa lettre, loin de calmer la favorite, ne fit que l'irriter davantage.

Le Bel avoit annoncé Manon au Roi, comme mariée à un homme de condition. Ce Maquer... royal n'imaginoit pas que le Monarque s'y attacheroit aussi sérieusement qu'il le fit. Craignant donc que son maître ne fût instruit de la vérité par d'autres, & appréhendant sur-tout d'en courir sa disgrâce, il alla se jeter à ses pieds, en lui disant : « qu'il avoit été le premier trompé, & que Manon n'étoit ni mariée, ni de condition. Tant pis; » s'écria le Roi, qu'on la marie donc promptement, afin que je sois dans l'impossibilité de faire quelque sottise. » Et en huit jours de temps le mariage fut fait (\*).

C'est ainsi qu'on vit une catin, née dans une condition très-obscur, vouée au libertinage dès sa tendre jeunesse, autant par goût que par état, n'apportant au Monarque que les restes de la prostitution de la plus vile canaille; c'est ainsi qu'on la vit s'asseoir presque sur le trône, & le Roi lui

---

(\*) Le premier Septembre 1768, Marie-Jeanne, dite Gomar de Vaubernier, fut mariée à Guillaume, dit du Barry, frère de celui qui l'entretenoit.

prodiguer le trésor public pour lui faire étaler un luxe de Reine, multiplier les impôts pour satisfaire ses fantaisies puériles, & faire dépendre le destin de ses sujets des caprices de cette folle.

Nous allons détailler tous les travers dans lesquels elle fit donner Louis XV, soufflée par ses dignes moteurs les d'Aiguillon, les Richelieu, les Maupeou, les Terray, & autres roués du même accabit.

## CHAPITRE XXXVI.

**L**ouis XV n'étoit plus à lui-même. La majesté n'étoit plus peinte sur son front; la bile le surmontoit; l'ennui le poursuivoit; il étoit toujours en mouvement: il erroit dans le cercle étroit d'une douzaine de maisons de plaisance qu'il parcouroit successivement. Ce n'étoit pas de l'ennui seulement répandu sur sa face auguste: elle paroissoit enveloppée de nuages; on y démêloit des soucis cuisants.

Sous le plus doux des Princes, le plus affable des maîtres, le plus honnête homme de son Royaume, on n'entendoit que critiques du Gouvernement, plaintes contre l'administration, contre les abus d'autorité: on ne parloit que d'injustices, d'oppressions, de vexations. Le Roi le savoit, mais il en ignoroit le remède. Des brouillons avoient tellement bouleversé tout, que Louis ne voyoit pas par où sortir de l'effroyable dédale dans lequel on l'avoit jeté.

On a supposé que sur la fin de son règne, Louis XV, excédé à l'excès des troubles & des malheurs de son Royaume, avoit eu quelque

velléité d'abdiquer. Il l'eut fait sans doute, bien volontiers, si en renvoyant à son successeur le fardeau entier du Gouvernement, il eut pu en conserver tout l'honorifique, tout ce qui pouvoit contribuer à sa sûreté & à son bien-être personnel. Mais le Monarque avoit abdiqué depuis longtemps. Il en étoit à ce période d'insensibilité, qu'il regardoit son peuple & même les siens comme lui étant étrangers pour tout ce qu'il croyoit devoir être la charge de l'Etat. Voici une anecdote entre vingt autres qui en fournit la preuve.

Le Curé de Saint-Louis de Versailles, paroisse du Roi, vint un jour à son lever, suivant le privilège qu'il en a. Le Monarque humain s'informe des ouailles de ce pasteur. Il demande s'il y a beaucoup de *malades*, de *morts*, de *pauvres*. A cette dernière question, le Curé pousse un grand soupir, répond qu'il y en a beaucoup. « Mais, » (replique le Monarque avec intérêt, ) les » aumônes ne sont-elles pas abondantes : n'y » suffisent-elles pas : le pain est-il encheri : le » nombre des malheureux est-il augmenté?..... » Ah! oui, Sire.... Comment cela se fait-il? » D'où viennent-ils? — Sire c'est qu'il y a » jusqu'à des *valets de pied de votre maison* qui » me demandent la *charité*. » — « Je le crois » bien, répond Louis XV avec humeur, *on ne les paie pas.* »

Le Roi fait une pirouette, & rompt la conversation avec le Curé, comme fâché d'apprendre ces maux qu'il ne pouvoit soulager. Quelqu'un qui, sans savoir la question, n'eut entendu que la réponse, auroit cru que le Monarque parloit des gens du Roi du Japon ou de l'Empereur de la Chine. C'étoit une façon de voir singulière, qui s'allioit chez Louis XV avec le cœur le plus excellent. C'est ce qu'ont toujours attesté tous





homme hargneux, dur & colére, il l'apostropha en ces termes : *à votre tour ! l'Abbé ne pouvant se contenir, reprique : Sire Votre Majesté est allée hier à la Chasse, il est venu un orage, elle a été ennuagée comme les autres ; & puis fort bouillant de rage : Voilà comme est cet Abbé de Broglie, s'écria le Roi, il se fâche toujours. Et il n'en fut pas autre chose.*

On ne peut se refuser à accorder un bon cœur à Louis XV, à lui reconnoître un jugement sain ; mais il s'entretenoit souvent de maïseries. En parlant en Public, on ne le voyoit jamais occupé que de commérages ou de choses très-indifférentes ; il faisoit beaucoup de questions toutes frivoles ; vaines & oiseuses. Ce n'est pas qu'il ne pût dire mieux. Il étoit très-aimable en conversation quand il étoit dans l'intimité de ses Courtisans : il avoit des fineses, des saillies, des bons mots. En voici un.

Le Comte de Lauragais, ce Seigneur savant & bel esprit, & dont la philosophie consiste à faire beaucoup de folie, revenoit d'Angleterre où il étoit allé voyager. Il se présente à la Cour & rend ses hommages au Roi : S<sup>r</sup> M. peu contente de ses aberrations continuelles, lui demande avec sévérité ce qu'il est allé apprendre en Angleterre ? Le Comte, piqué du ton de la question, répond très-indécemment : *à penser, Sire. — des Chevaux ;* répond le Monarque avec vivacité, & lui tourne le dos. Mot excellent, merveilleux, sublime même dans la bouche du chef de la nation qui la venge ainsi d'une réponse injurieuse pour elle. Le mot est d'autant meilleur qu'il étoit juste ; que le Comte se piquoit alors de faire des courses de chevaux, d'aller en acheter chez les Anglais, de les y faire dresser, enfin de s'y initier dans toute la doctrine de l'équitation.

Louis XV avoit la judiciaire très-bonne ; une profonde connoissance du cœur humain , une philosophie raisonnée & réfléchie , mais étendue trop loin. Il étoit persuadé qu'il n'étoit entouré que de fripons ; qu'un honnête homme n'eut pas voulu venir à la Cour , ou qu'il se seroit retiré bientôt ; en sorte qu'il trouvoit indifférent de choisir tel ou tel Ministre ; & comme Louis XV étoit facile , il se prêtoit sans peine à nommer celui que l'intrigue pouloit auprès de lui. Il avoit seulement une politique là-dessus , c'est que nécessité de confier les rênes du Gouvernement à d'autres mains que les siennes , il ne falloit pas leur laisser prendre trop d'ascendant. Entouré d'hommes à passions dangereuses pour l'état , le Roi en tournoit une partie contre eux-mêmes : il avoit soin de soutenir toujours deux cabales entr'eux qui s'observoient , se surveilloient & défendoient son autorité en la divisant.

Louis XV n'avoit pas la force de maîtriser lui-même ces ambitieux qui dominoient sous lui. Son grand défaut , comme nous l'avons déjà remarqué , étoit de ne pouvoir soutenir long-temps une grande contention d'esprit , de se fatiguer bientôt du travail ; en outre , il étoit facile , & cependant jaloux de son autorité. Pour concilier tout cela , lorsqu'un des deux partis devenoit trop puissant , que l'équilibre étoit absolument rompu , & qu'il alloit renverser l'autre ; le Roi faisoit pancher la balance du côté du nouveau qui s'élevoit jusqu'à ce que celui-ci eut à son tour culbuté le plus puissant , & se fut écroulé sous un quatrieme qu'il favorisoit successivement.

Cette politique excellente dans un petit Prince d'Allemagne , qui seroit obligé de suppléer la force par la ruse , est sûrement mesquine , puérile , illusoire dans un Roi de France , qui d'un mot

peut changer la face de ses Etats. Et c'est ce moi qui coûtoit à Louis XV. Il étoit ennemi de tout ce qui est coup de violence, de rigueur, d'autorité.

Le Roi étoit incapable de prendre une résolution déterminée, fixe & irrévocable. Il ouvroit toujours le meilleur avis dans le Conseil : mais il n'étoit jamais suivi. Louis XV se défioit tellement de ses propres lumières, qu'il les subordonnoit à celles des Ministres qui l'entouroient, & cependant il n'en étoit pas convaincu pour cela. « Prenez garde, » disoit-il, vous allez faire une sottise; vous verrez » qu'il va arriver telle & telle chose; qu'il faudra » revenir, reculer. » Le Roi disoit & signoit. L'on étoit tellement habitué à cette modestie, que l'on contrecarroit son sentiment comme celui d'un particulier.

Louis XV aimoit les honnêtes gens, & quand il en trouvoit, il les négligeoit : il vouloit entendre la vérité, & il écartoit les seuls corps qui pouvoient la lui dire, & en avoient le droit. Il étoit juste, & il n'ignoroit pas qu'il se commettoit toutes sortes d'injustices sous son nom. Il étoit bon, & il ne vouloit rien prendre sur lui.

La grande révolution de la Magistrature fut opérée contre le sentiment intime du Roi, très-convaincu qu'elle ne pourroit durer. Le desir de se mettre à l'abri des perpétuelles remontrances du Parlement, de ne plus voir de robes noires continuellement à ses trousses, de ne plus entendre parler des malheurs de l'Etat, auxquels il ne connoissoit aucun remède, tableau effrayant, qui ne servoit qu'à l'affliger, le détermina à se prêter aux moyens qu'on lui suggéra, & dont on lui dissimula les inconvénients & les suites funestes. Il en coûta sans doute au cœur de Louis XV, & on ne peut que croire que ce fut la vraie source des soucis

dont il parut dévoré le reste de ses jours. Toujours est-il certain que depuis lors, le Monarque ne fut point dans son assiette ordinaire, sur-tout à mesure que le fatal système se développa, & que pour soutenir le premier coup d'autorité, il en fallut frapper de nouveaux, suivis encore par beaucoup d'autres.

Une charmante créature, telle que la du Barry, étoit l'objet unique propre à charmer les chagrins qu'essuyoit le Roi, au milieu des contradictions qu'éprouvoit son administration. Mais la du Barry n'étoit point encore Sultane favorite en titre. Il lui manquoit la présentation. C'est à ce sujet que se roidissant contre les difficultés, Louis XV témoigna pour la première fois une fermeté persévérante, dont il manquoit toujours dans les affaires les plus importantes.

Louis XV étoit opiniâtre : Mesdames ses filles tenaient ferme. On avoit chansonné la du Barry par des *Ponts-neufs* allégoriques. On la caractérisoit sous le nom de *La Bourbonnoise*. Tout Paris, toute la Cour en eut bientôt la clef. Le Roi connoissoit bien sa sottise. Il se garda bien de lui donner plus d'éclat en brusquant l'événement, avant d'avoir préparé les esprits de la famille Royale.

Le Roi vouloit : on mit des agents en œuvre pour déterminer Mesdames : on leur fit craindre pour la santé précieuse de leur auguste père. Elle se rendirent à ce motif irrésistible. La présentation fut décidée. Mais ce fut une autre difficulté de trouver une femme qui se chargeât du cérémonial.

Dans le temps se trouvoit, à Paris, une Madame de Béarn, fille de qualité, mal à l'aise, & veuve d'un Garde-du-Corps, Gentilhomme de Périgord. Elle étoit venue dans la Capitale pour suivre un

ancien procès qu'elle avoit contre la Maison de Saluces, & qui étoit pour elle un objet de 300,000 livres. Ayant obtenu une provision considérable, elle s'en servit pour se mettre en état de se présenter convenablement à sa naissance & pour trouver du crédit. Elle étoit alliée aux Richelieu & aux d'Aiguillon, qui lui firent d'abord gagner son procès, & ensuite la déterminèrent à présenter à la Cour Madame du Barry. Cent mille livres qu'on lui donna pour sa peine, la fortune, en sus, qu'une pareille démarche lui ouvroit pour ses enfants, la firent passer par-dessus tous les préjugés & tout le ridicule dont elle se couvroit.

La du Barry se trouva au plus haut point d'élévation où femme de sa sorte puisse aspirer. Sa satisfaction eut été au comble, si elle n'eut trouvé un obstacle en chemin, c'est-à-dire une femme jalouse, non du cœur du Roi, mais de son sceptre qu'elle vouloit partager. Il s'agit de la Duchesse de Grammont, sœur du Duc de Choiseul, grand Visir d'alors. Haute, impérieuse, avide du pouvoir à l'excès, la Duchesse cherchoit à dominer en Souveraine. Elle étoit parvenue au point de subjuguier son frere, dont elle faisoit tout ce qu'elle vouloit. « Cette Duchesse, dit un auteur du » temps, étoit une véritable femme de Cour, » dans toute la force du terme, c'est-à-dire, » décidée, impudente, dévergondée, & ne regardant les mœurs que comme faites pour le » peuple, (\*) quoiqu'âgée de 40 ans, elle s'étoit

---

(\*) La chronique scandaleuse ne sachant à quoi attribuer le singulier ascendant de la Duchesse de Grammont, sur l'esprit fier, absolu de son frere, le Duc de Choiseul; lui en-avoit fait chercher le principe dans

» imaginée pouvoir plaire au Roi : profitant de son  
 » rang & de la faveur de son frere , elle s'étoit  
 » initiée aux petits appartements & aux plaisirs  
 » secrets du Monarque. Abusant de son caractère  
 » bon & facile, de sa foiblesse pour le sexe , &  
 » de sa pente aux plaisirs du moment ; elle avoit  
 » trouvé à se mettre plusieurs fois dans le lit de  
 » Sa Majesté , presque malgré elle. Mais comme  
 » ce commerce n'étoit que l'effet de l'obsession ,  
 » & que , chaque fois , pour ainsi dire , elle  
 » violoit le Monarque , elle devoit être tout-à-fait  
 » rejetée dès l'apparition de la du Barry : *Indé-  
 » ira.* »

La du Barry avoit tâché par tous les moyens  
 possibles d'amener dans son parti le Duc de  
 Choiseul , comme le Ministre tout-puissant qui  
 faisoit de son maître tout ce qu'il vouloit. On  
 assure même que la Comtesse lui fit des agaceries  
 qui auroient pu aller plus loin , s'il en eut voulu  
 profiter. Mais le Duc lui témoigna constamment  
 un mépris marqué ; la Duchesse , sa sœur , étoit  
 furieuse de la voir ; quand elle la regardoit , c'étoit  
 avec des yeux pleins de vengeance & de haine.  
 De-là cette guerre ouverte entre les deux partis  
 des Choiseul & des du Barry , & qui aboutit à  
 la disgrâce des premiers.

La du Barry commençoit à jouer un rôle brillant.  
 Dans les commencements , aucune femme comme  
 il faut ne vouloit frayer avec elle. Le vent de  
 la faveur ne tarda pas à lui amener une Cour. Le  
 Roi soupoit tous les soirs chez sa maîtresse. La

---

une intimité plus que fraternelle entre ces deux per-  
 sonnes ; d'ailleurs , trop au-dessus des préjugés , l'un &  
 l'autre , pour se laisser arrêter par ceux de religion ou  
 d'honnêteté publique.

Sultane invitoit , & pour que les Grands ne pussent s'y refuser , elle ajoutoit au bas de l'invitation : *S. M. m'honorera de sa présence.* On vit insensiblement des Comtesses , des Marquises , des Duchesses , bien plus des Princes du sang , un Comte de la Marche , un Prince de Condé venir grossir la foule de ses adorateurs.

Le Duc de Choiseul s'aperçut bientôt qu'il n'avoit pas été assez politique à l'égard de la favorite ; mais trop aveuglé par le ressentiment de sa sœur , il s'étoit porté à des éclats dont il ne pouvoit plus revenir. Un orage se préparoit , il se disposa avec fermeté à lui tenir tête ; mais en vain , car il succomba.

La du Barry se conduisit d'abord avec bien de la prudence. Ne pouvant se concilier les Choiseul , elle ne fit rien dans les commencements qui pût sa les mettre à dos. Gaie , folle , enjouée avec le Roi , elle prenoit en public le ton le plus honnête , le plus réservé , le ton enfin de la Cour ; elle avoit la plus grande politesse , la plus grande affabilité envers tout le monde , sur-tout envers les femmes. Le Roi lui témoignoit bien de l'attachement , mais elle n'étoit pas encore sans crainte d'être éconduite.

Le Duc de Choiseul avoit mis ses espions en campagne pour constater la filiation scandaleuse des aventures de la Comtesse , & les avoit fait consigner dans les vaudevilles , dans des nouvelles manuscrites , dans de petites historiettes , dont on amusoit les cercles. La du Barry ne voyoit que trop la haine & la jalousie des Choiseul , non seulement autorisant le persiflage par des chançons indécentes qui couroient à la ville & à la Cour sur son compte , & dont ils étoient sourdement les auteurs ; mais elle les savoit plus intimes que jamais avec la famille Royale qu'ils indisposoient



tant qu'ils pouvoient contr'elle, en la peignant avec les traits les plus noirs de la médifance & de la calomnie. La du Barry en étoit allarmée. « Tout cela m'impatiente (\*), disoit-elle, dans un moment de colere, quel est le pis aller qui puisse m'arriver ? Si le Roi m'abandonne, je quitterai la Cour *qui me put au nez*, & avec ce qu'il m'a donné & la pension qu'on ajoutera nécessairement, j'en aurai toujours assez pour figurer dans le monde, & mener une vie aussi heureuse qu'agréable. Au fqutr., au Diable la politique & l'étiquette ! »

Derriere le rideau étoit placé le Comte du Barry, beau-frere de la Comtesse. « Ah ! ma chere sœur, écrivoit-il, que votre propos m'effraye ! que vous connoissez peu la Cour ! Apprenez que ce qui peut vous arriver, sera d'être enfermée dans un Couvent, le reste de vos jours, avec défense de voir qui que ce soit ; encore serez-vous bien heureuse si l'on ne se défait pas de vous par le poison. »

La du Barry tint ferme contre les brigues de la cabale adverse, & Choiseul croula. Elle avoit tout tenté pour se le rendre favorable : ne pouvant y réussir, elle le mina sourdement. Dirigée par une politique plus raisonnée & plus sûre, que celle du Ministre & de son parti, elle ne fit aucune démarche d'éclat, sans s'être formé auparavant un autre parti assez fort pour terrasser ses ennemis.

Le nombre des partisans des Choiseul étoit effrayant ; mais la du Barry croissoit de jour en jour dans les bonnes graces du Roi. Son empire sur l'esprit du Monarque intimidait ses adversaires,

---

(\*) En d'autres termes de la façon, *tout cela me f. . . malheur.*

les rendoit plus circonspects, diminuoit leur nombre, augmentoit celui de ses créatures.

Endormi par dix années de prospérité, le Duc de Choiseul se jugeoit bien éloigné d'un revers. Il fut trompé. Les propres créatures qu'il s'étoit faites lui-même, & qu'il se croyoit les plus attachées, furent les premières à se tourner contre lui. Entre autres, il se vit abandonné de celle qui lui avoit le plus d'obligation; qui lui avoit voué en apparence le plus inviolable dévouement, le premier Président, depuis Chancelier de Maupeou. La fourberie formoit le caractère dominant de l'original, & il s'en servit merveilleusement pour satisfaire son ambition. Vrai caméléon, il ne leva pas d'abord tout-à-fait le masque: il se ménagea entre les deux partis jusqu'au moment où, voyant la faveur de la sultane consolidée, il se rangea tout entier de son côté.

En ce temps s'agitoit la grande affaire de Bretagne. Ce n'est pas ici le lieu de la développer; il suffit de dire, comme on sait, qu'elle servit grandement aux desseins sinistres du Chancelier Maupeou pour le plan abominable qu'il avoit conçu d'asservir la nation, en renversant le corps entier de la Magistrature qui étoit son appui.

Le Chancelier avoit, en outre, des haines personnelles; il se servit merveilleusement de la même affaire pour les satisfaire. La Magistrature reprochoit à Monseigneur, ainsi qu'elle l'avoit autrefois reproché à son père, d'avoir plus d'une fois vendu le Parlement, lorsqu'il le présidoit. On l'accusoit de s'être souvent trompé en recueillant les voix pour favoriser l'injustice. On lui reprochoit d'avoir reçu, en 1764, cent mille écus de gratification de la Cour pour faciliter l'enregistrement de l'Edit de libération des dettes de l'Etat. On l'accusoit d'avoir poussé l'infame espionnage, jus-

qu'au point de corrompre les domestiques des Magistrats qui composoient l'antique Parlement, afin d'apprendre le plus petit détail de leur intérieur, de leurs liaisons, de leurs amitiés, pour les présenter ensuite au Roi comme des intrigues & des cabales secrètes, formées contre son administration.

On lui reprocha depuis d'avoir voulu faire d'une pierre deux coups; perdre les Parlements, & en même temps, le Duc d'Aiguillon, son ami, qui lui avoit donné toute sa confiance.

En effet, on sait que c'est à l'instigation du Chancelier que le Duc d'Aiguillon lui-même supplia le Roi de soumettre le jugement de son procès à la Cour des Pairs. Tout le monde fut que le Chef *rusé* de la Justice avoit prévu qu'il y prendroit une mauvaise tournure; qu'il en étoit persuadé, & cela d'après la clause qu'il avoit malicieusement insérée dans les Lettres-patentes, par lesquelles le Roi vouloit & ordonnoit qu'on pût rechercher son Ministre, même sur son administration secrète, clause inouïe & contre les bonnes regles. On fut que le Chancelier s'étoit fait donner secrètement une expédition des informations. On dit dans le temps que le Magistrat suprême n'y avoit rien trouvé de repréhensible sur les faits de la vie civile du Duc; & qu'il étoit sûr qu'il seroit innocenté légalement, & sortiroit victorieux, à la face de la France & de l'Europe, d'une affaire qui lui avoit été suscitée par la cabale & par l'intrigue.

Le Chancelier fut trompé, ou vouloit tromper son ami. Il craignoit de voir le Duc d'Aiguillon au comble de la faveur de son Maître. Il lui fit accroire qu'il y avoit contre lui une cabale dans le Parlement; que les informations de son procès qu'il avoit mieux étudiées & plus approfondies, pouvoient

pouvoient l'y rendre très-criminel, vu le nombre d'adversaires qu'il avoit dans la partie la moins saine & la plus nombreuse de la Magistrature.

C'est par ces raisons qu'on a prétendu que le Chancelier avoit fait goûter au Duc d'Aiguillon le moyen de terminer son procès plus promptement & plus sûrement par voie d'autorité absolue ; que par-là il l'avoit empêché de réfléchir qu'en suivant ce pernicieux conseil, toute l'Europe le tiendrait toujours pour coupable & deshonoré.

Le but des fourberies, des perfidies du Chancelier vis-à-vis du Duc, son ami, étoit, prétend-on, d'éloigner du ministère un concurrent que son esprit & sa faveur lui rendoient infiniment redoutable ; d'en tacher son honneur, & de l'empêcher par-là de parvenir au Ministère. Mais toutes les finesses, toutes les ruses, tout l'art de Maupeou ne firent que reculer pour un temps l'élévation du Duc d'Aiguillon. Plus aimable, non moins spirituel, non moins politique, le Duc étoit en tout plus propre à réussir auprès des femmes. On ne peut ne pas convenir que le Duc d'Aiguillon ne se soit retiré du très-mauvais pas où l'avoit jeté le Chancelier, par l'ascendant qu'il avoit déjà pris sur l'esprit de la Comtesse du Barry ; on ne peut pas plus se refuser à croire que le Duc n'ait dû à la faveur éclatante de la Favorite l'agrément du Roi pour la charge de Commandant des Chevaux-légers de sa garde.

A la mort du Duc de Chaulnes, le Duc de Choiseul en avoit fait la demande au Roi pour le Vicomte de Choiseul son parent : à la nouvelle sollicitation qu'en vint faire la du Barry pour son protégé le Duc d'Aiguillon, Sa Majesté lui déclare qu'elle en a déjà donné l'agrément au Duc-Ministre. « Bon ! s'écrie la Comtesse, c'est une » raison de plus pour me l'accorder, parce qu'il

» faut un peu le punir de son animosité & de sa  
» méchanceté à mon égard. » Le Roi sourit &  
accorde.

Personne n'ignore que d'après les sollicitations de Madame du Barry, le Roi fut lui-même retirer au Parlement toutes les pièces du procès du Duc d'Aiguillon, dans son Lit-de-Justice du 30 Septembre 1770. Celui-ci, par reconnaissance, fit faire un *Vis-à-vis*, & l'envoya à sa bienfaitrice. Rien de plus élégant, de plus parfait, de plus magnifique en même temps. C'étoit un chef-d'œuvre : tout Paris alloit le voir par curiosité. Sur les quatre panneaux principaux on voyoit les armoiries des du Barry sur un fond d'or, avec le fameux cri de guerre : *Bouttez en avant*. Sur chacun des panneaux de côté, on voyoit répétée une corbeille garnie d'un lit de roses sur lequel deux colombes se becquetoient lascivement, & d'un cœur transpercé de fleches avec tous les attributs de l'Amour.

Ce vis-à-vis coûtoit au Duc d'Aiguillon 52,000 livres. Le public fut scandalisé d'un faste aussi indécent (\*); mais il n'en plut pas moins à la Favorite. Le Roi s'opposa à ce qu'elle fit usage de ce cadeau ; mais elle n'en fut que plus dévouée à celui qui le lui avoit fait.

---

(\*) L'on fit, à ce sujet, l'épigramme suivante :

Pourquoi ce brillant vis-à-vis ?  
Est-ce le char d'une Déesse,  
Ou de quelque jeune Princesse ?  
S'écrioit un Badaud surpris.  
Non. . . de la foule curieuse,  
Lui répond un caustique, non ;  
C'est le char de la blanchisseuse  
De cet infâme d'Aiguillon.

Le Chancelier cherchoit d'une autre manière à s'insinuer dans les bonnes grâces de la Comtesse. Voyant que la famille des du Barry vouloit s'enter sur les Barimore d'Ecosse, qui sont de la plus haute naissance, & auquel il se disoit allié, il avoit appuyé cette prétention, & ne qualifioit plus la Favorite que *sa cousine*. M. de Maupeou pouffoit ce raffinement de l'adulation à un point excessif.

Un jour qu'il étoit allé faire sa cour à Madame du Barry, tous ceux qui étoient alors avec elle se leverent par honneur pour sa timarre: « Ne » vous dérangez point, Messieurs, leur dit-il, » ce n'est ici qu'une visite de parenté. »

Malgré la souplesse de son génie, ses bassesses, son avilissement, le Chancelier ne put jamais obtenir qu'une confiance subalterne dans l'esprit de la du Barry. Le Duc d'Aiguillon au contraire jouit de tout son crédit.

L'Etat cependant étoit dans une crise orageuse; la fermentation regnoit parmi tout le corps de la Magistrature; la misère étoit extrême dans le royaume. Le mariage du Dauphin & les fêtes données en réjouissance de cet événement vinrent y faire diversion pour un moment.

Malgré la détresse où se trouvoit la France, on n'épargna dépenses quelconques pour relever l'éclat & la pompe de la célébration de l'heureux hymen de l'héritier présomptif de la Couronne. Richesse dans les habits, luxe dans les équipages, spectacles brillants, rien ne fut épargné. On calcule que le bouquet seul du feu d'artifice composé de trente mille fusées, à un écu piece, formé un objet de quatre mille louis, & l'on sait que le bouquet d'un feu d'artifice occupe exactement l'espace d'un clin d'œil.

On se réjouissoit à Versailles, & l'on voyoit les

pauvres demander l'aumône aux portes du Château ; & l'on apprenoit que nombre de provinces se révoltoient , faute de pain. Dans la Marche & le Limousin , on comptoit plus de quatre mille personnes mortes de faim. On faisoit monter à un capital de vingt millions l'énumération des frais , des repas , spectacles , feux d'artifice , illuminations & bals , portés au plus haut point de magnificence.

De telles prodigalités n'eussent pas eu lieu sans doute , si on eût consulté celui en l'honneur de qui on se les permettoit. « Point de défi à qui fera le » plus superbement vêtus à mes noces , disoit le » Dauphin , ( Louis XVI aujourd'hui regnant , ) » je saurai démêler l'homme à travers le plus » somptueux , & son éclat ne m'en imposera pas. »

Il n'y eut point de feu , point d'illuminations , à Versailles , le jour du mariage du Dauphin. Le ciel s'y opposa. Deux orages effroyables firent remettre la partie à un temps plus favorable. Les curieux se retirèrent : la canaille murmura : il n'y avoit ni cervelats , ni pain , ni vin pour elle. On dansa à la Cour ; mais il s'éleva une contestation très-sérieuse à cet égard. Il s'agissoit d'un menuet , & ce menuet mit tout en combustion.

Le Roi voulant favoriser la maison de Lorraine , avoit décidé , d'après les instances de l'Ambassadeur de l'Empereur & de l'Impératrice-Reine , que la sœur du Prince de Lambesc , Grand-Ecuyer de France , qui avoit l'honneur d'être de leur auguste maison , danseroit au bal paré immédiatement après les Princesses du sang.

Cette décision allarma les Ducs : ceux-ci s'assemblèrent entre eux chez l'Evêque-Comte de Noyon , ( de Broglie , ) comme le plus ancien des Pairs , pour lors à Paris ; & malgré l'horreur de l'Eglise pour la danse , on y discuta , on y rédigea & lut un mémoire que le Prélat fut chargé

présenter au Roi , pour le rendre plus solennel. réquirent , à cette occasion , l'adhésion de la noblesse , dont un grand nombre donna sa nature.

La Maison de Lorraine , prétendoit que sa bande étoit fondée sur la possession constante immémoriale où elle étoit de jouir de prérogatives & de prééminences pareilles.

Le Roi fit remettre aux Ducs une lettre écrite en style peu royal , même peu noble & d'un français très-barbare. Quoique ménagée & douce , la réponse ne parut pas satisfaisante. quantité de femmes invitées s'absenterent de la cérémonie , naturellement sérieuse , triste , & qui devint davantage par le vide qu'elles y formèrent. Les gens de qualités , non Ducs , de leur côté , furent scandalisés de certains mots énoncés dans l'ordre du Roi. Ces importantes bagatelles agiterent beaucoup de monde , & firent travailler des têtes , mais , sans cela , n'auroient point eu à l'exercer. Mais elles firent aussi travailler les plaisants , & un grand nombre de persifleurs , dont la Cour abonde , & qui firent tout en ridicule , parodia le mémoire des Ducs , dans les vers suivants :

SIRE , les Grands de vos États  
Verront avec beaucoup de peine ,  
Qu'une Princesse de Lorraine ,  
Sur eux , au bal , prenne le pas.

Si votre Majesté projette  
De les flétrir d'un tel affront ,  
Ils quitteront la cadenettes ,  
Et de la Cour s'exileront.

Avisez-y , la ligue est faite :  
Signé , l'Évêque de Noyon ,  
La Vaupalière , Beaufremont ,  
Clermont , Laval & de Villette.



L'épigramme de cette fin consiste, sur-tout, dans le mélange des noms les plus nouveaux avec ceux de la plus ancienne noblesse. Le Marquis de Villette, termine cette liste, de la manière la plus sanglante (\*).

Au milieu des fêtes, des spectacles, des réjouissances qui se succéderaient, sans plaisir, pendant plus d'un mois; comment passer, sous silence, l'effroyable catastrophe qui mit en deuil & en alarme, toute la capitale? Nous entendons parler de cette nuit désastreuse, où, au sein d'une joie tumultueuse, il périt plus de monde qu'il n'en périt souvent dans une action sanglante. C'étoit le jour où la ville faisoit exécuter son feu d'artifice.

— Grand feu : illuminations superbes : carnage horrible. On enleva sur la place cent trente-trois cadavres : on calcula onze à douze cents, tant blessés, qu'estropiés & suffoqués, conduits dans des maisons voisines ou dans des hôpitaux, & morts peu après.

Ce massacre fut, dit-on, l'effet d'un complot de filoux. On l'attribua, avec plus de raison, à l'insuffisance de la garde, à la légèreté du Bureau de la ville, qui refusa une gratification de mille écus, au Régiment des Gardes-Françaises, qu'exigeoit le Maréchal de Biron, pour mettre ses gens sur pied, & suppléer à la foiblesse des archers de police. Le plus coupable, sans contredit, étoit le fameux Jérôme (\*\*), Prévôt des Marchands, trop heureux sûrement d'être mort dans son lit & dans sa dignité. Tout Paris fut indigné de le

(\*) Le Marquis de Villette est fils du sieur de Launay, Trésorier de l'extraordinaire des guerres.

(\*\*) Désigné ainsi vulgairement. Son nom étoit Jérôme-Armand Bignon. On en fit cette anagramme, lors du massacre : *Ibi non rem, damna gero.*

voir, trois jours après l'affreux désastre, se montrer impudemment, au public, dans sa loge, à l'Opéra.

Il fut question d'amender, d'admonester Jérôme; au Parlement, de lui infliger des peines; mais il en fut quitte pour la peur, & pour des satyres qu'il partagea avec ses dignes co-administrateurs. Voici l'une des plus fortes que l'on connoisse.

» Pigalle est chargé, par la ville de Paris,  
» d'immortaliser le mariage de M. le Dauphin, &  
» la prudence de M. Bignon, dans un bas relief,  
» pour la Magdeleine (\*), qui représenta le  
» massacre de la place de Louis XV, avec tous  
» ses ornements. On verra les fontaines de vin  
» couler, les orchestres dressés, les musiciens  
» jouer, les échafauds drappés. On représentera,  
» pour donner à l'exécution plus de force, l'incendie  
» de la charpente qui servit à tirer l'artifice, le  
» spectacle pompeux des petits pots de graisse  
» attachés à chaque arbre du boulevard, & enfin  
» les fossés destinés par M. Bignon, à établir sa  
» mémoire, à jamais. Personne n'est plus en état  
» que Pigalle, de donner à ces desseins, l'expression  
» dont ce morceau précieux est susceptible. On  
» le prie de ne pas oublier que le guet a donné  
» quelques coups de bayonnette, & mis la main  
» dans beaucoup de poches ».

P. S. » Ce monument vaudroit mieux pour  
» prévenir, à l'avenir, pareil accident, que la  
» superstitieuse fondation des Messes que la ville  
» de Paris a destinée au soulagement des âmes  
» étouffées, qui sont encore en Purgatoire. . .  
» Les anecdotes relatives au guet, sont des faits  
» connus ».

---

(\*) C'est la Paroisse du cimetière où furent déposés les cadavres de la rue de la Mortellerie.

Autre satire non moins méchante : « Le jour  
 » de l'enterrement des étouffés, M. Bignon,  
 » Prévôt des Marchands doit prononcer leur  
 » Oraison funebre dans l'Eglise de la Magdeleine.  
 » Il espere démontrer que la police étoit bien  
 » ordonné; que le feu d'artifice étoit très-beau, &  
 » que s'il y a eu beaucoup de gens écrasés, c'est  
 » une preuve qu'il y a eu beaucoup de monde  
 » à sa fête, qui auroit fini avec le feu, s'il n'y  
 » avoit pas eu un enterrement pour le ranimer. »

« Le 30 Mai 1770, disoit un méchant Gazeriet,  
 » le guet ayant empêché, la bayonnette au bout  
 » fusil, l'écoulement de la foule qui a assisté au  
 » feu de la place de Louis XV, par le Boulevard,  
 » quelques carosses augmentèrent la presse au point  
 » que 140 personnes restèrent sur la place, en  
 » attendant un moment plus favorable pour défilér.  
 » M. Bignon a été disculpé au Parlement par  
 » l'Avocat-Général Seguiet qui, dans un compte  
 » très-mal rendu, a attribué cet horrible massacre  
 » à la fatalité. » — « Au lieu d'être lavé, disoit  
 » un autre nouvelliste, M. Bignon eut dû être  
 » obligé de faire amende honorable à genoux,  
 » au milieu de la place, pour avoir refusé les  
 » Gardes-Françaises & les Gardes-Suisses, lorsqu'il  
 » donna sa belle fête, sous prétexte que cela auroit  
 » coûté 400 louis de plus à la ville. »

Les aumônes que l'on fit pour les pauvres  
 malheureux dont les parents avoient péri dans le  
 massacre effroyable de la rue Royale, appelée  
 aujourd'hui, par tradition, la nouvelle rue de la  
 Mortellerie, furent très-abondantes. Le Dauphin,  
 cruellement affligé d'avoir été la cause indirecte de  
 ce malheur, envoya son mois de deux mille écus  
 au Lieutenant de Police, avec une lettre, imprimée  
 dans toutes les Gazettes. La Dauphine, Mesdames,  
 les Princes du sang suivirent cet exemple. Tout  
 cela

bela n'empêcha pas que l'on ne vomit toutes les malédictions contre le Prévôt des Marchands, & que bien des familles ne pleurent encore aujourd'hui plusieurs des leurs qui laissèrent la vie à cette malheureuse journée.

Une scène d'une autre espèce, non sanglante sans doute, mais bien triste & bien affligeante, qui vint à s'ouvrir en ce temps, fit bientôt oublier à la France & les fêtes somptueuses du mariage du Dauphin, & l'horrible massacre occasionné dans la Capitale par les réjouissances de ce même mariage. Nous entendons parler de la dissolution de la Magistrature du Royaume, l'une des époques les plus flétrissantes du règne de Louis XV. Nous allons en dire quelques mots.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

LA grande affaire de Bretagne n'étoit pas encore assoupie ; elle ne devoit pas l'être de sitôt. Le Roi vouloit éteindre les troubles de la Province, & ne rien permettre qui pût les réveiller. Il étoit indigné, ou plutôt le Chancelier, le Duc d'Aiguillon & son oncle le Duc de la Vrillière l'avoient indigné, en lui persuadant qu'on vouloit fouiller dans l'examen & la discussion d'ordres émanés du trône, & qui liés continuellement avec l'administration devoient rester éternellement dans le secret du Ministère. Il y avoit, dans la procédure du Duc d'Aiguillon, un mystère d'horreurs & d'iniquités. Sa Majesté voulut en détourner les yeux, & ne plus en entendre parler. Les adversaires du Duc d'Aiguillon étoient rétifs : il plût au Roi de ne plus vouloir entendre parler de ce fameux procès, d'arrêter de son bon plaisir, &

par la plénitude de sa *toute* puissance, toute enquête ultérieure, & d'imposer un silence absolu sur toutes les parties des accusations réciproques.

Il plût de même à une commission intermédiaire des Etats de Bretagne d'adresser des Représentations à S. M. en forme de mémoire, si vigoureuses que les Ministres en craignirent si fort la sensation sur l'esprit du Roi, qu'ils ne jugerent pas à propos de les lui montrer. On y appuyoit principalement sur l'incroyable contradiction des discours & de la conduite du Monarque. Louis XV voyoit clair, quand il vouloit. Ses yeux se fussent ouverts, sans doute, sur le rôle imbécile qu'on lui faisoit jouer. Les représentations furent éconduites.

Le Roi ne vouloit trouver de coupables nulle part. Il n'aspiroit qu'à la paix, & à passer le reste de ses jours en paix. Ses Ministres ne vouloient pas lui accorder cette paix; & voilà le malheur. On force Louis XV à tenir un lit de justice. Chacun parle bas ou ne parle pas. Le Renard Maupeou jouoit son rôle à souhait, & Louis XV se dépitait. Il fut s'endormir dans les bras de la du Barry. La Magistrature entière eût voulu lui exposer les maux publics, lui dévoiler les surprises faites à sa religion, lui faire briller la vérité dans tout son jour; mais Louis XV étoit aveugle & sourd, ou, pour mieux dire, on le rendoit tel.

On s'acharne, on devient furieux de part & d'autre. La Magistrature veut parler: on lui ordonne de se taire.

Le Roi avoit déjà commandé que tout ce qui concernoit l'affaire du Duc d'Aiguillon, fut regardé comme non avenu, & avoit défendu, comme nous l'avons déjà dit, à qui que ce soit de la réveiller; avoit imposé respectivement le silence le plus absolu.

Maupeou faisoit jouer le Roi comme un polichinelle. Il rendoit le Monarque la dérision de la France & de l'Europe entière. Le Chancelier croyoit avoir gain de cause. Il fut trompé.

Le Roi avoit intimé aux Princes & Pairs défense de prendre aucune part aux délibérations du Parlement. Le Duc d'Aiguillon avoit déjà été entaché. Le Parlement rendit un arrêt à jamais mémorable par lequel, « déclarant que le Duc d'Aiguillon » étoit gravement inculpé & prévenu de soupçons, » même de faits qui attaquoient son honneur » *Ducal*, il suspendoit ce Pair des fonctions de » la Pairie, jusqu'à ce que, par un jugement » rendu en la Cour des Pairs, dans les formes & » avec les solemnités prescrites par les loix & » les ordonnances du Royaume, que rien ne peut » suppléer, il se fût pleinement purgé, &c. »

Le Parlement étoit enragé : des Commissaires se transportent sur le champ chez l'Imprimeur, par ordre de la Cour, & font imprimer, sous leurs yeux, la minute, dont il fut tiré seulement 10,000 exemplaires. On en fait signification dans l'heure au Duc d'Aiguillon qui se trouva chez lui ; & le Parlement eut la ténacité de ne se séparer qu'après qu'il lui eut été rendu compte de l'exécution entière de l'arrêt.

Maupeou fut dépité & le Roi enragé. Dès le lendemain, le Roi rendit un autre arrêt, en son Conseil, qui cassoit celui du Parlement, & enjoignoit à l'accusé de faire ses fonctions de Pair de France. Le Chancelier le fit signifier soudain au Parlement d'une manière insolente. Cela fournit matière à des remontrances, & il y avoit bien de quoi ; car, indépendamment de toutes les formes violées, quoi de plus bizarre, comme on l'a dit, que dans une instance contenant des délits aussi graves, concernant les troubles d'une grande Province,

durant plusieurs années, ayant donné lieu à des procédures monstrueuses, ayant compromis la liberté de plusieurs citoyens, de trouver tout-à-tour innocents les accusés & les accusateurs; qu'après avoir déclaré tels les Procureurs-Généraux, de déclarer aussi tel le Commandant de Bretagne qui les avoit inculpés? Quoi de plus contradictoire qu'après être convenu solennellement de la nécessité, selon les expressions du Chancelier, *de laver la Pairie des crimes d'un Pair, ou le Pair des crimes qu'on lui imputoit*; qu'après avoir fait dire au Roi qu'il vouloit que les coupables fussent punis, s'il y en avoit, avec la plus grande sévérité, de lui faire prononcer ensuite aveuglement qu'il n'y en a point? Quoi de plus absurde, que de prétexter que c'est pour appaiser & ensevelir à jamais dans l'oubli les dissensions, lorsqu'ayant tenté vainement cette voie, à différentes reprises, l'on a éprouvé que c'est le moyen, au contraire, de les faire renaître, de les augmenter, de les perpétuer.

Le Roi, par un coup d'autorité suprême, voulut laver le Duc d'Aiguillon; mais le public décida qu'il étoit le vrai coupable. Le jour de la cassation de l'arrêt du Parlement par celui du Conseil, le Duc eut la mal-adresse de manifester publiquement sa joie, & dès le soir du jour où l'arrêt de cassation fut rendu, il fit la sottise de donner un souper splendide à ses partisans & à ses créatures. Tout le monde n'en fut pas la dupe. On connoit le bon mot du Duc de Brissac, déjà cité (\*), *que l'accusé avoit sauvé sa tête, mais qu'on lui avoit tordu le cou.*

On avoit fait tourner la tête au Roi. Le Monarque ne savoit plus comment se tirer du laby-

---

(\*) Coup d'œil sur cette histoire, page LXVII.

rinthe où on l'avoit jetté. Louis XV ne cherchoit qu'à jouir : Cette malheureuse affaire de Bretagne étoit un hydre de tracasseries ; on lui présentoit cent remontrances par jour. Le Parlement le menaçoit de suspension de service, de cessation, de démission. Sa Majesté ne savoit plus où elle en étoit : Lasse d'errer à l'aventure & de tomber de pièges en pièges, elle résolut de s'en confier absolument à son brave Chancelier, & d'éprouver si, en lui remettant toute la plénitude de son pouvoir, elle en fortiroit à son honneur & gloire.

Louis XV se réduisit au rôle simple de spectateur, bien décidé à siffler son homme d'affaire, comme ses Courtisans, s'il réchouoit. Louis XV avoit remis le destin de la France à son Chancelier. C'étoit tout ce que demandoit Maupeou. Il s'étoit vanté d'avoir, pendant sa présidence au Parlement, conduit les Magistrats le fouet à la main par-tout où il avoit voulu. Il avoit forgé des foudres pour écraser la Magistrature ; il avoit annoncé le jour où il ouvriroit la tranchée, & s'étoit glorifié d'avance d'emporter d'assaut les remparts, derrière lesquels se cachotent les bêtes féroces qui, selon lui, désoloient la France.

Maupeou étoit contrebalancé par l'ascendant que le Duc de Choiseul conservoit encore sur l'esprit du Roi. Ce Ministre l'avoit démasqué ; il n'y avoit aucun espoir de le regagner, & il n'ignoroit pas qu'au contraire le Duc intriguoit sourdement pour exciter & soutenir le Parlement dans ses entreprises.

Pour vaincre les difficultés, surmonter les obstacles, parvenir à ses fins, le Chancelier ne conçut pas de plus court moyen & de meilleur expédient que de renverser celui à qui il devoit son élévation. Il fallut pour cela se lier plus étroitement au Duc d'Aiguillon, le favori de la favo-



rite, non moins intéressée à se débarrasser d'un Ministre qu'elle redoutoit. Si le Duc de Choiseul eut voulu s'entendre avec la du Barry, ils eussent été les meilleurs amis du monde : mais le Duc témoigna tant de mépris à la Sultane, qu'elle ne put jamais le lui pardonner.

La Comtesse étoit plus que jamais dans les bonnes grâces du Roi. Il y avoit, un jour, un rendez-vous pour le lendemain entre le Royal amant & la maîtresse. Le Monarque lui écrit ; « Au lieu d'attendre à demain, venez ce soir : » j'ai quelque chose à vous dire qui vous fera » plaisir. Bon jour, croyez que je vous aime. » *Louis.* — Ce que le Roi vouloit dire à sa maîtresse, étoit qu'il lui faisoit don du château de Lucienne.

La Comtesse étoit on ne peut mieux ancrée à la Cour. « Le Duc de Richelieu, écrivoit-elle, » est mon ami à pendre & à dépendre. Le Chan- » celier, qui est devenu mon cousin, me fait sa » cour très-assiduellement. M. de Choiseul n'a plus » tant de haine apparente: (*apparente est bien dit*) » il m'a accompagnée avant-hier pour aller à » Triel, que l'on voudroit me faire acheter ; mais » le Duc de Richelieu me dit qu'il ne faut pas » m'y fier, & qu'il fait contre fortune bon cœur. » La Duchesse de Grammont, pour ne plus me » voir, est à courir le monde : on la croit actuel- » lement en Hollande. Que le bon Dieu la bé- » nisse ! Le Dauphin, la Dauphine, les Dames » de France, se rangeront bientôt sous mes dra- » peaux, j'espère. » Ceci n'est pas arrivé.

Au Duc de Choiseul & à la Famille Royale près, la du Barry jouissoit de tout le crédit & de tout le pouvoir d'une Sultane favorite. On le savoit ; & les personnes de la plus haute naissance ne rougissoient pas de la courtoiser en conséquence,

de rechercher même son alliance, ou, ce qui est la même chose, celle de la *pas trop noble* famille du Barry.

Quelle indignité dans un autre temps que celui où nous écrivons, que de voir une Marquise de Montmorenci demander la main d'une du Barry pour un Duc de Bouteville son parent ! Ce Duc de Bouteville est d'une des plus illustres Maisons du Royaume, mais un mauvais sujet, déshonoré, perdu de dettes, & totalement décrié. Malgré l'agrément du Roi, l'alliance n'eut pas lieu, parce que le Duc de Bouteville demandoit pour préliminaire la liberté du Duc d'Olonne, son fils, enfermé à perpétuité pour sa naissance, & digne du dernier supplice.

Quelle bassesse de la part d'une Maréchale de Mirepoix, de venir mendier auprès de la favorite les *Loges de Nantes* ! On crut d'abord que la du Barry, au lieu de demander ce cadeau pour la Maréchale, l'avoit demandé pour elle ; mais la favorite étoit de bonne foi. Voici le fait.

Un premier jour de l'an, le Roi étoit environné de tous ses Courtisans : la Comtesse entre fort gaie, & après les premiers compliments d'usage, « je » viens, dit-elle, SIRE, vous demander mes » étrennes ; ce sont les *Loges de Nantes* pour ma » bonne amie, Madame de Mirepoix. Cela ne se » peut pas, dit le Roi, en souriant, j'en ai disposé. — Hé bien, répartit la du Barry, en » boudant : voilà la quatrième faveur que je sollicite & que vous me refusez. Le diable m'emporte si je vous importune désormais ! — Le » Roi lui observa que c'étoit mal commencer » l'année que de boudier : — Et vous bien plus » mal, dit Madame du Barry. — Vous avez beau » faire, répartit le Roi, vous ne me ferez pas » changer de résolution ; je suis bien aisé de ce

» que vous me montrez tant de chaleur pour votre  
» amie ; mais savez-vous à qui j'ai destiné ce ca-  
» deau ? C'est à vous , Madame. » Et il l'embrassa  
en même-temps.

Les *Loges de Nantes* étoient un objet de 40,000 livres de rentes. Elles appartenoient auparavant à la Duchesse de Laturagais , mais pour sa vie seulement.

Madame la Maréchale avoit servi de *bonne* pendant trois ans à la Comtesse favorite. Elle se perdit sans retour dans son esprit , pour avoir voulu partager sa tendresse entr'elle & une autre de ses élèves qui avoit été présentée furtivement au *Parc-aux-Cerfs*. La Maréchale de Mirepoix étoit une vieille femme , qui étoit propre à faire toutes sortes de parties , qui jouoit au *Whisk* , qui buvoit du *punch* , qui connoissoit de petites filles , & ne gênoit personne. Mais la Comtesse ayant eu à s'en plaindre , la Maréchale fut forcée d'aller enfouir ses grands talents.

Si la d<sup>te</sup> Barry a fait beaucoup de mal , elle a fait aussi par fois quelque bien , ou du moins a eu intention de le faire. Voici entr'autres une bonne œuvre de sa part.

Une jeune fille de Liancourt , en Picardie , étoit devenue grosse des œuvres de son Curé , & elle eut le malheur d'accoucher d'un enfant mort , sans avoir préalablement fait la déclaration prescrite par les ordonnances en pareil cas. Le Ministère public avoit rendu plainte contre elle ; & les premiers Juges , d'après la disposition précise de la loi , l'avoient condamnée à être pendue , comme coupable de l'avortement. Ce jugement , confirmé ensuite au Parlement , alloit être exécuté , lorsqu'un M. de Mandeville , Mousquetaire noir , qui venoit d'entendre raconter cette histoire , s'intéressa si vivement pour cette pauvre fille , qu'il courut

aussi-tôt à Marly où étoit la Cour, avec un Mémoire de l'affaire ; se rendit chez Madame du Barry , qu'il ne connoissoit point , & la pria avec tant de chaleur de solliciter la grace de cette fille , qu'elle la lui accorda. En effet, elle écrivit à l'instant au Chancelier , & la jeune fille eut sa grace.

Un Comte & une Comtesse de Loüerme , gens de condition , venoient d'être condamnés à avoir la tête tranchée pour rébellion contre la justice. La Comtesse va trouver le Roi , demande grace , & les coupables sont sauvés.

Dirigée par d'autres conseils que par ceux des Maupeou , des Richelieu , des d'Aiguillon , la favorite eût été peut-être plus utile que nuisible au Royaume ; mais que pouvoit-elle opérer de bien sous la lisière de pareils agents ?

Les cabales régnoient toujours à la Cour. On voyoit parti contre parti. Les Choiseul excitoient sous main leurs créatures contre les du Barry , & les du Barry & leurs partisans ne négligeoient à leur tour aucun moyen propre à culbuter leurs rivaux.

Lors du mariage du Dauphin , le Ministre tout-puissant , ennemi implacable de la Comtesse , avoit aposté le Duc de Noailles , afin de conseiller amicalement à la favorite d'aller aux eaux de Bares , pour ne point se trouver à l'arrivée de la Dauphine , sous le prétexte qu'elle figureroit mal à des fêtes qui ne seroient que pour elle , & que cette Princesse pourroit lui donner quelques mortifications. Le Duc de Choiseul vouloit profiter de son absence pour lui faire perdre tout l'ascendant qu'elle avoit sur le Roi. Mais la du Barry ne donna point dans le piège , on lui en avoit fait connoître le danger. Elle resta à la Cour , & la Dauphine lui fit une réception assez gracieuse , parce que la Princesse ignoroit le personnage de la Sultane.

On chanfonnoit la du Barry à l'ordinaire; on faisoit contre elle des épigrammes d'une insolence extrême. La plus impertinente, la plus groffiére du moment, est celle du Comte de Lauraguais, ami du Ministre. Ce Seigneur qui, au lieu de penser pour lui, pensoit pour les autres, s'avisa de prendre une fille de la rue Saint-Honoré, de lui donner maison, & de la faire appeller hautement la *Comtesse du Tonneau*. La du Barry rit beaucoup de la plaifanterie, mais le Gouvernement fut plus sévère. La pauvre Comtesse du Tonneau fut mise à la Salpêtrière, & le Comte de Lauraguais n'échappa à une lettre de cachet qu'en partant sur le champ pour Londres.

Ne pouvant emporter la place, ni de ruse ni d'emblée, le parti Choiseul chercha à l'avoir par composition. La Duchesse de Grammont étoit revenue de ses voyages : on lui fit entendre que l'orgueil l'avoit perdue dans l'esprit de la favorite ; on lui insinua que si elle vouloit parvenir à son but, celui de chasser du lit du trône la Sultane, elle devoit mettre quelques grains d'humilité dans sa conduite. Le Duc de Choiseul, son frere, branloit fort au manche. Il craignoit plus que jamais d'être culbuté. Il voyoit toute sa politique en défaut. Il gronda un peu sa sœur, & la Duchesse voulut bien se prêter à la raison pour le moment.

On négocia, & le négociateur de cette grave affaire fut le même Duc de Noailles (patelin personnage, homme à bons mots, Courtisan rusé s'il en fut jamais) qui avoit conseillé à la du Barry le voyage de Bareges. Le Duc n'eut pas le front de négocier face à face ; il savoit d'avance qu'il seroit rembarré avec des fout... & des boug... (style propre à la Comtesse.) Il envoya sa dépêche à la du Barry, qui la lui réexpédia sur le champ par le même courier. Voici la dépêche & la réponse

à la dépêche; elles sont trop curieuses, trop intéressantes l'une & l'autre, pour oublier de les transcrire ici en entier.

LETTRE du Duc de Noailles.

Madame la Comtesse,

» Je suis chargé d'une commission, de la part  
 » de Madame la Duchesse de Grammont, vis-à-  
 » vis de vous; & je m'en acquitte avec d'autant  
 » plus de plaisir, qu'elle me procure l'avantage  
 » de m'entretenir un instant avec la Divinité qui  
 » fait les délices de la Cour. Cette Dame est mor-  
 » tifiée de n'être point dans vos *bonnes graces*;  
 » elle ne fait à quoi attribuer le *froid* qui a tou-  
 » jours paru régner entre elle & vous; elle vous  
 » estime particulièrement. Comme la voilà re-  
 » tournée de ses voyages, elle desirer avec le *plus*  
 » *grand empressement* que la paix puisse se rétablir  
 » entre vous deux. Elle m'a pris en conséquence  
 » pour son *médiaireur*. Puis-je me flatter de pou-  
 » voir réussir? Je vous dirai en mon particulier  
 » qu'elle est *défolée* d'avoir pu vous manquer en  
 » quelques occasions; mais son *aveu* & la *démarche*  
 » qu'elle fait, doivent lui servir de *pardon* (\*),  
 » sur-tout vis-à-vis de vous, Madame, dont la  
 » bonté s'est montrée en tant d'occasions. Je vous  
 » prie donc d'avoir égard à sa *prière*, & de m'hon-  
 » norer d'un mot de réponse.»  
 Je suis avec respect, &c.

DUC DE NOAILLES.

---

(\*) Ici, ce n'est plus le Duc de Choiseul. Cet homme fendait le vent, s'abaisseroit jusqu'à faire demander pardon à sa sœur, à l'altière Grammont, & cela à une du Barri!

RÉPONSE à la Lettre.

« Comment, Monsieur le Duc, Madame de  
 » Grammont ne fait, dit-elle, à quoi attribuer  
 » l'inimitié qui regne entre elle & moi ? Ignore-  
 » t-elle *sa hauteur insultante, son mépris & ses*  
 » *propos indécents* ? Ignore-t-elle les chansons  
 » qu'elle a fait faire, tant contre le Roi qui l'avoit  
 » comblée de bienfaits, que contre moi ? A-t-elle  
 » oublié toutes *ses menées sourdes, toutes ses in-*  
 » *trigues, toutes ses cabales*, pour me *noircir* dans  
 » l'esprit de Sa Majesté & de la Famille Royale ?  
 » Si toutes ces *manœuvres odieuses* se sont effacées  
 » de sa mémoire, elles sont encore gravées dans  
 » la mienne, mais à la vérité pour les mépriser.  
 » Cependant je ne conserve pas de *rancune* (\*) ;  
 » dites-lui que je veux bien ne plus penser à elle ;  
 » mais à condition que je ne la reverrai jamais.  
 » En conséquence, qu'elle *ne reparoisse plus à la*  
 » *Cour*, qu'elle vive tranquille à Paris, & je vous  
 » promets, à vous & à elle, de ne l'inquiéter au-  
 » cunement. Si elle pouvoit encore me perdre,  
 » je suis convaincue qu'elle le feroit. Plus *géné-*  
 » *reuse* qu'elle, je me contente de la prier de  
 » m'honorer de son *indifférence*, comme je lui  
 » accorde la mienne. Si elle n'est pas satisfaite de  
 » cela, *qu'elle aille se faire fout .. la bougr...* »  
 Je suis, &c.

COMTESSE DU BARRY.

La négociation en reste-là. Le parti Choiseul  
 en étoit entre *Caribde & Scylla*. Ne sachant plus,

Fi ! M. le Duc de Noailles ! ce ne peut être qu'une plate  
 tournure de votre façon.

(\*) Le bon cœur.

comme on dit, de quel bois faire fleche, il souffloit, tant qu'il pouvoit, le feu dans la Magistrature. Le Ministre tout-puissant cherchoit à allumer la guerre avec les Anglais, comme le moyen de se rendre nécessaire & de reprendre toute son influence : mais ses négociations, ses ruses, sa politique, tout fut inutile. Son regne devoit passer. Le tartufe Maupeou étoit-là (\*).

Il vint (ce sont ses termes) donner les écrivies au Parlement. Celui-ci protesta contre les écrivies, fit des représentations, cessa le service. Le Roi ne voulut pas écouter son Parlement qu'il n'eût repris ses fonctions, & le Parlement ne voulut pas reprendre ses fonctions que le Roi ne l'eût écouté.

Le Roi vouloit être obéi, & on ne vouloit pas l'obéir. Ici commença un combat étrange. Les spectateurs tenoient pour ou contre. Les Militaires qui sont pour une obéissance absolument passive, afin que le Roi fasse tout ce qu'il veut, dans l'espoir de jouir à leur tour du même privilege, à raison du droit du plus fort, blâmoient hautement le Parlement, & le jugeoient coupable d'une révolte criminelle. Le Clergé, ennemi juré d'un corps qui s'étoit toujours opposé à ses prétentions, qui l'empêchoit d'étendre son pouvoir & de subjuguier l'autorité même en subjuguant les consciences, animé de l'esprit de charité qui le dévore, dévouoit la magistrature aux derniers supplices. Le peuple accablé d'impôts, mangeant le pain fort cher ; sans la moindre résistance de ceux qu'il étoit accoutumé à regarder jusques-là comme ses peres & ses défenseurs, voyoit la querelle assez indifféremment : il ne s'intéressoit pas à un corps qui

---

(\*) Dans le lit de justice du 7 Décembre 1770.



l'avoit trahi si lâchement , & ne s'échauffoit que sur ce qui lui étoit personnel. Les sages seuls , les vrais Français , un peu plus profonds raisonneurs , saisissant les conséquences intermédiaires de la chute du Parlement , gémissaient de lui voir enlever une autorité qu'il n'avoit exercée que pour lui-même , mais que dans un moment d'enthousiasme patriotique il pouvoit mieux employer ; au lieu que par sa chute s'établisoit le despotisme le plus formidable. Dans cette crise violente , les Magistrats qui s'attendoient chaque nuit à se voir enlever par des lettres-de-cachet , étoient surpris de se trouver encore libres chaque matin. Mais le moment n'étoit pas arrivé , & il en résulta seulement ce que desiroit la cabale conjurée contre le parti Choiseul. Cette cabale étoit puissante.

La charmante maîtresse étoit vivement soufflée , & elle souffloit aussi vivement son royal amant.  
 » Vous n'influez pas moins , écrivoit le cousin  
 » ( le Chancelier ) à la cousine , dans les affaires  
 » de l'Etat , que si vous en teniez les rênes :  
 » ainsi , comme notre intérêt est commun , nous  
 » devons être extrêmement unis , & devons ne  
 » rien faire que pour le bien général , dans lequel ,  
 » en *bons sujets* ( \* ) , nous trouvons aussi le  
 » *nôtre* ( \*\* ). Vous savez que j'ai très-joliment  
 » fouetté le Parlement , en lui recommandant d'être  
 » plus circonspect à l'avenir : mais ce corps *haut* ,  
 » *impérieux* , & dont l'ambition s'étend jusqu'à  
 » vouloir *usurper* l'autorité du Souverain , est excité  
 » par le Duc de Choiseul , son protecteur , à se  
 » *révolter* contre la nouvelle loi ( *les écrivains* )  
 » de Sa Majesté , loi qui n'est cependant que le

---

( \* ) L'hypocrite !

( \*\* ) Le coquin !

» renouvellement d'une ancienne, ( laquelle, s'il  
 » vous plaît, vous ne la citez pas, M. le Chan-  
 » celier ), *enregistrée il y a plus de cent ans* ( \* )  
 » & toujours exécutée. Comme le Duc de Choiseul  
 » est notre ennemi commun & encore plus le *vôtre*  
 » que le *mien*; qu'il n'y a pas de *sûreté pour vous*,  
 » tant qu'il restera en place, & que le moment  
 » est venu où il faut nous en *débarasser* pour  
 » toujours; réunissons-nous tous deux ».

» De votre côté, vous donnerez à entendre  
 » *continuellement*, au Roi, que le Duc de Choiseul  
 » *excite sourdement* le Parlement à *cesser ses fonctions*  
 » & à *se révolter* contre lui. Ce que vous aurez  
 » ainsi avancé sans *paroître* y faire beaucoup  
 » d'attention, j'en donnerai à Sa Majesté les  
 » preuves les plus fortes ( \*\* ), & je lui ferai voir  
 » également par des pièces que j'ai en main ( \*\*\* ),  
 » que la Duchesse de Grammont, sous prétexte de  
 » voyager pour son plaisir, n'a fait autre chose que  
 » chercher à *soulever* les autres Parlements ( \*\*\*\* ),  
 » pour les rendre *refraitaires* à ses ordres. Enfin,  
 » le Duc d'Aiguillon lui insinuera *adroitement* que le  
 » Duc de Choiseul, pour conserver tout son crédit;  
 » cherche par des *voies obliques* à exciter la guerre,  
 » ( ça pu être ) malgré les mouvements apparents  
 » qu'il se donne pour entrer dans les vues paci-  
 » fiques de Sa Majesté ».

( \* ) La France eut eu grande obligation à son Chancelier de lui faire connoître cette loi. S'il eut pu la déterrer, il n'eut sûrement pas manqué de la faire publier à son de trompette.

( \*\* ) On vous en défie, M. le Chancelier ! Donnez-la preuve la plus simple, elle suffira.

( \*\*\* ) Où sont-elles ? Où est le personnage qui les a jamais vues ? Citez-le ?

( \*\*\*\* ) Calomnie atroce ! Exhibez donc, Monseigneur, ces pièces que vous avez en mains ?

» En voilà plus qu'il n'en faut pour perdre ce  
 » Ministre ambitieux , aux yeux de notre Monar-  
 » que , qui ne l'aime plus , mais qui s'y est habitué ,  
 » pour ainsi dire , malgré lui , parce qu'il le  
 » craint , & qu'il le regarde comme un homme  
 » nécessaire. Voilà la marche que nous devons  
 » tenir ».

» Je suis enchanté de votre dernière plaisan-  
 » terie (\*) au sujet du Duc de Choiseul. De  
 » pareilles railleries portent coup : il faut avoir  
 » autant d'esprit que vous en avez pour en  
 » imaginer si à propos. Il n'est pas besoin de  
 » vous recommander le secret dans nos démarches,  
 » vous êtes aussi intéressée que moi , à les tenir  
 » cachées ».

Al'appui du Chancelier venoit le Duc d'Aiguillon,  
 autant & plus intéressé que Maupeou à la ruine  
 des Choiseul. Le Maréchal Duc de Richelieu,  
 proche parent de l'ex-commandant de Bretagne,  
 & aussi honnête homme que lui, pouissoit la roue  
 de toutes ses forces. Comment tenir tête à un  
 pareil triumvirat ?

Les Maupeou, les Richelieu, les d'Aiguillon  
 faisoient passer leur ressentiment contre le Duc-  
 Ministre, dans l'ame de la du Barry, qui, plus  
 franche, ne se cachoit pas de son antipathie pour  
 M. de Choiseul ; & ce qui rendoit la maîtresse  
 plus dangereuse auprès du royal amant, c'est qu'elle  
 y donnoit une tournure puérile , folâtre , très-  
 agréable à Louis XV.

Un jour que la Comtesse étoit avec le Roi, elle

---

(\*) Il y a eu deux plaisanteries de la du Barry sur le  
 Duc de Choiseul ; on ne fait trop de laquelle le Chancelier  
 veut parler ici. Quoiqu'il en soit, nous les rapporterons  
 toutes deux, ci-après.

tenoit deux oranges dans les mains , & en les jettant en l'air , elle disoit : *saute Choiseul, saute Praslin.*

Une autre fois , elle rencontre sur son escalier un de ses cuisiniers , qui lui parut ressembler au Duc de Choiseul. » Êtes-vous à mon service ? » lui dit-elle : — Oui , Madame , répondit-il. » — Allons , dit la du Barry , vous avez la figure trop sinistre : Dites à mon Intendant que je ne veux plus vous voir , & qu'il vous renvoye à l'instant ». Cela fut exécuté. Le même soir , la Comtesse conta cette aventure au Roi , & lui ajouta : » J'ai renvoyé mon Choiseul , quand » renverrez-vous le vôtre ».

Le Roi étoit obsédé. On prétend qu'il avoit déjà brûlé deux lettres-de-cachet expédiées pour le renvoi de son Ministre , & qu'il se releva jusqu'à trois fois , la nuit du jour où il exila le Duc de Choiseul. On avoit pris Louis XV par son foible , qui consentit enfin , décidément , à l'expulsion du Duc & de son cousin Praslin. Le Roi remit lui-même , les deux fatales lettres de cachet dans les mains de sa maîtresse , qui n'eut rien de plus pressé que de les faire signifier , sur le champ , aux deux Ministres , par l'exécuteur ordinaire de la haute justice , Saint Florentin , devenu par ses bons & loyaux services en Bretagne , Duc de la Vrillière.

Voici ces deux lettres ;

1°. Celle au Duc de Choiseul :

Mon Cousin ,

» Le mécontentement que me causent vos services , me force à vous exiler à *Chanteloup* , » où vous vous rendrez dans vingt-quatre heures. » Je vous aurois envoyé beaucoup plus loin , sans l'estime particulière que j'ai pour madame la » Duchesse de Choiseul , dont la santé m'est intéressante. Prenez garde que votre conduite ne

*Tom. II.*

S

» me fasse prendre un autre parti. Sur cela, je  
 » prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa  
 » garde ». LOUIS.

2°. Celle au Duc de Praslin :

» Je n'ai plus besoin de vos services, & je  
 » vous exile à Praslin, où vous vous rendrez dans  
 » vingt-quatre heures ». LOUIS.

Cette seconde lettre est plus humiliante que la première. Le Duc de Praslin se fut aisément consolé de son exil, car il n'aspiroit qu'après la retraite; mais combien cette lettre dut l'humilier !

Pour le Duc de Choiseul ne perdant rien de sa hauteur & de sa fierté ordinaires, il dit au Duc de la Vrillière, oncle du Duc d'Aiguillon, qui lui faisoit son compliment de condoléance : » M. le  
 » Duc, je suis pleinement convaincu de tout le  
 » plaisir que vous avez à m'apporter une pareille  
 » nouvelle ».

La disgrâce de ce Ministre fut un vrai triomphe. Jamais favori ne sortit de place avec plus de gloire. Quoiqu'il lui fut enjoint de ne recevoir personne pendant son séjour, à Paris, une foule de gens de toute espèce se fit inscrire à sa porte, & le Duc de Chartres, son ami particulier, força toutes les barrières, & se fut jetter dans ses bras, en l'arrosant de larmes.

Le lendemain, jour de son départ, quantité de gens de distinction furent se mettre sur la route, & le chemin se trouva bordé d'un nombre considérable de carrosses formant une double haie.

On a prétendu que le seul Maréchal d'Estées refusa de mêler ses acclamations à tant d'autres. Il étoit mourant. Quand on lui apprit le renvoi de son ennemi capital, il se ranima : *Le B. . . est donc parti*, s'écria-t-il, j'expire satisfait ! Et il passa content, peu après.

Le Prince de Conti, quoiqu'ennemi du Ministre,

eut la générosité de dire à Madame de Boufflers ; sa maîtresse, qui se réjouissoit de sa chute : » Vous » avez raison , Madame , de penser comme le petit » nombre , vous êtes à peu près dix personnes » dans Paris , qui avez l'esprit assez juste pour » mieux voir que toute la France ».

Le Duc de Choiseul étoit devenu depuis quelque temps , l'idole des grands & même de la multitude. On s'attend bien que son exil devoit attirer des épigrammes à ses ennemis.

» Il y a des paris très-considérables , disoient » les nouvelles secrètes , que , dans six mois , il » n'y aura plus aucun vestige des parents , créatures » & amis de M. de Choiseul à Versailles , ni » dans les places de confiance. Le Chancelier a » déjà culbuté le Duc de Gontaut , le Baron de » Breteuil ( \* ) , le Baron de Bezenwal , l'Am- » bassadeur de Naples , l'Evêque d'Orléans ( \*\* )

( \* ) Le Baron de Breteuil étoit une créature des Choiseul , & un homme du plus grand mérite , en fait de négociation. Mais on craignit qu'il n'intriguât auprès de la Reine de Hongrie , & qu'il ne l'engageât à écrire vivement , en faveur du Duc de Choiseul. Il étoit essentiel au parti des du Barry , d'avoir à la Cour de Vienne , un homme qui leur fut dévoué ; c'est ce qui fit donner la préférence au Prince Louis , sous les yeux duquel se fit , pour ainsi dire , le partage de la Pologne , sans qu'il en fut instruit. Aussi , quand le Roi fut cette nouvelle , il dit amèrement : *Ah ! si Choiseul fut resté , cela ne seroit pas arrivé*. Mais le Monarque retomba dans son indolence ordinaire , & oublia bientôt cette perte.

( \*\* ) C'est le même M. de Jarente dont il est parlé dans le coup d'œil sur cette histoire , page XCVII. Ce Prélat , ami du Duc de Choiseul , ayant parlé à Madame Adélaïde , déterminâ cette Princesse à aller se jeter aux pieds du Roi pour demander le rappel du Ministre. Le Roi voulut absolument savoir qui l'envoyoit ? Madame Adélaïde , l'ayant avoué , le Prélat reçut une lettre de-

» &c. &c. ; ce qui annonce vraisemblablement  
 » encore quelques culbutes que les gens qui s'y  
 » attendent feront bien de prévenir.

» La brigue qui regne aujourd'hui sauteroit  
 » avant six mois, si le Roi n'étoit environné  
 » d'une nouvelle Cour, dont l'honnêteté est  
 » évidente, puisqu'elle est du choix du Chan-  
 » celier, & de la belle Comtesse, qui ont donné  
 » au Roi, sans qu'il s'en doute, une nouvelle  
 » Compagnie de Gardes qui s'appellent les *Gardes-  
 » Manteaux* (\*). La fonction de ces Gardes  
 » est d'empêcher tous les gens d'honneur d'ap-  
 » procher de la Cour.

» Tous les Secrétaires des Ambassadeurs Fran-  
 » çais, en Cours étrangères, qui sont créatures  
 » de M. de Choiseul, (poursuivoient les mêmes  
 » nouvelles), sont partis *incognito* pour Versailles  
 » avec les correspondances de leurs maîtres, par  
 » ordre du Chancelier. On assure qu'il y a des  
 » gens beaucoup mieux instruits à faire les coups  
 » de main à la Cour de France, que dans la  
 » forêt de Senar.

» L'Abbé de la Ville, & tous les premiers  
 » Commis des Bureaux du département de M.  
 » de Choiseul, ont été obligés d'aller plusieurs  
 » fois le trouver, depuis son exil, pour apprendre  
 » à lire (\*\*).

» On assure que M. de Choiseul n'a pas encore  
 » eu un quart d'heure d'ennui à Chanteloup,

cachet, une demie-heure après, qui lui accordoit seulement  
 vingt-quatre heures pour ses affaires.

(\*) On appelloit Officiers *Gardes-Manteaux*, ceux qui  
 époussoient les filles de réforme du parc-aux-cerfs.

(\*\*) Le Duc de Choiseul avoit, pour les affaires essen-  
 tielles, un chiffre qui n'étoit connu que de lui.

» ses bons amis ayant fait assez de sottises pour  
» le faire rire. » &c. &c.

On crut savoir, dans le temps, que ce qui accéléra le plus la disgrâce des Choiseuls, furent des écrits satyriques & menaçants qui se glissoient tous les jours sous la serviette du Roi, sans qu'on fut comment. On arrêta plusieurs personnes qui furent mises dans les fers à cette occasion, sans qu'on en pût rien découvrir. Le Roi étoit beaucoup plus troublé de cette sorte de rémontrances que de celle de ses Parlements.

Il se trouva un jour de cette manière une carte, écrite de deux côtés avec beaucoup de force, qui finissoit par une menace très-extraordinaire. On disoit au Roi : « que s'il ne prenoit pas garde » à ce qu'il faisoit, il seroit mis à St. Lazare, » & sa maîtresse à l'hôpital (\*). Le Lieutenant de Police se donna les plus grands mouvements pour en découvrir l'auteur, sans pouvoir en venir à bout.

Les ennemis du parti Choiseul se servoient de ces prétextes, qu'ils faisoient passer pour des tours du Ministre, pour le perdre, sans retour, dans l'esprit du Roi, & l'écarter de la Cour avec ses

(\*) Cette anecdote est très-vraie. Elle occasionna entre le Chancelier & le Lieutenant de Police, cette altercation si connue. Le Chancelier reprochoit à M. de Sartine qu'il ne remplissoit pas les devoirs de sa charge, parce qu'il ignoroit qui mettoit des billets sous la serviette du Roi. Le Magistrat lui répondit : « Monseigneur, pour » vous faire voir que je fais mon métier, j'ai su que » vous avez soupé, il y a deux jours, avec trois Jésuites » déguisés ; que deux des trois Jésuites ont été, hier » matin, chez vous, & qu'un quatrieme qui n'y a pas » encore paru, y a été aujourd'hui ». Le Chancelier se tût, & pria le Lieutenant de Police de se taire.



partisans. Nous allons voir les révolutions qui suivirent l'expulsion du Visir tout-puissant & de ses créatures.

---

## CHAPITRE XXXIX.

**M**Aître du champ de bataille, le Chancelier ne s'occupa plus que de ses projets de destruction. Bientôt on vit partir de ses mains les foudres qui furent frapper la Magistrature & la pulvériser jusqu'aux extrémités les plus reculées du Royaume. Il fit entendre au Roi que c'étoit le vrai moment de *tirer sa couronne du greffe du Parlement*, d'assurer à jamais son autorité, son repos, sa félicité; que pour ce, il ne falloit que tenir ferme, en déployant toute la sévérité de sa justice, & en faisant, s'il le falloit, sauter quelques têtes des plus mutins.

Le Parlement avoit repris & interrompu de nouveau le service. Le Chancelier, ne pouvant ébranler le corps entier de la Magistrature, crut triompher en attaquant séparément les membres. Une belle nuit, tous sont éveillés à la même heure, au nom du Roi. Deux Mousquetaires, gens expéditifs, entrent dans leur chambre, & leur présente l'ordre de reprendre leurs fonctions, de répondre par écrit à cet ordre, *oui* ou *non*, de signer ce mot seul sans périphrase, sans adoucissement: Quel despotisme! Quelle tyrannie! Il ne manquoit à Meaupeou qu'un Joseph (\*); il

---

(\*) Ce Capucin, hardi & ambitieux, est l'auteur du projet affreux, qui prive un citoyen de sa liberté, un fils de son père, une femme de son mari. Ce misérable

eut été aussi loin que Richelieu (\*\*). Plusieurs Magistrats même des plus fermes, intimidé de cette espèce de dragonade, partageant l'effroi de leurs femmes, de leurs enfants en pleurs, eurent la faiblesse de signer le *oui*; mais rendu à eux-mêmes, & réunis en corps le lendemain, ils le désavouèrent. Ils furent punis de leur désaveu.

La nuit suivante, on réveille encore les Magistrats. Un huissier de la chaîne notifie à chacun d'eux un arrêt du Conseil qui déclare leurs charges confisquées, qui leur défend de faire désormais leurs fonctions & de prendre même la qualité de membres de Parlement. A peine l'huissier est

Moine, favori du Cardinal de Richelieu, lui fournit l'arme cruelle dont s'est servi, de nos jours, l'infâme Duc de de la Vrillière. Ce poignard empoisonné, s'appelle en langue française mitigée, *Lettre-de-cachet*.

(\*) Ce Cardinal avoit à Bagnaux, une maison qui a retenu le nom des *Oubliettes*, & qui a été achetée, il y a vingt ans, par le Fermier général Thoinard, dans l'espoir, qu'en la fouillant, il y trouveroit de quoi se dédommager du prix. Nous dirons, en forme de parenthèse, qu'il n'y a personne au monde, que sa femme, qui puisse disputer avec Thoinard, d'avarice. Ce *Plutus* est avec ses trésors, suffisant, fat, en un mot, c'est la *chiasse* des hommes. Thoinard ne fut pas trompé dans ses spéculations; il trouva, en effet, un puits dont l'ouverture étoit bouchée, dans lequel étoient les ossements de plus de quarante cadavres, avec les débris de leurs vêtements, montres, bijoux, argent, &c. Le Cardinal qui avoit pour habitude de tout sacrifier à son ambition, se désaisoit des gens qu'il n'osoit ou ne pouvoit attaquer publiquement, en les comblant de caresses & de marques d'amitié. La dernière preuve étoit de les faire sortir par un escalier dérobé, au milieu duquel étoit une bascule, que ce Ministre avoit l'humanité de lâcher lui-même. L'on tomboit alors dans un puits qui avoit, au moins, cent pieds de profondeur. Les premiers qui l'essayèrent, furent ceux qui l'avoient creusé. La belle ressource pour

forti , que des Mousquetaires surviennent & leur apportent des lettres-de-cachet qui les exilent tous dans des lieux différents & très-éloignés les uns des autres.

On a su que l'arrêt du Conseil avoit été dressé par le Chancelier seul, qu'il avoit suppléé même à la signature du Secrétaire d'Etat en la faisant estampiller. Les lettres d'exil étoient signées depuis plus de quinze jours, & le réduit de chaque Magistrat étoit déjà fixé.

Le Chancelier s'étoit amusé à déterrer sur les cartes détaillées de chaque Province les lieux les moins connus, les plus éloignés de toute communication, les plus infâmes par leur situation, par le manque universel de toute société & des choses les plus nécessaires, pour en faire la demeure des Magistrats, pour leur faire connoître, sans doute, dans toute son étendue, la misère des peuples qu'ils avoient laissé opprimer.

Maupeou s'étoit imaginé qu'il resteroit au moins de l'ancienne Magistrature *un noyau de Parlement* : c'étoit son expression, il fut trompé ; il n'eût pas ce *noyau* sur lequel il comptoit. Il se vit abandonné de ses propres partisans, des Magistrats même qui paroissoient être absolument à sa dévotion. Cet abandon mit le Chancelier dans le plus cruel embarras vis-à-vis du Roi, à qui il avoit fait voir tout changement non seulement possible, mais on ne peut pas plus facile. Le don des charges qui ne s'achetoient plus, & les gages promis le lui avoient fait croire ainsi.

Le Chancelier étoit homme à ressourcer. Il vint installer le Conseil pour tenir le Parlement par in-

---

M. de Maupeon, s'il eut osé tenter, que cet escalier, cette bascule & le puits,

terim.

*terim.* Il ne cherchoit qu'à gagner du temps pour conformer son ouvrage. Messieurs du Conseil étoient en butte aux quolibets, aux sarcasmes, aux épigrammes des persifleurs, aux huées de la populace & des Clercs. Ils n'y purent tenir, & au bout de six mois, le Chancelier ne se vit pas plus avancé que le premier jour. Nouvelle épine aux pieds de Maupeou : il risquoit cette fois d'être écrasé sous les ruines de ses propres fondemens.

Pour former un nouveau simulacre de Parlement, il fut obligé de tendre la main au premier venu qui voudroit venir l'aider à sortir de l'inextricable labyrinthe. Il n'avoit pas à choisir. Il dut déterrer à la hâte tous ceux qu'il crut susceptibles d'être déterminés promptement par l'intérêt & par l'expectative des graces. Faveurs, places dans le Ministère, argent, pensions, belles promesses suivies de quelques effets, il fit tout servir ; il mit tout en œuvre, & n'en rougit pas. La crainte des *evenans*, ( c'est ainsi qu'il qualifioit le retour des membres de l'ancien Parlement ) ne lui laissoit pas lieu à la réflexion. Il eut dû succomber, s'il eut tardé à réussir. L'appétit d'assez bons gages, l'espérance de gratifications, lui ouvrirent bien des portes. Dans un instant plus favorable, il eut trouvé de meilleurs Commis, & à meilleur marché ; mais il étoit nécessaire d'en passer par-là. Enfin, par une grace inespérée du Ciel, il trouva moyen de mettre une nouvelle Compagnie sur pied tellement quellement.

Le Chancelier ne manqua pas de dire à ses nouveaux Officiers qu'ils étoient *inamovibles comme les anciens* ; il espéroit ne pas tarder beaucoup à leur ouvrir l'esprit, à leur dessiller les yeux, & à leur faire comprendre ce que parler veut dire.

Maupeou avoit commencé par créer six Conseils Supérieurs, à Arras, Blois, Châlons, Clermont,  
*Tom. II.* T

Lyon & Poitiers, sous le prétexte spécieux d'accélérer l'expédition des affaires, en diminuant l'étendue du ressort du Parlement.

Le Chancelier prit les membres de la nouvelle Magistrature de Paris par-tout où il put les trouver. Le Président fut un Berthier de Sauvigny, qui ne savoit pas dire deux mots ; qui étoit au Palais comme une statue de cire, sans pouvoir seulement prononcer l'arrêt que le Greffier lui souffloit tant qu'il pouvoit ; qui se laissoit mener par le nez par une petite *pigrièche* de femme à qui Maupeou avoit été obligé de faire bassement sa cour & de lui donner 10,000 francs, afin qu'elle déterminât son imbécille de mari.

Au parquet il plaça pour Procureur-Général un polisson de Fleury, roué dans toute la force du terme, rongé de dettes, perdu de débauches, esclave d'une femme avare, qui, à force d'argent, décida son mari à accepter la place qu'elle envisagea moins du côté de l'honorifique, que du côté du lucre immense qu'elle se proposoit d'en retirer.

Pour la formation des bas bancs, le Chancelier avoit ramassé tout ce qu'il avoit pu. Il avoit choisi des membres dans l'ordre des Avocats, dans les Chanoines de l'Eglise de Paris (\*). (l'Archevêque eut la bassesse de lui donner son neveu.) Pour les gens aspirants au *mortier*, personne n'osoit trop rompre la glace. Un seul, M. de Nicolai, leva hautement le masque ; il laissa là le mousquet & prit le *mortier*. [ L'honorable *mortier* pour un

(\*) Il en eut pris dans les Capucins, dans les freres Ignorantins, dans les freres même de S. Crêpin (\*), s'il n'eut pas eu vergogne.

(\*) Ce sont des freres de la vénérable manicle, vivans en communauté, & faisant de très-bons fouliers pour un écu de six francs, rue Gilles-Cœur ; à Paris.

Nicolaï !] Ce garçon, car nous ignorons s'il a encore une femme, préféra les *mortiers* fourrés de petits gris, à ceux que l'on charge avec de la poudre. Le Chancelier compta beaucoup sur son courage dans cette nouvelle place. Colonel dans la dernière guerre, dégoûté du bruit des armes & de l'odeur de la poudre, il se fit recevoir Avocat en 1762, pour ne pas entrer en campagne, sous prétexte qu'étant l'aîné de sa maison, il devoit posséder la paisible charge de Premier Président de la Chambre des Comptes, que son pere avoit cédée, de préférence, à son cadet.

De soixante membres dont étoit composé le Parlement postiche, il y en avoit les deux tiers & plus, qu'un membre d'honneur de l'ancien eut rougi intérieurement d'avoir pour confreres. Ils étoient sans naissance, sans mérite, sans étude des loix, sans connoissance des formes judiciaires, & tels enfin que le hasard les avoit présentés.

Le Chancelier fut plusieurs mois à achever son grand œuvre. Avec le peu de sujets qu'il avoit pu collecter pour l'érection de la carcasse de son simulacre de Parlement, il fit tenir au Roi un lit de justice, où il n'assista des Princes que les Enfants de France & le Comte de la Marche. Le Roi, voyant ce dernier, lui dit : « Soyez le bien venu, » nous n'avons pas aujourd'hui nos parents. » Le Comte de la Marche le savoit d'avance. Les autres Princes du sang, après avoir tenté les derniers efforts pour ramener celui-ci, avoient fait une protestation contre tout ce qui devoit se passer au lit de justice, & avoient encore député chez le Comte, leur cousin, à minuit, pour le presser d'y adhérer ; mais en vain.

M. le Prince de Conti, voyant la désertion de son fils, du parti des Princes, dit à ce sujet : « qu'il

le savoit bien mauvais fils , mauvais mari , mauvais ami , mais qu'il ne le savoit pas *mauvais Français.* »

Dans ce fatal lit de justice furent lus trois Edits. Le premier , de cassation de l'ancien Parlement ; le second , de cassation de la Cour des Aides ; & le dernier , de transformation du Grand Conseil en nouveau Parlement. Le Roi termina la Séance par ce petit Discours :

« Vous venez d'entendre mes intentions , je veux qu'on s'y conforme ; je vous ordonne de commencer vos fonctions , lundi : mon Chancelier ira vous installer. Je défends toute délibération contraire à mes volontés , & toutes représentations en faveur de mon ancien Parlement , *car je ne changerai jamais.* » Louis XV prononça ce mot *jamais* , à la vérité un peu *Turc* , avec une force qui fit trembler le nouvel Aréopage.

Nos Seigneurs furent installés ; ils monterent sur les fleurs de lys , mais ce ne fut que pour y être foudroyés par les autres Parlements qui accumuloient sur ces Messieurs des Arrêts méprisants , des qualifications peu honorables , *d'intrus* , de *parjures* , de *violateurs* de leur serment , qui déclaraient d'avance *nuls* tous actes émanés d'eux.

Nos Seigneurs avoient leur bonne part à la dérision , aux bons mots , aux facéties , aux pamphlets : Monseigneur le Chancelier n'y étoit pas ménagé , il méritoit bien sûrement d'y participer.

On disoit : « Le Chancelier , suivant la maxime du Cardinal Mazarin , *divisez pour régner* , a reparti les membres de l'ancien Parlement dans les villages les moins connus de la France , & a ajouté à leur exil tout ce qui pouvoit le rendre plus désagréable. Il a dit , depuis leur éloigne-

» ment ; qu'il espéroit voir leurs confreres des  
 » autres Parlements plus dociles & moins arrogants  
 » dans leurs remontrances.

» En installant le nouveau Parlement à la place  
 » de l'ancien , le Chancelier a fait un discours  
 » qui prouve que tous les Français sont des  
 » fots (\*), qu'il le fait, qu'il en profite, & qu'il  
 » y a de grands scélérats en France. Après son  
 » discours, le sieur Ifabeau, garçon Greffier, a  
 » lu trois Edits dont l'un tend à persuader que le  
 » Roi a envie de payer ses dettes; le second frappe  
 » de mort la Cour des Aides pour avoir osé lever  
 » la main sur l'arche (\*\*); le troisieme substitue  
 » les membres chancellants & surannés du Grand-  
 » Conseil aux Robins lestes de la vieille Cour.  
 » Ces trois Edits ont terminé le lit appelé de  
 » justice.

» En plaçant les fouches que le Chancelier  
 » décore du nom de membres du Parlement, il  
 » leur a fait jurer solennellement de ne jamais  
 » voir, ni de jamais entendre que ce que le Roi  
 » voudra. Il leur a fait sentir, dans un discours  
 » rempli de sophismes, que quand le Monarque  
 » ne liroit pas leurs remontrances, il suffist de  
 » les présenter pour remplir leur devoir. Il ajoute  
 » que les Magistrats doivent consulter l'autorité  
 » pour rendre la justice, & que le Souverain ne  
 » la doit que quand elle s'accorde avec ses intérêts,  
 » & qu'elle est de son goût; il finit par dire,  
 » que toutes ces absurdités sont dans le cœur

(\*) Le discours du Chancelier est un tissu de sophismes, qui dit, à peu près, ou suppose, au moins, tout ce que renferme cette analyse.

(\*\*) On prétendoit que la Cour des Aides n'avoit pas le droit de faire des remontrances.



» des nouveaux Parlementaires, & qu'ils doivent  
» perpétuer, pour le bonheur du Peuple, leur  
» silence & leur aveuglement.

» Le dix-sept Avril, ( jour de l'installation du  
» Parlement. ) le Parlement fit l'enregistrement  
» de trois Edits, *sans les lire*. L'un arrondit le  
» ressort des Tribunaux Supérieurs; l'autre *fabrique*  
» des Chevaliers d'honneur pour leur décoration;  
» le troisième *fond* les quatre Avocats-Généraux  
» du Parlement de Paris pour n'en faire que  
» deux (\*).

» Le Parlement de Rouen a fait un arrêté,  
» par lequel il déclare tous les Magistrats, qui ont  
» reçu les charges de judicature qui constituent  
» le nouveau Parlement, *perfides envers leurs*  
» *confreres, vendus au Chancelier, traitres envers*  
» *la patrie, parjures envers le Roi même*, aux  
» intérêts duquel ils sont contraires, en empê-  
» chant qu'il ne soit instruit du bouleversement  
» qu'a opéré le chef de la Magistrature dans les  
» affaires. »

» Les Cours de Toulouse, Bordeaux & Rouen  
» se sont promis de ne jamais se désunir, pas même  
» par lettres-de-cachet qui, selon leur opinion,  
» n'ont été instituées que pour être une grace  
» infamante, & scoustraire aux loix, par l'exil ou  
» la prison, les coupables qu'on a voulu ménager.  
» Il s'attendent à la force majeure, mais ne  
» changeront pas d'avis. Ce qui embarrasse fort  
» le Chancelier & ses créatures, dont l'intérêt  
» est de miner par degrés, plutôt que d'exciter

---

( \*) Le Chancelier n'en put pas trouver davantage.  
Ces deux, furent un M. Tolozan, personnage lourd,  
peu spirituel; & un M. Giac, homme de rien, comme  
son confrere.

» une révolution dont ils feroient les victimes à  
» coup sûr.

» Les politiques , raisonnant , trouvent une  
» espece d'affinité entre la suppression des Tem-  
» ples & celle du Parlement de Paris. Ils furent  
» accusés à faux , & on les dépouilla de leurs  
» biens avant de les brûler. Les deux premiers  
» points sont remplis envers le Parlement. Le  
» Chancelier s'est contenté de suppléer l'exil &  
» la prison au troisieme.

» M. de Maupeou s'étant fait présenter le plan  
» de la Saint-Barthelemi pour la suppression des  
» Parlements , n'a pas jugé à propos de s'en  
» servir , n'ayant pour l'aider dans l'exécution  
» que le Maréchal de Richelieu & le Duc d'Ai-  
» guillon , il a préféré d'employer la méthode du  
» Duc de la Vrilliere (\*), qui en est le diminutif  
» & qui va au même but.

» Un Etat monarchique, selon le Chancelier,  
» est un Etat où le Prince a droit de vie & de  
» mort sur tous ses sujets , où il est propriétaire  
» de toutes les fortunes de son royaume , où  
» l'honneur est fondé sur des principes arbitraires ;  
» ainsi que l'équité , qui doit toujours obéir aux  
» intérêts du Souverain.

» Le Roi n'ayant plus besoin de Conseil avec  
» M. de Maupeou , s'en est débarrassé au profit  
» du public , qui à l'avenir sera jugé malgré lui  
» par les créatures de la Cour , ou les Magistrats  
» qui ont été perfides à leur Compagnie.

» Lyon , Arras , Poitiers , Blois , Clermont ,

---

(\*) La méthode du Duc de la Vrilliere étoit de faire mourir son monde à petit feu , à supposer , toutes fois , que cela ne pressât pas ; si cela pressoit , il s'arrangeoit alors autrement.

» Châlons ont reçu les Tribunaux Supérieurs qui  
 » leur ont été envoyés par le Roi, avec de grands  
 » témoignages de reconnaissance. Le peuple ( qui  
 » ne voit pas encore le serpent ) est enivré de  
 » cette nouveauté, qui ne lui coûtera pas d'ar-  
 » gent pendant six mois, mais on espere avec  
 » raison que quand l'intérêt de Sa Majesté sera  
 » de changer d'avis, le peuple rentrera dans les  
 » privileges dont il a toujours joui de payer  
 » lui-même ses Juges.

» On prétend que Conseil Supérieur signifie,  
 » en bon français, *Assemblée mercenaire de gens*  
 » *vendus*, qui font toujours la volonté du Prince,  
 » quand ils en sont requis.

» Pour avoir une idée nette des Conseils  
 » Souverains & des Commissions de la Cour, il  
 » faut se rappeler la mort du *Comte d'Eu*, en  
 » 1350; d'*Enguerrand de Marigny*, en 1315 (\*);  
 » d'*Urbain Grandier*, en 1634 (\*\*), &c. Il faut

(\*) Ce Marigny avoit pillé les finances, accablé le  
 peuple d'impôts; altéré les monnoies, dégradé les forêts  
 du Roi ( *Philippe le Bel* ) dont il étoit premier Ministre.  
 Il étoit, comme Maupeou, sans pitié, le plus hypocrite;  
 le plus vain, le plus insolent de tous les hommes. Sa  
 fierté irrita les grands, & ses rapines les petits. Il fut  
 condamné au dernier supplice, après la mort du Roi.  
 La veille de l'Ascension, avant le point du jour, comme  
 s'étoit alors la coutume, il fut pendu au gibet de  
 Montfaucon, qu'il avoit lui-même fait dresser; & comme  
*maître du logis*, dit Mezerai, il eut l'honneur d'être mis au  
 haut bout au-dessus de tous les autres voleurs.

(\*\*) Ce Grandier étoit Curé de Loudun. Il avoit de  
 la figure, de l'esprit, de la galanterie. Il étoit Directeur  
 des Religieuses Ursulines de Loudun. Son esprit, ses  
 graces, sa figure avoient fait une forte impression sur ces  
 bonnes filles. Grandier les avoit *chevauchées*. Honteuses de  
 leurs foiblesses, qu'elles disoient être surnaturelles, elles  
 accusèrent Grandier de leur avoir soufflé le diable dans

emander ensuite le prétexte de la mort du Comte de Lally, & que ce sont Messieurs » Paquier & Chardon (Conseillers du vieux » Parlement.) Il n'y a rien qui puisse donner » une idée plus claire de cette justice.

» On ne ménageoit pas plus la personne du Chancelier que ses dignes opérations. On disoit :

« Le calme du crime est aussi horrible que » le criminel est odieux. M. de Maupeou est » convenu de cette vérité.

» L'homme qui devient le fléau de l'humanité » doit être sacrifié au bon ordre : c'est le vœu de » toute la France à l'égard de son Chancelier.

» Tout Paris est plongé dans la terreur par » la découverte que l'on a faite des amours d'un » Sphinx, qui s'est approprié une Comtesse dont » le public jouissoit depuis quinze ans ; on attend, » dans peu de mois, un petit monstre de cette » union. Le Chancelier sera pere de ce petit » monstre dont doit accoucher la Comtesse.

le corps, par ses maléfices. La magie étoit alors le crime de ceux qu'on ne pouvoit accuser d'aucun autre crime. Pour perdre plus sûrement Grandier, on le noircit auprès du Cardinal de Richelieu : le fameux Capucin Joseph lui fit entendre qu'il étoit l'auteur de la misérable & plate satyre intitulée : *La Cordonniere de Loudun*. Le Cardinal, plus sensible aux libelles que n'auroit dû l'être un grand homme, saisit avidement cette occasion de se défaire du Curé. Grandier fut condamné à être brûlé vif. Ses juges furent deux Commissaires envoyés par Richelieu. On fit souffrir à Grandier la question la plus cruelle. MM. de l'Encyclopédie ont jugé, sur cet article, que le Curé Grandier devoit être enfermé à Bicêtre, mais non pas être traîné au supplice. Quel jugement porteront-ils du Chancelier Maupeou, dans leur nouvelle édition ? *Qu'il doit être sûrement accroché aux fourches patibulaires de Montfaucon ou d'ailleurs*, n'importe. . . .

« On a averti le Public, par des affiches répandues dans le monde, qu'avant trois mois on verroit le patron de tous les gibets du Royaume accroché à celui de Montfaucon, le grand guichetier (\*) de la Couronne enfermé au château royal de Bicêtre. ; un Maréchal de France (\*\*) fusillé sous les murs de son pavillon, & que certain aiguillon (\*\*\*) empoisonné tueroit l'animal qui le porte, enragé de n'avoir pu s'en servir contre un innocent (\*\*\*\*). Le Chancelier ayant fait promettre mille louis à qui lui découvrirait l'auteur du placard, a trouvé, le lendemain, une lettre dans sa poche qui lui promet cent mille écus s'il le découvre.

« P. S. Si les donneurs d'avis tiennent parole, on fera frapper une médaille en mémoire de leur prophétie.

« M. de Maupeou ayant été averti que l'on avoit mis dans le coffre de sa voiture quarante livres de poudre, & que la mèche devoit être allumée par un de ses laquais, a fait arrêter ce malheureux, qui devoit être appliqué à la question, mais on l'a trouvé mort deux heures après qu'il a été arrêté. (Ce qui intrigue fort le Chancelier, déjà très-effrayé de son aventure des barrières (\*\*\*\*\*).)

« Il paroît depuis deux mois, au nord de cette

(\*) Le Duc de la Vrillière.

(\*\*) Le Maréchal de Richelieu.

(\*\*\*) Le Duc portant ce nom.

(\*\*\*\*) M. de la Chalotais.

(\*\*\*\*\*) Le Chancelier faillit être assommé à coups de pierres, près la porte de la Conférence, par les Ecoliers du Collège des Quatre-Nations. Les Commis de la barrière le sauvèrent malheureusement pour la France.

» Ville, une comete fort extraordinaire. L'Abbé  
 » Messier assure qu'elle annonce quelque événe-  
 » ment considérable : elle représente une *perruque*  
 » *enflammée au-dessus d'un sillon noir*. Selon les  
 » Prophetes de l'Observatoire, c'est un homme  
 » de robe qui doit être brûlé avant peu.

« Maupeou est le monstre le plus abominable  
 » que l'enfer ait pu vomir pour le malheur du  
 » Royaume ; l'hypocrite le plus damnable, le scé-  
 » lérat le plus déterminé qu'on ait jamais vu au  
 » monde. — Les Jacques Clément, les Ravallac,  
 » les Damien, doivent lui céder la premiere place  
 » dans leurs troupes parricides. Les Vêpres Sici-  
 » liennes, la Saint-Barthelemy, les tristes journées  
 » de Fontenai, de Poitiers, d'Azincourt, de Mal-  
 » plaquet, sont des jours heureux pour la Nation,  
 » en comparaison de celui où le traître a pris nais-  
 » sance, puisqu'ils n'ont détruit qu'une partie des  
 » Français, & que cet *impie* anéantit jusqu'à leur  
 » nom. Quel bon citoyen, s'il en reste encore  
 » quelques-uns, ne briguerait pas l'honneur de  
 » forger l'arme, de charger l'arme, de tirer l'arme  
 » qui vengeroit la patrie, en la délivrant à jamais  
 » du scélérat qui l'a perdue ! »

Le Chancelier étoit très-sensible aux satyres ;  
 aux épigrammes, aux libelles. On a prétendu qu'il  
 avoit obéré le fisc de quatorze à quinze millions  
 pour en arrêter le cours, en découvrir & en  
 faire punir les auteurs. Les fameuses *Correspon-*  
*dances* lui firent tourner la tête ; il enragea sur-tout  
 à la lecture de l'immortelle brochure, intitulée *le*  
*Maire du Palais*. Cet écrit étoit rempli d'excel-  
 lentes choses : on y assimilait Maupeou à Ebroïn,  
 Maire du Palais de Clotaire III & de Thierri I,  
 homme ambitieux, fier, entreprenant, parvenu à  
 ce poste par ses intrigues, son hypocrisie, son  
 avarice, sa perfidie. Tous les gens de bien avoient

été les victimes de la tyrannie d'Ebroïn , comme le furent sous Maupeou tous les serviteurs & Magistrats fideles à la patrie. Ebroïn ôtoit les charges, chassoit les Grands de la Cour , pour mettre dans leurs dignités des ames basses ou sans naissance, livrées à toutes ses volontés. Maupeou n'en a pas moins fait de nos jours. Le tyran Ebroïn fut tué, les uns disent dans son lit, les autres à la sortie de son palais. Et le monstre Maupeou respire encore !

L'Auteur du *Maire du Palais* ne reconnoît dans toute la conduite de l'Ebroïn moderne , dont la premiere base a été la vengeance , que pieges, illusions & violences , à commencer depuis le Monarque jusqu'au dernier de ses sujets. *Il voit tout , il craint tout ; il a raison , dit-il , car son crime est grand aux yeux de Dieu & des hommes.*

L'épigraphie de cet écrit hardi mérite d'être connue par quelques traits de ressemblance qu'elle porte de l'ancien Ebroïn avec le moderne. La voici :

*ILLIS diebus extitit miles iniquissimus Ebroïnus.... Huic studium erat ut quoscunque vidisset in saculi utilitate proficere ; ipsis vel interfecit , aut effugatis , sive sublati de medio , tales in eorum honore sublevaret , qui aut malitiâ obligati , vel sensus debilitate , aut utilitate aliquâ parentela degeneres , non auderent ejus præceptis impiis reluctare.* D. Bouquet. *Histoir. de Fr. Tom. III , pag. 619.*

La conclusion n'en est pas moins remarquable. Peut-être eût-elle touché Louis XV si elle fut tombée sous ses yeux. Elle est tirée d'un fait arrivé dans l'Empire de la Chine.

« Un Chinois justement irrité des vexations des  
» Grands se présenta à l'Empereur , & lui porta  
» ses plaintes. Je viens , dit-il , m'offrir au supplice  
» auquel de pareilles représentations ont fait trainer

» six cents de mes concitoyens ; & je vous avertis  
 » de vous préparer à de nouvelles exécutions. La  
 » Chine possède encore dix-huit mille bons pa-  
 » triotes , qui , pour la même cause , viendront  
 » successivement vous demander le même salaire.  
 » L'Empereur ne put tenir contre tant de fer-  
 » meté : il accorda à cet homme vertueux la  
 » récompense qui le flattoit le plus ; la punition  
 » des coupables & la suppression des impôts. »

Malheureusement ces beaux écrits n'étoient ni  
 signés ni avoués de personne , ne portoient au-  
 cune authenticité , & annonçoient plutôt la ti-  
 midité & l'effroi que tout autre sentiment dans  
 leurs auteurs.

On vit circuler une lettre que la noblesse étoit  
 censée avoir écrite aux Princes du Sang , & qui  
 parloit très-fortement aux droits de la Nation , mais  
 elle étoit aussi anonyme. Elle fut effectivement  
 envoyée aux Princes & aux Pairs : elle fut im-  
 primée dans toutes les Gazettes , hors celle de  
 France , qui ne parle communément que de la  
 Loterie-Royale , des mariages , des accouche-  
 ments , & de ce qui se passe à la Chapelle. Les  
 Princes firent une protestation que le Roi ne prit  
 pas la peine de lire.

La France étoit dans une léthargie profonde &  
 stupide. Nulle énergie dans les individus ; tous les  
 Corps étoient réduits au silence. La Nation se laissoit  
 braver impunément par l'auteur de ses maux , &  
 l'on voyoit le premier Prince du Sang insulté jusques  
 dans son palais , par un Ministre qui n'en étoit  
 ressorti que plus audacieux & plus impudent.

Maupeou avoit détruit , supprimé & recréé les  
 corps ; il avoit démonté & remonté la machine  
 générale de la justice. Louis XV sentit pour la  
 première fois la douceur d'être maître , de faire  
 toutes ses volontés sans opposition , sans réclama-



tion, sans remontrances; de ne plus se voir obsédés de robes rouges ou noires, qui depuis cinquante ans le fatiguoient sans interruption. Le Chancelier lui fit recueillir un autre avantage bien plus précieux pour sa maîtresse, pour ses favoris, pour les Courtisans voraces, qui plus que jamais assailloient le trône; ce fut de faire enrégistrer tous les Edits burdeaux que put enfanter le génie fiscal, de les accroître, & de les étendre à volonté.

Le fameux Contrôleur-Général Terray avoit chargé l'Etat d'environ cent millions de remboursement, ou de cinq millions de rentes. Il falloit subvenir à cet accroissement de dépenses; il falloit soudoyer mille suppôts affamés dont se trouvoient composés les Tribunaux d'institution moderne. Pour rendre la justice gratuite, on força les tailles dans toutes les Provinces, qui acheterent ainsi fort cherement ce prétendu bienfait. On mit un dixieme sur les rentes perpétuelles, un quinzieme sur les viageres; on doubla, tripla, quadrupla le marc d'or; on créa un centieme denier sur les Offices; on fit payer une seconde fois la noblesse à ceux qui l'avoient acquise; on étendit le sol pour livre jusqu'à huit. Après dix ans de paix, on prorogea indéfinivement le premier vingtieme, & pour dix ans le second. Il suffisoit de proposer quelques nouveaux moyens de pressurer la nation, pour qu'ils fussent adoptés. On eut le projet de hausser la valeur, & d'altérer le titre des monnoies; la même fut éventée, l'allarme se répandit aussi-tôt; le projet n'eut pas lieu. On porta dans un jour jusqu'à onze Edits burdeaux au Palais; ce qui fit dire à juste titre, dans un écrit du temps, que Louis XV avoit mis à lui seul plus d'impôts, que ses soixante-cinq prédécesseurs ensemble.

Il n'y avoit plus rien de sacré. Non-seulement

toutes les propriétés particulières étoient attaquées ; mais on pilloït impunément les dépôts publics. Les capitulations des Provinces étoient violées. La Normandie , réduite à deux Conseils Supérieurs , s'étoit vue ravir , sans aucune commotion , le droit qu'elle avoit d'avoir un Parlement dans la Province. On menaçoit les Etats de Bretagne de les supprimer , & ils devenoient souples. La liberté des citoyens n'étoit pas respectée davantage. Près de sept cents Magistrats exilés ; les prisons regorgeant de captifs ; les Princes du Sang disgraciés & tenus loin de la Cour. Tel étoit l'état du Royaume , que l'insensibilité générale rendoit plus désespéré , en ne laissant entrevoir aucun remède.

Maupeou triomphoit , mais il n'étoit pas sans appréhender le caractère & trop bon & trop foible du Monarque. La sévérité qu'il avoit déployée contre les membres prétendus réfractaires de son Parlement , commençoit à lui paroître dure. Maupeou s'en aperçut : il usa , pour enflammer le Souverain , de l'imputation la plus absurde & la plus abominable.

Du nombre des tableaux à vendre , provenant du cabinet du Baron de Thiers , étoit le portrait de Charles I , Roi d'Angleterre , à qui son Parlement fit trancher la tête. Intéressé à ce que le Monarque ne changeât pas , le Chancelier fit entendre à la favorite que , s'étant déclarés ensemble ouvertement contre les Tribunaux , ils avoient tout à craindre de leur rétablissement ; qu'ils ne pourroient conséquemment employer trop de moyens pour intimider le Roi dans le cas où sa foiblesse le tourneroit à la douceur , & lui donner du courage malgré lui-même.

A la persuasion de Maupeou , la du Barry acheta à un assez bon prix , comme on le peut croire , ce portrait de Charles I , sous prétexte que c'étoit

un portrait de famille (\*) : elle le fit placer dans son appartement , à côté de celui du Roi. Dans ses moments de foiblesse , la favorite amenoit son pusillanisme & trop crédule amant au pied de ce tableau : « Voyez , lui disoit-elle , ce Monarque » infortuné : vous connoissez sa mort sinistre : peut- » être votre Parlement se feroit-il prêté à un at- » tentat pareil , si vous n'eussiez arrêté son com- » plot criminel , avant qu'il fût formé au degré » de noirceur & de scélératesse auquel il auroit » pu parvenir. »

C'est par ces moyens , ou de semblables , tous petits plus ou moins , mais multipliés , variés à l'infini , proportionnés aux personnes , aux temps , aux lieux , aux circonstances , que le Chancelier parvint à s'arroger , avec ses dignes collègues , la portion la plus dangereuse du pouvoir souverain , & à se rendre imperturbable dans son odieux Ministère , jusqu'au terme du regne du foible Louis XV.

Les lettres de cachet se decernoient , les prisons s'ouvroient ; & si le sang ne coula pas sur les échafauds , c'est qu'il ne se trouva aucun patriote assez ferme pour les mériter. La Nation étoit endormie sur le bord du précipice. Personne n'osoit souffler ; ou si quelque voix se faisoit entendre , c'étoit du sein des ténèbres. On décochoit bien des traits , & contre le Monarque , & contre sa Maîtresse , & contre ses Ministres ; mais c'étoient des traits impuissans. Les épigrammes , les farcasmes , alloient

---

(\*) Dans la généalogie bâtie par Maupeou , les du Barry se trouvent être de la Maison de Stuart. On eut donné , dans le temps , un fier démenti à sa Grandeur , si on eut osé lui faire voir clairement que le Grand-Pere de ces Messieurs étoit vigneron d'un Capitoul de Toulouse.

leur train à l'ordinaire, mais souvent ils ne parvenaient pas jusqu'à leurs superbes oreilles. Ne seroit-ce que pour venger la Nation de son humiliation, nous ne devons pas les omettre ici.

« On a publié, disoit-on, un Monitoire, pour » savoir ce que sont devenus le *sceptre & la main* » de *justice* d'un des plus grands Rois de l'Europe. » Après des perquisitions très-longues, ils se sont » trouvés sur la toilette d'une jolie femme, appelée Comtesse, qui s'en sert pour amuser son » chat (\*).

» Le Chancelier & le Duc d'Aiguillon sont tellement maîtres de l'esprit du Roi, qu'ils ne lui » ont laissé que la liberté de coucher avec sa maîtresse, d'aller à la chasse, de caresser ses chiens, » & de signer des contrats de mariage.

» On a trouvé, il y a quelque temps, dans l'égout » du boulevard, une voiture de *barils* renversés, » les uns sur les autres, avec trois effigies pendues » au timon, en habits de caractère; l'une étoit en » fimarre, l'autre en Abbé, l'autre en manteau » Ducal. On a fait les perquisitions les plus attentives, mais on n'est parvenu jusqu'ici qu'à » connoître quels sont les pendus.

» La même nuit, on a trouvé la statue équestre » d'un de nos Rois, toute couverte de l'ordure qui » provenoit d'un *baril* dont il étoit coëffé jusqu'aux » épaules; ceux qui ont fait le tour ont choisi un » *baril* dans l'office des amateurs qui desservent » les aïssances de Paris. — Si ce casque royal » avoit été ombragé de tous les panaches que la

---

(\*) Il eut mieux valu que cela eût été à la lettre, que de voir passer le pouvoir entre les mains d'hommes dont le cœur annonçoit ce que l'on devoit craindre de leur esprit.

» Comtesse auroit pu y ajouter, le piédestal se  
» seroit écroulé à coup sûr.

» Pour prouver au peuple Français qu'un *baril*  
» est bon à quelque chose, M. de Sartine, chargé  
» de veiller à la clarté, sûreté & netteté de la  
» Capitale, vient d'ajouter aux réverbères, & à  
» l'augmentation des espions & du guet, un troi-  
» sième établissement très-utile aux habitants de  
» cette Ville, ayant fait disposer des *barils* de com-  
» modité à tous les coins de rue; ce qui préviendra  
» les amendes & les punitions corporelles dont on  
» est menacé à tous les culs-de-sac, & chez tous  
» les gens en crédit, qui ont l'inhumanité de dé-  
» fendre au public, *de Par le Roi*, de satisfaire  
» aux besoins de la nature. Les Savoyards qui  
» essaient souvent l'utilité de ces *barils*, élèvent  
» jusqu'au ciel le Magistrat qui les *soulage*, la  
» belle Comtesse qui en a *fait naître le projet*, &  
» le Roi qui lui a donné ses *Lettres-Patentes*.

» On a fait le dénombrement des maison de  
» plaisance de Sa Majesté: En comptant *Versailles*,  
» la *Bastille*, *Vincennes*, *Bicêtre*, *Marli*, les isles  
» *Sainte-Marguerite*, *Compiègne*, *Saint-Lazare*,  
» *Fontainebleau*, *Saint-Yon*, *Choisy*, *Saint-Mi-*  
» *chel*, la *Muette*, *Saint-Venant*, *Armentieres*,  
» *Pontorson*, &c. &c. &c. On en compte neut  
» cents, sans les maisons religieuses qui servent  
» de magasin pour les menus plaisirs des Ministres.  
» Il y en a un très-grand nombre dans lesquelles  
» on trouve des dépôts considérables de gens  
» vendus ou sacrifiés.

» On assure que la *Bastille* & *Vincennes* sont  
» si pleins de monde, qu'il y a des toiles tendues  
» sur les terrasses & le donjon, pour loger les  
» soldats qui font la garde de ces deux châteaux.

» On doit commencer dans la plaine des *Sa-*  
» *blons*, avant la fin du mois, à tracer le plan

» d'une prison nouvelle , devenue nécessaire pour  
 » la desserte de celles de Paris. On vouloit traiter  
 » avec les Entrepreneurs du Waux-hall des Champs  
 » Elysées , mais leurs appartemens se sont trouvés  
 » trop sombres & trop mal distribués.

» Les Confesseurs de Paris ont ordre de faire  
 » le travail avec le Lieutenant de Police , pour  
 » tout ce qui leur sera confié relativement aux  
 » affaires du Gouvernement. Il y a tous les jours  
 » des gens emprisonnés par cette porte qui s'appelle la porte des fots.

» Messieurs du nouveau Parlement ayant reçu  
 » l'ordre de faire informer contre tous ceux qui  
 » parlent mal de l'administration , se sont rendus à  
 » Versailles , où ils ont représenté à Sa Majesté  
 » qu'Elle seroit obligée de faire entourer de murs  
 » toute sa bonne ville de Paris , si Elle vouloit  
 » arrêter le cours des plaintes , libelles , &c. Cet  
 » avis a été applaudi par le Conseil , & notamment  
 » par le Duc de la Vrilliere , qui a demandé au  
 » Roi la place de concierge de cette nouvelle  
 » prison. Il y aura une promotion de *guichetiers*  
 » au premier jour. Les caves de l'Observatoire ,  
 » & les carrieres de Saint Marcel , sont destinées  
 » à servir de cachots.

» Il est ordonné de tirer quatre hommes par  
 » Compagnie de toutes les troupes de France ,  
 » pour faire un corps de Janissaires dont le Comte  
 » du Barry sera premier Aga. Ce corps sera destiné à porter les ordres de Sa Majesté dans toutes  
 » les Provinces du Royaume ; à escorter les muets  
 » quand ils seront chargés d'expéditions secretes ,  
 » & , si le cas le requiert , à signifier eux-mêmes  
 » à coup de bayonnette ceux dont ils seront porteurs. On croit que cette voie , qui a fait des  
 » conversions sous Louis XIV , ne sera pas inutile  
 » sous le regne de son petit-fils. On réimprime

» l'histoire des Dragonades, pour l'instruction de  
 » ce nouveau corps, dans lequel on avancera  
 » tous ceux qui se distingueront par des actions  
 » d'éclat. Outre les armes ordinaires de l'Infan-  
 » terie, cette troupe sera armée de pistolets de  
 » poche & de poignards.

P. S. « Ce corps pourroit avoir son avantage  
 » pour le peuple s'il lui prenoit fantaisie de  
 » demander quatre têtes, y compris celle de la  
 » *Sultane favorite & du Grand Visir Français.*

» Le Duc de la Vrilliere s'est fait faire quatre  
 » nouvelles mains pour signer les lettres-de-cachet  
 » qu'il est forcé d'expédier tous les jours. La  
 » Marquise de Langeac (\*) vient de prendre en  
 » même temps deux Intendants pour faire la traite  
 » sous la direction du Chevalier d'Arc qui passe  
 » pour le meilleur corsaire de France.

» On a découvert une ligue faite entre le  
 » Chancelier, les Ducs d'Aiguillon & de la Vril-  
 » liere contre tous ceux des sujets du Roi, qui  
 » ont plus de bon de sens & de probité, on assure  
 » positivement que cette ligue est contre tout le  
 » Royaume.

» On a brûlé, par la main du Bourreau un

(\*) On a vu sous le regne de l'infâme Ministre la  
 Vrilliere, cette coquine, du nom de *Sabbatin*, dont le  
 mari avoit été savetier, à Marseille, devenue maîtresse  
 du *Petit-Saint*, tenir bureau ouvert de lettres-de-cachet.  
 Le Chevalier d'Arce étoit l'amant en second de cette  
 gueuse, dont rien ne pouvoit rassasier l'ambition &  
 l'avarice. D'Arce est bâtard d'un valet de pied de la maison  
 de Penthievre. Durant le regne de l'infâme coquine de  
 Langeac, il tenoit chez lui une liste des personnes qui  
 sollicitoient des lettres-de-cachet, & qui avoient déjà  
 consigné l'argent pour les obtenir. Il est auteur de  
 quelques ouvrages que les gens méchants lui reprochent  
 de n'avoir jamais lus.

» livre intitulé : *le Rêve d'un honnête homme*, qui  
 » promet à trois ou quatre scélérats du Royaume,  
 » une catastrophe dont il donne les détails. Ce  
 » livre est dédié au Chancelier, chef de la bande,  
 » & divisé en quatre chapitres dont chacun ren-  
 » ferme l'histoire d'un grand Seigneur, avec la  
 » description d'un supplice. Les portraits sont si  
 » frappants que les personnages sont effrayés de  
 » leur ressemblance.

» L'Académie Française a proposé extraordi-  
 » nairement un prix d'éloquence, qui sera une  
 » médaille d'or de 1200 livres, pour celui qui  
 » prouvera le plus clairement que le Chancelier  
 » est un honnête homme; Madame du Barry  
 » une femme de bien; que le Duc d'Aiguillon est  
 » innocent; & que le Duc de la Vrillière n'est  
 » pas digne de la potence.... Si les auteurs n'osent  
 » pas se faire connoître, on enverra le prix à  
 » l'adresse qu'ils indiqueront.

» Le Roi parlant de la disette de ses finances  
 » au Maréchal de Biron, le Maréchal lui proposa  
 » trois millions à recevoir sans aucun frais &  
 » dans un seul jour, *aux acclamations de tout le*  
 » *peuple, qui lui apporteroit son argent en foule.*  
 » Le Roi, trouvant le secret très-important, voulut  
 » le savoir, & S. M. apprit avec beaucoup d'éton-  
 » nement qu'il ne s'agissoit que de faire élever  
 » trois gibets au milieu de la plaine des *Sablons*,  
 » & d'y accrocher les trois destructeurs de la  
 » France. En prenant un petit écu par personne,  
 » le Maréchal assura le Roi que la recette iroit  
 » à trois millions, *au moins.* »

Les amateurs conservent comme un monument  
 historique, précieux, une Ode dans le goût des  
 fameuses *Philippiques*, satire non moins délicate,  
 non moins énergique, sans doute, intitulée *la*  
*Chancellerie*. Comme elle est peu connue, elle  
 mérite d'avoir ici sa place.



## LA CHANCELLERIE.

### O D E.

1.

Ami, la patrie est en peril  
Aux plus exécrables forçats !  
Quel est ce monstre dont la joie  
Insulte aux malheurs qu'il a faits ?  
La vertu n'a plus de retraites,  
La loi n'est plus : ses interprètes  
Gémissent au fond des déserts :  
On connoît le monstre, on le nomme,  
Et l'on ne trouve pas un homme  
Qui daigne affranchir l'univers.

2.

Un cri soudain perce la nue ;  
Du milieu de l'obscurité,  
J'éleve une voix inconnue,  
J'ose chanter la liberté :  
Viens m'aider, généreux Scévole,  
A tirer un peuple frivole  
Du joug où l'on veut le courber.  
Je vais à la foudre éternelle,  
Montrer la tête criminelle  
Sur quoi ses coups doivent tomber.

3.

Du sein de la fange profonde ;  
On a vu sortir un mortel,  
Il a dit : le destin du monde  
Est d'être débile ou cruel :  
Mon choix est fait. La barbarie,  
L'impudence, la flatterie  
M'ouvrent les portes de la Cour.  
Sacrifions à la fortune  
La délicatesse importune,  
Je veux opprimer à mon tour.

4.

A peine il obtint une place  
Au sanctuaire de Thémis,  
Que son ambitieuse audace  
Croit que tout lui devint permis :  
Père vertueux, mais crédule,  
D'une intégrité ridicule,  
Il va te montrer les abus.  
Que fais-tu de ta renommée ?  
Laisse cette vaine fumée  
A ceux qui s'ont que des vertus.

5.

On méprise toujours un traître,  
En jouissant de ses forfaits,  
Vieillard, tu ne gagnes à l'être,  
Que de l'opprobre & des regrets :  
Proscrit de la Magistrature,  
Dans une syndérèse obscure  
Tu consumeras tes destins.  
Ce fils qui t'a conduit au crime,  
Te rend la première victime  
De ses détestables desseins.

6.

Enfin, de bassesse en bassesse,  
Au rang suprême il est monté ;  
Dans la haute scélératesse  
Il va planer en liberté :  
Il n'est plus de frein qui l'arrête ;  
Des loix qui demandoient sa tête.  
Le glaive a passé dans ses mains.  
Tel un des successeurs de Pierre,  
Se jouoit avec le tonnerre  
Dont il effrayoit les humains.

7.

Peuples, qu'affame l'avarice,  
Vous n'avez plus de défenseurs,  
Le Ministre de la justice  
Est le chef de vos oppresseurs :  
Euvain, sous les sacrés portiques,

Quelques accents patriotiques  
S'élèvent pour vos intérêts.  
Ils n'arrivent pas jusqu'au Prince,  
Ou n'obtiennent pour la Province  
Que de misérables arrêts.

8.

Pour qui gardez-vous les supplices,  
Incorruptibles Magistrats ?  
Est-il parmi vous des complices  
De ces infâmes attentats ?  
Eh bien, au tyran qui l'accable  
Livrez un peuple misérable  
Dont vous êtes l'unique appui ;  
Viennent les jours de la vengeance ,  
Il restera dans le silence  
Que vous avez gardé sur lui.

9.

Aux yeux de la France étonnée,  
La foudre s'éteint dans vos mains ,  
Du tonnerre de Salmonée  
Vous redoutez les éclats vains :  
Songez que sur la multitude  
Quand sa rapacité prélude ,  
Il veut essayer les dangers.  
Votre mollesse l'encourage ,  
Il portera sur vous l'outrage.  
Que vous ne savez pas venger.

10.

Dès long-temps la haine publique  
Demandoit le sang d'un pervers (\*)  
Né pour l'effroi de l'Armorique  
Et le mépris de l'univers :  
Aussi lâche que sanguinaire ,  
Il ne livra jamais la guerre  
Qu'aux loix , aux mœurs , aux citoyens ;  
Et pour satisfaire sa rage ,

---

(\*) Le Duc d'Aiguillon.

Le fer, le poison & l'outrage  
Etoient ses familiers moyens.

11.

Le cri du 'juste arrive au trône ;  
Louis veut être détrompé ;  
Du mensonge qui l'environne  
Le nuage s'est dissipé :  
Déjà la sentence équitable,  
Vient de proscrire le coupable ;  
Du rang de ses augustes Pairs.  
Quelque part que son œil s'attache,  
Il pense voir agir la hache  
Qui doit l'envoyer aux enfers.

12.

Va, lâche, cesse tes allarmes ;  
Maupéou deviendra ton appui,  
Il n'a garde d'offrir des armes  
Qu'on pourroit tourner contre lui :  
Chargé du public anathème,  
Il redoute plus que toi-même  
Ce fânal de la vérité :  
Pour t'abandonner aux supplices ;  
Entre tes crimes & ses vices  
Il voit trop de conformité.

13.

Réunissez votre vengeance  
Contre de communs ennemis ;  
Monstres, fixez votre puissance  
Sur la ruine de Thémis :  
Par les mains d'une misérable,  
Mettez un crêpe impénétrable  
Sur les yeux du meilleur des Rois :  
Prouvez-lui que son rang suprême  
Se réduisoit au diadème,  
S'il n'anéantissoit les loix.

14.\*

Affoiez-vous ce Ministre (\*)

(\*) Le Duc de la Vrillière.  
Tom. II,

Avorton de l'humanité,  
Qui porte dans son air faïfne  
Tous les traits de la cruauté :  
Si la bassesse de ses brigues,  
Ne peut seconder vos intrigues,  
Qu'il vous serve, au moins, de boucreau !  
Il en a bien le caractère,  
Et, dans son lâche Ministère,  
Cet office n'est pas nouveau.

15.

Dans ses yeux, dès qu'il peut mal faire ;  
On voit le sourire malin,  
Le sourire de la vipère  
Qui vient de lancer son venin.  
Oh ! modérateur de l'Europe, (\*)  
C'est de la main de ce Cyclope  
Que tu recevras ton exil  
Trop supérieur aux maneges,  
Pourquoi n'as-tu pas vu les pièges  
Du triomphant le plus vil ?

16.

Mais, hélas ! ton cœur magnanime  
Dans l'exil qui comble leurs vœux,  
Ne voit que le plaisir sublime  
D'aller faire ailleurs des heureux.  
Constant bienfaiteur de la France,  
De sa juste reconnaissance  
Recueille maintenant le prix :  
Tous les cœurs volent sur ta route ;  
Pour la première fois, sans doute,  
La disgrâce aura des amis.

17.

Les dignités qui t'abandonnent  
N'étoient que de fades respects,  
Les hommages qui t'environnent  
Ne peuvent plus être suspects :  
Privé d'une pompe accessoire,

---

(\*) Le Duc de Choiseul.

Déformais tu verras ta gloire  
Reluire de ses feuls rayons.  
Ainsi l'auteur de la nature,  
Sans appareil, sans imposture,  
Reçoit nos adorations.

18.

C'en est donc fait ! la Monarchie  
S'écroule sur les fondements,  
De notre première anarchie  
Maupéou fait renaître les temps :  
On verra la Patrie entière  
En un horrible cimetière  
Changer ses plus belles Cités.  
Comble d'horreur ! . . On va , peut-être  
Arracher des mains de mon maître  
Les droits qu'il n'a pas respectés.

19.

O Louis ! ô père sensible  
Des sujets les plus malheureux ;  
Quel prestige incompréhensible  
A donc pu t'animer contr'eux ?  
Est-il sorti de ta mémoire  
Ce temps où tu plaçois ta gloire  
A ne régner que par l'amour ?  
Veux-tu régner par la furie ?  
Les jours de notre idolâtrie  
Sont-ils disparus sans retour ?

20.

Tu n'as jamais besoin de maîtres  
Pour rendre tes peuples heureux :  
Veux-tu pulvériser les traîtres,  
Daigne ne voir que par tes yeux :  
Honore-toi de ton âme,  
De ton ame simple & sublime  
Consulte la sagesse.  
La bienfaisance, la droiture,  
Voilà la route la plus sûre  
Qui conduit à la vérité.

21.

A la France désespérée ;

X ij

Louis, ne ferme pas les bras;  
Regarde Thémis éplorée  
Te demander ses Magistrats;  
L'Europe entière te contemple;  
Songe que tu dois un exemple  
Au siècle, à la postérité!  
Onze lustres d'idolâtrie  
Valent bien qu'on leur sacrifie  
Le plaisir d'être redouté.

22.

Et toi que vomit le tartare  
Pour l'infortune des Français,  
Ta catastrophe se prépare,  
Voici la fin de tes succès.  
Vois-tu le trépas qui s'avance?  
Déjà le cri de la vengeance  
Dans ton antre a pu retentir,  
Le ciel que fatiguent tes crimes,  
S'apprête à te rendre aux abîmes  
Dont tu n'aurois pas dû sortir.

23.

Citoyens, qui gardez, peut-être,  
Un foible reste de vertu,  
Attendez-vous pour reparoître,  
Que l'ennemi soit abattu?  
Lorsque la céleste justice  
Ordonne tout pour son supplice;  
Qui vous fait rester en défaut?  
C'est aux angoisses de la roue  
Que le Tout-Puissant le dévoue;  
Volez, dressez son échafaut.

24.

Ne croyez pas que sa puissance  
Le mette à l'abri du danger;  
Dans les annales de la France  
Allez apprendre à vous venger.  
Pour un péculet moins indigne,  
Poyet, par un arrêt-insigne,  
Des mêmes faisceaux dépouillé,  
Expira, lâche mercenaire,

[ 245 ]

Sous les portes du sanctuaire  
Que ses crimes avoient souillé;

25.

Mais déjà dans ses yeux livides  
On voit que l'arrêt est porté,  
On le lit sur les traits putrides  
Que n'orna jamais la santé :  
Dès long-temps son ame blazée ;  
Avec le crime apprivoisée,  
Méconnoit la voix du remords,  
L'horreur dont il porte l'empreinte  
Ne peut plus être que la crainte  
De la disgrâce ou de la mort.

26.

Où, monstre, Louis t'abandonne ;  
Et son cœur s'ouvre à nos malheurs ;  
Il nous chérit, il nous pardonne,  
Il veut rentrer dans tous les cœurs,  
En vain, tu voulus par tes vices,  
Sur un Roi qui fit nos délices  
Amener la commune horreur.  
A toi seul elle est attachée,  
Et sera bientôt épanchée.  
Dans le sang du persécuteur.

27

Ce fer à tes yeux étincelle ;  
La balle siffle autour de toi,  
Tu n'as pas un ami fidelle  
Que tu puisse voir sans effroi.  
Dans un sommeil rare & pénible,  
Dans un repos inaccessible,  
Le poison peut finir ton sort.  
Contre toi l'univers conspire ;  
L'air même, l'air que tu respires  
Est, peut-être, un souffle de mort.

E N V O I.

28.

C'est ainsi que traçant la route  
Du poignard jusqu'à ton cœur,

X iiij



Je veux t'abreuver goutte à goutte  
Du calice de la terreur ;  
Je brave ta recherche vaine ;  
Caché sous la publique haine ;  
J'insulte en paix à tes ennuis.  
Et si Louis ne t'extermine ,  
C'est en te perçant la poitrine  
Que je t'apprendrai qui je suis.



La Cour royale est accouchée  
De six petits Parlemeuteaux ,  
Tous composés de Maquereaux :  
Le diable emporte la couvée !

## CHAPITRE XL.

**M**ALGRÉ toutes les plaisanteries, toutes les épi-grammes, toutes les satyres, tous les pamphlets qu'on lançoit à foison contre le Chancelier, Sa Grandeur n'en alloit pas moins son train. Ce qui dépitait & enrageoit le plus ce Chef suprême de la Magistrature, c'est que son Parlement de Paris n'avoit ni Avocats, ni Procureurs, ni Plaideurs. On eût craché au nez, si on l'eût osé, de Nosseigneurs assis sur les fleurs de lis. Plusieurs eussent bien voulu déferter le tribunal ; mais le Chancelier leur avoit fait peur. Il n'avoit pas moins épouvanté les membres de l'ancien Parlement. Il les avoit menacés de leur faire perdre la finance de leurs Offices, s'ils n'acquiesçoient à son ouvrage, en se faisant liquider. C'étoit bien là toucher aux parties sensibles.

La poule mouillée, M. d'Aligre, qui auroit dû rester le dernier ; fut le premier à signer sa démission, à recevoir le remboursement de son brevet de

retenue ; & à se montrer dans les cercles du Chancelier. La crainte de la Bastille , du mont Saint-Michel, des îles Marguerite, dont Maupeou le menaça, son avarice fordide, & le desir de retrouver les plaisirs de Paris, furent les puissants mobiles qui déterminèrent le Chef de l'ancien Parlement. Son exemple entraîna plusieurs de ses confreres, & plusieurs des aures Parlements du royaume qui se firent honnir de toute la France.

Les Magistrats du premier Parlement étoient en butte, plus que les autres, à la mauvaise humeur des mécontents. On les gouailloit, on les turlupinoit, *Dam ! faut voir*. Les Badauts, gens d'esprit de la Capitale, s'il en est dans toute la France, lâchoient leurs bons mots. Ils mangeoient le pain fort cher, buvoient de l'eau très-fale à l'ordinaire, payoient double capitation, & cela ne les empêchoit pas de rire.

Ils disoient : « On vient d'avoir à Paris un » exemple terrible de la justice du nouveau Par- » lement, qui a fait enlever tous les petits chiens » appellés *lexicons*, & les a condamnés par arrêt » à être brûlés en place de Greve, pour un crime » que les bonnes mœurs défendent de relever.

P. S. « Le Parlement a eu raison ; car les petits » chiens se sont tellement dérangés, depuis quelque » temps, qu'on a été obligé de faire une correction » générale de toute l'espece.

» On a offert au premier Huissier de l'ancien » Parlement la place de premier Président du » nouveau, & il l'a refusée.

» Il paroît un Edit du Roi, qui permet aux » Huissiers, malgré la comparaison humiliante de » M. de Harlay, de se regarder à l'avenir comme » les membres actifs de la nouvelle Cour, & en » cette qualité, leur donne le droit d'exploiter » tout le royaume.

» Le Bourreau de Paris a été enfermé à Bicêtre  
 » pour avoir refusé ses services à un *pendu* de la  
 » création du nouveau Parlement, sous prétexte  
 » qu'il ne pouvoit manquer à son ancienne com-  
 » pagnie, *sans blesser son honneur. Sa délicatesse ;*  
 » à ce qu'on dit , a fait *rire* les Juges , au lieu  
 » de les faire *rougir*.

P. S. « Le fait est vrai ; ce qui a fait naître  
 » le proverbe : *Honnête comme le Bourreau.*

» L'Université de Paris, s'étant rendue en corps  
 » à Versailles, pour faire des remontrances sur les  
 » malheurs du temps, le Recteur qui est un homme  
 » hérissé de *grec & de latin*, a rappelé au Roi,  
 » dans son discours, toutes les catastrophes qui  
 » ont suivi les révolutions, tant de l'histoire an-  
 » cienne que de la moderne. Il a poussé l'érudition  
 » jusqu'à nommer *quarante* Rois qui ont été  
 » aveuglés par des favoris qui les ont perdus,  
 » &c. &c.

» Ce discours éloquent qui étoit divisé en trois  
 » parties & subdivisé en cent, s'est terminé par des  
 » larmes de la part du Recteur, & un très-grand  
 » mal de tête de la part du Roi, qui, *heureusement*  
 » pour la nation, a soupé dans les petits appar-  
 » tements, d'où il est sorti pour aller digérer  
 » tranquillement cette harangue. Le Chancelier a  
 » fait administrer le *fouet* à toute la députation  
 » pour l'engager à revenir souvent (\*).

» Les Parlements de Douai, Pau, Grenoble, se  
 » sont conduits si noblement envers le Chancelier,  
 » qu'ils seront à l'abri d'être fouettés comme les

---

(\*) L'Université comme *filie aînée* du Roi, ( terme d'usage dans les patentes relatives à l'Université ) est en droit de lui faire des remontrances, & le Roi, comme son pere, a le droit de la faire fouetter.

» autres. Les membres de ces Parlements (qui  
 » avoient eu la force de se taire & la lâcheté de  
 » s'en glorifier,) subiront une réforme particulière  
 » dans leurs tribunaux ; mais cette réforme ne  
 » fera que momentanée ; ils seront mis à la tête  
 » des nouveaux Parlements que l'on va substituer  
 » aux anciens dans toutes les villes où il y en  
 » a d'établis. »

Les *Correspondances*, le *Maire du Palais* étoient enterrés ; les remontrances de la Basoche vinrent éveiller le chat qui dormoit. Cette Basoche dont l'office est de flageller les Clercs laïcs, lorsqu'ils le méritent, s'avisa d'ouvrir la bouche, après trois siècles de silence, & de parler plus fort que tout le monde. Le grand Parlement de Trévoux, honteux de la démarche noble de la Basoche, ne voulut pas démentir son caractère. Il écrivit une lettre au Roi. Cette lettre des Messieurs de Trévoux & les remontrances des Seigneurs de la Basoche seront transcrites ici mot-à-mot ; elles méritent bien cet honneur.

## REMONTRANCES

DE LA

BASOCHÉ.

SIRE,

La Basoche autrefois gouvernée par un Roi ; demandoit justice à vos prédécesseurs ; mais ses droits ayant fait ombrage, le despotisme naissant changea sa constitution, & le chef de la Basoche se trouva réduit au nom de Chancelier.

Suivant ses titres d'anéantissement, il avoit le droit de se dire le Chancelier des Rois ; ses fonctions ont été limitées au gouvernement des Clercs-Lais de votre Royaume.

C'est en qualité de Chancelier de V. M. qu'il use de l'heureuse faculté de vous faire des rémontrances : que ce mot de rémontrances ne vous prévienne point.

Le Chancelier de votre Royaume a pu vous faire un système contre celles de vos Cours de Parlements, celles de la Cour des Aides, de la Chambre des Comptes, contre les protestations des Princes & Pairs, & contre le cri & la réclamation de toute la nation.

Car il est de l'essence de ses opérations que vous ne sachiez rien, que vous ne parliez que par lui, que vous ne voyiez que par ses yeux, afin de vous tromper & d'anéantir le droit & l'état de la nation.

Il étoit donc réservé à la Basoche de pénétrer au pied du trône & de se faire entendre du Souverain.

Ecoutez, Sire, la vérité : que votre Basoche puisse placer dans ses fastes, qu'il a existé un Roi qui a su par elle la vérité : elle ne peut vous être suspecte ; ceux qui vous l'annoncent, n'ayant ni intérêt particulier, ni vengeance personnelle.

Vous êtes né sous une constellation bienfaisante, & vous en avez reçu les impressions.

Abandonné au berceau par ceux qui vous avoient donné la vie, votre éducation a été confiée au Cardinal de Fleury, qui n'a cherché qu'à devenir premier Ministre.

Lui reprocher de ne vous avoir donné aucune connoissance de votre Royaume & de votre peuple, c'est le crime imputé à sa mémoire.

Votre mariage fut un but de politique & vous

a nécessité à des écarts ; la France le connut & en a rougi : votre parole donnée à Metz , fit renaître la confiance : rendu à la vie & aux vœux de la nation , elle vous déséra le nom de *bien-aimé*.

Vous le portiez, Sire , ce nom ; & vous êtes le premier qui l'avez mérité.

Votre confiance placée dans un Général (\*), rendit à la France sa splendeur , que les dernières années de votre Bisaïeul avoient altérée.

Il est mort victime de l'envie ; vous l'avez regretté : que le contraste est grand ! vous avez donné votre confiance à une femme (\*\*) qui n'a eu à désirer que le titre de Reine.

Devenue votre Ministre universel , ses premiers travaux operent l'exil de vos Ministres. Il entre dans ses plans de ternir la gloire de votre Royaume , en faisant perdre des batailles , prendre vos flottes : vos possessions d'outre-mer ont ressenti les effets de sa cupidité.

L'Angleterre se vante aujourd'hui d'avoir acheté leur envahissement. Il lui falloit des hommes qui entraissent dans ses vues. Richelieu est destiné pour Hanovre, Lally pour l'Inde, Conflans pour la Marine. Broglie suit les traces du Prince (\*\*\*) qui avoit secondé d'Estrées : mais c'étoit trop avoir donné à la nation ; on partage son autorité , & on lui donne Soubise pour le contrecarrer , & le tout finit par une paix à jamais honteuse , faite dans un temps où l'on place votre statue.

Au Canada la concussion est prouvée : on établit une commission pour la juger : elle ne trouve

(\*) Le Maréchal de Saxe.

(\*\*) La Marquise de Pompadour.

(\*\*\*) Le Comte de Clermont, Prince du Sang.

point de crime , & le tout se réduit à une compensation.

On ne recherche point un Collet d'Hauteville , parce qu'avec de l'or , il a eu le secret d'apurer son compte ; mais 10 à 12 millions qu'il a volés lui servent à disputer une maîtresse aux Grands de votre Royaume.

Meurt enfin la Pompadour , avec le brevet de Duchesse qui avoit succédé au titre de Marquise , & par caprice la femme d'un de vos Fermiers-Généraux.

Elle est morte trop tôt pour son fidele Lally : il revient des Indes. Le cri est universel contre lui ; on le livre aux loix : il est jugé , & sa tête est le prix de sa trahison.

Un Garde-du-Corps , (\*) fils d'un cardeur de laine , que sa bonne contenance auprès des femmes de Cour , fit élever gratuitement au rang de Lieutenant-Général , s'ingère de tyranniser le Gouvernement du Dauphiné ; le Parlement a sévi contre lui ; il n'avoit point de crédit , il est mort oublié.

Fitz-James (\*\*) veut suivre ses traces à Toulouse ; vous l'avez soustrait à la punition , en lui ôtant le commandement de la Province.

D'Aiguillon , pour payer le prix des faveurs de son maître , fait en Bretagne , sous son nom , concessions sur concessions : pour vous distraire , ses oncles vous quéroient des maîtresses.

La Chalotais , qui démaîna vos affaires , devint l'ennemi du Ministre. On scella une commission pour le juger , parce qu'il a réclamé contre la Jesuitique engance ; le Ministre mit son ire à

(\*) Domelau.

(\*\*) Le Duc.

la vengeance de d'Aiguillon : Calonne & le Noir ;  
bas valets, sont les instruments de leur passion ;

Le ci-devant dévot Laverdy veut vous appliquer  
le fruit de sa concussion. Il meut sa bile, & elle  
excite celle des Brerons pour les berner.

Des Exempts, voiturant en Bretagne des Ecri-  
vains de Paris (\*), une lettre fabriquée leur est pré-  
sentée. Votre ordre leur dicte de l'imputer à votre  
Procureur-Général : plus de conscience : 2400 liv.  
deviennent le prix du sang, & pas un de ces  
mercenaires n'a rougi d'imiter Judas.

Vous devez à Choiseul la révocation de mort  
qu'avoit surpris Saint-Florentin ; mais pourquoi  
enlever à votre justice la tête de d'Aiguillon que  
l'information rendoit proscrite ?

Votre Parlement fit alors son devoir, la nation  
l'admira ; mais elle ne lui pardonne pas son silence  
sur les bleds, & sa facilité à consentir des impôts.

Résister aux ordres de vos Ministres, c'est un  
crime d'état. Un triumvirat vient se former, &  
l'anéantissement de votre Parlement est arrêté.  
Richelieu se charge de la maîtresse ; la Vrillière  
des lettres-de-cachet, & Maupeou de la calomnie ;

Une fille enregistrée à la police (\*\*), qui fit ses  
premiers essais dans les tavernes de Paris, devient  
dans un instant les délices de votre cœur : harna-  
chée du titre de Comtesse, votre Chancelier lui  
a bâti une généalogie ; la tige des Maupeou s'y  
trouve entée.

Vous avez commencé par la noblesse ; ensuite  
vous avez été à la bourgeoisie, vous finissez par  
la lie du peuple : il est essentiel pour un Prince de  
connoître tous les états.

(\*) Guillaume, d'Autrep. &c. Maîtres Ecrivains, à Paris

(\*\*) La Comtesse du Barry,



La pucelle de Paris , devenue votre idole , usurpé votre Gouvernement ; de-là , l'exil de Choiseul , à la honte de la France , pour l'honneur de laquelle il travailloit. Hélas ! Sire , plus de Ministres pour vous dire la vérité. Vous signez un Edit qui vous prive du titre de *bien-aimé* ; vous annoncez le despotisme ; vous le criez , & vos sujets nés libres , vont maintenant devenir esclaves.

On vous aura fait lire dans Linguet , qu'il est avantageux pour le peuple de l'être ; mais il étoit réservé à l'Avocat de d'Aiguillon d'écrire un si horrible paradoxe.

Plus de propriété certaine , la cassation de votre Parlement est le premier acte du despotisme.

Votre Cour des Aides réclame contre les vexations ; elle est supprimée : vos Princes protestent , point de réponse : vos Pairs protestent , motif de disgrâce.

Vous êtes né sujet & citoyen : le droit d'hérédité vous a appelé au trône , & c'est la nation qui l'a établi & consacré. Rendez donc à la nation ses droits ; faites taire votre Chancelier : n'écoutez point ses assertions. Donnez audience à vos Princes & Pairs ; que votre Parlement ait la faculté de se faire entendre. Rappelez-vous le serment fait à votre sacre : que l'univers ne vous trouve point parjure.

Vous êtes Monarque , & vous ne devez regner que par les loix. C'est tendre à la tyrannie. Vivez pour vos peuples , & vengez-les d'un outrage fait à votre nom.

Votre Bisaïeul , à la fin de sa carrière , fut séduit par une Bulle. Que de maux n'en est-il pas résulté ! Aujourd'hui , c'est un Edit qui vous est imputé , qui commence la désolation de la France. Vos peuples sont sans loix & sans Ministres ; vos peuples sont sans justice & sans pain. Voilà ce qu'à fait votre Chancelier.

Ne le croyez point, Sire. Il vous dit & vous dira qu'il ne travaille que pour faire rendre la justice promptement & sans frais ; mais falloit-il, pour réformer la justice, anéantir ses Ministres ? Il y a de l'abus dans l'exercice de la justice ; mais redonnez aux loix leur empire & ils cesseront. La France vous bénira ; c'est à ce titre que la Normandie a conservé sa clameur.

L'Empire se vante d'avoir un Prince qui veille à l'exécution de la loi ; qu'a fait la France pour voir ses loix outragées, & leur succéder la volonté arbitraire du Souverain ?

Ce n'est pas la nature qui vous a fait Monarque ; c'est le hasard de la naissance.

Chassez ces intrus ; que Thémis ne voye plus ceux qui la violent, & qui souillent & son lit & vos lys.

A peine en est-il un qui n'ait le caractère de récusation & de réprobation. Berthier, accoutumé par état à être dur, n'offre que son ignorance & sa brutalité.

Nicolaï que les armes quitterent, vit passer la survivance de son pere à son puis-né. Il est aujourd'hui séant au Palais : c'est un apprentissage qu'il fait, pour devenir premier Président de la Chambre des Comptes. La survivance donnée à son frere est une chimere, votre Chancelier lui a promis cette place : L'Edit est le garant de sa parole.

La Briffe dont l'esprit est aussi ingrat que la figure, a courbé son épaule & a été initié.

Vous parlez du petit Joly, votre Procureur nouveau ; de quelque côté qu'on se tourne, on ne voit en lui qu'un composé de tous les vices : encore s'il étoit habile homme !

La Basoche se réserve à vous développer les autres Astres qui éclairent votre Cour nouvelle.

Voilà pourtant, Sire, les gens à qui vous

confiez le sort du citoyen. Est-il étonnant s'ils sont bernés, si ce Sénat, le ramassis précieux du Chancelier, est sifflé? Quelle comédie! Quels Acteurs! Eh! vous y jouez un rôle?

Titus comptoit ses jours par ses bienfaits; loin de l'imiter, les vôtres ne semblent se succéder que pour éclairer des forfaits, commis sous votre nom. Avez-vous oublié que vous êtes le pere du peuple & son vengeur? Votre Basoche appelle avec confiance de Louis *séduit*, de Louis *trompé*, à Louis *le bien-aimé*.

Reportez à cette époque votre bonheur & celui du peuple; reconnoissez vos erreurs; sortez de l'enfercellement. Mais il n'est plus de Fitz-James (\*) pour vous résister, & mériter, à ce titre, la reconnaissance intime due à la vertu. Votre Cour ne connoît que l'irrégion, l'appareil & le réel de la volupté. Voilà son bien, voilà sa science. L'honnêteté & la probité gémissent sous les lettres-de-cachet. La crainte fait des esclaves & des parjures. Votre Basoche ne se reproche point ces crimes: elle fait pardonner des faiblesses; mais jamais elle n'a défié la passion.

Henri IV céda quelquefois à l'erreur, mais toujours il se rendit à la raison. Il fut se choisir un Ministre, & le conserva. Pourquoi ne pas suivre la route qu'il vous a tracée? Chaque cœur des Français est autant d'autels consacrés à sa bonté; vous vous ressemblez, lui par ses bienfaits, vous par votre cœur qui les veut. Une même main vous a frappés. Il fut victime de sa crainte. Votre Chancelier vous l'inspire, & vous ne le proscrivez point!

La Vauguyon, dont le mérite est d'écrire à la

---

(\*) Evêque de Spifson.

Sainte Vierge, vous sollicite un rappel des Jésuites Maupeou, que l'intérêt & la correspondance al-  
lechent, entretient la correspondance; l'Arche-  
vêque bénit leurs démarches; le moment est fa-  
vorable. Plus de Parlement, plus de Châtelet:  
tout a encensé l'idole; votre Edit est devenu la  
seule loi. Reconnoissez dans ceci le système le plus  
symbolique. Une Bulle fabriquée par eux devient  
la seule loi de l'Eglise de France, par l'exil, l'em-  
prisonnement, le déplacement de ses Ministres.  
Votre Edit se fraye la même route. Jetez un  
coup-d'œil sur ses sectateurs, & vous y reconnoi-  
trez le renégat d'Auvergne (\*), qui ne connoît  
que le chemin de son antichambre, & veut braver,  
par sa bassesse, sa compagnie qu'il a trahie. Il ne  
présente au peuple que l'espoir de vous tromper, &  
le tromper dans une autre place qu'il convoitise.

Votre Agent de Police (\*\*), déjà le pied au  
Conseil, croit trouver dans votre Edit le chemin  
du Ministère. Il jette les fondements de l'Inquifi-  
tion, toujours réprouvée par votre Parlement; il  
affecte une gravité espagnole; &, à l'abri des dé-  
marches secrètes, il cherche à rendre le peuple  
dupe de sa supercherie.

Votre Criminaliste (\*\*\*), par exemple, n'est  
cependant criminel que par ignorance & par ambi-  
tion. Excusez-le, Sire, il est digne de votre in-  
dulgences.

Pour votre Procureur subalterne (\*\*\*\*), repré-  
sentez-vous la concussion personnifiée. Voilà les  
Ministres de votre loi; voilà vos *séaux & amis*.

(\*) Dufour de Villeneuve.

(\*\*) De Sartine.

(\*\*\*) Testard du Lys.

(\*\*\*\*) Moreau.

Cependant votre Parlement est proscrit, votre Cour des Aides participe aux mêmes honneurs. L'Avocat, le Procureur, le Greffier, tout est sans état, tout réclame votre justice.

Mais, est-il possible que vous les entendiez du fond de ces petits lieux, où l'on trouve leur proscription, la perte de leur état, & la récompense de leurs travaux ? Rien n'est étonnant sous un regne où l'industrie est un impôt.

Réfléchissez sur la conduite de ceux qui vous entourent ; consultez Nivernois (\*), & tout rentrera dans l'ordre. Mais conservez à votre Basoche sa rétribution sur votre domaine, sa promenade à Bondy. Donnez-lui la faculté d'en user avec le retour de votre Parlement.

*LETTRE écrite au Roi de France, par le Parlement de Trévoux (\*\*), le 26 Avril 1771.*

SIRE,

S'il est des occasions où des sujets fideles doivent se dévouer à leur Prince, & lui sacrifier tous les faux préjugés de l'honneur, c'est sur-tout quand des circonstances fâcheuses dérangent l'équilibre de sa puissance, & semblent compromettre la dignité de sa personne ; c'est dans la situation équivoque où se trouve aujourd'hui Votre Majesté envers une Nation effrayée & mutinée par l'indiscrétion de nos

(\*) Le Duc de

(\*\*) Trévoux est la ville capitale de la Principauté de Dombes, & le siege d'un Parlement & d'une paroisse. Les Jésuites ont rendu cette ville célèbre par le dictionnaire des menfonges ; & le Journal romanesque qu'ils y ont fait imprimer.

*Confreres*, que nous oserons, Sire, non-seulement délavouer leur démarche, mais encore vous offrir les armes que nous avons en main pour les combattre, & les punir de leur attentat.

En effet, quel acte est plus attentatoire, quelle démarche peut être plus coupable, que celle d'ouvrir les yeux à un peuple *qui ne doit qu'entendre & obéir à la façon des Turcs*; & qui, depuis l'époque glorieuse de l'avènement de vos ancêtres, s'est accoutumé si volontiers à légitimer dans son cœur une autorité dont Votre Majesté, n'est comptable qu'à *la puissance suprême qui la lui (\*) a transmise*? Etoit-ce à des Parlements *qui ne tiennent rien que de leur Prince*, qu'il appartenait d'éclairer cet ordre des citoyens qui ne doit jamais voir au-delà de la volonté à laquelle il obéit? Votre Parlement de Trévoux, Sire, est composé bien différemment.... Instruits de nos devoirs, parce que nous les chérissons, ce sera en nous élevant au-dessus de la haine qu'encourra notre Compagnie, que nous couvrirons les cris de la désobéissance, & des remontrances inutiles dont votre Majesté est fatiguée depuis si long-temps; ce sera en donnant l'exemple à toute la Nation, que nous lui montrerons la soumission que les sujets doivent à leur Prince, & l'amour dont nos cœurs sont pénétrés pour un maître dans les mains duquel nous ne pouvons & ne devons être que des *organes de sa volonté & des instruments de son pouvoir*.

Si l'effort que nous osons prendre, à la honte des Officiers de vos Parlements de Paris, Bordeaux,

(\*) Il paroît un livre nouveau dans lequel on demande aux Rois de France la preuve de leur institution divine, en faisant voir le traité qu'a signé le Pere Éternel, avec eux; l'auteur (de cette lettre) les en défie.

Rennes, &c. ne pouvoit faire rentrer dans leur devoir ces Magistrats égarés qui méconnoissent les droits de leur Souverain, & veulent abuser de ceux qui leur ont été accordés; c'est alors, Sire, que notre zele éclateroit dans toute sa force, & que nous observerions, au péril de notre vie, les sermens que nous avons faits; le vœu d'être fideles & d'obéir, est le seul que nous ayons dû faire: il nous prescrit des devoirs sacrés que nous remplirons dans toute leur force, dussent tous les sujets de votre Majesté secouer le joug de la soumission & du respect, un dévouement *aveugle* dans notre conduite, lui garantira l'exercice le plus sévère de son autorité, lorsqu'elle sera obligée d'y recourir.

En remontant à notre institution, nous avons découvert avec la plus douce satisfaction, que tous les tribunaux de votre royaume *ne sont & ne peuvent être* qu'une commission *perpétuelle* de Votre Majesté, pour faire respecter sa puissance & exécuter ses ordres. Ce pouvoir étant le vôtre, Sire, il doit être dirigé comme un hommage, & ne peut devenir, sans crime, un moyen de se soustraire au principe qui l'a créé: le corps de votre Magistrature (*dont nous faisons partie*) ne peut ignorer que c'est du Monarque *seul*, qu'il tire son origine, & que sa consistance & son éclat sont des portions de l'autorité royale dont ses membres sont revêtus par elle.

Sujets impuissans de la Monarchie, avant notre élévation, quels droits avions-nous sur nos Princes, quand nous reçûmes d'eux l'ordre de nous assembler, pour juger les peuples confiés à nos soins? . . . Quelle autorité étrangere à la leur a pu nous donner le privilege de dicter des devoirs à nos propres fondateurs, d'arborer l'étendart de la révolte, quand ils ne veulent pas nous obéir? . . .

**E**st-il probable qu'en confiant l'exercice de leur pouvoir, les Rois aient voulu le fixer, ou le diminuer? ... Osera-t-on, *sur-tout*, supposer qu'ils se soient privés du droit précieux de sauver la vie à un sujet qu'ils aiment, s'il plaît à d'autres sujets de le condamner? Telle est cependant l'espece d'autorité qu'ont voulu s'attribuer des Puissances subalternes, auxquelles votre Majesté n'a transmis que la partie la plus foible de ses moindres droits, sans commettre par votre bonté, Sire, les privileges augustes que vous avez reçus de vos peres, & que vous devez conserver à vos enfants.

Si, malgré tous les efforts que fait votre Majesté pour se renfermer dans les bornes de clémence & de bonté qu'elle s'est prescrite, les Magistrats qui se sont soulevés persistoient dans leur opiniâtreté, que leur sort suive la chute de nos confreres du Parlement de Paris! Qu'une suppression entiere de tout ce qui ne sera pas de l'avis de votre Chancelier apprenne aux Français qu'ils ont un maître qui, en les châtiant, établira à jamais le triomphe de sa gloire, & l'honneur du Ministre qu'il a choisi.

Enfin, Sire, si l'exil d'une partie des coupables ne suffisoit pas aux rebelles qui restent dans votre royaume pour les contenir dans la soumission qu'ils vous doivent; si vos autres Parlements continuoient encore à résister aux ordres de votre Conseil, & aux projets sublimes & étonnants de vos Ministres, ne balancez pas davantage. Il est temps d'arrêter le mal dans sa source, en déployant l'appareil effrayant de votre justice. Votre Parlement de Trévoux ose offrir à votre Majesté le secours de ses voix pour la délivrer des chefs d'une rebellion qui ne peut être punie trop tôt, ni trop sévèrement.

Qui croira dans l'avenir que les volontés les plus sages du Monarque le plus puissant du monde



avez détendu tous les ressorts. . . . Cependant, quel tort que vous ayez eu de prendre en main les rênes de l'Empire Français ; quelle pesanteur que vous ayez apportée dans vos systèmes d'avarice & d'ignorance , quand vous conçûtes le sublime projet de détruire la même marine qui avoit donné des loix à toute l'Europe , convenez que votre plus *lourde faute*, votre plus infigne trait d'*incapacité*, fut de laisser empiéter des *sujets audacieux* sur les droits augustes de votre maître (\*), auxquels aucune Puissance sur la terre ne peut rien opposer légitimement.

Mais enfin , quels que soient les abus qui se soient glissés dans vos Parlements , Sire , le corps de la nation s'élève en vain contre vos décrets , le François subira son destin , il recevra ses fers , *quoiqu'en murmurant* , & les moteurs de la révolte , en perdant la considération dont ils ont joui , deviendront des sujets isolés , d'autant plus aisés à dompter , qu'ils n'auront plus dans vos Etats le prétexte insidieux du bien public dont ils ne sont déjà plus les organes.

L'existence ou l'anéantissement de ces ennemis impuissans dépendra bientôt de la bonne volonté de votre Majesté , si leur sort nous est confié. Soyez convaincu , Sire , que si vous avez besoin de notre Ministère pour leur apprendre à connoître vos loix , nos cœurs sont déjà prêts à prononcer les arrêts qu'il vous plaira de nous dicter.

Si Beaufort , Bassompierre , Condé , Longueville , & l'orgueilleux Bussi ont appris à la Bastille & à Vincennes ce que c'est qu'un Roi , n'est-il pas

---

(\*) Le Cardinal de Fleury avoit la fureur de très-humbles & très-respectueuses remontrances, qu'il a rendues abusives , en en recevant trop.

un moyen assuré de l'apprendre également à des Magistrats qui l'ignorent ?

Richelieu à qui la Monarchie Française est redoutable de son ascendant sur tous les autres Gouvernemens de l'Europe a fait connoître à ses maîtres à quel degré ils pouvoient se faire respecter. Phélippeaux, d'Aiguillon, & le vainqueur de Mahon, héritiers des moyens de l'immortel Cardinal, connoissent trop les foudres dont votre Majesté a armé leurs bras, pour craindre l'orgueil des nouveaux Titans qui s'élèvent contr'eux. Soyez assuré, Sire, que votre confiance est bien placée, & que les coups de votre Chancelier, sur-tout, seront d'autant plus terribles, que, n'étant revêtus d'aucune apparence de justice, & se trouvant portés souvent sous le voile d'une nuit impénétrable, ils effrayeront jusqu'à l'innocence, & la réduiront à se taire. La voie la plus sûre de contenir l'humanité, est de la faire frémir.

Pour répondre aux circonstances frappantes dans lesquelles votre Majesté se trouve aujourd'hui envers son peuple, il ne lui falloit pas moins que le digne Ministre à qui elle a si sagement confié le soin de ses finances, & le dépôt des fortunes particulières de tout son Royaume. Il falloit le *grand*, le *sublime* Terray pour mettre en pratique ces traits hardis de l'homme d'Etat, qui prouvent l'élévation du génie, & décident des événemens qu'une crise violente seule, a le droit de faire passer.

La possession unique de toutes les fortunes de votre Empire, & l'établissement du système de propriété si sagement établi à Constantinople, par les enfans d'Osman, étoient, Sire, une conséquence nécessaire des actes d'autorité auxquels votre Majesté a été obligée de recourir afin, de cimenter solidement par ces coups d'éclat des essais Monar-

ehiques, capables de faire envie au despotisme le plus *absolu*.

C'est aux ressources précieuses que vous a procurées si noblement le Contrôleur de vos finances, que se rapporteront les événements qui vont illustrer la suite de votre regne, & vous assureront enfin une supériorité constante sur tous les Monarques de l'univers. La confiscation, *sur-tout*, cette source de trésors inépuisables dans un Etat despotique, va devenir entre les mains de votre incomparable Chancelier, & du grand Ministre qui le seconde, un jeu d'autant plus assuré qu'ils ont trop de discernement pour faire tomber leurs décrets en vain, quand ils seront obligés de faire des *exemples*.

Tout Français impartial convient que ces excès salutaires étoient le seul moyen de prévenir de plus grands malheurs. C'est ce que votre auguste ayeul avoit déjà senti en pareil cas... Chacun sait que le prétexte de la Religion, dont il fit usage, ne fut qu'un voile pour couvrir les confiscations dont il eut besoin, pour faire le bonheur de ses peuples, *aux dépens des fanatiques*. Puissent celles que votre Majesté vient de faire, opérer le même avantage, & faire bientôt oublier les calamités qui en ont été cause !

C'est aux Français qui partagent aujourd'hui nos sentiments que nous nous joignons pour nous rapprocher du trône de votre Majesté ; c'est sur un Chancelier aussi *grand* que *courageux*... Sur un Ministre des finances *digne* de lui... Sur un autre Ministre *digne* des deux premiers... Sur tous les gens enfin qui ont le bonheur de plaire à leur aimable protectrice, la belle Comtesse, que nous osons compter pour être entendus.

Ce n'est plus, Sire, le regne de ce *superbe* Choiseul qui osoit vous démontrer que votre gloire étoit séparée de vos plaisirs. Tous les objets sont

aujourd'hui confondus par sa chute ; & votre Majesté, n'ayant plus ce censeur importun , il ne trouvera plus d'obstacle entr'elle & nous pour s'opposer aux effets de notre zele. Daignez vous convaincre, Sire, de sa vivacité, en jettant les yeux sur de fideles sujets, décidés à faire *aveuglément* tout ce qui sera de votre *bon plaisir*, & agréez l'offre de nos fortunes & de nos vies, comme le gage de notre soumission parfaite & du profond respect avec lequel nous avons l'honneur d'être, &c .....

Les MESSIRES & MAÎTRES composant le  
GRAND PARLEMENT de Trévoux.

---

## CH A P I T R E X L I.

CE n'étoit pas là tout : Depuis la retraite des Ducs de Choiseul & de Praslin, restoient trois Ministeres à remplir. Il falloit des créatures dévouées au Grand Visir & à la Sultane *favorite*. Où les chercher ? Où les trouver ? Où les choisir ? Où les prendre ? Il y avoit scission entre Maupeou & Terray, les deux plus grands scélérats du Royaume. Terray devoit le Contrôle à Maupeou, comme Maupeou devoit les sceaux à Choiseul. Choiseul étoit loyal & franc. Il fut trompé par le tartuffe Maupeou, comme celui-ci eut dû l'être par l'hypocrite Terray.

Il s'agissoit de nommer le Duc d'Aiguillon aux affaires étrangères. La du Barry le poussoit au Ministère de toutes ses forces ; Mais le Duc ne trouva pas le raisin assez mûr. Son affaire lui avoit trop suscité d'ennemis : cet événement étoit trop récent

pour qu'il lui fut prudent d'accepter dans le moment la place à laquelle la favorite avoit engagé le Roi de le nommer.

D'Aiguillon, par une politique bien entendue, resta derrière le rideau, attendant un moment plus favorable pour entrer sur la scène. Le Duc avoit assez de sagacité pour concevoir un plan & assez d'adresse pour le mettre à exécution. Il n'ignoroit pas le proverbe ; *reculer pour mieux sauter*.

Il étoit du *mieux-mieux* possible (\*), avec la du Barry, mais il appréhendoit les gens qui pouvoient remplir l'*interim* du Ministère. Des gens, avec assez de confiance & avec assez de talents eussent pu supplanter sa Grace, & envoyer paître avec les vaches la belle Comtesse. Il falloit pourtant laisser épuiser le fiel du Public.

M<sup>r</sup>. Terray sollicitoit le département de la Marine. A la retraite du Duc de Praslin, on lui en avoit confié le porte-feuille. Il eut bien voulu le garder : mais le Chancelier n'étoit pas de cet avis. Il n'eut ce porte-feuille que provisoirement, c'est-à-dire, pour le remettre, aussi-tôt la nomination faite d'un autre Ministre.

Le Ministère de la guerre n'étoit pas le fait d'un Abbé. Cette nomination eut fait rire tout le monde. L'Abbé étoit Contrôleur, & resta Contrôleur jusqu'au moment où il fit frapper les premiers *louis d'or* de Louis XVI. (\*\*)

(\*) On prétend qu'il a souillé la couche du Roi. Ce n'est pas le devoir d'un historien de pénétrer dans ces ténébreux mystères. Il faut se taire.

(\*\*) Vingt-quatre heures après que ces *Louis*, portant l'effigie de Louis XVI, furent frappés, l'Abbé Terray fut exilé. En passant le bac à Poissy, pour se rendre à sa terre de la Motte, les bateliers voulurent le noyer, mais il fut sauvé, grâce à la Maréchaussée.

Pour le département de la guerre, on choisit un Marquis de Monteynard. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ce Marquis étoit au coin de son feu, philosophant avec quelques amis, lorsque le Courier lui apporta la nouvelle inattendue qu'il étoit fait Ministre de la guerre. Il monta en chaise, sans faire connoître aux spectateurs quelle étoit la nouvelle qui l'obligeoit de partir si brusquement. Ce Monteynard étoit un espece de Trapiste, pour le temps de bonne conduite, de mœurs austères. Il étoit honnête homme, il avoit de la probité, mais de la *bonne* probité. Il fit de bon tout ce qu'il put faire de bon, parmi un tas de coquins qui faisoient autant de mal qu'ils pouvoient faire de mal.

Comme tout ne se fait dans ce monde que par intérêt, le Prince de Condé avoit eu le sien dans la nomination du Marquis. Son élévation fut le résultat d'une intrigue de Cour; mais Monteynard n'y entra pour rien. Voici comme on conte le fait.

A la disgrâce du Duc de Choiseul, le Comte de Maillebois, militaire très-capable & très-ambitieux, mais qui se trouvoit éloigné depuis très-long-temps par sa malheureuse affaire avec le Maréchal d'Estrées, (ce Général l'avoit accusé de haute trahison en 1758) engagea le Prince de Condé à proposer au Roi, pour Ministre de la guerre, le Marquis de Monteynard, Lieutenant-Général des armées du Roi, qui avoit eu l'avantage de servir sous les ordres de S. A., dont elle connoissoit dès-lors, les talents & la probité. Il se flatta par l'honneur de donner à S. M. un homme dévoué à lui, & que tous les militaires verroient à leur tête avec acclamation. L'espoir que le Comte de Maillebois avoit de se réintégrer en fonctions sous un homme avec lequel il étoit déjà intimement uni, & qui lui deviendrait plus attaché

par les liens de la reconnoissance , étoit le principe secret de cet éloge généreux. Le Prince goûta la proposition du Courtisan. Au jour où le Roi se proposoit de choisir , il se fit apporter l'Almanac Royal ; il prit la liste des Officiers-Généraux , à chacun desquels S. M. s'arrêtoit , comme pour demander l'avis de ceux qui l'entouroient : il se trouvoit toujours quelque difficulté. Quand elle en vint au Marquis de Monteynard , S. A. insista fortement sur celui-ci & sur ses louanges. Personne ne put le contrarier. Le Monarque fut enchanté de se trouver déterminé par un suffrage général. Le Marquis de Monteynard fut désigné.

Le Prince de Condé avoit ses vues. Il y avoit long-temps qu'il desiroit qu'on rétablît en sa faveur la charge de Grand-maitre de l'artillerie , qui lui auroit valu 400,000 livres de rentes , & il comptoit que le Ministre de la Guerre , étant sa créature , feroit le premier à proposer le rétablissement de cette charge pour lui. Mais le Marquis de Monteynard , soit pour ne point diminuer le revenu ou l'autorité de sa charge , en détachant une si belle portion de son département , soit réellement en vue du bien de l'Etat , représenta au Roi que le moment où l'état de ses finances exigeoit une diminution sur les fonds de l'extraordinaire de guerre , ne lui paroïssoit point celui de faire une dépense aussi considérable , en accordant au Prince de Condé la grace qu'il demandoit. En conséquence l'affaire n'eut pas lieu.

Le Marquis de Monteynard étoit un personnage inepte , borné , peu ambitieux , foible , médiocre dans son métier ; il n'avoit ni ce courage , ni ce talent propres pour se maintenir à la Cour , & dans un temps sur-tout où tout y étoit corrompu & gâté.

Quelque temps après son avènement au Ministère, il fit faire une promotion. Les *promus* furent le lendemain remercier le Ministre. Le Marquis de Monteynard leur dit avec cette bénignité qui est une esquisse fort légère de sa douceur naturelle : *J'ai suivi, Messieurs, le travail de M. de Choiseul; vous ne me devez point de reconnaissance. Soyez convaincus que vous n'auriez rien obtenu, si j'avois consulté mon opinion sur votre mérite (\*)*. Les nouveaux élus pénétrés de cette civile réception, lui firent la révérence, & se retirèrent en se mordant les pouces.

Le Marquis de Monteynard avoit le travail minutieux & froid. Le Roi eut beaucoup de peine à s'y faire, accoutumé, comme il l'étoit depuis dix ans, à celui du Duc de Choiseul, qui traitoit tout lestement & savoit amuser son maître au milieu des affaires les plus épineuses. On connoit assez les opérations de ce Ministre, sans qu'il soit besoin de les détailler ici. A son arrivée, au Ministère, un des objets de ses soins fut de réduire les dépenses portées à un point excessif par son prédécesseur. Il chercha à rétablir l'ordre & l'émulation parmi les troupes, absolument détruits par le despotisme de l'autre. Il arrêta ou supprima les

(\*) De tous les Officiers-Généraux Français, qui sont au nombre de plus de huit cents, il n'y a en pas quatre-vingt qui aient obtenu ce rang par leurs services. Dans tous les pays du monde, les grades militaires sont le prix des talents ou des actions d'éclat; mais il est des corps en France où ces grades viennent comme les cheveux blancs. La Maison du Roi qui ne marche que comme les fameuses queues, à Constantinople, est une pépinière où un homme ignorant, un homme foible, un homme paralitique peut devenir Officier-Général, aussi aisément qu'un brave homme.



innovations dangereuses d'un génie inquiet, avide de faire parler de lui & peu délicat sur les moyens. Il introduisit des récompenses nouvelles, propres à conserver un fond de vieux soldats pour former les nouveaux. Il porta un oeil scrutateur dans les déprédations énormes & habituelles avant lui. Si ce Ministre s'y est mal pris; s'il n'a pas réussi comme il le desiroit; s'il a commis une iniquité, croyant faire justice, il faut l'attribuer aux surprises faites à sa Religion par des instigateurs contre lesquels un défaut de sagacité trop nécessaire à la Cour, l'a empêché d'être en garde. Jusqu'à présent, on n'a pu reprocher au Marquis de Monteynard ni infamie, ni intrigue. On ne peut sûrement pas en dire autant de ses décriés Collegues. Ils accumulèrent sur leur tête forfait sur forfait. Les honneurs vinrent chercher dans ses foyers le Marquis de Monteynard, & ses indignes confreres chercherent à s'y porter par toute sorte de cabales, de brigue & de noirceurs.

Le Ministère des affaires étrangères étoit vaquant depuis six mois. Le Duc d'Aiguillon, dont le procès étoit presque oublié du public, pressa tellement la favorite, que celle-ci parvint à déterminer le Roi à l'y nommer. Le Duc essuya d'abord des mortifications, & ça devoit être. Un si digne choix de la part du Roi ne pouvoit manquer de remuer la bile des ennemis de l'ex-Commandant de Bretagne. Ils ne manquerent pas d'observer « que » la Pairie étoit autrefois en France une dignité, » qui n'admettoit point de souillure; mais que, dans » cet heureux temps, un Pair pouvoit empoi- » sonner, ruiner une Province, suborner des » des témoins, gouverner un Royaume, pourvu » qu'il eut l'art de faire sa cour & de bien mentir. » Un des plus mécontents de l'élévation du Duc au Ministère, annonça sa nomination à cette nouvelle

dignité, par une lettre, conçue dans le stile le plus mordant possible. La voici :

*COPIE d'une lettre écrite de Paris le 10 Juin 1771.*

« Enfin, Monsieur, l'événement prédit depuis  
 » si long-temps vient d'arriver, mais il a fait  
 » une sensation bien contraire à celle que l'on  
 » croyoit devoir éprouver. Le Duc d'Aiguillon  
 » est sur la *roue*, & toute la France, qui depuis  
 » quatre ans, faisoit des vœux continuels pour  
 » obtenir cette grace, vient d'en apprendre la nou-  
 » velle avec le plus grand effroi. Vous direz,  
 » peut-être que la nation Française est bien legere,  
 » & qu'elle n'a aucune volonté fixe ? Mais vous  
 » vous tromperez, c'est au destin seul qu'il faut  
 » vous en prendre dans cette occasion ; c'est l'aveu-  
 » glement d'un homme & l'artifice de quelques  
 » autres, que vous devez accuser de ce phéno-  
 » mene singulier. La roue sur laquelle est le Duc,  
 » est (le croirez-vous ?) la *roue de la fortune*,  
 » au lieu de celle qu'il a méritée : c'est cette roue  
 » odieuse qui précipite l'innocent, & qui élève  
 » souvent le coupable, s'il a l'adresse de ramper  
 » assez bas pour s'y accrocher.

» L'histoire offre des exemples consolants aux  
 » malheureux, mais personne à Paris, n'est en  
 » état de les goûter ; l'abattement est si général,  
 » & la consternation de tout le peuple est si  
 » affreuse, qu'on ne pense plus à sortir de cet état.  
 » On fait que Néron, après avoir fait poignarder  
 » sa mere impunément, fut obligé enfin de déman-  
 » der la mort à genoux ; on fait que le Maréchal  
 » d'Acre fut assassiné (\*), que la Sénora Gal-

---

(\*) D'un coup de pistolet, sur le pont levis :

» ligai périt dans les supplices qu'elle avoit mérités;  
 » &c. &c. &c. On convient que le Ciel quel-  
 » quefois ne perd pas de vue le coupable, quoi-  
 » qu'il l'éleve; mais quand sa justice est trop  
 » lente, qu'il en coûte cher à l'humanité!

» Maître absolu aujourd'hui de ses juges & du  
 » Royaume qui l'a condamné, le bourreau de M.  
 » de la Chalotais n'est plus sur le théâtre où le  
 » Comte de Horn a expié son forfait. Il faut  
 » actuellement une révolution absolue dans le  
 » Royaume pour le ramener à ce point d'où il  
 » est parti sous nos yeux.

» Les crimes *prouvés* sur lesquels la Pairie, la  
 » Magistrature entière, & enfin les Princes du  
 » Sang ont porté leur jugement, ne sont plus  
 » que des actes de justice, de courage, que l'Eu-  
 » rope a tort d'avoir en horreur. Pour surcroît  
 » d'étonnement, il est enjoint à toute la terre,  
 » aujourd'hui, de traiter directement avec le  
 » même homme dont elle attendoit le supplice

le 24 Avril 1617. Son cadavre enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace & trainé par les rues jusqu'au Louf du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dreiser pour ceux qui parleroient mal de lui. Après l'avoir trainé à la Grève & en d'autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille pieces. Chacun voulut avoir quelque chose du *juif excommunié*. C'étoit le nom que lui donnoit cette populace effrénée. Ses oreilles, sur-tout, furent achetées chèrement, ses entrailles jettées dans la riviere, ses restes sanglants brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres sur le pied d'un quart d'écu, l'once. La fureur de la vengeance étoit telle qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur les charbons & le mangea publiquement. Le Parlement de Paris procéda contre sa mémoire & condamna sa femme, Léonore Galligai, à perdre la tête.

» depuis si long-temps. Voici le fait historique de  
 » *cette horrible merveille* rendu mot à mot.

» Jeudi dernier, tous les Ministres étrangers  
 » ayant été priés à souper chez le Duc de Law....  
 » s'y rendirent sans être instruits des raisons de  
 » ce souper qu'ils n'ignorèrent pas long-temps.

» Le Roi averti que tout le monde étoit assemblé,  
 » parut avec un visage riant, accompagné de M. le  
 » Duc d'Aiguillon, qu'il leur annonça lui-même,  
 » en leur apprenant qu'il l'avoit nommé Ministre  
 » des affaires étrangères, & qu'ils traiteroient à  
 » l'avenir *directement* avec lui *pour tout ce qui*  
 » *seroit de ce Département*. L'assemblée fut si inter-  
 » dite *du plaisir que lui donna* cette nouvelle,  
 » que le Duc ne reçut aucun compliment, &  
 » que tout le souper se passa dans le silence le  
 » plus majestueux.

» Les politiques sement dans le monde que ce  
 » nouveau Ministre se propose de faire solliciter  
 » les Princes & Pairs de revenir à la Cour, &  
 » qu'il est décidé à rappeler le Parlement de  
 » Paris, à condition qu'il sera reconnu juridi-  
 » quement innocent, & qu'il y aura quelques  
 » témoins punis, pour leur apprendre la marche  
 » politique. Mais on ne croit pas que les Princes  
 » & les Magistrats, qui se sont conduits si digne-  
 » ment, cedent à un homme qu'ils ont condamné,  
 » parce qu'ils n'a pas subi son arrêt, après l'avoir  
 » mérité.

» Avant d'arriver à la bénignité que le Duc  
 » d'Aiguillon a annoncée dans son apologie, on  
 » s'attend encore à quelques proscriptions de  
 » choix, qui s'étendront assez pour cimenter  
 » l'autorité de ce nouveau Silla, dont les vertus  
 » jailliront enfin des sources de sang qu'il aura  
 » ouvertes. Heureux les citoyens, qui, dans cette  
 » crise, pourront se flatter de lui être inconnu

» & jouir du privilège précieux de mourir tranquille-  
 » ment sans ses secours.

» Voilà, Monsieur, ce que vous vouliez savoir :  
 » *le sacrifice de l'innocent est consommé.....* & les  
 » crimes les plus affreux semblent être devenus  
 » des titres pour obtenir les grâces & les bienfaits  
 » d'un maître que la nation aime trop pour ne le  
 » pas plaindre.

» Puissent les deux monstres que l'Europe  
 » abhorre, reprendre bientôt l'un contre l'autre  
 » l'exercice de leur noirceur & de leur atrocité !  
 » Puissent-ils, après s'être gorgés de sang & de  
 » forfaits, après s'être couverts de toutes les  
 » souillures qui peuvent avilir l'humanité, remplir  
 » leur destinée en se détruisant l'un par l'autre ,  
 » & délivrer enfin, de leur odieuse existence ,  
 » l'Empire malheureux qu'ils ont réduit à l'extré-  
 » mité ! Tels sont les vœux de toute la France ,  
 » & en particulier, Monsieur, ceux de votre  
 » très-humble & très-affectionné Serviteur. »

Le Ministère de la Marine restoit à remplir. Le  
 porte-feuille, comme nous l'avons déjà dit, en  
 avoit été confié à l'Abbé Terray, lors de l'exil  
 du Duc de Praslin. L'Abbé desiroit ardemment  
 de conserver cette dépouille. Mais on en revêtit  
 M. de Boynes, autre roué, non tout-à-fait de la  
 même force, mais approchant de celle des Maupeou,  
 des d'Aiguillon, des Terray.

Cette nomination de de Boynes au Ministère de  
 la Marine, fut l'effet de l'intrigue du Chancelier.  
 Maupeou avoit fait obtenir le Contrôle-Général à  
 l'Abbé, dans l'espérance qu'il en feroit secondé  
 dans tous ses projets. Terray n'avoit pas manqué  
 de le promettre ; mais il avoit bien résolu en  
 son particulier de n'en rien faire. Devenu Con-  
 trôleur, loin de fournir au destructeur de la Magistra-  
 ture les moyens nécessaires pour consolider la ruine

des Parlements & des Choiseuls, ses ennemis ; il ne voulut pas même lever les obstacles qui se présentent contre sa personne.

Nul homme n'étoit plus initié que Terray dans les mystères de la Magistrature, plus connu au Parlement, plus au fait des caractères, des esprits & des intrigues de ses anciens confrères. Il ne fut d'aucun secours au Chancelier, ne l'aida d'aucun conseil, lui laissa tout le poids & l'embarras de son entreprise.

Faut pas croire que ce fut par aucune vue de bien public que l'Abbé se conduisit ainsi, ni par amitié ou générosité envers ses confrères, mais il regardoit comme impossible l'exécution totale des projets du Chancelier. Il espéroit que Maupeou succomberoit sous le fardeau : dès-lors il entre-voyoit qu'il pourroit le remplacer comme chef de la justice, & proposer un nouveau plan tout opposé au sien.

De Boynes vint heureusement au secours du Chancelier ; il lui communiqua ses lumières, l'aida dans l'exécution de ses desseins. En reconnaissance, Maupeou prôna au Roi son mérite & ses talents ; il le représenta comme un homme infatigable, d'un sens exquis, d'un jugement solide, l'homme enfin qui convenoit au Ministère (\*).

(\*) Voyez le portrait que nous en avons esquisé dans le *coup d'œil* sur cette histoire, pag. LXXIV, & suivantes... Les plaisants ne furent pas contents de la nomination de de Boynes au Ministère. Ils dirent méchamment que la marine que l'on avoit trouvée fort mal menée par un roulier (\*) ne le seroit pas moins par un *cheval borgne* (de Boynes) que l'on avoit harnaché pour la conduire.

(\*) M. Rouillé, dont nous avons déjà parlé, étoit un *Ministre médiocre*, ce qui fit dire qu'il n'étoit pas

A la recommandation de Maupeou, la marine fut donc donnée à de Boynes. Terray s'emporta un instant, fit mine de vouloir se démettre du Contrôle, mais n'en fit rien, malheureusement.

Le Chancelier avoit beau champ : de Boynes, d'Aiguillon, la Vrilliere étoient ensemble avec lui comme chair & os. Il n'appréhendoit pas le fournois & peu important (\*) Bertin ; mais il n'osoit gueres rompre en visière avec Terray ; il prit le parti de l'amadouier par de belles promesses & de le tenir ainsi dans la dépendance.

Tout rioit au Chancelier ; il voyoit de jour en

*étonnant de voir la marine mal menée par un roulier. C'est l'affabilité de M. de Boynes qui l'a fait comparer à un cheval borgne.*

(\*) M. Bertin avoit été placé au Contrôle, comme nous l'avons dit, lors du renvoi de M. de Silhouette. Appellé au Ministère, on dû créer expressément un département pour ce Secrétaire d'Etat. Il fallut écorner ceux des autres, pour lui faire un lot. On lui donna les fiacres, les loteries, les petites postes & autres objets de cette espece. Voici comme on en plaisantoit dans un vaudeville satyrique, déjà cité :

Ne se sentant pas d'aïse,  
Bertin dit en entrant :  
Qu'on me donne une chaise ;  
Je veux bercer l'enfant ;  
Je suis Ministre en pied, mais je n'ai rien à faire ;  
Et pour occuper mon loisir,  
Seigneur, je compte vous offrir  
Mon petit Ministère.

Bertin étoit le Ministre intime du Roi. On fait que Louis XV étoit un agioteur ; qu'il prenoit plaisir aux revirements des différents papiers royaux ; qu'il aimoit à en courir les chances avec ses sujets, & qu'il en avoit de toutes les especes ; Bertin étoit chargé de ces fonctions. Le Roi lui avoit confié cet intéressant porte-feuille.

jour son cortège grossir, même de ses ennemis : Il avoit éloigné les Princes de la Cour ; il les tenoit persévéramment dans la disgrâce du Roi. Le mariage du Comte de Provence s'étoit célébré sans eux (\*) : bien grands, sans doute, s'ils eussent constamment persisté à se tenir dans leur honorable exil ; mais on les vit bientôt lâchement revenir, séduits par l'appas des grâces & des faveurs. Un seul resta inébranlable. Ce fut

---

(\*) Les satyres, les épigrammes roulerent, à ce sujet, comme de coutume. En voici quelques-unes :

» Les Princes du Sang ayant remercié quand le Roi  
 » les a fait inviter au mariage de M. le Comte de  
 » Provence, il leur a été enjoint le lendemain, par  
 » lettre-de-cachet, d'assister à cette cérémonie ; *ce qu'ils*  
 » *n'ont pas fait*. Les Princesses seulement s'y sont rendues  
 » avec des habits de noces, & la gaiété qu'on porte  
 » à un enterrement.

» Les Princesses n'ayant pas envie de danser, ont  
 » demandé au Roi, immédiatement après le banquet, la  
 » permission d'aller s'affliger à Paris.

» Les crédits du mariage de M. le Dauphin ayant  
 » ruiné tous les brodeurs de Paris, la plus grande partie  
 » des Seigneurs a paru en gala au mariage de M. le  
 » Comte de Provence avec des habits brodés à la  
 » *Chancelière*. (\*)

» Il y avoit si bonne compagnie au bal paré qui s'est  
 » donné à Versailles pour le mariage du Comte de  
 » Provence, que le Prince de Soubise y a été volé  
 » de sa bourse, & plusieurs autres personnes de leurs  
 » montres. Madame la Princesse de Guemenée y a perdu  
 » son brasselet, au buffet, en recevant un verre de  
 » limonade, d'un homme bien vêtu, qui s'empresse de la  
 » servir, ce qui confirme tout ce que l'on pourra dire  
 » de plus fort, sur l'agilité des gens qui ont été reçus  
 » dans ce bal.

(\*) *On fait certains galons de nouvelle matière,  
 Mais ils ne sont que pour jours de gala :*

*On les nomme à la Chancelière ;*

*Pourquoi ? C'est qu'ils sont faux & ne rongissent pas ;*



le Prince de Conti. Il n'en fut pas fâché, il n'en fixa que mieux les regards de la nation, & en devint l'idole. Il donna matière à des couplets où on le peignoit le fouet à la main, châtiant les autres Princes dégradés, avilis, le jouet du Chancelier & les suppôts du despotisme.

Le Prince de Condé étoit revenu à la Cour; & avoit fait ses excuses au Roi, par l'entremise du Comte de la Marche. Ce fait est consigné dans un Noël qui courut alors. Voici le couplet :

La Marche a le cœur loyal,  
Condé fut le reconnoître;  
Et servi par son égal.  
Il va droit à son maître.  
Ce moyen est en général  
Le plus digne peut-être.

Comme le Comte de la marche avoit toujours favorisé le parti de Maupeou, celui-ci croyoit que le Prince de Condé l'embrasseroit aussi.

Le Duc d'Orléans étoit rentré dans les bonnes grâces du Roi, par l'entremise du Duc d'Aiguillon. Aussi, en apostrophant ce Prince dans le même Noël, on disoit :

Vous avez fort noblement  
Combiné la démarche.  
En refusant constamment  
Le Comte de la Marche :  
D'Aiguillon vous a bien infiniment  
Fourni cet autre marche.  
Mais, au fond, l'honneur n'est rien ;  
Il n'en faut tenir compte,  
Hé ! que vous fait le moyen,  
Si vous n'en avez la honte :  
Allez, d'Aiguillon, vous di-à bien  
Comment on la surmonte,

La nation étoit au cri, On mouroit de faim  
dans

dans les Provinces : les travaux étoient suspendus dans la Capitale ; l'image de l'indigence se présentait d'un bout du Royaume à l'autre , & le Contrôleur-Général faisoit faire banqueroute (\*) au Roi. La réduction des intérêts avoit annoncé aux malheureux , à qui il restoit encore quelque argent , celle des capitaux. Tandis que tous les états étoient dans la consternation , que la misère poignoit la classe la plus indigente du peuple , tous les *roués* étaloient un luxe , faisoient parade d'une prodigalité effroyable.

Un du Barry arrivoit de Spa : on lui reprochoit qu'il avoit tiré sur le Banquier de la Cour : il se recrie qu'il n'a encore touché que *deux millions trois cents mille livres*.

(\*) Cette opération du Contrôleur des Finances du royaume , prête , on s'y attend bien , aussi fort à la fâtyre , que celle de son confrère le Chancelier. On dit :

» Il va paroître des lettres de rescision contre toutes  
» les dettes de l'Etat ; le Ministre réclamant , sous prétexte  
» que le royaume est en enfance , les privilèges de la  
» minorité.

» L'Abbé Terray dont le grand art est de pêcher en  
» eau trouble , vient de prouver qu'il est l'homme de  
» toute la France , le plus propre à dégraisser le  
» royaume.

» Le camp de Compiègne fera , cette année , composé  
» de cinquante mille hommes , sur l'avis qui a été donné  
» au Contrôleur - Général que tous les huissiers du  
» royaume s'étoient ligués pour arrêter le Roi comme  
» banqueroutier.

» On apprend qu'il est un royaume en Europe dans  
» lequel il est permis à tous les débiteurs de faire banque-  
» route à leurs créanciers , à l'exemple du Souverain.

» On vient d'ériger une nouvelle Cour sous le nom  
» de Cour de conscience , à la tête de laquelle seront  
» le Duc d'Aiguillon , le Chancelier , M. de Boynes. Cette  
» Cour est destinée à examiner les fortunes des Financiers  
» que l'Abbé Terray n'a pas dégraisés. &c. &c. &c.

Ce du Barry (le beau-frère) portoit l'insolence au comble. Il entretenoit une fille qui avoit pris le nom postiche de *de Murat*. Il la maria à un Chevalier de St. Louis qui, par une circonstance singulière, portoit ce nom, & auquel il fit une pension de deux mille écus, pour conserver sa maîtresse, qu'il qualifia par dessus cela du nom de Marquise. Ce du Barry affichoit ainsi un scandale affreux, &, peu après, il poussa l'indécence jusqu'à tenir publiquement, avec sa maîtresse, l'enfant d'une gueuse, nommée la Beauvoisin. Le baptême se fit à Montmartre, près de Paris, avec le plus grand appareil. Il y avoit douze carrosses de suite, & comme la paroisse est l'endroit le plus élevé du lieu, le Curé eut la complaisance de descendre à une petite Chapelle, où se fit la cérémonie. Les cadeaux, les dragées, &c. coûtèrent en effet 24 à 25,000 livres à ce du Barry, qui se chargea en outre de faire 1200 livres de pension au petit bâtard, son filleul.

Qui eut osé trouver à redire à cela? Le Banquier de la Cour, dans ses comptes, prenoit pour argent comptant les *mandats* du Comte. L'Abbé Terray eut été écarté s'il eût dit le moindre mot; le Chancelier étoit soutenu par la favorite; celle-ci devoit son nom & sa fortune au Comte : il étoit naturel que ce du Barry profitât de son bon destin. Il en usoit en maître.

Un jour, il fut au comité des Fermes demander pour un sieur Defaint, son ami, la direction de Paris, vacante par l'élévation d'un sieur de la Peiriere au grade de Fermier-Général. Le Comité lui représenta qu'il s'y étoit pris trop tard; que cette place étoit déjà donnée à un sieur Chomel, & qu'il n'étoit pas possible de déplacer un homme installé, ou de le faire retrograder. Le Comte insista, disant : « qu'il ne se feroit pas donner la peine

» de venir trouver ces Messieurs, si c'eût été pour  
 » une chose ordinaire. » On fit de nouvelles  
 difficultés, & il parla plus haut, demandant infollement : « si l'on ne savoit pas que c'étoit lui  
 » qui avoit eu l'honneur de donner une maîtresse  
 » au Roi; qui avoit fait le Duc d'Aiguillon,  
 » Ministre des affaires étrangères; & de Boynes,  
 » Ministre de la Marine; qui soutenoit le Chan-  
 » celier, le Contrôleur-Général, &c.? & ajoutant  
 » qu'on eût en conséquence à y prendre garde,  
 » & à ne pas lui donner d'humeur. » Ce propos,  
 sans exemple, étourdit tellement les Fermiers-  
 Généraux, qu'ils n'osèrent repliquer, & firent  
 tout ce qu'il exigeoit.

Ce *roué* s'étoit vanté tout haut dans Paris de  
 cette esclandre. Les Fermiers-Généraux furent se  
 plaindre à la favorite qui lui conseilla amicale-  
 ment de ne plus se donner de pareils airs, sous  
 peine, d'encourir son indignation; d'aller passer  
 quelques mois dans son Marquisat de l'Isle pour  
 y apprendre à tourner sa langue sept fois dans la  
 bouche, avant de parler.

Ce Marquisat qui étoit un don du Roi, valoit  
 100,000 livres de rentes. Le *roué* se vantoit, à  
 ce moment, d'en être à son cinquième million (\*).  
 Tout le monde murmuroit, & la belle Comtesse  
 avoit assez de raison pour convenir que l'on n'avoit  
 pas tort.

D'un autre côté le frère du *roué*, mari de la  
 Sultane, (un sac à vin, un pourceau se vautrant  
 le jour & la nuit dans les plus sales débauches)

---

(\*) Un jour il perdit sur sa parole, au-delà de l'argent  
 qu'il avoit, 7000 louis. Comme on paroissoit le plaindre :  
 » Eh! mes amis, dit-il, que cela ne vous inquiète pas,  
 » FRÉROT payera tout ». C'est ainsi qu'il nommoit  
 Louis XV.,.

s'avisait de jouer mille louis sur une carte. Le Roi lui avait accordé 60,000 livres de rentes dans le Duché de Roquelaure, à condition qu'il ne mettroit plus les pieds dans la Capitale, & qu'on n'entendrait plus parler de lui. C'e n'étoit pas assez : c'étoit chaque jour de nouvelles demandes.

La Comtesse, à son tour, puisoit à son gré au trésor. Elle en étoit, pour sa part, au dix-huitième million, non compris les cadeaux particuliers que lui avoit fait son royal amant. Le Chancelier faisoit une dépense énorme pour compléter ses Parlements, solder ses espions ; & le Duc d'Aiguillon pour se faire des créatures dans les Cours étrangères où il étoit vu de mauvais œil. Quelles ressources à trouver pour que le Royaume ne fût pas aux abois !

Louis XV étoit au degré le plus haut d'abandon & de mépris de la part de son peuple ; sa maîtresse & ses ministres au dernier période d'exécration & de haine. Ils le savoient bien sûrement, & n'en poursuivoient pas moins leur chemin, les uns par une voie, les autres par une autre.

La Comtesse du Barry cherchoit, autant qu'elle pouvoit, à étourdir chaque jour le Roi par de nouvelles orgies, afin de maintenir son empire. Le Roi, à son tour, se noyoit dans la crapule & les voluptés pour oublier plus aisément les maux de l'Etat. Les Ministres ne vivoient que politiquement ensemble ; ils ne s'occupoient qu'à se détruire réciproquement. Rien de plus curieux que de voir les trames que ceux-ci ourdissoient, auprès de la Comtesse, les uns contre les autres pour se perdre mutuellement.

« Le Chancelier est un hypocrite, un fourbe ; » écrivoit le Duc d'Aiguillon à la favorite. Il » indispose contre vous la famille Royale ; vous

» êtes perdue sans ressource si vous ne me secondez  
 » pour le culbuter. Tachez de persuader le Roi  
 » du vice de sa besogne : représentez-lui la haine  
 » qu'ont pour lui tous les Princes, les Pairs &  
 » le public. De mon côté, je saisirai toutes les  
 » occasions de lui nuire ; j'épierai si bien sa con-  
 » duite, & je lui tendrai tant de pièges, que je  
 » ne doute pas qu'il ne nous donne bientôt des  
 » armes contre lui. »

L'Abbé Terray agissoit de concert pour faire sauter le Chancelier ; il le dépouilloit insensiblement de ses créatures, & frappoit sur tout ce qui l'entouroit. Il avoit déjà fait supprimer, par un Arrêt du Conseil, une commission d'Inspecteur des Domaines que le Chancelier avoit obtenue pour le Brun, son confident & son Secrétaire.

L'humeur du Chancelier contre le Duc & l'Abbé, le fit éclater de manière que personne ne put douter de la méfintelligence qui les divisoit ; il cherchoit à faire tomber sur eux tout l'odieux de la révolution qu'il avoit opérée. Quand on alloit lui demander la liberté ou le rappel de quelques exilés, il paroissoit prendre la plus grande part à leur sort, & il assuroit que son avis étoit qu'on levât les lettres-de-cachet ; enfin il disoit qu'il falloit attribuer les malheurs dont on se plaignoit à l'Abbé Terray, *ce mandrin qui mettroit volontiers le pistolet sur la gorge pour accroître les finances ; & au Duc d'Aiguillon, le Despote qui voudroit tout tuer & tout manger.*

Voyant qu'il lui étoit impossible de pouvoir se rapprocher d'eux & de la favorite, il essaya de se concilier la famille Royale. Il lui fallut pour cela prendre les dehors d'un honnête homme, & quelquefois agir en conséquence. Il soutint assez bien ce rôle, quoiqu'il lui fût étranger, & il poussa l'hypocrisie jusqu'à faire le dévot pour se

ménager un accès près de Madame *Louise* (\*). Enfin il déclama contre la corruption de tous ceux qui rampoient baslement sous une femme, sans honneur & sans mœurs, &c, par ses tracasseries continuelles, il parvint à aigrir plus que jamais les enfants du Roi contre la favorite & ceux qui l'entouroient. Les choses furent poussées au point que le Roi, touché de leur mépris, s'écria douloureusement : « Je le vois bien : mes enfants ne m'aiment plus ! » Il n'avoit pas tout à fait tort : la favorite avoit eu l'imprudence de se permettre des plaisanteries sur la prétendue impuissance du Dauphin : On les lui rapporta. Furieux, le Prince se transporta à l'instant chez elle, où il lui fit sentir de la façon la plus vive qu'il ne lui appartenoit pas de s'égayer ainsi sur son compte ; & comme on parloit du Vicomte du Barry, pour lequel Madame du Barry, sa tante, sollicitoit la place de premier Ecuyer, M. le Dauphin lui dit : « Si votre neveu a cette place, qu'il ne s'approche pas de moi ; je lui donnerois de ma botte sur la joue. » Madame la Comtesse fut si fâchée de cette scène, qu'elle se renferma chez elle toute la journée, & ne voulut voir personne.

La du Barry n'avoit pas été plus réservée au sujet de la Dauphine. Elle eut un jour l'indignité de tenir contre cette Princesse un propos infâme. « Prenez garde, dit-elle au Roi, que cette *rouffe* » ne se fasse trousser dans quelque coin. »

La Dauphine chercha à s'en venger par une espièglerie, digne de son âge & de sa gayeté.

Elle fut que la favorite avoit commandé à un Joaillier un bec de diamants très-beau. Avertie

---

(\*) Voyez au sujet de cette Princesse, *Coup d'aile* sur cette histoire, pag. LXXXVI.

du jour où l'artiste devoit l'apporter, elle ordonne qu'on le guette, & qu'on le fasse entrer chez elle avant qu'il aille chez la Sultane. On exécute ses ordres exactement, & lorsqu'elle le vit, elle lui proposa de lui faire un bec de Diamants très-riche & très-élégant. Le Jouaillier lui demande si elle le veut pareil à celui qu'il apporte, & c'est où la Dauphine l'attendoit. Elle voit ce bijou, le prend, se le fait ajuster par ses Dames, trouve qu'il lui va très-bien, & déclare qu'elle veut le garder. Le Marchand est intrigué. La Princesse s'en aperçoit & en veut savoir la raison. Il l'avoue. Madame la Dauphine le rassure, & lui répond qu'elle prend la chose sur elle. Ensuite, elle va avec son bec de diamants chez le Roi, & lui demande comment il le trouve ? Il en vante le goût & la richesse, & ensuite elle lui conte le tour qu'elle joue à la du Barry, le Roi l'approuve, en rit beaucoup, & va lui-même en plaisanter sa maîtresse.

La Comtesse ne parloit pas plus respectueusement du Roi même. Un jour que S. M. s'amusoit à faire du café dans l'appartement de sa favorite, celle-ci qui, de son lit, voyoit le café se répandre, lui dit : « Eh ! la France, prends-donc garde, » ton café f... le camp ! »

Le sceptre de Louis XV, tour-à-tour le jouet de l'amour, de l'ambition, de l'avarice, étoit devenu entre les mains de la Comtesse la marotte de la folie. Quelle extravagance en effet que de voir la Sultane sortir toute nue de son lit, se faire donner une de ses pantoufles (\*) par le Nonce

---

(\*) Le fait est vrai. Il se passa en présence du Roi & de Lepot, Notaire, qui en plaisanta publiquement dans Paris.



du Pape, & la seconde par le Grand-Aumonier ; & les deux Prélats s'estimer trop dédommagés de ce vil & ridicule emploi, en jettant un coup d'œil fugitif sur les charmes secrets d'une pareille beauté ! Quel comique indécent encore de voir une Marquise de Rozen , Dame pour accompagner Madame la Comtesse de Provence , fouetté par les femmes de la favorite, & sous ses yeux.

Cette Madame de Rozen , jeune & très-jolie ; s'étoit intimément liée avec la du Barry qui l'avoit prise en amitié. Mais d'après les reproches que lui fit la Comtesse de Provence , au sujet de ses assiduités auprès de la favorite , elle rompit tout-à-coup avec elle , ou du moins se refroidit considérablement. L'autre fut sensible à ce changement , & en témoigna son humeur au Roi , qui dit en plaisantant , que Madame de Rozen étoit un enfant à qui il falloit donner le fouet. Mais Madame du Barry prend le propos à la lettre , invite le lendemain Madame de Rozen à venir déjeuner chez elle , & la fait entrer dans son boudoir , où étoient quatre femmes de chambre , qui s'en emparèrent & la fouetterent d'importance. Le Roi à qui elle alla se plaindre , ne put rien dire à Madame du Barry qui lui rappella que c'étoit par son ordre. Quoiqu'il en soit , la réconciliation s'en fit par l'entremise du Duc d'Aiguillon.

Quelle abjection de la part de Louis XV d'acquiescer à tous les caprices , à tous les rats qui passoient par la tête de sa folle maîtresse ! Qui dans la France & dans les autres pays ne connoît l'histoire de Zamore , Gentilhomme caudataire de la belle Comtesse ? On sait que c'étoit un petit Negre que la Sultane aimoit beaucoup. Les familiarités que les caresses de sa maîtresse le mettoient dans le cas de prendre avec elle , avoient fait dire à quelques méchants qu'il lui servoit à plus d'un usage

usage. Quoiqu'il en soit, ce Negre amusoit souvent le Roi, qui, pour plaire à sa maîtresse, étoit assez complaisant pour solâtrer avec lui. La favorite profita d'un moment de gayeté pour lui dire qu'il devoit accorder quelques grâces au Négrillon, en faveur du plaisir qu'il lui avoit donné : « Va, » répondit le Monarque, je le crée Gouverneur » du château & pavillon de Lucienne, avec 600 liv. » d'appointements. »

Sa Majesté en fit aussi-tôt expédier le brevet, & ce qui amusa le plus la du Barry, ce fut la nécessité où se trouva le Chancelier d'y apposer le sceau. Elle profita de ce retard à remplir cette formalité, pour faire sentir toute l'humeur qu'elle avoit contre lui.

La Sultane écrivit le lendemain matin, de bonne heure, au Chancelier ce piteux billet :

« Quoi, Monsieur (\*), le brevet de Zamore » n'est pas encore scellé depuis hier qu'il est dans » vos bureaux ? Cette *jolie* négligence est-elle un » effet du zèle dont vous faites parade pour le » service du Roi ? Je vous aurois cru plus empressé » à saisir les occasions de faire votre cour à » votre maître. Je compte que cette affaire sera » terminée, ce soir, sans quoi vous m'obligerez » d'en porter mes plaintes au Roi. COMTESSE » DU BARRY. »

La Comtesse jouoit les Ministres, & les Ministres jouoient la Comtesse. Quelle plaisanterie, par exemple, que celle d'une cassation de Mariage de la Sultane favorite avec le Comte Guillaume du Barry, dont l'avoient bercé le Duc d'Aiguillon, le Chancelier, l'Abbé-Terray, tour-à-tour, pour l'installer sur le demi-trône d'une Reine !

---

(\*) Plus de *Cousin* : le *Cousinage* étoit parti : la du Barry avoit démasqué son homme.

« J'ai raisonné, ce matin, avec le Duc d'Aiguillon, écrivoit Maupeou à la favorite, sur le projet de votre mariage avec le Roi : nous n'avons pas du tout trouvé la chose impossible. Vous savez que nous avons l'exemple d'un mariage pareil entre Louis XIV & Madame de Maintenon ; les circonstances vous sont assurément plus favorables qu'elles ne l'étoient à cette Dame, qui n'avoit point sur son amant un ascendant aussi fort que celui que vous avez sur le Roi. Outre cela, Louis XIV avoit un caractère extrêmement fier, même assez dur : celui de son successeur est, au contraire, facile jusqu'à la timidité, & très-facile à subjuguer. Soyez bien assurée, *ma belle Cousine*, que je ne resterai pas oisif sur cet article. Mais il est essentiel que vous me secondiez dans mes projets de tout votre pouvoir. »

« J'ai déjà eu, écrivoit le Duc d'Aiguillon, une entrevue avec le Nonce du Pape au sujet de la dispense que vous desirez obtenir, & il m'a promis de vous servir dans cette affaire. Mais il est essentiel que vous signiez le mémoire que vous trouverez ci-joint. Je le remettrai au Nonce, qui se chargera de le présenter lui-même au Pape. De mon côté, j'engagerai le Cardinal de Bernis à en solliciter vivement le succès. »

Voici en abrégé ce que contenoit ce Mémoire, trop long pour être rapporté en entier.

« Madame du Barry représente à sa Sainteté que peu au fait des règles canoniques, elle n'avoit su que depuis la célébration de son mariage avec le Comte Guillaume du Barry, qu'il fut défendu d'épouser le frère d'un homme avec qui on a vécu. Elle avoue avec toute la douleur d'une *ame repentante*, qu'elle avoit

» eu des foiblesses pour le Comte Jean du Barry ,  
 » frere de son mari ; qu'elle a été heureusement  
 » prévenue à temps de l'inceste qu'elle alloit  
 » commettre , & que sa conscience , éclairée alors ,  
 » ne lui avoit pas permis d'habiter avec son  
 » *nouvel* époux : qu'ainsi le crime n'est point  
 » encore *commis* ; & elle supplie Sa Sainteté de  
 » vouloir bien la relever d'une *alliance* aussi  
 » *scandaleuse*. »

Au reste , ce projet de mariage avec le Roi n'étoit qu'une leurre que le Chancelier & le Duc d'Aiguillon donnoient à la du Barry , afin qu'elle s'intéressât toujours pour eux auprès du Monarque , & qu'elle leur fit obtenir tout ce qu'ils desiroient. Ils connoissoient toute la chimere de ce projet , mais une affaire de cette importance ne pouvoit se terminer promptement : c'est tout ce qu'ils demandoient.

Le motif sur lequel on appuyoit cette séparation de la Comtesse du Barry avec son mari est assez plaisant. On sait qu'en pareil cas il faut des preuves que le Mari a maltraité sa femme. Cette circonstance ne pouvoit avoir lieu ici. Il avoit donc fallu trouver un autre grief. On avoit dit au Comte Guillaume de traiter la Comtesse d'*infâme* en présence de quelques personnes. Celles-ci déposèrent le fait , & cela suffit pour faire la séparation. Mais les choses en resterent là.

La Sultane n'étoit pas sans inquiétude. L'âge du Roi & les plaisirs immodérés auxquels il étoit accoutumé depuis long-temps , lui rendoient le changement nécessaire. La du Barry ne pouvoit se flatter que ses charmes , ses attraits pourroient toujours fixer un amant inconstant & usé.

Le Monarque avoit plusieurs fois parlé avec amitié à Madame la Princesse de Lamballe , & il affecta d'en exalter un jour les graces devant

sa maîtresse, qui lui en fit des reproches & se plaignit des bruits qu'il laissoit courir sur son dessein d'épouser cette Princesse. Le Roi piqué de ce reproche, lui dit avec humeur : « Madame, je pourrois plus mal faire. » La du Barry sentit la morsure & éclata en gémissements. Le Roi, ennuyé de cette scène, s'en alla.

La Comtesse fit part de son chagrin à l'Abbé Terray qui, en *sincere* ami, lui conseilla de se modérer sur la Marquise de Pompadour, de se prêter, comme cette défunte Sultane, au goût changeant du Monarque; d'être sa *maquerelle*, de lui fournir de jour à autre quelque personne jeune & aimable qui pût fixer le cœur libertin du Sultan.

L'Abbé avoit ses vues. Son projet étoit de faire d'une de ses bâtarde (\*) la maîtresse du Roi & de supplanter la du Barry. Mais son projet échoua, & si Louis XV a goûté de ce morceau friand, ce n'a pu être qu'en passant. Il conserva toujours le même attachement pour sa favorite.

(\*) La Damerval est une bâtarde de l'Abbé & de la Clercy, sa première maîtresse. Il la maria, à l'âge de douze ans, au sieur Damerval, frère de la Lagarde, sa seconde maîtresse. C'étoit un homme âgé, sans fortune, incapable de profiter du crédit de son beau-père, fou, mal-propre, agreste, dur, en un mot, une espèce d'ogre. Il déplut si fort à sa femme que l'on croit que le mariage n'a jamais été consommé, ou qu'il ne l'a été qu'autant qu'il étoit nécessaire pour préparer les voies à l'Abbé Terray, accoutumé, depuis long-temps, à une besogne trop aisée, pour en aimer une aussi pénible. La Damerval fut bientôt soustraite à son mari, & se réunit à sa belle-sœur, qui la logea avec elle au Contrôle-Général, & qui, convaincue de la nécessité de prévenir les dégouts physiques de son amant, préféra d'être la surintendante de ses plaisirs.

Si le Roi ne tâta pas de la Damerval, il tâta à coup sûr de la Raucoux. Cette Courtisane, après avoir joué devant Sa Majesté le rôle de *Didon*, entra dans le boudoir attendant sa loge, où elle étoit seule avec sa maîtresse. Le Roi se livra aux mouvements de la chair avec ce nouvel objet, qui sortit comblé des bienfaits du maître & de la favorite. Cette Raucoux, Actrice de la Comédie Française, étoit si renommée pour ses impudicités, qu'on l'appelloit, dans les curiosités de la foire. (\*) *la grande Louve*, ou la *Laye des bois*.

La du Barry fut un instant sur le point d'être supplantée par une Madame *Pater*, Hollandaise; qui avoit fait, dix ans auparavant, beaucoup de bruit dans Paris. Cette *Pater* avoit pris, on ne fait pourquoi, le titre de Baronne de Neukerque. Elle est aujourd'hui comme une vieille colonne dorique, ionique ou corinthienne, aux trois quarts & demi-enterrée, & dont il ne reste à découvrir que le chapiteau; encore faut-il des curieux pour aller dénicher ces débris dans leur obscurité. Cette Dame vit effectivement dans une si profonde retraite, qu'elle est tout au plus connue de ceux de son palier.

L'anecdote est très-vraie, mais l'intrigue n'eut pas de suite. La *Pater* étoit mue par le Duc de Duras. La du Barry fut instruite de l'affaire avant le dénouement : elle en fit ses reproches à ce premier Gentilhomme de la Chambre, en lui disant : « que non-seulement il avoit présenté la » *Pater* à Sa Majesté, mais même qu'il avoit tenu

---

(\*) Facétie qui a couru dans le temps de la foire *S. Germain*, où, sous prétexte d'animaux rares qu'on y voyoit, on avoit désigné certaines Courtisanes connues par des vices caractérisés.

» la bougie ; qu'en conséquence, elle le prioit de  
 » ne jamais plus remettre les pieds chez elle. »

Quelques temps après, cette *Pater* fut reproduite sur la scène. On cassa son mariage suivant le *rit Protestant* pour pouvoir la faire épouser au Roi. Et c'étoit le Duc d'Aiguillon qui étoit l'agent en Cour de Versailles. Le Chancelier découvrit la meche à la favorite en lui produisant une missive du Duc à la *Pater*, par laquelle Sa Grace lui traçoit un plan de conduite à suivre pour vaincre tous les obstacles, & obtenir que le Roi se liât à elle par un mariage secret. La du Barry, instruite à fond de l'intrigue, tonna contre le Duc. « Quoi, écrivoit-elle, c'est à vous qu'il  
 » faut que je fasse les reprochés les plus sanglants !  
 » Vous que j'ai  *sauvé de la main du bourreau !*  
 » Vous dont j'ai eu la *foiblesse d'écouter la passion !*  
 » Vous que j'ai comblé de biens, d'honneurs,  
 » de dignités ! Vous qui devriez baiser les traces  
 » de mes pas, vous avez l'indignité de me tromper ;  
 » & vous présentez vous-même au Roi une femme  
 » pour supplanter votre bienfaitrice ! Je le fais,  
 » j'en ai la preuve écrite de votre main, & je  
 » ne puis encore me le persuader, tant ce trait  
 » me paroît inoui ! Le monstre, qui du fond de  
 » son antre me déchire & me calomnie à Londres,  
 » (l'Auteur des *Anecdotes*) est un Dieu en comparaison de vous. Le désespoir, la fureur s'emparent de mon ame ! Je ne brûle que de l'ardeur  
 » de la vengeance.... Je suis si troublée dans ce  
 » moment, que je ne fais encore quelles armes  
 » employer. Dans l'excès de ma colere, je vais  
 » voler chez le Roi, lui avouer  *votre crime & le*  
 » *mien*, lui montrer votre lettre (\*) à la Baronne

---

(\*) Cette lettre est tout-à-fait curieuse. Le Duc

» de Neukerque, & le supplier de nous punir  
 » tous deux. *Je vous poursuivrai jusqu'aux enfers ;*  
 » & *s'il est des furies pour les monstres, je vous*  
 » *livrerai à leur rage.* Enfin, imaginez tout ce  
 » dont une femme outragée peut être capable, je  
 » l'employerai. » &c.

Le Duc d'Aiguillon sentant les suites terribles  
 que pouvoit avoir la colere de la du Barry, courut  
 chez elle, se jetta à ses pieds, avoua ses torts  
 dont il ne pouvoit disconvenir, s'en excusa le  
 mieux qu'il put, & fut encore assez heureux pour  
 calmer celle qu'il avoit si cruellement offensée.  
 Enfin, il obtint son pardon, en promettant d'aban-  
 donner Madame de Neukerque, & de ne plus  
 se mêler de ses affaires. Il tint effectivement  
 parole.

La du Barry touchoit au terme de sa faveur,  
 & Louis XV marchoit à grands pas vers la  
 tombe. Terminons ces deux épisodes de la vie du  
 Monarque & celui du regne de la belle Comtesse.

d'Aiguillon place le Roi dans la classe de ces vieux  
 libertins, ( ce sont ses termes, ) qui sur leurs vieux jours  
 deviennent dévots, s'alarment facilement, & ont quelque-  
 fois des inquiétudes & des scrupules sur lesquels ils  
 ont besoin qu'on les tranquillise. Il endoctrine, en consé-  
 quence, la nouvelle Messaline, afin qu'elle ait soin de  
 calquer son ame sur celle du Monarque, de feindre  
 les mêmes craintes, les mêmes remords ; .. il n'oublie  
 pas de lui recommander de ne pas être, d'abord, trop  
 complaisante ; la raison qu'il en donne, c'est *qu'une jouissance*  
*obtenue trop facilement, peut, dans un Prince épuisé par*  
*la débauche, affaiblir le goût même le plus vif.*





## CHAPITRE XLII.

**L**ouis XV étoit toujours le même ; c'est-à-dire , qu'il restoit toujours plongé dans la crapule & dans les voluptés. Malgré la misère des peuples & les calamités publiques , sa maîtresse alloit tellement croissant en prodigalités & en déprédations , qu'elle eût , en peu d'années , englouti le Royaume , si la mort du Sultan n'y eût mis un terme.

Le Roi étoit toujours sourd aux clameurs de la nation , aux représentations même des Princes de son sang qui avoient eu la bassesse de fléchir le genou devant l'idole & de se rapprocher de la Cour.

Les vœux de toute la France étoient pour le retour des Parlements ; & Louis XV ne vouloit pas en entendre parler.

Le Duc d'Orléans avoit projeté un plan (\*) pour porter aux pieds du trône la justification de la Magistrature entière du Royaume. Il en avoit écrit à la favorite afin de l'engager à contribuer à une révolution , désirée par tous les bons citoyens.

Par la négligence d'une des femmes de la Sultane , on eut la mal-adresse de lui remettre la lettre de Son Altesse devant le Roi. Le Roi , curieux

---

( \* ) Ce plan devoit être admirable ; car d'après les propres termes de S. A. *il devoit satisfaire tout le monde , sans faire à cun mécontent* , un seul excepté , le Seigneur Chancelier.

de voir, sans doute, si ce n'étoit pas un *billet doux*, exigea que sa Maîtresse lui montrât la lettre. Le Roi lit, & fut de la plus mauvaise humeur après avoir lu : *Signé, LOUIS, P. Duc d'ORLÉANS*; & *plus bas, BOURGEOIS DE BOYNES*. Quelle surprise ! On demande une entrevue : D'abord S. M. ordonne de la refuser ; mais ensuite, après avoir gardé un assez long silence, il dit : « toute » réflexion faite, ma chère amie, donnez rendez- » vous pour demain au Duc d'Orléans, je m'y » trouverai sans être vu, & me placerai de façon » à entendre ce qu'il a à vous dire. Ne l'en » prévenez pas au moins, & répondez-lui sur le » champ. »

Le Roi, après avoir entendu, le lendemain, le discours du Duc d'Orléans, se montra, témoigna son indignation, & le menaça même de sa disgrâce, s'il vouloit persister à agiter de pareilles matières. Le Duc lui répondit : « que cette disgrâce seroit » sûrement un très-grand malheur, mais qu'il la » subiroit avec constance pour la défense du » public qu'il ne pouvoit abandonner. « Heureu- » sement que la du Barry eut l'avantage de pouvoir » raccommoder sur le champ ce Prince avec le » Monarque.

Pour entendre ceci, faut savoir que le Duc d'Orléans avoit chargé M. de Boynes de rédiger un mémoire sur le retour des Parlements, qui devoit nécessairement entraîner l'exil de M. de Maupeou, dont M. de Boynes desiroit la place. Il étoit plus que tout autre au fait de cette besogne, puisqu'il avoit travaillé avec le Chancelier à la ruine de la Magistrature. Le mémoire fait, ils s'étoient rendus tous les deux secrètement chez la du Barry, & lui avoient proposé de solliciter le Roi pour l'exécution d'un projet qui rendroit, disoient-ils, tout le monde content.

La favorite, en frappant sur la bedaine de son Altesse, lui dit avec son terme d'amitié ordinaire : « GROS PERE, vous savez que je ne me mêle pas des affaires d'Etat. »

Le Duc d'Orléans avoit insisté, & s'étoit mis presque aux genoux de la Comtesse, qui consentit enfin à entendre la lecture du mémoire, le Roi survint alors, & le Duc d'Orléans arracha dans l'instant le mémoire des mains du Ministre pour le mettre dans sa poche; Mais S. M. remarquant de l'altération sur le visage de sa maitresse, voulut en savoir la cause, & elle lui avoua tout ce qui venoit de se passer : sur quoi le Roi dit au Duc d'Orléans : « Mon cousin, si vous voulez que nous restions bons amis, ne vous mêlez pas de cette négociation : Puis s'adressant au Ministre : » Et vous, M. de Boynes, je suis surpris de vous trouver ici; ce n'est pas votre place : sortez. » — « Pour vous, ma bonne amie, dit-il à la du Barry, je vous fais bon gré de votre résistance; je vois bien que vous ne trempez pour rien dans le complot. »

Le plus fâché dans cette affaire fut le Ministre. Le mécontentement que le Roi marqua à de Boynes, la manière brusque dont il le congédia, lui causerent les plus grandes allarmes. La du Barry eut bien de la peine à engager S. M. à lui rendre ses bontés. Le Roi étoit si content de n'être plus assailli par des robes noires, & d'être débarrassé de leurs rémontrances, qu'il ne pouvoit être plus indigné que d'apprendre qu'on s'intéressât à leur rappel.

De tous les Ministres du Roi, le Marquis de Monteynard étoit le seul honnête homme : aussi les autres coquins & tous les roués de leur clique s'étudioient-ils à menager & accélérer sa chute. Il n'étoit pas en place qu'on parloit déjà de le

renvoyer. On a été surpris que ce Ministre ait tenu si long-temps. « Il faudra bien qu'il succombe, » dit un jour le Roi, il n'y a que moi qui le soutienne. »

La favorite ne contribua pas peu à en dégoûter Louis XV. Le Marquis étoit devenu odieux à la Sultane.

Un jour, ayant été chez l'Abbé Terray lui demander des fonds pour son département, & celui-ci ayant répondu sèchement qu'il n'y en avoit pas ; le Marquis lui répliqua en ces termes durs : qu'il étoit étonné qu'il n'eût pas de fonds pour le service du Roi, tandis qu'on en prodiguoit tant pour des Putains & des Maquereaux.

Le propos fut rendu à la du Barry, & celle-ci jura la perte du Ministre. La favorite avoir reçu du Marquis une autre mortification. Elle lui avoit demandé le Régiment de Beaufremont, Dragons, pour le sieur Dangé d'Orçai, neveu du Fermier-Général du même nom. Le Ministre refusa de le donner à ce parvenu (\*), & le donna au Prince de Lambesc.

La du Barry tourmenta si bien son auguste aïeul que le Marquis de Monteynard fut sacrifié. Le Duc d'Aiguillon fut nommé aussi-tôt après Ministre de la guerre.

La Comtesse avoit pris sur l'esprit de Louis XV un ascendant, tel que n'en avoient jamais eu celles qui l'avoient précédée. Elle en profita pour l'établissement des *ronés* dont elle portoit le nom. Elle maria le Vicomte du Barry, fils du Comte Jean

---

(\*) On prétend que le pere de ce Dangé a été laquais ; d'autres lui donnent une naissance plus relevée, & le font fils d'un tonnelier. L'oncle a été Commis de M. d'Argenson, le pere, alors Lieutenant de police, puis Garde des Sceaux.

avec qui elle avoit vécu, avec une Demoiselle de Tournon. Cette Demoiselle étoit une fille de qualité de Normandie, âgée de dix-sept ans, très-belle & alliée à tout ce qu'il y a de plus grand à la Cour : mais elle n'étoit pas riche. Elle étoit parente du Prince de Soubise : ce fut lui qui eut la bassesse de proposer ce mariage. Le Prince de Condé, comme gendre du Prince de Soubise, se trouvoit mêlé dans la négociation ; il eut la bassesse plus grande encore de mettre des conditions à ce mariage, de solliciter des graces par le canal de la favorite, à raison qu'un du Barry devoit épouser une personne dont il étoit allié.

Pour prix de son aveu, le Prince de Condé exigeoit que le Roi lui accordât l'entrée de son Conseil, qu'il lui achetât son hôtel, & qu'il lui donnât seulement 1,500,000 livres pour payer ses dettes. Quelle ignominie ! Quelles demandes pour un Prince du sang des Bourbons ! On supposa, dans le temps, au Prince, des vues plus ignominieuses encore : celles, par exemple, de chercher à supplanter la favorite, & de lui substituer Mademoiselle de Tournon, sa parente, dans la flatteuse perspective de devenir tout-puissant & de se trouver à la tête de l'administration du Royaume.

Le Prince de Condé est très-ambitieux, & en même temps très-bas & très-rampant. Il ne rougissoit pas de supplier la favorite de lui faire dire l'heure & le moment où il pourroit avoir l'honneur de lui présenter son *respectueux* hommage. Un jour, S. A. oublia la *respectueuse* supplique : la Comtesse, pour faire rentrer le Prince dans son devoir, le fit attendre assez long-temps avant de recevoir sa visite. La du Barry lui en vouloit de ce qu'il avoit fait son accommodement par la voie du Comte de la Marche (aussi vil que son cousin, le Prince de Condé) que dirigeoit le

Chancelier ; & ses souplesses continuelles sembloient inviter la favorite à redoubler d'impertinence avec lui. Pourtant , on accorda au Prince une partie de ses demandes , & le mariage se fit.

Combien plus grand qu'un Prince de Condé se montra un sieur Yon ! Avant qu'il eut été question de marier le Vicomte du Barry avec Mademoiselle de Tournon , il avoit été arrêté de lui donner une Mademoiselle de S. André , fille naturelle du Roi. Elle étoit au couvent de la Présentation à Paris. Sa Majesté étoit déterminée à la lui accorder ; Elle fit venir le sieur Yon , homme de confiance , chargé de veiller à l'éducation de cette jeune personne & à la manutention de son bien. Celui-ci eut le courage de lui faire les plus fortes représentations pour l'éloigner de ce projet : le Roi se rendit à ses raisons , & maria sa fille au Marquis de la Tour-du-Pin la Chorce.

Un Chevalier du Barry (frere du Comte) fut encore marié à une Demoiselle du Fumel , fille du Gouverneur du Château-Trompette à Bordeaux. Il fallut intriguer encore. Cette Mademoiselle du Fumel étoit fille unique. La Famille du Fumel s'opposoit à ce que le *roué* Chevalier portât le nom & les armes de la Demoiselle. La famille suscitoit ces difficultés pour gagner du temps & faire manquer l'affaire. Il étoit important qu'elle réussit : le parti n'étoit pas mauvais. La favorite joua de queue & de tête pour engager le Roi à s'en mêler , & à en presser la conclusion.

Le Roi s'en mêla effectivement. Il donna en dot 500,000 livres au Chevalier du Barry pour dégager de toute dette des biens fonds de 60,000 livres de rentes , que le Pere de Mademoiselle du Fumel donnoit à sa fille en mariage. On donna encore au marié la survivance du Gouvernemen

du Château-Trompette qu'avoit M. du Fumel. Le Chevalier se fit alors nommer le Marquis du Barry.

Ce n'étoit pas assez d'accorder des grâces aux mariés ; les parents de ces mariés en reclamoient de leur côté , à raison des nouvelles alliances. Le grand roué du Barry avoit touché dix mille louis , lors du mariage de son fils avec Mademoiselle de Tournon. Le mariage consommé , on lui en donna encore vingt mille pour payer des dettes de jeu. Il ne lui en étoit rien resté. Au mariage de son frere , le Chevalier , avec Mademoiselle du Fumel , au moins fallut-il qu'on lui en donnât encore autant , comme présent de noces.

D'un autre côté , Guillaume le Comte , ou le Comte Guillaume , époux de la Comtesse , faisoit ses farces. Il s'étoit avisé de vouloir jouer un rôle dans les émeutes qu'il y eut à Toulouse à l'occasion de la cherté du pain. Un jour où la fermentation du peuple étoit très-grande , il le harangua , & s'ingéra de donner des paroles au nom du Roi , & de capituler avec les mutins. Le Parlement trouva cela mauvais : il y eut des voix pour le décréter ; mais la faveur prévalut. On se contenta d'envoyer à la Cour un mémoire de ce qui s'étoit passé.

Le Comte se rendit à Paris sans attendre qu'il y fût mandé : il donna pour raison de son retour une histoire qu'il avoit en effet fabriquée. Il disoit avoir reçu un brûlot , dans lequel on lui marquoit de faire déposer 50,000 livres ( petite somme ) à un endroit indiqué ; que n'ayant d'abord tenu aucun compte de cette menace , on lui avoit envoyé des injonctions plus pressantes & plus caractérisées ; ce qui l'avoit empêché de rester à Toulouse.

Le Comte Guillaume , arrivé à Paris se logea

dans un Hôtel garni. Il écrivit à sa Dame & respectable épouse qui lui répondit que « toute » sa belle histoire lui paroissoit un conte pour » excuser son retour, malgré les promesses qu'il » avoit faites, & les ordres du Roi qu'il avoit » reçus de ne plus revenir. » La Comtesse, son épouse, voulut bien fermer les yeux sur cette indiscrette démarche, sous la condition qu'elle eut soin de faire notifier à son respectable époux, qu'on n'entendrait plus parler de lui.

Le même soir, le Comte Guillaume écrivit à sa femme, « qu'il a eu la bêtise de perdre mille » louis au jeu, contre le Marquis de Chabillant » qui s'étoit vanté d'avoir attrapé une chaude- » pisse avec sa digne compagne; qu'il a été trouver » son frere pour lui demander de l'argent; mais » qu'il a eu l'impertinence de l'envoyer faire f... » lui disant qu'il devoit se contenter de sa pension » de 60,000 livres, & ajoutant qu'il avoit de » son côté assez de dettes à payer sans se mêler » des siennes. » — C'étoit bien vilain de la part du Comte du Barry de refuser à son frere Guillaume, mille louis, lui qui en jettoit autant qu'il vouloit par les fenêtres.

Le Comte Guillaume observe à sa digne Comtesse: « que les dettes du jeu sont des dettes d'honneur: qu'en conséquence, elle doit lui faire avoir » sur le champ cette somme, sans quoi il n'osera » plus se montrer. » Aux yeux de Guillaume, mille louis étoient une misère. Il promet à sa digne & respectable épouse qu'il ne jouera plus si gros jeu, & qu'il tâchera au contraire de gagner pour ne plus l'importuner.

La prudente Comtesse envoie au Comte Guillaume mille louis pour sa dette du jeu, & autant pour s'en retourner, afin que Guillaume ne se deshonne pas. La Comtesse lui observe que sa



conduite , à Paris , est des plus méprisables , & qu'elle avoit appris que tout le monde se fou.... de lui hautement ; qu'elle lui enjoit de ne pas rester plus de huit jours , sinon qu'il la forcera à n'avoir plus aucun ménagement : qu'il prenne garde à lui ! — le Comte Guillaume disparoit comme un éclair avec ses mille louis ; mais il se remontre au bout de huit jours , pour faire cesser , disoit-il , le bruit que l'on avoit fait courir malicieusement de sa mort. La Comtesse indignée de sa résurrection , va trouver sur le champ l'*exécuteur de la haute justice* , & lui fait signer une lettre-de-cachet qui exile son *cochon* (c'étoit ses termes) de mari , pour le reste de ses jours. On n'en a plus entendu parler depuis.

Les choses alloient *couci-couci*. Le Roi étoit depuis quelques temps très-froid envers sa maîtresse , au point que , dans un accès d'humeur , il fit décommander un carosse magnifique qu'elle avoit ordonné pour la revue , où elle ne se trouva point. La favorite étoit dans des tranfes mortelles. Le Roi étoit indisposé depuis deux jours ; il avoit fait coucher la Martiniere , son premier Chirurgien , dans sa chambre. La Comtesse redoutoit furieusement les réflexions de cet Esculape : les suites que pouvoient avoir ses conseils la faisoient frémir.

Un jour , le Roi témoignant à la Martiniere ses inquiétudes sur le délabrement de sa santé , lui dit : « Je vois bien que je ne suis plus jeune , il faudra » que j'en raye. » — « Sire , lui répondit la » Martiniere , vous feriez bien mieux de déceler » tout-à-fait. » Peu après , la santé du Roi se rétablit & son refroidissement envers la favorite se dissipa entièrement.

Sur son lit de roses , la Sultane ne laissoit pas de ressentir par fois quelques petites épines , quelques petites croix , quelques petites mortifications. .

Il avoit été question d'une réconciliation entre la Comtesse & la Famille Royale. La du Barry étoit vue, comme on le fait, de mauvaise œil par le Dauphin, la Dauphine & les Princesses. La Comtesse de Narbonne, Dame d'atours de Madame Adélaïde, dans la vue de parvenir à la faveur (\*) qui lui avoit été promise, avoit déterminé la Princesse sa maîtresse, & Mesdames, à manger avec la du Barry & à la recevoir désormais avec des égards & de la bienveillance. Le Comte & la Comtesse de Provence s'étoient rendus à cet accord : On y avoit même engagé la Dauphine, lorsque le Dauphin, par un refus formel, rompit cette réconciliation. Il déclara que lui personnellement étoit disposé à donner en tout temps au Roi les marques de sa tendresse, de son respect & de sa soumission ; mais qu'il étoit de son intérêt, ainsi que de son devoir, plus encore de son attachement à la Dauphine, de ne laisser approcher d'elle aucun scandale.

Au voyage de Compiègne, il avoit été encore question de présenter la Vicomtesse du Barry (Mademoiselle de Tournon) ; la présentation devoit s'en faire par la Comtesse favorite. L'usage est qu'après avoir été chez le Roi, on aille chez le Dauphin. Ce Prince étoit dans l'embrasure d'une fenêtre, à causer avec un Courtisan, & à jouer de l'épinette sur les vitres. L'huissier de la Chambre fait l'annonce : le Dauphin tourne la tête, regarde les deux femmes, continue sa conversation & son geste. On ne put pas le

---

(\*) Pour engager Madame de Narbonne à négocier un accommodement, on lui avoit fait espérer de faire son mari Duc, & de lui accorder des grâces pécuniaires très-considérables.

tirer de-là ; il n'y eut point d'accollade (\*), & les deux Dames furent obligées de ressortir comme elles étoient entrées.

La Comtesse se plaignit au Roi de la malhonnêteté de ce *grand garçon, mal élevé*, ( c'est ainsi qu'elle caractérisoit le Dauphin, Louis XVI, aujourd'hui ; ) il n'en fut pas autre chose.

Le Roi avoit promis à sa maîtresse que ce seroit elle qui nommeroit à toutes les places de la Maison du Comte d'Artois qu'on formoit alors ; mais elle essuya encore à ce sujet quelques petites humiliations.

La favorite étoit encore plus mâtée, d'un autre côté, par les chansons, les épigrammes, les caricatures, les nouvelles apocryphes qui circuloient sur son compte à la Cour & à la Ville.

« On a chargé, disoit-on, l'historiographe du  
» portier des *charreux* de donner dans le même  
» style, l'histoire de Madame la Comtesse du  
» Barry, sous le titre de *Mémoires propres à*  
» *scandaliser le Public*.

» Les filles de Paris ont présenté tant de placets  
» à Madame du Barry, contre le Lieutenant de  
» Police, qu'il lui est défendu actuellement de  
» mettre le pied dans aucun Bord....

» P. S. Il y a beaucoup de ces filles, qui ont  
» vécu dans la plus intime familiarité avec la  
» Comtesse qui leur a fait accorder toutes les  
» grâces qu'elle auroit voulu obtenir elle-même  
» autrefois.

» Madame la Comtesse du Barry vient d'instituer un nouvel ordre de *St. Nicole* (\*\*) : les

(\*) L'étiquette est que les Princes baissent à la joue la Dame présentée.

(\*\*) Il n'y a personne à la halle, qui n'apprenne

» conditions pour les femmes seront très-rigou-  
 » reuses : il faudra avoir vécu avec dix personnes  
 » différentes, au moins, & prouver qu'on a été  
 » trois fois en quarantaine, pour être admises.  
 » Les hommes seront dispensés par la Comtesse  
 » de faire des preuves : elle s'est réservée la grande  
 » maîtrise. Les marques de l'ordre seront un  
 » concombre brodé sur la poitrine avec deux excrois-  
 » sances de chair bien marquées. Quoique Madame  
 » du Barry assure qu'elle ne nommera Chevaliers  
 » que ceux qui ont eu l'honneur d'être bien avec  
 » elle, on croit que cet Ordre sera plus nombreux  
 » que celui de St. Louis. »

Dans le même temps, un Chevalier de Morande, réfugié en Angleterre, eut l'impertinence de lâcher dans le public, un ouvrage intitulé : *Mémoires secrets d'une femme publique, ou essais sur les aventures de la Comtesse du Barry, depuis son berceau jusqu'au lit d'honneur*. Cet enragé détaillait dans toutes leurs circonstances les passe-temps les plus secrets de la favorite avec son royal amant; la politique & l'adresse avec lesquelles elle avoit su éloigner ou tromper ses *argus*, pour se dédommager de l'épuisement du Sultan avec son bon ami le Duc d'Aiguillon, & à son défaut, avec le petit Zamore qui lui avoit servi à mettre en pratique le traité de l'Aretin, & même à renchérir encore sur l'esprit inventif de cet Italien.

La Comtesse du Barry & le Duc d'Aiguillon se désespérèrent à la lecture de l'exécrable libelle. Dans l'accès de leur colere, ils résolurent de détacher quelques *mouches* en Angleterre pour en enlever l'auteur infernal ( c'est ainsi qu'ils le caractérisoient )

---

qu'étoit *Sainte Nicole*, par un proverbe qui sert de comparaison aux femmes, qui se l'adressent.

qui les menaçoit de la publication d'une brochure plus exécrationnelle encore.

Le Duc d'Aiguillon envoya à Londres un Bellanger, un de ces aventuriers qui risquent tout, parce qu'ils n'ont rien à perdre, & connu dans tous les tripots pour tenir la banque du Pharaon. Il avoit pour associés des suppôts de Police. Cet intrigant chercha à se lier avec Morande, pour tâcher de se saisir de lui par adresse, & le transférer ensuite en France; mais Bellanger fut trop heureux de trouver l'occasion la plus prompte de repasser en France avec ses Collègues. Morande les avoit démasqués, & donna le tocsin contre eux. Il les dénonça comme espions à la populace Anglaise: les mouches se cachèrent la nuit dans une taverne, & s'évadèrent le lendemain de leur mieux possible.

On détacha, pour le même objet, un Préaudau de Chémilly, Trésorier des Maréchaussées, sous le prétexte d'aller acheter des chevaux en Angleterre. Il étoit chargé d'offrir du manuscrit abominable dont on menaçoit la du Barry, de la publication, 40,000 livres; mais cette négociation ne réussit pas. — Enfin le grand Caron de Beaumarchais s'en chargea, & en vint à bout à force d'argent. Il donna à Morande 50,000 liv. comptant, & lui assura de la part du Gouvernement Français, sous le cautionnement d'un Banquier de Londres, une pension de 200 livres *sterling*, dont moitié reverfible après sa mort sur la tête de sa femme.

Ce n'étoit pas assez d'avoir jetté un os à un chien affamé, ou enragé, qui se trouvoit en pays étranger, pour empêcher les autres de gueuler. On en vit parmi les nationaux qui n'avoient ni faim ni rage, & qui ne laissèrent pas d'aboyer & de mordre.

On vit paroître une *épître à Margot*, assez gen-

le. Cette Epître n'ayant point été imprimée ,  
ous la transcrivons ici avec la réponse à icelle , du  
ger M. Dorat.

## E P I T R E

A

### M A R G O T.

Pourquoi craindrois-je de le dire ?  
C'est MARGOT qui fixe mon goût :  
Oui , MARGOT : cela vous fait rire . .  
Que fait le nom ? la chose est tout.  
Je fais que son humble naissance  
N'offre point à l'orgueil flatté ,  
La chimérique jouissance  
Dont s'enivre la vanité ;  
Que , née au sein de l'indigence ,  
Jamais un éclat fastueux ,  
Sous le voile de l'opulence  
N'a pu dérober ses ayeux ;  
Que sans esprit , sans connoissance ,  
A ses discours fastidieux  
Succède un stupide silence :  
Mais , MARGOT a de si beaux yeux ,  
Qu'un seul de ses regards vaut mieux  
Que fortune , esprit & naissance .  
Quoi ! dans ce monde singulier ,  
Triste jouet d'une chimere ,  
Pour apprendre qui doit me plaire  
Irai-je consulter d'Hofier ?  
Non , l'aimable enfant de Cythere  
Craind peu de se méfallier .  
Souvent par l'amoureux mystere ,  
Ce Dieu dans ses goûts roturiers ,  
Donne le pas à la bergere ,  
En dépit des seize quartiers .  
Et qui sait ce qu'à ma maitresse  
Garde l'avenir incertain ?

MARGOT encore dans sa jeunesse  
 N'est qu'à sa première foiblesse,  
 Laissez-la devenir *Cazin* ;  
 Bientôt, peut-être, le destin  
 La fera Marquise ou Comtesse.  
 Joli minois, cœur libertin,  
 Font bien des titres de noblesse.  
 MARGOT est pauvre, j'en conviens ;  
 Qu'a-t-elle besoin de richesse ?  
 Doux appas & vive tendresse,  
 Ne sont-ce pas d'assez grands biens ?  
 Ne fait-on pas que toute belle  
 Porte son trésor avec elle ?  
 Doux trésor, objet des desirs  
 De l'étourdi comme du sage,  
 Où la nature, d'âge en âge,  
 A su conserver nos plaisirs.  
 Des autres biens qu'a-t-elle à faire ?  
 Source de peine & d'embarras,  
 Qui veut en jouir, les altère,  
 Qui les garde n'en jouit pas.  
 De son temps faire un bon usage,  
 Voilà la richesse du sage,  
 Et celle dont MARGOT fait cas.  
 MARGOT, en ménagère habile,  
 Mêlant l'agréable à l'utile,  
 Peut aisément suffire à tout.  
 Le travail est fort de son goût ;  
 Toute la journée elle file,  
 Et toute la nuit elle .... coud.  
 Ainsi, malgré l'erreur commune,  
 MARGOT me prouve, chaque jour,  
 Que, sans naissance & sans fortune,  
 On peut être heureux en amour.  
 Reste l'esprit : j'entends d'avance,  
 Nos beaux diseurs, docteurs subtils,  
 Se récrier : Quoi ! diront-ils :  
 Point d'esprit ! Quelle jouissance !  
 Que deviendront les doux propos,  
 Les bons contes, les jeux de mots,  
 Dont un amant, avec adresse,  
 Se sert auprès de sa maîtresse,  
 Pour charmer l'ennui du repos ?  
 Si l'on est réduit à se taire,

Quand tout est fait , que peut-on faire ?

Ah ! les beaux esprits ne sont pas

Grands docteurs dans cette science.

Mais voyez le bel embarras ,

Quand tout est fait , on recommence.

Et même , sans recommencer ,

Il est un plaisir plus facile ,

Et que l'on goûte sans penser.

C'est le sommeil , repos utile ,

Et pour les sens & pour le cœur ,

Et préférable à la langueur.

De cette tendresse importune

Qui , n'abondant qu'en beaux discours ,

Jure cent fois d'aimer toujours ,

Et ne le pense jamais une.

O ! toi , dont je porte les fers ,

Doux objet d'un tendre délire ,

Le temps que j'emploie à t'écrire ;

Est , sans doute , un temps que je perds.

Jamais tu ne liras ces vers ,

MARGOT , car tu ne fais pas lire.

Mais pardonne un ancien travers :

De penser la triste habitude

M'obsède encore , malgré moi ,

Et je fais mon unique étude ,

Au moins de ne penser qu'à toi.

A mes côtés viens prendre place ;

Le plaisir attend ton retour.

Viens , & je troque dans ce jour ,

Les lauriers ingrats du Parnasse ,

Contre les myrthes de l'amour.

L'ingénieux M. Dorat est réellement l'auteur de cette Epître. Il craignoit la Bastille, & fit une réfutation qui ne valoit pas l'original. La voici :

*Aux bien intentionnés , qui m'attribuent d'être  
l'Auteur de l'Epître à MARGOT.*

A MARGOT l'on me fait écrire ?

Fort bien , mes honnêtes amis !

Je le vois , vous aimez à rire ,

Et cela doit être permis ;



Mais sous le voile heureux des ris,  
 Est caché le trait qui déchire :  
 Et m'imputer de tels écrits ;  
 C'est raffiner sur la satire.  
 Autrefois, trop gaiement, dit-on,  
 Dans mes scandaleux opuscles,  
 J'ai chanté Rosire & Clairon ;  
 Alors j'avois peu de scrupules :  
 J'ai grondé sur un autre ton  
 Le philosophique jargon,  
 Et nos amours-propres crédules,  
 Se heurtant dans leur tourbillon,  
 Et tous nos charmans ridicules  
 Dans ce siècle de la raison.  
 J'ai même, au gré de ma folie,  
 D'encens présenté quelques grains  
 A d'assez profanes lutins,  
 Connoissant l'emploi de la vie,  
 Et presque bonne compagnie,  
 A force de goûts libertins,  
 J'ai narré leurs historiettes,  
 Dans les annales des boudoirs,  
 J'ai consigné leurs amourettes ;  
 J'ai conté, dans des vers bien noirs,  
 Les jolies tours de nos coquettes ;  
 J'ai peint plus d'un illustre sot,  
 Tout fier du succès des toilettes ;  
 Mais le vilain nom de MARGOT  
 Ne fut jamais sur mes tablettes.  
 Sans doute, aux immenses atours,  
 De quelque Altesse douairière,  
 Ainsi que Bernard, on préfère  
 L'étroit corset, les jupons courts  
 D'une agile & simple bergère,  
 Croissant sous l'aile des amours,  
 N'ayant pour dot que l'art de plaire,  
 Et la fraîcheur de ses beaux jours :  
 Mais de MARGOT que peut-on faire ?  
 Par qui ce nom fut-il cité ?  
 Dans quel bosquet de Cythère  
 Sera-t-il jamais répété ?  
 Loin de moi les goûts qu'il faut taire :  
 Je veux pouvoir, avec fierté,  
 Avouer celle qui m'est chère,

L'offrir

L'offrir en déesse à la terre ,  
 Dresser un trône à sa beauté ,  
 Et semer de fleurs la fougère ,  
 Où lui sourit la volupté...  
 Mais, dis-tu, MARGOT est divine ;  
 L'amour même arrangea ses traits :  
 Eh ! nomme-la Flore ou Clorine ,  
 Puis nous croirons à tes portraits.  
 Pourquoi flétris-tu ses attraits  
 En persifflant son origine ?  
 Du Législateur de Paphos ,  
 Apprends , apprends cet art suprême ;  
 D'alléger encore ses pinceaux ,  
 Quand on veut peindre ce qu'on aime.  
 Que dis-je ? ris de mes leçons ;  
 Applaudis-toi de ton délire ;  
 Ta maîtresse ne fait pas lire ,  
 C'est un bonheur pour tes chansons.  
 Quoiqu'il en soit , bel anonyme ,  
 Ta roturière déité ,  
 Malgré tes chants & ton estime ,  
 Flatte fort peu ma vanité :  
 Jouis en paix de ta victoire ;  
 Heureux amant, garde ton lot ,  
 De grand cœur je te rends ta gloire ;  
 Tes vers , ta muse & ta MARGOT.

Ce n'étoit pas tout : le Clergé voyant Louis XV, plongé dans le péché , enfoncé dans l'abîme d'iniquité , chercha , au moins par frime , à l'en retirer. Quel moyen ! la politique de la Prêtraille n'en imagina pas de plus efficace que de persuader à la Favorite de rendre à l'Etat son Roi , & à la Religion , un Chrétien & un Protecteur.

L'Archevêque de Paris , toujours dévoré de zèle pour la maison du Seigneur & le salut de ses ouailles , se chargea de sermoner la Sultane. Il devoit être bien venu auprès d'elle !

Il lui écrivit conséquemment une épître , non dans le style de celle à MARGOT , mais dans un style tenant moitié de l'Apôtre , moitié du Courtisan.

« C'est un devoir de mon Ministère , disoit  
 » le vénérable Prélat , d'éclairer ( éclairer est bien  
 » dit , quand on a une bonne lumière , pour  
 » empêcher que ceux qu'on éclaire , ne se cassent  
 » pas le cou , ) les personnes confiées à mon zele  
 » & d'employer tous les moyens que peut inspirer  
 » une charité réglée par la prudence , ( pourquoi  
 » pas aussi par la politique ? ) pour ramener dans  
 » le chemin de la vérité ceux qui se sont égarés.  
 » Vous ne pouvez pas croire , Madame , que  
 » j'ignore *seul* un *scandale* qui n'est malheureu-  
 » sement que trop *public*. Si les égarements d'un  
 » particulier me paroissent affligeants , jugez quelle  
 » doit être ma douleur en songeant à ceux dans  
 » lesquels vous *entraînez* ( ce mot est bien fort , il  
 » ne devoit pas faire rire la du Barry ) un Prince  
 » recommandable à tant d'égards par les qualités  
 » les plus éminentes. Votre triomphe aux yeux  
 » du monde est , sans doute , bien flatteur ; je  
 » conviens même qu'il est peu de personnes d'une  
 » vertu assez solide pour n'en être pas éblouies ,  
 » & d'un courage assez héroïque pour y renoncer  
 » volontairement. Mais dois-je penser , Madame ,  
 » que cet effort sublime soit au-dessus de vos  
 » forces ? Si votre attachement pour le Roi étoit  
 » sincere , ( ici une injure : qui a jamais douté  
 » que la du Barry ne fût sincèrement attachée à  
 » son royal amant ? ) ne lui en donneriez-vous pas  
 » une preuve bien éclatante , en employant votre  
 » *ascendant* sur lui à le *remettre* dans la *voie* du  
 » salut , ( voici de l'Apôtre ) & l'y encourageant  
 » par votre exemple ? ( Voici du Courtisan. )  
 » Pourriez-vous regarder comme un *exil humiliant*  
 » une *retraite volontaire* qui , en vous *réconciliant*  
 » avec le Ciel , vous feroit *jouir de tous les plaisirs*  
 » les plus *purs* que l'on puisse goûter ici bas ,  
 » de la paix avec vous-même & de l'estime de

» tous les gens de bien. Quelle que soit la  
 » corruption du tourbillon dont vous êtes en-  
 » vironnée, je ne puis croire, Madame, qu'il  
 » ait pu étouffer totalement tout sentiment de  
 » Religion dans votre cœur. *Descendez-y* un  
 » instant ; & si vous n'êtes pas *sourde* à la voix  
 » qui doit s'y faire entendre, je ne doute pas  
 » que bientôt mes vœux ne soient remplis, &  
 » que je ne puisse proposer pour modèle à son  
 » peuple ( quelle flatterie ! ) un Roi qui ne peut  
 » douter de mon respect & de mon attachement  
 » à sa personne.  
 » Je suis, &c.

† CH. DE BEAUMONT.

La Favorite étoit hors des gonds : on va en  
 juger par sa réponse.

Monseigneur,

« Je vois avec plaisir ( pas tout-à-fait ) votre  
 » attachement pour le Roi ; mais malgré ce que  
 » vous me dites, je crois le mien aussi réel. Il  
 » est vrai que je le lui prouve d'une manière  
 » différente, & peut-être plus propre à le per-  
 » suader ( c'est sûr. ) Je n'aurois jamais imaginé  
 » ( la du Barry a raison ) que vous vous fussiez  
 » adressé à moi pour opérer la *révolution* que  
 » vous desirez. Votre zèle *apostolique* mériterait,  
 » sans doute, les plus grands éloges, *s'il n'y entroit*  
 » *aucun motif humain* : mais je suis d'autant mieux  
 » fondée à ne le pas croire tout-à-fait désintéressé,  
 » que je suis INSTRUITE DU PROJET que vous  
 » avez de **MARIER** (\*) le Roi avec une ARCHI-

---

(\*) Le bruit en courut, en effet, dans le temps.

DUCHESSE ; & je fais que si cette alliance  
 réussiroit par votre entremise , elle vous pro-  
 cureroit sûrement les plus grands avantages. Si  
 je n'ai pas encore le courage nécessaire pour  
 seconder vos pieuses intentions , je vous avouerai  
 du moins , Monseigneur , que votre lettre a  
 fait une forte impression sur moi , quoiqu'ayant  
 pu m'en dire quelques personnes auxquelles je  
 l'ai communiquée. Pour rassurer ma conscience  
 alarmée , & me persuader que je ne suis pas  
 aussi criminelle que je crains de l'être , on veut  
 me faire croire que mes fautes les plus graves  
 n'auroient été que des peccadilles , si j'avois ,  
 comme vous , Monseigneur , l'avantage d'être  
 dirigée par un de ces Théologiens sublimes ,  
 ( les Jésuites. ) qui , *par le moyen d'une certaine*  
*direction d'intention* , ont su vous faire *pécher le*  
*plus joliment du monde* avec Madame de Moiran ,  
 sans que pour cela votre *ame apostolique parti-*  
*cipât en rien aux souillures du corps*. Enfin ,  
 Monseigneur , quoiqu'il s'en faille de beaucoup  
 que j'aye compris tout ce qu'on m'a dit à ce  
 sujet , j'ai cependant cru y appercevoir qu'il  
 est , pour entrer dans la *voie du salut* , un moyen  
 plus facile & plus conforme à ma foiblesse que  
 celui que vous me proposez. Si cela est , vous  
 m'obligerez beaucoup de vouloir bien m'en  
 faire part , & vous me verrez m'occuper sérieu-  
 sement de ma *conversion*. »

Les personnes à qui la favorite Comtesse dit  
 avoir communiqué la lettre de l'Archevêque , sont  
 apparemment celles qui lui ont fourni les maté-  
 riaux pour sa réponse. On doit être très-convaincu  
 qu'il ne s'est jamais rien passé que d'honnête dans  
 la liaison intime qui a effectivement existé entre  
 l'Archevêque & la de Moiran , Supérieure de la  
 Salpêtrière. Il est vrai que le monde est bien

méchant , & qu'il en a jugé différemment. Mais quand il auroit eu raison , il y a si long-temps qu'on auroit dû l'oublier ! La lettre de sa Grandeur ne méritoit pas sûrement une réponse aussi piquante. Le saint homme d'Archevêque en fut fort affligé. Mais aussi, pourquoi ne se taisoit-il pas ? Pouvoit-il se promettre de faire revenir un vieux pécheur ? Pouvoit-il se flatter qu'une courtisane perdue de débauches , noyée dans les voluptés & la crapule , chercheroit à en retirer son royal amant par un principe de Religion , ou par le noble motif de le rendre à lui-même & à l'Etat ? Hélas ! que le saint homme Christophe connoissoit mal le cœur & du Sultan & de sa Favorite !

Cependant Louis XV approchoit de son terme. Depuis la mort du Marquis de Chauvelin , celle du Maréchal d'Armentières , ses compagnons de débauche , le Roi étoit d'une mélancolie effrayante. Un maudit sermon , prêché devant lui le Jeudi-saint , avoit porté le remords dans son cœur , & le Monarque n'étoit plus lui-même.

L'anecdote du sermon est curieuse. L'Abbé de Beauvais , d'une naissance obscure , avoit résolu de faire fortune pendant sa station , d'avoir un Evêché , ou d'être mis à la Bastille. Il prit à cet effet une route très-extraordinaire ; il osa tonner en chaire contre la vie scandaleuse de Louis XV ; il caractérisa spécialement sa passion pour la du Barry , dans une peinture énergique des mœurs de Salomon , dont la comparaison étoit sensible. « Ce Monarque , disoit-il , rassasié de voluptés , » las d'avoir épuisé , pour réveiller ses sens flétris , » tous les genres de plaisir qui entourent le trône , » finit par en chercher d'une espèce nouvelle dans » *les viles restes de la corruption publique.* »

Madame du Barry se reconnut trop bien dans ce portrait pour n'en être pas piquée. Elle écrivit

le soir même cette lettre à l'audacieux Prédicateur :

« Vous venez, Monsieur l'Abbé, de prêcher  
 » avec une *insolence extrême*. Au lieu d'employer  
 » dans votre sermon la *douceur*, la *charité*, la  
 » *modération*, vous avez eu la *hardiesse* de *noircir*  
 » la vie de notre Monarque aux yeux de son  
 » peuple ; vous n'avez attaqué que lui , quoiqu'il  
 » fût le *seul* que vous deviez *ménager*, & dont  
 » vous deviez , en quelque sorte, *excuser* les *foi-*  
 » *bles* devant ses sujets. *Ce n'est point*, croyez-  
 » moi, la *charité chrétienne* qui vous a *inspiré* ;  
 » c'est l'*ambition* & le *désir* de vous *élever* qui ont  
 » été les *seuls mobiles* de votre conduite. A la place  
 » de Sa Majesté, je vous exilerois dans quelque  
 » village éloigné, pour y apprendre à être plus  
 » *circonspect*, & à ne plus chercher à *soulever*  
 » les peuples contre les Princes que Dieu leur a  
 » donnés pour les gouverner. Je ne fais ce qu'elle  
 » fera ; mais vous avez trop compté sur sa *bonté*.  
 » Vous ne vous attendiez pas à recevoir de moi  
 » des *regles* pour vous *conduire*, puisées dans le  
 » *Christianisme* & la *Morale* : mais pour votre *bien*,  
 » tâchez d'en faire votre *profit*. Voilà mon sermon ;  
 » je souhaite qu'il puisse vous être utile. »

La Favorite chercha, par toutes voies possibles, à indisposer le Roi contre le hardi Prédicateur. Mais Louis XV étoit bon, il ne se fâcha pas ; il l'excusa même, en disant qu'il avoit fait son métier.

On raconte qu'un jour où cet Abbé avoit parlé avec véhémence contre les vieillards vicieux qui conservent, au milieu des glaces de l'âge, des feux impurs de la concupiscence ; Sa Majesté, après le sermon, apostrophant le Maréchal de Richelieu, lui dit : « Eh bien, Richelieu, il me  
 » semble que le Prédicateur a jetté bien des pierres

» dans votre jardin. — Oui, Sire, répondit le  
 » Maréchal, il les a jettées si fortement, qu'il en  
 » est rejailli jusques dans le parc de Versailles. »

Cet Abbé obtint ce qu'il desiroit. L'Evêché de Senez étoit vacant; il y fut nommé au grand regret du plus grand nombre des Prélats. Fils d'un Chapelier, & apprentif Chapelier lui-même, l'Abbé, quoique distingué par un mérite éminent, eut dû se croire inhabile (\*) à l'Episcopat. Son front, sa hardiesse, son impudence firent sa fortune.

Cependant approchoit l'instant où Louis XV alloit être frappé de la faulx du trépas. Sa Majesté étoit d'un chagrin mortel, manifestoit une mélancolie indicible. Les pervers résolurent de l'en tirer par quelque orgie vive, capable de la distraire & de lui rappeler le goût du plaisir. On tint en conséquence un comité chez la maîtresse du Monarque, & un voyage à Trianon fut proposé.

Ce fut ce malheureux voyage qui précipita la mort du Roi. Il avoit vu avec admiration & concupiscence la fille d'un Meunier. La Favorite crut qu'en lui fournissant le moyen de satisfaire ses desirs, on réussiroit peut-être à dissiper sa mélancolie, à rétablir la tranquillité dans son esprit, au moins à lui rendre un peu de gaieté. En conséquence, on fit venir cette jeune fille qu'on ne put engager à partager la couche du Monarque *blasé*, qu'en l'intimidant par des menaces, & en lui donnant l'espérance d'une grande fortune. Sa

( \* ) Pour être Evêque en France, il faut presque faire ses preuves, ainsi que pour être Chevalier de Malthe. Qu'on juge quels abus il en doit résulter ! Quelle ignorance, quelle ineptie, que de vices cachés sous la mitre.



Majesté n'auroit pu jouir complètement du plaisir qu'on lui avoit préparé, si on ne l'eût aidée par des confortatifs violents. Cette jouissance leur fut funeste à tous deux : l'enfant étoit déjà malade de la petite vérole sans qu'elle le fût, & les symptômes de la maladie se déclarerent chez elle, le lendemain, de la maniere la plus violente, au point qu'elle mourut le troisieme jour. Le venin s'étant communiqué au Roi, il se trouva incommodé, sans qu'on pût prévoir encore quel étoit le genre de la maladie.

Louis XV s'alita dès le lendemain. Autre comité. Le premier projet des Conseillers de la Favorite fut de retenir le Roi à Trianon, & de le circonvenir; mais la Martiniere, profitant de l'ascendant que lui donnoit la foiblesse du Monarque, le détermina à retourner à Versailles. On le ramena en robe de chambre.

On s'aperçut bientôt que Sa Majesté avoit bien décidément la petite vérole. On avoit eu soin d'écarter la Faculté. La Favorite, avoit eu le talent d'inspirer au Roi de la confiance dans son Médecin Bordeu; c'est lui qui le soignoit en chef, avec le Médecin Monnier, ami du premier.

On voulut d'abord administrer le Roi; la du Barry avoit le plus grand intérêt que cela ne fût pas. Bordeu, son protégé, s'y opposa fortement, disant, que cet appareil devenoit funeste aux trois quarts des malades.

L'état du Roi ne paroissoit pas encore dangereux, sur-tout parce que le Monarque n'en paroissoit pas affecté. La du Barry ne quittoit pas un instant le chevet de son lit. On rapporte que Louis XV, luxurieux jusques dans son lit de mort, ignorant son état, caressoit encore quelquefois sa maitresse, faisoit passer ses mains blanches & délicates sur ses boutons purulents, baisoit sa gorge, & se

livroit aux autres impudicités que lui permettoit sa foiblesse.

Cependant le mal empiroit, & le cinquieme jour le coup fut porté. On avoit avoué au Roi qu'il avoit la petite vérole; il s'en frappa. Il dit : « Je n'ai point envie qu'on me fasse renouveler » ici la scène de Metz; qu'on dise à Madame » la Duchesse d'Aiguillon qu'elle me fera plaisir » d'emmener chez elle la Comtesse du Barry. »

La Maitresse partie, on administra Louis XV, qui, avant de recevoir le viatique, déclara, par l'organe de son Grand-Aumônier, *qu'il étoit fâché d'avoir donné du scandale à ses sujets, qu'il ne vouloit vivre désormais que pour le soutien de la Religion & le bonheur de ses peuples.*

Les paroles d'un mourant ne doivent pas inquiéter : ils font tous les mêmes, jusqu'à ce qu'ils soient revenus en santé. Aussi la Favorite se flatta-t-elle que si le Roi avoit ce bonheur, sa situation ne changeroit pas.

Il y eut un moment de mieux. La Comtesse étoit à Ruelle chez la Duchesse d'Aiguillon. Les visites se succéderent sans interruption pendant tout un jour. Le lendemain, la Favorite en reçut à peine deux. Elle en augura mal : elle fut encore plus frappée ; lorsqu'après avoir fait demander à l'Abbé Terray 300,000 livres, l'Abbé éluda de la satisfaire. Si le Roi en étoit revenu, la Comtesse se promettoit bien d'avoir raison de cette impertinence.

Mais c'en étoit fait, le Roi mourut. A l'instant toute la Cour partit de Versailles & se rendit à Choisy. Il ne resta auprès du cadavre que les gens nécessaires au service. On ne remplit aucune des formalités d'usage. Au bout de deux fois vingt-quatre heures, on transporta, avec une très-melquise suite, le royal cadavre dans un carrosse

de chasse. Les méchants dirent alors, « que l'escorté » avoit fait courir le mort du même train qu'il » les avoit menés si souvent durant sa vie. »

On raconte à ce sujet deux bons mots, l'un d'un ivrogne & l'autre de l'Abbé de Sainte-Genevieve.

L'ivrogne étoit dans un cabaret ; on vouloit le faire sortir. Pour s'en débarrasser , on lui dit que le convoi de Louis XV alloit passer ; on ne vouloit plus lui donner à boire. « Comment , s'écria-t-il, » ce bougre-là nous a fait mourir de faim pendant » sa vie , & il nous feroit encore mourir » soif à sa mort ? »

L'autre bon-mot, celui de l'Abbé, est que ce Religieux se trouvant plaisanté sur le peu de vertu de la Sainte dont on avoit découvert la châtse, répondit : « Eh ! de quoi vous plaignez- » vous, Messieurs, est-ce qu'il n'est pas mort ? »

Le Prince de Conti étoit à l'Eglise, où il ne se trouvoit pas souvent ; il assistoit, comme les autres, aux prières de quarante heures, à la Paroisse du Temple, lorsqu'on vint lui annoncer la mort de Louis XV. Oubliant à l'instant le lieu où il étoit & la décence qu'il exigeoit, il donna ordre de renfermer le Saint-Sacrement dans le tabernacle, comme pour reprocher à Dieu l'inutilité des prières qu'on lui adressoit, au grand scandale du peuple qui se retira sans bénédiction.

Personne au monde ne justifia jamais mieux que Louis XV, l'axiome : **TELLE VIE , TELLE MORT,**

**F I N.**

